NIETZSCHE

Humain, trop humain

Les Classiques de la Philosophie



FRIEDRICH NIETZSCHE

Humain, trop humain

TRADUCTION DE A.-M. DESROUSSEAUX ET H. ALBERT
REVUE PAR ANGÈLE KREMER-MARIETTI

Introduction et notes par Angèle Kremer-Marietti

LE LIVRE DE POCHE
Classiques de la philosophie

Introduction

LE QUESTIONNEMENT RADICAL DE NIETZSCHE

I.

Humain, trop humain : Une généalogie de la raison moderne.

Nietzsche (1844-1900) est-il encore de la lignée des philosophes populaires que Kant réfutait ou appartient-il déjà à la famille des philosophes de l’existence tels que Kierkegaard et Heidegger ? Entre ces deux extrémités, la question peut se poser dans le rapport à une recherche de la radicalité qui jamais ne s’achève et partant s’impose au véridique. Si, dès 1865, Nietzsche a lu *Le Monde comme Volonté et comme Représentation* (1819) de Schopenhauer et, à sa parution, l’*Histoire du Matérialisme* (1866) de Lange, il a certainement lu aussi l’ouvrage du vulgarisateur scientifique Ludwig Büchner, *Force et Matière* (1855), qui fut très célèbre à l’époque, et dont on peut retrouver certaines idées assimilées dans la cosmologie nietzschéenne, surtout dans celle qui correspondra à l’époque de la notion de « Volonté de puissance ». De même, Nietzsche a dû lire certains travaux de son contemporain Hermann Post (1839-1895), le fondateur de l’ethnologie juridique, si l’on en juge par bien des indices anthropologiques dans *Humain, trop humain.* Ce livre présente en tout cas le mérite de relier le passé barbare de l’humanité à un avenir postmoderne de l’Europe, dûment pressenti.

Même si elle va dans une tout autre direction que celle de la métaphysique classique, la philosophie « historique », « naturelle » et même « ethnologique », que Nietzsche propose dans *Humain, trop humain*, n’en est pas moins « transcendantale », puisqu’elle met en jeu les conditions de possibilité de la connaissance, en même temps qu’elle est « transcendante », du moins dans le sens où elle vise à dépasser les philosophies postsocratiques. Sa singularité

consiste en ce que la rupture qui la caractérise ne se produit pas en distance de la *doxa* (l'opinion commune) comme le veut la tradition philosophique depuis Platon, mais en distance du *philosopher* lui-même compris par Nietzsche ni plus ni moins que comme *doxie*. Car la vérité rationnelle, qui s'implique nécessairement dans la vérité scientifique, comporte une difficulté ontologique propre dans le rapport qu'elle entretient avec 1e réel, comme aussi avec ce qui est supposé être le fondement ontique de toute pensée, imaginaire ou symbolique. La vérité radicale, telle que Nietzsche la conçoit et la traite à travers son questionnement, entretient avec la vérité rationnelle un rapport que Nietzsche veut avant tout « généalogique ». C'est dire que Nietzsche soumet à l'examen toute « vérité » en la plaçant dans la confrontation radicale d'une *autre vérité*.

Nietzsche tente de dissuader quiconque de suivre la force d'attraction des idées abstraites en tant que telles, dont se glorifie parfois la pointe avancée de la modernité. Mais, parallèlement, il s'appuie – et particulièrement dans *Humain trop humain* – sur les résultats des sciences positives de son époque. Il y a donc « vérité » et « vérité ». Mais d'une *autre vérité*, nous pouvons avoir aussi l'idée, à partir de quelques expériences fondamentales, et qui sont : 1. la première *impression* donnant à l'homme le tout de l'espace, du temps et de la causalité ; 2. la *nécessité* de prendre appui dans le chaos premier des sensations ; 3. l'*assimilation* de la croyance ou de l'incroyance à une même réduction psychologique ; 4. enfin la *fiction* du monde-vérité que l'homme est dans la situation de « dire »[1]. Ces corrélatives « impression », « nécessité », « assimilation », et « fiction » furent pour Nietzsche l'objet d'un examen radical constant.

II.

Existence et chronologie

Humain, trop humain manifeste au plus haut point la volonté de chercher et d'énoncer une vérité radicale que le nouveau philosophe oserait affirmer à haute voix, quels qu'en puissent être les dangers de représailles éventuelles sur la personne de leur auteur. Car Nietzsche évoque souvent les grandes figures

européennes ; or, un grand nombre d'entre elles, en effet, et Socrate le premier, payèrent de leur vie leur liberté d'esprit, tels Jan Hus et Michel Servet ; d'autres furent poursuivis comme Spinoza, Daniel Defoe, Kepler, Helvétius, Schiller et même Wagner (qui, pour ne pas être emprisonné, dut séjourner en Suisse après les événements de 1849) ; certains même furent effectivement emprisonnés comme Machiavel et Voltaire. Le rêve de l'*esprit libre* serait d'aller au fond des choses et de dire ensuite ce qu'il en est à la face du monde. Cette audace vint à Nietzsche à travers la souffrance.

Après la publication de *La Naissance de la tragédie* (1872), Nietzsche entreprend, en 1873, un voyage en Italie, accompagné de Brenner et de Rée ; il publie, au cours de l'année, la première *Inactuelle*, consacrée à David Strauss, ainsi que la seconde, sur l'histoire. En 1874, Nietzsche publie la troisième *Inactuelle*, sur Schopenhauer ; c'est aussi l'année durant laquelle commencent ses souffrances physiques. Il a voulu rédiger, sans pouvoir la terminer, la *Considération Inactuelle* sur Wagner, mais il est en proie à des maux permanents. La même année, il est nommé doyen de sa faculté pour deux ans ; cependant, dès 1875, il doit se faire remplacer. En 1876, a lieu l'inauguration du festival de Bayreuth, où est représenté l'ensemble de la *Tétralogie* de Wagner : Nietzsche termine à temps la quatrième *Inactuelle*, consacrée à Wagner. Il se voit contraint de demander un congé universitaire : c'est alors qu'il part en compagnie de Paul Rée à Sorrente, chez Malwida von Meysenbug. Entre 1876 et 1877, il rédige un grand nombre d'aphorismes. La première édition de *Humain, trop humain* paraît donc sous une première forme en 1878. Nietzsche finira par démissionner de son poste à l'université de Bâle, en 1879, exactement dix ans après sa nomination. Il est à bout de forces. A la même date, paraissent séparément *Opinions et sentences mêlées* et *Le Voyageur et son ombre*. A l'occasion de l'envoi du manuscrit du *Voyageur et son ombre* à Peter Gast, il se dit « malade », « cerné par la mort », dans la disposition d'esprit « de se rendre auprès de sa mère, d'aller revoir son pays natal et retrouver ses souvenirs d'enfance[2] ».

L'ouvrage qui doit maintenant répondre au titre de *Humain, trop humain* ne comportait, à la première parution de mai 1878, que neuf chapitres comprenant en tout 638 aphorismes, que Nietzsche affirmait (au verso de la feuille de titre)

avoir écrits à Sorrente, durant un séjour d’hiver 1876-1877 ; mais, en fait, la rédaction en continua durant l’été 1877, à Ragaz et à Rosenlaui. Le recueil d’aphorismes, terminé au retour de Nietzsche à Bâle, s’intitulait : I. Des choses premières et dernières ; II. Pour servir à l’histoire des sentiments moraux ; III. La vie religieuse ; IV. De l’âme, des artistes et des écrivains ; V. Caractères de haute et basse civilisation ; VI. L’homme dans la société ; VII. La femme et l’enfant ; VIII. Coup d’œil sur l’État ; IX. L’homme avec lui-même.

L’impression par R. Orschatz avait eu lieu à Chemnitz pour le compte de la maison d’édition E. Schmeitzner à Dresde. Le titre allemand complet était *Menschliches, Allzumenschliches, Ein Buch für freie Geister.* La feuille de titre indiquait au recto : « Dédié à la mémoire de Voltaire, en commémoration de l’anniversaire de sa mort, le 30 mai 1878 ». Cette dédicace sera supprimée dans les éditions ultérieures, ainsi que le texte « traduit du latin de Descartes », qui illustrait le premier feuillet « en guise de préface ».

L’ensemble de cette publication de 1878 formera ensuite la première partie de la publication d’une édition complète, préparée jusqu’en 1888, mais qui ne paraîtra qu’en 1893, après celle des *Œuvres complètes* de Nietzsche, en 1886, par E. W. Fritzsch chez l’éditeur C. G. Naumann à Leipzig. A l’occasion de cette seconde édition de *Humain, trop humain*, furent ajoutées deux pièces de vers composés en 1882 et revus en 1884. La Préface fut écrite à Nice, en avril 1886. Dans cette préface, Nietzsche fait un tour d’horizon sur la signification de son œuvre publiée, telle qu’elle est apparue à ses lecteurs et surtout à ses critiques. L’expression elle-même « Humain, trop humain » vient, nous dit-il, de la remarque d’un critique désabusé à la lecture des pages qui allaient composer ce livre « mélancolique ». Quant aux « esprits libres », invoqués par le sous-titre, Nietzsche avoue qu’ils n’ont jamais, c’est-à-dire pas encore existé !

Un certain nombre d’aphorismes, écrits en 1877 mais non utilisés dans la première édition, furent ajoutés et publiés en 1893 dans le second volume de *Humain, trop humain,* sous les deux titres de : *Opinions et Sentences mêlées* et *Le Voyageur et son ombre.* C’est en 1879 que Nietzsche leur avait donné leur première forme en éditant ces deux textes séparément ; aussi bien, leur préface

commune ne fut-elle écrite qu’en septembre 1886, à Sils-Maria, pour ouvrir désormais la seconde partie de l’œuvre dans sa totalité, répondant au titre général de : *Humain, trop humain, Un livre pour esprits libres,* en deux volumes, et qui ne devait donc paraître isolément qu’en août 1893 (mais avec la date de 1894 !). D’ailleurs, venant après l’édition complète de 1886, cette édition de *Humain, trop humain* était déjà la seconde édition de cette nouvelle composition de l’œuvre, une troisième et une quatrième éditions identiques suivirent en 1894, une cinquième en 1896 (avec la date de 1897 !). La Préface relative à la seconde partie de cette œuvre dans son intégralité invoque, à juste titre, le devoir de rompre le silence, c’est-à-dire de parler, « lorsqu’on n’a pas le droit de se taire », alors que la Préface, qui ouvre la première partie de l ensemble, affirme : « on ne reste *philosophe* qu’en *gardant le silence* ». Mais les deux mots d’ordre ne sont pas incompatibles.

III.

D’un problème moderne et postmoderne.

L’enquête de Nietzsche nous met en présence d’une réflexion originale sur la vérité : celle qui pose la question radicale sur le sens et la valeur de ce qu’on appelle « vérité », comme l’a très justement vu Max Scheler[3]. Et si Nietzsche, selon sa propre expression, inaugure « *l’école du soupçon* »[4], ce n’est certes pas pour réintroduire par la bande ce qu’il a évincé ouvertement : c’est-à-dire la « vérité » officielle de ceux qui mirent en œuvre la raison dans la civilisation. En particulier, si, pour lui, les traditionnelles catégories de « fin », d’« unité » et d’« être » n’expliquent plus le monde, il reste, pour reconstituer néanmoins l’origine de notre mode de penser, à s’interroger sur l’origine même de la croyance à ces dites catégories. Les questions radicales s’énoncent donc : Pourquoi en général croyons-nous ? Et quelles sont les raisons que nous avons de croire en ces catégories ? Or, ce qui frappe dans cette position radicale, c’est qu’elle peut redonner, avec l’aveu des raisons de croire, un nouveau départ, postmoderne, au principe même de la modernité dans l’orientation d’une activité transcendantale de la réflexion philosophique, commençant avec le doute radical sur l’acte de connaissance, pour mieux l’analyser. Sans doute ainsi Nietzsche ouvrait-il une voie vers le renouvellement de ce qu’aujourd’hui nous appelons la « fonction symbolique », et qui s’avère être notre fonction essentielle dans le

domaine de la création qui est le domaine fondamental.

La vérité comme conformité avec la réalité prise au sens le plus moderne du monde technique – c'est-à-dire comme la réalité du monde technique proprement dit – risque malheureusement de ne plus pouvoir se définir autrement que dans son effectivité propre relativement à l'action technique. Si Heidegger a signalé le danger de la technique pour nos contemporains, Auguste Comte fut le premier à remarquer le fait de la civilisation industrielle ; lui pour qui notre civilisation était bel et bien engagée dans une phase nouvelle, pour laquelle notre culture scientifique ne fait presque plus mystère de l'une de ses finalités décisives : l'activité industrielle. En effet, à travers les succès de la technique nous voyons l'utilité, la réussite, le rendement se faire les critères *a posteriori,* mais néanmoins déterminants, de la vérité de la connaissance, en même temps qu'ils soulignent tout à la fois les virtualités de notre libération autant que celles de notre aliénation. Nietzsche évalue déjà l'apparition, dans la vie européenne, de la « machine » avec les problèmes qu'elle pose pour le « travail », mais aussi pour le « travailleur » (cf. *Le Voyageur et son ombre,* aphorismes 286, 288). C'est pourquoi il propose alors deux préceptes d'un nouveau style de vie, liés à ces transformations évidentes : 1. organiser sa vie de façon démontrable et non incertaine ; 2. fixer la succession des choses certaines et moins certaines (*loc. cit.,* aphorisme 310). D'où, la nécessité de tenir compte du démontrable, du certain et du probable, même dans les choses de la vie quotidienne.

Quant au statut logique et métaphysique privilégié, dont la pensée rationnelle était partie dans sa légitimité originelle, il faut dorénavant reconnaître que des instances nouvelles interviennent, sinon pour le modifier en substance, du moins pour le corriger en profondeur, dans la mesure où cette pensée se voit le plus souvent subordonnée à l'action technique. En quoi, si, pour Nietzsche, il est aussi possible de dire que « le temps des constructions cyclopéennes » (*loc. cit.,* aphorisme 275) est arrivé, entre autres dans le domaine social, il n'en demeure pas moins que la « liberté de l'esprit », qui lui est si chère, se confirme désormais comme devant être la première exigence. L'esprit affranchi et en possession de soi-même doit mesurer les distances parcourues, avec la

séparation d'avec les préjugés anciens, vers des chemins qui montent et permettent enfin de voir clairement vers le bas. Faute de quoi, la vérité rationnelle finirait par se ruiner en tant que rationnelle, en nous faisant admettre, par l'intermédiaire de Hegel, que le réel n'est autre que le rationnel. Ce dernier cas étant admis, si le rationnel se découvrait tout à coup comme pouvant se pervertir, évidemment une angoisse justifiée s'emparerait de l'humanité, mais encore le doute quant à la vérité rationnelle elle-même... C'est ainsi que l'idéalisme de la vérité finit par se ruiner lui-même en tant qu'idéalisme.

Il reste donc deux points d'ancrage nouveaux à ménager dans la configuration philosophique nouvelle, et qui sont : la perception concrète des réalités sociales, politiques et économiques, d'une part, avec, d'autre part, une authentique liberté d'esprit. Car, dans les plus modernes conceptions du monde, on finirait, sans doute, un jour, par vouloir organiser autoritairement les critères de la vérité devenue pragmatique, avec : 1. un *contrôle* scientifique lié à une pratique scientifique ; 2. la maîtrise de la société par une *puissance théorique* ; 3. un pouvoir pratique (politique) visant une *effectivité pratique*. Ces principes ont pu même être dits conciliables avec l'espérance cartésienne des trois M (*Médecine, Morale et Mécanique*), ou même avec la tentative aristotélicienne de replacer l'homme dans son rapport avec ses créations scientifiques, que celles-ci soient appliquées ou non. Pourtant, devant les dangers qu'encourt la liberté d'esprit, il reste que s'impose désormais la question regroupée concernant le « contrôle », la « puissance théorique » et l'« effectivité pratique ». C'est pourquoi les esprits libres ont vocation d'interroger et de soupçonner les tenants et les aboutissants d'une éventuelle organisation de la vie humaine.

IV.

Élucidation des perspectives.

Dans un aphorisme datant de 1884, Nietzsche avance une argumentation concernant les vérités *a priori*. Celles-ci ont certainement dû être des hypothèses nécessaires à la survie de l'espèce humaine. Mais Nietzsche pose la question de fond : « sont-elles pour autant des vérités ? » Au-delà de la « vérité » reçue (à laquelle conviennent les guillemets), se tient la vérité visée ; mais Nietzsche se met dans la perspective tout autre de la *vérité probable* (orthographiée celle-là en italique). L'illusion est dénoncée au nom d'une plus haute exigence

d'assomption du réel. Dans ce perspectivisme, la vérité rationnelle n'est plus le résultat de l'appréhension des essences pures, mais pas davantage la simple adéquation à un quelconque réel. Il ne s'agit plus que du combat des « vérités » en conflit : il faut se ranger à la constatation que la légalité rationnelle a substitué une volonté au réel qu'elle veut traduire. Si cette volonté est inhérente à la dynamique de la raison, celle-ci n'est plus finalement qu'une anti-raison que la raison porterait en elle-même : l'irrationnel, s'il en est. L'antidogmatisme auquel se tient Nietzsche le place dans la compagnie des Husserl et Heidegger qui, et d'ailleurs aussi à travers Nietzsche, réclamèrent, le premier, que soit considéré le monde de la vie (*Lebenswelt*) et, le second, ce qu'il appelle le « sol natal » de cette raison qui nous dirige, et dont Nietzsche dénonce la frénésie, quand ce n'est pas encore une volonté aveugle. Le bilan montre qu'ayant délimité et rétréci le monde où nous devons vivre, la « vérité » de la raison a fini par devenir mensongère. Est alors nécessairement impliquée *une autre vérité* qui rend la première mensongère, et par conséquent relève de la dénégation pure et simple.

Non seulement le soupçon des jugements admis et des préjugés mais aussi l'analyse et la mise en question caractérisent le mode de pensée propre à Nietzsche. Il est vrai que Nietzsche ne fut pas le premier à dénoncer jugements faux, préjugés et superstitions. Ce fut l'un des rôles que se donna l'école des écrivains et philosophes français du XVIIIe siècle. La même action fut poursuivie en Allemagne par ceux qu'on appela les *philosophes populaires :* Garve (1742-1798), Nicolaï (1733-1811), Abbt (1738-1766) et Engel (1741-1802). Aussi le mouvement des Lumières reste-t-il l'arrière-fond du questionnement radical, même si Nietzsche en souligne le « côté dangereux » (*Le Voyageur et son ombre,* aphorisme 221). Le problème majeur est, en effet, pour Nietzsche, celui que posent les conventions rationnelles qui empêchent d'assumer le domaine de la sensibilité et de la réalité historique vécue, et de découvrir la racine de bien des raisonnements « abstraits ». La quête d'une vérité radicale commence par la démystification et la désillusion : plus ces dernières seront profondes, mieux apparaîtront à la racine les erreurs du jugement. Cette investigation radicale est orientée vers l'originel et le primordial en regard de ce que nous avons déjà produit de « vérités ».

Sous les deux compromis du radicalisme et du perspectivisme, l’examen nietzschéen se présente sur le terrain d’un domaine encore mal assuré, celui de psychologies évoluées, conjuguées à une philosophie transcendantale, c’est-à-dire à une philosophie soucieuse des conditions de possibilité de la vérité en général. Dans cette voie, *La Naissance de la tragédie* a été d’un apport précieux en tant qu’elle a reconduit l’homme vers ce que Nietzsche désignait alors par des expressions telles que les « mères de l’être » ou la « mère originelle ». Cette première œuvre, déterminée et marquante, a ouvert la voie du radicalisme dans lequel Nietzsche se tiendra toujours malgré les supposées « périodes » de sa pensée.

Si l’on en croit Kant, les philosophes allemands auraient eu l’apanage d’une certaine profondeur et l’aptitude nécessaire pour se diriger vers la source originelle de la possibilité. En tout cas, Nietzsche n’est pas éloigné de ce type de pensée : avec cette caractéristique propre que la volonté de « profondeur », qu’il manifeste, est sans aucun doute portée chez lui à un degré intense. Remarquant le vide ontologique et le nihilisme radical de la raison, il déclarera l’état de fait dans des formules éclatantes : « Dieu est mort », ou « Toutes les fins sont abolies ». Mais le nihilisme, dont on l’a accusé, c’est cela même que dénonce Nietzsche, il ne l’a ni inventé ni souhaité : c’est celui de la raison dans notre civilisation. Pour être capables de tirer de ces réflexions les conséquences théoriques et pratiques, il faut que nous en prenions conscience. Or, la prise de conscience est le fait de l’attitude des « esprits libres ». Le radicalisme de Nietzsche est le fruit d’une vivacité mûre qui s’inspire d’une vérité même antérieure aux fameuses « vérités premières » d’où est partie la philosophie occidentale. En effet, aucun préjugé *a priori* ne justifie plus celles-ci. La « vérité antérieure » que Nietzsche cherche à retrouver procède du désir de connaître la *vérité* sur la « vérité ». C’est ainsi que Nietzsche veut ouvrir toutes les parenthèses entre lesquelles se sont refermées les contradictions dont nous vivons sans plus y penser. Ouvrant toutes les parenthèses, le radicalisme nietzschéen ouvre également toutes les perspectives et s’affranchit ainsi de la tyrannie de la raison, lorsque c’est le cas.

Ce que la « vérité » admise a expérimenté en luttant contre un désespoir

éventuel (voir *La Naissance de la tragédie*), c'est finalement le pessimisme : car tout ce qu'elle a obtenu l'a été à son insu du fait des instincts les plus puissants qui se sont emparés de la raison humaine au point d'étendre la généralisation jusqu'à des limites suspectes d'illogisme. Transformant, sur les traces de Kant, les problèmes de vérité en problèmes de véracité, Nietzsche intervient dans la culture et la civilisation occidentales, avec son indicible Dionysos, le dieu tellurique qui fut, dès *La Naissance de la tragédie*, le synonyme du déblocage et du renouvellement complet des perspectives.

V.

Quelle conclusion ?

La conclusion, Nietzsche la tire très distinctement. La cause du nihilisme auquel nous conduit notre civilisation est la croyance dans les catégories de la raison d'après lesquelles nous avons mesuré la valeur du monde, tandis qu'elles ne conviennent qu'à un monde purement fictif. Aussi faut-il savoir parfois planer librement « au-dessus des humains, des mœurs, des lois et des appréciations traditionnelles des choses », comme l'exprimait Nietzsche dans la première des deux préfaces de 1886 destinées à la nouvelle leçon d'*Humain, trop humain.* Ce qu'on a parfois appelé le « courage de ses convictions » prend soudain une nouvelle tournure et pourrait se transformer en un nouveau courage qui consisterait à attaquer ses propres convictions[5]. Il est clair que le « goût de la vérité » nous vient de la crainte de nous égarer[6], et que le nihilisme guette tous ceux pour qui la pseudo-vérité n'a plus de goût. Pour eux enfin, cette « vérité » n'est pas la *vérité :* cette dernière va peut-être *a contrario* par rapport aux vérités fondamentales[7]. La « route de la vérité » est semée de résistances et de contradictions. Dans la voie conduisant du pessimisme au « nihilisme radical »... apparaît la notion de l'absurde avec ses condamnations et ses dénégations. Si Nietzsche qualifie toutes les valeurs morales ou pseudo-morales de « naturalistes »[8], c'est que le radicalisme finit par naturaliser la morale, par établir une théorie des systèmes de domination, qu'il voit partout appliquée à la civilisation, enfin une théorie des morales alignée sur la théorie d'un langage de signes propres aux passions. Quelle est finalement la signification du nihilisme nietzschéen ? Ce n'est autre qu'une manifestation objective de l'optimisme déçu de la ferme assurance cartésienne. L'imprudence cartésienne n'avait pas échappé

à Nietzsche. En effet, rappelons que Descartes, sans doute pour se défendre des attaques des théologiens, voulait réaffirmer dans l'ordre de la raison ce que la religion affirmait dans l'ordre de la foi : la fin de la sixième des *Méditations métaphysiques* osa établir un parallèle cohérent entre la finalité du salut de l'âme, qu'offrait la religion chrétienne, et celle de la vérité scientifique, qu'offrait la philosophie cartésienne. Pour Nietzsche, il va de soi que toute connaissance apparemment immédiate ou première présuppose toujours d'autres connaissances implicites qui, selon l'école du soupçon, sont loin d'inspirer confiance. C'est pourquoi, il pose le concept de vérité interdite, « une vérité telle qu'elle recouvre et masque le mensonge eudémonique »[9].

Bachelard a justement relevé dans *Aurore* cette pensée du labyrinthe à laquelle il fut sensible : « Si nous voulons esquisser une architecture de notre âme (...), il faudrait la concevoir à l'image du labyrinthe »[10]. L'idée de cette autre vérité, que le nihilisme contraint à engendrer devant le monde systématiquement fictif, découvre l'envers du monde et la fausseté de tout[11]. C'est ainsi qu'à l'épreuve de la vérité radicale s'impose une connaissance de la connaissance. L'idée de la vérité radicale devient la nostalgie la plus légitime de la modernité ; et, de plus, en nous enlevant la conviction de « posséder la vérité », elle nous met sur la route d'une postmodernité. Elle est l'infini qu'indique le labyrinthe. Le scepticisme lucide n'en finit pas de démêler les « vérités » du monde que nous avons pourtant réalisé et vérifié. En effet, parce que la « vérité » est « interprétation », elle est aussi « une sorte d'erreur »[12]. C'est ainsi que la « vérité » comme fiction inutilisable rejoint « l'esprit », « la pensée », « la conscience », « l'âme », « le vouloir »[13].

Besoin de croire et besoin de connaître arrivent souvent à se superposer[14] et même à se confondre. On comprend alors que Kant ait décidé de distinguer entre *croire* et *savoir* ! S'il est vrai que l'homme, une fois accompli dans l'humanité qui l'a élevé, peut mouvoir la nature entière[15], il faut alors qu'une anthropologie, autrement dit que la science de l'humanité soit impliquée dans le fondement même du savoir. Et, si la conscience historique est transcendée pour devenir transhistorique, c'est parce que l'idée de vérité radicale tire jusque dans ses

dernières conséquences toutes les méthodes et toutes les assertions qu'elles soumet à un examen d'authenticité. C'est ainsi qu'a été percée une voie inédite de l'interprétation.

Angèle KREMER-MARIETTI.

Les expressions suivies d'un astérisque (*) sont en français dans le texte de Nietzsche.

---

1 Cf. Nietzsches Werke, Leipzig : Kröner, XV, 33, 12 ; XIII, 725 ; voir *Le Nihilisme européen*, Paris, Coll. 10/18, 1976, pp. 196, 174 ; voir *Fragments posthumes : automne 1887-mars 1888*, Paris : Gallimard, 1976, p. 243.

2 Cf. Nietzsche, *Lettres choisies*, traduites et réunies par Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard, 1937, Lettre du 11 septembre 1879 à Peter Gast, p. 154.

3 Cf. « Mensch und Geschichte », *Die Neue Rundschau*, nov. 1926.

4 Voir la première page de la Préface de *Humain, trop humain.*

5 NW, K., XV, 12. Cf. *Le Nihilisme européen*, p. 174 : « L'origine mesquine de ces valeurs se montre clairement ». Cf. NW, K., XIII, 725.

6 NW., K., XIV, 1re partie, 13.

7 NW., K., XII, 1re partie, 84.

8 NW., K., XV, 121.

9 Cf. *Le Livre du philosophe*, Paris : Garnier-Flammarion, 1991, § 177.

10 Cf. Gaston Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961, p. 97.

11 NW., K., XVI, 1re partie, 85.

12 NW., K., XVI, 493.

13 NW., K., XVI, 480.

14 NW., K., XV, 452.

15 NW., K., XIV, p. 293.

I

HUMAIN, TROP HUMAIN

Première partie

Traduction A.-M. Desrousseaux

Revue par Angèle Kremer-Marietti

PRÉFACE

1

On m'a assez souvent, et toujours avec une profonde surprise, déclaré qu'il y avait quelque chose de commun et de caractéristique dans tous mes ouvrages, depuis la *Naissance de la tragédie* jusqu'au dernier publié, le *Prélude à une philosophie de l'avenir*[1] : ils contenaient tous, m'a-t-on dit, des lacs et des rets pour les oiseaux imprudents, et presque continuellement une invitation latente au renversement de toutes les estimations habituelles et de toutes les habitudes estimées. Quoi ? tout ne serait – qu'humain, trop humain ? C'est avec ce soupir qu'on sortait, dit-on, de mes ouvrages, non sans une certaine horreur et une méfiance *même à l'égard de la morale* ; non sans être disposé et encouragé à se faire le défenseur des pires choses : comme si peut-être elles n'étaient que les plus calomniées ? On a nommé mes livres une école du soupçon, plus encore, du mépris, heureusement aussi du courage, voire de la témérité. En fait, je ne crois pas moi-même que personne ait jamais considéré le monde avec un soupçon aussi profond, et non seulement en avocat du diable à l'occasion mais aussi bien, pour employer le langage théorique, en ennemi et en partie de Dieu : et qui sait deviner quelque chose des conséquences qu'entraîne tout soupçon profond, quelque chose des frissons et des angoisses de la solitude, auxquels toute absolue *différence de vue* condamne celui qui en est affligé, comprendra aussi combien souvent j'ai, pour me reposer de moi-même, et quasi pour m'oublier moi-même momentanément, cherché à me mettre à couvert quelque part – dans quelque respect, ou hostilité, ou science, ou frivolité, ou sottise ; pourquoi aussi, lorsque je ne trouvais pas ce qu'il me *fallait*, j'ai dû me le procurer par ingéniosité, falsification, ou invention (– et qu'ont jamais fait d'autre les poètes ? et pourquoi serait donc fait tout l'art du monde ?). Or ce qu'il me manquait toujours le plus, pour ma guérison et mon rétablissement, c'était la croyance que je *n'étais pas* le seul à être de la sorte, *à voir* de la sorte, – un magique pressentiment d'affinité et de similitude d'œil et de désir, un repos dans la foi en l'amitié, une cécité à deux sans soupçon et sans point d'interrogation, une jouissance prise aux premiers

plans, à la surface, au prochain, au voisin, à tout ce qui a couleur, peau et apparence. On pourrait souvent peut-être me reprocher à cet égard toutes sortes d'« arts », assez de subtil faux-monnayage : par exemple que j'aie, en toute conscience et volonté, fermé les yeux à l'aveugle volonté que Schopenhauer a pour la morale, à une époque où j'étais déjà assez clairvoyant touchant la morale ; item, que je me sois abusé moi-même sur l'incurable romantisme de Richard Wagner, comme s'il était un commencement, non une fin ; item sur les Grecs, item sur les Allemands et leur avenir – et peut-être y aurait-il encore toute une longue liste de semblables items ? – Mais supposé que tout cela fût vrai et me fût reproché à bon droit, que *savez-vous*, que *pourriez-vous* savoir de ce qu'il y a de ruses pour la conservation, de raisonnement et de précaution supérieure dans de pareilles tromperies de soi-même, – et ce qu'il me *faut* encore de fausseté, pour que je puisse toujours et toujours me permettre le luxe de ma véracité ?... Il suffit, je vis encore : et la vie n'est pas après tout une invention de la morale : elle *veut* de la tromperie, elle *vit* de la tromperie... mais n'est-ce pas ? voilà que je recommence déjà, et fais ce que j'ai toujours fait, mon vieil immoraliste et oiseleur – et que je parle de façon immorale, extra-morale, « par-delà bien et mal » ?

2

C'est donc ainsi qu'une fois, lorsque j'en ai eu besoin, j'ai pour mon usage inventé aussi les « esprits libres » à qui est dédié ce livre mélancolique, intitulé *Humain, trop humain :* des « esprits libres » de ce genre il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu, – mais j'avais alors, comme j'ai dit, besoin de leur société, pour rester de bonne humeur parmi des humeurs mauvaises (maladie, isolement, exil, *acedia*[2], inactivité) : comme de vaillants compagnons et fantômes avec lesquels on cause et on rit, quand on a l'envie de causer et de rire, et que l'on envoie au diable, quand ils deviennent ennuyeux, – comme un substitut pour des amis manquants. Qu'il *pourrait* un jour y avoir des esprits libres de ce genre, que notre Europe aura parmi ses fils de demain et d'après-demain de pareils joyeux et hardis compagnons, corporels et palpables et non pas seulement, comme dans mon cas, à titre de schèmes et de jeu d'ombres pour ermite : c'est ce dont je serais le dernier à douter. Je les vois déjà *venir* lentement, lentement ; et peut-être fais-je quelque chose pour hâter leur venue, quand je décris d'avance sous

quels auspices je les *vois* naître, par quels chemins je les *vois* arriver ?

3

On peut s'attendre à ce qu'un esprit dans lequel le type d'« esprit libre » doit un jour devenir mûr et savoureux jusqu'à la perfection ait eu son événement décisif dans ma grande libération, et qu'auparavant il n'en ait été que davantage un esprit serf, qui semblait lié pour toujours à son coin et à son pilier. Quelle est l'attache la plus solide ? Quels liens sont presque impossibles à rompre ? Chez les hommes d'une espèce rare et exquise, ce seront les devoirs : ce respect tel qu'il convient à la jeunesse, la timidité et l'attendrissement devant tout ce qui est anciennement vénéré et digne, la reconnaissance pour le sol qui l'a portée, pour la main qui l'a guidée, pour le sanctuaire où elle apprit la prière, – ses instants les plus élevés mêmes seront ce qui la liera le plus solidement, ce qui l'obligera le plus durablement. La grande libération arrive pour des serfs de cette sorte soudainement, comme un tremblement de terre : la jeune âme est d'un seul coup ébranlée, détachée, arrachée – elle-même ne comprend pas ce qui se passe. C'est une investigation, une impulsion qui s'exerce et se rend maîtresse d'eux comme un ordre ; une volonté, un souhait s'éveille, d'aller en avant, n'importe où, à tout prix ; une violente et dangereuse curiosité vers un monde non découvert flambe et flamboie dans tous ses sens. « Plutôt mourir que vivre ici » – ainsi parle l'impérieuse voix de la séduction : et cet « ici », ce « chez nous » est tout ce qu'elle a aimé jusqu'à cette heure ! Une peur, une défiance soudaines de tout ce qu'elle aimait, un éclair de mépris envers ce qui s'appelait pour elle le « devoir », un désir séditieux, volontaire, impétueux comme un volcan, de voyager, de s'expatrier, de se dépayser, de se rafraîchir, de se dégriser, de se mettre à la glace, une haine pour l'amour, peut-être une démarche et un regard sacrilège *en arrière*, là-bas, où elle a jusqu'ici prié et aimé, peut-être une brûlure de honte sur ce qu'elle vient de faire, et un cri de joie en même temps pour l'avoir fait, un frisson et d'ivresse et de plaisir intérieur, où se révèle une victoire – une victoire ? sur quoi ? sur qui ? victoire énigmatique, problématique, sujette à caution, mais qui est enfin la *première* victoire : – voilà les maux et les douleurs qui composent l'histoire de la grande libération. C'est en même temps une maladie qui peut détruire l'homme, que cette explosion première de force et de volonté de se déterminer soi-même, de s'estimer soi-même, que cette volonté

de volonté *libre* : et quel degré de maladie se décèle dans les épreuves et les bizarreries sauvages par lesquelles l'affranchi, le libéré, cherche désormais à se prouver sa domination sur les choses ! Il pousse autour de lui de cruelles pointes, avec une insatiable avidité ; ce qu'il rapporte de butin doit payer la dangereuse excitation de son orgueil ; il déchire ce qui l'attire. Avec un sourire mauvais, il retourne tout ce qu'il trouve voilé, épargné par quelque pudeur : il cherche à quoi ressemblent ces choses quand on les met à l'envers. C'est arbitraire et plaisir à l'arbitraire, si peut-être il accorde maintenant sa faveur à ce qui avait jusque-là mauvaise réputation, – s'il va rôdant, curieux, et chercheur, autour du défendu. Au fond de ses agitations et débordements – car il est, chemin faisant, inquiet et sans but comme dans un désert – se dresse le point d'interrogation d'une curiosité de plus en plus périlleuse. « Ne peut-on pas retourner *toutes* les valeurs ? et le bien est-il peut-être le mal ? et Dieu rien qu'une invention et une rouerie du diable ? Tout peut-il être faux en dernière analyse ? Et si nous sommes trompés, ne sommes-nous pas par là aussi trompeurs ? Ne *faut-il* pas aussi que nous soyons trompeurs ? » – Voilà les pensées qui le guident et l'égarent, toujours plus avant, toujours plus loin. La solitude le tient dans son cercle et dans ses anneaux, toujours plus menaçante, plus étouffante, plus poignante, cette redoutable déesse et *mater saeva cupidinum*[3] – mais qui sait aujourd'hui ce que c'est que la solitude ?...

4

De cet isolement maladif, du désert de ces années d'essais, la route est encore longue jusqu'à cette immense sécurité et santé débordante, qui ne peut se passer de la maladie même, comme moyen et hameçon de connaissance, jusqu'à cette liberté *mûrie* de l'esprit, qui est aussi domination sur soi-même et discipline du cœur, et qui permet l'accès à des façons de penser multiples et opposées, – jusqu'à cet état intérieur, saturé et blasé de l'excès de richesses, qui exclut le danger que l'esprit ne se perde, pour ainsi dire, lui-même en s'éprenant de ses propres voies et ne reste enivré dans quelque recoin ; jusqu'à cette surabondance de forces plastiques, médicatrices, éducatrices et reconstituantes, qui est justement le signe de la *grande* santé, cette surabondance qui donne à l'esprit libre le dangereux privilège de pouvoir vivre *à titre d'expérience* et s'offrir à l'aventure : le privilège de maîtrise de l'esprit libre ! Entre-temps, il peut y avoir

de longues années de convalescence, des années remplies de phases multicolores, mêlées de douleur et d'enchantement, dominées et menées en bride par une tenace *volonté de santé,* qui déjà ose souvent se vêtir et se travestir en santé. Il y a là un état intermédiaire dont un homme de cette destinée ne peut se souvenir plus tard sans émotion : il a en propre une lumière, une jouissance du soleil pâle et délicate, un sentiment de liberté d'oiseau, de coup d'œil d'oiseau, de pétulance d'oiseau, une combinaison où la convoitise et le mépris tendre se sont réunis. « Un esprit libre » – ce mot froid fait du bien dans cet état, il échauffe presque. On vit, n'étant plus dans les liens d'amour et de haine, sans Oui, sans Non, volontairement proche, volontairement éloigné, se plaisant surtout à s'échapper, à s'évader, à prendre son essor, tantôt fuyant, tantôt s'enlevant à tire d'aile ; on est blasé comme tout homme qui a une fois vu *au-dessous* de lui une immense multiplicité d'objets – et l'on est devenu le contraire de ceux qui se préoccupent de choses qui ne les concernent point. En fait, ce qui regarde l'esprit libre, c'est désormais seulement des choses – et combien de choses ! – qui ne le *préoccupent plus...*

5

Encore un pas dans la guérison : et l'esprit libre se rapproche de la vie, lentement il est vrai, presque à contrecœur, presque avec défiance. Tout se fait de nouveau plus chaud autour de lui, plus doré pour ainsi dire ; sentiment et sympathie acquièrent de la profondeur, des brises tièdes de toute sorte passent au-dessus de lui. Il se trouve presque comme si ses yeux s'ouvraient pour la première fois aux *choses prochaines.* Il est émerveillé et s'assied *en silence* : où *était-il* donc ? Ces choses proches et à proximité, comme elles lui semblent changées ! Quel duvet et quel charme elles ont cependant revêtus ! Il jette en arrière un regard de reconnaissance pour ses voyages, pour sa dureté et son aliénation de soi-même, pour ses regards au loin et ses vols d'oiseau dans les hauteurs froides. Quel bonheur de n'être pas resté toujours « à la maison », toujours chez lui comme un douillet, un engourdi de casanier ! Il était *hors* de soi : il n'y a aucun doute ! Il se voit maintenant pour la première fois. Quel frisson inéprouvé ! Quel bonheur encore dans la lassitude, l'ancienne maladie, les rechutes du convalescent ! Comme il se complaît à rester tranquillement assis avec son mal, à filer la patience, à se coucher au soleil ! Qui comprend, comme

lui, le bonheur qu'il y a dans l'hiver, dans les taches de soleil sur la muraille ! Ils sont les animaux les plus reconnaissants du monde, et les plus modestes, ces convalescents, à demi revenus à la vie, ces lézards. – Il y a tels parmi eux qui ne laissent pas passer un jour sans lui apprendre au bas de sa robe traînante un petit couplet louangeur. Et pour parler sérieusement : c'est une *cure* à fond contre tout pessimisme (le cancer, comme on sait, des vieux idéalistes et héros du mensonge) que de tomber malade à la façon de ces esprits libres, de rester malade un bon bout de temps et puis, avec un plus long temps encore, de retrouver une bonne j'entends une « meilleure » santé. Il y a science, science de vivre, à ne s'administrer longtemps à soi-même la santé qu'à petites doses.

6

A ce moment-là, il peut enfin se faire, parmi les lueurs soudaines d'une santé encore incomplète, encore sujette à variations, qu'aux yeux de l'esprit libre, de plus en plus libre, commence à se découvrir l'énigme de cette grande libération qui jusque-là avait attendu obscure, problématique, presque intangible, dans sa mémoire. Quand longtemps il osait à peine se demander : « Pourquoi tellement à part ? si seul ? renonçant à tout ce que je respectais ? renonçant à ce respect même ? pourquoi cette dureté, cette défiance, cette haine envers mes propres vertus ? » – maintenant il ose, il pose la question à haute voix et il entend déjà quelque chose comme une réponse. « Il te fallait devenir maître de toi, maître aussi de tes propres vertus. Auparavant *elles* étaient tes maîtresses ; mais elles n'ont le droit d'être que tes instruments à côté d'autres instruments. Il te fallait prendre le pouvoir sur ton Pour et Contre et apprendre l'art de les prendre et déprendre selon ton but supérieur du moment. Il te fallait apprendre à saisir l'élément de perspective de toute évaluation – le déplacement, la distorsion et l'apparente téléologie des horizons et tout ce qui concerne la perspective ; et encore la part d'ignorance à l'égard des valeurs opposées et de toutes les pertes intellectuelles dont se fait payer tout Pour et tout Contre. Il te fallait apprendre à saisir ce qu'il y a d'injustice *nécessaire* dans tout Pour et Contre, l'injustice comme inséparable de la vie, la vie même comme *conditionnée* par la perspective et son injustice. Il te fallait avant tout voir de tes yeux où il y a toujours le plus d'injustice, à savoir : là où la vie a son développement le plus mesquin, le plus étroit, le plus pauvre, le plus rudimentaire, et où pourtant elle ne

peut faire autrement que de se prendre *elle-même* pour la fin et la mesure des choses, que d'émietter et de mettre en question furtivement, petitement, assidûment, pour l'amour de sa conservation, ce qui est plus noble, plus grand, plus riche, – il te fallait voir de tes yeux le *problème de la hiérarchie,* et la façon dont la puissance et le droit et l'étendue de la. perspective croissent ensemble à mesure qu'on s'élève. « Il te fallait » – il suffit, l'esprit libre *sait* désormais à quel « il faut » il a obéi, et aussi quel est maintenant son pouvoir, quels sont, maintenant seulement – ses droits...

7

C'est de cette façon que l'esprit libre se donne une réponse à l'égard de cette énigme de la libération et il finit, en généralisant son cas, par se décider ainsi sur l'expérience de sa vie. « Ce qui m'est arrivé, se dit-il, doit arriver à tout homme en qui une *mission* veut prendre corps et " venir au monde ". La puissance et la nécessité secrètes de cette mission agiront sous toutes ses fatalités individuelles et en elles à la manière d'une grossesse inconsciente, – longtemps avant qu'il se soit rendu compte lui-même de cette mission et en connaisse le nom. Notre vocation nous maîtrise, même quand nous ne la connaissons pas encore : c'est l'avenir qui dicte sa règle à notre présent[4]. Etant admis que c'est du *problème de la hiérarchie* dont nous devons affirmer que c'est *notre* problème, à nous autres esprits libres : maintenant, au midi de notre vie, nous comprenons enfin quelles préparations, quels détours, épreuves, essais, déguisements étaient nécessaires au problème avant qu'il *osât* se dresser devant nous, et comment nous devions d'abord éprouver dans notre âme et notre corps les heurs et malheurs les plus multiples et les plus contradictoires, en aventuriers, en circumnavigateurs de ce monde intérieur qui s'appelle « l'homme », en arpenteurs de tout degré « plus haut » et « relativement supérieur » qui s'appelle également « l'homme » – poussant dans toutes les directions, presque sans peur, ne faisant fi de rien, ne perdant rien, goûtant à tout, purifiant toutes choses et pour ainsi dire les passant toutes au crible pour en ôter l'accidentel – jusqu'à ce qu'enfin nous eussions le droit de dire, nous autres esprits libres : « Voici un problème *nouveau* ! Voici une longue échelle, dont nous avons nous-mêmes occupé et gravi les échelons, – que nous-mêmes avons *été* à quelque moment ! Voici un Plus haut, un Plus profond, un Au-dessous de nous, une gradation de longueur immense, une

hiérarchie que nous *voyons :* voici – *notre* problème ! »

8

– Il n'y a point de psychologue ni de devin à qui, un seul instant, demeure caché à quel stade de l'évolution que je viens de décrire le présent livre appartient (ou bien a été *placé*). Mais où y a-t-il aujourd'hui des psychologues ? En France, certainement : peut-être en Russie ; à coup sûr pas en Allemagne. Il ne manque pas de raisons pour que les Allemands actuels s'en puissent faire même un titre d'honneur : tant pis pour un homme dont la nature et la vocation sont en ce point anti-allemandes. Ce livre *allemand,* qui a su se trouver des lecteurs dans un cercle étendu de pays et de peuples – il y a de cela presque dix ans – et qui doit être expert à toute musique ou à tout art de flûter par où puissent être séduites même des oreilles revêches d'étrangers – c'est justement en Allemagne que ce livre a été le plus négligemment lu, le plus mal *entendu* : à quoi cela tient-il ? – « Il exige trop, m'a-t-on répondu, il s'adresse à des hommes affranchis de la contrainte de devoirs grossiers, il veut des intelligences fines et délicates, il lui faut du luxe, du luxe en loisir, en pureté du ciel et du cœur, en *otium*[5] au sens le plus hardi : – toutes bonnes choses que nous autres Allemands d'aujourd'hui ne pouvons avoir ni par conséquent donner. » – Sur une si jolie réponse, ma philosophie me conseille de me taire et de ne pas questionner davantage ; surtout que, dans certains cas, comme l'indique le proverbe, on ne reste *philosophe* qu'en *gardant le silence.*

Nice, printemps 1886.

1 *Prélude à une philosophie de l'avenir* est le sous-titre de *Par-delà le bien et le mal*, ouvrage qui, au moment où Nietzsche écrit cette Préface, venait de paraître chez Naumann à Leipzig. Donc, dans la préface de 1886, Nietzsche, comme il le fait régulièrement, récapitule l'ensemble de son œuvre publiée. Depuis 1872, date de *La Naissance de la tragédie*, jusqu'à *Par-delà le bien et le mal*, s'est constitué un véritable itinéraire, « reçu » et même « mal reçu », en tout cas déjà repéré par la critique, puisque le premier ouvrage sera considéré par certains, et par Nietzsche lui-même, comme un échec, et que le dernier en date sera, selon les termes de Nietzsche, un « livre effroyable ». De toute façon, il faut dire que, s'il y a « quelque chose de commun et de caractéristique » dans les ouvrages de Nietzsche, c'est bien le signe d'une pensée qui s'affirme et se confirme dans son originalité philosophique. Sa vérité se situe au-delà de l'approbation des contemporains.

2 *Acedia*, terme latin signifiant « dégoût », « indifférence » « amertume ». Il s'agit d'une des « humeurs mauvaises » parmi lesquelles Nietzsche est en train de vivre.

3 *Mater saeve cupidinum*, expression latine signifiant « mère cruelle des passions », et définissant la solitude, ici l'« isolement maladif » (voir § 4 de la Préface).

4 Nietzsche semble se référer à une connaissance infuse du destin ; en fait, il s'agit de notre propre histoire personnelle : la biographie obéit comme l'histoire à des lois historiques. En effet, si, comme l'écrit Nietzsche, « l'avenir dicte sa règle à notre présent », la linéarité du temps historique est mise en question, et il s'agit alors, bien au contraire, d'une conception prospective selon laquelle le temps historique doit être pensé non pas en allant simplement, selon la vision habituelle, du passé vers le présent et du présent vers le futur, mais plutôt selon la représentation du futur qui peut être la nôtre, et que nous nous donnons à partir de l'observation rigoureuse d'un passé qui nous est connu, en allant dans la direction d'un présent que nous vivons. C'est Auguste Comte qui, le premier, dans l'opuscule intitulé *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* (1822), proposa cette nouvelle attitude de prospection historique comportant l'incidence survenue à la succession des trois stases du temps :
« L'ordre chronologique des époques n'est point l'ordre philosophique. Au lieu de dire : le passé, le présent et l'avenir, il faut dire : le passé, l'avenir, et le présent. Ce n'est, en effet, que lorsque, par le passé, on a conçu l'avenir, qu'on peut revenir utilement sur le présent, qui n'est qu'un point, de façon à saisir son véritable caractère » (*Plan des travaux...*, Présentation et notes par Angèle Kremer-Marietti, Paris, Aubier, 1970, p. 122-123).
Nietzsche applique à l'histoire individuelle cette vision globale et appréciative de la marche du temps, conçue du point de vue de sa représentation réfléchie et de son effet éventuel sur l'organisation de l'action humaine.

5 *Otium*, terme latin signifiant « loisir ». Dans le sens auquel Nietzsche fait allusion, il peut signifier « désœuvrement ».

CHAPITRE PREMIER

DES CHOSES PREMIÈRES ET DERNIÈRES

1

CHIMIE DES IDÉES ET DES SENTIMENTS. – Les problèmes philosophiques reprennent aujourd'hui presque en tout point la même forme qu'il y a deux mille ans : comment une chose peut-elle naître de son *contraire*, par exemple, le raisonnable du déraisonnable, le sensible du mort, la logique de l'illogisme, la contemplation désintéressée du vouloir cupide, l'altruisme de l'égoïsme[1], la vérité des erreurs[2] ? La philosophie métaphysique s'arrangeait jusqu'ici pour franchir cette difficulté en niant que l'un naquît de l'autre et en admettant pour les choses d'une haute valeur une origine miraculeuse, la sortie du noyau et de l'essence de la « chose en soi[3] ». La philosophie historique, au contraire, qui ne se peut plus du tout concevoir séparée de la science naturelle, la plus récente de toutes les méthodes philosophiques, découvrit dans des cas particuliers (et vraisemblablement, ce sera là sa conclusion dans tous) qu'il n'y a point d'oppositions, excepté dans l'exagération habituelle de la conception populaire ou métaphysique, et qu'une erreur de la raison est à la base de cette mise en opposition : d'après son explication, il n'y a strictement entendu, ni conduite non égoïste, ni contemplation entièrement désintéressée ; toutes deux ne sont que des sublimations[4] dans lesquelles l'élément fondamental paraît presque volatilisé et ne révèle plus sa présence qu'à l'observation la plus fine. – Tout ce dont nous avons besoin, et qui peut pour la première fois nous être donné, grâce au niveau actuel des sciences particulières, est une *chimie* des représentations et des sentiments moraux, religieux, esthétiques, ainsi que de toutes ces émotions que nous ressentons dans les grandes et petites relations de la civilisation et de la société, même dans l'isolement : mais, si cette chimie aboutit à la conclusion que dans ce domaine encore les couleurs les plus magnifiques sont faites de matières viles, même méprisées, beaucoup de gens auront-ils du plaisir à suivre de telles recherches ? L'humanité aime à chasser de sa pensée les questions d'origine et

de commencements : ne faut-il pas être presque déshumanisé pour sentir en soi le penchant opposé ?

2

PÉCHÉ ORIGINEL DES PHILOSOPHES. – Tous les philosophes ont à leur actif cette faute commune, qu'ils partent de l'homme actuel et pensent, en en faisant l'analyse, arriver au but. Involontairement « l'homme » leur apparaît comme *aeterna veritas*, comme un élément stable dans tous les remous, comme une mesure assurée des choses. Mais tout ce que le philosophe énonce sur l'homme n'est au fond rien de plus qu'un témoignage sur l'homme d'un laps de temps fort limité. Le défaut de sens historique est le péché originel de tous les philosophes, beaucoup même prennent à leur insu la plus récente forme de l'homme, telle qu'elle s'est produite sous l'influence de religions déterminées, même d'événements politiques déterminés, comme la forme fixe d'où il faut que l'on parte. Ils ne veulent pas apprendre que l'homme, que la faculté de connaître aussi est le résultat d'une évolution ; tandis que quelques-uns d'entre eux vont même jusqu'à tirer le monde entier de cette faculté de connaître. – Or, tout *l'essentiel* du développement humain s'est passé dans des temps reculés, bien avant ces quatre mille ans que nous connaissons à peu près ; dans ceux-ci, l'homme peut n'avoir pas changé beaucoup. Mais alors, le philosophe voit des « instincts » chez l'homme actuel et admet que ces instincts appartiennent aux données immuables de l'humanité, et partant peuvent donner une clé pour l'intelligence du monde en général ; la téléologie tout entière est bâtie sur ce fait, que l'on parle de l'homme des quatre derniers mille ans comme d'un homme *éternel*, avec lequel toutes les choses du monde ont dès leur commencement un rapport naturel. Mais tout a évolué ; il n'y a *point de faits éternels :* de même qu'il n'y a pas de vérités absolues. – C'est pourquoi la *philosophie historique*[5] est désormais une nécessité, et avec elle la vertu de la modestie.

3

ESTIME DES VÉRITÉS SANS APPARENCE. – C'est la marque d'une plus haute civilisation, de faire des petites vérités sans apparence, qui ont été trouvées par une méthode sévère, plus d'estime que des erreurs bienfaisantes et éblouissantes qui dérivent d'âges et d'hommes, doués pour la métaphysique et pour l'art. Tout

d’abord, on a contre les premières l’injure aux lèvres, comme s’il ne pouvait y avoir là aucune égalité de droits : autant celles-ci sont modestes, honnêtes, calmes, humbles même en apparence, autant celles-là se montrent belles, brillantes, bruyantes, peut-être même béatifiantes. Mais ce qui est conquis de haute lutte, certain, durable et par là même encore gros de conséquences pour toute connaissance à venir, est ce qu’il y a de supérieur ; s’y tenir est viril et manifeste l’audace, l’honnêteté, la réserve. Peu à peu, ce n’est plus seulement l’individu, mais l’ensemble de l’humanité qui s’élève à cette virilité, lorsqu’elle s’est accoutumée enfin à faire une estime plus haute des connaissances assurées, durables et a perdu toute croyance à l’inspiration et à la communication miraculeuse des vérités. – Les fervents des *formes*, il est vrai, avec leur échelle du beau et du sublime, auront de bonnes raisons de railler, dès que l’estime des vérités sans apparence et de l’esprit scientifique commence à prévaloir : mais c’est seulement parce que leur œil ne s’est pas encore ouvert à l’attrait de la forme *la plus simple* ou parce que les hommes élevés dans cet esprit n’en sont pas longtemps encore pleinement et intimement pénétrés, si bien que sans y penser ils poursuivent encore de vieilles formes (et cela assez mal, comme le fait quiconque ne met plus beaucoup d’intérêt à une chose). Autrefois, l’esprit n’était pas mis en réquisition par une stricte méthode de penser, alors son activité consistait à bien filer des symboles et des formes. Cela s’est modifié ; toute application sérieuse au symbolisme est devenue le caractère d’une civilisation au niveau inférieur. Alors que même nos arts deviennent toujours plus intellectuels, nos sens plus spirituels, et que par exemple on juge aujourd’hui, tout autrement qu’il n’y a cent ans, de ce qui résonne bien aux sens : de même aussi les formes de notre vie deviennent toujours plus *spirituelles*, plus *laides* peut-être pour l’œil des âges antérieurs, mais seulement parce qu’il n’était pas capable de voir combien l’empire de la beauté intérieure, spirituelle, se fait sans cesse plus profond et plus large, et dans quelle mesure nous tous aujourd’hui pouvons mettre plus de prix à la vision spirituelle (intérieure) qu’à la plus belle composition ou à l’édifice le plus sublime.

4

ASTROLOGIE ET ANALOGUES. – Il est vraisemblable que les objets du sentiment religieux, moral, esthétique (et logique) n’appartiennent également qu’à la surface des choses, tandis que l’homme croit volontiers que, *là* du moins, il touche au cœur du monde ; il se fait illusion, parce que ces choses lui donnent

une si profonde béatitude et une infortune si profonde, et il y montre ainsi le même orgueil qu'à propos de l'astrologie. Car celle-ci pense que le ciel étoilé tourne pour le sort des hommes ; l'homme moral de son côté suppose que ce qui lui tient essentiellement au cœur doit aussi être l'essence et le cœur des choses.

5

MÉCONNAISSANCE DU RÊVE. – Dans le rêve, aux premiers âges d'une civilisation informe et rudimentaire, l'homme a cru découvrir un *second monde réel ;* là est l'origine de toute métaphysique. Sans le rêve, on n'aurait pas trouvé l'occasion de scinder le monde. La séparation de l'âme et du corps se rattache aussi à la plus archaïque conception du rêve, de même que la supposition d'un simulacre corporel de l'âme, tout comme l'origine de la croyance aux esprits et, vraisemblablement aussi, de la croyance aux dieux. « Le mort continue à vivre ; *car* il apparaît aux vivants dans le rêve » : c'est ainsi qu'on raisonna jadis, durant des milliers d'années.

6

L'ESPRIT DE LA SCIENCE PUISSANT DANS LE DÉTAIL, NON DANS LE TOUT. – Les *moindres* domaines séparés de la science sont traités de façon purement objective : au contraire, l'étendue et la généralité des sciences, considérées comme un tout, mettent cette question – question, il est vrai, tout idéale – sur les lèvres : pourquoi ? pour quelle utilité ? Par suite de cette préoccupation de l'utilité, elles sont, dans l'ensemble, traitées moins impersonnellement que dans leurs parties. Or, à propos de la philosophie, comme le sommet de toute la pyramide des sciences[6], la question de l'utilité de la connaissance en général se trouve involontairement soulevée, et toute philosophie a inconsciemment le dessein de lui attribuer *la plus haute* utilité. C'est ainsi qu'il y a dans toutes les philosophies tant d'essor donné à la métaphysique et une telle crainte des solutions de la physique, qui paraissent insignifiantes ; car l'importance de la connaissance pour la vie *doit* apparaître aussi grande que possible. Là est l'antagonisme entre les domaines scientifiques particuliers et la philosophie. La dernière veut, ce que veut l'art, donner à la vie et à l'action le plus possible de profondeur et de signification : dans les premières on cherche la connaissance et rien de plus – quoi qu'il doive en sortir. Il n'y a jusqu'ici pas encore eu de

philosophe entre les mains duquel la philosophie ne soit devenue une apologie de la connaissance ; au moins chacun est optimiste sur ce point : que lui soit attribuée la plus grande utilité. Tous sont tyrannisés par la logique : et celle-ci est par essence un optimisme.

7

LE TROUBLE-FÊTE DE LA SCIENCE. – La philosophie se sépara de la science, lorsqu'elle posa la question : quelle est la connaissance du monde et de la vie avec laquelle l'homme vit le plus heureux ? Cela se fit dans les écoles socratiques : par la considération du *bonheur*, on lia les veines à la recherche scientifique – et on le fait aujourd'hui encore.

8

EXPLICATION PNEUMATIQUE DE LA NATURE. – La métaphysique donne du livre de la nature une explication *pneumatique*[7] pareille à celle que l'Eglise et ses savants donnèrent jadis de la Bible. Il faut beaucoup d'intelligence pour appliquer à la nature le même genre d'interprétation rigoureuse que les philologues ont maintenant établie pour tous les livres : se proposant de comprendre simplement ce que le texte veut dire, et non de rechercher un *double* sens, ou même de le supposer. Mais comme, même en ce qui touche les livres, la mauvaise manière d'expliquer n'est pas complètement vaincue et que, dans la société la mieux cultivée, on se heurte constamment à des restes d'interprétation allégorique et mystique : de même en est-il en ce qui touche la nature – et même bien pis.

9

MONDE MÉTAPHYSIQUE. – Il est vrai qu'il pourrait y avoir un monde métaphysique ; la possibilité absolue en est à peine contestable. Nous regardons toutes choses avec une tête humaine et nous ne pouvons couper cette tête ; cependant la question reste toujours de dire ce qui existerait encore du monde si on l'avait néanmoins coupée[8]. C'est là un problème purement scientifique et qui n'est pas très propre à préoccuper les hommes ; mais tout ce qui leur a jusqu'ici rendu les hypothèses métaphysiques, *précieuses*, *redoutables*, *plaisantes*, ce qui les a créées, c'est passion, erreur et duperie de soi-même ; ce sont les pires

méthodes de connaissance, et non les meilleures, qui ont enseigné à y croire. Dès qu'on a dévoilé ces méthodes comme le fondement de toutes les religions et métaphysiques existantes, on les a réfutées. Après cela, ladite possibilité reste toujours ; mais on n'en peut rien tirer, bien loin qu'on puisse faire dépendre le bonheur, le salut et la vie, des fils d'araignée d'une pareille possibilité. – Car on ne pourrait enfin rien énoncer du monde métaphysique sinon qu'il est un être-autre, un être-autre qui nous est inaccessible, incompréhensible ; ce serait une chose à attributs négatifs. – L'existence d'un pareil monde fût-elle des mieux prouvées, il serait encore établi que sa connaissance est de toutes les connaissances la plus indifférente : plus indifférente encore que ne doit l'être au navigateur dans la tempête la connaissance de l'analyse chimique de l'eau.

10

INNOCUITÉ DE LA MÉTAPHYSIQUE DANS L'AVENIR. – Aussitôt que la religion, l'art et la morale sont décrits dans leur origine de façon qu'on puisse se les expliquer complètement sans recourir à l'adoption de *concepts métaphysiques* au début et au cours du chemin, le gros intérêt cesse, qui s'attachait au problème purement théorique de la « chose en soi » et du « phénomène »[9]. Car quoi qu'il en soit : avec la religion, l'art et la morale, nous ne touchons pas à l'« essence du monde en soi ». Nous sommes dans le domaine de la représentation, aucune « intuition » ne peut nous faire avancer. Avec pleine tranquillité, on abandonnera la question de savoir comment notre image du monde peut différer si fort de la nature du monde inférée par raisonnement à la physiologie et à l'histoire de l'évolution des organismes et des idées.

11

LE LANGAGE COMME PRÉTENDUE SCIENCE. – L'importance du langage pour le développement de la civilisation réside en ce qu'en lui l'homme a placé un monde propre à côté de l'autre, position qu'il jugeait assez solide pour soulever de là le reste du monde sur ses gonds et de se faire le maître de ce monde. C'est parce que l'homme a cru, durant de longues périodes, aux idées et aux noms des choses comme à des *aeternae veritates,* qu'il s'est donné cet orgueil avec lequel il s'élevait au-dessus de la bête : il pensait réellement avoir dans le langage la connaissance du monde. Le créateur de mots n'était pas assez modeste pour

croire qu'il ne faisait que donner aux choses des désignations, il se figurait au contraire exprimer par les mots la science la plus élevée des choses ; en fait, le langage est le premier degré de l'effort vers la science. De *la foi dans la vérité trouvée*, ici encore, ont dérivé les sources de force les plus puissantes. C'est bien plus tard, de nos jours seulement, que les hommes commencent d'entrevoir qu'ils ont propagé une monstrueuse erreur dans leur croyance au langage. Par bonheur, il est trop tard pour que cela détermine un recul de l'évolution de la raison, qui repose sur cette croyance. – La *logique* aussi repose sur des postulats auxquels rien ne répond dans le monde réel, par exemple sur le postulat de l'égalité des choses, de l'identité de la même chose en divers points du temps : mais cette science est née de la croyance opposée (qu'il y avait certainement des choses de ce genre dans le monde réel). Il en est de même de la *mathématique*, qui assurément ne serait pas née, si l'on avait su d'abord qu'il n'y a dans la nature ni ligne exactement droite, ni cercle véritable, ni grandeur absolue[10].

12

RÊVE ET CIVILISATION. – La fonction du cerveau qui est le plus altérée par le sommeil est la mémoire : non qu'elle cesse entièrement, – mais elle est ramenée à un état d'imperfection pareil à ce qu'elle peut avoir été chez tous les individus des premiers temps de l'humanité, de jour et dans la veille. Capricieuse et confuse comme elle est, elle confond perpétuellement les choses en raison des ressemblances les plus fugitives ; mais c'est avec le même caprice, la même confusion que les peuples inventaient leurs mythologies, et maintenant encore les voyageurs ont coutume d'observer quelle pente il y a, chez le sauvage, à oublier, comme son esprit, après une courte tension de mémoire, commence à tituber et, par pur affaissement, produit le mensonge et l'absurdité. Mais dans le rêve nous ressemblons tous à ce sauvage ; la reconnaissance imparfaite et l'assimilation erronée sont la cause du mauvais raisonnement dont nous nous rendons coupables en rêve : au point qu'à la claire représentation d'un rêve nous avons peur de nous-mêmes, de ce que nous cachons en nous tant de folie. – La parfaite clarté de toutes les représentations oniriques, qui repose sur la croyance absolue à leur réalité, nous fait ressouvenir d'états de l'humanité antérieure où l'hallucination était extrêmement fréquente et, de temps à autre, s'emparait de communautés entières, de peuples entiers. Ainsi, dans le sommeil et le rêve, nous refaisons, encore une fois, la tâche de l'humanité antérieure.

13

LOGIQUE DU RÊVE. – Dans le sommeil, notre système nerveux est continuellement mis en excitation par de multiples facteurs intérieurs ; presque tous les organes séparent leur activité, le sang accomplit son impétueuse révolution, la position du dormeur comprime certains membres, ses couvertures influencent la sensation de diverses façons, l'estomac digère et agite par ses mouvements d'autres organes, les intestins se tordent, la situation de la tête entraîne des états musculaires inusités, les pieds, sans chaussures, ne foulant pas le sol de leurs plantes, occasionnent le sentiment de l'inaccoutumé, tout comme l'habillement différent de tout le corps – tout cela, selon son changement, son degré quotidien, émeut par son caractère extraordinaire tout le système jusques et y compris la fonction du cerveau : et ainsi il y a cent motifs pour l'esprit de s'étonner et de chercher les *raisons* de cette excitation : mais le rêve est *la recherche et la représentation des causes* des sensations ainsi éveillées, c'est-à-dire des causes supposées. Celui qui par exemple entoure ses pieds de deux bandes peut rêver que deux serpents entourent ses pieds de leurs replis : c'est d'abord une hypothèse, puis une croyance, accompagnée d'une représentation et d'une invention de forme : « Ces serpents doivent être la *causa* de cette impression que j'ai, moi, le dormeur », – ainsi juge l'esprit du dormeur. Le passé prochain ainsi trouvé par raisonnement lui est rendu présent par l'imagination excitée. Ainsi chacun sait par expérience avec quelle rapidité l'homme qui rêve introduit un son fort qui lui parvient, par exemple, des glas de cloches, des coups de canon, dans la trame de son rêve, c'est-à-dire en tire l'explication *après coup*, si bien qu'il *pense* éprouver d'abord les circonstances occasionnelles, puis le son. – Mais comment se fait-il que l'esprit des rêveurs frappe ainsi toujours à faux, tandis que le même esprit, dans la veille, a coutume d'être si réservé, si prudent et si sceptique à l'égard des hypothèses ? au point que la première hypothèse venue suffit pour l'explication d'une sensation et fait croire incontinent à sa vérité ? (car dans le rêve nous croyons au rêve comme s'il était une réalité, c'est-à-dire que nous tenons notre hypothèse pour complètement démontrée). – Mon opinion : comme maintenant encore l'homme conclut en rêve, l'humanité concluait *aussi dans la veille* durant bien des milliers d'années : la première *causa* qui se présentait à l'esprit pour expliquer quelque chose qui avait besoin d'explication lui suffisait et passait pour vérité. (C'est ce que font encore aujourd'hui les sauvages, d'après les récits des voyageurs.) Dans le rêve, ce type très ancien d'humanité continue à agir en nous, parce qu'il est le

fondement sur lequel la raison supérieure s'est développée et se développe encore dans chaque homme : le rêve nous reporte dans de lointains états de la civilisation humaine et nous met en main un moyen de les comprendre mieux. La pensée onirique nous devient aujourd'hui si facile, parce que précisément, dans d'immenses périodes de l'évolution de l'humanité, nous avons été si bien dressés à cette forme d'explication fantaisiste et bon marché par la première idée venue. Ainsi le rêve est un délassement pour le cerveau qui, dans le jour, doit satisfaire aux sévères exigences de la pensée, telles qu'elles sont établies par un degré élevé de civilisation. – Il y a un phénomène apparenté que nous pouvons encore prendre en considération, dans l'intelligence éveillée, en tant que portique et vestibule du rêve. Si nous fermons les yeux, le cerveau produit une foule d'impressions de lumières et de couleurs, vraisemblablement comme une espèce de résonance et d'écho de tous ces effets lumineux qui, au jour, agissent sur lui. Mais, de plus, l'intelligence (de concert avec l'imagination) élabore aussitôt ces jeux de couleurs, en soi sans formes, en figures déterminées, personnages, paysages, groupes animés. Le processus particulier qui intervient ici est encore une espèce de conclusion de l'effet à la cause : tandis que l'esprit demande d'où viennent ces impressions de lumières et ces couleurs, il suppose comme causes ces figures, ces personnages qui jouent pour lui le rôle d'occasion de ces couleurs et de ces lumières, parce que, au jour, les yeux ouverts, il est habitué à trouver pour chaque couleur, pour chaque impression de lumières, une cause occasionnelle. Ici donc l'imagination lui fournit constamment des images en les empruntant pour les produire aux impressions visuelles du jour, et c'est justement ainsi que fait l'imagination en rêve : – cela veut dire que la cause prétendue est conclue de l'effet et présupposée après l'effet : tout cela avec une extraordinaire rapidité, si bien qu'ici comme en face du prestidigitateur il peut naître une confusion du jugement, et qu'une succession peut s'interpréter comme quelque chose de simultané, voire comme une succession dans un ordre inverse. – Nous pouvons déduire de ces processus *combien tardivement* la pensée logique précise, la recherche sévère de cause et effet a été développée, si nos fonctions rationnelles et intellectuelles, *maintenant* encore, se reprennent aux formes primitives de raisonnement et si nous vivons environ la moitié de notre vie dans cet état. – Le poète aussi, l'artiste, assigne à ses états d'âme des causes qui ne sont pas du tout les vraies ; il rappelle en cela l'humanité antérieure et peut nous aider à la comprendre[11].

RÉSONANCE SYMPATHIQUE. – Toutes les dispositions un peu *fortes* entraînent avec elles une résonance d'impressions et de dispositions analogues : elles fouillent également la mémoire. Il se réveille en nous à propos d'elles le souvenir de quelque chose et la conscience d'états semblables et de leur origine. Ainsi se forment de rapides associations habituelles de sentiments et de pensées, qui enfin, lorsqu'elles se suivent avec la vitesse de l'éclair, ne sont plus aperçues comme des complexes, mais comme des *unités.* C'est en ce sens que l'on parle du sentiment moral, du sentiment religieux, comme si c'étaient là de simples unités ; en réalité ce sont des courants à cent sources et affluents. Ici encore, comme si souvent, l'unité du mot ne donne aucune garantie pour l'unité de la chose.

15

NI DEDANS NI DEHORS DANS LE MONDE. – De même que Démocrite[12] transportait les concepts de haut et de bas à l'espace infini, où ils sont dénués de sens, ainsi les philosophes en général transportent le concept de « dedans et dehors » à l'essence et au phénomène du monde ; ils pensent que, par des sentiments profonds, on pénètre profondément dans l'intérieur, on se rapproche du cœur de la nature. Mais ces sentiments sont profonds seulement en tant qu'avec eux, d'une façon à peine sensible, sont régulièrement excités certains groupes complexes de pensée, que nous appelons profonds : un sentiment est profond parce que nous tenons pour profondes les pensées qui l'accompagnent. Mais la pensée profonde peut néanmoins être très éloignée de la vérité, comme par exemple toute pensée métaphysique ; si l'on abstrait du sentiment profond les éléments de pensée qui s'y sont mêlés, il reste le sentiment *fort,* et celui-ci ne garantit pour la connaissance rien que lui-même, tout comme la croyance forte ne prouve que sa force, non la vérité de ce que l'on croit.

16

PHÉNOMÈNE ET CHOSE EN SOI. – Les philosophes ont coutume de se mettre devant la vie et l'expérience – devant ce qu'ils appellent le monde phénoménal – comme devant un tableau, qui a été déroulé une fois pour toutes et représente immuablement, invariablement, la même scène : cette scène, pensent-ils, il faut bien l'interpréter pour conclure sur l'être qui a produit le tableau : pour conclure

de cet effet donc à la cause, partant à l'inconditionné (au monde « en soi »), qui est toujours regardé comme la raison suffisante du monde phénoménal. Par contre, en constatant (ou après que des logiciens eurent rigoureusement établi) l'identité du concept de métaphysique et de celui de l'inconditionné, *conséquemment aussi de l'inconditionnant,* on peut inversement mettre en question toute dépendance entre l'inconditionné (le monde métaphysique) et le monde connu de nous : au point que dans le phénomène n'apparaisse *absolument pas* la chose en soi, et que toute conclusion de l'une à l'autre soit à rejeter. D'un côté, on ignore (mais des deux côtés la possibilité est envisagée) le fait que ce tableau – ce qui, pour nous, hommes, s'appelle actuellement vie et expérience – est *devenu* peu à peu ce qu'il est, même est encore entièrement dans le *devenir,* et par cette raison ne saurait être considéré comme une grandeur stable, de laquelle on aurait le droit de tirer ou même seulement de rejeter une conclusion sur le créateur (la cause suffisante). C'est parce que nous avons, depuis des milliers d'années, regardé le monde avec des prétentions morales, esthétiques, religieuses, avec une aveugle inclination, passion ou crainte, et pris tout notre saoul des impertinences de la pensée illogique, que ce monde est *devenu* peu à peu si merveilleusement bariolé, terrible, profond de sens, plein d'âme ; il a reçu des couleurs – mais c'est nous qui avons été les coloristes. L'intellect humain, à cause des appétits humains, des affections humaines, a fait apparaître ce « phénomène » et transporté dans les choses ses conceptions fondamentales erronées. Tard, très tard, il se prend à réfléchir : et alors le monde de l'expérience et la chose en soi lui paraissent si extraordinairement divers et séparés qu'il repousse la conclusion de celui-là à celle-ci – ou réclame, d'une manière mystérieuse à faire frémir, l'*abdication* de notre intellect, de notre volonté personnelle : pour arriver à l'essence *par cette voie,* que l'on *devienne essentiel.* D'un autre côté, d'autres ont recueilli tous les traits caractéristiques de notre monde phénoménal – c'est-à-dire de notre représentation du monde, sortie d'erreurs intellectuelles et héréditairement transmises – et, *au lieu d'accuser l'intellect comme coupable,* ont incriminé l'essence des choses à titre de cause de ce caractère réel très inquiétant du monde, et prêché l'affranchissement à l'égard de l'Etre. – Quant à ces conceptions, la marche constante et pénible de la science en viendra définitivement à bout quand elle célébrera son plus haut triomphe dans une *histoire de la genèse de la pensée,* ce dont le résultat pourrait peut-être aboutir à cette proposition ; ce que nous nommons actuellement le monde est le résultat d'une foule d'erreurs et de fantaisies, qui sont nées peu à peu dans l'évolution d'ensemble des êtres organisés, se sont entrelacées dans

leur croissance, et nous arrivent maintenant par héritage comme un trésor accumulé de tout le passé, – un trésor : car la *valeur* de notre humanité repose là-dessus. De ce monde de la représentation, la science rigoureuse ne peut effectivement nous délivrer que dans une mesure minime – quoique cela ne soit pas d'ailleurs à souhaiter, – pour autant qu'elle n'est pas capable de rompre radicalement la force des habitudes archaïques de sentiment : mais elle peut éclairer très progressivement et pas à pas l'histoire de la genèse de ce monde comme représentation – et nous élever, au moins pour quelques instants, au-dessus de tout ce processus. Peut-être reconnaîtrons-nous alors que la chose en soi est digne d'un rire homérique : qu'elle *paraissait* être tant, même tout, et qu'elle est proprement vide, notamment vide de sens[13].

17

EXPLICATIONS MÉTAPHYSIQUES. – L'être jeune prise les explications métaphysiques, parce qu'elles lui montrent, dans des choses qu'il trouvait désagréables ou méprisables, quelque chose d'un haut intérêt : et s'il est mécontent de lui-même, il allège ce sentiment, quand il reconnaît l'intime énigme du monde ou misère du monde dans ce qu'il éprouve tant en soi. Se sentir plus irresponsable et trouver en même temps les choses plus intéressantes – c'est pour lui comme le double bienfait qu'il doit à la métaphysique. Plus tard, il est vrai, il concevra de la méfiance à l'égard de tout ce genre d'explication métaphysique ; alors il verra peut-être que ces mêmes effets peuvent être atteints aussi bien et plus scientifiquement par une autre voie ; que les explications physiques et historiques amènent au moins aussi bien des sentiments d'allégement personnel (d'irresponsabilité) et que cet intérêt à la vie et à ses problèmes y prend peut-être plus de flamme encore.

18

QUESTIONS FONDAMENTALES DE LA MÉTAPHYSIQUE. – Une fois que l'histoire de la genèse de la pensée sera écrite, la phrase suivante d'un logicien distingué se trouvera éclairée d'une nouvelle lumière : « La loi générale originelle du sujet connaissant consiste dans la nécessité intérieure de reconnaître tout objet en soi, dans son essence propre, pour un objet identique à lui-même, ainsi existant par lui-même et au fond restant toujours semblable et immobile, bref en tant que

substance »[14]. Même cette loi, qui est nommée ici « originelle », est le résultat d'un devenir : on montrera un jour comment, dans les organismes inférieurs, cette tendance naît peu à peu ; comment les faibles yeux de taupe de ces organisations ne voient d'abord rien que toujours l'identique : comment ensuite, lorsque les diverses émotions de plaisir et de déplaisir se font plus sensibles, peu à peu sont distinguées diverses substances, mais chacune avec un seul attribut, c'est-à-dire une relation unique avec un tel organisme[15]. – Le premier degré du *logique* est le jugement dont l'essence consiste, selon l'affirmation des meilleurs logiciens, dans la croyance. Toute croyance a pour fondement *la sensation de l'agréable ou du pénible* par rapport au sujet sentant. Une troisième sensation nouvelle, résultat de deux sensations précédentes, isolées, est le jugement dans sa forme la plus inférieure. – Nous, êtres organisés, rien ne nous intéresse à l'origine en chaque chose que son rapport avec nous en ce qui concerne le plaisir et la peine. Entre les moments où (dans lesquels) nous prenons conscience de ce rapport, entre les états de sensation, se placent des moments de repos, de non-sensation : alors le monde et toute chose sont pour nous sans intérêt, nous ne remarquons aucune modification en eux (de même que maintenant encore un homme violemment intéressé ne remarque pas que quelqu'un passe auprès de lui). Pour les plantes, toutes les choses sont ordinairement immobiles, éternelles, chaque chose identique à elle-même. C'est de la période des organismes inférieurs que l'homme a hérité la croyance qu'il y a des *choses identiques* (seule l'expérience formée par la science la plus haute contredit cette proposition). La croyance primitive de tout être organisé, au début, est peut-être même que tout le reste du monde est un et immobile. – Ce qui est le plus éloigné à l'égard de ce degré primitif du logique, c'est l'idée de *causalité* ; quand l'individu sentant s'observe lui-même, il tient toute sensation, toute modification, pour quelque chose d'*isolé,* c'est-à-dire d'inconditionné, d'indépendant : elle surgit de nous sans enchaînement (sans lien) avec l'antérieur ou l'ultérieur. Nous avons faim, mais nous ne pensons pas que l'organisme veut être entretenu ; mais cette sensation paraît se faire sentir *sans raison,* elle s'isole et se tient pour *arbitraire.* Ainsi : la croyance à la liberté de la volonté est une erreur originelle de tout être organisé, aussi ancienne que les tendances logiques existant en lui ; la croyance à des substances inconditionnées et à des choses semblables est également une erreur, aussi ancienne, de tout être organisé. Or, étant donné que toute métaphysique s'est principalement occupée de substances et de la liberté de volonté, on peut la désigner comme la science qui traite des erreurs fondamentales de l'homme, mais cela comme si c'étaient des vérités

fondamentales.

19

LE NOMBRE. – La découverte des lois du nombre s'est faite en se fondant sur l'erreur, déjà régnante à l'origine, qu'il y aurait plusieurs choses identiques (mais en fait il n'y a rien d'identique), au moins qu'il existerait des choses (mais il n'y a point de « choses »). La notion de pluralité suppose qu'il y a *quelque chose* qui se présente à plusieurs reprises : mais c'est là justement que règne déjà l'erreur, là que nous imaginons déjà des êtres, des unités, qui n'ont pas d'existence. – Nos sensations de temps et d'espace sont fausses, car elles mènent, si on les examine avec conséquence, à des contradictions logiques. Dans toutes les affirmations scientifiques, nous comptons inévitablement toujours avec quelques grandeurs fausses ; mais comme ces grandeurs sont du moins *constantes*, par exemple notre sensation de temps et d'espace, les résultats de la science n'en acquièrent pas moins une rigueur et une certitude complètes dans leurs relations mutuelles ; on peut continuer à tabler sur eux – jusqu'à cette fin dernière, où les suppositions fondamentales erronées, ces fautes constantes, entrent en contradiction avec les résultats, par exemple dans la théorie atomique. Alors nous nous trouvons toujours contraints à admettre une « chose » ou un « substrat » matériel, qui est mis en mouvement, tandis que toute la procédure scientifique a justement poursuivi la tâche de résoudre tout ce qui a l'aspect d'une chose (matière) en mouvements : nous séparons, ici encore, avec notre sensation le moteur et le mû[16] et nous ne sortons pas de ce cercle, parce que la croyance à des choses est incorporée à notre être depuis l'Antiquité. – Lorsque Kant dit : « La raison ne puise pas ses lois dans la nature, mais elle les lui prescrit », cela est pleinement vrai à l'égard du *concept de la nature*, lequel nous sommes forcés de lier à elle (nature = monde en tant que représentation, c'est-à-dire en tant qu'erreur), mais qui est la totalisation d'une foule d'erreurs de l'entendement. – A un monde qui *n'est pas* notre représentation, les lois des nombres sont pleinement (totalement) inapplicables : elles ne valent que dans le monde de l'homme.

20

QUELQUES ÉCHELONS À RECULONS. – Un degré, certes élevé, de culture est

atteint, quand l'homme arrive à surmonter les idées et les inquiétudes superstitieuses et religieuses et par exemple ne croit plus à l'ange gardien ou au péché originel, a désappris même à parler du salut des âmes : à ce stade d'émancipation, il a encore, au prix des efforts les plus extrêmes de sa réflexion, à triompher de la métaphysique. Mais *alors,* un *mouvement de recul* est nécessaire : il faut qu'il saisisse dans de telles représentations leur justification historique, et aussi psychologique, il lui faut reconnaître comment le plus grand avantage de l'humanité est venu de là, et comment, sans un tel mouvement de recul, on se dépouillerait des meilleurs résultats de l'humanité jusqu'à nos jours[17]. En ce qui touche la métaphysique philosophique, je vois maintenant toujours plus d'hommes enclins au but négatif (que toute métaphysique positive est une erreur), mais peu encore qui montent quelques échelons à reculons ; il semble qu'on regarderait volontiers par-dessus les derniers degrés de l'échelle, mais qu'on ne veut pas s'y placer. Les plus éclairés vont juste assez loin pour se délivrer de la métaphysique et jeter sur elle un regard en arrière d'un air de supériorité : au lieu que là aussi, comme dans l'hippodrome, il est nécessaire de faire le tour pour finir la course.

21

VICTOIRE CONJECTURALE DU SCEPTICISME. – Qu'on admette un peu le départ sceptique : supposé qu'il n'existe pas un autre monde, métaphysique, et que toutes les explications fournies par la métaphysique de l'unique monde connu de nous soient pour nous inutilisables, de quel œil verrions-nous alors les hommes et les choses ? C'est là chose dont on peut penser qu'elle est utile, même au cas où la question de savoir si quelque donnée métaphysique a été scientifiquement prouvée par Kant et Schopenhauer, serait une bonne fois écartée. Car il est fort possible, selon la vraisemblance historique, que les hommes deviennent un jour en grande généralité *sceptiques* à cet égard ; alors se pose par conséquent cette question : Comment la société humaine, sous l'influence d'une telle conviction, se comportera-t-elle alors ? Peut-être *la preuve scientifique* de quelque monde métaphysique que ce soit est-elle déjà si *difficile* que l'humanité ne viendra plus à bout d'une méfiance à son égard. Et si l'on a de la méfiance à l'égard de la métaphysique, il en résulte en gros les mêmes conséquences que si elle était directement réfutée et qu'on n'eût plus *le droit* de croire en elle. La question historique touchant une conviction non métaphysique de l'humanité reste la même dans les deux cas.

22

INCROYANCE AU « *MONUMENTUM AERE PERENNIUS* »[18]. – Un désavantage essentiel qu'emporte avec soi la disparition de vues métaphysiques consiste en *ce* que l'individu restreint trop son regard à sa courte existence et ne ressent plus de fortes impulsions à travailler à des institutions durables, établies pour des siècles ; il veut cueillir lui-même les fruits de l'arbre qu'il plante, et partant il ne plante plus ces arbres qui exigent une culture régulière durant des siècles et qui sont destinés à couvrir de leur ombre de longues suites de générations. Car les vues métaphysiques donnent la croyance qu'en elles est donné le dernier fondement valable sur lequel tout l'avenir de l'humanité est désormais contraint de s'établir et de s'édifier ; l'individu avance son salut, lorsque par exemple il fonde une église, un monastère ; cela lui sera, pense-t-il, compté et mis en avoir dans l'éternelle persistance des âmes, c'est travailler au salut éternel des âmes. – La science peut-elle aussi éveiller une pareille croyance en ses résultats ? En fait, elle emploie, à titre de ses plus fidèles associés, le doute et la défiance ; avec le temps néanmoins, la somme des vérités intangibles, c'est-à-dire qui survivent à tous les orages du scepticisme, à toutes les analyses, peut devenir assez grande (par exemple dans l'hygiène de la santé) pour qu'on se détermine là-dessus à fonder des ouvrages « éternels ». En attendant, le *contraste* de notre existence éphémère agitée avec le repos de longue haleine des âges métaphysiques agit encore trop fort, parce que les deux époques sont encore trop voisines ; l'homme isolé lui-même parcourt aujourd'hui trop d'évolutions intérieures et extérieures pour qu'il ose s'établir, rien que pour sa propre existence, d'une façon durable et une fois pour toutes. Un homme tout à fait moderne, qui veut par exemple se bâtir une maison, éprouve à ce propos le même sentiment que s'il voulait s'emmurer vivant dans un mausolée.

23

L'ÉPOQUE DE LA COMPARAISON. – Moins les hommes sont liés par l'hérédité, plus grand devient le mouvement intérieur de leurs motifs, plus grande à son tour, par correspondance, l'agitation extérieure, la pénétration réciproque des hommes, la polyphonie des efforts. Pour qui y a-t-il actuellement encore une obligation stricte de se lier, soi et sa descendance, à une localité ? Pour qui y a-t-il, d'une façon générale, encore quelque lien étroit ? De même que tous les styles

d'art sont imités les uns à côté des autres, de même aussi tous les degrés et les genres de moralité, de coutumes, de civilisation. – Une pareille époque tient sa signification de ce qu'en elle les diverses conceptions du monde, coutumes, civilisations, peuvent être comparées et vécues les unes à côté des autres ; ce qui jadis, lors de la domination toujours localisée de chaque civilisation, n'était pas possible, par suite du rattachement de tous les genres de style artistique au lieu et au temps. Aujourd'hui un accroissement du sentiment esthétique décidera définitivement entre tant de formes s'offrant à la comparaison : elle laissera périr la plupart – à savoir toutes celles qui seront repoussées par ce sentiment. De même a lieu maintenant un choix dans les formes et les habitudes de la moralité supérieure, dont le but ne peut être autre que l'anéantissement des moralités inférieures. C'est l'époque de la comparaison ! C'est son orgueil, – mais fort justement aussi sa souffrance. Ne nous effrayons pas de cette souffrance. Faisons-nous plutôt du devoir que nous impose cette époque une idée aussi grande que nous le pouvons : ainsi la postérité nous bénira, – une postérité qui se saura aussi bien supérieure aux civilisations nationales originales, fermées, qu'à la civilisation de la comparaison, mais regardera avec reconnaissance les deux sortes de civilisation comme de respectables antiquités.

24

POSSIBILITÉ DU PROGRÈS. – Quand un savant de l'ancienne civilisation jure de ne plus fréquenter des hommes qui croient au progrès, il a raison. Car cette civilisation ancienne a derrière elle sa grandeur et son bien et l'éducation historique contraint l'individu à confesser que jamais elle ne retrouvera sa fraîcheur ; il faut une hébétude d'esprit intolérable ou bien un insupportable parti pris pour le nier. Mais les hommes peuvent décider en toute conscience de se développer dorénavant pour une culture nouvelle, tandis qu'auparavant c'est inconsciemment et au hasard qu'ils se développaient : ils peuvent maintenant créer des conditions meilleures pour la procréation des hommes, leur alimentation, leur éducation, leur instruction, administrer économiquement l'ensemble de la terre, peser et ordonner les forces des hommes en général les unes à l'égard des autres. Cette civilisation nouvelle, consciente, tue l'ancienne, qui, considérée dans son ensemble, a mené une vie inconsciente d'animal et de végétal ; elle tue aussi la défiance envers le progrès, – il est *possible*. Je veux dire : c'est juger précipitamment et de façon presque absurde de croire que le progrès doive *nécessairement* réussir ; mais comment pourrait-on nier qu'il soit

possible ? Au contraire, un progrès dans le sens et sur la voie de l'ancienne civilisation n'est même pas concevable. La fantaisie romantique a beau toujours employer le mot « progrès », en parlant de ses fins (par exemple des civilisations nationales, originales et fermées) : elle en emprunte en tout cas l'image au passé ; sa pensée et sa conception sont dans ce domaine sans aucune originalité.

25

MORALE PRIVÉE ET MORALE UNIVERSELLE. – Depuis qu'a cessé la croyance qu'un Dieu dirigerait dans l'ensemble les destinées du monde et, en dépit de toutes les courbes du chemin suivi par l'humanité, les conduirait en maître jusqu'au bout, les hommes doivent se proposer des fins œcuméniques qui embrassent toute la terre. L'ancienne morale, entre autres celle de Kant, réclame de chaque individu des actions qu'il désirerait de tous les hommes : c'était là une belle chose naïve ; comme si chacun savait sans plus quel genre d'action assure à l'ensemble de l'humanité le salut, par conséquent quelles actions, d'une façon générale, méritent d'être désirées ; c'est une théorie analogue à celle du libre-échange, posant en principe que l'harmonie générale *doit* se produire d'elle-même d'après les lois innées du mieux-être. Peut-être une vue d'avenir sur les besoins de l'humanité ne fait-elle pas du tout apparaître comme à désirer que tous les hommes accomplissent des actes semblables, sans doute devrait-on plutôt, dans l'intérêt de fins œcuméniques pour toute l'étendue de l'humanité, proposer des devoirs spéciaux, et même mauvais dans certaines circonstances. – Dans tous les cas, si l'humanité ne doit pas marcher à sa perte, du fait d'un tel gouvernement conscient de soi-même, il faut d'abord que soit trouvée une *connaissance des conditions de la civilisation* supérieure à tous les degrés atteints jusqu'ici en tant qu'échelle scientifique pour des fins œcuméniques. En cela réside l'immense devoir des grands esprits du prochain siècle.

26

LA RÉACTION COMME PROGRÈS. – Parfois apparaissent des esprits rébarbatifs, violents et entraînants, mais malgré tout arriérés, qui par des conjurations évoquent une fois encore une phase révolue de l'humanité : ils servent de preuve que les tendances nouvelles, contre lesquelles ils agissent, ne sont pas encore suffisamment fortes, qu'il leur manque quelque chose : autrement elles

tiendraient mieux tête à ces conjurateurs. Ainsi, par exemple, la Réforme de Luther[19] témoigne, dans son siècle, que tous les courants naissants de la liberté de l'esprit étaient encore peu sûrs, tendres, juvéniles ; la science ne pouvait pas encore dresser la tête ; oui, l'ensemble de la Renaissance apparaît comme un premier printemps qui sera presque anéanti sous la neige. Mais aussi dans le présent siècle, la métaphysique de Schopenhauer[20] a prouvé qu'actuellement encore l'esprit scientifique n'est pas assez fort : c'est ainsi que toute la conception du monde, l'idée de l'humanité moyenâgeuse et chrétienne, encore une fois, et malgré l'anéantissement dès longtemps achevé de tous les dogmes chrétiens, a pu célébrer sa résurrection dans la philosophie de Schopenhauer. Beaucoup de sciences se fait entendre dans sa théorie, toutefois ce qui la domine n'est pas la science mais le vieux « besoin métaphysique » bien connu. Assurément, l'un des plus grands, et très inappréciables avantages que nous tirons de Schopenhauer, est qu'il force notre sentiment à reculer pour quelque temps dans des genres de conceptions du monde et de l'homme, anciennes et puissantes, auxquelles nul autre chemin ne nous conduirait si facilement. Le gain pour l'histoire et la justice est très grand : je crois qu'aujourd'hui personne ne réussirait aisément, sans l'aide de Schopenhauer, à rendre justice au christianisme et à ses frères asiatiques : chose particulièrement impossible sur le terrain encore actuel du christianisme. Ce n'est qu'après ce grand *succès de la justice,* après avoir corrigé sur un point si essentiel la conception historique que l'âge des lumières menait avec soi, qu'il nous est permis de porter de nouveau plus loin la bannière des lumières – bannière à trois noms : Pétrarque, Erasme, Voltaire[21]. Nous aurons fait de la réaction un progrès.

27

SUBSTITUT DE LA RELIGION. – On croit faire honneur à la philosophie en la proposant comme un substitut de la religion pour le peuple. Par le fait, il est besoin occasionnellement, dans l'économie spirituelle, d'un ordre transitoire de pensée ; ainsi le passage de la religion à la conception scientifique est un saut violent, périlleux, quelque chose à déconseiller. En ce sens, il y a de la raison dans cette recommandation. Mais enfin on devrait bien admettre aussi que les besoins auxquels a satisfait la religion et auxquels maintenant la philosophie doit satisfaire ne sont pas immuables ; ceux-là mêmes, on peut les *affaiblir* et les *expulser*. Qu'on songe par exemple à la misère de l'âme chrétienne, aux

gémissements sur la corruption intérieure, au souci du salut, – toutes représentations qui ne dérivent que d'erreurs de la raison et ne méritent absolument aucune satisfaction mais la destruction. Une philosophie peut servir dans les deux sens, soit qu'elle aussi *satisfasse* à ces besoins, soit qu'elle les *écarte*, car ce sont des besoins appris, limités dans le temps, qui reposent sur des hypothèses opposées à celles de la science. Ce qui devrait servir ici de transition, c'est bien plutôt *l'art*, en vue de donner un soulagement à la conscience surchargée de sensations ; car, ces représentations seront bien moins entretenues par l'art que par la philosophie métaphysique. De l'art on peut ensuite plus facilement passer à une science philosophique véritablement libératrice.

28

TERMES DISCRÉDITÉS. – A bas ces termes d'optimisme et de pessimisme, usés jusqu'au dégoût ! Car le motif de les employer manque de jour en jour davantage ; aux bavards seuls aujourd'hui ils sont encore inéluctablement nécessaires. Car pour quel motif au monde quelqu'un serait-il encore optimiste, s'il n'a plus à faire l'apologie d'un Dieu qui *doit* avoir créé le meilleur des mondes, du moment qu'il est lui-même le bien et la perfection ? Quel être pensant encore a besoin de l'hypothèse d'un Dieu ? On n'a plus le moindre motif d'une profession de foi pessimiste, si l'on n'a pas intérêt à contrer les avocats de Dieu, les théologiens ou les philosophes théologisants, et à exposer fortement la thèse contraire : que le mal gouverne, que la peine est plus grande que le plaisir, que le monde est un bousillage, l'apparition à la vie d'une méchante volonté. Mais qui s'inquiète encore aujourd'hui de théologiens – en dehors des théologiens ? – Abstraction faite de toute théologie et d'une guerre contre elle, il va de soi que le monde n'est ni bon ni mauvais, bien éloigné d'être le meilleur ou le pire, et que ces concepts de « bon » et de « mauvais » n'ont de sens que relativement aux hommes, et que, là même peut-être, à en juger la manière dont ils sont employés d'ordinaire, ils ne sont pas justifiés : la conception du monde injurieuse ou panégyriste est chose à laquelle il nous faut en tout cas renoncer.

29

ENIVRÉ DU PARFUM DES FLEURS. – Le vaisseau de l'humanité, pense-t-on, a un tirage toujours plus fort, à mesure qu'il est plus chargé : on croit que plus

profonde est la pensée de l'homme, plus son sentiment est tendre, plus l'estime qu'il fait de soi est élevée, plus grand est son éloignement des autres animaux, – plus il apparaît comme le génie parmi les bêtes, – plus il se rapproche de l'essence réelle du monde et de sa connaissance ; c'est bien ce qu'il fait en réalité par la science, mais il croit le faire plus encore par ses religions et ses arts. Ils forment, il est vrai, une floraison du monde, mais qui n'est absolument *pas plus proche de la racine du monde* que ne l'est la tige : on ne peut du tout tirer d'elles une meilleure intelligence de l'essence des choses, quoique presque chacun le croie. L'*erreur* a fait l'homme assez profond, tendre, créateur, pour en faire venir une fleur telle que sont les religions et les arts. La connaissance pure eût été hors d'état de le faire. Qui nous dévoilerait l'essence du monde nous donnerait à tous la plus fâcheuse désillusion. Ce n'est pas le monde comme chose en soi, mais le monde comme représentation (comme erreur) qui est si riche de sens, si profond, si merveilleux, portant dans son sein bonheur et malheur. Ce résultat conduit à une philosophie de la *négation logique du monde* : laquelle, du reste, peut s'unir autant à une affirmation pratique du monde qu'à son contraire.

30

MAUVAISES HABITUDES DE RAISONNEMENT. – Les paralogismes[22] les plus habituels à l'homme sont ceux-ci : une chose existe, donc elle a une légitimité. En ce cas l'on infère de la capacité de vivre à la finalité, de la finalité à la légitimité. Ensuite : une opinion est bienfaisante, donc elle est vraie ; l'effet en est bon, donc elle est elle-même bonne et vraie. Ici, on applique à l'effet le prédicat : bienfaisant, bon, au sens d'utile, et l'on dote alors la cause du même prédicat : bon, mais ici au sens de valable logiquement. La réciproque de ces propositions est : une chose ne peut pas s'imposer, se maintenir, donc elle est injuste ; une opinion tourmente, excite, donc elle est fausse. L'esprit libre n'apprend à connaître que trop fréquemment ce qu'a de vicieux cette façon de raisonner et à souffrir de ses conséquences ; il a souvent la tentation séduisante de faire les déductions contraires qui, d'une manière générale, sont naturellement aussi erronées : une chose ne peut pas s'imposer, donc elle est bonne ; une opinion cause de la détresse, de l'inquiétude, donc elle est vraie.

31

L'ILLOGIQUE NÉCESSAIRE. – Parmi les choses qui peuvent porter un penseur au désespoir, il faut compter le fait de reconnaître que l'illogique est nécessaire aux hommes et que, de l'illogique, prend naissance beaucoup de bien. Il est si solidement ancré dans les passions, dans le langage, dans l'art, dans la religion, et généralement dans tout ce qui confère une valeur à la vie, que l'on ne peut l'en retirer sans porter ainsi à ces belles choses un incurable préjudice. Seuls des êtres par trop naïfs peuvent croire que la nature humaine puisse être changée en une nature purement logique ; mais s'il devait y avoir des degrés d'approche vers le but, quelles pertes ne ferait-on pas sur ce chemin ! Même l'être le plus raisonnable a besoin, de temps en temps, de retourner à la nature, c'est-à-dire à sa *relation fondamentale illogique avec toutes choses.*

32

INJUSTICE NÉCESSAIRE. – Tous les jugements sur la valeur de la vie sont développés illogiquement, et par là injustes. L'inexactitude du jugement réside, premièrement, dans la manière dont s'en présente la matière, à savoir très incomplètement ; deuxièmement, dans la manière dont la somme en est faite, et troisièmement, en ce que chaque pièce isolée de cette matière est à son tour le résultat d'une connaissance inexacte, et cela de toute nécessité. Aucune expérience, par exemple, touchant un homme fût-il même le plus proche de nous, ne peut être complète en sorte que nous eussions un droit logique d'en faire une appréciation d'ensemble ; toutes les appréciations sont hâtives et doivent l'être. Enfin, l'unité qui nous sert de mesure, notre être, n'est pas une grandeur invariable, nous avons des humeurs et des fluctuations, et cependant nous devrions nous connaître nous-mêmes en tant qu'unité fixe[23], pour faire du rapport de quelque chose à nous une appréciation juste. Peut-être suivra-t-il de tout cela que l'on ne devrait pas juger du tout ; si seulement l'on pouvait *vivre* sans faire d'appréciations, sans avoir d'inclination et d'aversion ! – car toute aversion est liée à une appréciation, aussi bien que toute inclination. Une impulsion à s'approcher de quelque chose ou à se détourner de quelque chose, sans un sentiment de vouloir l'avantageux, d'éviter le nuisible, une impulsion, sans une sorte d'appréciation, de reconnaissance quant à la valeur du but, n'existe pas chez l'homme. Nous sommes, par destination, des êtres illogiques et, partant, injustes ; *et nous pouvons le reconnaître :* c'est là une des plus grandes et des plus insolubles dysharmonies de l'existence.

33

L’ERREUR SUR LA VIE, NÉCESSAIRE À LA VIE. – Toute croyance à la valeur et à la dignité de la vie repose sur une pensée inexacte ; elle n’est possible que parce que la sympathie pour la vie et la souffrance universelles de l’humanité est très faiblement développée dans l’individu. Même les rares hommes dont la pensée s’élève généralement au-dessus d’eux-mêmes n’embrassent pas du regard cette vie universelle, mais seulement des parties limitées. Si l’on est capable de diriger son observation sur des exceptions, je veux dire sur les grands talents et les âmes pures (riches), si l’on prend leur émergence pour le but de toute l’évolution de l’univers et si l’on se réjouit de leur action, on peut croire à la valeur de la vie, parce qu’on ne voit pas alors les autres hommes et que, par conséquent, on pense inexactement. Et, de même, si l’on embrasse du regard tous les hommes, mais qu’on n’attache d’importance en eux qu’à une espèce d’instincts, aux moins égoïstes, et qu’on les justifie à l’égard des autres instincts ; alors encore une fois on peut espérer quelque chose de l’humanité tout entière et croire, dans cette mesure, à la valeur de la vie : en ce cas encore, par une inexactitude de la pensée. Que l’on se comporte d’une manière ou d’une autre, on est par cette conduite une *exception* parmi les hommes. Or, la grande majorité des hommes supportent la vie sans se trop plaindre, et ils *croient* ainsi à la valeur de l’existence, mais c’est justement parce que chacun ne veut n’affirmer que soi et ne sort pas de lui-même, comme ces exceptions : tout ce qui n’est pas personnel passe inaperçu d’eux, ou aperçu tout au plus comme une ombre faible. Ainsi, la valeur de la vie pour l’homme ordinaire commun ne repose que sur le fait qu’il attribue plus d’importance à soi qu’au monde. Le grand manque d’imagination dont il souffre l’empêche de pénétrer par le sentiment dans d’autres êtres, c’est pourquoi il prend aussi peu de part que possible à leur sort et à leurs souffrances. Celui au contraire qui *pourrait* véritablement y prendre part, devrait désespérer de la valeur de la vie ; s’il réussissait à comprendre et à sentir en soi la conscience totale de l’humanité, il éclaterait en malédiction contre l’existence, car l’humanité n’a dans l’ensemble *aucun* but, et conséquemment l’homme, en examinant sa marche totale, ne peut y trouver sa consolation ni son repos, mais bien sa désespérance. S’il considère dans tout ce qu’il fait l’absence finale de but pour l’humanité, sa propre action prend à ses yeux le caractère de la prodigalité. Mais se sentir en tant qu’humanité (et non seulement en tant qu’individu) *prodigué*, tout de même que nous voyons les fleurs isolées prodiguées par la nature, voilà un sentiment au-delà de tous les sentiments. – Qui en est d’ailleurs

capable ? Assurément un poète seul : et les poètes savent toujours se consoler.

34

POUR TRANQUILLISER. – Mais notre philosophie ne devient-elle pas ainsi tragédie ? La vérité ne devient-elle pas hostile à la vie et au mieux ? Une question semble peser sur notre langue et cependant ne pas vouloir être énoncée : peut-on consciemment rester dans la contre-vérité ? ou bien, au cas où il *faudrait* le faire, la mort n'est-elle pas alors préférable ? Car il n'y a plus de devoir ; la morale, en tant qu'elle était un devoir, est en effet, par notre genre de considération, aussi bien anéantie que la religion. La connaissance ne peut laisser subsister comme mobiles que plaisir et peine, utilité et dommage : mais comment ces mobiles s'arrangeront-ils avec le sens de la vérité ? Eux aussi touchent aux erreurs (puisque, comme il a été dit, ce sont la sympathie et l'aversion et toutes leurs mesures très injustes qui déterminent essentiellement le plaisir et la peine). Toute la vie humaine est profondément enfoncée dans la *contre-vérité ;* l'individu ne peut la tirer de ce puits sans avoir toutes les raisons de prendre en aversion en même temps son passé, sans trouver ses mobiles présents, comme ceux de l'honneur, dépourvus de rime et de raison, sans opposer raillerie et mépris aux passions qui poussent à l'avenir et à un bonheur futur. Est-il vrai qu'il ne resterait plus qu'une seule manière de penser, entraînant comme conclusion personnelle le désespoir, comme conclusion théorique la dissolution, la séparation, l'anéantissement de soi-même ? Je crois que le coup décisif touchant l'action finale de la connaissance sera donné par le *tempérament* d'un homme ; je pourrais, aussi bien que l'effet décrit et possible dans des natures isolées, en imaginer un autre en vertu duquel naîtrait une vie beaucoup plus simple, plus pure de passions que n'est l'actuelle : si bien que, d'abord, il est vrai, les anciens mobiles de violence auraient encore de la force par suite d'une habitude héréditaire, mais peu à peu, sous l'influence de la connaissance purificatrice, ils s'affaibliraient. On vivrait enfin parmi les hommes et avec soi comme dans la *nature,* sans louanges, ni reproches, ni enthousiasme, se repaissant comme d'un spectacle de beaucoup de choses dont jusque-là on ne pouvait avoir que la peur. On serait débarrassé de l'emphase et l'on ne sentirait plus l'aiguillon de cette idée que l'on n'est pas seulement nature ou qu'on est plus que nature. A la vérité il y faudrait, comme j'ai dit, un bon tempérament, une âme assurée, douce et au fond joyeuse, une disposition qui n'aurait pas besoin d'être sur ses gardes contre les secousses et les éclats soudains et qui,

dans ses manifestations, n'aurait rien du ton grondeur et de la mine hargneuse, – odieux caractères, comme on sait, des vieux chiens et des hommes qui sont longtemps restés à la chaîne. Au contraire, un homme affranchi des liens accoutumés de la vie, à tel point qu'il ne continue à vivre qu'en vue d'améliorer sans cesse sa connaissance, doit renoncer, sans envie ni dépit, à beaucoup de choses : presque à tout ce qui a de la valeur chez les autres hommes ; il doit *être satisfait* comme de la situation la plus souhaitable, de planer ainsi librement, sans crainte, au-dessus des hommes, des mœurs, des lois et des évaluations traditionnelles des choses. Il aime à communiquer le contentement que lui donne cette situation et il peut *n'avoir* rien d'autre à communiquer – en quoi il aura, il est vrai, une privation, une abdication de plus. Si, malgré tout, on veut tirer de lui davantage, il renverra, d'un hochement de tête bienveillant, à son frère, le libre homme d'action, sans peut-être celer un peu de raillerie, car cette « liberté » a sa conjoncture propre.

---

1 Cette succession de questions concernant le fait de savoir comment une chose procède de son contraire apparaît aussi dans *Par-delà le bien et le mal,* I, § 2 : « Comment une chose pourrait-elle naître de son contraire ? Par exemple, la vérité de l'erreur ? Ou la volonté de vérité, de la volonté de faire illusion ? Ou l'action désintéressée, de l'intérêt égoïste ? Ou la pure et radieuse contemplation du sage, de la convoitise ? » (*Par-delà le bien et le mal*, Traduction, présentation et notes d'Angèle Kremer-Marietti, Verviers, Belgique, Marabout, 1975, p. 20). Voir également *Le Voyageur et son ombre,* aphorisme 67, ainsi que notre note 278 infra.

2 Comment la vérité peut-elle naître des erreurs ? Cette question est valide si, comme Nietzsche dans *Humain, trop humain,* on suppose incontestables un certain nombre d'observations, nées de la comparaison désormais possible (cf. § 23), et telles que celles qui concernent : 1. la croyance dans le langage en tant que science (cf. § 11), ou 2. la conclusion qui nous fait passer de l'effet à la cause selon un rapport comparable aux processus oniriques (cf. § 13), ou 3. le phénomène de résonance sympathique des impressions (cf. § 4), ou 4. certains sentiments dits « profonds » (cf. § 15), ou 5. la croyance dans l'existence de « choses identiques » (cf. §§ 18,19), ou 6. l'usage généralisé de « paralogismes » (cf. §31), ou enfin, 7. l'erreur sur ce qui donne sa valeur à la vie (cf. § 33).

3 Comme impliquée dans *La Naissance de la tragédie,* et en particulier dans l'autocritique de 1886, Nietzsche se réfère à l'opposition kantienne subsistant entre le « phénomène » et la « chose en soi ». C'est ce qui apparaît distinctement à l'aphorisme 16. – Dans *Le Livre du philosophe,* Nietzsche a repris cette notion pour l'élucider dans la mesure du possible. Il écrit alors : « Nous ne pouvons rien dire de la Chose en soi parce que nous nous sommes privés à la base du point de vue du connaissant, c'est-à-dire du mesurant. Une qualité existe pour nous, mesurée à nous. Si nous retirons la mesure, qu'est donc encore la qualité ! » (*op. cit.,* § 101, p. 78) – Pour Nietzsche, déjà dans *Le Livre du*

philosophe, mais encore plus explicitement dans *Humain, trop humain,* on ne peut passer logiquement du phénomène à la chose en soi (cf. § 16). Relativement à la difficulté que nous avons de connaître hors de la mesure relative à notre propre phénomène dans le monde, tout n'est autre que « chose en soi », c'est-à-dire est chose inconnaissable. En effet : « Dès que l'on veut connaître la Chose en soi, elle est précisément ce monde. Connaître n'est possible que comme un refléter et un se mesurer à une mesure (sensation). » (*Le Livre du philosophe, op. cit.,* § 114, p. 82).

4 Le concept de « sublimation », dont Nietzsche a pu avoir l'idée chez Stendhal, est présenté par Nietzsche comme relevant de la philosophie « historique », opposée à la philosophie « métaphysique » : c'est-à-dire comme relevant d'une philosophie « positive » (même si Nietzsche ne propose pas directement ce terme et même le rejette sur d'autres penseurs comme Rée) ; il s'agit d'une philosophie « naturelle » qui procède de la comparaison des données réelles, plutôt que de la raison purement abstraite. On ne peut s'empêcher de penser ici au précepte qui prétendrait que « comparaison n'est pas raison », et qui apparaît réfuté dans l'horizon de *Humain, trop humain,* la comparaison prenant un sens non plus négatif mais bien positif puisque la philosophie historique « compare » les diverses coutumes et civilisations et permet que s'instaure « l'époque de la comparaison ». Les travaux de Hermann Post avait donné l'exemple de la recherche comparative, à la fois naturelle et historique, dans les domaines du droit et de la religion : *Das Naturgesetz des Rechts : Einleitung in eine Philosophie des Rechts auf Grundlage der modernen empirischen Wissenschaft* (1867), *Untersuchungen über den Zusammenhang der christlichen Glaubenslehre mit dem antiken Religionswesen nach der Methode vergleichender Religionswissenschaft* (1869), *Der Ursprung des Rechts : Prolegomena zu einer allgemeinen vergleichenden Rechtswissenschaft* (1876) – œuvres antérieures et contemporaines à *Humain, trop humain.* Certes, Post a résolument continué dans cette voie, au-delà de cette époque.

Or, en quoi une philosophie « historique » peut-elle impliquer le concept de sublimation, sinon en ce qu'elle est l'opposé d'une philosophie métaphysique qui croit possible l'intuition intellectuelle de Descartes ou la vision des essences propre à Platon. Dans le cadre d'une philosophie non métaphysique, nous demeurons au stade de l'observation des « faits » et ne pouvons plus croire ni dans quelque chose qui serait une contemplation totalement désintéressée ni dans quelque chose qui serait une conduite non égoïste : ce ne sont plus que des entités, alors que les « faits » nous montrent que conduite et contemplation désintéressées viennent de tendances égoïstes fondamentales qui se sont développées et « sublimées » à partir d'un « élément fondamental », plus grossier. Auguste Comte établit, dans le *Cours de philosophie positive,* que l'altruisme vient d'un égoïsme fondamental, et c'est la vie en société qui nous impose de développer cet égoïsme de base ; de même, le *Tableau cérébral,* présenté dans le *Système de Politique positive,* met à la base de l'édifice psychique de l'humanité, d'une part l'instinct d'alimentation et l'instinct sexuel, et, d'autre part, l'égoïsme : condition *sine qua non* de l'altruisme acquis ultérieurement au cours de l'expérience de la vie en société. Certes, Comte fera un grand cas de l'altruisme qu'il voudra faire se développer en vue d'une vie morale et politique décente, mais l'altruisme (dont il créa le nom) n'est pas premier.

Nietzsche prend donc le contrepied de la thèse de son ami Paul Rée (1849-1901) exposée dans l'ouvrage intitulé *De l'origine des sentiments moraux* (1877), et qui affirme que « Tout homme réunit en soi deux instincts (*Trieb*), à savoir l'instinct égoïste et l'instinct non égoïste *(Unegoistisch)* » (cf. Paul Rée, *De l'origine des sentiments moraux*, traduit de l'allemand par Michel-François Demet, Paris, Presses Universitaires de France, 1982, p. 75). Dans l'Avant-Propos de *Contribution à la généalogie de la morale* (traduit de l'allemand par A. Kremer-Marietti, Paris, UGE, coll. 10/18, 1974), Nietzsche s'en prend directement aux positions de Rée dans *De l'origine des sentiments moraux*, positions auxquelles il oppose les siennes propres, c'est-à-dire celles qu'il développait déjà dans *Humain, trop humain* sur : la double préhistoire du bien et du mal, la valeur et l'origine de la morale ascétique, la moralité des mœurs, la provenance de la justice (cela, plus spécialement dans la partie de *Humain, trop humain* intitulée *Le Voyageur et son ombre*).

5 Pour la philosophie historique, il n'y a point de faits éternels ni de vérités absolues (ou éternelles). Or, pour Nietzsche, cette philosophie historique s'impose maintenant avec nécessité : il s'agit d'une nécessité historique et anthropologique, accessible par le fait des documents laissés au cours du développement humain et qu'il est désormais possible de comparer entre eux.

6 Cette « pyramide des sciences » n'est pas sans rappeler la fameuse « pyramide du savoir » dont traite *La Naissance de la tragédie*, 15 : « et si, en outre, on considère en même temps la colossale pyramide du savoir aujourd'hui, on ne peut se défendre de voir en Socrate l'axe et le pivot de ce qui constitue l'histoire du monde » (cf. *La Naissance de la tragédie*, Paris, Le Livre de Poche, 1994, p. 120). Cette pyramide du savoir est chère à Socrate : on y accède en se tenant sur le plan supérieur du labyrinthe de l'âme que reconstitue *La Naissance de la tragédie.* Au plan moyen du labyrinthe se situe le monde intermédiaire d'Apollon, dans les profondeurs règne Dionysos (cf. A. Kremer-Marietti, *L'Homme et ses labyrinthes*, Paris, UGE, coll. 10/18, 1972). Notons que cette pyramide du savoir est aussi, en tant que pyramide des sciences, une manière abrégée de hiérarchie ou de classification des sciences.

7 L'explication « pneumatique » proposée par la philosophie métaphysique concerne une explication de type spiritualiste, ou qui fait intervenir l'esprit comme une réalité « pneumatique » (*pneuma*, mot grec signifiant « souffle ») d'une nature tout autre que celle de la réalité matérielle. Une explication « pneumatique » de la nature est antimatérialiste et concerne une doctrine des trois premiers siècles chrétiens, le *gnosticisme*, selon lequel le principe pneumatique anime ceux qui aspirent à rentrer dans le *plérome*, c'est-à-dire le dieu réel, concret et vivant Au XVIIIe siècle, on appelait « pneumatologie » la connaissance spéculative de l'âme.

8 Il s'agit encore ici d'une erreur d'où est sortie une certaine « vérité » reconnue : la croyance dans un monde métaphysique, qui n'est que le résultat d'une mauvaise méthode de connaissance. Ici, Nietzsche extrapole le principe même du criticisme de Kant qui ne prend en compte que la catégorie des phénomènes et rejette la catégorie des choses en soi et des vérités éternelles au nom de l'entendement humain, demeurant limité à tout ce que la sensibilité lui soumet en vue de la connaissance. C'est du point de vue de la « tête humaine » que Nietzsche constate la possibilité, sinon de « connaître », du moins de « penser » tout ce qui est vu comme « métaphysique ». En quoi, Nietzsche demeure kantien, puisque Kant distingue entre « connaître » et « penser ». On pourrait parler de « philosophie populaire » nietzschéenne allant cependant dans le sens de la philosophie kantienne, même si Kant était lui-même opposé à la philosophie populaire de son temps. Notons que la question de savoir ce que serait le monde, une fois la tête humaine coupée, anticipe sur l'argumentation de G. Ryle s'interrogeant, dans le cadre de la philosophie analytique anglo-saxonne, sur l'esprit dans la machine pour réfuter l'esprit-fantôme, à partir de l'hypothèse du « cerveau dans la bassine » dans *The Concept of Mind* (1949).

9 La chose en soi s'oppose au phénomène ou à l'apparition *(die Erscheinung).* Nietzsche souhaite qu'on ne forge pas de concepts métaphysiques pour expliquer tout ce qui concerne les principaux domaines de la religion, de l'art et de la morale : c'est-à-dire pas d'entités métaphysiques. Mais il recommande bien qu'on s'en tienne à la véritable genèse, dans la vie humaine, des notions de ces domaines particuliers qui sont trop souvent prétextes à phantasmes. La raison que Nietzsche donne à sa position est : 1. que ces divers domaines ne relèvent nullement du « monde en soi » et 2. que, contrairement à l'opinion commune, ils appartiennent à notre monde purement phénoménal. Encore une fois, ils sont « humains », « très humains » et beaucoup « trop humains » pour être assimilés à une quelconque « chose en soi ».

10 Autres catégories d'« erreurs » dénoncées par Nietzsche pour avoir généré des « vérités » : ainsi, la « grandeur absolue » n'existe pas – pas plus que le « cercle véritable », la « droite » ou le « point ». Or, c'est à partir de ces croyances erronées que la vérité mathématique a été possible.

11 Texte consacré à l'interprétation du rêve, avant celle que proposera Freud, et pourtant, sinon très proche de l'interprétation freudienne, du moins présentant certaines analogies avec elle. En effet, si Nietzsche ne se réfère pas à l'inconscient mais à l'esprit, s'il donne du raisonnement onirique une interprétation qui renvoie au passé archaïque de l'humanité tout entière plutôt qu'à l'expérience strictement individuelle, toutefois, ce qu'il possède déjà en commun avec Freud, c'est avant tout, pour expliquer le rêve, la *référence au passé* ainsi que l'observation d'un type particulier de *raisonnement spécifique au rêve.* Pour Nietzsche, le rêve permet de comprendre l'humanité antérieure et la civilisation primitive. Dans le rêve, nos raisonnements sont faux, non pas parce qu'ils sont « inconscients », mais parce qu'ils sont « primitifs » – ceux de nos ancêtres primitifs. Nietzsche relève déjà toutefois une *explication après coup* et *un type spécifique de raisonnement onirique,* dont, pour l'un comme pour l'autre, on peut retrouver le développement chez Freud.

12 Démocrite d'Abdère (V[e]-IV[e] siècle av.J.-C.), philosophe originaire de la Thrace, adopta et développa la théorie atomistique de Leucippe (V[e] siècle av.J-C.), fondateur de l'atomisme. Voir les fragments Diels 125, 156, et 168 de Hermann Diels. Pour Démocrite, il n'y a ni naissance ni mort de ces réalités que sont les atomes (frgts. 6-11, 117). Ce sont les caractéristiques des atomes qui les distinguent les uns des autres, c'est-à-dire leur forme, leur situation, et leur ordre dans l'univers. Les corps du monde physique doivent leur production aux mouvements tourbillonnants qui animent les atomes. Quant à la pensée et aux processus mentaux, ils proviennent des atomes de feu dont la forme est ronde. La théorie démocritéenne de la connaissance distingue entre les qualités secondaires, saisies par la seule perception, et les qualités premières, qui sont celles de la réalité objective et qui ne sont pas perceptibles : ces derniers éléments sont les atomes et le vide, que seule la pensée peut saisir. Le hasard n'existe pas, mais uniquement la cause et l'effet (frgt. 118). Nietzsche fut versé très tôt dans la connaissance de Démocrite ; ses premiers travaux sur le philosophe grec datent des années 1866-1868 (cf. *Democritea,* in *Nietzsches Werke,* XIX, pp. 325-382).

13 La « chose en soi » n'étant pas mesurable donc pas connaissable, étant même sans commune mesure avec notre être donc non pensable, dans le sens précis que nous ne pouvons nous en faire aucune représentation, elle échappe donc finalement à toute signification proprement dite.

14 Il s'agit d'une citation d'Afrikan Spir (1837-1890), tirée d'un ouvrage faisant partie de la bibliothèque de Nietzsche, et intitulé, *Denken und Wirklichkeit. Versuch einer Erneuerung der kritischen Philosophie* (Leipzig, 1877, tome II, p. 177) dont la première édition avait paru en 1873.Ainsi donc la philosophie de Spir s'oriente vers une discipline philosophique qui soit concevable comme une science des premiers principes, destinée à dévoiler l'illusion qui nous cache la véritable nature des choses. La méthode propre à une telle philosophie consiste dans la constatation des faits. De même, pour Nietzsche, ce qui s'oppose à la philosophie métaphysique, c'est la philosophie historique, et tout particulièrement, entre autres possibilités, sous la forme de « l'histoire de la genèse de la pensée ». Nous dirions aujourd'hui : du point de vue de la *cognition* proprement dite.

15 Spir considérait comme principe essentiel de sa théorie de la connaissance le principe d'identité. Appliquée à un organisme, cette loi de la pensée permet le développement qu'en donne ici Nietzsche, à partir des sensations.

16 Nietzsche souligne la relation de nos connaissances à nos représentations sans lesquelles aucune de nos vérités n'aurait aucune valeur pour nous. Nos représentations sont elles-mêmes liées à nos sensations. Par exemple, pour qu'il y ait nombre, il faut que deux unités identiques soient possibles : mais Nietzsche remarque que ces unités n'ont pas d'existence. De la même façon, nous supposons, selon la mécanique dynamique, des éléments différents comme le moteur et le mû, qui ont eux-mêmes leur source dans nos sensations. D'où, en dernier ressort, la vérité de l'affirmation de Kant selon laquelle la raison prescrit ses lois à la nature.

17 A chaque nouveau degré ainsi atteint dans l'évolution de la connaissance, il faudrait savoir s'arrêter et reconsidérer le chemin parcouru. Il ne s'agit pas seulement de surplomber la route accomplie, il faut encore « faire le tour pour finir la course » : aller jusqu'au bout des conceptions dépassées pour qu'elles nous apparaissent bel et bien dépassées, et non pas à moitié, afin de parachever une sorte d'utilitarisme historique proposé ici par Nietzsche.

18 *Monumentum aere perennius*, expression latine provenant d'Horace, *Odes*, 3, 30, 1, et signifiant « monument impérissable comme s'il était fait d'airain ».

19 Martin Luther (1483-1546) fut le père de la Réforme en Allemagne et défendit la doctrine du salut par la foi plutôt que par les œuvres. Nietzsche veut dire que la réussite de la Réforme est due à la faible résistance que pouvaient, à cette époque, lui opposer les tenants des disciplines scientifiques, encore mal assurées.

20 Arthur Schopenhauer (1788-1860), sur lequel Nietzsche revient souvent dans *Humain, trop humain,* l'a fortement impressionné en 1865 et pour deux années complètes, lorsque, étudiant à Leipzig, il lut *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1819). La réussite de cette philosophie au XIXe siècle, nous dit Nietzsche selon sa liberté d'esprit et sa libre critique, prouve que l'esprit scientifique n'est pas encore suffisamment développé dans ce siècle. Mais Nietzsche lui-même manifestera encore son attachement à Schopenhauer dans *Humain, trop humain,* à travers les aphorismes 236, 238, 240, 252 et 291.

21 Il ne faut pas oublier que l'ouvrage intitulé *Humain, trop humain : Un livre pour esprits libres* a été placé sous l'égide de Voltaire (1694-1778), « grand libérateur de l'esprit », pour l'anniversaire de la mort duquel il devait paraître : c'est-à-dire à la date du 30 mai 1878. Dans une lettre du 31 mai 1878, adressée à Peter Gast, Nietzsche rapporte qu'un expéditeur anonyme de Paris lui a adressé le buste de Voltaire, « le jour de Voltaire », avec un mot l'accompagnant : « l'âme de Voltaire fait ses compliments à Frédéric Nietzsche ». Nietzsche nous montre Voltaire comme faisant partie d'une « bannière à trois noms », son nom siégeant à côté du nom de Pétrarque (1304-1374), ami de Boccace et auteur d'œuvres latines telles que *De Contemptu Mundi (Du Mépris du monde), De Vita Solitaria, De Vera Sapientia,* œuvres dignes d'inspirer Nietzsche. Le troisième nom célébré est celui d'Erasme (1466 ?-1536), l'auteur de *L'Eloge de la folie.* Telle est la « bannière des lumières » pour Nietzsche.

22 La mise en évidence des « paralogismes » (*Irrschlüsse*, c'est-à-dire des déductions ou conclusions erronées, est une matière de prédilection du discours dénonciateur de Nietzsche : c'est, en tout cas, l'argument majeur que Nietzsche aime opposer à la philosophie métaphysique, en général, et, en particulier, à tout discours prétendument rationnel, que pratiquent parfois les penseurs et auquel, d'ailleurs, est souvent accordé un crédit facile.

23 L'« unité fixe » à laquelle Nietzsche fait allusion n'existe pas ; et, si elle devait se réduire à la référence que nous représentons à nos propres yeux, nous qui sommes essentiellement changeants, c'est dire le peu de valeur de cette idée, pourtant destinée à servir de critère à nos jugements de valeur, et surtout à ceux concernant la valeur de la vie. Dans ce cas, nos jugements sont alors injustes par définition.

CHAPITRE II

POUR SERVIR À L'HISTOIRE DES SENTIMENTS MORAUX

35

AVANTAGES DE L'OBSERVATION PSYCHOLOGIQUE. – Que la réflexion sur l'humain, trop humain, – ou comme dit l'expression technique : l'observation psychologique – fasse partie des moyens qui permettent de se rendre plus léger le fardeau de la vie ; que l'exercice de cet art procure présence d'esprit dans des situations difficiles et distraction au milieu d'un entourage ennuyeux ; que même on puisse, des traits les plus épineux et les plus désagréables de sa propre vie, tirer des maximes et s'en trouver un peu mieux : c'est ce qu'on croyait, ce qu'on savait – aux siècles précédents. Pourquoi est-ce oublié de notre siècle, où, du moins en Allemagne, et même en Europe, la pauvreté d'observation psychologique se trahirait à bien des signes, si seulement il y avait des gens de qui elle pût se trahir ? Ce n'est pas dans le roman, la nouvelle et les études philosophiques, – elles sont l'œuvre d'hommes exceptionnels ; c'est déjà davantage dans les jugements portés sur les événements et les personnalités publiques : mais, où manque avant tout l'art de l'analyse et du calcul psychologique, c'est dans la société de toutes conditions, où l'on parle bien des hommes, mais pas du tout *de l'humain.* Pourquoi donc laisse-t-on échapper la plus riche et la plus innocente matière d'entretien ? Pourquoi ne lit-on plus jamais les grands maîtres de la maxime psychologique ? – car, soit dit sans aucune exagération, l'homme cultivé qui a lu La Rochefoucauld[1] et ses parents en esprit et en art, est rare à trouver en Europe ; et plus rare encore de beaucoup celui qui les connaît et ne les dédaigne pas. Mais il est probable que même ce lecteur exceptionnel y prendra moins de plaisir que ne lui en devrait donner la forme de ces artistes ; car même l'esprit le plus fin n'est pas capable d'apprécier suffisamment l'art d'aiguiser une maxime, s'il n'y a pas lui-même été élevé, s'il ne s'y est pas essayé. On prend, faute de cette éducation pratique, cette invention

et cette mise en forme pour plus facile qu'elle n'est, on n'en ressent pas avec assez d'acuité la réussite et l'attrait. C'est pourquoi les lecteurs actuels de maximes n'y prennent qu'une jouissance relativement insignifiante, à peine assez de saveur pour remplir la bouche, en sorte qu'il en va pour eux comme d'ordinaire pour ceux qui examinent des camées : ce sont des gens qui louent parce qu'ils ne savent pas aimer, prompts à l'admiration mais plus prompts encore à la fuite.

36

OBJECTION. – Ou bien faudrait-il argumenter, contre cette proposition, que l'observation psychologique fait partie des moyens d'attrait, de salut et d'allégement de l'existence ? Faudrait-il dire qu'on s'est assez convaincu des conséquences fâcheuses de cet art, pour en détourner à dessein le regard de ceux qui font leur éducation ? En fait, une certaine foi aveugle en la bonté de la nature humaine, une répugnance enracinée envers la décomposition des actions humaines, une sorte de pudeur à l'égard de la mise à nu des âmes, pourraient être réellement choses plus désirables pour la somme du bonheur humain que cette qualité de pénétration psychologique, avantageuse dans des cas particuliers ; et peut-être la croyance au bien, aux hommes et aux actes vertueux, à une plénitude de bien-être impersonnel dans le monde, a-t-elle fait les hommes meilleurs, en ce sens qu'elle les a rendus moins défiants. Si l'on imite avec enthousiasme les héros de Plutarque[2] et que l'on ressente une répugnance à rechercher d'un air de doute les motifs de leurs actions, ce n'est certes pas la vérité, mais la bonne marche de la société humaine qui y trouve son compte : l'erreur psychologique, et généralement la grossièreté en ces matières, aide l'humanité à aller de l'avant, tandis que la connaissance de la vérité gagne toujours de plus en plus par la force excitante d'une hypothèse que La Rochefoucauld exposait ainsi dans la première édition de ses *Sentences et Maximes morales : « Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantôme formé par nos passions, à qui on donne un nom honnête pour faire impunément ce qu'on veut* »[3]. La Rochefoucauld et les autres maîtres français en l'examen des âmes (auxquels s'est récemment adjoint encore un Allemand, l'auteur des *Observations psychologiques*[4]) ressemblent à d'adroits tireurs qui touchent encore et toujours le noir, – mais le noir de la nature humaine. Leur art (leur adresse) excite l'étonnement, jusqu'à ce qu'un spectateur, non pas conduit par l'esprit scientifique mais par un dessein de

philanthropie, maudisse un art qui semble implanter dans les âmes le goût du rabaissement et de la suspicion de l'homme.

37

MALGRÉ TOUT. – Quoi qu'il en soit du compte et du décompte : dans l'état présent de la philosophie (une science particulière déterminée), le réveil de l'observation psychologique devient nécessaire. L'aspect cruel de la table de dissection psychologique, de ses couteaux et de ses pinces, ne peut être *épargné* à l'humanité. Car c'est là le domaine de cette science qui recherche l'origine et l'histoire des sentiments dits moraux et qui dans sa marche doit poser et résoudre les problèmes compliqués de la sociologie. L'ancienne philosophie ne connaît pas ces derniers, elle s'est toujours dérobée à la recherche de l'origine et de l'histoire des évaluations humaines sous des prétextes fallacieux : c'est ce qu'on peut voir aujourd'hui fort clairement, la preuve étant faite par de nombreux exemples que les erreurs des plus grands philosophes sont d'ordinaire la base d'une explication fausse de certaines actions et de certains sentiments humains, de même que sur la base d'une analyse erronée, par exemple celle des actions prétendument non égoïstes, une éthique fausse se fonde, pour l'amour de laquelle on appelle à la rescousse religion et chimère mythologique, c'est ainsi que les ombres de ces fantômes troubles s'introduisent même dans la physique et dans la considération du monde tout entier. Mais, s'il est assuré que le caractère superficiel de l'observation psychologique a tendu et continue à tendre de nouveau les pièges les plus dangereux aux jugements et aux raisonnements humains, est aujourd'hui nécessaire cette austère persévérance de travail qui ne se lasse jamais d'entasser pierre sur pierre, caillou sur caillou, une vaillance qui permet de ne pas rougir d'une besogne si modeste et de braver tout le dédain qu'elle peut inspirer. Ainsi voici encore une vérité : nombre de remarques isolées sur l'humain et le trop humain ont été d'abord découvertes et exposées dans des sphères de la société qui étaient accoutumées à faire par cela toutes sortes de sacrifices, non pas à la recherche scientifique, mais à un spirituel désir de plaisir ; et le parfum de cette ancienne patrie de la maxime morale – parfum très séduisant – s'est presque indissolublement attaché au genre tout entier : si bien que, pour son compte, l'homme de science laisse involontairement voir quelque méfiance contre ce genre et son sérieux. Mais il suffit d'indiquer les conséquences ; car, dès maintenant, on commence à voir quels résultats des plus sérieux naissent sur le sol de l'observation psychologique. Qu'est-ce, après tout,

que le principe auquel est parvenu l’un des penseurs les plus hardis et les plus froids, l’auteur du livre *Sur l’origine des sentiments moraux*[5], grâce à ses analyses incisives de la conduite humaine ? « L’homme moral, dit-il, n’est pas plus proche du monde intelligible (métaphysique) que l’homme physique. » Cette proposition, née avec sa dureté et son tranchant sous le coup de marteau de la science historique, pourra peut-être enfin, dans un avenir indéterminé, être la hache qui sera portée à la racine du « besoin métaphysique » de l’homme, – bénédiction plutôt que malédiction du bien-être général, qui pourrait le dire ? mais en tout cas elle reste une proposition de la plus grave conséquence, féconde et terrible à la fois, regardant le monde avec ce double visage qu’ont toutes les grandes sciences.

38

UTILE, EN QUELLE MESURE ? – Ainsi : l’observation psychologique apporte-t-elle aux hommes plus de profit ou plus de dommage ? La question doit toujours rester sans réponse ; mais il est assuré qu’elle est nécessaire, parce que la science ne peut plus s’en passer. Or, la science ignore les considérations de fins dernières autant que le fait la nature ; tout comme celle-ci réalisa par accident des choses de la plus haute opportunité sans les avoir voulues, la véritable science aussi, *étant l’imitation de la nature en concepts*, fera progresser accidentellement de façons diverses l’utilité et le bien-être des hommes, et trouvera les moyens opportuns, mais également *sans l’avoir voulu.*

Pour celui qui, au souffle de ce type de considération, se sent trop d’hiver au cœur, c’est que peut-être il lui manque le feu : il n’a qu’à regarder autour de lui pourtant, il remarquera des maladies où des enveloppes de glace sont nécessaires, et des hommes qui sont tellement « pétris » d’ardeur et de feu, qu’à peine trouvent-ils un lieu où l’air soit pour eux assez froid et cinglant. En outre, de même que des individus et des peuples trop sérieux ont besoin de frivolités, comme d’autres, trop mobiles et excitables, ont de temps en temps besoin pour leur santé de lourds fardeaux qui les dépriment, ne faut-il pas que nous, les *plus doués,* en un siècle qui visiblement s’enflamme de plus en plus, nous cherchions à saisir tous les moyens d’extinction et de rafraîchissement qui existent, afin de conserver au moins l’assiette, la paix, la mesure que nous avons encore, et d’être enfin peut-être bons à servir cette époque en lui donnant un miroir, une conscience d’elle-même ?

39

LA FABLE DE LA LIBERTÉ INTELLIGIBLE. – L’histoire des sentiments en vertu desquels nous rendons quelqu’un responsable, partant des sentiments dits moraux, parcourt les phases principales suivantes. D’abord on nomme des actions isolées bonnes ou mauvaises sans aucun égard à leurs motifs, mais exclusivement par les conséquences utiles ou fâcheuses qu’elles ont pour la communauté. Mais bientôt on oublie l’origine de ces désignations, et l’on s’imagine que les actions en soi, sans égard à leurs conséquences, enferment la qualité de « bonnes » ou de « mauvaises » : pratiquant la même erreur qui fait que la langue désigne la pierre comme dure, l’arbre comme vert – par conséquent en prenant la conséquence pour cause. Ensuite on reporte le fait d’être bon ou mauvais aux motifs, et l’on considère les actes en soi comme moralement ambigus. On va plus loin, et l’on donne l’attribut de bon ou de mauvais non plus au motif isolé, mais à l’être tout entier d’un homme, lequel produit le motif comme le terrain produit la plante. Ainsi l’on rend successivement l’homme responsable de son influence, puis de ses actes, puis de ses motifs, enfin de son être même. On découvre finalement que cet être lui-même ne peut être rendu responsable, étant une conséquence absolument nécessaire et formée des éléments et des influences d’objets passés et présents : partant, que l’homme n’est à rendre responsable de rien, ni de son être, ni de ses motifs, ni de ses actes, ni de son influence. On est ainsi amené à reconnaître que l’histoire des évaluations morales est aussi l’histoire d’une erreur, de l’erreur de la responsabilité : et cela, parce qu’elle repose sur l’erreur du libre arbitre. – Schopenhauer[6] opposait à cela le raisonnement suivant : puisque certains actes entraînent après eux du *regret* (« conscience de la faute »), il faut qu’il y ait responsabilité : car ce *regret* n’aurait *aucune* raison, si non seulement toutes les actions de l’homme se produisaient nécessairement – comme elles se produisent en effet d’après l’opinion même de ce philosophe, – mais que l’homme lui-même fût, avec la même nécessité, justement l’homme qu’il est – ce que Schopenhauer nie. Du fait de ce regret, Schopenhauer[7] croit pouvoir prouver une liberté que l’homme doit avoir eue de quelque manière, non pas à l’égard des actes, mais à l’égard de l’être : liberté, par conséquent, d’*être* de telle ou telle façon, non d’*agir* de telle ou telle façon. L’*esse*, la sphère de la liberté et de la responsabilité, a pour conséquence, suivant lui, l’*operari*, la sphère de la stricte causalité, de la nécessité et de l’irresponsabilité. Ce regret se rapporterait bien en apparence à l’*operari* – et en ce sens il serait erroné, – mais en vérité à l’*esse*,

qui serait l'acte d'une volonté libre, la cause fondamentale d'existence d'un individu : l'homme deviendrait ce qu'il *voudrait* devenir, son vouloir serait antérieur à son existence. – Il y a ici, abstraction faite de l'absurdité de cette dernière affirmation, un paralogisme : à savoir que, du fait du regret, on conclut d'abord à la justification, et à l'*admissibilité* rationnelle de ce regret, et ce n'est qu'à partir de ce paralogisme que Schopenhauer arrive à la conséquence fantaisiste de la soi-disant liberté intelligible. (Dans la naissance de cette fable, Platon[8] et Kant[9] ont parts égales de complicité). Mais le regret postérieur à l'action n'a pas besoin d'être fondé en raison, il ne l'est même pas du tout, car il repose sur la supposition erronée que l'action n'aurait pas dû se produire nécessairement. En conséquence, c'est seulement parce que l'homme se tient pour libre, non parce qu'il est libre, qu'il ressent le repentir et le remords. – En outre, ce regret est chose dont on peut se déshabituer ; chez beaucoup d'hommes, il n'existe pas du tout pour des actes à propos desquels beaucoup d'autres le ressentent. Il est une chose très variable, liée à l'évolution de la morale et de la civilisation, et qui peut-être n'existe que pendant une période relativement courte de l'histoire du monde. – Personne n'est responsable de ses actes ; personne ne l'est de son être ; juger a la même valeur qu'être injuste. Cela est vrai aussi lorsque l'individu se juge lui-même. Cette proposition est aussi claire que la lumière du soleil, et cependant tout homme aime mieux alors retourner aux ténèbres et à l'erreur, par crainte des conséquences.

40

LE SUR-ANIMAL. – La bête en nous veut être trompée ; la morale est un mensonge de secours tel que nous n'en soyons pas déchirés. Sans les erreurs qui résident dans les données de la morale, l'homme serait resté animal. Mais ainsi il s'est pris pour quelque chose de supérieur et s'est imposé des lois plus sévères. C'est pourquoi il hait les degrés restés plus voisins de l'animalité ; c'est pour cette raison qu'il faut expliquer l'antique mépris de l'esclave, un non (encore) homme, une chose.

41

LE CARACTÈRE IMMUABLE. – Que le caractère soit immuable, ce n'est pas une vérité au sens strict ; en réalité, cette proposition favorite signifie seulement que,

pendant la courte existence d'un homme les (nouveaux) motifs qui agissent sur lui ne peuvent pas d'ordinaire marquer assez profondément pour détruire les linéaments imprimés par des millénaires. Mais si l'on se figurait un homme de quatre-vingt mille ans, on aurait chez lui un caractère absolument muable au point qu'une foule d'individus divers prendraient de lui tour à tour leur développement. La brièveté de la vie humaine entraîne des affirmations erronées sur les qualités de l'être humain.

42

L'ORDRE DES BIENS ET LA MORALE. – La hiérarchie des biens admise une fois pour toutes selon qu'un égoïsme, bas, supérieur, très élevé, désire une chose ou l'autre, décide maintenant du caractère de moralité ou d'immoralité. Préférer un bien inférieur (par exemple la jouissance des sens) à un bien jugé supérieur (par exemple la santé) passe pour immoral, tout comme préférer le bien-être à la liberté. Mais la hiérarchie des biens n'est pas en tout temps stable et identique ; quand un homme préfère la vengeance à la justice, il est moral suivant le critère d'une civilisation antérieure, immoral d'après celui du temps présent. « Immoral » signifie donc qu'un individu ne sent pas ou pas encore assez les motifs intellectuels supérieurs et délicats que la civilisation nouvelle du moment a introduits : il désigne un individu arriéré, mais toujours seulement d'après une différence relative. – La hiérarchie des biens elle-même n'est pas édifiée et modifiée selon des points de vue moraux ; c'est, au contraire, d'après sa fixation du moment qu'on décide si une action est morale ou immorale.

43

HOMMES CRUELS, HOMMES ARRIÉRÉS. – Les hommes qui sont cruels aujourd'hui doivent représenter pour nous les étapes de *civilisations antérieures* qui auraient survécu : la montagne de l'humanité y montre à découvert les formations inférieures qui autrement restent cachées. Ce sont des êtres arriérés dont le cerveau, par suite de tous les aléas possibles au cours de l'hérédité, n'a pas subi la série des transformations délicates et multiples. Ils nous montrent ce que nous *fûmes* tous et ils nous font peur : eux-mêmes en sont aussi peu responsables qu'un morceau de granit peut l'être de ce qu'il est granit. Dans notre cerveau doivent se trouver aussi des relais et des circonvolutions correspondant à cette

manière de penser, tout comme dans la forme de certains organes humains doivent se trouver des traces de l'état pisciforme. Mais ces relais et ces circonvolutions ne sont plus le lit dans lequel roule actuellement le cours de nos sentiments.

44

RECONNAISSANCE ET VENGEANCE. – Voici la raison pour laquelle un puissant montre de la reconnaissance. Son bienfaiteur a, par son bienfait, violé, pour ainsi dire, le domaine du puissant et s'y est introduit : à son tour, en représailles, il viole le domaine du bienfaiteur par l'acte de reconnaissance. C'est une forme adoucie de la vengeance. S'il n'avait la satisfaction de la reconnaissance, le puissant se serait montré impuissant et désormais passerait pour tel. C'est pourquoi toute société de bons, c'est-à-dire originairement de puissants, place la reconnaissance au nombre des premiers devoirs. – Swift[10] a hasardé cette proposition selon laquelle les hommes sont reconnaissants dans la proportion où ils cultivent la vengeance.

45

DOUBLE PRÉHISTOIRE DU BIEN ET DU MAL. – Le concept de bien et de mal a une double préhistoire : c'est à savoir *d'abord* dans l'âme des races et des castes dirigeantes. Qui a le pouvoir de rendre la pareille, bien pour bien, mal pour mal, et qui la rend en effet, qui par conséquent exerce reconnaissance et vengeance, on l'appelle bon ; qui est impuissant et ne peut rendre la pareille, compte pour mauvais. On appartient, en qualité de bon, à la classe des « bons », à un corps qui a un esprit de corps, parce que tous les individus sont, par le sentiment des représailles, liés les uns aux autres. On appartient, en qualité de mauvais, à la classe des « mauvais », à un ramassis d'hommes assujettis, impuissants, qui n'ont point d'esprit de corps. Les bons sont une caste, les mauvais une masse pareille à la poussière. Bon et mauvais équivalent pour un temps à noble et vilain, maître et esclave. Par contre, on ne regarde pas l'ennemi comme mauvais, il peut rendre la pareille. Les Troyens et les Grecs sont chez Homère[11] bons les uns et les autres. Ce n'est pas celui qui est méprisable qui passe pour un mauvais. Dans le corps des bons, le bien est héréditaire ; il est impossible qu'un mauvais sorte d'un si bon terrain. Si, malgré tout, l'un des bons fait quelque

chose d'indigne des bons, on a recours à des expédients ; on reporte par exemple la faute à un dieu, en disant qu'il a frappé le bon d'aveuglement et de folie. – C'est *ensuite* dans l'âme des opprimés, des impuissants. Là tout *autre* homme passe pour hostile, sans scrupules, exploiteur, cruel, perfide, qu'il soit noble ou vilain ; mauvais est l'épithète caractéristique de l'être humain, même de tout être vivant dont on suppose l'existence, ou d'un dieu ; humain, divin, sont équivalents à diabolique, mauvais. Les marques de bonté, la serviabilité, la pitié, sont reçues avec angoisse comme des malices, le prélude d'un dénouement effrayant, des moyens pour étourdir et tromper, bref comme des raffinements de méchanceté. Avec une telle disposition d'esprit de l'individu, une communauté peut à peine naître ; tout au plus sous sa forme la plus grossière ; si bien que partout où règne cette conception du bien et du mal, la ruine des individus, de leurs familles et de leurs races est proche. – Notre moralité actuelle a grandi sur le terrain des races et des castes dominantes.

46

COMPASSION PLUS FORTE QUE PASSION. – Il y a des cas où la compassion est plus forte que la passion elle-même. Nous ressentons par exemple plus de chagrin quand un de nos amis se rend coupable de quelque ignominie, que quand nous la commettons nous-mêmes. C'est que, d'abord, nous avons plus de foi que lui en la pureté de son caractère ; puis, notre amour pour lui est, sans doute, à cause justement de cette foi, plus fort que l'amour qu'il a pour lui-même. Bien que, par le fait, son égoïsme en souffre plus que notre égoïsme, étant donné qu'il doit subir plus fortement les conséquences fâcheuses de son crime, ce qu'il y a en nous de non-égoïste – ce mot ne doit jamais s'entendre strictement, mais seulement comme une facilité d'expression – est tout de même blessé par sa faute plus durement que ce qu'il y a de non-égoïste en lui.

47

HYPOCONDRIE. – Il y a des hommes qui deviennent hypocondres par sympathie et par souci pour une autre personne, l'espèce de pitié qui naît alors n'est autre qu'une maladie. Il y a de même une hypocondrie chrétienne dont sont atteints ces solitaires en proie à l'émotion religieuse, qui se mettent continuellement devant les yeux la passion et la mort du Christ.

48

ÉCONOMIE DE LA BONTÉ. – La bonté et l'amour, des simples aux vertus les plus salutaires dans la société des hommes, sont des trouvailles si précieuses qu'on devrait sans doute souhaiter qu'on procédât dans l'application de ces remèdes balsamiques, aussi sobrement que possible ; mais c'est une impossibilité. L'économie de la bonté est le rêve des utopistes les plus aventureux.

49

BIENVEILLANCE. – Parmi les petites choses, mais infiniment fréquentes et par là très efficaces, auxquelles la science doit donner plus d'attention qu'aux grandes choses rares, il faut compter la bienveillance ; j'entends ces manifestations de dispositions amicales dans les relations, ce sourire de l'œil, ces poignées de main, cette bonne humeur, dont s'enveloppent pour l'ordinaire presque tous les actes humains. Tout professeur, tout fonctionnaire fait cet appoint à ce qui est son devoir ; c'est la forme d'activité constante de l'humanité, c'est comme les ondes de sa lumière dans lesquelles tout se développe ; particulièrement dans le cercle le plus étroit, à l'intérieur de la famille, la vie ne verdoie et ne fleurit que par cette bienveillance. La cordialité, l'affabilité, la politesse de cœur sont des dérivations toujours jaillissantes de l'instinct non égoïste et ont contribué bien plus puissamment à la civilisation que ces manifestations beaucoup plus fameuses du même instinct que l'on appelle sympathie, miséricorde et sacrifice. Mais on a coutume de les estimer peu, et le fait est qu'il n'y entre pas beaucoup d'altruisme. La *somme* de ces doses minimes n'en est pas moins considérable ; dans sa totalité, cette force relève des forces les plus puissantes. De même, on trouvera bien plus de bonheur dans le monde que n'en voit un regard sombre ; je veux dire, si l'on fait bien son compte, et si on n'oublie pas surtout ces moments de bonne humeur dont toute journée est riche dans toute vie humaine même la plus tourmentée.

50

VOULOIR EXCITER LA PITIÉ. – La Rochefoucauld met certainement le doigt sur le vrai dans le passage le plus remarquable de son Portrait[12] fait par lui-même (imprimé pour la première fois en 1658), lorsqu'il met en garde toutes les

personnes douées de raison contre la pitié, lorsqu'il conseille de la laisser aux gens du peuple qui ont besoin des passions (n'étant pas déterminés par la raison) pour être portés à venir en aide à celui qui souffre et à intervenir avec force en présence d'un malheur ; cependant que la pitié, selon son jugement (et celui de Platon), énerve l'âme. On devrait, dit-il, à la vérité *témoigner* de la pitié, mais se garder d'en *avoir* ; car les malheureux sont, en un mot, si *sots* que le témoignage de pitié fait chez eux le plus grand bien du monde. – On pourra assurément mettre encore plus fortement en garde contre ce sentiment de pitié si, au lieu de concevoir ce besoin des malheureux, non pas comme une sottise et un défaut d'intelligence, comme une espèce de dérangement d'esprit que le malheur porte en soi (et c'est ainsi que La Rochefoucauld semble le concevoir), on y voit quelque chose de tout autre et de plus digne de réflexion. Que l'on observe plutôt des enfants qui pleurent et crient *afin* d'être objets de pitié, et pour cela guettent le moment où leur situation peut tomber sous les yeux ; qu'on vive dans l'entourage de malades et d'esprits déprimés et qu'on se demande alors si les plaintes et les phrases de lamentation, la mise en vue de l'infortune, ne poursuivent pas au fond le but de *faire mal* à ceux qui les entourent ; la pitié que ceux-ci expriment alors représente une consolation pour les faibles et les souffrants en tant qu'ils y reconnaissent *avoir* au moins encore *un pouvoir*, en dépit de leur faiblesse : *le pouvoir de faire mal*. Le malheureux prend une espèce de plaisir à ce sentiment de supériorité dont lui donne conscience le témoignage de pitié ; son imagination s'exalte, il est toujours assez puissant encore pour causer de la douleur au monde. Ainsi, la soif de pitié est une soif de jouissance de soi-même, et cela aux dépens des semblables ; elle montre l'homme dans toute la brutalité de son cher moi : mais non pas précisément dans sa « sottise », comme le pense La Rochefoucauld. – Dans la conversation de la société, les trois quarts des questions sont posées, les trois quarts des réponses sont données pour faire un peu de mal à l'interlocuteur ; c'est pourquoi bien des hommes ont soif de la société : elle leur donne le sentiment de la force. A ces doses innombrables, mais très petites, où la méchanceté se fait valoir, elle est un puissant moyen d'excitation de la vie : tout comme la bienveillance, répandue dans la société humaine sous une forme analogue, est le remède toujours prêt. – Mais y aura-t-il beaucoup d'honnêtes gens pour confesser qu'il y a plaisir à faire mal ? qu'il n'est pas rare de se divertir – et de bien se divertir – en causant des déboires à d'autres hommes, au moins en pensée, et en tirant sur eux cette grenaille de menue méchanceté. La plupart sont trop malhonnêtes et quelques-uns sont trop bons pour savoir quelque chose de ce *pudendum*[13], ceux-là nieront

toujours que Prosper Mérimée[14] ait raison quand il dit : « *Sachez enfin qu'il n'y a rien de plus commun que de faire le mal pour le plaisir de le faire.* »

51

COMMENT LE PARAÎTRE DEVIENT ÊTRE. – Le comédien ne peut en définitive cesser, fût-ce dans la plus profonde douleur, de songer à l'impression produite par sa personne et à l'effet d'ensemble scénique, même par exemple à l'enterrement de son enfant ; il pleurera sur sa propre douleur et ses manifestations comme s'il était son propre spectateur. L'hypocrite, qui joue toujours le même rôle finit par cesser d'être hypocrite ; ainsi les prêtres qui, dans leur jeunesse, sont d'ordinaire, consciemment ou non, des hypocrites, deviennent enfin naturels et c'est alors justement qu'ils sont réellement prêtres sans aucune affectation. Ou bien, si le père n'en vient pas à bout, peut-être le fils, qui profite de l'avance paternelle, héritera-t-il de son accoutumance. Quand on veut pendant très longtemps et avec entêtement *paraître* quelque chose, il devient à la fin difficile d'*être* autre chose. La vocation de presque tout homme, même de l'artiste, commence par l'hypocrisie, par une imitation de l'extérieur, par une copie de ce qui produit un effet. Celui qui porte sans cesse le masque des grimaces amicales doit finir par prendre du pouvoir sur les dispositions bienveillantes sans lesquelles l'expression de la cordialité ne peut s'obtenir – et lorsqu'à leur tour elles finissent par prendre du pouvoir sur lui, il *est* bienveillant.

52

LE GRAIN D'HONNÊTETÉ DANS LA TROMPERIE. – Chez tous les grands trompeurs, il faut noter un phénomène auquel ils doivent leur puissance. Dans l'acte propre de la tromperie, parmi toutes les préparations, le caractère émouvant donné à la voix, à l'expression, aux gestes, au milieu de cette puissante mise en scène, ils sont pris par *la foi en soi-même ;* c'est elle qui parle alors à ce qui les entoure avec cette autorité qui tient du miracle. Les fondateurs de religions se distinguent de ces grands trompeurs en ce qu'ils ne sortent jamais de cet état de duperie de soi. Ou bien, ils n'ont que très rarement de ces moments de clairvoyance où le doute les assaille ; ordinairement d'ailleurs, ils s'en consolent en imputant ces moments de clairvoyance au méchant adversaire. Il faut qu'il y ait tromperie de

soi-même pour que les uns et les autres agissent de façon grandiose. Car les hommes croient à la vérité de tout ce qui est évidemment cru avec force.

53

PRÉTENDUS DEGRÉS DE VÉRITÉ. – L'un des paralogismes[15] les plus ordinaires est celui-ci : quelqu'un est envers nous véridique et sincère, donc il dit la vérité. C'est ainsi que l'enfant croit aux jugements de ses parents, le chrétien aux affirmations du fondateur de l'Eglise. De même, on ne veut pas accorder que tout ce que les hommes ont défendu, dans les siècles passés, au prix de leur bonheur et de leur vie, n'était que des erreurs : tout au plus dira-t-on que ce sont des degrés de la vérité. Mais, au fond, on pense que, si quelqu'un a cru honnêtement à quelque chose, a combattu et est mort pour sa foi, il serait par trop *injuste* qu'une simple erreur l'eût véritablement animé. Un tel phénomène paraît en contradiction avec la justice éternelle ; c'est pourquoi le cœur des hommes sensibles se reprend toujours à énoncer contre leur tête cette proposition : qu'entre les actions morales et la clairvoyance intellectuelle il faut qu'il y ait un lien nécessaire. Par malheur il en est autrement ; car il n'y a point de justice éternelle.

54

LE MENSONGE. – Pourquoi, la plupart du temps, dans la vie de tous les jours, les hommes disent-ils la vérité ? – Assurément ce n'est pas parce qu'un Dieu a défendu le mensonge. Mais premièrement, c'est parce que c'est plus aisé, le mensonge exigeant invention, dissimulation et mémoire. (Voilà pourquoi Swift dit : Celui qui énonce un mensonge se rend rarement compte du lourd fardeau qu'il s'impose ; il lui faut, en effet, pour soutenir un mensonge, en inventer vingt autres.) C'est, ensuite, parce qu'en des circonstances simples, il est avantageux de parler franc : je veux ceci, j'ai fait ceci, et ainsi de suite ; donc parce que la voie de la contrainte et de l'autorité est plus sûre que celle de la ruse. – Mais pour peu qu'un enfant ait été élevé dans des circonstances domestiques compliquées, il se sert tout aussi naturellement du mensonge et dit involontairement toujours ce qui répond à son intérêt : un sens de la vérité, une répugnance au mensonge en soi, lui sont tout à fait étrangers et inaccessibles, et il ment en toute innocence.

55

SUSPECTER LA MORALE PAR ÉGARD POUR LA FOI. – Aucune puissance ne peut se soutenir, si elle n’a pour représentants que des hypocrites ; l’Eglise catholique a beau posséder encore bien des éléments « séculiers », sa force réside dans ces natures de prêtres, encore nombreuses aujourd’hui, qui se font la vie dure et en donnent un sens profond, et dont l’aspect et le corps miné parlent de veilles, de jeûnes, de prières ardentes, peut-être même de flagellations ; ce sont eux qui ébranlent les gens et leur causent une inquiétude : et pourquoi ? s’il était *nécessaire* de vivre de la sorte ? – telle est l’affreuse question que leur vue met sur la langue. – En répandant ce doute, ils ne cessent d’établir de nouveaux soutiens de sa puissance ; même les libres penseurs n’osent pas opposer leur rude sens de la vérité à l’un de ces mortifiés pour lui dire : « Pauvre dupe, ne cherche pas à duper ! » – Seule la divergence des points de vue les sépare de lui, pas du tout une différence de bonté ou de méchanceté ; mais ce qu’on n’aime pas, on a coutume de le traiter aussi sans justice. C’est ainsi qu’on parle de la malice et de l’art exécrable des jésuites, mais qu’on ne voit pas quelle maîtrise de soi s’impose individuellement chaque jésuite et le fait que la pratique de la vie facilitée, prêchée par les manuels jésuitiques, ne doit pas leur profiter, mais bien à la société laïque. On peut même se demander si nous, les partisans des lumières, nous ferions, avec une tactique et une organisation toutes semblables, d’aussi bons instruments, aussi admirables de victoire sur soi-même, d’infatigabilité, de dévouement.

56

VICTOIRE DE LA CONNAISSANCE SUR LE MAL RADICAL. – Il y a pour celui qui veut devenir sage un riche profit à avoir eu pendant un certain temps la conception de l’homme foncièrement mauvais et corrompu : elle est fausse, comme la conception opposée, mais durant des périodes entières elle a été dominante, et les racines en ont poussé des rameaux jusqu’en nous et dans notre monde. Pour *nous* comprendre, il nous faut *la* comprendre ; mais pour monter ensuite plus haut, il faut que nous l’ayons surmontée. Nous reconnaissons alors qu’il n’y a pas de péchés au sens métaphysique ; mais que, dans le même sens, il n’y a pas non plus de vertus ; que tout ce domaine d’idées morales est continuellement flottant, qu’il y a des conceptions plus élevées et plus basses du « bon » et du

« mauvais », du « moral » et de l'« immoral ». Celui qui ne demande aux choses rien de plus que de les connaître arrive aisément à vivre en paix avec son âme, et c'est tout au plus par ignorance, mais difficilement par concupiscence, qu'il errera (qu'il péchera, comme dit le monde). Il ne voudra plus excommunier et extirper les appétits ; mais le but unique qui le domine entièrement, de *connaître* à tout moment aussi bien que possible, lui donnera du sang-froid et adoucira tout ce qu'il y a de sauvage dans sa nature. En outre, il s'est affranchi d'une foule d'idées torturantes, il n'est plus impressionné par les mots de peines de l'enfer, d'état de péché, d'incapacité au bien : il n'y reconnaît que les ombres évanescentes de conceptions du monde et de la vie, qui sont fausses.

57

LA MORALE CONSIDÉRÉE COMME UNE AUTONOMIE DE L'HOMME. – Un bon auteur, qui met réellement du cœur à son sujet, souhaite que quelqu'un vienne le réduire lui-même à néant, en exposant plus clairement le même sujet et en donnant une réponse définitive à tous les problèmes qu'il comporte. La jeune fille amoureuse souhaite mettre à l'épreuve de l'infidélité de l'aimé la fidélité dévouée de son propre amour. Le soldat souhaite de tomber sur le champ de bataille pour sa patrie victorieuse car, dans le triomphe de la patrie, il trouve le triomphe de son vœu suprême. La mère donne à l'enfant ce qu'elle-même se refuse, le sommeil, la meilleure nourriture, dans certaines circonstances sa santé, sa fortune. – Mais sont-ce là des états d'âme altruistes ? Ces actes de moralité sont-ils des *miracles*, parce que, suivant l'expression de Schopenhauer[16], ils sont « impossibles et cependant réels » ? Dans ces quatre cas, n'est-il pas plus clair que l'homme a plus d'amour pour *une part de lui-même*, une idée, un désir, une créature, que pour *une autre part de lui-même* et que par conséquent il *sélectionne* son être et fait d'une partie le sacrifice à l'autre ? Est-ce quelque chose d'*essentiellement* différent, lorsqu'une mauvaise tête dit : « J'aime mieux être culbuté que de céder à cet homme-là un pas de mon chemin » ? – *L'inclination à quelque chose* (souhait, instinct, désir) se trouve impliquée dans chacun de ces quatre cas ; y céder, avec toutes les conséquences, n'est pas en tout cas « altruiste ». – En morale, l'homme ne se traite pas comme un *individuum,* mais comme un *dividuum*[17].

58

CE QU'ON PEUT PROMETTRE. – On peut promettre des actions, mais non des sentiments, car ceux-ci sont involontaires. Qui promet à quelqu'un de l'aimer toujours, ou de le haïr toujours, ou de lui être toujours fidèle, promet quelque chose qui n'est pas en son pouvoir ; ce qu'il peut bien promettre, ce sont des actions qui, à la vérité, sont ordinairement les conséquences de l'amour, de la haine, de la fidélité, mais qui peuvent aussi provenir d'autres motifs, car à une seule action mènent des chemins et des motifs divers. La promesse d'aimer quelqu'un toujours signifie donc : tant que je t'aimerai, je te montrerai les actions de l'amour ; si je ne t'aime plus, tu continueras néanmoins à recevoir de moi les mêmes actions, quoique pour d'autres motifs : de sorte que dans la tête des autres hommes persiste l'apparence que l'amour serait immuable et toujours le même. – On promet ainsi la persistance de l'apparence de l'amour, lorsque, sans s'aveugler soi-même, on jure à quelqu'un un amour éternel.

59

INTELLIGENCE ET MORALE. – Il faut avoir une bonne mémoire pour être capable de tenir les promesses qu'on a faites. Il faut avoir une grande force d'imagination pour être capable de ressentir de la pitié. Tant la morale est étroitement liée à la bonté de l'intelligence.

60

VOULOIR SE VENGER ET SE VENGER. – Avoir une pensée de vengeance et la réaliser, c'est prendre un fort accès de fièvre mais qui passe ; avoir une pensée de vengeance, sans la force ni le courage de la réaliser, c'est traîner un mal chronique, un empoisonnement du corps et de l'âme. La morale, qui ne regarde qu'aux intentions, taxe les deux cas de la même façon ; vulgairement, on taxe le premier cas comme le pire (à cause des mauvaises conséquences que peut entraîner le fait de se venger). L'une et l'autre évaluation sont à courte vue.

61

SAVOIR ATTENDRE. – Savoir attendre est si difficile que les plus grands poètes n'ont pas dédaigné de prendre pour sujet de leur poème le fait de ne savoir pas attendre. Ainsi Shakespeare[18] dans *Othello*, Sophocle[19] dans *Ajax :* le suicide

d’Ajax ne lui aurait plus paru nécessaire s’il avait laissé refroidir son impression seulement un jour, comme l’indique l’oracle ; vraisemblablement, il aurait fait la nique aux terribles insinuations de la vanité blessée et se serait dit à lui-même : Dans ma situation, qui donc n’a pas pris un mouton pour un héros ? Est-ce là quelque chose de si monstrueux ? au contraire, ce n’est qu’un fait généralement humain : Ajax pouvait ainsi se donner des consolations. La passion ne veut pas attendre ; Dans la vie des grands hommes, le tragique réside souvent, non pas dans leur conflit avec leur époque et la bassesse de leurs contemporains, mais dans leur incapacité de différer leur œuvre d’une année, de deux années ; ils ne savent pas attendre. – Dans tous les duels, les amis qui donnent des conseils ont à s’assurer de ce point unique ; si les ayants cause peuvent encore attendre ; si cela n’est pas, un duel est raisonnable puisque chacun des deux se dit : « Ou je continuerai à vivre, et alors il faut que celui-là meure sur-le-champ, ou inversement. » Attendre serait en pareil cas continuer encore à souffrir cet épouvantable martyre de l’honneur blessé en face de l’offenseur ; et c’est peut-être vraiment plus de souffrance que la vie n’en vaut.

62

DÉBAUCHE DE LA VENGEANCE. – Les hommes grossiers qui se sentent offensés ont coutume de mettre aussi haut que possible le degré de l’offense et d’en conter la cause en termes fort exagérés, rien que pour avoir le droit de savourer le sentiment de la haine et de la vengeance une fois éveillé.

63

VALEUR DE LA DÉPRÉCIATION. – Beaucoup d’hommes, peut-être la grande majorité, ont absolument besoin, pour maintenir en eux le respect de soi-même et une certaine loyauté de conduite, de rabaisser dans leur idée et déprécier tous les hommes qu’ils connaissent. Or, comme les natures mesquines sont en majorité et qu’il importe beaucoup qu’elles aient cette loyauté ou la perdent, il s’ensuit...

64

L’EMPORTÉ. – Vis-à-vis d’un homme qui s’emporte contre nous, on doit se

mettre en garde comme vis-à-vis d'un homme qui a une fois attenté à notre vie : car, si nous vivons encore, cela tient à l'absence du pouvoir de tuer ; si les regards suffisaient, c'en serait depuis longtemps fait de nous. C'est un trait de civilisation primitive que de réduire quelqu'un au silence en rendant visible la férocité physique, en excitant la terreur. De même, ce regard froid que les nobles ont vis-à-vis de leur serviteur est un reste des séparations de castes entre homme et homme, un trait d'antiquité primitive ; les femmes, conservatrices de l'antique, ont aussi conservé plus fidèlement ce *survival*[20].

65

OÙ PEUT CONDUIRE L'HONNÊTETÉ. – Quelqu'un avait la fâcheuse habitude de s'expliquer à l'occasion très honnêtement sur les motifs par lesquels il agissait, et qui étaient tout aussi bons et aussi mauvais que les motifs de tous les hommes. Il excita d'abord du scandale, puis suscita des soupçons ; peu à peu, il fut définitivement mis à l'index et déclaré au ban de la société, jusqu'à ce qu'enfin, dans des circonstances pour lesquelles elle n'a d'ordinaire pas d'yeux ou bien les ferme, la justice s'avisât d'un être aussi réprouvé. Le manque de discrétion sur le secret général et le penchant inexcusable à voir ce que personne ne veut voir – soi-même – le menèrent à la prison et à une mort prématurée.

66

PUNISSABLE, JAMAIS PUNI. – Notre crime envers les criminels consiste en ce que nous les traitons comme feraient des coquins.

67

SANCTA SIMPLICITAS DE LA VERTU. – Toute vertu a des privilèges, par exemple celui d'apporter au bûcher d'un condamné son petit fagot à soi.

68

MORALITÉ ET SUCCÈS. – Ce ne sont pas seulement les spectateurs d'un acte qui en mesurent fréquemment la moralité ou l'immoralité au succès : non, l'auteur

lui-même le fait. Car les motifs et les intentions sont rarement assez clairs et simples, et parfois même la mémoire semble troublée par le succès de l'acte, si bien que l'on attribue à sa propre action des motifs faux ou que l'on fait des motifs non essentiels les essentiels. Le succès donne souvent à un acte tout l'honnête éclat de la bonne conscience, un insuccès met l'ombre du remords sur l'action la plus respectable. De là naît la pratique connue du politique qui dit : « Donnez-moi seulement le succès ; avec lui j'aurai mis de mon côté toutes les âmes honnêtes – et je me serai fait honnête à mes propres yeux. » – D'une manière analogue, on peut dire que le succès supplée à une raison meilleure. Aujourd'hui encore bien des hommes cultivés pensent que la victoire du christianisme sur la philosophie grecque est une preuve de la vérité plus grande du premier, – bien qu'en ce cas il n'y ait eu que triomphe de la grossièreté et de la violence sur l'intelligence et la délicatesse. Ce qu'il en est de cette vérité plus grande peut se conclure de ce fait que le rêve des sciences a, point pour point, rejoint la philosophie d'Epicure[21], mais, point pour point, réfuté le christianisme.

69

AMOUR ET JUSTICE. – Pourquoi exalte-t-on l'amour aux dépens de la justice et dit-on de lui les plus belles choses, comme s'il était d'une essence supérieure à elle ? N'est-il pas évidemment plus bête qu'elle ? – Assurément, mais c'est justement ce qui le rend bien *plus agréable* à tous : il est aveugle et possède une riche corne d'abondance ; il en départit les dons à un chacun, même s'il ne les mérite point, même s'il n'en a pas la moindre gratitude. Il est impartial comme la pluie qui, selon la Bible et l'expérience, trempe jusqu'aux os non seulement l'injuste, mais à l'occasion aussi le juste.

70

EXÉCUTION. – Comment se fait-il que toute exécution nous choque plus qu'un meurtre ? C'est le sang-froid du juge, les préparatifs pénibles, l'idée qu'un homme est dans la circonstance employé comme moyen d'en effrayer d'autres. Car, si faute il y a, elle n'est pas punie : elle réside dans les éducateurs, les parents, l'entourage, en nous, non dans le meurtrier – je veux dire, les circonstances déterminantes.

71

L'ESPÉRANCE. – Pandore[22] apporta le vase rempli de maux et l'ouvrit. C'était le présent des dieux aux hommes, un présent de belle apparence et séduisant, surnommé le « vase du bonheur ». Alors sortirent d'un vol tous les maux, êtres vivants ailés ; depuis lors, ils rôdent autour de nous et font tort à l'homme jour et nuit. Un seul mal ne s'était pas encore échappé du vase : alors Pandore, suivant la volonté de Zeus, remit le couvercle, et il resta dedans. Pour toujours, l'homme a maintenant chez lui le vase de bonheur et pense merveilles du trésor qu'il possède en lui, il se tient à son service, il cherche à le saisir quand l'envie lui prend ; car il ne sait pas que ce vase apporté par Pandore est le vase des maux et il tient le mal resté au fond pour la plus grande des félicités, – c'est l'Espérance. – Zeus voulait en effet que, même torturé par les autres maux, l'homme ne rejetât cependant point la vie, continuât à se laisser torturer toujours à nouveau. C'est pourquoi il donne à l'homme l'Espérance : elle est en vérité le pire des maux, parce qu'elle prolonge les tortures des hommes.

72

LE POUVOIR CALORIQUE MORAL EST INCONNU. – Voir là ou non certains spectacles ou certaines impressions, par exemple d'un père injustement condamné, mis à mort ou martyrisé, d'une femme infidèle, d'une cruelle attaque d'ennemi, décide de ce que nos passions parviennent à la température d'incandescence et dirigent toute notre vie ou non. Nul ne sait où peuvent le mener les circonstances, la pitié, l'indignation, il ne connaît pas le degré de son pouvoir calorique. De misérables petites circonstances rendent misérable ; ce n'est pas ordinairement de la qualité des événements, mais de la quantité que dépend la bassesse ou l'élévation de l'homme, en bien et en mal.

73

LE MARTYR MALGRÉ LUI. – Il y avait dans un parti un homme qui était trop poltron et trop lâche pour jamais contredire ses camarades : on l'employait à tout, on obtenait de lui tout, parce qu'il tremblait devant la mauvaise opinion de ses collègues plus que devant la mort : c'était une pauvre âme faible. Ils le savaient, et grâce auxdites qualités, ils firent de lui un héros et finalement même

un martyr. Le lâche avait beau dire intérieurement toujours Non, il disait toujours Oui des lèvres, même encore sur l'échafaud, lorsqu'il mourut pour les idées de son parti : c'est qu'à ses côtés était un de ses vieux compagnons, qui le tyrannisait de la parole et du regard, au point qu'il souffrit véritablement la mort de la manière la plus constante, et depuis lors il est célébré comme un martyr et un grand caractère.

74

CRITÈRE POUR LE QUOTIDIEN. – On se trompera rarement si l'on ramène les actions extrêmes à la vanité, les médiocres à la coutume et les petites à la peur.

75

MALENTENDU SUR LA VERTU. – Celui qui a appris à connaître le défaut de vertu en union avec le plaisir, comme celui qui a derrière lui une jeunesse avide de jouissances, s'imagine que la vertu doit être unie au manque de plaisir. Celui au contraire qui a beaucoup souffert de ses passions et de ses vices aspire dans la vertu au repos et au bonheur de l'âme. Il se peut ainsi que deux vertueux ne s'entendent pas du tout.

76

L'ASCÈTE. – L'ascète fait de vertu nécessité.

77

L'HONNEUR PORTÉ DE LA PERSONNE À LA CAUSE. – On honore généralement les actes d'amour et de sacrifice au profit du prochain, où qu'ils se montrent. On accroît par là l'*estime des choses* qui sont aimées de cette façon ou pour lesquelles on se sacrifie : bien qu'elles n'aient peut-être pas en soi beaucoup de valeur. Une armée vaillante gagne les convictions à la cause pour laquelle elle combat.

78

L'AMBITION, SUBSTITUT DU SENS MORAL. – Le sens moral peut ne pas faire défaut à des natures qui n'ont pas d'ambition. Les ambitieux s'arrangent de leur côté sans lui, presque avec le même résultat. – C'est pourquoi les fils de familles modestes, qui répugnent à l'ambition, s'ils viennent à perdre le sens moral, deviennent d'ordinaire, par une gradation rapide, des chenapans finis.

79

LA VANITÉ ENRICHIT. – Que l'esprit humain serait pauvre sans la vanité ! Mais avec elle il ressemble à un magasin bien rempli et toujours se remplissant à nouveau, lequel attire des chalands de toute espèce : ils peuvent y trouver presque tout, supposé qu'ils aient sur eux le genre de monnaie qui a cours (l'admiration).

80

VIEILLARD ET MORT. – Abstraction faite des exigences qu'impose la religion, on est autorisé à se demander : pourquoi y aurait-il plus de gloire pour un homme devenu vieux, qui pressent le déclin de ses forces, à attendre son lent épuisement et sa dissolution, qu'à se fixer lui-même un terme en pleine conscience ? Le suicide est dans ce cas une action toute proche et toute naturelle, qui, étant une victoire de la raison, devrait en équité susciter le respect : et le fait est qu'il le suscitait, au temps où les chefs de la philosophie grecque et les patriotes romains les plus courageux avaient coutume de mourir par suicide. Au contraire, est beaucoup moins respectable la soif de se prolonger de jour en jour par la consultation inquiète des médecins et le régime de vie le plus pénible, sans la force de se rapprocher du terme propre de la vie. – Les religions sont riches en expédients contre la nécessité du suicide : c'est un moyen de s'insinuer par la flatterie chez ceux qui sont épris de la vie.

81

ERREURS DE LA VICTIME ET DU DÉLINQUANT. – Lorsque le riche prend au pauvre un bien qui lui appartient (par exemple un prince qui enlève au plébéien sa maîtresse), il se produit une erreur chez le pauvre ; il pense que l'autre doit être bien abominable, pour lui prendre le peu qu'il possède. Mais l'autre est loin

d'avoir un sentiment si profond d'un bien *unique*, il ne peut donc pas se mettre comme il faut dans l'âme du pauvre et ne lui fait pas autant de tort que l'autre le croit. Tous deux ont l'un de l'autre une idée fausse. L'injustice du puissant, qui révolte le plus dans l'histoire, n'est pas à beaucoup près aussi grande qu'elle paraît. Déjà, le sentiment héréditaire d'être un être supérieur, aux droits supérieurs, donne assez de calme et laisse la conscience en repos ; nous-mêmes, tant que nous sommes, quand la différence entre nous et d'autres êtres est fort grande, nous n'avons plus aucun sentiment d'injustice et nous tuons une mouche, par exemple, sans remords. Ainsi ce n'est pas un signe de méchanceté chez Xerxès (que tous les Grecs même représentent comme éminemment noble), lorsqu'il prend à un père son fils et le fait couper en morceaux, pour avoir manifesté une méfiance inquiétante et de mauvais augure contre toute l'expédition : l'individu est en pareil cas écarté comme un insecte désagréable, il est placé trop bas pour pouvoir exciter des remords de longue durée chez un maître du monde. Non, l'homme cruel n'est jamais cruel autant que le croit celui qu'il maltraite ; sa conception de la douleur n'est pas égale à la souffrance de l'autre. Il en va de même avec les juges injustes, avec le journaliste qui, par de petites malhonnêtetés, égare l'opinion publique. La cause et la conséquence (effet) appartiennent, dans tous ces cas, à des groupes totalement différents de sentiments et de pensées ; cependant, on suppose involontairement que le délinquant et sa victime pensent et sentent dé même, et conformément à cette supposition, on mesure la faute de l'un à la douleur de l'autre.

82

LA PEAU DE L'ÂME. – De même que les os, les muscles, les entrailles et les vaisseaux sanguins sont enfermés dans une peau qui rend l'aspect de l'homme supportable, de même les émotions et les passions de l'âme sont enveloppées dans la vanité : c'est la peau de l'âme.

83

SOMMEIL DE LA VERTU. – Quand la vertu a dormi, elle se lèvera plus fraîche.

84

DÉLICATESSE DE LA HONTE. – Les hommes ont honte, non pas d'avoir quelque vilaine pensée, mais bien s'ils se figurent qu'on leur attribue ces pensées vilaines.

85

LA MÉCHANCETÉ EST RARE. – La plupart des hommes sont bien trop occupés d'eux-mêmes pour être méchants.

86

L'AIGUILLE DE LA BALANCE. – On loue ou on blâme, suivant que l'un ou l'autre nous donne davantage l'occasion de faire briller notre jugement.

87

LUC, 18, 14, AMÉLIORÉ. – Celui qui s'abaisse veut se faire élever.

88

INTERDICTION DU SUICIDE. – Il y a un droit qui nous permet de prendre la vie à un homme, il n'y en a pas qui nous permette de lui prendre la mort : c'est pure cruauté.

89

VANITÉ. – Nous nous soucions de la bonne opinion des hommes, d'abord parce qu'elle nous est utile, puis parce que nous voulons nous en faire des amis (les enfants de leurs parents, les écoliers de leurs maîtres et les gens bienveillants en général de tout le reste des hommes). C'est seulement quand la bonne opinion des hommes a du prix pour quelqu'un, abstraction faite de son avantage ou de son désir de faire plaisir, que nous parlons de vanité. Dans ce cas, l'homme veut se faire plaisir à lui-même, mais aux dépens des autres hommes, soit en les menant à se faire une fausse opinion de lui, soit en visant un degré de « bonne opinion » où elle doit devenir pénible à tous les autres (en excitant l'envie).

L'individu veut d'ordinaire, par l'opinion d'autrui, accréditer et fortifier à ses propres yeux l'opinion qu'il a de soi ; mais la puissante accoutumance à l'autorité – accoutumance aussi vieille que l'homme – mène beaucoup de gens à appuyer même sur l'autorité leur propre foi en eux, partant à ne la recevoir que de la main d'autrui : ils se fient au jugement des autres plus qu'au leur propre. – L'intérêt qu'on prend à soi-même, le désir de se satisfaire, atteint chez le vaniteux un niveau tel qu'il conduit les autres à une estime de soi-même fausse, trop élevée, et qu'ensuite il s'en rapporte néanmoins à l'autorité des autres : ainsi il introduit l'erreur, et cependant y donne créance. – Il faut donc bien s'avouer que les vaniteux ne veulent pas tant plaire à autrui qu'à eux-mêmes, et qu'ils vont assez loin pour y négliger leur avantage : car ils attachent de l'importance souvent à mettre leurs semblables en des dispositions défavorables, hostiles, envieuses, partant désavantageuses pour eux, rien que pour avoir la satisfaction de leur Moi, le contentement de soi.

90

LIMITES DE LA PHILANTHROPIE. – Tout homme qui a décidé que l'autre est un imbécile, un mauvais gars, se fâche quand l'autre montre enfin qu'il ne l'est pas.

91

MORALITE LARMOYANTE.* – Que de plaisir donne la moralité ! Qu'on pense seulement à la mer d'agréables larmes qui a déjà coulé au récit de traits nobles, magnanimes ! – Cet attrait de la vie disparaîtrait si la croyance à l'irresponsabilité complète devenait dominante.

92

ORIGINE DE LA JUSTICE. – La justice (l'équité) prend sa source parmi des hommes à peu près *également puissants,* comme Thucydide[23] l'a bien compris (dans l'effrayant dialogue entre les députés athéniens et méliens). C'est à savoir que, là où il n'y a pas de puissance clairement reconnue pour prédominante et où une lutte n'amènerait que des dommages réciproques sans résultat, naît l'idée de s'entendre et de traiter au sujet des prétentions de part et d'autre : le caractère de *troc* est le caractère initial de la justice. Chacun donne satisfaction à l'autre, en

ce que chacun reçoit ce qu'il met à plus haut prix que l'autre. On donne à chacun ce qu'il veut avoir comme étant désormais sien, en échange on reçoit l'objet de son désir. La justice est ainsi compensation et échange dans l'hypothèse d'une puissance à peu près égale : c'est ainsi qu'originairement la vengeance appartient au règne de la justice, elle est un échange. De même la reconnaissance. – La justice revient naturellement au point de vue d'un instinct de conservation judicieux, partant à l'égoïsme de cette réflexion : « A quoi bon me causer du dommage inutile, sans atteindre peut-être mon but ? » – Voilà pour l'*origine* de la justice. Parce que les hommes, conformément à leur habitude intellectuelle, ont *oublié* le but originel des actions dites justes, équitables, et surtout parce que durant des siècles les enfants ont été instruits à admirer et à imiter de telles actions, peu à peu est née l'apparence qu'une action juste serait une action non égoïste : or, c'est sur cette apparence que repose la haute estime qu'on en fait ; laquelle, en outre, comme toute estime, est continuellement en train de s'élever encore ; car une chose haut prisée est, moyennant des sacrifices, recherchée, limitée, multipliée et elle grandit par le fait que le prix de la peine et du zèle que chacun y applique vient s'ajouter au prix de la chose même. – Que peu moral serait l'aspect du monde, sans la faculté d'oubli ! Un poète pourrait dire que Dieu a installé la faculté d'oubli comme huissier au seuil du temple de la dignité humaine.

93

DU DROIT DU PLUS FAIBLE. – Lorsque quelqu'un se soumet sous condition à un plus puissant (par exemple une ville assiégée), la contre-condition est qu'il peut s'anéantir, incendier la ville, et ainsi causer une grosse perte au puissant. De la sorte, il se produit en ce cas une espèce d'*égalité*, qui peut servir de fondement à des droits. L'ennemi trouve son avantage au maintien. – En ce sens, il y a aussi des droits entre esclaves et maîtres, c'est-à-dire juste dans la mesure où la possession de l'esclave est utile et importante pour son maître. Le *droit* s'étend originairement *à la limite* où l'on *paraît* à l'autre précieux, essentiel, imperdable, invincible, *et cetera*. En ce sens le plus faible a encore des droits, mais moindres. De là, le fameux *unusquisque tantum juris habet, quantum potentia valet* (ou plus exactement : *quantum potentia valere creditur*)[24].

94

LES TROIS PHASES DE LA MORALITÉ JUSQU'À NOS JOURS. – C'est le premier signe que l'animal est devenu homme, quand ses actes ne se rapportent plus au bien-être momentané mais à des choses durables, lorsque, par conséquent, l'homme pense *utilité, appropriation à une fin :* c'est la première éclosion du libre gouvernement de la raison. Un degré supérieur est atteint, quand il agit d'après le principe de l'*honneur*, en vertu de quoi il se discipline, se soumet à des sentiments communs ; et cela l'élève fort au-dessus de la phase où l'utilité entendue personnellement était son seul guide ; il honore et veut être honoré, c'est-à-dire : il conçoit l'utile comme dépendant de son opinion sur autrui, de l'opinion d'autrui sur lui. Enfin, au degré le plus élevé de la moralité *jusqu'à nos jours*, il agit d'après *sa* propre mesure des choses et des hommes, lui-même décide pour lui et les autres ce qui est honorable, ce qui est utile ; il est devenu le législateur des opinions, conformément à la conception toujours plus développée de l'utile et de l'honorable. La connaissance le rend capable de préférer le plus utile, c'est-à-dire l'utilité générale durable à l'utilité personnelle, la reconnaissance respectueuse d'une valeur générale durable à celle d'un moment ; il vit et agit comme un individu collectif.

95

MORALE DE L'INDIVIDU PARVENU À MATURITÉ. – On a jusqu'ici regardé l'impersonnalité comme le caractère propre de l'action morale ; et l'on a démontré qu'au commencement la considération de l'utilité générale était la cause pour laquelle on louait et distinguait toutes les actions impersonnelles. Ne faudrait-il pas procéder à une transformation importante de ces vues, maintenant que l'on s'aperçoit de mieux en mieux que c'est précisément dans les considérations *les plus personnelles* possibles que l'utilité générale est aussi la plus grande ? Si bien que justement la conduite la plus strictement personnelle répond à la conception actuelle de la moralité (entendue comme utilité générale). Faire de soi une *personne* complète et se proposer, dans tout ce que l'on fait, *son plus grand bien* – cela va plus loin que ces émotions et actions apitoyées en faveur d'autrui. A la vérité, nous souffrons tous encore du trop peu de respect de la personnalité en nous, elle est mal éduquée, – il faut nous l'avouer : on a plutôt violemment détourné d'elle notre pensée, pour l'offrir en sacrifice à l'Etat, à la Science, à Celui-qui-a-besoin-d'aide, comme si elle était l'élément mauvais qui devait être sacrifié. Aujourd'hui aussi nous voulons travailler pour nos semblables, mais seulement dans la mesure où nous trouvons dans ce travail

notre plus grand avantage, ni plus ni moins. Il s'agit seulement de savoir ce qu'on entend par *son avantage ;* c'est justement l'individu non mûri, non développé, grossier, qui l'entendra de la façon la plus grossière.

96

MORALE ET MORAL. – Avoir de la morale, des mœurs, de la vertu (une éthique), cela veut dire pratiquer l'obéissance envers une loi et (ou) une tradition fondées depuis longtemps. Que l'on s'y soumette avec peine ou de bon cœur, c'est là chose longtemps indifférente ; il suffit qu'on le fasse. On appelle « bon » enfin celui qui par nature, à la suite d'une longue hérédité, partant facilement et volontiers, agit conformément à la morale, quelle qu'elle soit (par exemple se venger, si se venger fait partie, comme chez les anciens Grecs, des bonnes mœurs). On l'appelle bon parce qu'il est bon « à quelque chose » ; or, comme la bienveillance, la pitié, les égards, la modération, *et cetera,* finissent, dans le changement des mœurs, par être toujours sentis comme « bons à quelque chose », comme utiles, c'est plus tard le bienveillant, le secourable qu'on nomme de préférence « bon ». (A l'origine, c'étaient d'autres espèces plus importantes d'utilité qui occupaient le premier plan.) Etre méchant, c'est n'être « pas moral » (être immoral), pratiquer l'immoralité, résister à la tradition, quelque raisonnable ou absurde qu'elle soit ; le dommage fait à la communauté (et au « prochain » qui y est compris) a d'ailleurs été, dans toutes les lois morales des diverses époques, ressenti principalement comme l'« immoralité » au sens propre, au point que maintenant le mot « méchant » nous fait tout d'abord penser au dommage volontaire fait au prochain et à la communauté. Ce n'est *pas* entre « égoïste » et « altruiste » qu'est la différence fondamentale qui a porté les hommes à distinguer le moral de l'immoral, le bon du mauvais, mais bien entre *l'attachement à une tradition, à une loi, et la tendance à s'en affranchir*. La manière dont la tradition *a pris naissance* est à ce point de vue indifférente ; c'est en tout cas sans égard au bien et au mal ou à quelque impératif immanent et catégorique, mais avant tout en vue de la conservation d'une *communauté,* d'une race, d'une association, d'un peuple ; tout usage superstitieux dont la naissance est due à un accident interprété à faux, produit une tradition qu'il est moral de suivre ; s'en affranchir est en effet dangereux, plus nuisible encore à la *communauté* qu'à l'individu (parce que la divinité punit le sacrilège et toute violation de ses privilèges sur la communauté et par ce moyen seulement sur l'individu). Or, toute tradition devient continuellement

plus respectable à mesure que l'origine s'en éloigne, qu'elle est plus oubliée ; le tribut de respect qu'on lui doit va s'accumulant de génération en génération, la tradition finit par devenir sacrée et par inspirer de la vénération ; et ainsi la *morale de la pitié* est une morale en tout cas beaucoup plus antique que celle qui demande des actions altruistes.

97

LE PLAISIR DANS LA MORALE. – Une espèce importante de plaisir, et par là de source de la moralité, provient de l'habitude. On fait l'habituel plus aisément, mieux, partant plus volontiers, on en ressent un plaisir, et l'on sait par l'expérience que l'habituel a fait ses preuves, qu'il a donc une utilité ; une coutume avec laquelle on peut vivre est démontrée salutaire, profitable, en opposition à toutes les tentatives neuves, non encore éprouvées. La coutume est, par suite, l'union de l'agréable et de l'utile, en outre elle n'exige aucune réflexion. Sitôt que l'homme peut exercer une contrainte, il l'exerce pour y conserver et propager ses coutumes, car à ses yeux elles sont la sagesse garantie. De même, une communauté d'individus contraint chaque élément isolé à une même coutume. On commet là ce paralogisme : parce qu'on se trouve bien d'une coutume, ou du moins parce que par son moyen on conserve son existence, cette coutume est nécessaire, car elle passe pour la possibilité *unique* dont on puisse se bien trouver ; le bien-être de la vie semble ne provenir que d'elle. Cette conception de l'habituel comme condition d'existence est poussée jusqu'aux plus petits détails de la coutume : comme l'intelligence de la causalité véritable est très réduite chez les peuples et les civilisations de niveau plus élevé, on aspire avec une crainte superstitieuse à ce que tout aille du même pas que soi ; même là où la coutume est pénible, dure, lourde, elle est conservée en vue de son utilité supérieure apparente. On ne sait pas que le même degré de bien-être peut exister avec d'autres coutumes, et que même on peut atteindre des degrés plus élevés. Mais ce dont on se rend bien compte, c'est que toutes les coutumes, fussent-elles les plus dures, deviennent avec le temps plus agréables et plus douces, et que le régime le plus sévère peut se tourner en habitude et par là en plaisir.

98

PLAISIR ET INSTINCT SOCIAL. – Par ses rapports avec d’autres hommes, l’homme acquiert une nouvelle espèce de *plaisir*, qui s’ajoute aux sentiments de plaisir qu’il tire de lui-même ; par là il étend considérablement le domaine du plaisir en général. Peut-être bien des éléments qui rentrent dans ce genre lui sont-ils venus par héritage des animaux, lesquels éprouvent évidemment du plaisir quand ils jouent ensemble, par exemple la mère avec ses petits. D’autre part, qu’on réfléchisse aux rapports sexuels, qui font que toute femme presque paraît intéressante à tout homme en vue du plaisir, et réciproquement. Le sentiment de plaisir fondé sur les rapports humains fait en général l’homme meilleur ; la joie commune, le plaisir pris ensemble sont accrus ; ils donnent à l’individu de la sécurité, le rendent de meilleure humeur, dissolvent la méfiance, l’envie ; car on se sent mieux soi-même et l’on voit les autres se sentir mieux pareillement. Les *manifestations de plaisir similaires* éveillent l’image de la sympathie, le sentiment d’être des semblables : c’est ce que font aussi les souffrances communes, les mêmes orages, les mêmes dangers, les mêmes ennemis. C’est là-dessus sans doute que se fonde la plus ancienne association : elle a le sens d’une délivrance et d’une protection commune contre un déplaisir qui menace, au profit de chaque individu. Et de cette façon l’instinct social naît du plaisir.

99

CE QU’IL Y A D’INNOCENCE DANS LES ACTIONS DITES MÉCHANTES. – Toutes les actions « méchantes » sont motivées par l’instinct de la conservation ou, plus exactement encore, par l’aspiration au plaisir et par la fuite du déplaisir chez l’individu ; or, étant ainsi motivées, elles ne sont pas méchantes. « Faire du chagrin en soi » *n’existe pas*, en dehors du cerveau des philosophes, aussi peu que « faire du plaisir en soi » (la pitié au sens de Schopenhauer). Dans la condition sociale antérieure à l’Etat, nous tuons l’être, singe ou homme, qui veut prendre avant nous un fruit de l’arbre, juste quand nous avons faim et courons vers l’arbre : c’est ce que nous ferions encore de l’animal en voyageant dans des contrées sauvages. – Les mauvaises actions qui nous indignent aujourd’hui le plus reposent sur cette erreur, que l’homme qui les commet à notre égard aurait son libre arbitre ; que par conséquent il aurait dépendu de son *bon plaisir* de ne pas nous faire ce tort. Cette croyance au bon plaisir éveille la haine, le plaisir de la vengeance, la malice, la perversion entière de l’imagination, au lieu que nous nous fâchons beaucoup moins contre un animal, parce que nous le considérons comme irresponsable. Faire du mal, non par instinct de conservation, mais par

représailles – est la conséquence d'un jugement erroné, et par cela même également innocent. L'individu peut, dans les conditions sociales antérieures à l'Etat, traiter d'autres êtres avec dureté et cruauté pour les *effrayer* : c'est qu'il veut assurer son existence par ces preuves effrayantes, le fondateur d'Etat primitif qui se soumet les plus faibles. Il en a le droit, comme l'Etat le prend encore aujourd'hui ; ou, pour mieux dire, il n'y a point de droit qui puisse l'empêcher. La première condition pour que s'établisse le terrain de toute moralité, c'est qu'un individu plus fort ou un individu collectif, par exemple la société, l'Etat[25], soumette les individus, par conséquent les tire de leur isolement et les réunisse en un lien commun. La moralité ne vient qu'après la *contrainte* ; bien plus, elle est elle-même quelque temps encore une contrainte à laquelle on s'attache pour éviter le déplaisir. Plus tard, elle devient une coutume, plus tard encore une libre obéissance, enfin presque un instinct : alors elle est, comme tout ce qui est dès longtemps habituel et naturel, liée à du plaisir – et elle prend le nom de *vertu.*

100

PUDEUR. – La pudeur existe partout où il y a un « mystère » ; or, c'est là une conception religieuse qui avait une grande extension aux plus anciens temps de la civilisation humaine. Partout il y avait des domaines limités dont le droit divin interdisait l'accès, sauf sous certaines conditions : c'était tout d'abord une interdiction toute locale, en ce sens que certains emplacements ne pouvaient être foulés par le pied des profanes et que ceux-ci ressentaient épouvante et inquiétude dans leur voisinage. Ce sentiment fut de diverses façons transporté à d'autres objets, par exemple aux rapports sexuels, qui, étant un privilège et un *adyton*[26] de l'âge plus mûr, devaient être soustraits, pour son bien, aux regards de la jeunesse : la garde de ces rapports et leur sanctification étaient l'affaire de plusieurs divinités qui étaient censées placées en sentinelle dans l'appartement nuptial. (En langue turque, cet appartement s'appelle pour cette raison Harem, « sanctuaire », et par conséquent est désigné par le nom usité pour les portiques des mosquées). C'est ainsi que la royauté, centre d'où rayonne la puissance et l'éclat, est pour le sujet un mystère plein de secret et de pudeur : effet dont bien des restes se font encore sentir aujourd'hui chez des peuples qui ne comptent pas d'ailleurs parmi les pudiques. De même, le monde des états intérieurs, tout ce qu'on appelle l'« âme », est actuellement encore un mystère pour tous les non-

philosophes, à la suite de ce que, pendant un temps infini, il fut cru digne d'une origine divine, de relations avec la divinité : il est par suite un adyton et éveille la pudeur.

101

NE JUGEZ POINT. – On doit se garder, en considérant des époques anciennes, de s'engager dans un blâme injuste. L'injustice dans l'esclavage, la cruauté dans la sujétion de personnes et de peuples ne doivent pas se mesurer à notre mesure. Car en ce temps-là l'instinct de la justice n'était pas aussi développé. Qui osera reprocher au Genevois Calvin[27] d'avoir fait brûler le médecin Servet[28] ? Ce fut une action conséquente qui découlait de ses convictions, et l'Inquisition avait de même sa justification. Qu'est-ce, au reste, que le supplice d'un seul homme en comparaison des éternels supplices de l'enfer pour presque tous ? Et cependant cette conception régnait alors par le monde entier, sans que l'horreur bien plus grande en fît un mal essentiel à l'idée d'un Dieu. Chez nous aussi, des sectaires politiques sont traités durement et cruellement mais étant accoutumé (enseigné) à croire à la nécessité de l'Etat, on ne sent pas en ce cas précis les cruautés autant que dans ceux où les conceptions répugnent. La cruauté envers les animaux qu'on trouve chez les enfants et chez les Italiens se ramène au défaut de compréhension ; l'animal a été, particulièrement dans l'intérêt de la théorie cléricale, rejeté trop loin derrière l'homme. – Ce qui adoucit encore beaucoup d'horreurs et d'inhumanités dans l'histoire, auxquelles l'on voudrait à peine ajouter foi, c'est cette considération que l'ordonnateur et l'exécuteur sont des personnages différents : le premier n'a pas la vue du fait, ni par conséquent la forte impression sur l'imagination, le second obéit à un supérieur et se sent irresponsable. La plupart des princes et chefs militaires font aisément, par le manque d'imagination, l'effet d'hommes cruels et durs, sans l'être. – *L'égoïsme n'est pas méchant*, parce que l'idée du « prochain » – le mot est d'origine chrétienne et ne correspond pas à la réalité – est en nous très faible ; et nous nous sentons libres et irresponsables envers lui presque comme envers la plante et la pierre. La souffrance d'autrui est chose qui doit *s'apprendre* : et jamais ne peut être apprise pleinement.

102

« L'HOMME AGIT TOUJOURS BIEN… » – Nous ne nous plaignons pas de la Nature comme d'un être immoral, quand elle nous envoie un orage et nous mouille : pourquoi nommons-nous immoral l'homme qui nuit ? Parce que nous admettons ici une volonté libre s'exerçant arbitrairement, là une nécessité. Mais cette distinction est une erreur. Or, il est des circonstances où nous n'appelons pas immoral même celui qui nuit intentionnellement ; on n'a pas de scrupule, par exemple, à tuer intentionnellement une mouche, simplement parce que son chant nous déplaît, on punit intentionnellement le criminel et on le fait souffrir, pour nous protéger, nous et la Société. Dans le premier cas, c'est l'individu qui, pour se conserver ou même pour ne point prendre de déplaisir, fait souffrir intentionnellement : dans le second, c'est l'Etat. Toute morale admet le mal fait intentionnellement dans le cas de *légitime défense :* c'est-à-dire quand il s'agit de l'*instinct de conservation* ! Mais ces deux points de vue suffisent à expliquer toutes les mauvaises actions faites par des hommes contre des hommes : on veut se procurer du plaisir ou s'éviter de la peine ; dans l'un comme dans l'autre sens, il s'agit toujours de l'instinct de conservation. Socrate et Platon ont raison : quoi que l'homme fasse, il fait toujours le bien, c'est-à-dire : ce qui lui semble bon (utile), selon son degré d'intelligence, selon le niveau actuel de sa rationalité.

103

INNOCENCE DE LA MÉCHANCETÉ. – La méchanceté n'a pas pour but en soi la souffrance d'autrui, mais sa propre jouissance, sous forme par exemple d'un sentiment de vengeance ou d'une forte excitation nerveuse. Rien que la taquinerie montre quel plaisir il y a à exercer sa puissance sur autrui et à en arriver au sentiment agréable de la supériorité. Or, l'*immoralité* consiste-t-elle à éprouver *du plaisir au déplaisir d'autrui ?* La joie de nuire est-elle diabolique, comme le dit Schopenhauer[29] ? Le fait est que nous trouvons plaisir dans la nature à rompre des branches, à briser des pierres, à combattre les animaux sauvages, et cela, pour prendre conscience de notre force. Savoir qu'un autre souffre par nous rendrait donc immorale ici la même chose à l'égard de laquelle nous nous sentons autrement irresponsables ? Mais, si on ne le savait pas, on n'y trouverait pas non plus le plaisir de sa supériorité ; celle-ci ne peut *se manifester* que dans la souffrance d'autrui, par exemple dans la taquinerie. Tout plaisir à soi-même n'est ni bon ni mauvais ; d'où viendrait alors cette distinction que, pour prendre plaisir à soi-même, on n'a pas le droit d'exciter le déplaisir d'autrui ? Du seul point de vue de l'utilité, c'est-à-dire de la considération des

conséquences, d'un déplaisir éventuel, au cas où l'homme lésé ou l'Etat qui le représente ferait attendre un châtiment et une vengeance : cela seul peut à l'origine avoir fourni le motif pour s'interdire de tels actes. – La pitié a aussi peu le plaisir d'autrui pour le but que, comme j'ai dit, la méchanceté ne se propose la douleur d'autrui en soi. Car elle cache au moins deux éléments (peut-être bien plus) de plaisir personnel et n'est sous cette forme que jouissance de soi : d'abord, il y a le plaisir de l'émotion, telle qu'est la pitié dans la tragédie, puis, lorsqu'on passe à l'acte, le plaisir de la satisfaction dans l'exercice de la puissance. Pour peu qu'en outre une personne qui souffre nous soit très proche, nous nous ôtons à nous-mêmes une souffrance en accomplissant des actes de pitié. – Hormis quelques philosophes[30], les hommes ont toujours mis la pitié à un rang assez bas dans la série des sentiments moraux : à bon droit.

104

LÉGITIME DÉFENSE. – Si l'on admet, d'une façon générale, la légitime défense pour morale, il faut admettre aussi presque toutes les manifestations de l'égoïsme dit immoral : on fait mal, on vole, ou on tue pour se conserver ou pour se protéger, pour prévenir une infortune personnelle ; on ment lorsque la ruse et les détours sont le vrai moyen de satisfaire à l'instinct de conservation. *Nuire à dessein,* quand il s'agit de notre existence ou de notre sécurité (conservation de notre bien-être), est admis comme moral ; l'Etat lui-même nuit de ce point de vue quand il prononce une peine. Ce ne peut naturellement pas être dans l'action de nuire à son insu que réside l'immoralité : là, le hasard règne. Y a-t-il donc un type d'action de nuire à dessein où il *ne* s'agisse *pas* de notre existence, de la conservation de notre bien-être ? Y a-t-il une manière de nuire à dessein par *méchanceté* pure, par exemple dans la cruauté ? Si l'on ne sait pas le mal que produit son *action,* ce n'est pas une action de méchanceté ; ainsi l'enfant à l'égard de l'animal n'est pas pervers, n'est pas méchant : il l'examine et le détruit comme son joujou. Mais sait-on jamais pleinement le mal qu'une action fait à autrui ? La limite où s'étend l'action de notre système nerveux est celle où nous nous gardons de la douleur : si elle s'étendait plus loin, jusque dans nos semblables, nous ne ferions de mal à personne (sauf dans les cas où nous nous en faisons à nous-mêmes, où par exemple nous subissons une incision pour notre guérison, nous nous fatiguons et faisons des efforts pour notre santé). Nous *concluons* par analogie que quelque chose fait mal à quelqu'un et, par le souvenir et la force de l'imagination, nous pouvons en souffrir nous-mêmes.

Mais quelle différence il reste toujours entre le mal de dents et le mal (pitié) qu'excite la vue du mal de dents ! Ainsi : lorsqu'on nuit soi-disant par méchanceté, le *degré* de la douleur causée nous est dans tous les cas inconnu ; or dans la mesure où il y a *plaisir* à l'acte (sentiment de sa propre puissance, de sa propre forte excitation), l'acte se fait pour conserver le bien-être de l'individu et tombe ainsi sous le même point de vue que la légitime défense, le mensonge légitime. Sans plaisir, point de vie ; le combat pour le plaisir est le combat pour la vie. Savoir si l'individu livre ce combat de sorte que les hommes l'appellent *bon* ou de sorte qu'ils l'appellent *mauvais,* reste une question que décident le niveau et la nature de son *intelligence.*

105

LA JUSTICE DISTRIBUTIVE. – Qui a pleinement saisi la théorie de l'irresponsabilité complète ne peut plus ranger sous le concept de justice ce qu'on appelle justice distributive, à supposer que la justice consiste à donner à chacun ce qui lui appartient[31]. Car celui qui est puni ne mérite pas la punition ; il est seulement employé comme un moyen de dissuader de certaines actions ; de même, celui que l'on récompense ne mérite pas la récompense : le fait est qu'il ne pouvait pas agir autrement qu'il n'a agi. Ainsi la récompense n'a d'autre sens que celui d'un encouragement pour lui et pour d'autres, afin de fournir un motif d'actions futures ; l'éloge s'accorde à celui qui court dans la carrière, non à celui qui est au but. Ni peine ni récompense ne sont choses qui reviennent à chacun comme *lui appartenant* ; elles lui sont données pour des raisons d'utilité sans qu'il ait à y prétendre avec justice. Il faut aussi bien dire : « le sage ne récompense pas parce qu'il a été bien agi », que l'on a dit : « le sage ne punit pas parce qu'il a été mal agi, mais pour qu'il ne soit plus mal agi ». Si peine et récompense disparaissaient, disparaîtraient alors les motifs les plus puissants qui détournent de certains actes, conduisent à certains actes ; l'utilité des hommes en exige le maintien ; et étant donné que peine et récompense, que blâme et éloge agissent de la manière la plus sensible sur la vanité, cette même utilité exige aussi le maintien de la vanité.

106

AU BORD DE LA CASCADE. – En contemplant une chute d'eau, nous croyons voir

dans les innombrables ondulations, serpentements, brisements des vagues, liberté de la volonté et caprice, mais tout y est nécessité : chaque mouvement peut se calculer mathématiquement. Il en est de même pour les actions humaines ; on devrait, si l'on était omniscient, pouvoir calculer d'avance chaque action, et de même chaque progrès de la connaissance, chaque erreur, chaque méchanceté. L'homme agissant lui-même est, il est vrai, dans l'illusion du libre arbitre ; si, un instant, la roue du monde s'arrêtait et qu'il y eût là une intelligence calculatrice omnisciente pour mettre à profit cette pause, elle pourrait continuer à calculer l'avenir de chaque être jusqu'aux temps les plus éloignés et marquer toute trace où cette roue passerait désormais. L'illusion sur soi-même de l'homme agissant, la conviction de son libre arbitre, appartient également à ce mécanisme, qui est objet de calcul.

107

IRRESPONSABILITÉ ET INNOCENCE. – La complète irresponsabilité de l'homme à l'égard de ses actions et de son être est la goutte la plus amère que doive avaler le chercheur, lorsqu'il a été habitué à voir les lettres de noblesse de son humanité dans la responsabilité et le devoir. Toutes ses appréciations, ses désignations, ses penchants sont, de ce fait, devenus sans valeur et faux : son sentiment le plus profond, celui qu'il portait au martyr, au héros, s'est avéré erroné ; il n'a plus le droit de louer, ni de blâmer, car il ne rime à rien de louer ni de blâmer la nature et la nécessité. De même qu'il aime une belle œuvre, mais ne la loue pas parce qu'elle ne peut rien par elle-même ; tel il est devant une plante, tel il doit être devant les actions des hommes, devant les siennes propres. Il peut en admirer la force, la beauté, la plénitude, mais il ne lui est pas permis d'y trouver du mérite : le phénomène chimique et la lutte des éléments, les tortures du malade qui a soif de guérison sont juste autant des mérites que ces luttes et ces détresses de l'âme où l'on est tiraillé par divers motifs en divers sens, jusqu'à ce qu'enfin on se décide pour le plus puissant – comme on dit (mais en réalité, jusqu'à ce que le plus puissant motif décide de nous). Mais tous ces motifs, quelque grands noms que nous leur donnions, sont sortis des mêmes racines où nous croyons que résident les poisons malfaisants ; entre les bonnes et les mauvaises actions, il n'y a pas une différence d'espèce, mais tout au plus de degré. Les bonnes actions sont de mauvaises actions sublimées : les mauvaises actions sont de bonnes actions grossièrement, sottement accomplies. Un seul désir de l'individu, celui de la jouissance de soi-même (uni à la crainte d'en être frustré), se satisfait dans

toutes les circonstances, de quelque façon que l'homme puisse, c'est-à-dire doive agir ; que ce soit en actes de vanité, de vengeance, de plaisir, d'intérêt, de méchanceté, de perfidie, que ce soit en actes de sacrifice, de pitié, de recherche scientifique. Les degrés du jugement décident dans quelle direction chacun se laissera entraîner par ce désir ; il y a continuellement présente à chaque société, à chaque individu, une hiérarchie des biens d'après laquelle il détermine ses actions et juge celles d'autrui. Mais cette échelle de mesure varie continuellement ; beaucoup d'actions sont qualifiées de mauvaises et ne sont que stupides, parce que le niveau de l'intelligence qui fut décisif pour elles était très bas. Mieux encore, en un certain sens, même aujourd'hui, toutes les actions sont stupides, parce que le niveau le plus élevé de l'intelligence humaine qui peut être atteint actuellement sera sûrement encore dépassé : et alors, en regardant en arrière, *notre* conduite tout entière et tous *nos* jugements paraîtront aussi bornés et irréfléchis. – Se rendre compte de tout cela peut causer une profonde douleur, mais non sans une consolation : ce sont là douleurs d'enfantement. Le papillon veut briser son enveloppe, il la déchiquette, il la déchire : alors vient l'aveugler et l'enivrer la lumière inconnue, l'empire de la liberté. C'est chez des hommes *capables* de cette tristesse – combien peu ils seront ! – que se fait le premier essai de savoir si l'humanité, de *morale* qu'elle est, *peut se transformer* en *sage*. Le soleil d'un Evangile nouveau jette son premier rayon sur les plus hauts sommets dans les âmes de ces individus : là, les nuages s'accumulent plus épais que partout ailleurs, et côte à côte règnent la clarté la plus pure et le plus sombre crépuscule. Tout est nécessité – ainsi l'affirme la connaissance nouvelle : et cette connaissance elle-même est nécessaire. Tout est innocence : et la connaissance est la voie qui mène à pénétrer cette innocence. Si la volupté, l'égoïsme, la vanité sont *nécessaires* à la production des phénomènes moraux et à leur floraison la plus haute, le sens de la vérité et de la justice de la connaissance, si l'erreur ou l'égarement de l'imagination a été l'unique moyen par lequel l'humanité pût s'élever peu à peu à ce degré d'éclairement et d'affranchissement de soi-même – qui oserait être triste d'apercevoir le but où mènent ces chemins ? Tout dans le domaine de la morale est de l'ordre du devenir, changeant, incertain, tout est en fluctuation, il est vrai : mais aussi *tout est en cours* : et vers un seul but. L'habitude héréditaire des erreurs d'appréciation, d'amour, de haine, a beau continuer d'agir en nous, sous l'influence de la connaissance croissante elle se fera plus faible : une nouvelle habitude, celle de comprendre, de ne pas aimer, de ne pas haïr, de voir de haut, s'implante insensiblement en nous dans le même sol et sera, dans des milliers d'années, peut-être assez puissante pour

donner à l'humanité la force de produire l'homme sage, innocent (ayant conscience de son innocence), aussi régulièrement qu'elle produit actuellement l'homme non sage, injuste, ayant conscience de sa faute – *c'est-à-dire l'antécédent nécessaire, non pas l'opposé de celui-là.*

---

1 François de La Rochefoucauld (1613-1680) est cité ici comme le moraliste par excellence, l'auteur des *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* (publiées d'abord anonymement en 1665).

2 Plutarque (46 ?-125 ?) est l'auteur de *Moralia,* mais encore de *Vies parallèles.* La première œuvre comprend une soixantaine d'essais très disparates, parmi lesquels se trouve le *Démon de Socrate.* La seconde est un ensemble de biographies à visée moralisatrice.

3 Voir p. 9 des *Réflexions...* de La Rochefoucauld de l'exemplaire possédé par Nietzsche, dans une édition précédée d'une notice de Sainte-Beuve, à Paris, sans date.

4 Le philosophe allemand Paul Rée, l'ami commun de Friedrich Nietzsche et de Lou Salomé, était l'auteur des *Observations psychologiques* (1875). Nietzsche fait allusion à la lecture de cette œuvre dans une lettre à Erwin Rohde du 8 décembre 1875.

5 Paul Rée était également l'auteur du livre intitulé *De l'origine des sentiments moraux* (1877) : voir note 9. Dans *La Généalogie de la morale,* Nietzsche évoque cette œuvre de Rée, voir § 4. Il en parle également à Erwin Rohde, dans une lettre de juin 1878.

6 Pour Schopenhauer, la conscience (*das Gewissen*) est le « procès-verbal des actes » (*Protokoll der Taten*) : voir *Ueber die Grundlage der Moral,* Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft 663, p. 795. Cf. *Le Fondement de la morale,* Traduction Burdeau, Paris, Aubier, 1978, p. 174.

7 Il suffit à la pitié d'être, non pas en acte, mais en puissance. Voir, dans les Suppléments au quatrième livre de l'ouvrage de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation,* le chapitre sur l'Ethique, ainsi que le § 55 du *Monde.* Aux deux caractères kantiens, « intelligible » et « empirique », Schopenhauer ajoute un caractère « acquis ». Un acte trop noble pour le caractère particulier d'un homme, provenant d'un concept et non de sa nature profonde, n'aura pas tout le mérite qu'on pourrait lui attribuer. C'est l'expérience qui nous apprend ce que nous voulons et ce que nous savons. Seule la connaissance de ce que nous sommes, à travers notre volonté et notre aptitude, nous donnera la plus grande satisfaction morale. Schopenhauer a étudié la théorie kantienne du caractère intelligible et du caractère empirique, ainsi que la théorie de la liberté, dans *Le Fondement de la morale* (*op. cit.*, pp. 80-84) ; et il approuve la coexistence de la liberté avec la nécessité, aussi l'illustre-t-il d'une vérité universelle : « *Operari sequitur esse* », qui signifie « De l'être suit l'action ».

8 Platon (427 ?-347 av.J.-C.), le grand philosophe grec disciple de Socrate, concevait un monde sensible dans lequel nous vivons et dont nous faisons corporellement partie, comme étant la copie d'un monde intelligible, seul véritable, auquel appartient notre âme. La notion schopenhauerienne de la liberté intelligible devrait son « existence » pour une part à Platon.

9 Le philosophe allemand Immanuel Kant (1724-1804) concevait une dualité de caractère propre à

l'homme : un caractère empirique, observable par tous, et un caractère intelligible, échappant à l'observation. Schopenhauer, comme on l'a vu à la note 35, s'inspirait de cette division. La notion de « liberté intelligible » est liée et doit beaucoup à l'idée de « caractère intelligible » ; puisqu'en effet, les deux notions sont cohérentes entre elles.

10 Jonathan Swift (1667-1745), satiriste anglais, cousin de John Dryden, est l'auteur des *Voyages de Gulliver* (1726) ainsi que de *Pensées sur divers sujets moraux et divertissants.* Mais il s'agit plutôt du poète anglais Alexander Pope (1688-1744), selon *Das Swift-Büchlein,* possédé par Nietzsche, Berlin, 1847, p. 17. Pope est surtout célèbre pour son *Essai sur l'homme* (1733-1734).

11 Le nom d'Homère (environ VIII[e] siècle av. J.-C.), est traditionnellement celui de l'auteur de deux poèmes épiques, d'une part, l'*Iliade,* composé de 16.000 hexamètres, et, d'autre part, l'*Odyssée,* composé de 11.000 vers. Poète national de la Grèce, Homère décrit, dans l'*Iliade,* quelques semaines de la neuvième année de la guerre de Troie : toile de fond du récit de la vengeance d'Achille, qu'Agamemnon a froissé. L'*Odyssée* relate quelques semaines des aventures d'Ulysse. Nietzsche fit sa leçon d'ouverture, le 28 mai 1869, à l'université de Bâle, avec une conférence intitulée « Homère et la philologie classique » (cf. *Nietzsches Werke,* Leipzig, Kröner, IX, pp. 1-25).

12 Il s'agit encore de la même édition de l'ouvrage de La Rochefoucauld possédée par Nietzsche, voir la page 4.

13 *Pudendum,* terme latin signifiant ici « indignité ».

14 De Prosper Mérimée (1803-1870), homme de lettres français, il s'agit d'une citation extraite des *Lettres à une inconnue...* (1873), volume I, p. 8, dans une édition à Paris, datant de 1874, dans laquelle ces lettres sont précédées d'une étude sur Mérimée, écrite par Hippolyte Taine (1828-1893). *Voir* aussi le § 5 de la seconde dissertation de la *Généalogie de la morale,* dans lequel Nietzsche évoque identiquement « la volupté de " faire le mal pour le plaisir de le faire " » (cf. *Contribution à la généalogie de la morale,* notre traduction, *op. cit.* p. 174).

15 Autre paralogisme ordinaire : celui qui assimile véracité et vérité. La sincérité ne signifie pas que celui qui parle dise une *vérité,* même si ce qu'il dit est pour lui « la » vérité à laquelle il croit sincèrement et veut faire croire.

16 A propos de la sélection de l'être, voir le § 55 du *Monde* où il est question de *Wahlentscheidung,* c'est-à-dire de décision élective.

17 *Dividuum,* terme latin signifiant le contraire d'« individu », c'est-à-dire « divisé ».

18 William Shakespeare (1564-1616), poète et dramaturge anglais, né à Stratford-sur-Avon : son *Othello* (1604) présente un personnage sujet à l'impatience.

19 De même, dans *Ajax,* Sophocle (496-406 av. J.-C.) présente un personnage impatient qui en arrive à se donner la mort.

20 Survival, terme anglais signifiant la « survivance » en ce qui concerne us et coutumes appartenant à une époque dépassée, mais dont la pratique est encore en vigueur.

21 Epicure (342 ?-279 av.J.-C.), philosophe grec né à Samos, fondateur de l'épicurisme, se rallia à l'atomisme de Démocrite. Si, d'après Nietzsche, la philosophie d'Epicure est scientifiquement victorieuse pour l'époque des sciences positives, il n'en reste pas moins que Nietzsche ira pourtant jusqu'à écrire, ainsi qu'il le pense d'ailleurs lui-même aussi, qu'Epicure nie *la possibilité de la connaissance.*

22 Cf. Hésiode, *Théogonie,* 570 et suivants, ainsi que *Les Travaux et les Jours,* 47 et suivants. En guise de représailles à l'encontre de l'insolence de Prométhée, qui, malgré la volonté de Zeus, sauva du déluge deux humains, Pandore, à la beauté accomplie, fut créée et déposée sur terre : elle était

pourvue de tous les dons. Munie, en outre, d'une urne mystérieuse dont elle souleva le couvercle, elle en laissa échapper mille biens qui s'évanouirent dans les airs. Il restait un dernier présent des dieux, sous le couvercle que Pandore avait replacé. C'était l'espérance. C'est pourquoi de toute éternité Pandore harcèle les humains. Le grand homme et poète allemand Johann Wolfgang Goethe (1749-1832) est l'auteur d'une *Pandore* (1807-1808), Paris, Aubier, 1934, traduction de Lichtenberger.

23 Thucydide (456-400 av.J.-C.), né d'une famille d'Athènes, est le fondateur de l'histoire méthodique. Son *Histoire* couvre les années 431-411. Voir livre V, 87-111. Voici quelques passages de ce dialogue entre les Méliens et les Athéniens, d'après la traduction de C. Lévesque, revue et corrigée par A. Loiseau (Paris, Garnier, 1879) : § 92 : Les Méliens. « Et comment nous serait-il avantageux d'être réduits à la servitude, comme à vous de nous commander ? » ; § 93 : Les Athéniens. « C'est que vous en seriez quittes pour devenir sujets avant d'avoir souffert les dernières extrémités, et que nous-mêmes gagnerions à ne vous pas faire périr. » ; § 94 : Les Méliens. « Vous n'accepteriez donc pas que, nous tenant en repos, nous fussions vos amis au lieu d'être vos ennemis, sans entrer dans l'alliance de personne ? » ; § 95 : Les Athéniens. « Eh ! votre haine nous est moins nuisible que ne le serait votre amitié. Celle-ci serait prise, par nos sujets, pour une marque de faiblesse ; celle-là, pour un exemple de notre puissance. »

24 Cf. Baruch Spinoza (1632-1677), *Tractatus theologico-politicus* (1670), II, 8 : « Chacun a autant de droit que ce qu'atteint sa puissance » – ou, ajoute Nietzsche, « que ce qu'on croit qu'atteint sa puissance ».

25 Le rôle de l'Etat comme fondateur de la responsabilité civile, sociale et morale, a été souligné par Thomas Hobbes (1588-1679) dans *Le Léviathan* (1651) contenant sa théorie du contrat social. De même, Hegel (1770-1831) donne à l'Etat la puissance éthique. Nous renvoyons à nos précédents ouvrages ; voir, en particulier : *Les Apories de l'action. Essai d'une épistémologie de l'action morale et politique* (Paris, Kimé, 1993) : « En l'absence d'une visée universaliste mondiale, une unité politique déterminée risque constamment de s'opposer à d'autres unités politiques déterminées, un Etat à d'autres Etats. Au contraire, la visée universelle se maintient dans " la totalité du genre humain ", comme le veut Comte, c'est-à-dire à l'opposé de Hegel, dans l'humanité d'hier, d'aujourd'hui et de demain » (p. 111).

26 *Adyton*, terme grec signifiant « lieu sacré, interdit ».

27 Jean Calvin (1509-1564), né à Noyon, resta deux ans à Genève (1536-1538) où l'avait retenu Farel (1489-1565) pour gagner la ville à la Réforme.

28 Miguel Serveto, dit Michel Servet (1509-1553), médecin et théologien espagnol, vint à Paris pour étudier, correspondit avec Calvin qui, n'approuvant pas ses idées antitrinitaires et panthéistes, le dénonça à l'archevêque de Vienne, en Dauphiné, où était installé Servet, et le fit arrêter. Après un procès de deux mois, Servet fut brûlé vif à Genève.

29 Pour Schopenhauer, une action morale est une action accomplie selon l'unique critère de venir en aide à autrui, sans le moindre motif égoïste. Aussi Schopenhauer va-t-il rechercher, pour les analyser, les « premiers mouvements » partant du cœur et vite réprimés par la société (selon la thèse de Rousseau, dans le second *Discours*), et qui sont des actes spontanés de justice et de charité – en quoi, semble-t-il, Schopenhauer avait indiqué la voie à Rée). Les mouvements naturels comprennent finalement, tels que Schopenhauer les expose dans *Le Fondement de la morale* (1840) : 1. l'égoïsme ou recherche du bien propre ; 2. la méchanceté ou poursuite du mal d'autrui ; 3. la pitié ou volonté de réaliser le bien d'autrui.

30 Quel est le rapport des philosophes avec la pitié ? Pour Nietzsche, la pitié n'est pas sans posséder de nombreux attributs rarement positifs : en somme, elle est, pour Nietzsche, une maladie d'hypocondriaque, une jouissance personnelle, une faiblesse, la vertu des filles de joie, une pratique

du nihilisme, un danger, *etc*. Les philosophes les plus connus qui aient accordé une valeur à la pitié sont Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) et Arthur Schopenhauer.

31 Le principe de la justice étant *suum cuique*, à chacun le sien (ou : à chacun son dû), l'irresponsabilité foncière enlève toute justice et, en particulier, toute valeur aux conséquences de toute action : mérite ou démérite.

CHAPITRE III

LA VIE RELIGIEUSE

108

LA DOUBLE LUTTE CONTRE LE MAL. – Quand un mal nous atteint, on peut en venir à bout soit en en supprimant la cause, soit en modifiant l'effet qu'il produit sur notre sensibilité : donc, par une conversion du mal en un bien, dont l'utilité ne se révélera peut-être que plus tard. La religion et l'art (ainsi que la philosophie métaphysique) s'efforcent de provoquer le changement de sensation, soit par le changement de notre jugement sur les faits de notre vie (par exemple à l'aide du principe : « Dieu châtie celui qu'il aime »), soit en éveillant un plaisir tiré de la douleur, de l'émotion en général (point de départ de l'art tragique). Plus un individu a de penchant à interpréter et à justifier, moins il prendra en considération les causes du mal et moins il les écartera ; l'adoucissement et l'anesthésie momentanés, comme ils sont employés par exemple pour le mal de dents, lui suffisent même dans les souffrances les plus graves. Plus l'empire des religions et de tous les arts de narcotisme perd de terrain, d'autant plus strictement les hommes se proposent la véritable suppression des maux, ce qui convient mal, il est vrai, aux poètes tragiques – car on trouve pour la tragédie toujours moins de matière, parce que le domaine du destin impitoyable, inéluctable, se fait toujours plus étroit, – mais pis encore aux prêtres : car ceux-ci n'ont vécu jusqu'ici que de l'anesthésie des maux humains.

109

CONNAISSANCE EST DOULEUR. – Qu'on aimerait à faire de ces affirmations fausses des (prêtres) *homines religiosi,* qu'il y a un Dieu, qu'il exige de nous le bien, qu'il est vigilant et le témoin de toute action, de tout moment, de toute pensée, qu'il nous aime, que dans tout malheur il veut notre plus grand bien, – qu'on aimerait à en faire l'échange contre des vérités qui seraient aussi salutaires, calmantes et bienfaisantes que ces erreurs ! Mais de telles vérités

n’existent pas ; la philosophie peut tout au plus leur opposer à son tour des entités métaphysiques (au fond, également des non-vérités). Or, c’est là toute la tragédie : qu’on ne puisse croire à ces dogmes de la religion et de la métaphysique lorsqu’on a dans la tête et le cœur la stricte méthode de la vérité et, d’ailleurs, qu’on est devenu, par l’évolution de l’humanité, assez tendre, excitable, passionné pour avoir absolument besoin de moyens de salut et de consolation du genre le plus élevé ; d’où vient ainsi le danger que l’homme s’ensanglante au contact de la vérité reconnue, plus exactement : de l’erreur évidente. C’est ce qu’exprime Byron en vers immortels :

Sorrow is knowledge : they who know the most

must mourn the deepest o’er the fatal truth,

the Tree of Knowledge is not that of Life[1].

Contre de tels soucis aucun moyen n’est d’un secours meilleur que d’évoquer la frivolité solennelle d’Horace, au moins pour les pires erreurs et les éclipses du soleil de l’âme, et de se dire à soi-même avec lui :

... Quid aeternis minorem

Consiliis animum fatigas ?

Cur non sub alta vel platano vel hac

Pinu jacentes[2].

Certes, frivolité ou mélancolie vaut mieux, à tous les degrés, qu’une rechute romantique et une désertion, un rapprochement avec le christianisme, sous quelque forme que ce soit : car avec lui on ne peut, en l’état actuel de la connaissance, décidément plus s’entendre, sans souiller irrémédiablement sa *conscience intellectuelle* et la trahir vis-à-vis de soi-même et d’autrui. Ces douleurs peuvent être assez pénibles : mais on ne peut sans douleur devenir un guide et un éducateur de l’humanité ; et malheur à qui voudrait le tenter et n’avoir plus cette pure conscience !

LA VÉRITÉ DANS LA RELIGION. – A l’époque des Lumières, on s’est rendu injuste envers la signification de la religion, il n’y a pas à en douter : mais il n’en est pas moins certain que, dans la réaction contre les Lumières qui suivit, on s’est à nouveau bien écarté de la justice en traitant les religions avec amour, voire avec passion, et en leur attribuant, par exemple, une intelligence profonde du monde, que dis-je ? la plus profonde de toutes ; la science n’aurait qu’à la dépouiller du vêtement dogmatique pour posséder la « vérité » sous une forme non mythique. Les religions doivent donc – telle était la position des adversaires des Lumières – exprimer *sensu allegorico,* par égard à la compréhension de la masse, cette sagesse immémoriale qui serait la sagesse en soi, en ce sens que toute véritable science de l’âge moderne aurait ramené à elle au lieu d’éloigner d’elle : de sorte qu’entre les plus anciens sages de l’humanité et tous ceux qui suivirent régneraient une harmonie et même une identité de vues, et qu’un progrès des connaissances – supposé qu’on voulût en parler – se rapporterait non pas à l’essence de celles-ci, mais à leur communication. Toute cette conception de la religion et de la science est totalement erronée ; et, aujourd’hui encore, personne n’oserait s’en déclarer partisan si l’éloquence de Schopenhauer ne l’avait prise sous sa garde : cette éloquence à la voix sonore et qui pourtant ne parvient à ses auditeurs qu’après une génération. Aussi certain que, de l’explication religieuse et morale de l’homme et du monde par Schopenhauer, on peut tirer beaucoup de profit pour l’intelligence du christianisme et d’autres religions, il est certain qu’il s’est trompé sur *la valeur de la religion pour la connaissance.* Lui-même n’était en cela qu’un élève trop docile des maîtres de la science de son temps, qui de concert, sacrifiaient au romantisme et avaient abjuré l’esprit de l’époque des Lumières ; né à notre époque, il n’aurait pu du tout parler du *sensus allegoricus* de la religion, il aurait plutôt, comme il en avait coutune, rendu hommage à la vérité en ces termes : *jamais encore religion n’a, ni médiatement ni immédiatement, ni en dogme ni en parabole, contenu une vérité.* Car c’est de l’inquiétude et du besoin que chacune est née, c’est sur les erreurs de la raison qu’elle s’est insinuée dans l’existence ; elle a peut-être parfois, étant mise en péril par la science, introduit mensongèrement dans son système une théorie philosophique, afin qu’on l’y trouvât plus tard établie : mais c’est là un tour de théologiens, du temps où une religion doute déjà d’elle-même. Ces tours de la théologie – lesquels en vérité, ont été pratiqués très tôt dans le christianisme, religion d’un âge érudit, pénétrée de philosophie – ont conduit à cette superstition du *sensus allegoricus,* mais plus encore la coutume des philosophes (notamment des amphibies, philosophes poètes et artistes philosophants) de

traiter comme essence fondamentale de l’homme tous les sentiments qui se trouvaient en eux et de donner ainsi à leurs propres sentiments religieux une influence considérable sur la construction de leurs systèmes. Comme les philosophes philosophaient sur bien des points sous l’influence traditionnelle d’habitudes religieuses[3], ou du moins sous l’empire hérité de longue date de ce fameux « besoin métaphysique », ils aboutissaient à des positions théoriques qui avaient en effet avec les positions religieuses, judaïques ou chrétiennes ou indiennes, un grand air de ressemblance, – tout comme les enfants en ont d’habitude avec leurs mères : sauf que dans ce cas les pères ne s’expliquaient pas clairement cette maternité, comme cela arrive – et, dans l’innocence de leur admiration, inventaient des fables sur la ressemblance de famille de la Religion et de la Science. En réalité, il n’existe entre les religions et la science véritable ni parenté, ni amitié, ni même inimité : elles vivent sur des planètes différentes. Toute philosophie qui, dans l’obscurité de ses vues ultimes, laisse étinceler une queue de comète religieuse rend suspect en soi tout ce qu’elle propose comme science : tout porte à croire que c’est aussi de la religion même sous le déguisement de la science. – Au demeurant, si tous les peuples étaient unanimes sur certaines réalités religieuses, par exemple l’existence d’un Dieu (ce qui, par parenthèse, n’est pas le cas), cela ne serait jamais qu’un argument contradictoire dirigé contre telles réalités affirmées, par exemple l’existence d’un Dieu : le *consensus gentium* et généralement *hominum* ne peut équitablement servir de garant qu’à une folie. Au contraire, il n’y a pas du tout de *consensus omnium sapientium*, en quelque matière que ce soit, à cette exception dont parle le vers de Goethe[4] :

Tous les plus sages de tous les temps
Sourient et hochent la tête et sont d’accord pour dire :
Folie, de s’entêter à l’amélioration des fous !
Enfants de la sagesse, ô tenez les sots
Juste pour des sots, ainsi qu’il convient !

Soit dit sans vers ni rime et appliqué à notre cas : le *consensus sapientium* consiste à tenir le *consensus gentium* pour une folie.

111

ORIGINE DU CULTE RELIGIEUX. – Si nous nous reportons aux temps où la vie

religieuse florissait à son maximum, nous trouvons une conviction fondamentale que nous ne partageons plus. C'est pourquoi nous nous voyons une fois pour toutes fermées les portes de la vie religieuse : elle concerne la nature et notre rapport avec elle. En ces temps-là, on ne connaît rien encore des lois naturelles ; il n'y a de nécessité ni pour la terre ni pour le ciel ; une saison, le lever du soleil, la pluie, peut venir ou bien aussi manquer. Il y a un défaut absolu de toute conception de causalité *naturelle.* Si l'on rame, ce n'est pas la rame qui meut le navire, mais ramer n'est qu'une cérémonie magique par laquelle on contraint un démon à mouvoir le vaisseau. Toutes les maladies, la mort même, sont le résultat d'influences magiques. Il n'y a jamais, dans la maladie et la mort, de cours naturel ; l'idée de « déroulement naturel » manque entièrement ; elle ne commence à paraître que chez les anciens Grecs, c'est-à-dire dans une phase très tardive de l'humanité, dans la conception de la *Moira*[5] qui trône au-dessus des dieux. Qu'un homme tire de l'arc, c'est toujours le fait d'une main ou d'une force irrationnelle ; les sources jaillissent-elles soudain, on pense d'abord à des démons souterrains et à leurs artifices ; il faut qu'il y ait la flèche d'un dieu par l'invisible effet de laquelle un homme est abattu. Aux Indes, un menuisier a coutume (selon Lubbock)[6] d'offrir des sacrifices à son marteau, à sa hache et à ses autres outils ; un brahmane traite de même le roseau dont il écrit, un soldat les armes qu'il emploie en campagne, un maçon sa truelle, un laboureur sa charrue. Dans la représentation des hommes religieux, la nature entière est une somme d'actions d'êtres doués de conscience et de volonté, un énorme complexe d'*actes arbitraires.* A l'égard de tout ce qui est hors de nous, aucune conclusion ne peut établir que quelque chose sera de telle ou telle façon, *doit* arriver de telle ou telle façon ; ce qu'il y a de presque certain, ce qui est objet de calcul, c'est *nous* : l'homme est la *règle*, la nature l'*absence de règle* – cette proposition renferme la conviction fondamentale qui domine les rudes civilisations archaïques, créatrices en matière de religion. Nous autres, hommes d'aujourd'hui, nous sentons juste au rebours : maintenant plus l'homme se sent intérieurement riche, plus résonne la polyphonie de son âme (son sujet), plus puissamment agit sur lui l'unité de la nature ; dans la nature, nous reconnaissons tous avec Goethe[7] le grand moyen d'équilibre de l'âme moderne, nous entendons le battement de pendule de cette grande horloge en aspirant au repos, au recueillement et au calme, comme si nous pouvions nous imbiber de cette unité et par là seulement arriver à la jouissance de nous-mêmes. Autrefois c'était l'opposé : si nous revenons aux rudes états des premiers peuples ou si nous voyons de près les sauvages actuels, nous les trouvons déterminés au plus fort

par la *loi,* par la *tradition* : l'individu y est presque automatiquement soumis et il agit avec la régularité d'un balancier. La nature – l'inconcevable, la terrible, la mystérieuse nature – doit lui apparaître comme l'*empire de la liberté,* de l'arbitraire, de la puissance majeure, en quelque sorte comme un stade de l'être, supérieur à l'homme, comme Dieu. En des temps et des états semblables, tout individu sent que son existence, son bonheur, celui de sa famille, de l'Etat, le succès de toutes les entreprises, dépendent de tels caprices de la nature : quelques phénomènes naturels doivent se produire en temps opportun, d'autres en temps opportun manquer. Comment exercer une influence sur ces troubles inconnus, comment lier l'empire de la liberté ? C'est ce qu'il se demande ; et il cherche anxieusement : n'y a-t-il donc pas de moyens de rendre ces puissances aussi réglées par une tradition et une loi que tu es réglé toi-même ? – La réflexion des hommes qui croient à la magie et au miracle aboutit à *imposer une loi à la nature* et, pour parler bref, le culte religieux est le résultat de cette réflexion. Le problème que ces hommes se posent est, de la façon la plus étroite, apparenté à celui-ci : comment la race *plus faible* peut-elle dicter cependant des lois à la *plus forte,* la déterminer, diriger ses actions (à l'égard de la plus faible) ? On pensera d'abord à la plus innocente espèce de contrainte, cette contrainte que l'on exerce quand on a gagné la faveur de quelqu'un. Par des supplications et des prières, par la soumission, par l'obligation régulière à des présents et des offrandes, par des célébrations flatteuses, il est donc aussi possible d'exercer une contrainte sur les puissances de la nature en se les rendant favorables : l'amour enchaîne et est enchaîné. Alors on peut conclure des *contrats,* dans lesquels on s'oblige réciproquement à une conduite déterminée, on donne des gages et on échange des serments. Bien plus important encore est un genre plus violent de contrainte par la magie et l'envoûtement, de même que l'homme, avec l'aide du sorcier, sait causer du dommage à un ennemi, fût-il plus fort, et le tient dans l'angoisse devant lui, de même que le philtre d'amour agit à distance, ainsi l'homme plus faible croit pouvoir déterminer aussi les esprits plus puissants de la nature. Le principal instrument d'envoûtement est le fait d'obtenir le pouvoir sur une chose qui est la propriété de quelqu'un, des cheveux, des clous, quelque mets de sa table, voire même son image, son nom. Avec tel appareil, on peut procéder à la magie, car l'hypothèse fondamentale est qu'à tout être spirituel appartient un élément corporel ; avec l'aide de celui-ci on est capable d'enchaîner l'esprit, de le léser, de l'anéantir ; l'élément corporel donne la prise avec laquelle on peut saisir le spirituel. De la même façon que l'homme influence l'homme, il influence donc un quelconque esprit de la nature ; car

celui-ci aussi a son élément corporel par où il est à saisir. L'arbre et, comparé à lui, le germe dont il est sorti, – ce parallèle énigmatique semble prouver que dans l'une et l'autre forme un seul et même esprit s'est incorporé, tantôt petit, tantôt grand. Une pierre qui roule soudain est le corps dans lequel agit un esprit ; si sur une plaine isolée se trouve un bloc énorme, il paraît impossible de penser à une force humaine qui l'aurait transporté là, c'est donc la pierre qui s'est portée de son mouvement propre ; autrement dit : il faut qu'elle donne asile à un esprit. Tout ce qui a un corps est accessible à la magie, partant aussi les esprits de la nature. Si un dieu est directement lié à son image, on peut donc aussi exercer sur lui une contrainte tout à fait directe (en refusant de le nourrir par les sacrifices, en le flagellant, en le mettant aux liens, etc.). En Chine, pour arracher de leur dieu la faveur dont il les prive, les petites gens attachent avec des chaînes l'image de celui qui les a abandonnés, la mettent en pièces, la traînent par les rues à travers les tas de fumier et d'ordures. « Chien d'esprit, disent-ils, nous t'avons fait habiter un temple magnifique, nous t'avons joliment doré, bien engraissé, nous t'avons offert des sacrifices, et cependant tu es si ingrat. » De pareilles mesures de rigueur contre les images des saints et de la Mère de Dieu, quand ils ne voulaient pas faire leur devoir, par exemple, en temps de peste et de sécheresse, se sont produites encore pendant ce siècle dans des pays catholiques.

Toutes ces relations magiques avec la nature donnent naissance à d'innombrables cérémonies ; et, quand le brouillamini en est devenu trop grand, on s'efforce enfin de les ordonner, de les systématiser, si bien que l'on croit s'assurer la marche favorable de tout le cours de la nature, notamment de la grande révolution annuelle, grâce à un système de rites correspondants. Le sens du culte religieux est de *déterminer* la nature et de la confisquer au profit de l'homme, par conséquent de lui *imprimer un caractère de légalité qu'elle n'a pas d'avance,* tandis qu'à l'époque actuelle c'est la légalité de la nature qu'on veut *connaître* pour pénétrer en elle. Bref, le culte religieux repose sur la représentation des pratiques d'ensorcellement des hommes entre eux ; et le sorcier est plus ancien que le prêtre. Mais il repose tout aussi bien sur d'autres idées plus nobles ; il suppose les relations sympathiques d'homme à homme, l'existence de la bienveillance, de la reconnaissance, de l'audience accordée aux suppliants, des contrats entre ennemis, du prêt des garanties, du droit à la protection de la propriété. Même à des degrés très inférieurs de civilisation, l'homme n'est pas vis-à-vis de la nature dans la situation d'un esclave sans puissance, il n'en est *pas* nécessairement le serf passif : au stade *grec* de religion, principalement dans les rapports avec les dieux olympiens, on doit même penser

à l’existence commune de deux castes, l’une plus noble, plus puissante, et l’autre moins noble ; mais toutes deux s’appartiennent en quelque sorte par leur origine et sont d’une seule espèce, elles n’ont pas à rougir l’une de l’autre. Là est la noblesse de la religiosité grecque.

112

À PROPOS D’ANTIQUES APPAREILS DE SACRIFICE. – Combien de sentiments, qui étaient les nôtres, se sont perdus, on peut le voir, par exemple, dans l’union de la farce, voire de l’obscénité, avec le sentiment religieux : le sentiment de la possibilité de ce mélange disparaît, nous ne comprenons plus qu’historiquement son existence dans les fêtes de Déméter et de Dionysos, dans les Jeux de Pâques et les mystères chrétiens : mais nous connaissons encore aussi le sublime allié au burlesque ou choses semblables, le touchant combiné avec le ridicule : c’est ce que peut-être un âge postérieur ne comprendra pas non plus.

113

LE CHRISTIANISME EN TANT QU’ANTIQUITÉ. – Lorsque, par un matin de dimanche, nous entendons vibrer les vieilles cloches, nous nous demandons : Est-ce possible ! cela concerne un Juif crucifié il y a deux mille ans, qui se disait le Fils de Dieu. La preuve d’une pareille affirmation manque. – Assurément la religion chrétienne est, à notre époque, une antiquité, le vestige d’un temps fort reculé, et le fait que l’on puisse croire à son (cette) affirmation – tandis qu’on est d’ailleurs devenu si sévère dans l’examen des assertions – est peut-être la pièce la plus antique de cet héritage. Un Dieu qui fait des enfants à une mère mortelle ; un sage qui recommande de ne plus travailler, de ne plus tenir d’assises, mais d’être attentif aux signes de la fin du monde imminente ; une justice qui accepte l’innocent comme victime suppléante ; quelqu’un qui commande à ses disciples de boire son sang ; des prières pour obtenir des miracles ; des péchés commis contre un Dieu, expiés par un Dieu ; la peur d’un au-delà dont la mort est la porte ; la figure de la croix comme symbole, dans un temps qui ne connaît plus la destination ni l’ignominie de la croix – quel vent de frisson nous arrive de tout cela, comme sortant du sépulcre de passés très antiques ! Croirait-on que l’on croie encore à pareille chose ?

114

CE QUI N'EST PAS GREC DANS LE CHRISTIANISME. – Les Grecs ne voyaient pas les dieux homériques au-dessus d'eux comme des maîtres, ni eux-mêmes au-dessous des dieux comme des valets, ainsi que les Juifs. Ils ne voyaient en eux que le reflet des exemplaires les plus réussis de leur propre caste, partant un idéal, et non le contraire de leur propre être. On se sent parents les uns des autres, il se forme un intérêt réciproque, une espèce de symmachie. L'homme conçoit une noble idée de soi quand il se donne de pareils dieux, il se place dans une relation semblable à celle de la petite noblesse à la grande ; alors que les peuples italiens ont une vraie religion de paysans, dans une angoisse permanente vis-à-vis de puissances malignes et capricieuses et d'esprits-bourreaux. Là où les dieux olympiens reculaient, la vie grecque aussi était plus sombre et plus angoissée. – Le christianisme, au contraire, écrasait et brisait l'homme complètement et l'enfouissait dans un bourbier profond : dans le sentiment d'une entière abjection, il faisait alors tout à coup briller l'éclat d'une miséricorde divine, si bien que l'homme surpris, étourdi de la grâce, poussait un cri de ravissement et pour un instant croyait porter en soi le ciel tout entier. C'est à cet excès maladif du sentiment, à la profonde corruption de tête et de cœur qu'il nécessite, qu'œuvrent toutes les inventions psychologiques du christianisme : il veut anéantir, briser, étourdir, enivrer, il n'y a qu'une chose qu'il ne veut point : la *mesure,* et c'est pourquoi il est, au sens le plus profond, barbare, asiatique, sans noblesse, non-grec.

115

ÊTRE RELIGIEUX AVEC AVANTAGE. – Il y a des gens sobres et de bons commerçants, que la religion galonne comme d'un liséré d'humanité supérieure : à ceux-là, rester religieux leur va très bien, les embellit. – Tous les hommes qui ne s'entendent pas à quelque métier des armes – la parole et la plume étant comprises parmi les armes – s'asservissent : pour de tels gens, la religion chrétienne est fort utile, car la servilité prend alors l'aspect de vertus chrétiennes et en est étonnamment embellie. – Des gens à qui leur vie journalière apparaît trop vide et monotone deviennent facilement religieux ; c'est compréhensible et pardonnable, sauf qu'ils n'ont aucun droit à réclamer de la religiosité chez ceux pour qui la vie journalière ne coule pas vide et monotone.

116

LE CHRÉTIEN ORDINAIRE. – Si le christianisme avait raison, avec ses dogmes du Dieu vengeur, de la peccabilité universelle, de l'élection par la grâce et du danger de damnation éternelle, ce serait un signe de faiblesse d'esprit et de manque de caractère, de *ne pas se faire* prêtre, apôtre ou missionnaire, de ne pas travailler avec crainte et tremblement et exclusivement à son propre salut ; ce serait un non-sens de perdre ainsi de vue l'avantage éternel pour la commodité d'un temps. A supposer qu'il y ait la *foi,* le chrétien ordinaire est une figure pitoyable, un homme qui ne sait réellement pas compter jusqu'à trois, et qui, du reste, précisément à cause de son incapacité mentale de calculer, ne mériterait pas d'être aussi durement châtié que le christianisme le lui promet.

117

DE L'HABILETÉ DU CHRISTIANISME. – C'est une adresse du christianisme que d'enseigner la totale indignité, peccabilité et abjection de l'homme en général si hautement que le mépris du prochain n'en est plus possible. « Qu'il pèche tant qu'il veut, il ne se distingue pas néanmoins essentiellement de moi ; c'est moi qui suis indigne et méprisable à tous les degrés », voilà ce que se dit le chrétien. Même ce sentiment a perdu son aiguillon le plus aigu, parce que le chrétien ne croit pas à son abjection individuelle : il est méchant en tant qu'humain en général et se repose un peu sur l'axiome : nous sommes tous de la même espèce.

118

CHANGEMENT DE PERSONNEL. – Aussitôt qu'une religion *domine,* elle a pour adversaires tous ceux qui auraient été ses premiers prosélytes.

119

DESTINÉE DU CHRISTIANISME. – Le christianisme est né pour soulager le cœur ; maintenant il lui faut d'abord accabler le cœur, pour pouvoir ensuite le soulager. Conséquemment il ira à sa perte.

120

LA PREUVE DU PLAISIR. – L'opinion agréable est agréée pour vraie : c'est la preuve du plaisir (ou, comme dit l'Eglise, la preuve de la force), dont toutes les religions sont si fières, alors qu'elles devraient en avoir honte. Si la foi ne rendait pas heureux, il n'y aurait pas de foi : combien peu de valeur elle doit donc avoir !

121

JEU DANGEREUX. – Celui qui aujourd'hui fait place en lui-même au sentiment religieux doit aussi l'y laisser croître, il ne peut faire autrement. Alors son être se transforme peu à peu, les parties dépendantes, limitrophes de l'élément religieux, y prennent la prééminence, l'horizon tout entier de son jugement et de son sentiment en est obnubilé, recouvert par ce passage d'ombres religieuses. Le sentiment ne peut rester en repos ; qu'on se mette donc en garde.

122

LES DISCIPLES AVEUGLES. – Tant qu'un individu reconnaît les forces et les faiblesses de sa théorie, de son art, de sa religion, sa force est encore minime. Le disciple et l'apôtre qui n'a point d'yeux pour les faiblesses de la théorie, de la religion, etc., aveuglé par la vue de son maître et par sa piété envers lui, a donc ordinairement plus de puissance que le maître. Jamais encore, sans les disciples aveugles, l'influence d'un homme et de son œuvre n'a pu s'étendre. Aider au triomphe d'une idée n'a souvent d'autre sens que celui-ci : l'associer si fraternellement à la sottise que le poids de la seconde remporte la victoire pour la première.

123

ÉMIETTEMENT DES ÉGLISES. – Il n'y a pas assez de religion dans le monde pour seulement anéantir les religions.

124

IMPECCABILITÉ DE L'HOMME. – Si l'on a compris comment « le péché est venu au monde », à savoir par les erreurs de la raison en vertu desquelles les hommes

se prennent réciproquement, mieux, l'individu se prend lui-même, pour plus noir et plus méchant que ce n'est en effet le cas, alors le sentiment est totalement soulagé, hommes et monde paraissent de temps à autre dans une auréole d'innocence au point qu'on en tire un bonheur profond. Au milieu de la nature, l'homme est toujours l'enfant en soi. Cet enfant fait sans doute parfois un cauchemar angoissant, mais lorsqu'il ouvre les yeux, il se revoit toujours au paradis.

125

IRRÉLIGIOSITÉ DES ARTISTES. – Homère[8] est parmi ses dieux si bien chez lui et se trouve avec eux si à l'aise en sa qualité de poète qu'il faut absolument qu'il ait été foncièrement irréligieux ; avec la matière que lui proposait la croyance populaire, – une superstition mesquine, grossière, en partie sinistre, – il se comportait aussi librement que le sculpteur avec sa glaise, à savoir avec le même sans-gêne que possédèrent Eschyle[9] et Aristophane[10], et par lequel, à l'époque moderne, les grands artistes de la Renaissance, ainsi que Shakespeare[11] et Goethe, se distinguèrent.

126

ART ET VERTU DE L'INTERPRÉTATION FAUSSE. – Toutes les visions, les terreurs, tous les accablements, les enchantements du saint sont des états morbides bien connus qu'en raison d'erreurs religieuses et psychologiques enracinées, il *interprète* seulement d'autre façon, c'est-à-dire non comme des maladies. – Ainsi peut-être le démon de Socrate est-il aussi une maladie de l'ouïe que, conformément à sa tendance morale dominante, il *s'explique* seulement d'autre façon qu'on ne ferait aujourd'hui. Il n'en va pas autrement de la folie et du délire des prophètes et des prêtres d'oracles ; c'est toujours le degré de savoir, d'imagination, d'effort, de moralité dans la tête et le cœur des interprètes, qui en a *fait* tout cela. Au nombre des effets les plus grands produits par ces hommes qu'on appelle génies et saints, relève celui de se procurer à eux-mêmes des interprètes qui les *mésentendent* pour le salut de l'humanité.

127

VÉNÉRATION DE LA FOLIE. – Parce qu'on remarquait qu'une émotion rendait souvent la tête plus claire et évoquait d'heureuses inspirations, on pensait que les émotions les plus denses permettraient de participer aux inspirations et aux impressions les plus heureuses : et ainsi l'on vénérait les fous, comme étant les sages et les donneurs d'oracles. Il y a là à la base un raisonnement faux.

128

PROMESSES DE LA SCIENCE. – La science moderne a pour but aussi peu de douleur que possible, aussi longue vie que possible – par conséquent une sorte de félicité éternelle, à la vérité fort modeste en comparaison des promesses des religions.

129

LIBÉRALITÉ DÉFENDUE. – Il n'y a pas assez d'amour et de bonté dans le monde pour devoir encore en prodiguer à des êtres imaginaires.

130

SURVIVANCE DU CULTE RELIGIEUX DANS LA CONSCIENCE. – L'Eglise catholique et avant elle tout culte antique maîtrisaient la totalité des moyens par lesquels l'homme est transporté dans des états d'âme extraordinaires et arraché au froid calcul intéressé ou à la rationalité pure. Une Eglise résonnant d'accents profonds, les appels sourds, réguliers, retenus d'une armée de prêtres qui transmet involontairement son excitation à la communauté et la met aux écoutes presque anxieusement comme s'il se préparait au miracle, l'émanation de l'architecture, demeure d'une divinité, qui s'étend à l'infini et fait redouter dans tous les espaces sombres l'éveil de cette divinité – qui voudrait redonner aux hommes de telles priorités, si les présupposés n'en sont plus objets de foi ? Néanmoins, les résultats n'en sont pas perdus : le monde intérieur des états d'âme sublimes, émus, extatiques, profondément déchirés, heureux d'espérance, est devenu inné aux hommes principalement par le culte ; ce qui en subsiste dans l'âme a été cultivé en grand lorsque autrefois il germait, croissait et fleurissait.

131

SURVIVANCES RELIGIEUSES. – Si fort que l’on se croie déshabitué de la religion, ce n’en est pas au point qu’on n’eût pas de plaisir à éprouver des sentiments et des états d’âme religieux, sans contenu intelligible, par exemple dans la musique : et quand une philosophie nous présente la justification d’espérances métaphysiques, de la profonde paix de l’âme qu’on doit leur demander, et par exemple parle « de tout l’Evangile certain dans le regard de la Madone chez Raphaël », nous accueillons de telles expressions et démonstrations avec une disposition particulièrement chaleureuse : le philosophe a ici trop de facilité à prouver, il répond avec ce qu’il lui plaît de donner à un cœur qui se plaît à le prendre. A ce propos, on remarque combien les libres esprits trop peu circonspects ne sont choqués proprement que des dogmes, mais reconnaissent très bien le charme du sentiment religieux ; ils ont peine à laisser aller le dernier à cause des premiers. – En raison de ce besoin – besoin acquis et conséquemment aussi passager – la philosophie scientifique doit sérieusement se garder d’introduire des erreurs en contrebande : même des logiciens parlent de « pressentiments » de la vérité dans la morale et l’art (par exemple du pressentiment, « que l’essence des choses est une ») : ce qui pourtant devrait leur être interdit. Entre les vérités diligemment découvertes et de telles choses « pressenties », il reste cet abîme infranchissable que celles-là sont dues à l’intelligence, celles-ci au besoin. La faim ne prouve pas qu’il y a un aliment pour la satisfaire, mais elle désire cet aliment. « Pressentir » ne signifie pas reconnaître à aucun degré l’existence d’une chose, mais la tenir pour possible dans la mesure où on la désire ou la craint ; le « pressentiment » ne fait pas avancer d’un pas dans le pays de la certitude. – On croit involontairement que les parties d’une philosophie nuancées de religion sont mieux prouvées que les autres ; mais c’est au fond le contraire, on a seulement l’intime désir qu’il *puisse* en être ainsi, partant que ce qui rend heureux soit aussi le vrai. Ce désir nous conduit à acheter de mauvaises raisons pour de bonnes.

132

DU BESOIN CHRÉTIEN DE RÉDEMPTION. – D’après un examen attentif, il doit être possible de trouver au phénomène de l’âme d’un chrétien qu’on appelle le besoin de rédemption, une explication qui soit exempte de mythologie : par conséquent purement psychologique. A la vérité, jusqu’ici les explications psychologiques des états et des phénomènes religieux ont eu mauvaise réputation parce qu’une théologie soi-disant libre couvrait ce domaine de sa présence stérile : car il y

avait chez elle au départ, comme on peut le conjecturer d'après l'esprit de son fondateur, Schleiermacher[12], le dessein arrêté de maintenir la religion chrétienne et de faire subsister la théologie chrétienne ; laquelle devait gagner aux analyses psychologiques des « faits » religieux une nouvelle base et surtout une nouvelle occupation. Sans nous laisser égarer par de pareils devanciers, nous hasardons l'explication suivante du phénomène en question. L'homme a conscience de certaines actions qui sont au bas de l'échelle habituelle des actions, il découvre même en lui un penchant à des actions de ce genre, qui lui paraît presque aussi immuable que tout son être. Qu'il aimerait s'essayer dans cette autre sorte d'actions qui sont reconnues dans l'estime générale pour les plus hautes et les plus grandes, qu'il aimerait se sentir plein de la bonne conscience que doit donner une pensée désintéressée ! Malheureusement, il en reste à ce vœu : le mécontentement de ne pouvoir le satisfaire s'ajoute à toutes les autres sortes de mécontentements qu'ont éveillées en lui son lot d'existence ou les conséquences de ces actions dites mauvaises ; en sorte qu'il s'ensuit un profond malaise, où l'on cherche du regard un médecin qui serait capable de supprimer cette cause et toutes les autres. – Cette situation ne serait pas ressentie avec tant d'amertume si l'homme ne se comparaît impartialement qu'à d'autres hommes : alors il n'aurait aucune raison d'être spécialement mécontent de soi, il porterait simplement sa part du fardeau général d'insatisfaction et d'imperfection humaines. Mais il se compare à un être censé seul capable de ces actions appelées non égoïstes, et vivant dans la conscience perpétuelle d'une pensée désintéressée : Dieu ; c'est parce qu'il se regarde en ce clair miroir que son être lui paraît si trouble, si bizarrement défiguré. Ensuite, l'angoisse la pensée de ce même être, attendu qu'il flotte devant son imagination comme une justice vengeresse : dans toutes les épreuves possibles, grandes et petites de la vie, il croit reconnaître son courroux, ses menaces, et même sentir par avance les coups de fouet de ses juges et de ses bourreaux. Qui le secourra dans ce péril qui, par la perspective d'une incommensurable durée de la peine, surpasse en cruauté toutes les autres terreurs de l'imagination ?

133

Avant de nous représenter cette situation dans ses conséquences ultérieures, avouons-nous cependant que l'homme n'est pas arrivé dans cette situation par sa

« faute » et son « péché », mais par une série d'erreurs de la raison, que c'était la faute du miroir si son être lui est apparu à ce degré obscur et haïssable, et que ce miroir était *son* œuvre, l'œuvre très imparfaite de l'imagination et du jugement humains. Premièrement, un être qui serait capable exclusivement d'actions pures de tout égoïsme est plus fabuleux encore que l'oiseau phénix ; il n'est même pas représentable clairement pour la bonne raison déjà que toute l'idée d'« action non égoïste » s'évanouit en fumée sous l'analyse exacte. *Jamais* un homme n'a fait quoi que ce soit qui fût fait exclusivement pour d'autres et sans aucun mobile personnel ; comment *pourrait-il* faire quoi que ce soit qui fût sans rapport à lui, partant sans une nécessité intérieure (laquelle doit cependant avoir toujours sa raison dans un besoin personnel) ? Comment l'*ego* pourrait-il agir sans *ego* ? Un Dieu qui, en revanche, est *tout* amour, ainsi qu'il arrive qu'on l'admette, ne serait pas capable d'une seule action non égoïste : à ce propos on devrait se souvenir d'une pensée de Lichtenberg[13], empruntée, il est vrai, à une sphère plus humble : « Nous ne pouvons du tout *sentir* pour d'autres, comme on a coutume de le dire ; nous ne sentons que pour nous. Cette proposition sonne dure, mais elle ne l'est pas, si seulement on l'entend bien. On n'aime ni père, ni mère, ni femme, ni enfant, mais les sentiments agréables qu'ils nous procurent », ou, comme dit La Rochefoucauld[14] : « *Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé.* » C'est pourquoi les actes d'amour sont *prisés* plus haut que d'autres, non pas certes à cause de leur essence, mais de leur utilité ; qu'on compare là-dessus les recherches déjà citées plus haut « sur l'origine des sentiments moraux ». Mais dût un homme souhaiter d'être, comme ce Dieu, tout amour, de faire et de vouloir tout pour d'autres, rien pour soi, c'est là encore chose impossible, pour la raison qu'il lui faut faire *beaucoup* pour lui afin de pouvoir faire quoi que ce soit pour d'autres. Puis, cela suppose que l'autre est assez égoïste pour accepter toujours et toujours à nouveau ce sacrifice, cette vie pour lui : en sorte que les hommes d'amour et de sacrifice ont un intérêt à la conservation des égoïstes sans amour et incapables de sacrifice, et que, pour pouvoir exister, la haute moralité devrait expressément *produire* à l'existence de l'immoralité (par où, il est vrai, elle se supprimerait elle-même). – En outre : l'idée d'un Dieu inquiète et humilie tant qu'on y croit, mais quant à la façon dont elle *est née*, c'est sur quoi, dans l'état actuel de l'ethnologie comparée, il ne peut plus y avoir de doute ; et, dès que l'on se rend compte de cette naissance, cette croyance est ruinée. Il en va du chrétien, qui compare son être avec celui de Dieu, comme de don Quichotte, qui déprécie sa propre vaillance parce qu'il a en tête les exploits merveilleux des héros de roman de chevalerie : l'unité qui dans

les deux cas sert de mesure appartient au domaine de la Fable. Mais si l'idée de Dieu disparaît, il en va de même du sentiment du « péché » en tant que crime contre des préceptes divins, en tant que souillure portée à des êtres consacrés à Dieu. Alors il ne reste vraisemblablement que cette inquiétude qui est très parente et très proche de la crainte des châtiments de la justice temporelle ou du mépris des hommes : l'aiguillon le plus cuisant dans le sentiment du péché est désormais brisé quand on s'aperçoit que l'on a par ses actes violé, sans doute, la tradition humaine, les préceptes et les commandements humains, mais sans pourtant mettre en péril par là le « salut éternel de l'âme » et ses relations avec la divinité. Si l'homme, enfin, réussit encore à acquérir la conviction philosophique de la nécessité absolue de toutes les actions et de leur complète irresponsabilité, de l'assimiler dans sa chair et dans son sang, alors disparaîtra aussi ce reste de remords de conscience.

134

Si maintenant le chrétien, comme nous l'avons dit, a été amené au sentiment du mépris de soi par erreur, donc par une explication fausse, non scientifique, de ses actions et de ses sentiments, il doit remarquer avec un extrême étonnement comment cet état de mépris, de remords de conscience, de déplaisir en général, ne se maintient pas, comment occasionnellement des heures arrivent où tout cela lui a fui de l'âme et où il se sent de nouveau libre et vaillant. En vérité, c'est le contentement de soi-même, le bien-être dans sa propre force, de concert avec l'affaiblissement nécessaire de toute excitation profonde par le temps, qui a remporté la victoire : l'homme s'aime de nouveau, il le sent, – mais précisément cet amour neuf, cette neuve estime de soi lui apparaît incroyable, il ne peut y avoir que la descente tout imméritée d'un rayon de la grâce d'en-haut. S'il croyait auparavant dans toutes les impressions percevoir des avertissements, des menaces, des punitions et toutes sortes de signes du courroux divin, il se fait maintenant une interprétation qui donne accès dans ses épreuves à la bonté divine ; tel événement lui paraît plein d'amour, tel autre comme une indication secourable, un troisième, et notamment son état d'âme tout joyeux, comme une preuve que Dieu est clément. De même qu'auparavant, dans l'état de déplaisir, il trouvait de ses actions une explication fausse, il fait de même à présent notamment de ses impressions ; son sentiment de consolation est par lui connu

comme l'effet d'une puissance régnant hors de lui, l'amour avec lequel au fond il s'aime lui-même lui apparaît comme un amour divin ; ce qu'il nomme grâce et prélude de la rédemption est en réalité une grâce et une rédemption venant de lui-même.

135

Ainsi, une psychologie déterminée fausse, une certaine espèce de fantasmagorie dans l'interprétation de ses mobiles et de ses épreuves sont la condition nécessaire pour devenir chrétien et ressentir le besoin de la rédemption. Voit-on clair dans cet égarement de la raison de l'imagination, on cesse d'être chrétien.

136

DE L'ASCÈSE ET DE LA SAINTETÉ CHRÉTIENNES. – Autant des penseurs isolés se sont efforcés de faire passer les rares manifestations de la moralité qu'on a coutume d'appeler ascétisme et sainteté pour un miracle envers lequel tenir au visage la lumière d'une explication raisonnable serait déjà presque un crime et un sacrilège, autant est forte à son tour la séduction qui mène à ce crime. Une puissante impulsion *naturelle* a, de tout temps, conduit à protester en général contre ces manifestations ; la science, étant, comme il a été dit, une imitation de la nature, se permet au moins d'élever des objections contre leur prétendue inexplicabilité, pour ne pas dire inaccessibilité. Il est vrai que jusqu'ici elle n'y a pas réussi : ces phénomènes demeurent inexpliqués, à la grande satisfaction des dits vénérateurs du merveilleux en morale. Car, à parier en général, l'inexpliqué *doit* être absolument inexplicable, l'inexplicable absolument antinaturel, surnaturel, miraculeux – tel est l'axiome formulé dans les âmes de tous les religieux et métaphysiciens (des artistes aussi, lorsqu'ils sont en même temps penseurs) ; alors que l'homme de science voit dans cet axiome le « mauvais principe ». – La première vraisemblance générale à laquelle on arrive par la considération de la sainteté et de l'ascétisme est qu'ils sont d'une nature complexe car presque partout, dans le monde physique comme dans le monde moral, on s'est heureusement trouvé de réduire le prétendu merveilleux au complexe, au multiplement conditionné. Risquons-nous donc à isoler d'abord

quelques impulsions de l’âme des saints et des ascètes et, pour finir, à nous les figurer combinées ensemble.

137

Il y a un acharnement contre *soi-même,* aux manifestations les plus sublimes duquel appartiennent de nombreuses formes d’ascétisme. Certains hommes ont en effet un besoin si grand d’exercer leur force et leur tendance à la domination qu’à défaut d’autres objets, ou parce qu’ils y ont autrement toujours échoué, ils aboutissent enfin à tyranniser certaines parties de leur propre personne, pour ainsi dire des portions ou des degrés d’eux-mêmes. C’est ainsi que plus d’un penseur professe des doctrines qui visiblement ne servent pas à accroître ou à améliorer sa réputation ; plus d’un appelle expressément la déconsidération des autres sur lui, tandis qu’il lui serait aisé de rester par le silence un homme considéré ; d’autres désavouent des opinions antérieures et ne s’effraient pas d’être dès lors jugés inconséquents : au contraire, ils s’y efforcent et se conduisent comme des cavaliers téméraires qui ne prennent tout leur plaisir au cheval que lorsqu’il est devenu furieux, couvert de sueur, ombrageux. Ainsi l’homme s’élève par des chemins dangereux aux plus hautes cimes pour se rire de son angoisse et de ses genoux vacillants ; ainsi le philosophe professe des idées d’ascétisme, d’humilité, de sainteté, dans l’éclat desquelles sa propre figure est enlaidie de la façon la plus odieuse. Cette torture de soi-même, cette raillerie de sa propre nature, ce *spernere se sperni*[15] à quoi les religions ont donné tant d’importance, est proprement un très haut degré de vanité. Toute la morale du Sermon sur la Montagne relève de ce cas : l’homme éprouve une véritable volupté à se faire violence par des exigences excessives et à déifier ensuite ce quelque chose qui commande tyranniquement dans son âme. Dans toute morale ascétique, l’homme adore une partie de soi comme une divinité et doit pour cela nécessairement rendre les autres parties diaboliques.

138

L’humain n’est pas à toute heure d’une égale moralité, c’est chose connue ; si

l’on juge sa moralité selon sa capacité de détachement, de renoncement à soi-même qui mènent au grand sacrifice (lequel, persistant et tourné en habitude, s’appelle sainteté), c’est dans la *passion* qu’il est le plus moral ; l’émotion à son stade supérieur lui offre des mobiles tout nouveaux dont, calme et de sang-froid comme d’ordinaire, il ne se croirait peut-être jamais capable. Comment cela arrive-t-il ? Vraisemblablement du fait de la proche parenté de tout ce qui est grand et détermine de fortes émotions ; une fois porté à une excitation extraordinaire, l’homme peut se déterminer aussi bien à une vengeance effroyable qu’à un effroyable anéantissement de son besoin de vengeance. Ce qu’il veut, sous l’influence de la violente émotion, c’est toujours le grand, le violent, le monstrueux, et remarque-t-il par hasard que le sacrifice de soi-même lui donne autant ou plus encore de satisfaction que le sacrifice d’autrui, il choisit celui-là. Proprement, il ne s’agit donc pour lui que de décharger son émotion ; alors, pour soulager son excitation, il s’empare des épieux des ennemis et les plonge dans sa poitrine. Qu’il y ait quelque grandeur dans le renoncement à soi-même, et non pas seulement dans la vengeance, n’a dû être appris à l’humanité que par une longue accoutumance ; une divinité qui s’offre elle-même en sacrifice fut le symbole le plus fort, le plus efficace de cette sorte de grandeur. C’est comme la victoire sur l’ennemi le plus difficile à vaincre, le soudain assujettissement d’une passion – c’est à ce titre que ce renoncement *apparaît ;* et c’est ainsi qu’il passe pour le comble de la moralité. En réalité, il s’agit là de la substitution d’une représentation à l’autre, la conscience gardant sa même élévation, son même équilibre. Des individus dégrisés, en repos à l’égard de la passion, ne comprennent plus la moralité de ces moments-là, mais l’admiration de tous ceux qui les ont vécus avec eux les soutient ; l’orgueil est leur consolation, lorsque la passion et l’intelligence de leur haut fait faiblissent. Au fond, même ces actions de renoncement à soi-même ne sont pas non plus morales en tant qu’elles ne sont pas expressément accomplies en vue d’autrui ; il vaut mieux dire qu’autrui ne donne à l’âme hautement tendue qu’une occasion de se soulager par ce renoncement.

139

L’ascète aussi cherche à se rendre (sous bien des rapports) la vie *légère* ; et cela d’ordinaire par une soumission complète à une volonté étrangère ou à une

loi et à un rituel de son environnement ; à peu près de la même façon que le brahmane ne laisse plus rien à sa propre détermination et se détermine à chaque minute par un précepte sacré. Cette soumission est un puissant moyen pour se rendre maître de soi ; on est occupé, donc sans ennui, tout en n'ayant aucune excitation de la volonté propre et de la passion ; l'acte consommé, point de sentiment de responsabilité et par conséquent point de tourments de repentir. On a renoncé une fois pour toutes à sa volonté propre, et c'est plus facile que de n'y renoncer qu'une fois par hasard ; tout comme il est plus facile de renoncer tout à fait à un désir que de le mesurer. Si nous pensons à la situation actuelle de l'homme vis-à-vis de l'Etat, nous trouverons, là aussi, que l'obéissance inconditionnelle est plus aisée que l'obéissance sous condition. Le saint se facilite donc la vie par cet abandon total de sa personnalité, et l'on s'abuse quand on admire dans ce phénomène le suprême héroïsme de la moralité. En tout cas, il est plus pénible de maintenir sa personnalité sans incertitude ni injustice que de s'en séparer de la façon qu'on vient de dire ; outre qu'il y faut bien plus d'esprit et de réflexion.

140

Après avoir découvert, dans beaucoup des actions les plus difficilement explicables, des manifestations de ce plaisir de l'*émotion en soi,* je pourrais aussi reconnaître, dans le mépris de soi qui fait partie des caractères de la sainteté, et de même dans les actions où l'on devient le bourreau de soi-même (par la faim et les flagellations, les dislocations des membres, la simulation de l'égarement), un moyen par lequel ces natures luttent contre la lassitude générale de leur volonté de vivre (de leurs nerfs) : elles ont recours aux moyens d'excitation et de torture les plus douloureux pour se relever, au moins de temps en temps, de cet affaissement et de cet ennui où leur grande indolence d'esprit et cette soumission à une volonté étrangère que nous avons décrite les font si souvent tomber.

141

Le moyen le plus ordinaire qu'emploient l'ascète et le saint pour se rendre

enfin la vie encore supportable et intéressante consiste occasionnellement dans la guerre et dans l'alternance de la victoire et de la défaite. Pour cela, il leur faut un adversaire et il le trouve dans ce qu'ils appellent l'« ennemi intérieur ». Autrement dit, ils utilisent leur penchant à la vanité, au désir des honneurs et de la domination, ensuite leurs appétits sensuels, pour se donner le droit de considérer leur vie comme une bataille continuelle et eux-mêmes comme un champ de bataille sur lequel les bons et les méchants esprits luttent avec des accès alternatifs. On sait que l'imagination sensible est modérée, même presque supprimée, par la régularité des rapports sexuels ; qu'au rebours l'abstinence ou l'irrégularité dans ces rapports la déchaînent et l'excitent. L'imagination de beaucoup de saints chrétiens était obscène à un point extraordinaire ; en vertu de cette théorie selon laquelle ces appétits étaient des démons véritables qui sévissaient en eux, ils ne s'en sentaient pas trop responsables ; c'est à ce sentiment que nous devons l'exactitude si instructive de leurs témoignages sur eux-mêmes. Il était de leur intérêt que ce combat fût toujours entretenu à un certain degré d'intensité, parce que c'était par lui, comme j'ai dit, que leur morne vie était entretenue. Mais, afin que le combat parût avoir toujours assez d'importance pour susciter chez les non-saints un intérêt et une admiration durables, il fallait toujours davantage que la sensualité fût déclarée hérétique et qu'elle fût flétrie ; et que le danger de damnation éternelle fût si étroitement lié à ces choses que, très vraisemblablement, durant des siècles entiers, les chrétiens ne firent des enfants qu'avec des remords : quel dommage il a dû en résulter pour l'humanité ! Et donc la vérité se tient ici la tête en bas : attitude particulièrement indécente pour la vérité. Il est vrai que le christianisme avait dit : tout homme est conçu et né dans le péché, et dans le christianisme superlatif de Calderón[16] cette idée apparaît encore une fois condensée et ramassée, sous la forme du plus bizarre paradoxe qu'il y ait, dans les vers connus :

> Le plus grand crime de l'homme
>
> est d'être né[17].

Dans toutes les religions pessimistes, l'acte de procréation est regardé comme mauvais en soi. Ce n'est pas le moins du monde un jugement des hommes en général, pas même le jugement de tous les pessimistes. Empédocle[18], par exemple, n'y voit rien de honteux, de diabolique, de criminel ; au contraire il ne voit dans la grande prairie de perdition *qu'une seule* apparition portant le salut et

l’espoir, Aphrodite ; elle lui est caution que la Discorde ne dominera pas éternellement, mais cédera un jour le sceptre à une divinité plus douce. Les pessimistes chrétiens de la pratique avaient, comme j’ai dit, un intérêt à ce qu’une autre opinion restât dominante ; il leur fallait, pour peupler la solitude et le désert spirituel de leur vie, un ennemi toujours vivant et généralement reconnu, tel que le combattre et le réduire les fit toujours de nouveau voir aux non-saints comme des êtres incompréhensibles, à moitié surnaturels. Lorsque enfin cet ennemi, par suite de leur manière de vivre et de leur santé détruite, prenait la fuite pour toujours, ils s’entendaient toujours à *voir* aussitôt leur for intérieur peuplé de démons nouveaux. L’oscillation de montée et de descente des plateaux de balance, Orgueil et Humilité, intéressait leurs cervelles subtiles aussi bien que l’alternance du désir et de la paix de l’âme. La psychologie d’alors servait non seulement à suspecter tout ce qui est humain, mais à le calomnier, à le flageller, à le crucifier : on *voulait* se trouver aussi pervers et méchant que possible, on *recherchait* l’angoisse du salut de l’âme, la désespérance de sa propre force. Tout élément naturel auquel l’homme attache l’idée de mal, de péché (comme il a coutume de le faire actuellement encore touchant l’élément érotique), importune, assombrit l’imagination, donne un regard farouche, fait que l’homme se querelle avec lui-même et le rend vis-à-vis de lui-même incertain, méfiant. Même ses rêves s’imprègnent d’un arrière-goût de conscience torturée. Et pourtant cette habitude de souffrir du naturel est dans la réalité des choses totalement dénuée de fondement, elle n’est que la conséquence des opinions *sur* les choses[19]. On se rend compte facilement comment les hommes deviennent plus mauvais du fait qu’ils notent comme mauvais ce qui est inévitablement naturel et plus tard le sentent toujours tel. C’est le procédé de la religion et des métaphysiques, qui veulent l’homme méchant et pécheur par nature, que de lui faire suspecter la nature et de le *rendre* ainsi lui-même plus mauvais : c’est de cette façon qu’il apprend à se sentir mauvais, puisqu’il lui est impossible de dépouiller son vêtement de nature. Ayant longtemps vécu au naturel, peu à peu il se sent oppressé d’un tel fardeau de péchés, que des puissances surnaturelles sont nécessaires pour lui ôter ce fardeau : et ainsi se produit le soi-disant besoin de rédemption qui répond à un état de péché pas du tout naturel, mais acquis par l’éducation. Qu’on parcoure une à une les thèses morales exposées dans les chartes du christianisme, et l’on trouvera partout que les exigences sont tendues outre mesure, afin que l’homme n’y *puisse* pas suffire : l’intention n’est pas qu’il *devienne* plus moral, mais qu’il se sente *le plus possible pécheur*. Si ce sentiment n’était pas *agréable* à l’homme –

pourquoi aurait-il conçu une telle représentation et s’y serait-il tenu si longtemps ? De même que dans le monde antique s’est dépensé un immense capital d’esprit et d’invention pour accroître la joie de vivre par des cultes solennels, au temps du christianisme, il a été sacrifié de même immensément d’esprit à une autre ambition : l’homme devait se sentir pécheur de toute façon et être par là généralement stimulé, *vivifié, animé.* Stimuler, vivifier, animer, à tout prix – n’est-ce pas le mot d’ordre d’une époque énervée, trop mûre, trop civilisée ? Le cercle de tous les sentiments naturels avait été cent fois parcouru, l’âme était devenue lasse : c’est alors que le saint et l’ascète trouvèrent des charmes de la vie d’un genre nouveau. Ils s’exposèrent à tous les regards, non pas, à vrai dire, pour être imités du grand nombre, mais comme un spectacle terrifiant, et néanmoins séduisant, qui se représentait sur les confins du monde et de l’au-delà du monde où chacun croyait alors apercevoir tantôt des rayons de lumière célestes, tantôt de sinistres langues de flammes jaillissant des profondeurs. L’œil du saint, dirigé sur la signification à tout égard effrayante de la brève vie terrestre, sur l’imminence du jugement dernier quant à l’étendue infinie d’une nouvelle vie, cet œil ardent dans un corps à demi consumé faisait trembler les hommes du vieux monde presque jusqu’en leur tréfonds ; fixer le regard, le détourner avec épouvante, chercher de nouveau l’attrait du spectacle, y céder, s’en saouler jusqu’à ce que l’âme frémît d’ardeur et de frisson fiévreux, – ce fut la dernière *jouissance que l’Antiquité inventa,* une fois qu’elle était devenue insensible au spectacle de la chasse aux bêtes et des luttes de l’homme.

142

Pour résumer ce qui a été dit, cet état d’âme où se plaît le saint ou l’apprenti saint, se compose d’éléments que nous connaissons tous bien, sauf que, sous l’influence d’idées autres que religieuses, ils se montrent sous une couleur différente, et alors encourent d’ordinaire le blâme des hommes autant que, sous cette chamarrure de religion et d’ultime signification de l’être, ils peuvent compter sur l’admiration, la vénération même, – du moins autant qu’ils pouvaient y compter dans des temps antérieurs. Tantôt, le saint pratique ce défi à soi-même qui est parent du désir de domination et même au plus solitaire donne la sensation de la puissance ; tantôt son sentiment débordant saute du désir de donner carrière à ses passions au désir de les arrêter court comme des chevaux

sauvages, sous la pression puissante d’une âme fière ; tantôt il veut une cessation complète de tous les sentiments destructeurs, torturants, excitants, un sommeil éveillé, un repos durable au sein d’une indolence brute, animale et végétative ; tantôt il cherche la lutte et l’allume en lui parce que l’ennui lui impose ses bâillements : son autodivinisation il la traite par le mépris de soi et la cruauté, il se plaît à l’éveil sauvage de ses appétits et à la douleur acérée du péché, voire à l’idée de sa perdition, il sait mettre une entrave à ses passions, par exemple à celle de l’extrême désir de domination, si bien qu’il passe à l’extrême humilité et que son âme traquée est par ce contraste arrachée de tous les gonds ; et enfin quand il rêve de visions, d’entretiens avec les morts ou les divinités, c’est au fond une espèce rare de jouissance qu’il désire, peut-être cette jouissance dans laquelle toutes les autres sont ramassées en un nœud. Novalis[20], une des autorités en matière de sainteté par expérience et par instinct, exprime quelque part tout le secret avec une joie naïve : « Il est assez étonnant que l’association de la volupté, de la religion et de la cruauté n’ait pas depuis longtemps rendu les hommes attentifs à leur parenté intime et à leur tendance commune. »

143

Ce n’est pas ce qu’est le saint, mais ce qu’il *signifie* aux yeux du non-saint, qui lui donne sa valeur dans l’histoire universelle. C’est parce qu’on se trompait sur lui, parce qu’on *expliquait à faux* ses états d’âme et qu’on le séparait de soi autant que possible, comme quelque chose d’absolument incomparable et d’étrangement surnaturel : c’est par là qu’il s’assura cette force extraordinaire avec laquelle il put s’imposer à l’imagination de peuples entiers, d’époques entières. Lui-même ne se connaissait point ; lui-même entendait le livre de ses tendances, de ses inclinations, de ses actions, selon un art d’interprétation aussi affecté et aussi artificiel que l’interprétation pneumatique de la Bible[21]. Ce qu’il y avait de contourné et de morbide dans sa nature, avec son amalgame de misère intellectuelle, de médiocre savoir, de santé altérée, de nerfs exaspérés, restait aussi caché à son regard qu’à celui de son témoin. Il n’était pas un homme particulièrement bon, encore moins un homme particulièrement sage : mais il *signifiait* quelque chose qui dépassait la mesure humaine en bonté et en sagesse. La foi en sa personne soutenait la foi au divin et au merveilleux, à un sens religieux de toute existence, à l’imminence du jugement dernier. Dans l’éclat

vespéral d'un soleil de fin du monde qui rayonnait sur les peuples chrétiens, l'ombre du saint prenait des proportions énormes jusqu'à s'élever à une hauteur telle que, même dans notre temps qui ne croit plus en Dieu, il y a encore des penseurs qui croient aux saints.

144

Il va de soi qu'à cette image du saint, esquissée d'après la moyenne de l'espèce tout entière, on peut opposer telle autre image qui produirait sans doute une impression plus agréable. Des exceptions isolées se distinguent de l'espèce, soit par une grande douceur et un grand amour des hommes, soit par le charme d'une efficace inusitée ; d'autres jouissent d'un suprême attrait parce que des conceptions illusoires ont répandu sur tout leur être des torrents de lumière ; c'est le cas, par exemple, du célèbre fondateur du christianisme, lequel se tenait pour le Fils de Dieu et partant se sentait exempt de péché ; si bien que par une chimère – que l'on ne doit pas juger trop durement parce que toute l'Antiquité fourmille de fils de Dieu – il atteignit le même but, le sentiment de complète exemption de péché, de totale irresponsabilité, que tout homme aujourd'hui peut acquérir par la science. – J'ai également négligé les saints hindous, qui se placent à un degré intermédiaire entre les saints chrétiens et les philosophes grecs et ne représentent pas un type pur : la connaissance, la science – dans la mesure où il y en avait une –, l'élévation au-dessus des autres hommes par l'exercice de la logique et l'éducation de la pensée étaient chez les bouddhistes autant exigées comme la marque de sainteté que ces mêmes qualités sont, dans le monde chrétien, écartées et excommuniées comme indice de non-sainteté.

---

1 George Gordon Byron (1788-1824), poète romantique anglais, 6e baron Byron, est né à Douvres. Ce sont des vers extraits de sa tragédie *Manfred* (1816), écrite en Suisse, I, 1 :
La douleur devient connaissance : qui connaît le plus
doit souffrir le plus profondément de la fatale vérité,
l'arbre de la connaissance n'est pas celui de la vie.

2 Horace (65-8 av. J.-C.), poète lyrique romain, écrivit un *Ars poetica.* Ce sont quelques vers extraits de ses *Odes*, II, 11 :
Maltraites-tu ton pauvre entendement
par l'idée de l'énigme de l'éternité ?
Pourquoi pas s'étendre sous les hauts platanes ou ici
sous les pins ?

3 Comme Schopenhauer dans *Le Fondement de la morale*, Nietzsche s'oppose au théologisme et, en particulier, aux hypothèses théologiques. Il confond « habitudes religieuses » et « besoin métaphysique » comme étant, dans l'ensemble, des dispositions peu favorables à l'exercice des méthodes scientifiques.

4 De Goethe sont ces vers extraits du *Chant copte.* Voir *Le Divan occidental-oriental* (1819), Paris, Aubier, 1940, traduction de Lichtenberger.

5 La *Moira* est d'une évocation permanente chez Schopenhauer dans *Le Monde comme volonté et comme représentation.* Nietzsche la cite dans *La Naissance de la tragédie*, 3. – *Moira* (ou Moire, en français) est un nom pour le destin. Les *Moirai* sont encore les Filles de la Nuit que les Latins appelleront les Parques. Ces deux termes viennent du terme grec *Moros,* signifiant « en partage ».

6 Sir John Lubbock (1834-1913), banquier célèbre né à Londres, fut connu par ses œuvres de vulgarisation scientifique, particulièrement en archéologie, anthropologie et entomologie. Il publia, entre autres ouvrages, *Les Origines de la civilisation et la condition primitive de l'homme* (1870) dont Nietzsche possédait une traduction publiée en 1875, voir page 239 de cette traduction. Autre œuvre également anthropologique de Lubbock : *Mariage, totémisme et religion* (1911).

7 Tout particulièrement dans *Les Souffrances du jeune Werther* (1774), Goethe exprime sa confiance exclusive en la nature : « Elle seule est infiniment riche ; elle seule fait le grand artiste. »

8 Homère était-il irréligieux ? En tout cas, on peut dire qu'il n'était probablement pas d'une classe noble, si l'on en juge sa connaissance très développée de la vie des pauvres de son époque et des diverses catégories sociales, telle celle des pécheurs. Ses tableaux populaires œuvrent certainement en faveur de la sincérité de son récit.

9 On peut pourtant penser qu'Eschyle (525-456 av. J.-C.), le premier des auteurs tragiques d'après Nietzsche, était initié aux Mystères d'Eleusis.

10 D'Aristophane (env. 445-385 av. J.-C.) on ne connaît que peu de choses de sa vie. De tendance conservatrice, opposé aux démocrates et aux radicaux, et partisan de la paix avec Sparte : c'est ce qui apparaît de lui à travers ses comédies. Il refusait tout modernisme, en art, en philosophie et en politique. Probablement aussi en religion.

11 William Shakespeare était-il irréligieux ? Peut-être, mais, dans *Le Marchand de Venise* (1596), il voudrait que « les chapelles soient des églises et les chaumières des palais ». Dans *Hamlet* (1600), il prétend aussi qu'il y a « plus de choses dans le ciel et sur la terre » que ne peut en rêver Horatio. Quant à Goethe, également cité ici, il écrivit à Charlotte de Stein, « Je suis une fois pour toutes perdu pour ces cérémonies religieuses. »

12 Friedrich Ernst Daniel Schleiermacher (1765-1834), théologien protestant et philosophe allemand, fut professeur de théologie à Berlin de 1810 à 1834.

13 La « pensée » est de Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799), physicien et satiriste allemand, dont Nietzsche possédait l'ouvrage intitulé *Vermischte Schriften,* édité à Göttingen, 1867 (voir tome I, p. 83).

14 Il s'agit encore du même ouvrage de La Rochefoucauld possédé par Nietzsche, *Réflexions*, *op. cit.*, 374.

15 *Spernere se sperni,* expression latine signifiant « mépriser sa propre abjection », mais qui n'impliquerait ni l'humiliation ni la honte, au contraire une sorte particulière de vanité.

16 Pedro Calderón de la Barca (1600-1681), dramaturge et théologien espagnol, entra, en 1650, dans l'ordre des Franciscains. Il est l'auteur de 120 comédies et de 20 petites pièces.

17 Extrait *de La vie est un songe* (1635), 1, 2, de Calderón. Dans *La Naissance de la tragédie* 3 (voir notre édition dans les Classiques de la Philosophie, Paris, Le Livre de Poche, 1994), Nietzsche fait dire au vieux Silène : « Race éphémère et misérable, enfant du hasard et de la peine, pourquoi me forces-tu à te révéler ce qu'il vaudrait mieux pour toi ne jamais entendre ? Ce que tu dois préférer à tout, c'est pour toi l'impossible : c'est de n'être pas né, de ne pas *être*, d'être *néant.* Mais, après cela, ce que tu peux désirer de mieux, – c'est de mourir bientôt » Ensuite, Nietzsche reprend autrement la sentence de Silène : « pour eux, la pire des choses est une mort rapide et, en second lieu, de devoir mourir un jour ».

18 Empédocle (env. 490-430 av. J.-C.), philosophe grec, pour qui tous les événements découlent de la fusion et de la division des éléments primordiaux que sont l'air, le feu, la terre et l'eau. Dans le fragment 26, Empédocle indique comment les éléments se dissolvent les uns dans les autres et prennent l'apparence des hommes : « Tantôt sous l'action de l'Amour ils se fondent en une même entité, tantôt éparpillés par l'effet de la Haine ennemie ils se voient divisés » (cf. *Trois Contemporains. Héraclite, Parménide, Empédocle,* traduction Yves Battistini, Paris, Gallimard, 1955, p. 136).

19 « La conséquence des opinions *sur* les choses » : on sait que la rhétorique est une manière de changer l'opinion des hommes sur les choses. Voir A.Kremer-Marietti, *Nietzsche et la rhétorique,* Paris : Presses Universitaires de France, 1992. La raison du rôle essentiel attribué par les Grecs à la rhétorique est « la croyance selon laquelle toute chose dépend de la représentation qu'en donne le pouvoir de la parole » (*op. cit.,* p. 54).

20 Novalis est le pseudonyme du baron Friedrich von Hardenberg (1772-1801), poète lyrique allemand, le chef de file du premier romantisme en Allemagne. Il a été vu comme le poète et le philosophe de « l'idéalisme magique ». Dans les *Fragments inédits* (Paris, Stock, 1927, traduction Claretie), Novalis affirme que le christianisme est la religion de la volupté et que « le péché est le grand attrait qui suscite l'amour de la divinité ».

21 Voir la note 12. L'interprétation « pneumatique » concerne une interprétation de la Bible rattachant l'existence du Livre Saint au miracle d'une révélation supérieure des choses divines. Cette interprétation est surtout fondée sur le point de vue spirituel de la gnose.

CHAPITRE IV

DE L'ÂME DES ARTISTES ET DES ÉCRIVAINS

145

LE PARFAIT EST CENSÉ N'ÊTRE PAS DEVENU. – Nous sommes habitués, en face de toute chose parfaite, à ne pas poser le problème du devenir, et à jouir de sa présence comme si elle avait surgi du sol par un tour de magie. Vraisemblablement, nous sommes là encore sous l'influence d'un sentiment mythologique archaïque. Nous subissons *presque* encore la même impression (par exemple devant un temple grec comme celui de Paestum) que si un beau matin un dieu avait en se jouant bâti sa demeure de ces blocs énormes ; ou, parfois, que si une âme avait soudain pénétré par enchantement dans une pierre et voulait maintenant parler par son entremise. L'artiste sait que son œuvre n'aura son plein effet que si elle incite la croyance à une improvisation, à une miraculeuse soudaineté de production ; aussi aide-t-il volontiers à cette illusion et introduit-il dans l'art, au commencement de la création, tels éléments d'inquiétude enthousiaste, de désordre aux tâtonnements d'aveugle, de rêve vigilant, comme un moyen de tromper, pour disposer l'âme du spectateur ou de l'auditeur de telle sorte qu'elle croie au jaillissement soudain du parfait. La science de l'art, cela s'entend, doit contredire de la façon la plus expresse cette illusion, et démontrer les fausses conclusions et les mauvaises habitudes de l'intelligence, grâce auxquelles elle tombe dans les filets de l'artiste.

146

LE SENS DE LA VÉRITÉ CHEZ L'ARTISTE. – L'artiste a, quant à la connaissance de la vérité, une moralité plus faible que le penseur ; il ne veut absolument pas se laisser enlever les signes brillants et profonds de la vie et se met en garde contre méthodes et résultats par trop simplistes. En apparence, il lutte pour la dignité et l'importance supérieure de l'homme, en vérité il ne veut pas abandonner les conditions des effets les meilleurs pour son art, et tels que le fantastique, le

mythique, l'incertain, l'extrême, le sens du symbole, la surestime de la personnalité, la croyance au miracle du génie : il estime ainsi, comme plus considérable que le dévouement scientifique à la vérité, la permanence de son genre de création sous toute forme, aussi simple que paraisse cette dernière.

147

L'ART, CONJURATEUR DES MORTS. – L'art assume accessoirement la tâche de conserver l'être, même de rendre un peu de couleur, à des représentations éteintes et pâlies ; il tresse, quand il s'acquitte de cette tâche, un lien autour de siècles divers et en fait revenir les esprits. A la vérité, ce n'est, comme au-dessus des tombeaux, qu'une vie apparente, qui par là prend naissance, ou bien, dans le rêve, comme le retour des morts chéris, mais, pour quelques instants, au moins le vieux sentiment s'éveille, une fois encore, et le cœur bat selon un rythme oublié. Il faut, en considérant cette utilité générale de l'art, pardonner à l'artiste de ne point se placer aux premiers rangs de la culture et de la *virilisation* progressive de l'humanité : il est toute sa vie resté un enfant ou un adolescent et s'est tenu au stade où l'a pris sa vocation artistique ; or, les sentiments des premiers degrés de la vie sont, de l'aveu général, plus proches de ceux des périodes passées que de ceux du siècle présent. Bon gré mal gré, il aura pour tâche de rendre l'humanité enfant ; c'est sa gloire et sa limite.

148

LE POÈTE, ADOUCISSEUR DE LA VIE. – Les poètes, puisque eux aussi veulent adoucir la vie des humains, détournent leur regard des vicissitudes du présent ou aident le présent à prendre, par une lueur qu'ils font briller du passé, des couleurs nouvelles. Pour y réussir, il leur faut être eux-mêmes à beaucoup d'égards des êtres tournés vers le passé : en sorte qu'ils peuvent servir de pont pour mener à des époques et des idées très lointaines, à des religions et des civilisations mourantes ou mortes. Ils sont assurément toujours et nécessairement des *Epigones*. On peut certes dire ce qu'il y a de défavorable dans leurs moyens d'adoucir la vie : ils corrigent et guérissent seulement en passant, seulement pour le moment ; ils empêchent même l'homme de travailler à une amélioration véritable de son état, en supprimant et en déchargeant par des palliatifs la passion des inquiets qui poussent à l'action.

149

LA LENTE FLÈCHE DE LA BEAUTÉ. – Le genre de beauté le plus noble est celui qui ne ravit pas d'un seul coup, qui ne livre pas d'assauts orageux et grisants (ce genre-là provoque facilement le dégoût), mais qui lentement s'insinue, qu'on emporte avec soi presque à son insu et qu'un jour, en rêve, on redécouvre, mais qui enfin, après nous avoir longtemps tenu modestement au cœur, prend de nous possession complète, remplit nos yeux de larmes, notre cœur de désir. – Que désirons-nous donc à l'aspect de la beauté ? C'est d'être beaux : nous nous figurons que beaucoup de bonheur y est attaché[1]. – Mais c'est une erreur.

150

L'ART EN PUISSANCE D'ÂME. – L'art relève la tête quand les religions perdent du terrain. Il recueille une foule de sentiments et de tendances produites par la religion, les prend à cœur et devient alors lui-même plus profond, avec un plus d'âme au point qu'il peut communiquer l'élévation et l'enthousiasme, ce qu'auparavant il ne pouvait pas encore. La richesse du sentiment religieux, grossie en torrent, déborde toujours de nouveau et veut conquérir de nouveaux royaumes ; cependant le progrès des lumières a ébranlé les dogmes de la religion et inspiré une défiance fondamentale : alors, par les lumières chassé de la sphère religieuse, le sentiment se jette dans l'art ; en quelques cas aussi dans la vie politique, voire même directement dans la science. Partout où dans les efforts humains on perçoit une sombre coloration supérieure, on peut conjecturer que la crainte des esprits, le parfum de l'encens et les ombres de l'Eglise y sont restés attachés.

151

PAR QUOI LE MÈTRE DONNE DE LA BEAUTÉ. – Le mètre pose un voile sur la réalité ; il donne lieu à quelque artifice de langage, quelque indécision de pensée ; par l'ombre qu'il jette sur les idées, tantôt il cache, tantôt il fait ressortir. De même que l'ombre est nécessaire à plus de beauté, de même l'« obscur » est nécessaire à plus de clarté. – L'art rend supportable l'aspect de la vie en la recouvrant du voile de la pensée indécise.

152

L'ART DES ÂMES LAIDES. – On trace à l'art des limites trop étroites, si l'on exige que seules les âmes bien ordonnées, moralement équilibrées, puissent avoir en lui leur expression. De même que dans les arts plastiques, de même il y a en musique et en poésie un art des âmes laides, à côté de l'art des belles âmes ; et les plus puissants effets de l'art, briser les âmes, mouvoir les pierres, changer les bêtes en hommes, c'est cet art-là peut-être qui les a le mieux réussis.

153

L'ART REND LE CŒUR LOURD AU PENSEUR. – Quelle est la force du besoin métaphysique et avec quelle peine finalement la nature s'en sépare, on peut le déduire de ce que, dans l'esprit libre encore, alors qu'il a secoué toute métaphysique, les plus hauts effets de l'art produisent aisément une résonance des cordes métaphysiques dès longtemps muettes, voire brisées, lorsque, par exemple, à un certain passage de la Neuvième Symphonie de Beethoven, il se sent planer au-dessus de la terre dans un dôme d'étoiles, le rêve de l'*immortalité* au cœur : toutes les étoiles semblent scintiller autour de lui et la terre descendre toujours plus profondément. – Prend-il conscience de cet état, il sentira peut-être une piqûre profonde au cœur et soupirera après l'être qui lui ramènerait la bien-aimée perdue, qu'on l'appelle Religion ou Métaphysique. C'est en de pareils moments que son caractère intellectuel est mis à l'épreuve.

154

JOUER AVEC LA VIE. – Il fallait la facilité et l'aisance de l'imagination homérique pour assoupir et un moment supprimer la conscience démesurément passionnée, l'intelligence trop aiguisée des Grecs. Si la parole est chez eux à l'intelligence, combien âpre et cruelle apparaît alors la vie ! Ils ne se font point illusion, mais ils entourent exprès la vie d'un jeu de mensonges. Simonide[2] conseillait à ses compatriotes de prendre la vie comme un jeu ; ils connaissaient trop le sérieux de la douleur (la misère des hommes est justement le thème sur lequel les dieux aiment tant entendre chanter) et ils savaient que par le seul moyen de l'art la misère même pouvait devenir jouissance. Mais, en punition de cette façon de voir, ils furent tellement obnubilés par le plaisir de faire des

fables, qu'il leur était pénible dans la vie de tous les jours de se tenir purs de mensonge et d'imposture ; d'ailleurs, tout peuple de poètes a le même plaisir au mensonge et par-dessus le marché n'en est pas responsable. Les peuples voisins trouvaient sans doute parfois que c'était à en désespérer.

155

CROYANCE À L'INSPIRATION. – Les artistes ont intérêt à ce qu'on croie aux intuitions soudaines, aux soi-disant inspirations ; comme si l'idée de l'œuvre d'art, du poème, la pensée fondamentale d'une philosophie, tombait du ciel comme un rayon de la grâce. En vérité, l'imagination du bon artiste ou penseur produit constamment du bon, du médiocre et du mauvais, mais son *jugement*, extrêmement aiguisé, exercé, rejette, choisit, combine ; ainsi, l'on se rend compte aujourd'hui d'après les carnets de Beethoven qu'il a composé peu à peu ses plus magnifiques mélodies et les a en quelque sorte tirées d'ébauches multiples. Celui qui discerne moins sévèrement et s'abandonne volontiers à la mémoire productrice pourra, dans certaines conditions, devenir un grand improvisateur ; mais l'improvisation artistique est à un niveau fort bas en comparaison des idées d'art choisies sérieusement et avec peine. Tous les grands hommes sont de grands travailleurs, infatigables non seulement à inventer, mais encore à rejeter, passer au crible, modifier, arranger.

156

ENCORE L'INSPIRATION. – Si l'énergie créatrice s'est quelque temps condensée et a été empêchée dans son cours par un obstacle, elle fournit à la fin un flot aussi subit que si une inspiration immédiate s'accomplissait sans aucun travail intérieur préalable, un véritable miracle. C'est ce qui constitue la fameuse illusion, au maintien de laquelle, comme j'ai dit, l'intérêt de tous les artistes est un peu trop attaché. Le capital n'a fait juste que *s'accumuler*, il n'est pas tombé du ciel d'un seul coup. Il y a du reste encore, par ailleurs, l'apparence d'une telle inspiration par exemple dans le domaine de la bonté, de la vertu, du vice.

157

LES SOUFFRANCES DU GÉNIE ET LEUR VALEUR. – Le génie artistique veut procurer

une jouissance, mais quand il se tient à un très haut niveau, il lui manque facilement des amateurs ; il offre des mets, mais on n'en veut pas. Cela lui donne, dans certains cas, un pathétique ridicule et touchant ; car au fond il n'a aucun droit de contraindre les hommes à goûter le plaisir. Son fifre résonne, mais personne ne veut danser, cela peut-il être tragique ? Peut-être, après tout. – Enfin, pour compenser cette privation, il a plus de plaisir à créer que le reste des hommes n'en a dans tous les autres genres d'activité. On ressent un sentiment excessif de ses souffrances parce que sa plainte est plus haute, sa bouche plus éloquente ; et *parfois* ses souffrances sont réellement très grandes, mais seulement parce que son ambition, son envie sont si grandes. Le génie savant, comme Kepler[3] et Spinoza[4], n'est pas à l'ordinaire aussi exigeant et ne met pas en un tel relief ses souffrances et ses privations, en réalité plus grandes. Il a le droit de compter avec plus d'assurance sur la postérité et de rejeter le présent ; tandis qu'un artiste qui fait de même joue toujours un jeu désespéré, où son cœur doit souffrir. Dans des cas tout à fait rares – alors que dans le même individu se combinent le génie de produire et de connaître et le génie moral – vient s'ajouter auxdites douleurs cette sorte de douleurs encore qui doivent être regardées comme les exceptions les plus singulières du monde : les sentiments extra et supra-personnels qui s'appliquent à un peuple, à l'humanité, à l'ensemble de la civilisation, à tout être souffrant : lesquelles tirent leur valeur de l'association avec des connaissances particulièrement pénibles et abstruses (la pitié a peu de valeur en soi). Mais quelle mesure, quelle balance d'essai y a-t-il pour leur authenticité ? N'est-il pas presque commandé de se défier de tous ceux qui disent avoir eux-mêmes des sentiments de cette nature ?

158

FATALITÉ DES GRANDEURS. – Toute grande apparition est suivie de la décadence, spécialement dans le domaine de l'art. Le modèle de la grandeur excite les natures un peu vaines à l'imitation superficielle ou à l'exagération ; c'est la fatalité que tous les grands talents ont en eux d'étouffer beaucoup de forces et de germes plus faibles et de faire, pour ainsi dire, le vide autour d'eux dans la nature. Le cas le plus heureux dans le développement d'un art est que plusieurs génies se limitent réciproquement ; grâce à cette lutte, il y a d'ordinaire pour les natures plus faibles et plus tendres un peu d'air et de lumière aussi.

159

L'ART PÉRILLEUX POUR L'ARTISTE. – Lorsque l'art s'empare violemment d'un individu, il le ramène à des conceptions d'époques où l'art fleurissait avec le plus de force, il exerce donc une influence rétrograde. L'artiste s'engage toujours davantage dans la vénération des excitations soudaines, croit aux dieux et aux démons, anime la nature, prend la science en haine, devient mobile dans ses tendances, tout comme les hommes de l'Antiquité, et souhaite un bouleversement de toutes les conditions qui ne sont pas favorables à l'art, et cela avec la violence et l'iniquité d'un enfant. Or, en soi l'artiste est déjà un être arriéré parce qu'il reste dans le jeu propre à la jeunesse et à l'enfant : à cela vient s'ajouter que peu à peu il subit une déformation qui le fait rétrograder vers d'autres temps. Ainsi finit par se produire un violent antagonisme entre lui et les hommes du même âge de son époque, et une fin troublée ; ainsi, d'après les récits des Anciens, Homère et Eschyle finirent par vivre et mourir dans la mélancolie.

160

ÊTRES FICTIFS. – Quand on dit que l'auteur dramatique (et généralement l'artiste) crée réellement des caractères, c'est là une belle illusion, une exagération, dans l'existence et la propagation de laquelle l'art célèbre un triomphe qu'il n'a pas voulu et qui est pour ainsi dire en excès. De fait, nous ne savons pas grand-chose d'un homme vivant réel et nous faisons une généralisation très superficielle, quand nous lui attribuons tel ou tel caractère : c'est à cette situation *très imparfaite* vis-à-vis de l'homme que répond le poète, en faisant (c'est en ce sens qu'il « crée ») des esquisses d'hommes aussi superficielles que l'est notre connaissance des hommes. Il y a beaucoup de poudre aux yeux dans ces caractères créés par les artistes ; ce ne sont pas du tout des produits naturels incarnés, mais, semblables aux hommes peints un peu trop légèrement, ils ne supportent pas d'être regardés de près. Même si l'on dit que le caractère des hommes vivants ordinaires se contredit souvent, tandis que celui que crée le dramaturge est le modèle qui a flotté devant les yeux de la nature, c'est totalement faux. Un homme réel est quelque chose d'absolument *nécessaire* (même avec ses soi-disant contradictions), mais nous ne connaissons pas toujours cette nécessité. L'être inventé, le fantôme, a la prétention de

signifier quelque chose de nécessaire, mais seulement pour des gens qui ne comprennent un homme réel que dans une simplification grossière et antinaturelle : si bien qu'un ou deux gros traits souvent répétés, avec beaucoup de lumière dessus et beaucoup d'ombre et de demi-obscurité autour, répondent à toutes leurs exigences. Ils sont ainsi facilement disposés à traiter le fantôme comme un homme réel, nécessaire, parce qu'ils sont accoutumés à prendre dans l'homme réel un fantôme, une silhouette, une abréviation arbitraire, pour la totalité. – Que le peintre et le sculpteur expriment le moins du monde l'« Idée » de l'homme, c'est là une vaine imagination et une illusion des sens : on est tyrannisé par l'œil quand on parle de pareille façon, parce que cet œil ne voit du corps humain que la surface, que la peau ; mais l'intérieur du corps rentre tout autant dans l'Idée. L'art plastique veut rendre les caractères visibles au niveau de la peau ; l'art du langage use de la parole pour le même but, il rend le caractère par le son articulé. L'art part de la naturelle *ignorance* de l'homme sur son être intérieur (corps et caractère) : il n'existe pas pour les physiciens et les philosophes.

161

EXCÈS D'ESTIME DE SOI DANS LA FOI AUX ARTISTES ET AUX PHILOSOPHES. – Nous pensons tous que l'excellence d'une œuvre d'art, d'un artiste, est prouvée, quand ils nous saisissent, nous ébranlent. Mais il faudrait d'abord que *notre propre excellence* de jugement et d'impression fût prouvée : ce qui n'est pas le cas. Qui a, dans le domaine de l'art plastique, plus saisi et ravi que le Bernin[5], qui a plus puissamment agi que ce rhéteur postérieur à Démosthène[6] qui introduisit le style asien[7] et le fit dominer deux siècles durant ? Cette autorité sur des siècles entiers ne prouve rien pour l'excellence et la valeur durable d'un style ; c'est pourquoi il ne faut pas avoir trop d'assurance dans sa bonne opinion d'un artiste quelconque : c'est là non seulement la foi en la vérité de nos impressions, mais encore en l'infaillibilité de notre jugement ou de notre impression, quand jugement ou impression ou l'un et l'autre peuvent eux-mêmes être d'espèce trop grossière ou trop fine, surexcités ou incultes. De même, les effets bienfaisants et édifiants d'une philosophie, d'une religion ne prouvent rien pour leur vérité : tout aussi peu que le bonheur que l'aliéné goûte à son idée fixe ne prouve quoi que ce soit en faveur du caractère raisonnable de cette idée.

CULTE DU GÉNIE PAR VANITÉ. – Pensant du bien de nous, mais n'attendant pourtant pas du tout de nous de pouvoir former seulement l'ébauche d'un tableau de Raphaël[8] ou une scène pareille à celles d'un drame de Shakespeare[9], nous nous persuadons que le talent de ces choses est un miracle tout à fait démesuré, un hasard fort rare, ou, si nous avons encore des sentiments religieux, une grâce d'en haut. C'est ainsi que notre vanité, notre amour-propre, favorise le culte du génie : car ce n'est qu'à condition d'être supposé très éloigné de nous, comme un *miraculum,* qu'il ne nous blesse pas (Goethe[10] même, l'homme sans envie, nommait Shakespeare son étoile des hauteurs lointaines ; sur quoi l'on peut se rappeler ce vers : « Les étoiles, on ne les désire pas »). Mais abstraction faite de ces suggestions de notre vanité, l'activité du génie ne paraît pas le moins du monde quelque chose de foncièrement différent de l'activité de l'inventeur en mécanique, du savant astronome ou historien, du maître en tactique. Toutes ces activités s'expliquent si l'on se représente des hommes dont la pensée est active dans une direction unique, qui utilisent toutes choses comme matière première, qui ne cessent d'observer diligemment leur vie intérieure et celle d'autrui, qui ne se lassent pas de combiner leurs moyens. Le génie ne fait rien que d'apprendre d'abord à poser des pierres, ensuite à bâtir, que de chercher toujours des matériaux et de travailler toujours à y mettre la forme. Toute activité de l'homme est compliquée à miracle, non pas seulement celle du génie : mais aucune n'est un « miracle ». – D'où vient donc cette croyance qu'il n'y a de génie que chez l'artiste, l'orateur et le philosophe ? qu'eux seuls ont une « intuition » ? (Mot par lequel on leur attribue une sorte de lorgnette merveilleuse avec laquelle ils voient directement dans l'« être » !). Les hommes ne parlent intentionnellement de génie que là où les effets de la grande intelligence leur sont le plus agréables et où ils ne veulent pas d'autre part éprouver d'envie. Nommer quelqu'un « divin » c'est dire : « ici nous n'avons pas à rivaliser ». En outre : tout ce qui est fini, parfait, excite l'étonnement, tout ce qui est en train de se faire est déprécié. Or personne ne peut voir dans l'œuvre de l'artiste comment elle *s'est faite ;* c'est son avantage, car partout où l'on peut assister à la formation, on est un peu refroidi. L'art achevé de l'expression écarte toute idée de devenir ; il s'impose tyranniquement comme une perfection actuelle. Voilà pourquoi ce sont surtout les artistes de l'expression qui passent pour géniaux, et non les hommes de science. En réalité cette appréciation et cette dépréciation ne sont qu'un enfantillage de la raison.

163

LA CONSCIENCE DE MÉTIER. – Qu'on ne parle pas de dons naturels, de talents innés ! On peut citer des grands hommes de toute catégorie qui furent peu doués. Mais ils *acquirent* la grandeur, devinrent des « génies » (comme on dit) par des qualités dont on n'aime pas à signaler le manque lorsqu'on le sent en soi : ils eurent tous cette robuste conscience artisanale qui commence par apprendre à former parfaitement les parties, avant de se risquer à faire un grand ensemble ; ils se donnèrent du temps pour cela, parce qu'ils avaient plus de plaisir à la réussite du détail, de l'accessoire, qu'à l'effet d'un ensemble éblouissant. La recette, par exemple, pour qu'un homme devienne bon romancier, est facile à donner, mais l'exécution suppose des qualités que l'on a coutume de perdre de vue, quand on dit : Je n'ai pas assez de talent. » Qu'on fasse donc une centaine de projets de nouvelles, pas un dépassant deux pages, mais d'une telle netteté que tout mot y soit nécessaire ; qu'on mette chaque jour par écrit des anecdotes jusqu'à ce qu'on apprenne à en trouver la forme la plus pleine, la plus efficace ; qu'on soit infatigable à recueillir et à dépeindre des types et des caractères humains ; qu'on raconte avant tout aussi souvent que possible et qu'on écoute raconter, avec un œil et une oreille entraînés à saisir l'effet produit sur les autres assistants ; qu'on voyage comme un paysagiste et un dessinateur de costumes ; qu'on extraie pour son usage de chaque science ce qui, bien exposé, produit des effets artistiques ; qu'on réfléchisse enfin sur les motifs des actions humaines, qu'on ne dédaigne aucune indication qui puisse en instruire, et qu'on se fasse collectionneur de pareilles choses jour et nuit. Qu'on laisse passer dans ce multiple exercice quelque dix années : mais ce qui ensuite sera créé dans l'atelier pourra se montrer aussi au grand jour des rues. – Que font au contraire la plupart ? Ils ne commencent pas par la partie, mais par l'ensemble. Ils feront peut-être une fois un bon coup, éveilleront l'attention, et dès lors feront des coups de plus en plus mauvais, pour des raisons bien naturelles. – Parfois, quand l'intelligence et le caractère manquent pour former un tel plan de vie artistique, c'est le destin et la nécessité qui prennent leur place et mènent pas à pas le maître futur à travers toutes les exigences de son métier.

164

DANGER ET AVANTAGE DU CULTE DU GÉNIE. – La croyance à la grandeur d'esprits

supérieurs, féconds, est, non pas nécessairement, mais fréquemment encore unie à cette superstition, totalement ou à moitié religieuse, que ces esprits seraient d'origine surhumaine et posséderaient certaines facultés merveilleuses au moyen desquelles ils acquerraient leurs connaissances par une tout autre voie que le reste des hommes. On leur attribue volontiers une vue immédiate de l'essence du monde, comme par un trou dans le manteau du phénomène, et l'on croit que, sans la peine et les efforts de la science, grâce à leur merveilleux regard divinatoire, ils pourraient communiquer quelque chose de définitif et de décisif sur l'homme et le monde. Tant que le miracle en matière de connaissance trouve encore des croyants, peut-être peut-on accorder qu'il procure une utilité pour les croyants eux-mêmes, étant donné que ceux-ci, par leur absolue soumission aux grands esprits, assurent à leurs propres esprits, pour le temps du développement, la discipline et l'école la meilleure. Au contraire, il y a lieu au moins de se demander si la superstition du génie, de ses privilèges et de ses facultés spéciales est d'utilité pour le génie lui-même, lorsqu'elle s'enracine chez lui. C'est en tout cas un symptôme dangereux quand l'homme est pris de ce frisson d'horreur envers lui-même, qu'il s'agisse de cette fameuse horreur des Césars ou de celle du génie considérée ici, quand l'odeur des sacrifices, que l'on n'offre équitablement qu'à un dieu, s'insinue dans le cerveau du génie au point qu'il commence à chanceler et à se tenir pour quelque chose de surnaturel. Les conséquences en sont à la longue le sentiment de l'irresponsabilité, des privilèges exceptionnels, la persuasion que rien que par son commerce il fait une grâce, une folle rage à propos de toute tentative de le comparer à autrui ou de le taxer même plus bas, de mettre en lumière ce qu'il y a de manqué dans son œuvre. Par cela même qu'il cesse d'exercer une critique envers lui-même, les pennes finissent par tomber une à une de son plumage, cette superstition mine sa force à sa racine et en fait peut-être un hypocrite lorsque sa force l'a abandonné. Même pour de grands esprits, il leur est probablement plus utile de prendre conscience de leur force et de son origine, de comprendre ainsi quelles qualités purement humaines ont conflué en eux, quelles circonstances heureuses y ont concouru : d'abord une énergie qui un jour trouve sa voie, une application décidée à des fins de détail, un grand courage personnel ; ensuite la chance d'une éducation qui a de bonne heure offert les meilleurs maîtres, modèles, méthodes. A la vérité, si leur but est de produire l'*effet* le plus grand possible, l'incertitude sur soi-même et cette addition d'une demi-folie a toujours fait beaucoup ; car ce qu'on a admiré et envié de tout temps en eux, c'est justement cette force grâce à laquelle ils rendent les hommes sans volonté et les entraînent à l'illusion que des

guides surnaturels iraient devant eux. Oui, cela élève et anime les hommes, de croire quelqu'un en possession de forces surnaturelles : c'est en ce sens que le délire a, comme dit Platon, apporté aux hommes les plus grandes bénédictions. – Dans de rares cas isolés, cette sorte de délire peut bien aussi avoir été le moyen par où une telle nature excessive dans toutes les directions a été maintenue solidement : même dans la vie des individus, les conceptions illusoires ont souvent la valeur de remèdes qui par eux-mêmes sont des poisons ; cependant le poison finit, dans tout « génie » qui croit à sa divinité, par se montrer à mesure que le « génie » vieillit : qu'on se rappelle Napoléon dont la personnalité se développa certainement grâce à sa foi en lui-même et en son étoile, et par le mépris des hommes qui en découlait, jusqu'à produire la puissante unité qui le distingue d'entre tous les hommes modernes, jusqu'à ce qu'enfin cette même foi aboutît à un fatalisme presque insensé, lui dérobant toute sa rapidité et son acuité de coup d'œil, et devînt la cause de sa ruine.

165

LE GÉNIE ET LA NULLITÉ. – Ce sont justement, parmi les artistes, les cerveaux originaux, créant d'eux-mêmes, qui peuvent dans la circonstance produire le vide et le néant complets, tandis que les natures plus dépendantes, les talents, comme on les appelle, abondent en souvenirs de tout le bien possible et même dans un moment de faiblesse produisent quelque chose de passable. Mais si les originaux sont abandonnés d'eux-mêmes, le souvenir ne leur donne aucune aide : ils deviennent vides.

166

LE PUBLIC. – Le peuple ne demande rien de plus à la tragédie que d'être bien ému pour pouvoir une bonne fois y aller de sa larme ; l'artiste au contraire, qui voit la tragédie nouvelle, trouve son plaisir dans les inventions et les procédés techniques ingénieux, dans le traitement et la division de la matière, dans le nouveau tour donné à de vieux motifs, à de vieilles idées. Sa situation est la situation esthétique vis-à-vis de l'œuvre d'art, celle du créateur ; la première décrite, qui regarde uniquement le sujet, est celle du peuple. De l'homme, entre les deux, il n'y aura rien à dire, il n'est ni peuple ni artiste et ne sait pas ce qu'il veut : aussi son plaisir est-il confus et médiocre.

167

ÉDUCATION ARTISTIQUE DU PUBLIC. – Si le même motif n'est pas traité de cent façons par différents maîtres, le public n'apprend pas à s'élever au-dessus de l'intérêt du sujet : mais à la fin il saisira lui-même les nuances, les délicates inventions neuves dans la façon de traiter ce motif, et il en jouira lorsqu'il le connaîtra de longue date par de nombreux remaniements et qu'il n'y sentira plus le piquant de la nouveauté, de l'attente.

168

L'ARTISTE ET SA SUITE DOIVENT MARCHER AU PAS. – Le passage d'un degré du style à l'autre doit être assez lent pour que, non seulement les artistes, mais aussi les auditeurs et spectateurs soient de la partie et sachent exactement ce qui se passe. Autrement, il se produit tout d'un coup ce grand abîme entre l'artiste, qui crée ses œuvres sur une hauteur isolée, et le public, désormais incapable de monter à cette hauteur pour enfin redescendre plus bas, découragé. Car lorsque l'artiste n'élève plus son public, celui-ci tombe rapidement, et sa chute est d'autant plus profonde et périlleuse qu'un génie l'a porté plus haut, semblable à l'aigle, des serres duquel la tortue enlevée dans les nues retombe pour son malheur.

169

ORIGINE DU COMIQUE. – Si l'on considère que, durant des centaines de millénaires, l'homme fut un animal acccessible à la peur au suprême degré, et que tout ce qui est soudain, inattendu, lui commandait d'être prêt à combattre, peut-être prêt à mourir, que même plus tard encore, à l'état social, toute la sécurité reposait sur l'attendu, sur la tradition dans la pensée et l'activité, on ne peut pas s'étonner qu'en présence de toute chose soudaine, inattendue en parole et en action, quand elle se produit sans danger ni dommage, l'homme soit soulagé, passe à l'opposé de la crainte : l'être tremblant d'angoisse, ramassé sur lui-même, se détend, se déploie à l'aise, – l'homme rit. C'est ce passage d'une angoisse momentanée à une gaîté de courte durée qu'on nomme le *comique.* Au contraire, dans le phénomène du tragique, l'homme passe rapidement d'une grande gaîté durable à une grande angoisse ; mais comme parmi les mortels la

grande gaîté durable est bien plus rare que le motif d'angoisse, il y a aussi beaucoup plus de comique que de tragique dans le monde ; on rit bien plus souvent que l'on n'est ému.

170

AMBITION D'ARTISTE. – Les artistes grecs, par exemple les tragiques, créaient pour gagner ; tout leur art ne peut être imaginé sans le concours : la bonne Eris d'Hésiode, l'Ambition, donnait des ailes à leur génie. Or, cette ambition voulait avant tout que leur œuvre eût le plus haut degré d'excellence *à leurs propres yeux*, telle qu'ils comprenaient l'excellence, sans égard à un goût régnant et à l'opinion générale sur l'excellent dans l'œuvre d'art ; et c'est ainsi qu'Eschyle[11] et Euripide[12] restèrent longtemps sans succès jusqu'à ce qu'ils eussent enfin *formé* des juges d'art qui appréciassent leur œuvre selon les règles qu'ils posaient eux-mêmes. De cette façon, ils recherchent la victoire sur des concurrents d'après leur propre estime, ils veulent réellement *être* plus excellents devant leur propre tribunal ; ensuite, ils demandent au-dehors une approbation de cette propre estime, une confirmation de leur jugement. Rechercher l'honneur veut dire : « se rendre supérieur et désirer que cela paraisse aussi publiquement. » La première chose manque-t-elle et la seconde est-elle néanmoins désirée, on parle de *vanité.* La seconde manque-t-elle et n'est-elle pas réclamée, on parle d'*orgueil.*

171

LE NÉCESSAIRE DANS L'ŒUVRE D'ART. – Ceux qui parlent tant de l'élément nécessaire dans une œuvre d'art exagèrent, s'ils sont artistes, *in majorent artis gloriam*[13], ou s'ils sont profanes, par ignorance. Les formes d'une œuvre d'art qui donnent à sa pensée la parole, qui sont par conséquent sa façon de s'exprimer, ont toujours quelque chose de facultatif, comme toute espèce de langage. Le sculpteur peut ajouter ou omettre quantité de petits traits : de même l'interprète, qu'il soit comédien, ou, en ce qui concerne la musique, virtuose ou chef d'orchestre. Tous ces petits traits et ces polissages lui font plaisir aujourd'hui, demain non, ils sont là plutôt pour l'artiste que pour l'art, car, dans la contrainte et l'effort sur soi-même que l'expression de sa pensée principale exige de lui, il a aussi besoin de gâteaux et de jouets de temps à autre, pour ne

pas devenir morose.

172

FAIRE OUBLIER LE MAÎTRE. – Le pianiste qui exécute l'œuvre d'un maître aura joué le mieux possible, s'il a fait oublier le maître et s'il a donné l'illusion qu'il racontait une histoire de sa vie ou vivait actuellement un grand moment. A la vérité, s'il n'est lui-même rien qui vaille, chacun maudira son bavardage par lequel il nous parle de sa vie. Il faut donc qu'il s'entende à captiver l'imagination de l'auditeur. C'est par là que s'expliquent à leur tour toutes les faiblesses et les folies de la « virtuosité ».

173

CORRIGER LA FORTUNE.* – Il y a dans la vie des grands artistes de fâcheuses conjonctures qui forcent par exemple le peintre à n'esquisser son tableau le plus important qu'à l'état d'idée fugitive ou forcèrent par exemple Beethoven à ne nous laisser dans mainte grande sonate (comme celle en *si majeur*) que l'insuffisante réduction pour piano d'une symphonie. Ici, l'artiste qui vient plus tard doit chercher à corriger après coup la vie du grand homme : c'est ce que ferait par exemple celui qui, maître de tous les effets d'orchestre, pour nous éveillerait à la vie cette symphonie apparemment tombée morte du piano.

174

RÉDUIRE. – Beaucoup de choses, d'événements ou de personnes ne supportent pas d'être traités à petite échelle. On ne peut pas réduire le groupe du Laocoon[14] en figurine ; la grandeur lui est nécessaire. Mais il est beaucoup plus rare qu'une chose, petite de nature, supporte l'agrandissement ; c'est pourquoi les biographes réussiront toujours mieux à diminuer un grand homme qu'à agrandir un petit.

175

SENSIBILITÉ DANS L'ART DU PRÉSENT. – Les artistes se méprennent fréquemment aujourd'hui, quand ils travaillent à un effet de leurs œuvres sur les sens ; car

leurs spectateurs et auditeurs ne disposent plus de leurs sens pleinement, et, tout à fait contre le gré de l'artiste, entrent par son œuvre dans une « sacralité » d'impression qui est proche parente de l'ennui. – Leur sensibilité commence peut-être juste là où celle de l'artiste cesse, elles se rencontrent donc tout au plus en un point.

176

SHAKESPEARE MORALISTE. – Shakespeare[15] a beaucoup réfléchi sur les passions et sans doute son tempérament lui donna l'occasion d'approcher de très près beaucoup d'entre elles (les poètes dramatiques sont en général d'assez méchants hommes). Toutefois, il ne savait pas, comme Montaigne[16], en discourir, mais il mettait ses considérations *sur* les passions dans la bouche de ses figures passionnées : chose, il est vrai, contraire à la nature, mais qui enrichit tellement ses drames de pensée qu'ils font paraître tous les autres vides et éveillent facilement une répugnance générale à leur égard. – Les maximes de Schiller[17] (qui se fondent presque toujours sur des idées fausses ou insignifiantes) sont précisément des maximes de théâtre, et produisent en cette qualité des effets très forts : au lieu que les maximes de Shakespeare font honneur à son modèle Montaigne et enferment, sous une forme aiguisée, des pensées tout à fait graves, mais sont par là trop lointaines et trop fines pour l'œil du public de théâtre, partant sans effet.

177

SE METTRE BIEN À PORTÉE DE L'OREILLE. – Il ne faut pas seulement savoir bien jouer, mais encore bien se mettre à portée des oreilles. Le violon dans la main du plus grand maître ne donne de soi qu'un murmure quand l'espace est trop grand ; on peut alors confondre le maître avec le premier apprenti venu.

178

L'INCOMPLET CONSIDÉRÉ COMME L'EFFICACE. – De même que des figures en relief agissent si fortement sur l'imagination parce qu'elles sont pour ainsi dire en train de sortir de la muraille et tout à coup, retenues on ne sait par quoi, s'immobilisent ; de même, parfois l'exposition incomplète, comme en relief,

d’une pensée, d’une philosophie tout entière, est plus efficace que l’explicitation complète : on laisse plus à faire au spectateur, il est incité à continuer ce qui se détache si fortement à ses yeux en lumière et ombre, à achever la pensée, et à triompher lui-même de cet obstacle qui jusqu’alors s’opposait au dégagement complet de l’idée.

179

CONTRE LES ORIGINAUX. – C’est quand l’art se revêt de l’étoffe la plus râpée qu’on le reconnaît le mieux pour l’art.

180

ESPRIT COLLECTIF. – Un bon écrivain ne possède pas seulement son propre esprit, mais aussi l’esprit de ses amis.

181

DEUX SORTES DE MÉCONNAISSANCE. – C’est le malheur des écrivains pénétrants et clairs qu’on les prenne pour superficiels et que, par conséquent, on ne se donne pour eux aucune peine ; et la chance des écrivains obscurs vient de ce que le lecteur s’exténue sur eux et met à leur compte le plaisir que lui cause sa diligence.

182

RAPPORTS AVEC LA SCIENCE. – Tous ceux-là ne portent pas de réel intérêt à une science, qui ne commencent à s’échauffer pour elle que s’ils y ont eux-mêmes fait des découvertes.

183

LA CLÉ. – La pensée isolée à laquelle un homme de valeur attache un grand prix, aux rires et railleries des gens sans valeur, est pour lui une clé de trésors cachés, pour ceux-là rien *de plus* qu’un morceau de vieille ferraille.

184

INTRADUISIBLE. – Ce n'est ni le meilleur ni le pire d'un livre qui en est intraduisible.

185

PARADOXES DE L'AUTEUR. – Les prétendus paradoxes de l'auteur dont se choque un lecteur ne sont souvent pas du tout dans le livre de l'auteur, mais dans la tête du lecteur.

186

ESPRIT. – Les auteurs les plus spirituels ont un sourire à peine le plus observable.

187

L'ANTITHÈSE. – L'antithèse est la porte étroite par où l'erreur se délecte de glisser jusqu'à la vérité.

188

LES PENSEURS COMME STYLISTES. – La plupart des penseurs écrivent mal parce qu'ils ne nous communiquent pas seulement leurs pensées, mais aussi le penser de leurs pensées.

189

IDÉES DANS LA POÉSIE. – Le poète mène triomphalement ses idées dans le char du rythme : parce que d'ordinaire celles-ci ne sont pas capables d'aller à pied.

190

PÉCHÉ CONTRE L'ESPRIT DU LECTEUR. – Quand l'auteur renie son talent

uniquement pour se mettre au niveau du lecteur, il commet le seul péché mortel que l'autre ne lui pardonnera jamais : à supposer, bien entendu, qu'il s'en rende compte quelque peu. On peut d'ailleurs dire à l'homme tout le mal possible de lui ; mais par la manière *dont* on le dit, il faut savoir relever sa vanité.

191

LIMITES DE L'HONNÊTETÉ. – Même à l'écrivain le plus honnête il échappe un mot de trop quand il veut arrondir une période.

192

LE MEILLEUR AUTEUR. – Le meilleur auteur sera celui qui a honte de virer à l'homme de lettres.

193

LOI DRACONIENNE CONTRE LES ÉCRIVAINS. – On devrait considérer un écrivain comme un malfaiteur qui ne mérite son acquittement ou sa grâce que dans les plus rares des cas : ce serait un remède contre l'envahissement des livres.

194

LES FOUS DE LA CIVILISATION MODERNE. – Les fous des cours du Moyen Age correspondent à nos feuilletonistes ; c'est la même espèce d'hommes, à moitié raisonnables, facétieux, exagérés, sots, qui ne sont là parfois que pour adoucir le pathétique de la situation par des saillies, par du bavardage, et couvrir de leurs cris le glas trop lourd, trop solennel des grands événements ; autrefois au service des princes et des nobles, maintenant au service des partis (de même que dans l'esprit de parti et la passion de parti survit maintenant encore une bonne part de la vieille obséquiosité des rapports de peuple à princes). Mais toute la classe des littérateurs modernes est fort voisine des feuilletonistes ; ce sont les « fous de la civilisation moderne », qu'on juge avec plus d'indulgence quand on ne les prend pas pour entièrement responsables. Considérer l'état d'écrivain comme une profession devrait, en bonne justice, passer pour un genre de démence.

195

RENOUVELÉ DES GRECS. – Ce qui gêne beaucoup présentement la marche de la science est que, par une exagération de sentiment qui dure depuis cent années, tous les mots sont devenus bouffis et ampoulés. Le degré supérieur de culture qui se tient sous l'autorité (sinon même sous la tyrannie) de la science a un besoin absolu de bien dégriser le sentiment et de concentrer fortement tous les mots ; en quoi les Grecs du temps de Démosthène[18] nous ont précédés. L'exagération distingue tous les écrits modernes ; et même lorsqu'ils sont écrits simplement, les mots y sont encore *sentis* trop excentriquement. Sévère réflexion, concision, sang-froid, simplicité, poussée même volontairement jusqu'à ses limites, bref quant-à-soi du sentiment et laconisme, – voilà les seuls remèdes possibles. – Au reste, cette manière froide d'écrire et de sentir est, à titre de contraste, très attrayante aujourd'hui : et, à vrai dire, il y a là un nouveau danger. Car le froid cinglant est un moyen d'excitation au même titre qu'un fort degré de chaleur.

196

BONS CONTEURS MAUVAIS EXPLICATEURS. – Il y a chez les bons conteurs souvent une sûreté et une rigueur psychologique admirable, tant qu'elle peut se montrer dans l'action de leurs personnages, mais en contraste vraiment risible avec le manque d'exercice de leur réflexion psychologique : si bien que leur culture paraît à un moment aussi éminemment élevée qu'au moment qui suit elle paraît pitoyablement basse. Il arrive même trop fréquemment qu'ils expliquent exprès *à faux* leurs propres héros et leurs actes, – il n'y a pas de doute, tant la chose sonne l'invraisemblance. Peut-être le plus grand pianiste n'a-t-il que peu réfléchi sur les conditions techniques et sur la vertu, les défauts, l'utilité et l'éducabilité spéciales de chaque doigt (éthique dactylique), et fait-il des fautes grossières lorsqu'il parle de choses de ce genre.

197

LES LIVRES DE GENS QUI NOUS SONT CONNUS ET LEURS LECTEURS. – Nous lisons les écrits de gens qui nous sont connus (amis et ennemis) d'une façon double, attendu que notre connaissance est sans cesse à nos côtés qui chuchote : « c'est

de lui, c'est une notation de son être intérieur, de ses aventures, de son talent », et que, d'autre part, une autre espèce de connaissance cherche en même temps à établir quel est en soi l'apport de cet ouvrage, quelle estime il mérite en général, abstraction faite de son auteur, quel enrichissement de la science il apporte avec lui. Les deux manières de lire et d'apprécier se nuisent réciproquement, cela s'entend de soi. De même, un entretien avec un ami ne donnera lieu à de bons fruits de connaissance que si l'un et l'autre finissent par ne penser plus qu'à leur sujet et oublient qu'ils sont des amis.

198

SACRIFICE RYTHMIQUE. – De bons écrivains modifient le rythme de plus d'une période, uniquement parce qu'ils ne reconnaissent pas aux lecteurs ordinaires la capacité de saisir la mesure que suivait la période dans sa première forme : c'est pourquoi ils leur donnent une facilité en accordant la préférence à des rythmes plus connus. – Cet égard à l'incapacité rythmique du lecteur actuel a déjà arraché maint soupir, car beaucoup de choses lui ont déjà été sacrifiées. Est-ce qu'il n'en arrive pas de même à de bons musiciens ?

199

L'INCOMPLET COMME ATTRAIT ARTISTIQUE. – L'incomplet produit souvent plus d'effet que le complet, notamment dans le panégyrique : pour son propos, on a besoin précisément d'une piquante lacune comme d'un élément irrationnel qui fait miroiter une mer devant l'imagination de l'auditeur et, pareil à une brume, couvre le rivage opposé, par conséquent les bornes de l'objet qu'il s'agit de louer. A citer les mérites connus d'un homme, si on est complet et étendu, on fait toujours naître le soupçon que ce soient là ses seuls mérites. L'homme qui loue complètement se met au-dessus de celui qu'il loue, il semble le *voir de haut.* C'est pourquoi le complet produit un effet d'affaiblissement.

200

PRÉCAUTION EN ÉCRIVANT ET EN ENSEIGNANT. – Qui a une fois écrit et sent en lui la passion d'écrire n'apprend dans presque tout ce qu'il fait et éprouve que ce qui est littérairement communicable. Il ne pense plus à soi, mais à l'écrivain et à

son public : il veut la compréhension, mais non pour son propre usage. Celui qui enseigne est la plupart du temps incapable de mener quelque tâche propre pour son propre bien, il pense toujours au bien de ses élèves, et toute connaissance ne lui donne de plaisir qu'autant qu'il peut l'enseigner. Il finit par se considérer comme un passage du savoir, et en somme comme un moyen, au point qu'il a perdu le sérieux en ce qui le concerne.

201

LES MAUVAIS ÉCRIVAINS NÉCESSAIRES. – Il faudra toujours qu'il y ait de mauvais écrivains, car ils correspondent au goût des âges non développés, non mûris ; ceux-ci ont leurs besoins aussi bien que les plus mûrs. Si la vie humaine était plus longue, le nombre des individus venus à maturité serait supérieur ou du moins égal à celui des individus non mûrs ; mais ainsi la très grande majorité meurt trop jeune, c'est-à-dire qu'il y a toujours une majorité d'intelligences non développées ayant mauvais goût. Celles-ci désirent en outre avec la grande véhémence de la jeunesse la satisfaction de leur besoin, et elles obtiennent les mauvais auteurs qu'elles réclament.

202

TROP PRÈS ET TROP LOIN. – Le lecteur et l'auteur ne se comprennent pas toujours parce que l'auteur connaît trop bien son thème et le trouve presque fastidieux, si bien qu'il se dispense des exemples qu'il connaît par centaines ; mais le lecteur est étranger au sujet et le trouve facilement mal justifié si les exemples lui sont supprimés.

203

UNE PRÉPARATION À L'ART DISPARUE. – De tout ce dont s'occupait le lycée, le plus précieux était l'exercice de style latin : c'était bien là un *exercice d'art*, tandis que toutes les autres disciplines n'avaient pour but que le savoir. Donner la prééminence à la composition allemande, c'est barbarie, car nous n'avons pas de style allemand modèle, approprié à l'éloquence publique ; mais si l'on veut, par la composition allemande, favoriser l'exercice de la pensée, il vaudra certainement mieux y faire provisoirement complète abstraction du style, par

conséquent distinguer entre l'exercice de la pensée et celui de l'expression. Ce dernier devrait s'appliquer aux diverses façons de traiter une matière donnée et non pas à l'invention indépendante d'une matière. La simple expression d'une matière donnée était la tâche du discours latin, pour lequel les vieux maîtres possédaient une finesse d'oreille depuis longtemps perdue. Celui qui jadis apprenait à bien écrire dans une langue moderne le devait à cet exercice (aujourd'hui on doit, faute de mieux, se mettre à l'école des anciens Français). Mais il y a plus : il acquérait une conception de la grandeur et de la difficulté de la forme et se trouvait préparé à l'art en général par la seule véritable voie, par la pratique.

204

L'OBSCUR ET LE TROP CLAIR L'UN À CÔTÉ DE L'AUTRE. – Des écrivains qui ne savent en général donner aucune clarté à leurs idées choisiront de préférence pour le détail les désignations et les superlatifs les plus forts, les plus exagérés ; de là naît un effet de lumière pareil à un éclairage de torches dans les sentiers enchevêtrés d'une forêt.

205

PEINTURE LITTÉRAIRE. – Un objet important aura sa représentation la meilleure quand on tirera comme un chimiste les couleurs du tableau de l'objet lui-même et qu'alors on les emploiera comme un artiste : de la sorte, on fera naître le dessin des limitations et des transitions des couleurs. Ainsi le tableau acquerra quelque chose de l'attrayant élément naturel qui donne à l'objet lui-même sa signification.

206

LIVRES QUI ENSEIGNENT À DANSER. – Il y a des écrivains qui, parce qu'ils représentent l'impossible comme possible et parlent de ce qui est moral et génial comme si l'un et l'autre n'étaient qu'une fantaisie, un caprice, provoquent un sentiment de liberté joyeuse, comme si l'homme se posait sur la pointe des pieds et, par une joie intérieure, était absolument obligé de danser.

207

IDÉES QUI NE SONT PAS VENUES À TERME. – Tout comme, non seulement l'âge viril, mais aussi la jeunesse et l'enfance ont une valeur *en soi* et sont à apprécier autrement que comme transitions et passages, de même aussi les pensées qui ne sont pas venues à terme ont leur valeur. Il ne faut donc pas tourmenter un poète par un commentaire subtil et se rire de l'incertitude de son horizon, comme si la route qui mène à plus d'idées était encore ouverte. On se tient au seuil, on attend comme pour l'exhumation d'un trésor : comme s'il devait se faire une heureuse trouvaille de pensées profondes. Le poète s'octroie une part du plaisir du penseur en trouvant une idée capitale et en nous en rendant ainsi avides au point que nous la pourchassons ; mais celle-ci passe en voltigeant au-dessus de notre tête, en déployant les plus belles ailes de papillon – et cependant elle nous échappe.

208

LE LIVRE PRESQUE DEVENU UN HOMME. – C'est pour tout écrivain une surprise toujours renouvelée que son livre continue à vivre d'une vie propre, dès qu'il s'est séparé de lui ; cela le fâche comme si une partie d'un insecte se séparait et s'en allait désormais suivre son propre chemin. Peut-être l'oublie-t-il presque entièrement, peut-être s'élève-t-il au-dessus des conceptions qu'il y a mises, peut-être même ne le comprend-il plus et a-t-il perdu cet essor qui le soulevait lorsqu'il concevait ce livre : cependant le livre se cherche des lecteurs, enflamme des existences, donne du bonheur, de l'effroi, produit de nouvelles œuvres, devient l'âme de principes et d'actions – bref, il vit comme un être pourvu d'esprit et d'âme, et pourtant ce n'est pas un humain. – Le lot le plus heureux est échu à l'auteur quand, vieillard, il peut dire que tout ce qu'il y avait en lui d'idées et de sentiments créateurs de vie, forts, édifiants, éclairants, vit encore dans ses ouvrages, et que lui-même n'est plus que la cendre grise, tandis que le feu en a été conservé et propagé partout. – Or, si l'on considère que toute action humaine, et pas seulement un livre, devient en quelque matière l'occasion d'autres actions, de décisions, de pensées, que tout ce qui se fait se noue indissolublempent à tout ce qui se fera, on reconnaîtra la véritable *immortalité* qui existe, celle du mouvement : ce qui a été une fois mis en mouvement est dans la chaîne totale de tout l'être, comme un insecte enfermé et éternisé dans l'ambre.

209

JOIE DANS LA VIEILLESSE. – Le penseur, et de même l’artiste qui a mis en sûreté le meilleur de lui-même dans des œuvres, ressent une joie presque maligne quand il voit comment son corps et son esprit sont par le temps lentement brisés et détruits, comme s’il voyait d’un coin un voleur travailler son coffre-fort, sachant que le coffre est vide et que tous ses trésors sont en sécurité.

210

FÉCONDITÉ TRANQUILLE. – Les aristocrates-nés de l’esprit ne sont pas trop pressés ; leurs créations paraissent et tombent de l’arbre par un tranquille soir d’automne sans être hâtivement désirées, sollicitées, poussées à nouveau. Le désir incessant de créer est vulgaire et témoigne de jalousie, d’envie, d’ambition. Si l’on est quelque chose, on n’a pas réellement besoin de rien faire – et pourtant on agit beaucoup. Il y a au-dessus des hommes « productifs » une espèce encore supérieure.

211

ACHILLE ET HOMÈRE. – Il en va toujours comme d’Achille[19] et d’Homère[20] : l’un a la vie, le sentiment, l’autre les *décrit.* Un véritable écrivain ne donne la parole qu’à la passion et à l’expérience d’autrui ; il est artiste pour savoir tirer, du peu qu’il a ressenti, beaucoup par divination. Les artistes ne sont pas le moins du monde les hommes de la grande passion, mais fréquemment ils se *donnent* pour tels, avec le sentiment inconscient que l’on accordera plus de créance à leur passion feinte, si leur propre vie parle en faveur de leur expérience en la matière. On n’a seulement qu’à se laisser aller, à ne pas se maîtriser, à donner le champ libre à sa colère, à sa convoitise : aussitôt, tout le monde s’écrie : qu’il est passionné ! Mais pour la passion qui sévit profondément, qui dévore l’individu et souvent le détruit, la chose a quelque importance ; celui qui la subit ne la décrit certes pas en drames, mélodies ou romans. Les artistes sont fréquemment des individus *sans frein,* dans la mesure justement où ils ne sont pas artistes ; mais c’est autre chose.

212

VIEUX DOUTES SUR L'ACTION DE L'ART. – Pitié et terreur sont-elles réellement comme le veut Aristote[21], purgées par la tragédie, si bien que l'auditeur s'en retourne chez lui plus froid et plus calme ? Des histoires de revenants rendent-elles moins timoré et moins superstitieux ? Il est vrai pour certains faits physiques, par exemple la jouissance amoureuse, que la satisfaction d'un besoin crée un adoucissement et un abaissement momentané de l'instinct. Mais la terreur et la pitié ne sont pas en ce sens des besoins d'organes déterminés qui veulent être soulagés. Et, à la longue, tout instinct est même *fortifié* par l'exercice de sa satisfaction, malgré ces sédations périodiques. Il serait possible que la terreur et la pitié fussent, dans chaque cas particulier, adoucies et allégées par la tragédie : néanmoins elles pourraient, en somme, devenir généralement plus fortes par l'influence tragique, et Platon[22] aurait malgré tout raison quand il pense que, par la tragédie, on devient dans l'ensemble plus inquiet et plus impressionnable. Le poète tragique lui-même acquerrait alors nécessairement une vision lugubre et effrayante du monde et une âme attendrie, excitable, avide de larmes ; ainsi devrait-on souscrire à l'opinion de Platon, si les poètes tragiques et aussi les cités entières, qui les apprécient, s'abaissent à un niveau où le manque de mesure et de frein est toujours plus grand. – Mais quel droit notre temps a-t-il en général de donner une réponse à la grande question de Platon sur l'influence morale de l'art ? Aurions-nous même l'art, – où avons-nous l'influence, *une* influence *quelconque* de l'art ?

213

PLAISIR PRIS À L'ABSURDE. – Comment l'homme peut-il prendre plaisir à l'absurde ? Tant qu'il y a rire par le monde, c'est bien le cas ; on peut même dire que, presque partout où il y a du bonheur, il y a plaisir pris à l'absurde. Le renversement de l'expérience en son contraire, de ce qui a une finalité en ce qui n'en a point, du nécessaire en capricieux, sans pourtant que ce fait cause aucun dommage et soit jamais conçu que par bonne humeur, est un sujet de joie, car il nous délivre momentanément de la contrainte de la nécessité, de l'appropriation à des fins, et de l'expérience, dans lesquelles nous voyons pour l'ordinaire nos maîtres impitoyables ; nous jouons et nous rions alors que l'attendu (qui d'ordinaire porte ombrage et inquiétude) se réalise sans nuire. C'est la joie des esclaves aux fêtes des Saturnales.

214

ENNOBLISSEMENT DE LA RÉALITÉ – Parce que les hommes voyaient dans l'instinct aphrodisiaque une divinité et le sentaient avec gratitude et adoration agir en eux, cette passion s'est, dans le cours du temps, compliquée de séries de conceptions plus élevées, et par là s'est en fait beaucoup ennoblie. C'est ainsi que, grâce à cet art d'idéalisation, quelques peuples ont fait de certaines maladies de puissants auxiliaires de la civilisation : par exemple les Grecs qui, dans les siècles antérieurs, souffraient de grandes épidémies nerveuses (sous forme d'épilepsie et de danse de St-Guy) et en ont formé le type magnifique de la Bacchante. – Les Grecs ne possédaient rien moins qu'une santé équilibrée ; – leur secret était de rendre même à la maladie, pourvu qu'elle eût de la *puissance*, les honneurs d'une divinité.

215

MUSIQUE. – La musique en soi et pour soi n'est pas tellement significative de notre être intime, si profondément émouvante, qu'elle pût passer pour le langage *immédiat* du sentiment ; mais son antique union avec la poésie a mis tant de symbolisme dans le mouvement rythmique, dans la force et la faiblesse des sons, que nous avons maintenant l'*illusion* qu'elle parle directement *à* l'être intime et qu'elle en provienne. La musique dramatique n'est possible que lorsque l'art des sons a conquis par la chanson, l'opéra et cent formes d'essais de peinture par les sons, un immense empire de moyens symboliques. La « musique absolue » est ou bien une forme en soi, au stade grossier de la musique où le son mesuré et diversement accentué cause du plaisir en général, ou bien le symbolisme des formes parlant à l'entendement sans l'aide de la poésie, après une longue évolution dans laquelle les deux arts furent unis et jusqu'à ce qu'enfin la forme musicale fût entièrement tissée de fils, d'idées et de sentiments. Les hommes, qui en sont restés à une époque antérieure dans l'évolution de la musique, peuvent sentir d'une façon toute formelle le même morceau que les plus avancés comprennent d'une façon toute symbolique. En soi, aucune musique n'est profonde ni significative, ne parle de « volonté », de « chose en soi » ; voilà la chose que l'intellect ne pouvait s'imaginer qu'en un siècle qui avait conquis au symbolisme musical tout le domaine de la vie intérieure. C'est l'intellect seul qui lui-même a *introduit* cette signification dans les sons, de même qu'il a également

mis dans les rapports de lignes et de masse en architecture une signification qui est pourtant en soi étrangère aux lois mécaniques.

216

GESTE ET LANGAGE. – Plus ancienne que le langage est l'imitation des gestes, qui se produit involontairement et, malgré une restriction générale du langage des gestes et une domination acquise des muscles, est maintenant encore si forte que nous ne pouvons regarder un visage en mouvement sans innervation de notre visage (on peut observer que la feinte d'un bâillement provoque, chez une personne qui la voit, un bâillement naturel). Le geste imité ramenait celui qui l'imitait au sentiment qu'il exprimait dans le visage ou le corps de l'imité. C'est ainsi que l'on apprenait à se comprendre : c'est ainsi encore que l'enfant apprend à comprendre la mère. En général, des sentiments douloureux peuvent bien s'exprimer aussi par des gestes qui causent de leur côté une douleur (par exemple s'arracher les cheveux, se frapper la poitrine, défigurer et contracter violemment les muscles de la face). Inversement : des gestes de plaisir étaient eux-mêmes plaisants et se prêtaient par là facilement à la communication de la compréhension (le rire étant la manifestation du chatouillement, qui est plaisant, servait à son tour à l'expression d'autres sensations plaisantes). Dès qu'on s'entendait par gestes, il pouvait naître à son tour une *symbolique* des gestes : je veux dire qu'on pouvait s'entendre sur un langage de sons, à la condition qu'on produisît d'abord le son *et* le geste (auquel il s'ajoutait comme symbole), plus tard seulement le son. – Il semble alors qu'à une époque ancienne il soit souvent arrivé la même chose qui maintenant se produit, à nos yeux et à nos oreilles, dans le développement de la musique, notamment de la musique dramatique : tandis que d'abord la musique, dépourvue de la danse et de la mimique (langage des gestes) qui l'explique, est un vain bruit, l'oreille, par une longue accoutumance à cette association de musique et de mouvement, est instruite à interpréter sur-le-champ les figures de sons et arrive enfin à un degré de compréhension rapide, où elle n'a plus du tout besoin du mouvement visible et *comprend* sans lui le compositeur. On parle alors de musique absolue, c'est-à-dire de musique où tout est sur-le-champ compris symboliquement, sans aucun secours.

217

L'IMMATÉRIALITÉ DU GRAND ART. – Grâce à l'exercice extraordinaire de l'entendement par le développement artistique de la musique nouvelle, nos oreilles sont devenues toujours plus intellectuelles. Ce qui fait que nous supportons des accents beaucoup plus forts, beaucoup plus de « bruit », c'est que nous sommes beaucoup mieux exercés que nos ancêtres à y écouter la raison à l'intérieur. De fait, par cela même qu'ils demandent d'abord la signification, par conséquent ce que « cela veut dire » et non plus ce que « c'est », tous nos sens se sont quelque peu émoussés : un tel émoussement se trahit par exemple dans le règne absolu du tempérament des sons ; car aujourd'hui les oreilles qui font les distinctions un peu fines, par exemple entre *ut dièse* et *ré bémol,* appartiennent aux exceptions. A ce point de vue, notre oreille est devenue plus grossière. Ensuite, la laideur du monde, originairement hostile aux sens, a été conquise pour la musique ; son domaine de puissance, notamment pour l'expression du sublime, du terrible, du mystérieux, s'en est étonnamment élargi : notre musique donne maintenant la parole à des choses qui jadis n'avaient pas de langue. Pareillement quelques peintres ont rendu l'œil plus intellectuel et se sont avancés bien au-delà de ce qu'on nommait auparavant plaisir des couleurs et des formes. Ici encore le côté du monde qui passait pour laid à l'origine a été conquis par l'intelligence artistique. – De tout cela, quelle est la conséquence ? Plus l'œil et l'oreille deviennent susceptibles de pensée, plus ils s'approchent des limites où ils deviennent immatériels : la joie se loge dans le cerveau, les organes des sens eux-mêmes deviennent mous et faibles, le symbolique prend de plus en plus la place du réel, – et ainsi nous arrivons par cette voie à la barbarie aussi sûrement que par toute autre. En attendant, on peut dire encore : le monde est plus laid qu'autrefois, mais il *signifie* un monde plus beau qu'il n'y en eût jamais. Mais plus le parfum d'ambre de cette signification se répand et se volatilise, plus rares deviennent ceux qui le perçoivent encore : et les autres en restent enfin à la laideur et cherchent à en jouir directement, en quoi nécessairement ils échoueront toujours. Il y a ainsi en Allemagne un double courant de développement musical : ici un groupe de dix mille personnes aux prétentions toujours plus hautes, plus délicates, et écoutant toujours davantage ce que « cela veut dire », et là l'immense majorité, qui devient chaque année plus incapable de comprendre l'élément significatif même sous la forme de la laideur matérielle, et par cette raison apprend à saisir dans la musique ce qui est en soi laid et odieux, c'est-à-dire bassement matériel, avec de plus en plus de plaisir.

LA PIERRE EST PLUS PIERRE QUE JADIS. – Nous ne comprenons plus en général l'architecture, au moins pas, à beaucoup près, de la façon dont nous comprenons la musique. Nous avons grandi hors de la symbolique des lignes et des figures, comme nous nous sommes désaccoutumés des effets sonores de la rhétorique, et nous n'avons plus sucé cette sorte de lait maternel de l'éducation dès le premier instant de notre vie. Dans un édifice grec ou chrétien, tout à l'origine signifiait quelque chose, et cela par rapport à un ordre de choses supérieur : cette idée d'une signification inépuisable restait autour de l'édifice semblable à un voile enchanté. La beauté n'entrait qu'accessoirement dans le système, sans intéresser essentiellement le sentiment foncier de sublimité sinistre, de consécration par le voisinage des dieux et la magie ; la beauté *adoucissait* extraordinairement l'*horreur* – mais cette horreur était partout la condition première. – Qu'est-ce pour nous maintenant que la beauté d'un édifice ? La même chose que le beau visage d'une femme sans esprit : quelque chose comme un masque.

219

ORIGINE RELIGIEUSE DE LA MUSIQUE MODERNE. – La musique pleine d'âme prend naissance dans le catholicisme régénéré après le concile de Trente, grâce à Palestrina[23] qui servit de résonance à l'esprit nouvellement éveillé, intime et profondément ému ; plus tard, avec Bach[24], aussi dans le protestantisme, dans la mesure où celui-ci avait été approfondi par les piétistes et délivré de son caractère dogmatique originaire. La condition et la base nécessaires à ces deux créations sont la possession d'une musique telle que l'âge de la Renaissance et de la pré-Renaissance l'avait en propre, notamment cette étude savante de la musique, ce plaisir au fond scientifique qu'on prend aux œuvres d'art de l'harmonie et la conduite des voix. D'un autre côté, il fallait le précédent de l'opéra ; l'opéra dans lequel le profane faisait connaître sa protestation contre une musique froide devenue trop savante, et voulait redonner une âme à Polymnie[25]. – Sans cette tendance profondément religieuse, sans l'expression sonore de l'âme intimement émue, la musique serait restée savante ou dans le genre de l'opéra ; l'esprit de contre-Réforme est l'esprit de la musique moderne (car ce piétisme qui est dans la musique de Bach est aussi une sorte de contre-Réforme). Tant est profonde l'obligation que nous avons à la vie religieuse. – La musique fut la contre-Renaissance dans le domaine de l'art ; c'est d'elle que ressortit la peinture postérieure des Carrache[26], d'elle peut-être aussi le style

baroque : davantage en tout cas que l'architecture de la Renaissance ou de l'Antiquité. Et on pourrait se demander maintenant encore : si notre musique moderne pouvait mouvoir les pierres, les assemblerait-elle en une architecture antique ? J'en doute fort. Car ce qui règne dans la musique, la passion, le plaisir en des dispositions élevées, très exaltées, le vouloir-devenir-vivant à tout prix, la succession rapide des sensations, le fort effet de relief par la lumière et l'ombre, la juxtaposition de l'extase et du naïf, – tout cela a déjà une fois régné dans les arts plastiques et créé de nouvelles lois du style : – mais ce n'était ni dans l'Antiquité ni au temps de la Renaissance.

220

L'AU-DELÀ DANS L'ART. – Ce n'est pas sans un profond chagrin qu'on s'avoue que les artistes de tous les temps, dans leurs aspirations les plus hautes, ont rapporté précisément ces représentations à une explication céleste, que nous connaissons aujourd'hui pour fausse : ils ont glorifié des erreurs religieuses et philosophiques de l'humanité, et ils n'auraient pu le faire sans la foi en leur vérité absolue. Or, si la foi en une telle vérité diminue, les couleurs de l'arc-en-ciel pâlissent autour des fins extrêmes de la connaissance et de l'illusion humaine : ainsi cette catégorie d'art ne peut plus refleurir, qui (comme la *Divine Comédie*, les tableaux de Raphaël, les fresques de Michel-Ange, les cathédrales gothiques) suppose non seulement une signification cosmique, mais encore une signification métaphysique des œuvres d'art. Il sortira désormais une légende touchante de ce qui fut un tel art, une telle foi d'artistes.

221

LA RÉVOLUTION DANS LA POÉSIE. – La sévère contrainte que les auteurs dramatiques français s'imposaient par rapport à l'unité d'action, de lieu et de temps, à la structure du style, du vers et de la phrase, au choix des mots et des pensées, fut une école aussi importante que celle du contrepoint et de la fugue dans le développement de la musique moderne ou que les figures à la Gorgias[27] dans l'éloquence grecque. Se donner ainsi des liens peut paraître absurde ; néanmoins il n'y a pas d'autre moyen, pour sortir du naturalisme, que de commencer par se limiter de la façon la plus forte (peut-être la plus arbitraire). On apprend ainsi peu à peu à marcher avec grâce même dans les sentiers étroits

qui passent comme des ponts au-dessus d'effrayants précipices, et l'on remporte comme butin la plus extrême souplesse de mouvement : c'est ce que l'histoire de la musique prouve aux yeux de tout contemporain actuellement. C'est là que l'on voit comment pas à pas les liens deviennent plus lâches, jusqu'à ce qu'enfin ils peuvent paraître être rejetés tout à fait : cette *apparence* est le résultat suprême d'une évolution nécessaire dans l'art. Dans la poésie moderne, il n'y eut pas un si heureux affranchissement graduel des liens qu'on s'était imposés. Lessing[28], en Allemagne, tourna en dérision la forme française, c'est-à-dire l'unique forme d'art moderne, et renvoya à Shakespeare ; on perdit ainsi la continuité de cet affranchissement et l'on fit un saut en arrière dans le naturalisme – autrement dit, dans les commencements de l'art. Goethe chercha à échapper à ce naturalisme en s'inventant toujours de nouveaux liens de diverses sortes ; même le mieux doué ne réussit cependant qu'à une continuelle expérimentation, une fois que le fil de l'évolution est brisé. Schiller dut la sûreté relative de sa forme à l'exemple, involontairement respecté, encore que nié, de la tragédie française et se maintint assez indépendant de Lessing (dont il rejetait, comme on sait, les tentatives dramatiques). Aux Français mêmes, après Voltaire, manquèrent tout d'un coup les grands talents qui auraient, de la contrainte à cette apparence de liberté, continué cette évolution de la tragédie ; ils firent plus tard aussi, à l'exemple de l'Allemagne, un saut dans une sorte d'état de nature à la Rousseau et se mirent aux expériences. Qu'on lise seulement de temps à autre le *Mahomet* de Voltaire pour se mettre clairement devant l'esprit ce qui, par cette rupture de la tradition, a été perdu une fois pour toutes pour la culture européenne. Voltaire[29] fut le dernier des grands poètes dramatiques, lui qui entrava par la mesure grecque son âme aux mille formes, née même pour les plus grands orages tragiques, – il pouvait ce qu'aucun Allemand ne pouvait encore, parce que la nature du Français est beaucoup plus parente de la grecque que la nature de l'Allemand ; – de même qu'il fut aussi le dernier grand écrivain qui, dans le maniement de la langue de la prose, eut l'oreille d'un Grec, la conscience d'artiste d'un Grec, la simplicité et l'agrément d'un Grec ; en outre, il fut un des derniers hommes qui surent réunir en eux la plus haute liberté d'esprit et un sentiment résolument antirévolutionnaire, sans être ni lâche ni inconséquent. Depuis lors, l'esprit moderne, avec son inquiétude, sa haine contre la mesure et les entraves, est parvenu à l'empire dans tous les domaines, d'abord déchaîné par la fièvre de la Révolution et reprenant ensuite le frein, lorsque l'y poussaient l'inquiétude et l'horreur de lui-même, – mais ce fut le frein de la froide logique, non plus celui de la mesure artistique. A la vérité, nous jouissons

pour un temps, par cette délivrance, de la poésie de tous les peuples, de tout ce qu'il y a, en des lieux cachés, de pousse naturelle, de végétation primitive, de floraison sauvage, de beauté miraculeuse et d'irrégularité gigantesque, depuis la chanson populaire jusqu'à ce « grand barbare » de Shakespeare ; nous goûtons les joies de la couleur locale et du costume de l'époque qui jusqu'ici étaient restées étrangères à tous les peuples artistes ; nous usons largement des « avantages de la barbarie » de notre temps, que Goethe fait valoir contre Schiller pour mettre au jour le plus favorable le défaut de forme de son *Faust.* Mais pour combien de temps encore ? Le flot envahissant de poésie de tous les styles de tous les peuples *doit* progressivement entraîner dans son cours le terrain sur lequel une paisible floraison cachée aurait encore été possible ; tous les poètes *doivent* certes devenir des imitateurs expérimentateurs, des copistes casse-cou, aussi grande que puisse être leur force au commencement. Le public enfin, qui a désappris à voir dans la retenue de la force d'expression, dans la domination organisatrice de tous les moyens de l'art, l'acte proprement artistique, *doit* priser de plus en plus la force pour l'amour de la force, la couleur pour l'amour de la couleur, la pensée pour l'amour de la pensée, l'inspiration pour l'amour de l'inspiration ; il ne jouira donc plus des éléments et des conditions de l'art, si ce n'est isolément, et pour finir émettra l'exigence naturelle que l'artiste *doit* les lui présenter isolément aussi. Oui, on a rejeté les liens « déraisonnables » de l'art gréco-français, mais insensiblement on s'est accoutumé à trouver déraisonnables tous les liens, toutes les limitations ; et ainsi l'art marche contre sa sauvegarde et touche en même temps – chose, il est vrai, éminemment instructive – toutes les phases de ses débuts, de son enfance, de son imperfection, de ses tentatives et de ses débordements de jadis : il répète, en allant à sa perte, sa naissance, son progrès. Un des plus grands, à l'instinct de qui l'on peut sans doute se fier et à la théorie duquel â n'a rien manqué qu'un *supplément* d'une trentaine d'années de pratique, – Lord Byron[30] a dit une fois : « En ce qui concerne la poésie en général, plus j'y réfléchis, plus je suis fermement convaincu que tous tant que nous sommes nous faisons fausse route, les uns comme les autres. Nous suivons tous un système révolutionnaire radicalement faux, – notre génération ou la prochaine arrivera à la même conviction. » C'est le même Byron qui dit : « Je regarde Shakespeare comme le pire des modèles, quoique le plus extraordinaire des poètes. » Et au fond, l'intuition artistique mûrie de Goethe, dans la seconde partie de sa vie, ne dit-elle pas exactement la même chose ? Cette intuition par laquelle il gagna une telle avance sur toute une suite de générations, qu'on peut prétendre en gros que

Goethe n'a point encore exercé son action et que son heure est encore à venir ? C'est précisément parce que sa nature le maintint longtemps dans l'ornière de la révolution poétique, précisément parce qu'il exploita à fond tout ce qui indirectement, par cette rupture de la tradition, avait été découvert de mines, de vues, de moyens nouveaux, et ce qui avait été en même temps exhumé sous les ruines de l'art, que sa métamorphose et sa marche ultérieure a tant de poids : cette dernière signifie qu'il sentait le besoin profond de reprendre la tradition de l'art, et de prêter aux décombres et aux fûts de colonnes restés debout du temple, au moins par l'imagination de l'œil, la perfection et l'intégrité antiques, si la force du bras devait se montrer trop faible pour construire, là où des forces monstrueuses furent déjà nécessaires pour détruire. Il vivait ainsi dans l'art comme dans la réminiscence de l'art vrai : sa poésie était devenue un auxiliaire de la réminiscence, de l'intelligence d'époques anciennes de l'art depuis longtemps révolues. Ses exigences étaient, en vérité, irréalisables compte tenu de la puissance des temps modernes, mais le chagrin qu'il en ressentait fut largement surpassé par la joie qu'elles ont été réalisées autrefois, et que nous aussi nous pourrons encore participer à cette réalisation. Pas d'individus, mais des masques plus ou moins idéaux ; pas de réalité, mais une généralité allégorique ; les caractères d'époque et les couleurs locales presque volatilisés jusqu'à l'invisible et rendus mythiques ; la sensation actuelle et les problèmes de la société actuelle resserrés en des formes les plus simples, dépouillés de leurs qualités pathologiques de séduction et de tension, rendues inefficaces dans tout autre sens que le sens artistique ; pas de sujets ni de caractères neufs, mais les anciens dès longtemps accoutumés dans une renaissance et une transformation toujours continuées : c'est l'art tel que Goethe le *comprenait* tardivement, tel que les Grecs et aussi les Français le *pratiquaient.*

222

CE QUI RESTE DE L'ART – Il est vrai, l'art a une valeur bien plus grande dans certaines hypothèses métaphysiques, par exemple si on admet la croyance que le caractère est immuable et que l'essence du monde se répète perpétuellement dans tous les caractères et toutes les actions : l'œuvre de l'artiste devient, dans ce cas, l'image de l'*éternelle permanence,* tandis que pour notre conception l'artiste ne peut jamais donner à son image de valeur que provisoire parce que l'homme en général est le produit d'une évolution et sujet à changement, que l'individu n'est rien de fixe ni d'arrêté. Il en est de même dans une autre hypothèse

métaphysique selon laquelle notre monde visible ne fut qu'une apparence, comme les métaphysiciens l'admettent, l'art viendrait alors se placer assez près du monde réel : car entre le monde phénoménal et le monde onirique de l'artiste, il n'y aurait en ce cas que trop de ressemblance ; et les différences qui resteraient mettraient même l'importance de l'art plus haut que l'importance de la nature, parce que l'art exprimerait les formes identiques, les types et les modèles de la nature. – Mais ces hypothèses sont fausses : quelle place reste-t-il encore à l'art après cette constatation ? Avant tout, durant des milliers d'années, il a enseigné à considérer avec intérêt et plaisir la vie sous toutes ses formes et à pousser si loin notre sensibilité que nous finissons par nous écrier : « Quoi que soit enfin la vie, elle est bonne. » Cette théorie de l'art, de prendre plaisir à l'existence et de regarder la vie humaine comme un morceau de la nature, sans une inclination trop violente, comme l'objet d'une évolution régulière, – cette théorie a pris racine en nous, elle vient maintenant au jour comme un besoin tout-puissant de connaissance. On pourrait abandonner l'art, on ne perdrait pas pour autant la faculté apprise de lui : de même qu'on a abandonné la religion, mais non les élévations et les transports de l'âme conquis grâce à elle. Comme l'art plastique et la musique mesurent une richesse de sentiments réellement conquise et gagnée par la religion, de même, après une disparition de l'art, l'intensité et la multiplicité des joies de la vie qu'il a implantées demanderaient encore une satisfaction. L'homme de science est une forme ultérieure de l'artiste.

223

CRÉPUSCULE DE L'ART. – De même que dans la vieillesse on se souvient du jeune âge et qu'on célèbre les fêtes du souvenir, de même l'humanité se laisse aller à considérer l'art comme *un souvenir ému* des joies de la jeunesse. Il se peut que jamais auparavant l'art n'ait été compris avec autant de profondeur et d'âme qu'aux temps présents où la magie de la mort semble faire sa ronde. Qu'on pense à cette ville grecque[31] de l'Italie méridionale, qui, un seul jour de l'année, célébrait encore ses fêtes grecques, en se lamentant et pleurant de voir la barbarie étrangère triompher chaque jour davantage de ses mœurs originelles ; jamais sans doute on n'a joui de ce qui est grec, nulle part on n'a savouré ce nectar doré avec une telle volupté, que parmi ces Hellènes périssants. L'artiste passera bientôt pour un magnifique legs du passé et, comme à un merveilleux étranger dont la force et la beauté faisaient le bonheur des temps anciens, des honneurs lui seront rendus, tels que nous les accordons rarement à nos

semblables. Ce qu'il y a de meilleur en nous vient peut-être de ces époques passées dont nous pouvons maintenant à peine saisir directement le sentiment ; le soleil s'est déjà couché, mais il éclaire et enflamme encore le ciel de notre vie, même si déjà nous ne le voyons plus.

---

1 Nietzsche se réfère à une pensée très connue de Stendhal (pseudonyme de Marie Henri Beyle, 1783-1842), selon laquelle la beauté est une promesse de bonheur (cf. *De l'amour,* 1822).

2 Simonide (env. 556-468 av. J.-C.), poète grec, est l'auteur d'hymnes patriotiques, de chœurs lyriques et d'élégies. Nietzsche, en tant que philologue, travailla sur une de ses œuvres, relative à la complainte de Danaé dérivant sur la mer avec le petit Persée (étude publiée dans le *Reinisches Museum,* volume XXIII, en 1868). Voir le premier tome des *Philologica,* NW, XVII, Kröner, pp. 55-67.

3 Johannes Kepler (1571-1630), astronome allemand, issu d'une famille pauvre, fut admis gratuitement à l'Université de Tübingen, où Möstlin l'initia au système de Copernic. Devenu professeur à Graz, il fut persécuté comme protestant et rejoignit Tycho Brahé à Prague, en 1598. En 1609, parut l'exposé de ses deux premières lois dans *Astronomia nova de motibus stellae Martis,* et, en 1619, celui de sa troisième loi dans *Harmoniae mundi.*

4 Spinoza (1632-1677), philosophe hollandais, fut instruit dans le judaïsme mais s'en éloigna sous l'influence cartésienne. Il fut alors excommunié, en 1656, par la communauté juive d'Amsterdam. Son amour pour la fille de son professeur de latin-grec fut bafoué. Il se consacra à un métier manuel, selon la tradition des anciens rabbins. A Rijnsburg, où il alla s'installer, il écrivit son premier ouvrage : *Renati Descartes principia philosophiae more geometrico demonstrata* (1663). Refusant une chaire à l'Université de Heidelberg, il continua son œuvre dans un faubourg de La Haye, puis à La Haye. Il mourut de phtisie à quarante-cinq ans, laissant, entre autres : *Tractatus theologico-politicus* (publié sans nom d'auteur en 1670), *Ethica Ordine Geometrico Demonstrata* (terminée en 1674).

5 Giovanni Lorenzo Bernini, dit le Cavalier Bernin (1598-1680), artiste italien, né à Naples, tout à la fois architecte, sculpteur et peintre, vint à Rome et entra au service des papes. Louis XIV l'appela à Paris en 1665, mais ce fut Perrault qui obtint de faire la façade du Louvre. Bernin est le maître de l'art baroque. Parmi ses chefs-d'œuvre, il faut retenir la fontaine des Quatre-Fleuves sur la place Navone à Rome, le buste de Scipion Borghèse, les tombeaux d'Urbain VIII et d'Alexandre VII.

6 Il s'agit de Hégésias de Magnésie (IVe siècle avant Jésus-Christ), rhéteur et historien grec, qui pratiquait un art oratoire aux phrases courtes, au rythme faible avec des mots choisis et des moyens d'expression très riches. Il évitait les périodes propres à l'art oratoire de Démosthène (384-322). Hégésias de Magnésie eut une école asienne à Rhodes, l'école rhodienne qui servit de médiation entre l'Attique et les écoles asiatiques (cf. *Nietzsche et la rhétorique, op. cit.,* p. 67, 83, 190.).

7 Le « style asien » est le résultat de l'expansion de la rhétorique grecque en Asie Mineure. Hégésias de Magnésie (IVe s. av. J.-C.) créa l'asianisme. Il se développa à Athènes une « éloquence asienne » : Cicéron y entendit Démétrius de Syrie. Cicéron avait étudié à la célèbre école de Rhodes

la philosophie et la rhétorique. Dans *Brutus,* 95, 325, il définit ainsi le style « asien » :
« Il y a deux genres de style asiatique : l'un est sentencieux et étudié, aux sentences non pas tant caractérisées par leur poids que par leur élégance et leur grâce... l'autre genre n'est pas tant riche en sentences que parcouru rapidement par les mots, c'est là toute l'Asie, non seulement dans le flot du discours, mais encore dans le genre raffiné et orné des mots. »

8 Raffaello Santi dit Raphaël (1483-1520) est entré en 1499 dans l'atelier du Pérugin à Pérouse. Ses plus anciennes œuvres signées apparaissent en 1504, date à laquelle il s'installa à Florence, où il étudia les œuvres de Michel-Ange et de Léonard de Vinci. Il entreprit ses célèbres *stanze* à Rome, où l'appela Bramante, l'architecte du pape Jules II. Il composa des tableaux (des Madones) dans le style classique, en particulier, des portraits. Dans *La Naissance de la tragédie,* 4, Nietzsche évoque le tableau de Raphaël intitulé *Transfiguration* (1518-1520), resté inachevé.

9 Shakespeare fut à la fois acteur et auteur de la troupe du Lord Chambellan à partir de 1594. Ses principales pièces sont *La Mégère apprivoisée* (1593-1594), *Roméo et Juliette* (1594), *Le Songe d'une nuit d'été* (1595), *La Nuit des rois* (1599-1600), *Hamlet* (1600), *Othello* (1604), *Macbeth* (1605).

10 Cf. Goethe, *Zwischen beiden Wellen, op. cit.,* tome I, p. 70, cité par Robert Rovini, le traducteur de *Humain, trop humain* (Paris, Gallimard, 1968, p. 525), qui explique pourquoi Nietzsche évoque Goethe en se trompant sur l'étoile « des terres lointaines », alors que Goethe avait écrit dans le texte cité : » William ! Etoile de la plus haute altitude », en même temps que « Lida ! Bonheur de la plus proche présence ».

11 Eschyle (525-456) est le premier des grands tragiques athéniens ; il est aussi le meilleur porte-parole de la tragédie grecque, selon Nietzsche. Il ouvre l'ère de la grande tragédie. Aristote (384-322) affirme qu'il fut le premier à introduire un second acteur sur la scène, en donnant au dialogue la prépondérance lyrique, et en diminuant par là même l'importance du chœur. Il emprunta les sujets de ses tragédies aux légendes héroïques de la Grèce. Il inventa les Trilogies. Sur les 80 tragédies écrites par Eschyle, il en a été conservé sept : *Les Suppliantes* (490), *Les Perses* (472), *Les Sept contre Thèbes* (467), *Prométhée enchaîné* (date inconnue), et la trilogie de l'*Orestie* (458), constituée par *Agamemnon*, *Les Choéphores,* et *Les Euménides.* La tragédie eschyléenne met en scène la souffrance après l'*hybris* (crime ou démesure).

12 Euripide (env. 480-406 av. J.-C.) n'est pour le Nietzsche de *La Naissance de la tragédie* que le troisième grand poète tragique, après Eschyle et Sophocle (v. 495-406 av. J.-C.). Il transforma la tragédie, en innovant avec le prologue, préparant les spectateurs à l'intelligence du texte. Il avait recours à un *deus ex machina,* venant trancher le nœud du drame. Euripide est l'inventeur de la tragi-comédie. Sur 92 pièces, il reste dix-sept tragédies d'Euripide, parmi lesquelles *Iphigénie en Tauride* (vers 410) et *Les Bacchantes* (405).

13 *In majorem artis gloriam,* expression latine signifiant « pour la plus grande gloire de l'art ».

14 Le groupe antique du Laocoon, réalisé par Agésandre et Achenodorus, de l'école de Pergame, est fameux. On peut le contempler au Vatican. Selon la légende, Laocoon était le grand prêtre d'Apollon qui avait conseillé, mais en vain, pendant le siège de Troie, de ne pas laisser entrer le cheval de bois à l'intérieur de la ville. C'est pourquoi Athéna le fit étouffer, lui et ses deux fils, par deux serpents. C'est ce que Virgile (70-19) rapporte dans l'*Enéide,* II, 40-56 et 199-231.

15 Le théâtre de Shakespeare manifeste une grande connaissance des passions. Mais n'est-ce pas le cas de tout théâtre, et surtout de celui de tous les grands dramaturges ? La complexité et l'imbroglio de la dynamique passionnelle n'ont pas échappé à Shakespeare. Si c'est bien la passion de Desdémone qui cause celle d'Othello, cette dernière passe pourtant inaperçue aux yeux d'Othello lui-même. Dans *Le Gai Savoir*, 98, Nietzsche expliquera pourquoi il apprécie tant Shakespeare : « La hauteur où il place César est l'honneur le plus subtil qu'il pouvait rendre à Brutus. (...) Qu'est

toute la mélancolie d'Hamlet à côté de la mélancolie de Bru tus ? – et peut-être Shakespeare connaissait-il l'une comme l'autre par expérience ! » (*Classiques de la Philosophie,* Le Livre de Poche, 1993, p. 193). Le dramaturge sait recréer l'énergie passionnelle pour réussir à mettre en scène le réseau ou le concours des passions telles qu'elles se sont affrontées : il en a l'expérience vécue. Le philosophe a pu également observer les passions, mais le plus souvent c'est pour en établir la « théorie », comme ce fut le cas de Platon (428-348 av. J.-C.), d'Aristote, de Descartes (1596-1650), de Hobbes (1588-1679) et de Hume (1711-1776).

16 Michel Eyquem de Montaigne (1533-1592), philosophe français. La première édition des *Essais* date de 1580. Cette œuvre fut continuée régulièrement jusqu'à la mort de Montaigne. Nouvelle édition en 1588. Marie de Gournay fit une édition posthume des *Essais*, à partir de l'exemplaire personnel de Montaigne, appelé « l'exemplaire de Bordeaux », en 1595.

17 Johann Christoph Friedrich von Schiller (1759-1805), écrivain allemand, destiné tout d'abord à la théologie, fut placé par le duc de Wurtemberg dans une école de formation des officiers, où il étudia le droit et la médecine. Alors qu'il était devenu aide-chirurgien militaire, Schiller composa un premier drame, *Les Brigands* (1779). Devant l'interdiction, venant du duc de Wurtemberg, de continuer une œuvre littéraire, Schiller prend la fuite et mène une vie errante. Avec *Intrigue et Amour*, une tragédie bourgeoise représentée à Mannheim en 1784, il produisait une satire de l'aristocratie, comparable au *Mariage de Figaro.* Persuadé que l'art pourrait changer la société, il publia en 1795 ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* dans lesquelles il manifeste sa déception au sujet de la Révolution française, et l'opinion que seuls les artistes seraient les meilleurs artisans du progrès politique.

18 Démosthène atteignit le suprême degré de l'éloquence grecque (cf. *Nietzsche et la rhétorique, op. cit.*, p. 64-67, 77-83). Nietzsche lui attribue une « polyphonie » du style, pour s'être exercé à tous les genres d'éloquence, à tous les styles. Surtout, Démosthène savait parier selon les circonstances, tantôt avec concision, tantôt avec puissance, tantôt avec modération.

19 D'après la légende, les Grecs, sous le commandement du roi de Mycènes, Agamemnon, et les Troyens, sous le commandement du roi Priam, se firent la guerre appelée « guerre de Troie ». Les Grecs s'étaient mobilisés pour réclamer Hélène, l'épouse du roi de Sparte, Ménélas, le frère d'Agamemnon, qui avait été enlevée et non rendue, malgré la demande qui en avait été faite. Achille dans le camp grec et Hector dans le camp troyen sont les héros brillants dont Homère décrit les exploits dans l'*Iliade.*

20 Homère ne raconte que quelques jours de la dixième année de cette guerre. Après la chute des deux héros, c'est par une ruse que les Grecs s'emparèrent de Troie en y pénétrant par le moyen du fameux cheval de bois : c'est ce que nous apprend Virgile dans son *Enéide,* II.

21 C'est dans la *Poétique* qu'Aristote expose sa théorie des ressorts du tragique. Tout d'abord la règle de l'unité de jour, mesuré par le « circuit du soleil » (voir chapitre V, 1449 b 28 et suiv.). Ensuite, il faut savoir que la tragédie est l'imitation d'une action noble et complète, accomplie de façon à représenter des événements suscitant pitié et terreur qui provoquent la *katharsis* de ces événements pitoyables et terribles ; et cela, au moyen d'un langage orné avec art, c'est-à-dire avec rythme, harmonie et mélodie (voir chapitre VI, 1450 a 5-15). En conséquence, il apparaît donc que la tragédie jouit d'une fonction spécifique qui est la *katharsis.* Mais la catharsis est-elle la « purgation » ou la « purification » des sentiments de pitié et de terreur, comme nombreux de ses interprètes l'ont affirmé ? C'est, en tout cas, ce que Nietzsche pense être la thèse d'Aristote, et qu'il met en doute dans l'aphorisme 212, en prenant le terme *katharsis* dans la signification de « purgation » (ce qu'il signifie effectivement) ; mais Aristote a-t-il voulu dire exactement, comme l'exprime Nietzsche, que la tragédie « purgeait » pitié et terreur ? C'est la question qui se pose. Il faut noter qu'avec la catharsis, Aristote ne donne qu'une brève définition de la tragédie. Or, précédemment, Aristote avait souligné le plaisir qui était lié aux arts d'imitation : ce qui, en principe,

est valable également dans le cas de l'imitation d'objets déplaisants. De plus, le terme grec *katharsis* pouvait également signifier « clarification » ; ce qui voudrait dire ici que la tragédie permettrait plutôt la « compréhension » des événements tragiques en en donnant les tenants et les aboutissants, c'est-à-dire en mettant au jour les principes probables ou nécessaires du processus tragique. Cette interprétation intéressante dépend des observations de Butcher (*Aristotle's Theory of Poetry and Fine Art,* New York, Dover Publications, 1951), et de Leon Golden (« Catharsis », *Transactions of the American Philological Association,* XCIII, 1962), ainsi que de celles de Hardison (*Aristotle's Poetics,* Translation by Leon Golden, Commentary by O.B. Hardison, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1968). Il s'ensuit toutefois que, si le plaisir pris devant l'imitation provient du fait d'apprendre et de comprendre comment les événements se clarifient ou se sont clarifiés, pour ce faire il a bien fallu que soient éliminées précisément pitié et terreur : ce qui nous ramène à l'idée généralement reconnue, mais initialement critiquée par ces observateurs. En ce qui concerne la pitié et la terreur, ce sont pour Aristote, comme l'indique Hardison (*op. cit.,* p. 118), des sentiments réciproques. Aristote, dans sa *Rhétorique,* livre II, chapitre 8, définit la pitié comme un chagrin causé par la vue d'un mal survenant à qui ne le mérite pas, tandis qu'il avait décrit la terreur, au même livre, chapitre 5, comme provoquée par ce qui présente un grand pouvoir de destruction ou de menace de destruction, dirigé contre nous. La pitié concerne la représentation d'un mal encouru par les autres, et la terreur, celle d'un mal encouru par nous-mêmes. Pour ce qui touche à la tragédie elle-même, elle montre au spectateur la relation de cohérence qui coordonne le caractère du héros à la fatalité dont il est l'objet. N'y a-t-il pas là de quoi alléger sinon de quoi supprimer pitié et terreur ?
Outre cette explication philosophique, il demeure qu'à la catharsis reste encore souvent attachée une explication éthique, ou théologique, voire anthropologique, d'ailleurs plus ou moins accentuée selon les cas ou les circonstances. Mais, si, comme il se doit, l'explication d'Aristote est philosophique, il n'en demeure pas moins que la philosophie d'Aristote, plus que celle de Platon, par exemple, s'occupe spécialement de la vie, et des êtres vivants, et que le terme *katharsis* est employé par Aristote dans d'autres contextes, comme dans la *Politique,* livre VIII, 1341 b 38 et suiv., où il signifie « purgation » et est employé à propos de l'effet de la musique ; également dans quelques passages de l'*Ethique à Nicomaque,* où il signifie « purification ». La catharsis, comme « purgation », peut concerner un processus réflexif de pitié et de terreur, qu'elle éveille et qu'elle rejette par un procédé de médecine homéopathique : c'est la position défendue, en 1857, par le philologue allemand Jakob Bernays (1824-1881), qui était un oncle de la femme de Freud ; et c'est celle que connaît Nietzsche, et qu'il critique dans l'aphorisme 212. – Ou bien encore, la catharsis, comme « purification », peut concerner les émotions de pitié et de terreur, non pas à rejeter, mais à contrôler. Remarquons que, chez les Anciens, la purification peut être comprise au sens matériel, puisque la purification du corps était regardée comme le symbole de la purification de l'âme, puisque c'est le cas dans la plupart des religions où se pratiquent des ablutions.

22 Cf. Platon, *La République,* livre X, 605, d : « Quand nous entendons Homère ou quelque autre poète tragique imiter un héros dans la douleur, qui, au milieu de ses lamentations, s'étend en une longue tirade, ou chante, ou se frappe la poitrine, nous ressentons, tu le sais, du plaisir, nous nous laissons aller à l'accompagner de notre sympathie, et dans notre enthousiasme nous louons comme un bon poète celui qui, au plus haut degré possible, a provoqué en nous de telles dipositions » (Platon, *Œuvres complètes,* tome IV, *la République,* traduction de Robert Baccou, Paris, Garnier, 1936, p. 369). En somme, Platon explique ici le plaisir devant l'imitation d'un événement déplaisant, plaisir auquel Aristote fait allusion, au début du chapitre IV de la *Poétique.*
Cependant, Platon continue : « Mais lorsqu'un malheur domestique nous frappe, tu as pu remarquer que nous mettons notre point d'honneur à garder l'attitude contraire, à savoir rester calmes et courageux, parce que c'est là le fait d'un homme, et que la conduite que nous applaudissions tout à l'heure ne convient qu'aux femmes » (*op. cit.,* p. 369). Ce que Platon propose est donc le modèle d'une vie contenue, et il l'oppose à ce qui se passe au théâtre quand nous éprouvons du plaisir à

l'imitation d'événements déplaisants.
Ensuite, au livre X, 606, a, Platon explique pourquoi il n'est pas possible que nous tolérions l'attitude qui est la nôtre devant le poète tragique : selon Platon, l'attitude du plaisir (même esthétique) devant le malheur représenté manque particulièrement de morale : « Si tu considères que cet élément de l'âme que, dans nos propres malheurs, nous contenons par force, qui a soif de larmes et voudrait se rassasier largement de lamentations (...), est précisément celui que les poètes s'appliquent à satisfaire et à réjouir ; et que, d'autre part, l'élément le meilleur de nous-mêmes (...) se relâche de son rôle de gardien vis-à-vis de cet élément porté aux lamentations, sous prétexte qu'il est simple spectateur des malheurs d'autrui, que pour lui il n'y a point de honte, si un autre qui se dit homme de bien verse des larmes mal à propos (...) » (*op. cit.*, p. 369-370). Ainsi, dans la comparaison des attitudes, celle devant son propre malheur effectif ou celle devant le malheur représenté au spectateur, et tout en rejetant l'attitude esthétique, Platon donne indirectement une première explication de la *katharsis*, tout en affirmant ce que remarque Nietzsche : à savoir que le spectacle tragique rend plus impressionnable. Ce qui donnerait ce qui suit : en enlevant pitié et terreur au spectateur installé dans le théâtre, la tragédie renforcerait l'aptitude à la pitié et à la terreur dans la vie, ce qui, pour Platon, n'est pas digne d'un homme.

23 Giovanni Pierluigi da Palestrina (1526-1594), compositeur italien, avait fait entendre trois de ses messes à une commission de la XIXe section du Concile de Trente (1545-1563), qui, enchantée de ce qu'elle venait d'entendre, obtint du pape Paul IV qu'il renonçât au projet qu'il avait de supprimer la polyphonie.

24 Johann Sebastian Bach (1685-1750), au poste de pianiste et de maître de musique à la cour de Saxe-Weimar entre 1708 et 1717, se familiarisa avec la musique italienne de l'époque, mais encore avec celle plus ancienne de Frescobaldi et de Palestrina. Ensuite, en 1717 jusqu'en 1723, il devint directeur de la musique du prince d'Anhalt, pendant une période féconde en musique instrumentale. En 1723, il sera nommé cantor de Saint Thomas de Leipzig, poste dans lequel il restera jusqu'à sa mort.

25 Polymnie est l'une des neuf muses : Homère les montre dans l'*Iliade*, I, 604, animant les festins des dieux dans l'Olympe. Polymnie est la muse des hymnes, et plus tard elle devint celle du mime.

26 Lodovico Carrache, Carracci ou Caracci (1555-1619), peintre italien, était l'élève du Tintoret Son cousin Agostino Carrache (1557-1602) était l'élève de Fontana : sa *Communion de saint Jérôme* est au Louvre. Annibale Carrache (1560-1609), qu'on dit le plus doué de la famille, se distinguait par son éclectisme.

27 Gorgias de Leontini (v. 487-380), philosophe grec, l'un des sophistes, fondateur de la rhétorique, pratiquait un style caractérisé par des images recherchées, des termes poétiques, des assonances, des effets musicaux. Platon a intitulé l'un de ses dialogues, *Gorgias.* Venu à Athènes en 427, il éblouit la foule par son éloquence. Voir *Nietzsche et la rhétorique, op. cit.*, p. 74-76.

28 Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781), après avoir commencé des études de théologie, les abandonna pour se consacrer à la composition de comédies, imitées des auteurs français.

29 Voltaire, en tant que poète dramatique, écrivit une première tragédie intitulée *Œdipe*, pendant un séjour à la Bastille (mai 1717-avril 1718) à la suite de la découverte qui fut faite d'une satire contre Louis XIV, qui lui fut attribuée. Représentée à la Comédie-Française, en novembre 1718, cette tragédie obtint un grand succès et Voltaire devint célèbre. C'est de cette époque qu'il emprunta son pseudonyme composé en anagramme sur Arouet le Jeune (AROVET L.I.). Il écrivit d'autres tragédies : *la Mort de César* (1735), *Mahomet* (1742), *Mérope* (1743), *Sémiramis* (1748).

30 Lettre de Byron à Murray, datée du 15 septembre 1817 : cf. *Vermischte Schriften, Briefwechsel und Lebensgeschichte*, trois volumes édités par Ernst Ortlepp, Stuttgart, sans date, tome II, p. 360, faisant partie de la Bibliothèque de Nietzsche (ouvrage cité par Robert Rovini, *op. cit.*, p. 529).

Ensuite, autre lettre de Byron à Murray, datée du 14 juillet 1821, *op. cit.*, tome III, p. 139 (même ouvrage cité par Robert Rovini).

31 Il s'agit de Paestum, ville de l'Italie méridionale, qui porta d'abord le nom grec de *Poseidonia :* ce fut une colonie grecque fondée par Sybaris en 600 av. J.-C., célèbre pour ses remparts et ses trois temples de style dorique, dont il reste les ruines, l'un des trois temples étant consacré à Poseidon. Les poètes latins chantèrent les roses de Paestum.

CHAPITRE V

CARACTÈRES DE HAUTE ET BASSE CIVILISATION

224

ENNOBLISSEMENT PAR DÉGÉNÉRESCENCE. – On peut apprendre de l'histoire que la lignée d'un peuple qui se conserve le mieux, c'est *celle* où la plupart des hommes ont un vif sentiment commun, par suite de l'identité de leurs principes essentiels accoutumés et indiscutables, donc de leur croyance commune. C'est là que se fortifient les bonnes et honnêtes mœurs, là qu'on apprend la subordination de l'individu, que le caractère reçoit d'abord la fixité rien que par ses attaches et l'accroît ensuite constamment par l'éducation. Le danger de ces communautés fondées sur des individus caractéristiques d'une même sorte est l'abêtissement, peu à peu accru par hérédité, lequel suit d'ailleurs toujours la stabilité ainsi que son ombre. C'est de ces individus plus indépendants, moins sûrs et moralement plus faibles, que dépend, dans de telles communautés, le *progrès intellectuel,* ce sont les hommes qui recherchent la nouveauté et surtout la diversité. Un nombre infini d'hommes de cette espèce périssent, à cause de leur faiblesse, sans action visible ; mais en somme, surtout s'ils ont des descendants, ils servent d'ameublissement et portent de temps en temps un coup à l'élément stable d'une communauté. A cet endroit blessé et affaibli, quelque élément neuf *s'inocule* en quelque sorte à l'ensemble de l'être ; mais il faut que sa force générale soit assez grande pour recevoir en son sang cet élément neuf et l'assimiler. Les natures en dégénérescence sont d'une extrême utilité partout où doit s'accomplir un progrès. Tout progrès en somme doit être précédé d'un affaiblissement partiel. Les natures *les plus fortes conservent* le type *fixe,* les plus faibles contribuent à le *développer*. – Quelque chose d'analogue se produit chez les individus, rarement une décadence, une lésion, même une faute, et généralement une perte corporelle ou morale, reste sans profit d'un autre côté. L'homme maladif par exemple aura peut-être, au sein d'une race guerrière et turbulente, plus d'occasion de vivre pour lui-même et ainsi de devenir plus

calme et plus sage, le borgne aura un œil plus fort, l'aveugle verra plus profondément dans l'intimité de l'être et en tout cas entendra plus finement. Dans ces conditions, la fameuse « lutte pour l'existence »[1] me paraît n'être pas le seul point de vue d'où peut être expliqué le progrès ou l'accroissement de la force d'un individu, d'une race. Il y a plutôt concours de deux éléments différents : d'abord l'augmentation de la force stable par l'union des esprits dans la communauté de croyance et de sentiment ; puis, la possibilité d'atteindre des fins plus hautes par le fait qu'il apparaît des natures en dégénérescence, et par suite des affaiblissements et des lésions de cette force stable ; étant la plus délicate et la plus indépendante, c'est précisément la nature la plus faible qui rend tout progrès généralement possible. Un peuple qui devient sur un point gangrené et faible, mais dans l'ensemble est encore robuste et sain, est capable de recevoir l'infection de l'élément neuf et de se l'incorporer à son avantage. Quant à l'individu, la tâche de l'éducation est de lui faire une assiette si ferme et si sûre qu'il ne puisse plus du tout être détourné de sa route. Mais alors le devoir de l'éducateur est de lui faire des blessures ou de mettre à profit les blessures faites par la destinée et, quand ainsi la douleur et le besoin sont nés, alors il peut y avoir, aux endroits blessés, inoculation de quelque chose de neuf et de noble. Toute sa nature l'accueillera en elle et laissera plus tard l'ennoblissement marquer ses fruits. – En ce qui concerne l'Etat, Machiavel[2] dit que « la forme des gouvernements est de fort peu d'importance, quoique des gens à demi cultivés pensent autrement. Le but principal de l'art de la politique devrait être la *durée*, qui l'emporte sur toute autre qualité, étant de beaucoup plus précieuse que la liberté. » Ce n'est que dans une grande durée solidement fondée et assumée qu'une constante évolution et une inoculation ennoblissante sont en somme possibles. A la vérité, d'ordinaire la dangereuse compagne de toute durée, l'autorité, s'y opposera.

225

L'ESPRIT LIBRE, NOTION RELATIVE. – On appelle esprit libre celui qui pense autrement qu'on ne l'attend de lui, en raison de son origine, de ses relations, de sa situation et de son emploi ou des vues régnantes de son époque. Il est l'exception, les esprits serfs sont la règle ; ceux-ci lui reprochent que ses principes de liberté ont pour origine le désir de surprendre, ou bien lui permettent de conclure à des actions libres, c'est-à-dire à des actions qui sont

incompatibles avec la morale dépendante. De temps à autre, on dit aussi que tel ou tel de ces principes doit être dérivé d'une subtilité ou d'une excitation mentale ; or, ce qui parle ainsi n'est que la méchanceté, qui elle-même ne croit pas à ce qu'elle dit mais veut s'en servir pour nuire : car l'esprit libre a d'ordinaire le témoignage d'une grande intelligence douée de bonté et d'acuité, écrit sur son visage si lisiblement que les esprits dépendants le comprennent assez bien. Mais les deux autres dérivations de la libre-pensée sont sincèrement entendues ; le fait est qu'il se produit beaucoup d'esprits libres de l'une ou de l'autre sorte. Et ce pourrait être une raison pour que les principes auxquels ils sont parvenus par ces voies fussent plus vrais et plus dignes de confiance que ceux des esprits dépendants. Dans la connaissance de la vérité, il s'agit de ce qu'on l'*a*, non pas de savoir par quel motif on l'a cherchée, par quelle voie on l'a trouvée. Si les esprits libres ont raison, les esprits dépendants ont tort, peu importe que les premiers soient arrivés au vrai par l'immoralité, que les autres, par moralité, se soient jusqu'ici tenus au faux. – Au reste, il n'est pas de l'essence de l'esprit libre d'avoir des vues plus justes, mais seulement de s'être affranchi des traditions, que ce soit avec bonheur ou avec insuccès. Mais d'ordinaire il aura la vérité, ou du moins l'esprit de la recherche de la vérité, de son côté : il cherche des raisons, les autres une croyance.

226

ORIGINE DE LA FOI. – L'esprit dépendant n'occupe pas sa position par raison mais par habitude ; s'il est par exemple chrétien, ce n'est pas qu'il ait eu la vue des diverses religions et le choix entre elles ; s'il est Anglais, ce n'est pas qu'il se soit décidé pour l'Angleterre, mais il a trouvé chrétienté et Angleterre et les a admises sans raison, comme un homme qui est né dans un pays vignoble devient buveur de vin. Plus tard, alors qu'il était chrétien et Anglais, il a peut-être aussi trouvé quelques raisons de son fond en faveur de son habitude ; on a beau renverser ces raisons, on ne les renversera pas avec toute sa position. Qu'on oblige par exemple un esprit dépendant à donner ses raisons contre la bigamie, on verra par expérience si son zèle sacré pour la monogamie repose sur des raisons ou sur l'accoutumance. L'accoutumance à des principes intellectuels sans raisons est ce qu'on nomme *croyance.*

227

CONCLU DES CONSÉQUENCES AU FONDÉ ET NON-FONDÉ. – Tous les états et ordres de la société : les classes, le mariage, l'éducation, le droit, tout cela n'a sa force et sa durée que dans la croyance des esprits serfs, – partant dans l'absence de raisons, au moins dans le fait qu'on écarte les questions touchant leurs raisons. C'est ce que les esprits serfs n'aiment pas à concéder, et ils sentent bien que c'est un *pudendum*[3]. Le christianisme, qui fut fort innocent dans ses fantaisies intellectuelles, ne remarqua rien que de la foi, repoussant avec passion la demande de raisons justificatives ; il attirait l'attention sur la conséquence de la foi : Vous allez dès à présent sentir l'avantage de la foi, expliquait-il, par elle vous aurez la félicité. En fait, ainsi se conduit l'Etat, et tout père élève son fils de la même façon. Tiens seulement cela pour vrai, dit-il, tu sentiras comme cela fait du bien. Mais cela signifie que de l'*utilité* personnelle que rapporte une opinion, on est censé tirer la preuve de sa *vérité* ; le rapport d'une théorie passe pour en garantir certitude et justification intellectuelles. C'est comme si le prévenu disait devant le tribunal : Mon défenseur dit la vérité, car regardez seulement ce qui suit de son discours : je serai acquitté. – Comme les esprits serfs tirent leurs principes de leur utilité, à l'égard de l'esprit libre ils conjecturent de même qu'il cherche également son utilité par ses convictions et ne tient pour vrai que ce qui lui est profitable. Or, comme ce qui paraît lui être utile est justement l'opposé de ce qui est utile à ses compatriotes ou confrères, ils admettent que ces principes leur sont dangereux ; ils disent et sentent ceci : Il ne peut pas avoir raison, car il nous cause du dommage.

228

LE CARACTÈRE FORT ET BON. – La servitude des convictions, devenue instinct par l'habitude, conduit à ce que l'on nomme force de caractère. Quand quelqu'un agit selon des motifs peu nombreux, mais toujours les mêmes, ses actions acquièrent une grande énergie ; si ces actions sont d'accord avec les principes des esprits serfs, elles sont approuvées et provoquent chez celui qui les accomplit le sentiment de la bonne conscience. Des motifs peu nombreux, une action énergique et une bonne conscience constituent ce qu'on nomme force de caractère. A ce caractère fort manque la connaissance des multiples possibilités et directions de l'action ; son intelligence (sa raison) est dépendante, serve puisqu'elle ne lui montre en un cas donné que deux possibilités tout au plus ; entre elles il doit alors faire nécessairement un choix conforme à sa nature tout entière, et il le fait facilement et vite, n'ayant pas à choisir entre cinquante

possibilités. Le milieu éducateur veut rendre tout homme dépendant en lui mettant toujours devant les yeux le nombre le moins élevé de possibilités. L'individu est traité par ses éducateurs comme s'il était, à la vérité, quelque chose de nouveau mais devait devenir une *réplique.* Si l'homme apparaît d'abord comme quelque chose d'inconnu et n'ayant jamais existé, il doit être réduit à quelque chose de connu et de déjà existant. Ce qu'on appelle bon caractère chez un enfant, c'est la manifestation de son asservissement progressif ; en se mettant du côté des esprits serfs, l'enfant annonce l'éveil de son sens commun ; en se fondant sur ce sens commun, il se rendra plus tard utile à son état ou à sa classe.

229

MESURE DES CHOSES DANS LES ESPRITS SERFS. – Il y a quatre sortes de choses dont les esprits serfs disent qu'elles sont justifiées. Premièrement : toutes les choses qui ont de la durée sont justifiées ; deuxièmement : toutes les choses qui ne nous sont pas importunes sont justifiées ; troisièmement : toutes les choses qui nous sont avantageuses sont justifiées ; quatrièmement : toutes les choses pour lesquelles nous avons fait des sacrifices sont justifiées. Ce dernier point explique, par exemple, pourquoi la guerre qui a été commencée contre la volonté du peuple est continuée avec enthousiasme dès qu'ont été faits les premiers sacrifices. – Les esprits libres qui plaident leur cause au forum des esprits serfs ont à démontrer qu'il y a toujours eu des esprits libres, donc que la liberté de l'esprit a de la durée, ensuite qu'ils ne veulent pas être importuns, et enfin qu'ils sont dans l'ensemble avantageux aux esprits serfs ; mais comme ils ne peuvent les convaincre de ce dernier point, il ne leur sert à rien d'avoir démontré le premier et le deuxième.

230

*ESPRIT FORT**. – Comparé avec celui qui a la tradition de son côté et n'a pas besoin de raisons pour fonder sa conduite, l'esprit libre est toujours faible, notamment dans l'action ; car il connaît trop de motifs et de points de vue et sa main en est hésitante, inexercée. Or quel moyen y a-t-il de le rendre pourtant *relativement fort,* pour qu'il puisse au moins se soutenir et ne pas périr sans effet ? Comment naît l'esprit fort *(der starke Geist)* ? C'est pour un cas individuel, le problème de la production du génie. D'où vient l'énergie, la force

inflexible, la persistance avec laquelle l'individu, contre la tradition, tâche d'acquérir une connaissance tout individuelle du monde ?

231

LA PRODUCTION DU GÉNIE. – L'ingéniosité du prisonnier à chercher des moyens de s'évader, l'utilisation la plus froide et la plus patiente du plus petit avantage, peuvent enseigner quel procédé emploie quelquefois la nature pour réaliser le génie, – mot que je prie d'entendre sans aucun arrière-goût de mythologie ou de religion : elle l'enferme dans un cachot et excite à l'extrême son désir de s'évader. – Ou avec une autre image : celui qui a complètement perdu sa route en forêt, mais s'efforce avec une énergie non commune d'arriver dans une direction quelconque au plein air, découvre parfois un chemin nouveau que personne ne connaissait : ainsi naissent les génies dont on célèbre l'originalité. – On a déjà mentionné qu'une mutilation, une déviation, ou le défaut sensible d'un organe donne fréquemment l'occasion à un autre organe de prendre un développement exceptionnel parce qu'il doit pourvoir à une autre fonction en plus de la sienne. C'est ainsi qu'il faut s'expliquer l'origine de plus d'un talent brillant. – De ces indications générales sur la production du génie, qu'on fasse l'application au cas spécial du parfait esprit libre.

232

CONJECTURE SUR L'ORIGINE DE LA LIBERTÉ DE L'ESPRIT. – De même que les glaciers s'accroissent quand dans les contrées équatoriales le soleil darde ses feux sur la mer avec plus d'ardeur qu'auparavant, de même aussi une liberté d'esprit très forte et en pleine expansion peut être un témoignage que l'ardeur du sentiment s'est quelque part accrue d'une façon extraordinaire.

233

LA VOIX DE L'HISTOIRE. – Dans son ensemble l'histoire *semble* donner sur la production du génie la leçon suivante : maltraitez et torturez les hommes – crie-t-elle aux passions Envie, Haine et Jalousie – poussez-les à l'excès, l'un contre l'autre, le peuple contre le peuple, et cela durant des siècles ! Alors soudain peut-être jaillira enflammée, comme allumée d'une étincelle écartée en son vol de la

terrible énergie la lueur du génie ! Comme un coursier rendu furieux par l'éperon du cavalier, la volonté éclatera alors pour bondir sur un autre domaine. – Qui viendrait à la pleine conscience de la production du génie et voudrait réaliser pratiquement le procédé que la nature y emploie d'ordinaire devrait être juste aussi méchant et violent que la nature. – Mais peut-être nous sommes-nous mal entendus.

234

VALEUR DE LA MI-CHEMIN. – Peut-être la production du génie n'est-elle réservée qu'à un temps limité de l'humanité. Car on ne peut attendre encore de l'avenir de l'humanité tout ce que les conditions très déterminées d'un passé quelconque pouvaient seules produire ; par exemple, les étonnants effets du sentiment religieux. Celui-ci même a eu son temps et beaucoup de très bonnes choses ne peuvent plus se produire, parce que de lui seul elles pouvaient venir. Ainsi il n'existera plus désormais un horizon de vie et de civilisation borné par la religion. Peut-être même le type du saint n'est-il possible que dans une certaine servitude de l'intelligence, dont, à ce qu'il semble, le temps est à jamais révolu. Et, de même, la supériorité de l'intelligence a peut-être été réservée à un seul âge de l'humanité : elle s'est développée – et se développe car nous vivons encore dans cet âge – quand une énergie extraordinaire de volonté, longtemps accumulée, s'est par héritage exceptionnellement vouée à des fins *intellectuelles*. C'en sera fait de cette supériorité, lorsque cette fureur et cette énergie ne seront plus retenues par des freins puissants. L'humanité arrive peut-être à moitié de sa route, à la moitié de son temps d'existence, plus proche de son but qu'elle ne le sera à sa fin. Il se pourrait que des forces, telles que celles par lesquelles l'art est conditionné, vinssent à périr complètement ; le plaisir du mensonge, de l'imprécis, du symbolisme, de l'ivresse, de l'extase, pourrait tomber dans le mépris. Oui, si jamais la vie était organisée en un Etat parfait, il n'y aurait plus à tirer du présent aucun motif de poésie, et ce seraient alors uniquement les hommes arriérés qui demanderaient une fiction poétique. Alors ceux-ci en tout cas regarderaient en arrière avec nostalgie vers l'époque de l'Etat imparfait, de la société à demi barbare, notre époque.

235

GÉNIE ET ÉTAT IDÉAL EN CONTRADICTION. – Les socialistes désirent établir le bien-être pour le plus grand nombre possible. Si la patrie durable de ce bien-être, l'Etat parfait, était réellement atteinte, le bien-être détruirait le terrain d'où naissent la grande intelligence et généralement l'individualité puissante : je veux dire la puissante énergie. L'humanité serait trop inerte, une fois cet Etat réalisé, pour pouvoir produire encore le génie. Ne faudrait-il donc pas souhaiter que la vie conserve sa violence, et que forces et énergies sauvages soient sans cesse de nouveau incitées à naître ? Or la chaleur du cœur et la commisération veulent la *suppression* de ce caractère violent et sauvage, et le cœur le plus ardent que l'on puisse imaginer serait aussi celui qui la demanderait le plus passionnément : et pourtant c'est justement de ce caractère sauvage et violent de la vie que sa passion a pris son feu, sa chaleur, et jusqu'à son existence ; le cœur ardent veut donc la suppression de son fondement, l'anéantissement de lui-même : il veut donc quelque chose d'illogique, il n'est pas intelligent. La plus haute intelligence et le cœur le plus ardent ne peuvent coexister dans une seule personne, et le sage qui porte un jugement sur la vie se met au-dessus de la bonté pour ne la considérer que comme une chose dont il faut faire abstraction dans le calcul total de la vie. Le sage doit s'opposer à ces souhaits extravagants de la bonté inintelligente parce qu'il s'agit pour lui de la persistance de son type et de la production finale de l'intelligence supérieure ; du moins, il n'aura pas le désir de voir se fonder l'« Etat parfait », étant donné que des individus inertes seuls y auront place. Christ, au contraire, qu'il nous plaît de considérer comme le cœur le plus ardent, favorisait l'abêtissement des hommes, se mettait du côté des pauvres d'esprit[4] et arrêtait la production de l'intelligence supérieure : c'était logique. Le type opposé, le sage parfait – on peut bien le dire d'avance – sera nécessairement aussi opposé à la production d'un Christ. – L'Etat est une habile organisation pour la protection des individus les uns contre les autres : si l'on exagère son ennoblissement, il arrivera enfin que l'individu sera affaibli par lui, voire dissous – qu'ainsi le but original de l'Etat sera anéanti de la façon la plus radicale.

236

LES ZONES DE LA CIVILISATION. – On peut dire métaphoriquement que les époques de la civilisation répondent aux zones des divers climats, sauf que celles-là sont dans la succession les unes des autres et non juxtaposées comme les zones géographiques. En comparaison de la zone de civilisation tempérée, à

laquelle notre tâche est de passer, la dernière laisse en gros l'impression d'un climat *tropical.* Violents contrastes, brusque succession de jour et de nuit, chaleur et magnificence de coloris, l'adoration de tout ce qui est soudain, mystérieux, effrayant, la rapidité des orages qui éclatent, partout le prodigue débordement des cornes d'abondance de la nature ; et, en revanche, dans notre civilisation, un ciel clair, quoique non lumineux, un air assez stable, de la fraîcheur, du froid même à l'occasion : ainsi, les deux zones s'opposent l'une à l'autre. Quand nous voyons là-bas comment les passions les plus furieuses sont domptées et brisées par la force suspecte des représentations métaphysiques, cela nous fâche comme si, dans la région des tropiques, des tigres sauvages étaient étouffés devant nos yeux sous les anneaux de monstrueux serpents : notre climat manque de pareils phénomènes, notre imagination est modérée, même en rêve il ne nous arrive pas ce que des peuples antérieurs voyaient à l'état de veille. Mais ne faudrait-il point nous féliciter de ce changement ? Même si les artistes ont essentiellement perdu à la disparition de la civilisation tropicale et nous trouvent, à nous autres non-artistes, un peu trop de sang-froid. En ce sens, les artistes ont peut-être raison de nier le « progrès », car en effet, on peut douter que les trois derniers millénaires montrent une marche progressive dans les arts. De même, un philosophe métaphysicien comme Schopenhauer n'aura aucun motif de reconnaître le progrès, s'il considère les quatre derniers millénaires du point de vue de la philosophie métaphysique et de la religion. – Mais pour nous l'*existence* de la zone tempérée de la civilisation est par elle-même un progrès.

237

RENAISSANCE ET RÉFORME. – La Renaissance italienne cachait en elle toutes les forces positives qui sont dues à la civilisation moderne : par exemple, l'affranchissement de la pensée, le mépris des autorités, le triomphe de la culture sur l'orgueil de la lignée, l'enthousiasme pour la science et le passé scientifique des hommes, la libération de l'individu, l'ardeur de la pensée véridique et l'aversion pour l'apparence et le faux-semblant (laquelle ardeur éclatait dans une multitude de caractères artistiques qui, avec une pureté hautement morale, exigeaient d'eux-mêmes la perfection et rien que la perfection dans leurs œuvres) ; bien plus, la Renaissance avait des forces positives, qui, dans notre civilisation moderne, ne sont pas *jusqu'ici* parvenues de nouveau à la même puissance. Ce fut l'âge d'or de ce millénaire, en dépit de toutes ses taches et de tous ses vices. Contre elle, s'élève alors la Réforme allemande comme une

protestation énergique d'esprits attardés qui n'étaient pas encore rassasiés de la conception médiévale de l'univers et à qui les signes de la décomposition, l'aplatissement et l'aliénation extraordinaire de la vie religieuse, au lieu de les faire palpiter de joie comme il convient, donnaient un sentiment de profond chagrin. Avec leur énergie et leur témérité septentrionales, ils renversèrent l'orientation des hommes, produisirent la contre-Réforme, c'est-à-dire un christianisme catholique de défense avec les mesures coercitives d'un état de siège et retardèrent, pour deux ou trois siècles, le plein réveil et le règne des sciences, de même qu'ils rendirent peut-être à jamais impossible la fusion de l'esprit antique et de l'esprit moderne. La grande tâche de la Renaissance ne put être menée à bonne fin, la protestation de l'être allemand demeura en arrière (lequel avait eu au Moyen Age assez de raison pour passer toujours et toujours de nouveau les Alpes pour son salut), y mit obstacle. Il tint au hasard d'une extraordinaire constellation de la politique que Luther fût alors préservé et que cette protestation prît de la force : car l'Empereur le protégea pour employer son innovation contre le pape comme instrument d'oppression, et le pape également le favorisa en secret pour utiliser les princes protestants comme contrepoids à l'Empereur. Sans ce singulier concours de vues, Luther eût été brûlé comme Hus[5] – et l'aurore des lumières se serait levée peut-être un peu plus tôt et avec un plus bel éclat que nous ne pouvons aujourd'hui le pressentir.

238

JUSTICE ENVERS LE DIEU EN DEVENIR. – Quand toute l'histoire de la civilisation se déroule devant les yeux comme un réseau de conceptions mauvaises et nobles, vraies et fausses, et qu'au spectacle de ces fluctuations on se sent presque souffrir du mal de mer, on comprend quelle consolation se trouve dans la conception d'un *Dieu en devenir* : celui-ci se dévoile toujours de plus en plus dans les métamorphoses et les destinées de l'humanité, tout n'est plus mécanisme aveugle, jeu réciproque de forces n'ayant ni sens ni but. – La divinisation du devenir est une perspective métaphysique – comme du haut d'un phare bordant la mer de l'histoire, – où une génération d'érudits trop historiens trouvaient leur consolation ; là-dessus, on n'a pas le droit de s'irriter, quelque erronée que puisse être cette conception. Seul celui qui, comme Schopenhauer, nie l'évolution, ne sent rien non plus de la misère de cette fluctuation historique, et peut donc, ne sachant, ne sentant rien de ce Dieu en devenir et du besoin de l'admettre, exercer sa raillerie avec justice.

239

LES FRUITS SELON LA SAISON. – Tout avenir meilleur qu’on souhaite à l’humanité est nécessairement aussi, à bien des égards, un avenir pire : car il est extravagant de croire qu’un degré supérieur de l’humanité réunirait tous les avantages des degrés antérieurs et, par exemple, devrait aussi produire la forme la plus haute de l’art. Disons plutôt que toute saison a ses avantages et ses grâces excluant ceux des autres. Ce qui est né de la religion et dans son voisinage ne renaîtra plus, une fois celle-ci détruite ; tout au plus des rejetons égarés, tard venus, peuvent les conduire à l’illusion sur ce sujet, tout comme le souvenir de l’art antique qui perce momentanément : état de choses qui trahit bien le sentiment de la perte, du manque, mais ne prouve pas l’existence d’une force d’où pourrait naître un nouvel art.

240

GRAVITÉ CROISSANTE DU MONDE. – Plus s’élève la culture d’un homme, plus grand est le nombre de domaines soustraits à la moquerie, à la raillerie. Voltaire[6] était du fond du cœur reconnaissant au ciel pour l’invention du mariage et de l’Eglise : pour avoir si bien pourvu à notre ébaudissement. Mais lui et son siècle, et avant lui le XVIe siècle, ont poussé à bout la raillerie sur ce thème ; tout ce qu’on fait encore de mots à ce sujet est tardif et surtout à trop bon marché pour donner envie aux chalands. Aujourd’hui, on demande les causes : c’est l’âge du sérieux. A qui importe-t-il encore aujourd’hui de voir à la lueur de la moquerie les différences entre la réalité et l’apparence prétentieuse, entre ce qu’est l’homme et ce qu’il veut représenter ? Le sentiment de ce contraste produit un effet tout autre, dès qu’on recherche les causes. Plus un homme comprend profondément la vie, moins il raillera, sauf peut-être qu’il finira par railler la « profondeur de sa compréhension ».

241

GENIE DE LA CIVILISATION. – Si l’on voulait imaginer un génie de la civilisation, comment serait-il fait ? Il emploie avec tant de sûreté les instruments du mensonge, de la violence, de l’égoïsme le moins scrupuleux, qu’on ne pourrait l’appeler qu’un être démoniaque et méchant ; mais ses fins, qui çà et là

transparaissent, sont grandes et bonnes. C’est un Centaure, mi-bête, mi-homme, de plus avec des ailes d’ange à la tête.

242

ÉDUCATION MIRACULEUSE. – L’intérêt de l’éducation n’acquiert toute sa force que du moment où l’on abandonne la foi en un Dieu et en sa providence : tout comme l’art de guérir n’a pu fleurir que lorsque cessa la foi aux cures miraculeuses. Jusqu’à ce jour, tout le monde croit encore à l’éducation miraculeuse : du plus grand désordre, fins obscures, circonstances défavorables, on a bien vu grandir les hommes les plus féconds, les plus puissants : comment cela pourrait-il se faire normalement ? – Aujourd’hui, on va bientôt regarder de plus près même ces cas-là, les examiner plus soigneusement : on n’y découvrira jamais des miracles. A conditions égales, nombre d’hommes périssent continuellement, l’unique individu sauvé en est devenu habituellement plus fort parce qu’il a supporté ces circonstances fâcheuses grâce à une force innée indestructible, en y trouvant encore pour cette force exercice et accroissement : ainsi s’explique le miracle. Une éducation qui ne croit plus au miracle aura à prendre garde à trois choses : premièrement, de combien d’énergie a-t-on hérité ? deuxièmement, par où peut encore être allumée une nouvelle énergie ? troisièmement, comment l’individu peut-il être approprié à ces exigences si multiples de la culture, sans qu’elles ne se troublent et ne dissolvent son unité ? – bref, comment l’individu peut-il être initié au contrepoint de la culture privée et publique, comment peut-il à la fois diriger la mélodie et l’accompagner en tant que mélodie ?

243

L’AVENIR DU MÉDECIN. – Il n’y a point aujourd’hui de profession qui donne lieu à un progrès aussi haut que celle du médecin, notamment depuis que les médecins spirituels, les soi-disant guérisseurs d’âmes, ne peuvent plus exercer avec l’approbation publique leurs arts de conjuration, et qu’un homme cultivé se détourne d’eux. Un médecin n’a pas atteint le sommet de sa formation intellectuelle quand il pratique les meilleures méthodes modernes, qu’il y est exercé et qu’il s’y connaît dans ces conclusions rapides des effets aux causes, qui rendent célèbres les diagnosticiens : il lui faut en outre avoir une éloquence qui

s’accommode à chaque individu et lui tire le cœur du ventre, une virilité dont le seul aspect chasse la timidité (le ver qui ronge tous les malades), une souplesse diplomatique dans les rapports avec ceux qui ont besoin de joie pour leur guérison et ceux qui doivent (et peuvent) se faire une joie des raisons de santé, l’ingéniosité d’un agent de police et d’un procureur pour deviner les secrets d’une âme sans les trahir, – bref, un bon médecin a besoin aujourd’hui des procédés et des privilèges de tous les arts et métiers : ainsi armé, il est en état de devenir le bienfaiteur de la société tout entière, par l’accroissement des bonnes œuvres, de la joie et de la fécondité intellectuelles, par la protection contre les mauvaises pensées, préméditations et fourberies (dont la source écœurante est si souvent le bas-ventre), par la constitution d’une aristocratie de corps et d’esprit (en faisant et empêchant les mariages), par la bienfaisante suppression de tous les soi-disant tourments d’âme et remords de conscience : seulement ainsi, de « médecin » il deviendra un Sauveur, et sans avoir besoin de faire aucun miracle ; inutile aussi de se faire mettre en croix.

244

DANS LE VOISINAGE DE LA FOLIE. – La somme des sentiments, des connaissances, des expériences, par conséquent tout le faix de la culture s’est tellement accru qu’une surexcitation des forces nerveuses et pensantes est le danger général que même les classes cultivées des pays européens soient entièrement névrosées et que presque chacune de leurs plus grandes familles se soit, à travers l’un de ses membres, avancée tout près de l’aliénation. Il est vrai d’ailleurs qu’on recherche aujourd’hui la santé par tous les moyens ; mais, pour le principal, reste la nécessité de diminuer cette excitation du sentiment, ce fardeau de culture oppressant, et qui, dût-elle même être achetée au prix de lourdes pertes, nous donne lieu cependant de former le plus grand espoir d’une *nouvelle Renaissance.* On est redevable au christianisme, aux philosophes, poètes et musiciens, d’une abondance de sentiments profonds pour que ceux-ci ne nous dévorent pas, il nous faut évoquer l’esprit de la science qui rend en général un peu plus froid et sceptique et, entre autres, refroidit le torrent enflammé de la foi en des vérités dernières définitives ; c’est par le christianisme surtout qu’il est devenu si impétueux.

245

FONTE DE LA CIVILISATION. – La civilisation s'est produite en forme de cloche, à l'intérieur d'un manteau de matière plus grossière, plus commune : l'hypocrisie, la violence, l'extension illimitée du Moi individuel ainsi que celle de l'individualité de tous les peuples formaient ce manteau. Est-il temps de l'ôter aujourd'hui ? L'élément liquide s'est-il figé, les bons instincts utiles, les habitudes de la conscience noble sont-ils devenus si assurés et si généraux qu'on n'ait plus besoin d'aucun emprunt à la métaphysique ni aux erreurs des religions, d'aucunes duretés ni violences comprises comme les plus puissants liens existant entre l'homme et l'homme, entre un peuple et l'autre ? – Pour répondre à cette question, aucun signe de tête d'un Dieu ne peut nous servir : seule, notre propre conception doit en décider. Le gouvernement de la terre en somme doit être pris en main par l'homme-même ; c'est son « omniscience » qui doit veiller d'un œil pénétrant sur la destinée ultérieure de la civilisation.

246

LES CYCLOPES DE LA CIVILISATION. – Celui qui voit ces bassins ravinés où les glaciers se sont établis tient à peine pour possible qu'un temps vienne où, à la même place, s'étendra une vallée de prairies et de forêts, avec des ruisseaux. Il en est de même dans l'histoire de l'homme : tout d'abord, les forces les plus sauvages ouvrent la voie par la destruction, mais leur action était néanmoins nécessaire pour que plus tard, des mœurs plus douces y élèvent leur demeure. Ces énergies terribles qu'on nomme le Mal sont les architectes et les pionniers de l'humanité.

247

MARCHE CIRCULAIRE DE L'HUMANITÉ. – Peut-être toute l'humanité n'est-elle qu'une phase de l'évolution d'une espèce déterminée d'animaux à durée limitée : en sorte que, venu du singe, l'homme doit redevenir singe, cependant qu'il n'y a personne pour prendre quelque intérêt à ce merveilleux dénouement de comédie. De même que, par la ruine de la civilisation romaine et sa cause la plus importante, l'expansion du christianisme, un enlaidissement général de l'homme triompha dans l'empire romain, de même aussi, par la ruine éventuelle de la civilisation terrestre dans son ensemble, pourrait être amené un enlaidissement bien plus grand et enfin un abêtissement de l'homme jusqu'à la

nature simiesque. – Précisément parce que nous pouvons embrasser du regard cette perspective, nous sommes en état peut-être de prévenir une telle conclusion de l'avenir.

248

CONSOLATION D'UN PROGRÈS DÉSESPÉRÉ. – Notre temps fait l'effet d'une situation intérimaire ; les vieilles conceptions du monde, les vieilles civilisations, existent encore partiellement, les nouvelles ne sont encore ni assurées ni tournées en habitude et ainsi manquent de décision et de conséquence. Mais il en va de même du soldat lorsqu'il apprend à marcher : il est, pour un temps, plus incertain et plus maladroit qu'auparavant parce que ses muscles se meuvent encore, tantôt selon l'ancien système, tantôt suivant le nouveau, sans qu'aucun ne prétende encore définitivement à la victoire. Nous hésitons, mais il est nécessaire de ne pas en prendre d'inquiétude ni de lâcher pour autant le nouvel acquis. En outre, nous ne *pouvons* plus revenir à l'ancien, nous *avons* brûlé nos vaisseaux ; il ne nous reste qu'à être vaillants, quoi qu'il en advienne. – *Marchons* seulement, bougeons seulement de place ! Peut-être, un jour, notre démarche prendra-t-elle tout de même l'allure d'un *progrès* ; sinon, on pourra nous dire aussi le mot de Frédéric le Grand, mais à titre de consolation : *Ah ! mon cher Sulzer*[7], *vous ne connaissez pas assez cette race maudite à laquelle nous appartenons.*

249

SOUFFRIR DU PASSÉ DE LA CIVILISATION. – Qui s'est fait une idée claire du problème de la civilisation souffre alors d'un sentiment analogue à celui qui a hérité d'une richesse acquise par des moyens illégaux, ou comme le prince qui règne par les violences de ses ancêtres. Il pense avec chagrin à son origine et ressent tantôt de la honte, tantôt de l'excitation. La somme entière de force, de volonté de vivre, de plaisir, qu'il applique à sa propriété, est souvent balancée par une profonde lassitude : il ne peut oublier son origine. L'avenir lui apparaît mélancolique : ses descendants, il le prévoit, souffriront du passé comme lui.

250

MANIÈRES. – Les bonnes manières disparaissent à mesure que l'influence de la cour et d'une aristocratie fermée perd du terrain : on peut observer clairement cette décroissance de siècle en siècle, quand on considère les actes publics : le fait est qu'ils deviennent visiblement de plus en plus populaciers. Personne ne sait plus rendre hommage et flatter d'une façon spirituelle ; de là provient ce fait ridicule que dans des cas où l'on *doit* présentement offrir des hommages (par exemple, à un grand homme d'Etat ou à un grand artiste) on emprunte le langage du sentiment le plus profond, du loyalisme fidèle et respectueux, – par embarras, par défaut d'esprit et de grâce. Aussi la rencontre publique et solennelle des hommes paraît-elle toujours plus maladroite, également plus sincère et plus honnête mais sans l'être. – Faut-il croire qu'il y aura sans cesse décadence dans les manières ? Il me semble plutôt que les manières décrivent une courbe profonde et que nous approchons de son point le plus bas. Pour peu que la société se trouve plus assurée de ses desseins et de ses principes de telle sorte que ceux-ci pourront exercer une influence éducatrice (tandis que, maintenant, les manières apprises suivant le moule des circonstances antérieures sont de plus en plus faiblement transmises par l'hérédité et l'éducation), il y aura, dans les relations, des manières, dans la société, des gestes et des expressions qui devront naturellement paraître aussi nécessaires et aussi simples que le seront ces desseins et ces principes. La meilleure division du temps et du travail, l'exercice gymnastique transformé pour accompagner tout beau loisir, la réflexion accrue et désormais plus stricte, donnant au corps lui-même de l'habileté et de la souplesse, apporteront tout cela avec soi. – Il est vrai qu'à ce propos, on pourrait penser avec quelque ironie à nos savants : eux qui veulent pourtant être les précurseurs de la civilisation nouvelle, se distinguent-ils en fait par de meilleures manières ? Ce n'est sans doute pas le cas, malgré la bonne volonté de leur esprit, mais leur chair est faible. Le passé de la civilisation est trop puissant encore dans leurs muscles : ils sont encore dans une situation peu libre, à moitié clercs séculiers, à moitié précepteurs dépendants de gens et de classes nobles et, en outre, rabougris et momifiés par la pédanterie des sciences et de sottes méthodes surannées. Ils sont ainsi, au moins de corps, et souvent aussi pour les trois quarts de l'esprit, toujours les courtisans d'une civilisation vieillie, voire décrépite et, comme tels, décrépits eux-mêmes ; l'esprit nouveau, qui parfois bruit dans ces vieux bâtiments, ne sert, pour un temps, qu'à les rendre plus incertains et plus inquiets. En eux rôdent aussi bien les fantômes du passé que les fantômes de l'avenir ; quoi d'étonnant s'ils ne font pas toujours la meilleure mine, s'ils n'ont pas l'attitude la plus plaisante ?

251

AVENIR DE LA SCIENCE. – La science donne à celui qui y consacre son travail et ses recherches beaucoup de satisfaction, à celui qui en *apprend* les résultats, fort peu. Mais, puisque peu à peu toutes les vérités importantes de la science deviennent ordinaires et communes, même ce peu de satisfaction cesse d'exister : de même que nous avons depuis longtemps cessé de prendre plaisir à connaître l'admirable *Deux fois deux font quatre.* Or, si la science procure par elle-même toujours moins de plaisir, et en ôte toujours davantage en rendant suspects la métaphysique, la religion et l'art consolateurs, il en résulte que cette grande source du plaisir se tarit, à laquelle l'homme doit presque toute son humanité. C'est pourquoi une culture supérieure doit donner à l'homme un cerveau double, quelque chose comme deux compartiments du cerveau pour sentir, d'un côté, la science, de l'autre, ce qui n'est pas la science : existant côte à côte, sans confusion, séparables, étanches : c'est là une condition de santé. Dans un domaine est la source de force, dans l'autre le régulateur : les illusions, les préjugés, les passions doivent servir à échauffer, l'aide de la science qui connaît doit servir à éviter les conséquences mauvaises et dangereuses d'une surexcitation. Si l'on ne satisfait point à cette condition de la culture supérieure, on peut prédire presque avec certitude le cours ultérieur de l'évolution humaine : l'intérêt pris à la vérité cessera à mesure qu'elle garantira moins de plaisir ; parce qu'il s'y attache du plaisir, l'illusion, l'erreur, la fantaisie reconquerront pas à pas leur territoire auparavant occupé : la ruine des sciences, la rechute dans la barbarie en seront la conséquence prochaine ; de nouveau, l'humanité devra recommencer à tisser sa toile, après l'avoir, comme Pénélope, détruite pendant la nuit. Mais qui nous garantit qu'elle en retrouvera toujours la force ?

252

LE PLAISIR DE CONNAÎTRE. – Qu'est-ce qui fait que la connaissance, élément du chercheur et du philosophe, soit liée à du plaisir ? D'abord, avant tout, c'est qu'on y prend conscience de sa force, partant, pour la même raison, que les exercices gymnastiques, même sans spectateurs, donnent du plaisir. Secondement, c'est qu'au cours de la recherche, on dépasse d'anciennes conceptions et leurs représentants, on en est vainqueur ou du moins on croit l'être. Troisièmement, c'est que par une connaissance nouvelle, si minime

qu'elle soit, nous nous élevons au-dessus de *tous* et nous nous sentons alors les seuls qui sachions la vérité sur ce point. Ces trois motifs de plaisir sont les plus importants, mais il y a encore, suivant la nature de l'homme qui cherche, beaucoup de motifs accessoires. – Une liste assez considérable de ces motifs est donnée, à un endroit où on ne la chercherait point, dans mon livre parénétique sur Schopenhauer[8] : l'exposition qui en est faite peut contenter tout servant expérimenté de la connaissance, quoiqu'il puisse souhaiter d'effacer la teinte ironique qui semble répandue sur ces pages. Car s'il est vrai que, pour faire naître le savant, « une foule d'instincts et de petits instincts très humains doivent s'être combinés », que le savant est d'un métal à la vérité très noble, mais non pur, et qu'il « se compose d'un entrelacement compliqué de mobiles et d'attraits fort divers » : cela est également vrai de la production et de l'être de l'artiste, du philosophe, du génie moral – et de toutes les autres grandes dénominations glorifiées dans ce livre. Quant à son *origine*, tout ce qui est humain mérite d'être considéré ironiquement ; c'est pourquoi l'ironie est dans le monde si *superflue.*

253

FIDÉLITÉ, PREUVE DE SOLIDITÉ. – C'est un vrai indice parfait de la bonté d'une théorie que son auteur n'ait pas en quarante ans pris de méfiance contre elle ; mais je prétends qu'il n'a pas encore existé un philosophe qui n'ait fini par jeter sur la philosophie inventée par sa jeunesse un coup d'œil de mépris – ou du moins de méfiance. – Mais peut-être n'a-t-il rien dit publiquement de ce changement de dispositions, par ambition ou – comme il est probable chez de nobles natures – par un tendre désir d'épargner ses adeptes.

254

ACCROISSEMENT DE L'INTÉRESSANT. – Dans le progrès de la culture, tout devient intéressant pour l'homme : il sait rapidement trouver le côté instructif d'une chose et saisir le point où elle peut combler une lacune de sa pensée ou confirmer une de ses idées. Ainsi disparaît, de jour en jour, l'ennui, mais aussi l'excitabilité excessive du cœur. Il finit par circuler parmi les hommes comme un naturaliste parmi les plantes, et par s'observer lui-même comme un phénomène qui n'excite fortement que son instinct de connaissance.

255

SUPERSTITION DE LA SIMULTANÉITÉ. – Ce qui est simultané a un lien commun, pense-t-on. Un parent meurt au loin, en même temps nous rêvons de lui, – Voilà ! Mais d'innombrables parents meurent et nous ne rêvons pas d'eux. C'est comme les naufragés qui font des vœux : plus tard, on ne voit pas dans les temples les ex-voto de ceux qui ont péri. – Un homme meurt, une chouette ulule, une montre s'arrête, le tout à une même heure de la nuit : il n'y aurait pas là un lien commun ? Une intimité avec la nature, telle que la suppose ce pressentiment, flatte l'homme. – Cette espèce de superstition se retrouve sous une forme plus raffinée chez des historiens et des peintres de la civilisation, à qui toutes les juxtapositions de faits dénuées de sens, dont abonde pourtant la vie des particuliers et des peuples, a coutume d'inspirer une sorte d'hydrophobie.

256

LE POUVOIR, NON LE SAVOIR, EXERCÉ PAR LA SCIENCE. – La valeur d'avoir passé, quelque temps, à pratiquer exactement une *science exacte* ne réside pas dans ses résultats ; car, en proportion de la mer des objets de science, ceux-ci ne sont qu'une quantité insignifiante. Mais on en retire un accroissement d'énergie, de capacité de raisonner, de constance à persévérer ; on a appris à atteindre une *fin* par des *moyens appropriés à la fin.* C'est en ce sens qu'il est très précieux, en vue de tout ce que l'on fera plus tard, d'avoir été une fois homme de science.

257

ATTRAIT JUVÉNILE DE LA SCIENCE. – La recherche de la vérité a maintenant encore l'attrait de se distinguer partout fortement de l'erreur devenue décrépite et ennuyeuse ; cet attrait va se perdant de jour en jour. Aujourd'hui, nous vivons, il est vrai, encore dans la jeunesse de la science et nous avons coutume de suivre la vérité comme une belle fille ; mais qu'arrivera-t-il, quand un jour elle sera devenue une femme vieillie, au regard maussade ? Dans presque toutes les sciences, la conception fondamentale n'a été trouvée que tout récemment, ou bien se cherche encore ; combien ce moment est plus attrayant que celui où, tout l'essentiel étant trouvé, il ne restera plus au chercheur qu'une morne glane d'automne (c'est un sentiment qu'on peut apprendre à connaître dans certaines

disciplines historiques).

258

LA STATUE DE L'HUMANITÉ. – Le génie de la civilisation opère comme Cellini, alors qu'il faisait la fonte de sa statue de Persée : la masse liquide menaçait de ne pas prendre, mais elle le *devait :* il y jeta donc des plats et des assiettes, et tout ce qui d'ailleurs lui tombait sous la main. Et, de même, ce génie-là jette à la fonte erreurs, vices, espérances, illusions, et d'autres choses de métal vil comme de métal précieux, car il faut que la statue de l'humanité réussisse et s'achève ; qu'importe que çà et là quelque matière médiocre y soit employée ?

259

UNE CULTURE D'HOMMES. – La culture grecque de l'époque classique est une culture d'hommes. En ce qui concerne les femmes, Périclès[9], dans son Discours funèbre, dit tout en ces termes : elles seraient pour le mieux si les hommes en parlaient le moins possible entre eux. – Les relations érotiques entre hommes et adolescents furent, à un degré qui dépasse notre entendement, la condition nécessaire, unique, de toute éducation virile (à peu près comme toute éducation élevée des femmes ne fut longtemps chez nous que le fait de l'amour et du mariage). Tout l'idéalisme de la force de la nature grecque se porta sur ces relations, et probablement jamais les jeunes gens ne furent traités avec autant de sollicitude, d'affection, et d'égard absolu à leur plus grand bien (*virtus*), qu'aux sixième et cinquième siècles, – donc, conformément à la belle maxime de Hölderlin[10] : « Car c'est en aimant que le mortel accomplit le plus de bien. » A mesure que s'élevait l'estime pour ces relations, s'abaissait le commerce avec la femme : le point de vue de la procréation des enfants et de la volupté – rien de plus n'y entrait en considération ; il n'y avait point commerce intellectuel, encore moins amour véritable. Si l'on considère encore qu'elles étaient exclues des jeux et des spectacles de toute sorte, il ne leur restait, comme moyen de culture supérieure, que les cultes religieux. – S'il est vrai pourtant que la tragédie représentait Electre et Antigone, c'est qu'on *tolérait* dans l'art ce qu'on ne voulait pas dans la vie ; comme, aujourd'hui, tout pathétique nous est insupportable dans la vie, bien que dans l'art le spectacle nous en plaise. – Les femmes n'avaient au reste d'autre devoir que d'enfanter de beaux corps

puissants où le caractère du père revivait autant que possible sans rupture, et par là d'opposer une résistance à la surexcitation nerveuse croissante d'une civilisation supérieurement développée. C'est ce qui maintint la civilisation grecque dans une jeunesse relativement longue ; car, dans les mères grecques, le génie de la Grèce retrouvait toujours la nature.

260

LE PRÉJUGÉ EN FAVEUR DE LA GRANDEUR. – Les hommes font évidemment trop d'estime de tout ce qui est grand et éminent. Cela vient de l'idée consciente ou inconsciente selon laquelle ils trouveront toujours utile qu'un individu applique toutes ses forces à un seul domaine et qu'il fasse de soi une sorte d'organe unique et monstrueux. Assurément, l'homme tire plus de profit et de bonheur d'un perfectionnement *proportionnel* de ses forces ; en effet, tout talent est un vampire qui suce le sang et la vigueur des autres forces, et une production exagérée peut conduire l'homme le mieux doué presque à la folie. Dans les arts aussi, les natures extrêmes attirent bien trop l'attention ; or, l'existence d'une culture moindre est aussi nécessaire pour se laisser attacher par elles. Les hommes se soumettent d'habitude à tout ce qui veut avoir de la puissance.

261

LES TYRANS DE L'ESPRIT. – La vie des Grecs n'a de l'éclat que là où rayonne le mythe ; ailleurs, elle est sombre. Or, les philosophes grecs se privent justement de ce mythe : n'est-ce pas comme s'ils voulaient se retirer du soleil pour se mettre à l'ombre dans l'obscurité ? Mais aucune plante ne se détourne de la lumière ; au fond, ces philosophes ne faisaient que chercher un soleil plus *clair*, le mythe n'étant pas à leurs yeux assez pur, assez éclatant. Ils trouvaient cette lumière dans leur connaissance, dans ce que chacun d'eux appelait sa « vérité ». Alors, la connaissance avait une splendeur plus grande, elle était jeune encore et connaissait peu les difficultés et les périls de sa route ; elle pouvait espérer arriver d'un seul bond au centre de tout l'être et de là résoudre l'énigme du monde. Ces philosophes avaient une robuste foi en eux-mêmes et en leur « vérité » dont ils écrasaient tous leurs voisins et leurs devanciers ; chacun d'eux était un *tyran* belliqueux et violent. Peut-être la félicité que procure la foi en la possession de la vérité ne fut-elle jamais plus grande dans le monde, mais jamais

aussi la dureté, l'orgueil, le caractère tyrannique et malfaisant d'une pareille foi. Ils étaient des tyrans, c'est-à-dire ce que tout Grec voulait être et était, s'il le *pouvait*. Peut-être Solon[11] fait-il exception ; il dit dans ses poésies comment il dédaigna la tyrannie personnelle. Mais il le faisait par amour pour son œuvre, pour sa législation ; et donner des lois est une forme plus raffinée de la tyrannie. Parménide[12] aussi donna des lois, peut-être Pythagore[13] encore et Empédocle[14] ; Anaximandre[15] fonda une ville. Platon[16] était le désir incarné de devenir le plus grand législateur et fondateur d'Etat philosophe ; il semble avoir terriblement souffert de la non-réalisation de sa nature et, vers la fin de sa vie, son âme était remplie du fiel le plus noir. Plus la philosophie grecque perdit de puissance, plus elle souffrit intérieurement de cette humeur arbitraire et chagrine ; quand, pour la première fois, les sectes diverses défendirent leurs vérités dans les rues, les âmes de tous ces prétendants de la Vérité étaient entièrement gorgées de jalousie et de bave, la tyrannie sévissait alors dans leur propre corps comme un poison. Tous ces petits tyrans auraient voulu se dévorer tout crus ; il ne restait plus en eux une étincelle d'amour et trop peu de plaisir de leur propre connaissance. – En général, l'axiome selon lequel les tyrans sont le plus souvent assassinés et leur postérité vit peu de temps, s'applique aussi aux tyrans de l'esprit. Leur histoire est courte, violente, leur influence s'interrompt brusquement. De presque tous les grands Hellènes, on peut dire qu'ils semblent être venus trop tard ; ainsi d'Eschyle[17], de Pindare[18], de Démosthène[19], de Thucydide[20] ; une génération après eux – et c'en est fait pour toujours. C'est ce qu'il y a d'orageux et d'inquiétant dans l'histoire grecque. Aujourd'hui, il est vrai, l'admiration s'adresse à l'Evangile de la tortue. Penser en historien ne signifie guère autre chose que de s'imaginer qu'en tous les temps l'histoire aurait eu pour mot d'ordre : « faire le moins possible dans le plus de temps possible ! » Ah ! l'histoire grecque court si rapide ! Jamais il n'y eut ailleurs de vie aussi prodigue, aussi excessive ! Je ne puis pas me convaincre que l'histoire des Grecs ait pris ce cours *naturel* qu'on célèbre tant chez elle. Ils étaient pourvus de dons trop multiples pour aller *progressivement* pas à pas, à la manière de la tortue luttant à la course avec Achille[21], et c'est là ce qu'on nomme développement naturel. Chez les Grecs, on avance vite, mais on recule aussi vite ; la marche de toute la machine est si intense qu'une seule pierre jetée dans ses roues la fait sauter. Une de ces pierres fut par exemple Socrate[22] : en une seule nuit, l'évolution de la science philosophique, jusqu'alors si merveilleusement régulière, mais aussi trop hâtive, fut dérangée. Ce n'est pas une question oiseuse

de se demander si Platon, resté libre du charme socratique, n'aurait pas trouvé un type plus élevé encore d'homme philosophe, perdu pour nous à jamais. Dans les époques qui l'ont précédé, on peut voir comme dans un atelier de sculpteur des échantillons de pareils types. Mais les VIe et Ve siècles semblent toujours promettre plus et plus haut qu'eux-mêmes n'ont produit ; ils en sont restés à la promesse et à l'annonce. Et cependant à peine y a-t-il une perte plus pénible que celle d'un type, d'une forme supérieure *possible de la vie philosophique,* nouvelle, restée jusqu'ici indécouverte. Même des types anciens, la plupart sont mal connus par la tradition ; il me semble extrêmement difficile de distinguer tous les philosophes de Thalès[23] à Démocrite[24] ; mais celui qui réussira à recréer ces figures, passera en revue des modèles du type le plus puissant et le plus pur. Cette capacité est, à la vérité, rare, elle manquait même aux Grecs postérieurs qui s'occupèrent de connaître l'ancienne philosophie ; Aristote[25] surtout semble n'avoir pas ses yeux dans sa tête quand il se trouve en présence de ces hommes. Et ainsi il semble que ces merveilleux philosophes aient vécu en vain, ou qu'ils n'aient fait que préparer les bataillons disputeurs et parleurs des écoles socratiques. Il y a là, comme j'ai dit, une lacune, une rupture dans l'évolution ; quelque grande catastrophe doit s'être produite, et l'unique statue d'après laquelle on eût pu connaître le sens et le but de cette grande préparation artistique s'est brisée ou n'a pas réussi : ce qui s'est réellement passé est resté pour toujours un secret d'atelier. – Ce qui est arrivé chez les Grecs, à savoir que tout grand penseur, dans la croyance qu'il était possesseur de la vérité absolue, devint un tyran, si bien que l'histoire de l'esprit chez les Grecs a elle-même revêtu ce caractère de violence, de précipitation et d'aventure que montre leur histoire politique –, ce genre d'événement n'a pas tari : il s'en est produit beaucoup d'analogues jusque dans les époques les plus récentes, quoique toujours plus rarement et, de nos jours, difficilement avec cette pure naïveté de conscience des philosophes grecs. Car, en tout, la théorie adverse et le scepticisme parlent de nos jours trop fort, trop haut. La période des tyrans de l'esprit est passée. Il est vrai, dans les sphères de la culture supérieure, il y a toujours dû y avoir une domination – mais cette domination est désormais dans les mains des *oligarques de l'esprit.* En dépit de toute séparation géographique et politique, elle forme une société cohérente dont les membres *se connaissent* et *se reconnaissent,* quelques appréciations favorables ou défavorables que puissent mettre en circulation l'opinion publique et les jugements des journalistes et des gazetiers qui agissent sur la masse. La supériorité intellectuelle, qui autrefois créait séparation et hostilité, a coutume aujourd'hui

d'*unir* : comment les individus pourraient-ils être maîtres d'eux-mêmes et nager dans la vie suivant une route propre contre tous les courants, s'ils ne voyaient çà et là leurs pareils vivre dans des conditions pareilles et ne leur prenaient la main dans la lutte, aussi bien contre le caractère ochlocratique de la demi-intelligence et de la demi-culture, que contre les tentatives faites, à l'occasion, pour établir une tyrannie avec l'aide de l'action des masses ? Les oligarques sont nécessaires les uns aux autres, ils ont entre eux leur plus grande joie, ils comprennent leurs signes distinctifs – cependant, chacun est libre, il combat et triomphe à *son* rang, préférant périr plutôt que de se soumettre.

262

HOMÈRE. – Le plus grand fait de la civilisation grecque reste toujours qu'Homère devint de si bonne heure panhellénique. Toute la liberté intellectuelle et humaine à laquelle parvinrent les Grecs se rattache à ce fait. Mais ce fut en même temps la fatalité propre de la civilisation grecque, car Homère aplanissait en centralisant et dissolvait les plus sérieux instincts d'indépendance. De temps en temps et du fond le plus intime de l'hellénisme, s'élevait la protestation contre Homère ; mais il resta toujours vainqueur. A côté de leur action libératrice, toutes les grandes puissances spirituelles exercent une autre action, déprimante ; à la vérité, cela fait néanmoins une différence que ce soit Homère ou la Bible ou la science qui tyrannise les hommes.

263

DONS NATURELS. – Dans une humanité aussi supérieurement développée qu'est la nôtre, chacun reçoit de la nature l'accès à beaucoup de talents. Chacun a un *talent inné,* mais à un petit nombre seulement est donné par nature et par éducation le degré de constance, de patience, d'énergie nécessaire pour qu'il devienne véritablement un talent, qu'ainsi il *devienne* ce qu'il *est*, c'est-à-dire : le dépense en œuvres et en actes.

264

L'HOMME D'ESPRIT OU SURFAIT OU DÉPRÉCIÉ. – Des personnes étrangères à la science, mais bien douées, apprécient tout indice d'esprit, qu'il soit d'ailleurs sur

une route vraie ou fausse ; elles veulent avant tout que quiconque converse avec eux leur donne par son esprit un agréable entretien, les aiguillonne, les enflamme, les entraîne à la gravité et à la plaisanterie, et en tout cas les garde de l'ennui comme une puissante amulette. Les natures scientifiques savent au contraire que le don d'avoir toutes sortes d'idées doit être réfréné de la façon la plus sévère par l'esprit de la science : ce n'est pas ce qui a du brillant, de l'apparence, de l'effet, mais c'est la vérité souvent sans apparence qui est le fruit qu'il désire faire tomber de l'arbre de la connaissance. Il peut, comme Aristote, ne pas faire de différence entre l'« ennuyeux » et le « spirituel », son démon le conduit par les déserts aussi bien que par la végétation tropicale, afin que partout il ne tire sa joie que du réel, du certain, du vrai. – D'où, chez les érudits sans envergure, un mépris et une suspicion de l'homme d'esprit en général ; en revanche, des gens d'esprit ont souvent une antipathie contre la science : comme par exemple presque tous les artistes.

265

LA RAISON DANS L'ÉCOLE. – L'école n'a pas de plus important devoir que d'enseigner la pensée sévère, le jugement prudent, le raisonnement conséquent : elle doit donc faire abstraction de tout ce qui n'a pas de valeur pour ces opérations, par exemple de la religion. Elle peut compter que l'humaine confusion, l'accoutumance et lé besoin ne manqueront pas plus tard de détendre l'arc de la pensée trop roide. Mais tant que son influence s'exerce, elle doit arriver à produire ce qui est le plus essentiel et le plus caractéristique dans l'homme : « la raison et la science, *les plus élevées de toutes* les vertus humaines » – du moins, au jugement de Goethe[26]. – Le grand naturaliste von Baer[27] trouve la supériorité de tous les Européens sur les Asiatiques dans la capacité apprise de pouvoir donner des raisons de tout ce qu'ils croient, ce dont les autres sont totalement incapables. L'Europe est allée à l'école de la pensée logique et critique, l'Asie ne sait toujours pas distinguer entre vérité et poésie et ne se rend pas compte si ses convictions dérivent de l'observation appropriée et du raisonnement méthodique ou de l'imagination. – C'est la raison dans l'école qui a fait que l'Europe est ce qu'elle est : au Moyen Age, elle était en train de redevenir une province et une annexe de l'Asie, – par conséquent, de perdre le sens scientifique qu'elle devait à la Grèce.

266

APPRÉCIATION TROP BASSE DE L'ÉDUCATION DU LYCÉE. – On cherche rarement l'importance du lycée dans les choses qui y sont réellement apprises et que l'on en emporte sans pouvoir les perdre, mais plutôt dans celles que l'on y enseigne et que l'écolier ne s'approprie qu'à contrecœur, pour s'en débarrasser, dès qu'il le peut, d'une secousse. Telle qu'elle est pratiquée partout, la lecture des classiques – comme l'accordera tout esprit cultivé – est un procédé monstrueux : elle se fait devant des jeunes gens qui, à aucun égard, ne sont mûrs pour elle, par des maîtres dont chaque parole, dont souvent l'aspect seul dépose une couche de poussière sur un bon auteur. Mais là réside la valeur que d'ordinaire on méconnaît – c'est que ces maîtres parlent *la langue abstraite de la culture supérieure* lourde et difficile à comprendre, qui est pourtant une haute gymnastique du cerveau ; c'est que dans leur langage apparaissent continuellement des idées, des expressions, des méthodes, des allusions que les jeunes gens n'entendent presque jamais dans la conversation de leurs parents et dans la rue. Quand les écoliers ne feraient qu'*entendre*, leur intelligence subirait bon gré mal gré une formation préalable à une manière de concevoir scientifique. Il n'est pas possible qu'on sorte de cette discipline en ayant complètement échappé au contact de l'abstraction, en pur enfant de la nature.

267

APPRENDRE PLUSIEURS LANGUES. – Apprendre plusieurs langues remplit de mots la mémoire, au lieu de faits et d'idées, alors que cette faculté ne peut recevoir chez tout homme qu'une certaine quantité déterminée de contenu. Le fait d'apprendre plusieurs langues est encore nuisible parce qu'il produit l'illusion d'avoir des capacités, et donne en fait, aussi dans les relations une certaine apparence trompeuse ; il est nuisible encore indirectement, en ce qu'il s'oppose à l'acquisition de connaissances de fond et à l'intention de mériter l'estime des hommes par des moyens loyaux. Enfin, c'est la hache mise à la racine du sentiment si délicat de la langue maternelle : celui-ci en est incurablement blessé et mené à la ruine. Les deux peuples qui ont produit les plus grands artistes de style, les Grecs et les Français n'apprenaient pas les langues étrangères. Mais, comme le commerce des hommes devient chaque jour plus cosmopolite et que, par exemple, un bon négociant de Londres doit désormais se faire comprendre

oralement et par écrit en huit langues, il faut avouer que l'étude de plusieurs langues est un mal nécessaire ; poussé à l'extrême, ce mal forcera l'humanité à trouver un remède ; et, dans un avenir lointain, il y aura pour tout le monde une langue nouvelle qui servira d'abord de moyen de communication dans le commerce, ensuite dans les relations intellectuelles, aussi certainement qu'il y aura un jour une navigation aérienne. Autrement, à quoi serait-il bon que la linguistique ait étudié pendant un siècle les lois du langage et apprécié dans chacune des langues ce qu'il y a de nécessaire, d'utile et de réussi ?

268

POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE LA GUERRE DANS L'INDIVIDU. – Nous trouvons ramassée dans une seule vie humaine qui passe par plusieurs cultures la lutte qui a d'ordinaire lieu entre deux générations, entre père et fils : la proximité de parenté aiguise cette lutte, parce que chacun des partis y fait entrer sans pitié ce qui se passe à l'intérieur de l'autre parti et qu'il connaît si bien ; et, de la sorte, c'est dans un seul individu que cette lutte prendra sa forme la plus acharnée ; ici, chaque phase nouvelle passe sur les précédentes avec une injustice et une méconnaissance cruelles de leurs moyens et de leurs buts.

269

UN QUART D'HEURE TROP TÔT. – On trouve parfois un homme qui se tient par ses idées au-dessus de son époque, mais seulement assez pour prendre par avance les idées vulgaires du siècle prochain. Il a l'opinion publique avant qu'elle ne soit publique, c'est-à-dire triviale, un quart d'heure avant les autres. Mais sa gloire est d'ordinaire bien plus éclatante que la gloire des hommes vraiment grands et supérieurs.

270

L'ART DE LIRE. – Toute tendance forte est bornée ; elle se rapproche de la direction de la ligne droite et, comme elle, est exclusive, c'est-à-dire ne devient pas tangente à beaucoup d'autres tendances, comme font les partis et les natures faibles dans leur va-et-vient ondulatoire : il faut donc que nous passions aussi aux philologues qu'ils soient bornés. La restitution et la conservation des textes,

en même temps que leur interprétation, pratiquée avec suite, des siècles durant, par une corporation, a permis enfin de trouver les bonnes méthodes ; tout le Moyen Age était profondément incapable d'une explication strictement philologique, c'est-à-dire du désir de comprendre simplement ce que dit l'auteur – ce fut quelque chose de trouver ces méthodes, qu'on n'en rabaisse pas le prix ! Toute la science n'a gagné de la continuité et de la stabilité que parce que l'art de bien lire, c'est-à-dire la philologie, est parvenu à son apogée.

271

L'ART DE RAISONNER. – Le plus grand progrès qu'aient fait les hommes consiste à avoir appris à *raisonner juste.* Ce n'est pas une chose aussi naturelle que le pense Schopenhauer[28], quand il dit : « Tous sont aptes à raisonner, peu à juger », mais on ne l'a apprise que tard et maintenant encore elle n'est pas parvenue à l'empire. Le raisonnement faux est, dans les temps anciens, la règle, et les mythologies de tous les peuples, leur magie et leur superstition, leur culte religieux, leur droit, sont des mines inépuisables de preuves à l'appui de cette proposition.

272

PHASES DE LA CULTURE INDIVIDUELLE. – La force et la faiblesse de la productivité intellectuelle ne dépendent pas tant, à beaucoup près, des facultés reçues en héritage que de la masse d'*énergie* transmise. La plupart des jeunes gens cultivés de trente ans reculent à ce solstice précoce de leur vie et, dès lors, ne prennent plus plaisir à de nouvelles orientations intellectuelles. D'où alors la nécessité, pour le salut d'une culture qui s'élève toujours plus, d'une nouvelle génération, qui à son tour ne la mène pas non plus bien loin ; car pour *rattraper* la culture de son père, le fils doit dépenser presque toute l'énergie héritée que le père possédait lui-même à l'époque de sa vie où il engendra son fils ; le petit excédent lui permet d'aller plus loin (car la route étant faite pour la seconde fois, on avance un peu plus vite ; pour apprendre la même chose que savait son père, le fils ne dépense pas tout à fait autant de force). Des hommes très énergiques, comme par exemple Goethe, frayent autant de chemin que ne le pourront à peine quatre générations à la suite : mais cela fait qu'ils avancent trop vite, en sorte que les autres hommes ne les rejoignent qu'au siècle suivant, peut-être jamais

complètement, parce que les interruptions fréquentes ont affaibli la cohérence de la culture, la continuité de l'évolution. – Les phases habituelles de la culture intellectuelle qui sont acquises au cours de l'histoire sont rejointes par les hommes de plus en plus vite. Ils commencent actuellement à entrer en culture en qualité d'enfants aux sentiments religieux et arrivent, environ dans la dixième année, à la plus grande vivacité de ces sentiments ; ils passent ensuite à des formes plus affaiblies (panthéisme), tandis qu'ils se rapprochent de la science ; ils laissent derrière eux Dieu, l'immortalité, *et cetera,* mais cèdent à la magie d'une philosophie métaphysique. A la fin celle-ci même leur devient incroyable ; c'est l'art au contraire qui semble prendre de plus en plus d'importance, au point que, pendant un temps, la métaphysique ne continue d'exister et ne persiste qu'à la condition de se métamorphoser en art ou sous la forme d'une tendance à expliquer tout par l'art. Cependant, le sens scientifique va devenant plus impérieux et amène l'homme à la science de la nature et à la recherche historique, entre autres, aux méthodes de connaissance les plus rigoureuses, au lieu que l'art prend une signification de plus en plus faible et modeste. Tout cela, de nos jours, se passe ordinairement dans les trente premières années d'un homme. C'est la récapitulation d'une tâche à laquelle l'humanité a travaillé peut-être pendant trente mille ans.

273

EN RECUL, NON EN ARRIÈRE. – Celui qui, présentement, s'attache encore aux sentiments religieux et continue à vivre plus longtemps, peut-être, par la suite dans la métaphysique et l'art, s'est donné, il est vrai, un retard d'une bonne longueur et commence à lutter à la course avec les autres hommes modernes dans des conditions défavorables ; il perd en apparence du terrain et du temps. Mais, par cela même qu'il s'est tenu dans une région où la puissance se précipite continuellement comme un courant volcanique d'une source invincible, il suffit qu'il sorte à temps de ces régions pour n'avancer alors que plus vite : son pas est ailé, sa poitrine a appris à respirer plus tranquillement, plus longuement, plus constamment. – Il n'a fait que reculer pour donner à son bond un espace suffisant : ainsi, il peut y avoir dans ce recul quelque chose de terrible, de menaçant.

274

UNE SECTION DE NOTRE MOI SERT D'OBJET ARTISTIQUE. – C'est un signe de culture supérieure que de maintenir en toute conscience certaines phases de l'évolution, que les hommes moindres traversent presque sans y penser et effacent ensuite de la table de leur âme, et que de les fixer avec conscience et d'en tracer une image fidèle : c'est là l'espèce la plus élevée de l'art de la peinture que peu de personnes seulement comprennent. Pour cela, il est nécessaire d'isoler ces phases par artifice. Les études historiques perfectionnent l'aptitude à une telle peinture car elles nous forcent constamment, à propos d'un fragment d'histoire, de la vie d'un peuple ou d'un individu, à nous représenter tout un horizon déterminé de pensées, une force déterminée de sentiments, la prédominance de ceux-ci, le recul de ceux-là. C'est dans la possibilité de reconstituer rapidement, en des occasions données, de tels systèmes de pensées et de sentiments, comme on restitue l'effet d'un temple d'après quelques colonnes et pans de murs restés debout par hasard, c'est en cela que consiste le sens historique. Le premier résultat en est que nous comprenons nos semblables comme de tels systèmes entièrement déterminés et comme les représentants de cultures diverses, c'est-à-dire en tant que nécessaires, mais modifiables. Et, en retour, que, dans notre propre évolution, nous sommes capables de séparer des morceaux et de les prendre à part.

275

CYNIQUES ET ÉPICURIENS. – Le cynique reconnaît le lien de dépendance entre les douleurs accrues et fortifiées de l'homme supérieurement civilisé et la masse de ses besoins ; il comprend ainsi que la foison d'opinions sur le beau, le gracieux, le joli, le plaisant, devait faire jaillir autant de sources très riches de jouissance, mais aussi de déplaisir. Conformément à cette vue, il se réforme, en abandonnant nombre de ces opinions et en se soustrayant à certaines exigences de la civilisation ; par là, il acquiert un sentiment de liberté et de force ; et, peu à peu, quand l'habitude lui rend son genre de vie supportable, il a en effet des sensations de déplaisir plus rares et plus faibles que les hommes civilisés, et il se rapproche de l'animal domestique ; en outre, il sent tout avec le piquant du contraste et... il peut également injurier à cœur-joie ! Si bien que, par là, il s'élève bien au-dessus du monde des sensations animales. – L'épicurien a le même point de vue que le cynique ; il n'y a, pour l'ordinaire, entre eux qu'une différence de tempérament. Puis, l'épicurien met à profit sa civilisation supérieure pour se rendre indépendant des opinions dominantes, et il s'élève au-

dessus d'elles, tandis que le cynique reste exclusivement dans la négation. Il marche comme dans des sentiers à l'abri du vent, bien protégés, à demi-obscurs, tandis qu'au-dessus de sa tête, dans l'ouragan, les cimes des arbres bruissent et lui décèlent quelle violente agitation règne là-dehors par le monde. Le cynique, au contraire, circule comme tout nu, dehors dans le souffle du vent, et s'endurcit jusqu'à perdre le sentiment.

276

MICROCOSME ET MACROCOSME DE LA CIVILISATION. – C'est en lui-même que l'homme fait les meilleures découvertes sur la culture, quand il y trouve agissantes deux puissances hétérogènes. Supposé qu'un individu vive autant dans l'amour de l'art plastique ou de la musique qu'il est transporté par l'esprit de la science, et qu'il considère comme impossible de faire disparaître cette contradiction par la suppression de l'un et l'affranchissement complet de l'autre : il ne lui reste qu'à faire de lui-même un édifice de culture, si vaste qu'il soit possible à ces deux puissances de cohabiter, serait-ce à des extrémités éloignées, tandis qu'entre elles des puissances conciliatrices éliront leur domicile, pourvues d'une force prééminente pour aplanir en cas de nécessité la lutte qui s'élèverait. Or, un tel édifice de culture dans l'individu isolé aura la plus grande ressemblance avec l'édifice de la culture d'époques entières et fournira par analogie des leçons inépuisables à son sujet. Car, partout où s'est développée la grande architecture de la culture, sa tâche a consisté à forcer à l'entente les puissances opposées par le moyen d'une très forte coalition des autres forces moins irréconciliables, sans pourtant les assujettir ni les charger de chaînes.

277

BONHEUR ET CULTURE. – La vue du milieu où s'est passée notre enfance nous touche : le jardin public, l'église avec les tombes, l'étang et le bois – sont choses que nous revoyons toujours avec émotion. La pitié de nous-mêmes nous saisit, car depuis, que de souffrances avons-nous traversées ! Et là, chaque chose subsiste avec un air si calme, si éternel : nous seuls sommes si changés, si émus ; nous retrouvons même quelques hommes sur qui le temps n'a pas *plus* exercé sa dent que sur un chêne : paysans, pêcheurs, forestiers – ce sont les mêmes. – L'émotion, la pitié de soi-même en face de la culture inférieure est le signe de la

culture supérieure ; d’où il s’ensuit que par elle le bonheur, dans tous les cas, n’a pas augmenté. Qui veut faire dans la vie une moisson de bonheur et de tranquillité n’a qu’à se détourner toujours des voies de la culture supérieure.

278

COMPARAISON TIRÉE DE LA DANSE. – De nos jours, il faut considérer comme le signe décisif de la grande culture qu’un homme possède assez de force et de souplesse pour être à la fois net et rigoureux dans la connaissance et, en d’autres moments, capable de céder, pour ainsi dire, d’une centaine de pas à la poésie, à la religion, à la métaphysique et d’en ressentir la puissance et la beauté. Une pareille position entre deux exigences si diverses est fort malaisée, car la science pousse à la domination absolue de ses méthodes, et si l’on ne cède pas à cette impulsion, il se produit cet autre danger, d’osciller faiblement entre deux tendances opposées. Cependant, pour ouvrir, au moins par une comparaison, une perspective sur la solution de cette difficulté, on n’a qu’à songer que la *danse* n’est pas la même chose qu’un absurde mouvement de va-et-vient entre des directions opposées. La haute culture paraîtra semblable à une danse hardie : c’est pourquoi, comme j’ai dit, il y faut beaucoup de force et de souplesse.

279

DE L’ALLÉGEMENT DE LA VIE. – Un moyen capital de s’alléger la vie est d’en idéaliser les événements ; mais il faut se faire d’après la peinture une idée claire de ce que c’est qu’idéaliser. Le peintre désire que le regard du spectateur ne soit pas trop exact, trop aigu, il le force à se rendre à une certaine distance, pour considérer de là son œuvre ; il est obligé de supposer celui qui regarde le tableau placé à une distance très déterminée ; mieux encore, il lui faut admettre chez son spectateur un degré d’acuité de l’œil également déterminé ; sur ces points il n’a pas le droit d’être indécis. Tout homme donc qui veut idéaliser sa vie ne doit pas vouloir la regarder trop précisément et doit toujours reculer son œil à une certaine distance. C’est là un artifice où Goethe, par exemple, s’entendait fort bien.

280

AGGRAVATION EN GUISE D'ALLÉGEMENT ET VICE-VERSA. – Bien des choses qui, à certains degrés de l'humanité, sont une aggravation à la vie, servent d'allégement à un degré plus élevé, parce que ces hommes ont appris à connaître des aggravations de la vie plus fortes. Il se produit aussi l'inverse : ainsi, la religion, par exemple, a un double visage, selon qu'un homme tourne vers elle son regard pour se faire enlever par elle son fardeau et sa détresse, ou bien qu'il jette l'œil sur elle comme sur l'entrave qu'on lui a mise pour l'empêcher de monter trop haut dans les airs.

281

LA CULTURE SUPÉRIEURE EST NÉCESSAIREMENT INCOMPRISE. – Celui qui n'a monté son instrument qu'avec deux cordes, comme les savants qui, en dehors de l'*instinct scientifique*, n'ont, de plus, qu'un *instinct religieux* acquis par éducation, celui-là ne comprend pas les hommes qui savent jouer sur un plus grand nombre de cordes. Il est dans l'essence de la culture supérieure, *à plusieurs cordes*, d'être toujours interprétée à faux par l'inférieure ; c'est ce qui arrive, par exemple, quand l'art passe pour une forme déguisée de la religiosité. Il y a même des gens, qui ne sont que religieux, qui vont jusqu'à entendre la science comme une recherche du sentiment religieux, tout comme les sourds-muets ignorent ce qu'est la musique, sinon un mouvement visible.

282

LAMENTO. – Ce sont peut-être les avantages de notre époque qui amènent avec eux un recul et, à l'occasion, une dépréciation de la *vita contemplativa*. Mais il faut bien s'avouer que notre temps est pauvre en grands moralistes, que Pascal[29], Epictète[30], Sénèque[31], Plutarque[32], sont à présent peu lus, que le travail et le zèle – autrefois escorte de la grande déesse Santé – semblent parfois sévir comme une maladie. Comme le temps manque pour penser et garder le calme dans la pensée, on n'étudie plus les opinions divergentes : on se contente de les haïr. Dans l'énorme précipitation de la vie, l'esprit et l'œil sont accoutumés à une vision et à un jugement incomplets et faux, et chacun ressemble aux voyageurs qui font connaissance avec le pays et la population sans quitter le chemin de fer. Une attitude, indépendante et prudente, de la connaissance est jugée presque comme une sorte de manie ; la liberté d'esprit est déconsidérée spécialement par

les savants qui voudraient trouver, dans son art de considérer les choses, leur solidité et leur labeur d'abeilles, et qui l'exileraient volontiers dans un seul coin de la science : au lieu qu'elle a le devoir tout autre, et bien supérieur, d'étendre d'une position isolée son commandement sur tout le ban et l'arrière-ban des hommes de science et d'érudition, et de leur faire voir les voies et les buts de la culture. – Une plainte comme celle qui vient d'être entonnée aura sans doute son moment et résonnera un jour d'elle-même, dans un retour offensif du génie de la méditation.

283

DÉFAUT PRINCIPAL DES HOMMES D'ACTION. – Les hommes d'action manquent ordinairement de l'activité supérieure : je veux dire l'individuelle. Ils agissent à titre de fonctionnaires, de marchands, d'érudits, autrement dit de représentants d'une espèce, mais non à titre d'hommes déterminés, isolés et uniques ; à cet égard, ils sont paresseux. – C'est le malheur des gens d'action que leur activité soit toujours un peu irraisonnée. On ne peut, par exemple, demander au banquier qui amasse de l'argent le but de son incessante activité ; elle est irraisonnée. Les gens d'action roulent comme roule la pierre, suivant la loi brute de la mécanique. – Tous les hommes se divisent, de tout temps et de nos jours, en esclaves et libres ; car celui qui n'a pas les deux tiers de sa journée pour lui-même est esclave, qu'il soit d'ailleurs ce qu'il veut : politique, marchand, fonctionnaire, érudit.

284

EN FAVEUR DE L'OISIF. – Signe de ce que le prix de la vie contemplative a baissé, les savants luttent aujourd'hui avec les gens d'action en une espèce de jouissance hâtive, au point qu'ils semblent, eux aussi, priser plus haut cette façon de jouir que celle qui leur convient proprement et qui, en fait, est bien plus une jouissance. Les savants ont honte de l'*otium.* C'est pourtant une noble chose que le loisir et l'oisiveté. – Si l'oisiveté est véritablement le *commencement* de tous les vices, elle se trouve ainsi au moins dans le voisinage le plus proche de toutes les vertus ; l'homme oisif est toujours un homme meilleur encore que l'actif. – Vous ne pensez cependant pas que, par loisir et oisiveté, ce soit vous que je désigne, ô paresseux ?

285

L'INQUIÉTUDE MODERNE. – A mesure qu'on va vers l'Ouest, l'agitation moderne devient de plus en plus grande, si bien qu'aux yeux des Américains les habitants de l'Europe représentent un ensemble d'êtres, amis du repos et du plaisir, tandis qu'en réalité ils vont croisant leur vol continuel comme des abeilles et des guêpes. Cette agitation est si grande que la culture supérieure n'a plus le temps de mûrir ses fruits : c'est comme si les saisons se succédaient trop rapidement. Par manque de repos, notre civilisation court à une nouvelle barbarie. En aucun temps les gens actifs, c'est-à-dire les gens sans repos, n'ont été *plus* estimés. Il y a donc lieu de mettre au nombre des corrections nécessaires, que l'on doit apporter au caractère de l'humanité, la tâche de fortifier dans une large mesure l'élément contemplatif. Mais, dès à présent, tout individu calme et constant de cœur et de tête a le droit de croire qu'il possède non seulement un bon tempérament, mais une vertu d'utilité générale et qu'en conservant cette vertu il remplit même un devoir fort élevé.

286

DANS QUELLE MESURE L'HOMME D'ACTION EST PARESSEUX. – Je crois que tout homme doit avoir, sur toute chose sur laquelle il est possible de se faire des opinions, une opinion propre, parce que lui-même est une chose spéciale, n'existant qu'une fois, qui occupe par rapport à toutes les autres choses une situation nouvelle, laquelle n'a jamais existé. Mais la paresse qui est au fond de l'âme de l'homme actif l'empêche de puiser l'eau de sa propre fontaine. – Il s'en va de la liberté des opinions comme de la santé, l'une et l'autre sont individuelles, ni de l'une ni de l'autre on ne saurait former un concept général. Ce qui est nécessaire à un individu pour sa santé est pour un autre déjà une cause de maladie, et beaucoup de moyens et de voies qui mènent à la liberté de l'esprit peuvent, pour des natures d'un degré plus haut de développement, être des moyens et des voies de dépendance.

287

CENSOR VITAE. – L'alternance de l'amour et de la haine distingue pour longtemps l'état intérieur d'un homme qui veut être libre dans son jugement sur

la ; il n'oublie rien et met tout, bon et mauvais, au mpte des choses. A la fin, lorsque toute la table de son âme est couverte des notes de l'expérience, il ura plus pour l'existence de mépris et de haine, ni plus d'amour, mais il résidera au-dessus d'elle, tôt avec un regard de joie, tantôt avec un regard deuil, et, pareil à la nature, dans la pensée aura tantôt l'été, tantôt l'automne.

288

CONSÉQUENCE ACCESSOIRE. – Celui qui veut eusement devenir libre perdra, sans nulle crainte, le penchant aux fautes et aux vices : ne le chagrin et le dépit le prendront plus rarement. C'est que sa volonté ne désire rien de plus pres que connaître et le moyen de connaître, c'est-à : l'état durable où il sera dans les conditions les convenables pour connaître.

289

IMPORTANCE DE LA MALADIE. – L'homme que la die tient au lit arrive parfois à trouver qu'à l'ordinaire il est malade de son emploi, de ses affaires ou de sa société, et que par elles il a perdu toute connaissance raisonnée de soi-même : il gagne cette sagesse au loisir où le contraint sa maladie.

290

IMPRESSION À LA CAMPAGNE. – Si l'on n'a pas à l'horizon de sa vie des lignes fermes et paisibles, semblables à celles que font la montagne et la forêt, la volonté intérieure de l'homme est elle-même inquiète, distraite et troublée de désirs comme la nature de l'habitant des villes : il n'a pas de bonheur et n'en donne pas.

291

CIRCONSPECTION DES ESPRITS LIBRES. – Les hommes d'esprit libre, vivant uniquement pour la connaissance, auront bientôt atteint leur but extérieur, leur situation définitive à l'égard de la société et de l'Etat ; et, par exemple, ils se déclareront volontiers satisfaits d'un petit emploi ou d'une fortune qui suffît juste à leur existence, car ils s'arrangeront pour vivre de manière qu'un grand

changement dans la fortune publique, et même une révolution de l'ordre politique, n'entraîne pas en même temps la ruine de leur vie. Ce sont là toutes choses auxquelles ils appliquent aussi peu que possible de leur énergie, pour plonger avec toutes leurs forces rassemblées et, en quelque sorte, avec une respiration longue dans l'élément de la connaissance. Ainsi, ils peuvent espérer plonger profondément et peut-être bien voir jusqu'au fond. – D'un événement, un pareil esprit aime à ne prendre qu'un seul bout, il ne se plaît pas à voir les choses dans toute l'ampleur et l'abondance de leur développement : car il ne veut pas s'entremêler en elles. – Lui aussi connaît les jours ouvrables du manque de liberté, de la dépendance, de la servitude. Mais, de temps en temps, il faut qu'il lui vienne un dimanche de liberté, autrement il ne supportera point la vie. – Il est probable que même son amour des hommes sera circonspect et quelque peu court d'haleine, car c'est seulement dans la mesure où il lui est nécessaire, pour la fin de la connaissance, qu'il veut s'engager dans le monde des instincts et de l'aveuglement. Il doit compter que le génie de la justice plaidera quelque peu en faveur de son disciple et de son pupille, si des voix accusatrices venaient à l'appeler pauvre d'amour. – Il y a, dans sa manière de vivre et de penser, un *héroïsme raffiné* qui répugne à s'offrir au respect des masses comme fait son frère plus grossier, et qui suit silencieusement sa route par le monde et hors du monde. Quelques labyrinthes qu'il traverse, entre quelques rochers que son cours soit resserré momentanément, dès qu'il arrive à la lumière, il va son chemin dans la clarté, facilement et presque sans bruit, et laisse les rayons du soleil jouer jusque dans sa profondeur.

292

EN AVANT – Et ainsi, en avant sur la voie de la sagesse, d'un bon pas, en bonne confiance ! En quelque condition que tu sois, sers-toi de cette source d'expérience ! Jette l'amertume par-dessus bord en ton être, pardonne-toi ton propre Moi, car, dans tous les cas, tu as en toi-même une échelle à cent degrés, sur lesquels tu peux monter à la connaissance. Le siècle où tu souffres d'être jeté t'estime heureux de ce bonheur ; il te crie que tu as encore part à des expériences dont les hommes des temps futurs devront peut-être se passer. Ne fais point fi d'avoir été encore religieux ; comprends bien comment tu as eu encore un légitime accès à l'art. Ne peux-tu pas, justement à l'aide de ces expériences, suivre avec une intelligence plus complète d'immenses étapes de l'humanité antérieure ? N'est-ce pas justement sur *ce* terrain qui parfois te déplaît tant, sur le

terrain de la pensée trouble qu'ont poussé les plus beaux fruits de la vieille civilisation ? Il faut avoir aimé la religion et l'art comme on aime une mère et une nourrice – autrement on ne peut devenir sage. Mais il faut porter ses regards au-delà, savoir grandir au-dessus ; si l'on reste dans leur suzeraineté, on ne les comprend pas. De même, il faut t'être familiarisé avec les études historiques et le jeu prudent de la balance : « d'un côté – de l'autre. » Fais un voyage rétrospectif, chemine dans les vestiges où l'humanité a marqué sa longue marche douloureuse à travers le désert du passé : c'est ainsi que tu apprendras le plus sûrement dans quelle direction toute l'humanité future n'a plus la possibilité ni le droit d'aller. Et cependant que tu cherches de toutes tes forces à découvrir par avance comment le nœud de l'avenir est encore serré, ta propre vie prend la valeur d'un instrument et d'un moyen de connaissance. Il dépend de toi que tous les traits de ta vie : tes essais, erreurs, fautes, illusions, souffrances, ton amour et ton espoir entrent sans exception dans ton dessein. Ce dessein est de devenir toi-même une chaîne nécessaire d'anneaux de la civilisation et de conclure de cette nécessité à la nécessité dans la marche de la civilisation universelle. Quand ton regard aura pris assez de force pour voir le fond dans le puits ténébreux de ton être et de tes connaissances, peut-être aussi, dans ce miroir, les constellations lointaines des civilisations de l'avenir te deviendront visibles. Crois-tu qu'une telle vie avec un tel dessein soit trop pénible, trop dénuée de tous agréments ? C'est que tu n'as pas encore appris qu'il n'est pas de miel plus doux que celui de la connaissance, et que les nuées flottantes de l'affliction doivent encore te servir de mamelle où puiser le lait pour ton rafraîchissement. Vienne l'âge, alors seulement tu verras bien comment tu as écouté la voix de la nature, de cette nature qui gouverne l'univers par le plaisir : la même vie qui aboutit à la vieillesse, aboutit aussi à la sagesse, joie constante de l'esprit dans cette douce lumière du soleil ; l'une et l'autre vieillesse et sagesse t'arrivent sur un même versant de la vie : ainsi l'a voulu la nature. Alors, il est temps, sans qu'il y ait lieu de s'indigner, que le brouillard de la mort s'approche. Vers la lumière – ton dernier mouvement ; un hourra à la connaissance – ton dernier cri.

---

1 La « lutte pour l'existence » appartient, d'une manière généralement connue, au contexte

darwinien. Le titre complet de l'ouvrage révolutionnaire, publié par Charles Darwin (1809-1882) en 1859, est, en effet, le suivant : *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle, ou la Lutte pour l'existence dans la nature.* Ainsi, la lutte pour l'existence est une autre formule pour la « sélection naturelle », qui est l'idée originale de Darwin. L'organisme est contraint de s'adapter à un milieu constitué par l'ensemble des circonstances influentes, y compris l'environnement des vivants, vus soit comme des proies soit comme des prédateurs. Outre le fait d'un certain nombre de variations individuelles favorables, l'organisme doit également compter un certain nombre de variations nuisibles, le tout constituant « la lutte pour l'existence ». La sélection naturelle consiste dans la conservation des variations favorables et dans l'élimination des variations nuisibles.
Notons, toutefois, que Nietzsche, qui connaissait parfaitement le texte de Schopenhauer, Le *Monde comme volonté et comme représentation,* avait lu de toute évidence le chapitre 46 des *Suppléments* de l'ouvrage de Schopenhauer, dans lequel ce dernier évoque très explicitement la notion de « lutte pour l'existence », relative à l'individu humain, et dans les termes allemands suivants : « daher geht das individuelle Leben in unaufhörlichem *Kampfe um die Existenz* selbst hin » (*op. cit.,* II, p. 602).

2 Machiavel (Niccolo Macchiavelli, 1469-1527), homme politique et philosophe italien, né et mort à Florence, commença une carrière politique en 1598, comme secrétaire de la seconde chancellerie de Florence, pour la terminer en 1512, chassé du gouvernement après le retour des Médicis. Impliqué, l'année suivante, dans une conspiration, il fut jeté en prison. C'est dans sa retraite de Sant'Andrea qu'il composa son œuvre, et, en particulier, qu'il écrivit Le *Prince* en 1513, un traité du pouvoir politique, qui ne parut qu'en 1532. Le premier des vingt-six chapitres de l'œuvre est consacré aux différentes formes d'Etat. Ensuite, en 1520, appelé par le cardinal Jules de Médicis (qui devait devenir pape), il remplit d'autres missions, fut nommé historiographe officiel de Florence, puis surintendant des fortifications, en 1526. En 1527, les Médicis furent chassés par une brève révolution. Machiavel, alors considéré comme traître malgré son patriotisme, en mourut de douleur.

3 Ce *pudendum,* cette chose honteuse dont on ne parle pas, c'est, pour Nietzsche, aussi bien dans cet aphorisme que dans le précédent, le fait de ne pas pouvoir énoncer ni même chercher les « raisons » des diverses prises de position affirmées, et fondées uniquement sur la « croyance », qui est l'« accoutumance à des principes intellectuels sans raisons », et c'est ce sur quoi, affirme Nietzsche, repose la société en général : classes, mariage, éducation, droit.

4 Distinction classique à établir entre les « pauvres d'esprit » et les « pauvres en esprit » : Nietzsche a opté pour la première interprétation.

5 Jan Hus (1369-1415), réformateur tchèque, a été influencé par le réformateur John Wyclif dont il avait embrassé les doctrines. Mêlant querelle religieuse et patriotisme tchèque, soutenu par le peuple et par le roi Wenceslas, il fit de l'université de Prague un rempart du wyclifisme. Excommunié en 1411, réfugié à Kozi Hradec, il écrivit son œuvre principale *De Ecclesia* (1413). Refusant de se soumettre, il fut condamné pour hérésie et brûlé vif.

6 Les *Lettres philosophiques sur les Anglais* (1734), qui exaltaient les institutions et l'esprit anglais, étaient surtout une occasion ou un prétexte pour mettre en avant la science expérimentale (la science dite « newtonienne » était opposée par Voltaire à la science dite « cartésiennne »), la foi dans la nature humaine, et surtout pour commencer le procès du catholicisme.

7 Johann Georg Sulzer (1720-1779) était un philosophe et un écrivain suisse. Il est l'auteur d'articles sur l'esthétique.

8 Nietzsche fait allusion à la troisième des *Considérations inactuelles* (1874), consacrée à « Schopenhauer éducateur ».

9 Discours funèbre de Périclès (495-429 av.J.-C.), chef politique d'Athènes et grand orateur. Voir l'*Histoire* de Thucydide, II, 45 : « S'il me faut aussi mentionner le mérite des femmes devenues

veuves, je le résume dans ce bref conseil : leur gloire consiste à se montrer fidèles au caractère de leur sexe, et à obtenir parmi les hommes le moins de célébrité possible, en bien comme en mal » (*op. cit.*, p. 110).

10 De Friedrich Hölderlin (1770-1843), poète allemand, une citation tirée de *La Mort d'Empédocle,* I.

11 Solon (640-558 av. J.-C.), homme politique d'Athènes, fut le pionnier de la démocratie. Elu archonte en 594, il lui fut attribué les pleins pouvoirs pour résoudre les problèmes d'endettement des paysans, aussi il créa des lois, prit des mesures dans les divers domaines : économique (encouragement de l'immigration pour développer commerce et industrie), social (la *seisachtheia* ou délivrance des dettes) et politique (la création d'une assemblée de la classe moyenne, l'Assemblée des 400). « Homme du juste milieu », comme il aimait à se définir, il écrivait aussi des poèmes : dans une élégie, il avait incité les Athéniens à enlever Salamine.

12 Parménide d'Elée (Ire moitié du Ve siècle av. J.-C.), philosophe grec qui fut le disciple de Xénophane, se rendit à Athènes à sa maturité. D'après Diogène Laërce, il fut aussi un législateur (cf. Diogène Laërce, IX, 23).

13 Pythagore (VIe siècle av. J.-C.), philosophe et mathématicien grec, originaire de l'île de Samos, voyagea beaucoup et s'établit dans la colonie dorienne de Crotone, dans le sud de l'Italie. Il fut un réformateur politique et religieux. Banni de Crotone, il se rendit à Métaponte. Sa doctrine exerça une influence sur Empédocle (cf. Diodore, XII, 9 ; également Jamblique, *Vie de Pythagore,* 248 et suiv.).

14 Empédocle, philosophe grec, thaumaturge et homme d'Etat a fortement impressionné Nietzsche. Sa doctrine est un pluralisme qui est la synthèse du matérialisme ionien, du panthéisme éléate, et de la philosophie héraclitéenne (cf. Diogène Laërce, VIII, 64-66). Fragment Diels 107 : « Tout ce qui vit a construit ainsi son harmonie ; ainsi tout pense, jouit ou souffre » (traduction Y. Battistini, *op. cit.*, p. 147). Voir J. Zafiropulo *Empédocle d'Agrigente,* Paris, 1953.

15 Anaximandre (610-546 av. J.-C.), après Thalès, le chef de l'école naturaliste ionienne, prend l'*apeiron* (l'indéfini) pour le premier principe d'où partent des forces opposées et vers lequel toutes choses reviennent : « L'indéfini est dénué de mort et de corruption » (fragment Diels 3). Cf. G.B. Burch, « Anaximander, the First Metaphysician », *Review of Metaphysics,* 1949.

16 Platon séjourna en Sicile, à la cour de Denys. Tombé en disgrâce et réduit à l'esclavage, il fut racheté par un ami. Le philosophe, épris de justice, avait grandi dans les milieux dirigeants de la démocratie athénienne. Il avait tenté d'entrer dans la politique, en 404, parce qu'il comptait alors des amis dans le gouvernement des Trente, mais il fut déçu par la violence qu'il observait, et se tint à l'écart. En 387, il fonda une école de philosophie à Athènes, l'Académie. A la mort de Denys l'Ancien, Platon retourna en Sicile auprès de Denys le Jeune, pour tenter de le conseiller ; à nouveau déçu, il rentra à Athènes. Il exposa ses théories politiques dans *La République* et dans les *Lois.*

17 L'épitaphe d'Eschyle le cite comme le défenseur de sa patrie à Marathon.

18 Pindare (518-438), le plus grand des poètes grecs, sans grand respect pour la démocratie athénienne, adressa nombre de ses vers aux tyrans de Sicile et aux rois de Cyrène. Ses poèmes lyriques, en dialecte dorien littéraire, étaient écrits sur demande. Il composa des *Odes Triomphales,* au nombre de 45, en l'honneur des vainqueurs des Jeux panhelléniques, et qui se divisaient en quatre livres intitulés comme les Jeux : *Olympiques, Pythiques, Néméens* et *Isthmiques.* Eloge était fait du vainqueur, avec l'évocation de ses ancêtres, et gloire était enfin rendue aux dieux.

19 Démosthène, orateur et homme politique d'Athènes, est considéré comme le plus important des dix orateurs de l'Attique. Il lutta contre Philippe de Macédoine, envers qui il prononça les fameuses *Philippiques* et les *Olynthiennes*, un discours sur la *Chersonèse,* et *Contre la lettre de Philippe.*

20 Thucydide (v. 470-400 av. J.-C.), influencé par les rhéteurs Gorgias et Antiphon, reçut

l'éducation d'un Athénien bien né. Il écrivit l'histoire de la guerre du Péloponèse, jusqu'à l'automne 411 (six ans et demi avant la fin des combats). Il est remarquable pour avoir donné un témoignage exact des événements de son époque.

21 « Achille et la tortue » désigne l'un des arguments de Zénon d'Elée (env. 450 av. J.-C.), philosophe et poète grec, élève de Parménide. En effet, le « fondateur de la dialectique » (selon Aristote) proposa un certain nombre d'arguments contre l'existence du mouvement, qu'on appela des « paradoxes », dans le sens qu'on ne les considérait pas comme de purs sophismes. Sans doute Zénon voulait-il défendre la thèse parménidienne de l'unité de l'être (cf. Platon, *Parménide*, 128 a-e). C'est Aristote qui rapporte et expose les quatre paradoxes de Zénon (cf. *Physique*, VI). Nietzsche traite de Zénon dans un texte de 1873, intitulé « La Philosophie à l'époque tragique des Grecs » (NW, K X, p. 5-92).

22 Socrate (469-399 av. J.-C.) est, selon Nietzsche dans *La Naissance de la tragédie* 15 (*op. cit.*, p. 120), « l'axe et le pivot de ce qui constitue l'histoire du monde ». La question peut se poser : que serait devenue l'histoire du monde sans Socrate ? Mais, tout d'abord, se pose cette première question : qu'aurait été Platon, sans Socrate ? Ce philosophe original, qui avait choisi la pauvreté et le retour à la nature, représente la transition décisive entre les premiers philosophes, dits « présocratiques », et la philosophie ultérieure. Sa pratique consistait à interroger les Athéniens dans les rues, à discuter avec eux, les irritant souvent par sa méthode « ironique » propre à atteindre la *maïeutique*, ou l'art d'accoucher les esprits de leurs idées virtuelles. Comme il était l'ami d'Alcibiade et de Critias, qui étaient mal vus depuis la restauration démocratique de 403, et comme, en outre, on lui reprochait de miner la société, Socrate fut accusé par Anytos, Lycon et Mélitos de corrompre la jeunesse. On le traduisit devant un tribunal, mais, au lieu de se défendre, Socrate défia ses juges et fut condamné à boire la ciguë. Platon fit le récit des derniers instants de sa vie dans les dialogues, *Criton* et *Phédon*. Dans *Le Livre du philosophe*, IV (*op. cit.*, p. 152), Nietzsche résume l'œuvre de Socrate :
« 1. Il a détruit la naïveté du jugement esthétique.
2. A réduit au néant la science.
3. N'avait aucun sens pour l'art.
4. Arracha l'individu à son lien historique.
5. Indiscrétion dialectique et bavardage requis. »

23 Thalès de Milet (VIIe/VIe s. av. J.-C.) fut l'un des Sept Sages de la Grèce. Mathématicien, astronome, philosophe, il s'occupa de politique, de commerce et rapporta de ses voyages au Proche-Orient des connaissances précieuses. La formule de Thalès était « l'eau est le principe, l'élément premier ou l'origine de toutes choses ». Il proposait ainsi une recherche de l'*archè*, l'élément primordial de la matière. On sait avec certitude qu'il prédit l'éclipse qui eut lieu en Asie Mineure, le 28 mai 585. Dans un fragment de 1873 assez étendu, Nietzsche qui traite de « La philosophie à l'époque tragique des Grecs » (NW, KX, pp. 92) évoque à maintes reprises la figure de Thalès ; et il expose sa philosophie :
« La philosophie grecque semble commencer par cette idée absurde, que l'eau serait l'origine et le sein maternel de toute chose. Y a-t-il lieu de s'y arrêter et de la prendre au sérieux ? Oui, et pour trois raisons : d'abord parce que c'est un axiome qui traite de l'origine des choses, ensuite parce qu'il en parle sans image et sans fable, enfin parce qu'il contient, bien qu'à l'état de chrysalide, cette idée " tout est un ". La première de ces trois raisons laisse Thalès dans la communauté des hommes religieux et superstitieux, mais la seconde le sépare de cette communauté et montre en lui le savant naturaliste, la troisième fait de lui le premier philosophe grec » (traduction Geneviève Bianquis, dans Nietzsche, *La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*, Paris, Gallimard, 1938, p. 42).

24 La représentation que Nietzsche a pu se faire des philosophes de Thalès à Démocrite apparaît

dans *Le Livre du philosophe,* IV, 195 (*op. cit.,* p. 150) : « Thalès – le non mythique. Anaximandre – le dépérissment et la naissance dans la nature moralement conçus en tant que faute et punition. Héraclite – la légalité et la justice dans le monde. Parménide – l'autre monde derrière celui-ci ; celui-ci comme problème. Anaxagore – architecte du monde. Empédocle – amour aveugle et haine aveugle ; ce qui est profondément irrationnel dans ce qu'il y a de plus rationnel au monde. Démocrite – le monde est entièrement dénué de raison et d'instinct, il a été secoué vigoureusement. Tous les dieux, tous les mythes, superflus. »

25 Aristote passe en revue les philosophies préplatoniciennes dans le livre A de sa *Métaphysique.* Empédocle, Anaxagore, Démocrite, sont traités au chapitre *4 ;* les pythagoriciens et les Eléates au chapitre 5.

26 Référence est faite au *Faust,* I, 1851-1852, de Goethe.

27 Karl Ernst von Baer (1792-1876), naturaliste estonien d'origine allemande, pionnier de l'embryologie moderne. Professeur à Königsberg et à Saint-Petersbourg, il est l'auteur de : *Ueber Entwicklungsgeschichte der Thiere,* 2 volumes (1828-1837), et de : *Untersuchungen über die Entwicklung der Fische* (1835). Il poursuivit ses recherches sur l'embryon des mammifères et de l'homme.

28 Dans les Suppléments au Premier Livre du *Monde comme volonté et comme représentation,* au chapitre VII, consacré à la relation de la connaissance perceptuelle à la connaissance abstraite, Schopenhauer affirme qu'« inférer est aisé, juger est difficile » : « schliessen ist leicht, urteilen schwer ». – (*Die Welt als Wille und Vorstellung,* Berlin, Otto Hendel Verlag, Zweiter Band, p. 87). D'ailleurs, dans ce chapitre, Schopenhauer distingue nettement la capacité de jugement propre à l'homme de science, comme étant impropre à l'homme ordinaire : « Les esprits ordinaires manifestent, même dans les plus petites affaires, un besoin de confiance dans leur propre jugement, mais précisément parce qu'ils savent par expérience qu'il n'en ont pas d'usage » (*op. cit.,* p. 88). Ce qui leur tient lieu de jugements, ce sont les préjugés, et surtout aussi l'habitude de suivre le jugement des autres.

29 Blaise Pascal (1623-1662), philosophe et mathématicien français, apprit le latin et le grec avant d'aborder l'étude des sciences. Il inventa la machine à calculer en 1641. Ses *Pensées* parurent à titre posthume, en 1670. Elles donnent de l'homme une image chimérique d'égarement dans un univers infini et inintelligible. Ici Nietzsche répète, à propos de Pascal vu comme moraliste, ce qu'il affirmait de La Rochefoucauld, à savoir que les moralistes n'étaient pas lus par ses contemporains (voir aphorisme 35 et notre note 29).

30 Epictète (v. 50-v. 125), philosophe grec, esclave affranchi par Néron, suivit l'enseignement du stoïcien Musonius Rufus et enseigna la philosophie à son tour. Ses *Entretiens* (v. 130) proposent une acceptation joyeuse du destin : disposition que Nietzsche dut avoir à l'esprit quand il conçut son *amor fati.*

31 Sénèque le Philosophe (Lucius Annaeus Seneca, 4 av. J.-C. – 65 ap. J.-C.), est né à Cordoue. Elevé à Rome, il y étudia la philosophie avec des maîtres des écoles stoïcienne et pythagoricienne. Par une étrange contradiction, prêchant la pauvreté, il s'enrichit dans l'usure. Son enseignement recommande la maîtrise des passions, le renoncement aux biens matériels, l'indifférence devant les maux de l'existence. Dans ses *Lettres à Lucilius* (v. 63-64), Sénèque ménage une observation très fouillée des travers humains.

32 Plutarque de Chéronée, écrivain grec, auteur des *Vies parallèles,* y opposa Démosthène à Cicéron ou Alexandre le Grand à Jules César. Ses *Œuvres morales* défendent le platonisme contre le stoïcisme ou l'épicurisme.

CHAPITRE VI

L'HOMME EN SOCIÉTÉ

293

DISSIMULATION BIENVEILLANTE. – Dans le commerce des hommes il est souvent nécessaire de recourir à une dissimulation bienveillante, comme si nous ne pénétrions pas les motifs de leur conduite.

294

COPIES. – Il n'est pas rare de rencontrer des copies d'hommes considérables ; et comme il arrive pour les tableaux, la plupart des gens prennent aussi plus de plaisir aux copies qu'aux originaux.

295

L'ORATEUR. – On peut parler d'une façon extrêmement juste, et de sorte, pourtant, que tout le monde crie au contraire ; c'est lorsqu'on ne parle pas pour tout le monde.

296

MANQUE D'ABANDON. – Le manque d'abandon entre amis est une faute qui ne peut être reprise sans devenir irrémédiable.

297

SUR L'ART DE DONNER. – L'obligation de refuser un don, uniquement parce qu'il n'est pas offert de la bonne façon, aigrit contre le donneur.

298

LE PARTISAN LE PLUS DANGEREUX. – Dans tout parti, il y a un homme qui, en professant avec trop de foi les principes du parti, excite les autres à les déserter.

299

CONSEILLEURS DU MALADE. – Qui donne ses conseils à un malade s'assure un sentiment de supériorité sur lui, qu'ils soient suivis ou qu'ils soient rejetés. C'est pourquoi les malades irritables et orgueilleux haïssent les conseilleurs plus encore que leur maladie.

300

DEUX ESPÈCES D'ÉGALITÉ. – La soif d'égalité peut se manifester en ce qu'on voudrait ou bien se soumettre tous les autres (en les rabaissant, en les étouffant dans le silence, en leur passant la jambe), ou bien s'élever avec tous (en leur rendant justice, en les aidant, en se réjouissant des succès d'autrui).

301

CONTRE L'EMBARRAS. – Le meilleur moyen de venir au secours des gens très embarrassés et de les tranquilliser consiste à les louer d'une manière décidée.

302

PRÉFÉRENCE POUR CERTAINES VERTUS. – Pour attacher un prix particulier à la profession d'une vertu, nous attendons d'en avoir remarqué l'absence complète chez notre ennemi.

303

POURQUOI L'ON CONTREDIT. – On contredit souvent une opinion, tandis qu'en réalité c'est seulement le ton sur lequel elle est présentée qui ne nous est pas sympathique.

304

CONFIANCE ET CONFIDENCE. – Celui qui, de propos délibéré, cherche à pénétrer dans la confidence d'une autre personne n'est ordinairement pas certain de posséder sa confiance. Celui qui est certain de la confiance attache peu de prix à la confidence.

305

ÉQUILIBRE DE L'AMITIÉ. – Dans nos relations avec un autre homme, bien souvent le retour au juste équilibre de l'amitié se fait si nous ajoutons dans notre plateau quelques grains de tort.

306

LES MÉDECINS LES PLUS DANGEREUX. – Les médecins les plus dangereux sont ceux qui, comédiens nés, imitent le médecin né avec un art consommé d'illusion.

307

QUAND LES PARADOXES SONT À LEUR PLACE. – Pour gagner des gens d'esprit à une proposition, il suffit parfois de la présenter sous la forme d'un paradoxe monstrueux.

308

COMMENT ON GAGNE LES GENS COURAGEUX. – On amène les gens de courage à une action en la leur exposant plus périlleuse qu'elle n'est.

309

GRACIEUSETÉS. – Aux personnes que nous n'aimons pas, nous imputons à crime les gracieusetés qu'elles nous font.

310

FAIRE ATTENDRE. – Un sûr moyen de monter les gens et de leur mettre de méchantes pensées en tête, c'est de les faire longtemps attendre. Cela rend immoral.

311

CONTRE LES CONFIANTS. – Les gens qui nous donnent leur pleine confiance croient par là avoir un droit sur la nôtre. C'est une erreur de raisonnement ; des dons ne sauraient donner un droit.

312

MOYEN D'APAISEMENT. – Il suffit souvent de donner à un autre, à qui nous avons causé du tort, l'occasion d'un bon mot sur nous, pour lui procurer une satisfaction personnelle, voire le bien disposer à notre égard.

313

VANITÉ DE LA LANGUE. – Que l'homme cache ses mauvaises qualités et ses vices ou qu'il les avoue avec franchise, dans l'un et l'autre cas sa vanité désire toujours y trouver un avantage : qu'on observe seulement avec quelle finesse il distingue devant qui il cache ces qualités, devant qui il est honnête et franc.

314

PAR ÉGARD. – Ne vouloir mortifier, ne vouloir blesser personne, peut être aussi bien une marque de justice que de timidité.

315

INDISPENSABLE À LA DISPUTE. – Qui ne sait pas mettre ses idées à la glace ne doit pas s'engager dans la chaleur de la discussion.

316

FRÉQUENTATION ET ARROGANCE. – On désapprend l'arrogance, quand on se sait toujours entre gens de mérite ; être seul produit l'outrecuidance. Les jeunes gens sont arrogants, car ils fréquentent leurs pareils, qui tous, n'étant rien, aiment à passer pour beaucoup de choses.

317

MOTIF DE L'ATTAQUE. – On n'attaque pas seulement pour faire du mal à quelqu'un, pour le vaincre, mais peut-être aussi pour le seul plaisir de prendre conscience de sa force.

318

FLATTERIE – Les personnes qui, dans nos relations avec elles, veulent étourdir notre prudence par leurs flatteries, usent d'un moyen dangereux, pareil au narcotique qui, s'il n'endort pas, ne fait que tenir plus éveillé.

319

BON ÉPISTOLIER. – Celui qui n'écrit pas de livres pense beaucoup et vit dans une société qui ne lui suffit point, sera d'ordinaire bon épistolier.

320

LE PLUS LAID POSSIBLE. – On peut douter qu'un grand voyageur ait trouvé quelque part dans le monde des sites plus laids que dans la face humaine.

321

LES COMPATISSANTS – Les natures compatissantes, à chaque instant prêtes à secourir dans l'infortune, sont rarement en même temps les conjouissantes : dans le bonheur d'autrui, elles n'ont que faire, sont superflues, ne se sentent pas en possession de leur supériorité et montrent pour cela facilement du dépit.

322

PARENTS D'UN SUICIDÉ. – Les parents d'un suicidé lui imputent à mal de n'être pas resté en vie par égard pour leur réputation.

323

PRÉVOIR L'INGRATITUDE. – Celui qui donne quelque chose de grand ne trouve pas de reconnaissance ; car rien qu'en le recevant, le donataire a déjà trop lourd à porter.

324

DANS UNE SOCIÉTÉ SANS ESPRIT. – Personne ne sait gré à l'homme spirituel de sa courtoisie, quand il se met au niveau d'une société où il n'est pas courtois de montrer de l'esprit.

325

PRÉSENCE DE TÉMOINS. – On saute deux fois plus volontiers après un homme qui tombe à l'eau, s'il y a là des gens qui ne l'osent pas.

326

SE TAIRE. – La manière la plus désagréable pour les deux parties de riposter à une polémique est de se fâcher et de se taire ; car l'agresseur interprète ordinairement le silence comme un signe de mépris.

327

LE SECRET DE L'AMI. – S'ils sont embarrassés pour trouver la matière d'un entretien, il y aura peu de gens qui ne lâcheront pas les secrets les plus importants de leur ami.

328

HUMANITÉ. – Dans les relations avec les gens non célèbres, l'humanité des

célébrités de l’esprit consiste à avoir tort de manière obligeante.

329

L’EMBARRASSÉ – Les hommes qui ne se sentent pas à leur aise dans la société profitent de toute occasion pour faire sur quelqu’un de leur entourage, à qui ils sont supérieurs, la preuve publique de cette supériorité aux yeux de la société, par exemple par des taquineries.

330

RECONNAISSANCE. – Une âme délicate est gênée de savoir qu’on lui doit des remerciements, une âme grossière, de savoir qu’elle en doit.

331

SIGNE D’INCOMPATIBILITÉ – L’indice le plus fort de l’incompatibilité de vues entre deux personnes est que toutes deux se parlent réciproquement avec un peu d’ironie, mais que ni l’une ni l’autre ne sente cette ironie.

332

PRÉTENTIONS À PROPOS DES SERVICES. – La prétention à propos des services offense plus encore que la prétention sans les services : car déjà le service est une offense.

333

DANGER DANS LA VOIX. – Parfois, dans la conversation, le son de notre propre voix nous cause une gêne, et nous mène à des affirmations qui ne répondent pas du tout à nos opinions.

334

DANS LA CONVERSATION. – De savoir si, dans la conversation, on donnera de

préférence raison ou tort à l'autre, c'est pure affaire d'habitude : une chose comme l'autre se justifie.

335

PEUR DU PROCHAIN. – Nous craignons une disposition hostile chez le prochain, parce que nous avons peur que, par cette disposition, il ne pénètre nos secrets.

336

DISTINGUER PAR LE BLÂME. – Des personnes très distinguées distribuent même leur blâme de telle sorte qu'elles veulent nous en faire une distinction. Elles pensent nous faire remarquer avec quel intérêt elles s'occupent de nous. Nous les comprenons tout à fait à faux si nous prenons leur blâme à la lettre et nous en défendons ; par là, nous les fâchons et nous nous les aliénons.

337

DÉPIT DE LA BIENVEILLANCE D'AUTRUI. – Nous nous abusons sur le degré de haine ou de crainte que nous croyons inspirer ; car si nous-mêmes connaissons fort bien le degré de notre éloignement pour une personne, une tendance, un parti, eux au contraire nous connaissent très superficiellement, et par suite ne nous haïssent que superficiellement. Nous rencontrons souvent une bienveillance qui nous est inexplicable : mais, si nous la comprenons, elle nous offense parce qu'elle montre qu'on ne nous prend pas assez au sérieux, assez en considération.

338

VANITÉS QUI SE CROISENT. – Deux personnes dont la vanité est également grande, se rencontrant, conservent par la suite une mauvaise impression l'une de l'autre, parce que chacune était si occupée de l'impression qu'elle voulait produire sur l'autre que cette autre ne faisait aucune impression sur elle ; toutes deux s'aperçoivent enfin que leur peine est perdue et en imputent la faute à l'autre.

339

MAUVAISES MANIÈRES, BON SIGNE. – L'esprit supérieur prend plaisir aux manques de tact, aux arrogances, voire aux hostilités des jeunes gens ambitieux à son égard ; ce sont les mauvaises manières de chevaux ardents qui n'ont pas encore porté un cavalier, et toutefois seront dans peu de temps si fiers de le porter.

340

QUAND IL EST OPPORTUN D'AVOIR TORT. – On fait bien d'accepter des imputations sans les réfuter, même si elles nous font tort, quand leur auteur verrait un tort plus grand encore de notre part si nous lui répliquions ou peut-être même les réfutions. Il est vrai qu'un homme peut, de cette manière, être toujours dans son tort et avoir toujours raison, et finalement, avec la meilleure conscience du monde, devenir le tyran et le démon le plus insupportable ; et ce qui est vrai de l'individu peut aussi se produire dans des classes entières de la société.

341

TROP PEU HONORÉ. – Les personnes présomptueuses, à qui l'on a donné des signes d'estime moindre qu'elles n'attendaient, cherchent longtemps à donner là-dessus le change à soi-même et aux autres, et se font subtils psychologues pour arriver à conclure qu'on les a tout de même honorées suffisamment : si elles n'atteignent pas leur but, si le voile d'illusion se déchire, elles s'abandonnent à une fureur d'autant plus grande.

342

ÉCHOS D'ÉTATS PRIMITIFS DANS LE DISCOURS. – A la façon dont les hommes émettent actuellement leurs affirmations dans le monde, on reconnaît souvent un écho des temps où ils s'entendaient mieux aux armes qu'à tout le reste : tantôt ils tiennent leurs affirmations comme des tireurs à la cible leur fusil, tantôt on croit entendre le froissement et le cliquetis des épées ; et, chez quelques hommes, une affirmation s'abat en sifflant comme une solide matraque. Les femmes, au contraire, parlent comme des êtres qui, durant des siècles, furent assises au

métier à tisser ou tirèrent l'aiguille ou firent l'enfant avec les enfants.

343

LE CONTEUR. – Celui qui fait un conte laisse facilement apercevoir s'il conte parce que le fait l'intéresse ou parce qu'il veut intéresser à son conte. Dans le dernier cas, il exagérera, usera de superlatifs et autres semblables procédés. Il conte alors d'ordinaire plus mal parce qu'il ne songe pas tant au fait qu'à lui-même.

344

LE LECTEUR. – Celui qui lit à haute voix des poèmes dramatiques fait des découvertes sur son propre caractère : il trouve pour certaines situations et scènes sa voix plus naturelle que pour d'autres, par exemple pour tout ce qui est pathétique ou pour le bouffon, tandis que peut-être dans la vie ordinaire il n'aurait seulement pas l'occasion de montrer de la passion ou de la facétie.

345

UNE SCÈNE DE COMÉDIE QUI SE JOUE DANS LA VIE. – Quelqu'un se fait par la réflexion une opinion ingénieuse sur un thème, afin de l'exposer dans une compagnie. On pourrait alors se faire une comédie d'entendre et de voir comment il met toutes voiles dehors pour arriver à ce point et embarquer toute la compagnie vers l'endroit où il pourra faire sa remarque ; comment il pousse continuellement l'entretien vers un seul but, parfois perd la direction, la reprend, enfin saisit le moment : le souffle lui manque presque – et là, quelqu'un lui prend la remarque de la bouche. Que fera-t-il ? De l'opposition à son opinion propre ?

346

IMPOLI CONTRE SON GRÉ. – Quand un homme fait contre son gré une impolitesse à quelqu'un, par exemple ne le salue pas pour ne l'avoir pas reconnu, cela le contrarie, quoiqu'il ne puisse faire de reproche à ses intentions ; ou il souffre de la mauvaise opinion qu'il a éveillée chez l'autre, ou il craint les

suites d’un malentendu, ou il est chagrin d’avoir blessé autrui – ainsi vanité, crainte ou sympathie peuvent être excitées, peut-être même toutes ensemble.

347

CHEF-D’ŒUVRE DE TRAÎTRISE. – Exprimer contre un conjuré le fâcheux soupçon qu’il ne vous trahisse – et cela dans le moment même où l’on commet soi-même une trahison – c’est un chef-d’œuvre de malice, parce qu’on occupe l’autre de sa personne et le force de tenir lui-même, pendant un temps, une conduite exempte de soupçons et ouverte, si bien que le véritable traître s’est rendu les mains libres.

348

OFFENSER ET ÊTRE OFFENSÉ. – Il est plus agréable d’offenser et demander pardon ensuite que d’être offensé et accorder le pardon. Celui qui fait le premier donne une marque de puissance et, après, de bonté de caractère. L’autre, s’il ne veut pas passer pour inhumain, *est obligé* déjà de pardonner ; la jouissance que procure l’humiliation d’autrui est très réduite par cette obligation.

349

DANS LA DISPUTE. – Lorsqu’en même temps on contredit une autre opinion et qu’on expose la sienne, le continuel retour sur l’autre opinion dérange ordinairement l’attitude naturelle de notre opinion propre : elle se montre plus décidée, plus tranchée, peut-être un peu exagérée.

350

ARTIFICE. – Qui veut obtenir d’un autre quelque chose de difficile ne doit surtout pas prendre la chose comme un problème, mais établir simplement son plan, comme s’il était le seul possible ; dès qu’il verra dans l’œil de l’interlocuteur apparaître l’objection, la réplique, il doit savoir rompre vite l’entretien et ne pas lui laisser de temps.

351

REMORDS QUI SUIVENT CERTAINES COMPAGNIES. – Pourquoi avons-nous des remords après nous être trouvés en des compagnies vulgaires ? Parce que nous avons pris légèrement des choses importantes, parce qu'en parlant de certaines personnes nous n'avons pas parlé en toute bonne foi ou parce que nous avons gardé le silence quand nous devions prendre la parole, parce qu'à l'occasion nous avons manqué à nous lever brusquement et quitter la partie, bref parce que nous nous sommes conduits dans cette compagnie comme si nous en étions.

352

ON EST JUGÉ À FAUX. – Celui qui est toujours aux écoutes sur les jugements qu'on fait de lui a toujours de la peine. Car nous sommes déjà jugés à faux par ceux qui nous tiennent de plus près (« nous connaissent le mieux »). Même de bons amis laissent, dans une parole défavorable, échapper leur désaccord ; et seraient-ils nos amis s'ils nous connaissaient bien ? Les jugements des indifférents font très mal, parce qu'ils ont un ton d'impartialité, presque impersonnel. Mais si nous nous apercevons qu'une personne qui nous est hostile nous connaît, sur un point tenu secret, aussi bien que nous-mêmes, quel est alors notre dépit !

353

TYRANNIE DU PORTRAIT. – Les artistes et les hommes d'Etat qui, de traits isolés, composent rapidement l'image entière d'une personne ou d'un événement, sont surtout injustes parce qu'ils exigent ensuite que l'événement ou la personne soit réellement tels qu'ils l'ont peint ; ils exigent tout bonnement qu'une personne ait bien les talents, l'astuce, l'injustice que sa vie témoigne dans leur représentation.

354

LE PARENT CONSIDÉRÉ COMME LE MEILLEUR AMI. – Les Grecs, qui savaient si bien ce que c'est qu'un ami – eux seuls de tous les peuples possèdent une étude philosophique profonde, multiple, de l'amitié ; au point qu'ils sont les premiers, et jusqu'ici les derniers, à qui l'ami soit apparu comme un problème digne de

solution, – ces mêmes Grecs ont désigné les parents par un terme qui est le superlatif du mot « ami ». Cela reste pour moi inexplicable.

355

HONNÊTETÉ MÉCONNUE. – Lorsque quelqu'un, dans la conversation, se cite lui-même (« j'ai dit alors », « j'ai coutume de dire »), cela fait l'impression de la prétention, tandis que bien souvent cela vient de la source opposée, tout au moins de l'honnêteté, qui ne veut pas parer et attifer le moment même avec des inspirations qui appartiennent à un moment précédent.

356

LE PARASITE. – C'est un signe de manque total de sentiments nobles, lorsque quelqu'un préfère vivre dans la dépendance, à la charge d'autrui, pour n'être pas forcé de travailler, d'ordinaire avec une secrète amertume contre ceux dont il dépend. – Une telle disposition est beaucoup plus fréquente chez les femmes que chez les hommes, et aussi beaucoup plus pardonnable (pour des raisons historiques).

357

SUR L'AUTEL DE LA RÉCONCILIATION. – Il y a des circonstances où le seul moyen d'obtenir une chose d'un homme est de le blesser et de s'en faire un ennemi : ce sentiment d'avoir un ennemi le tourmente à tel point qu'il met à profit le premier indice d'une disposition plus douce pour se réconcilier, et sacrifie sur l'autel de cette réconciliation cette chose à laquelle il attachait auparavant assez d'importance pour ne la vouloir faire à aucun prix.

358

RÉCLAMER PITIÉ, SIGNE DE PRÉTENTION. – Lorsqu'ils entrent en courroux et offensent les autres, il y a des hommes qui exigent premièrement qu'on ne leur en tienne pas rigueur, et secondement qu'on ait pitié d'eux parce qu'ils sont sujets à de si violents paroxysmes. Tant va loin la prétention humaine.

359

AMORCE. – « Tout homme a son prix » – cela n’est pas vrai. Mais il peut se trouver pour chacun une amorce où il doit mordre. C’est ainsi que, pour gagner beaucoup de personnes à une cause, il suffit de donner à cette cause le vernis de la philanthropie, de la noblesse, de la bienfaisance, du sacrifice – et à quelle cause ne peut-on pas la donner ! C’est le bonbon et la friandise de leurs âmes ; d’autres en ont d’autres.

360

CONTENANCE À L’ÉGARD DE L’ÉLOGE. – Si de bons amis louent une nature bien douée, elle se montrera souvent contente par courtoisie et bienveillance, mais en réalité cela lui est égal. Son essence particulière est tout à fait nonchalante à cet égard et, par là, mal disposée à faire un pas pour sortir du soleil ou de l’ombre où elle est couchée ; mais, par la louange, les hommes veulent donner du contentement et ce serait les chagriner que de ne pas se montrer content de leur louange.

361

L’EXPÉRIENCE DE SOCRATE[1]. – Si l’on est devenu maître en une chose, on est pour l’ordinaire resté, par cela même, un pur apprenti dans la plupart des autres ; mais on en juge inversement, comme Socrate en faisait déjà l’expérience. Là est l’inconvénient qui rend le commerce des maîtres désagréable.

362

MOYEN DE DÉFENSE. – Dans la lutte avec la sottise, les plus modérés et les plus doux des hommes finissent par être brutaux. Peut-être sont-ils par là dans la véritable voie de défense ; car au front stupide, l’argument qui convient de droit est le poing fermé. Mais parce que, comme j’ai dit, leur caractère est doux et modéré, par ce moyen de défense légitime ils souffrent plus qu’ils ne font souffrir.

363

CURIOSITÉ. – Si la curiosité n’existait pas, il se ferait peu de chose pour le bien du prochain. Mais la curiosité s’insinue sous le nom de devoir ou de pitié dans la maison du malheureux et du besogneux. – Peut-être même dans le fameux amour maternel y a-t-il une bonne part de curiosité.

364

MÉCOMPTE EN SOCIÉTÉ. – Celui-ci désire se rendre intéressant par ses jugements, celui-là par ses sympathies et ses aversions, le troisième par ses connaissances, un quatrième par son isolement – et ils se trompent tous. Car celui devant qui le spectacle se donne pense lui-même être le seul spectacle qui vienne en considération.

365

DUEL. – En faveur de toutes les affaires d’honneur et duels, on peut dire que, si un homme est susceptible au point de ne pouvoir vivre dès que tel ou tel dit ou pense telle ou telle chose à son sujet, il a le droit de s’en remettre à la mort de l’un ou de l’autre. Sur le fait qu’il est si chatouilleux, il n’y a pas à discuter ; nous sommes en cela les héritiers du passé, de sa grandeur aussi bien que de ses exagérations sans lesquelles il n’y eut jamais de grandeur. Si maintenant il existe un canon d’honneur qui fait du sang l’équivalent de la mort, en sorte qu’après un duel régulier on ait la conscience allégée, c’est un grand bienfait, puisque autrement beaucoup d’existences humaines seraient en péril. – Une telle institution apprend d’ailleurs aux hommes à veiller sur leurs expressions et rend le commerce avec eux possible.

366

NOBLESSE ET RECONNAISSANCE. – Une âme noble se sentira volontiers obligée à la reconnaissance et n’évitera pas anxieusement les occasions où elle s’oblige ; de même, elle sera plus tard à l’aise dans ses expressions de reconnaissance ; tandis que les âmes basses se gardent contre toute obligation, ou plus tard, dans l’expression de leur reconnaissance, sont exagérées et par trop empressées. C’est

ce qui se produit du reste aussi chez des personnes de basse extraction ou de situation opposée : une faveur qu'on *leur* accorde, leur semble un miracle de générosité.

367

LES HEURES D'ÉLOQUENCE. – L'un a, pour bien parler, besoin de quelqu'un qui lui soit décidément et notoirement supérieur, l'autre ne peut trouver que devant quelqu'un qu'il domine une pleine liberté de parole et d'heureux tours d'élocution : dans les deux cas, la raison est la même ; chacun d'eux ne parle bien que quand il parle *sans gène**, l'un parce que devant son supérieur il ne sent pas l'aiguillon de la concurrence, de la rivalité, l'autre parce qu'il est dans le même cas devant l'inférieur. – Maintenant, il est une tout autre espèce d'hommes, qui ne parlent bien que s'ils parlent dans l'émulation, avec l'intention de vaincre. Laquelle des deux espèces est la plus ambitieuse, celle qui parle bien quand s'éveille son ambition, ou celle qui, pour le même motif, parle mal ou pas du tout ?

368

LE TALENT DE L'AMITIÉ. – Parmi les hommes qui ont un don particulier pour l'amitié, deux types se présentent. L'un est en élévation continue et trouve, pour chaque phase de son développement, un ami exactement convenable. La série d'amis qu'il se fait de cette façon est rarement en liaison mutuelle, parfois elle est en mésintelligence et en contradiction : très naturellement, parce que les phases ultérieures de son développement annulent ou altèrent les phases précédentes. Un tel homme peut par plaisanterie s'appeler une *échelle.* – L'autre type est représenté par celui qui exerce une force d'attraction sur des caractères et des talents très divers, si bien qu'il gagne tout un cercle d'amis ; mais ceux-ci, par là même, arrivent à des rapports amicaux entre eux, en dépit de toutes les différences. Qu'on appelle un tel homme un *cercle* : car cet accord de situations et de natures si diverses doit être en quelque façon une forme préexistante en lui. – Au reste, le talent d'avoir de bons amis est, chez beaucoup de gens, plus grand que le talent d'être bon ami.

369

TACTIQUE DANS LA CONVERSATION. – Après une conversation, on est disposé le mieux possible pour l'interlocuteur si l'on a eu l'occasion de déployer devant lui son esprit, son amabilité, dans tout leur éclat. C'est ce que mettent à profit des hommes malins qui veulent disposer quelqu'un en leur faveur, en lui procurant dans l'entretien les meilleures occasions de faire un bon mot, *et cetera*. On pourrait imaginer une conversation amusante entre deux malins qui veulent réciproquement se mettre en disposition favorable et, dans cette vue, jettent çà et là dans la conversation les belles occasions sans qu'aucun ne les saisisse : si bien que la conversation se poursuivrait entièrement dénuée d'esprit et d'amabilité, parce que chacun renverrait à l'autre l'occasion de montrer esprit et amabilité.

370

DÉCHARGE DE LA MAUVAISE HUMEUR. – L'homme qui échoue en quelque chose aime mieux rapporter cet échec à la mauvaise volonté d'un autre qu'au hasard. Son ressentiment est soulagé par le fait de s'imaginer qu'une personne et non une chose est cause de son échec ; car on peut se venger des personnes, mais force est bien d'avaler les torts du destin. L'entourage d'un prince a pour cette raison, lorsque celui-ci a échoué en quelque chose, la coutume de lui désigner comme soi-disant cause un personnage unique, sacrifié à l'intérêt de tous les courtisans ; car autrement la mauvaise humeur du prince s'exercerait sur eux tous, puisque de la déesse même du destin il ne peut tirer vengeance.

371

PRENDRE LA COULEUR DU MILIEU. – Pourquoi la sympathie et l'aversion sont-elles choses si contagieuses que l'on puisse à peine vivre dans le voisinage d'une personne de sentiments forts sans se remplir comme un tonneau de son Pour et Contre ? Premièrement, l'abstention complète de jugement est difficile, parfois même insupportable pour notre vanité : elle a la même couleur que la pauvreté d'intelligence et de sentiment, ou que la timidité, le manque de virilité : et ainsi nous sommes entraînés du moins à prendre parti, fût-ce contre la tendance de notre entourage, si cette attitude fait plus de plaisir à notre orgueil. Mais d'ordinaire – c'est le second point – nous ne prenons pas du tout conscience du passage de l'indifférence à la sympathie ou à l'aversion, mais nous accoutumons peu à peu à la façon de sentir de notre entourage, et comme l'approbation

sympathique et l'entente mutuelle sont choses fort agréables, nous prenons bientôt tous les caractères et les couleurs de parti de cet entourage.

372

IRONIE. – L'ironie n'est à sa place que comme méthode pédagogique, de la part d'un maître dans ses relations avec des élèves de quelque catégorie que ce soit : son but est l'humiliation, la confusion, mais de cette espèce salutaire qui éveille de bonnes résolutions et qui revient à rendre à qui nous a ainsi traités du respect, de la gratitude, comme à un médecin. L'ironiste se donne un air d'ignorance, si bien que les élèves qui s'entretiennent avec lui sont abusés, prennent assurance en la conviction de leur propre supériorité de savoir et donnent sur eux des prises de toute sorte ; ils perdent leur réserve et se montrent tels qu'ils sont – jusqu'à ce que la lumière qu'ils tenaient sous le nez de leur maître, à un moment donné, fasse tomber de façon fort humiliante ses rayons sur eux-mêmes. – Là où une relation pareille à celle de maître à élève n'a pas lieu, c'est un mauvais procédé, une affectation vulgaire. Tous les écrivains ironiques comptent sur cette sotte espèce d'hommes qui se sentent volontiers supérieurs à tous les autres avec l'auteur, qu'ils considèrent comme l'organe de leur prétention. – L'habitude de l'ironie comme celle du sarcasme corrompt d'ailleurs le caractère, elle lui prête peu à peu une supériorité qui se plaît à nuire : on finit par ressembler à un chien hargneux qui, outre l'art de mordre, aurait appris encore l'art de rire.

373

PRÉTENTION – Il n'y a rien de quoi l'on doive tant se garder que de la croissance de cette mauvaise herbe qu'on appelle prétention et qui nous gâte les moissons les meilleures ; car il peut y avoir prétention dans la cordialité, dans les témoignages de respect, dans la confiance bienveillante, dans la caresse, dans le conseil amical, dans l'aveu des fautes, dans la pitié pour autrui, et toutes ces belles choses éveillent de la répugnance, lorsque cette mauvaise herbe croît chez elles. Le prétentieux, c'est-à-dire celui qui veut avoir plus d'importance qu'il n'en a *ou qu'on ne lui en prête,* fait toujours un calcul faux. Il est vrai qu'il s'assure le succès d'un moment, en ce sens que les gens devant qui il se montre prétentieux lui donnent ordinairement la mesure d'honneur qu'il réclame, par

timidité ou par laisser-aller ; mais ils en tirent une méchante vengeance, en ce qu'ils retirent l'équivalent de ce qu'il a réclamé en trop de la valeur qu'ils lui attribuaient jusqu'alors. Il n'est rien que les hommes se fassent payer plus cher que l'humiliation. Le prétentieux peut rendre tellement suspect et mesquin aux yeux des autres son grand mérite réel, qu'on marche dessus sans s'essuyer les pieds. – On devrait même ne se permettre une attitude *fière* que là où l'on est bien sûr de n'être pas mal compris et regardé comme prétentieux, par exemple devant son ami ou sa femme. Car il n'y a pas dans le commerce des hommes de plus grande folie que de s'attirer la réputation de prétention ; c'est pire encore que de n'avoir pas appris à mentir avec courtoisie.

374

TÊTE-À-TÊTE. – Le tête-à-tête est la conversation parfaite, parce que tout ce que dit l'un reçoit sa nuance déterminée, son timbre, le geste qui l'accompagne, *uniquement par rapport à l'autre* interlocuteur, par conséquent d'une façon analogue à ce qui arrive dans la correspondance, à savoir qu'une seule et même personne montre des aspects de l'expression de son âme, selon qu'elle écrit tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Dans le tête-à-tête, ne prévaut qu'une seule réfraction de la pensée : celle que produit l'interlocuteur comme le miroir dans lequel nous voulons voir nos idées reflétées aussi belles que possible. Mais qu'en est-il dans le cas de deux, de trois, et d'un plus grand nombre d'interlocuteurs ? Alors la conversation perd nécessairement en finesse individualisante, les rapports divers se traversent, se détruisent ; le tour qui satisfait l'un n'est pas dans la manière de voir l'autre. C'est pourquoi l'homme en relation avec plusieurs se retirera sur lui-même, établira les faits comme ils sont, mais enlèvera aux sujets cette libre atmosphère d'humanité qui fait d'une conversation l'une des plus agréables choses du monde. Qu'on écoute seulement le ton dans lequel les hommes ont coutume de parler avec des groupes entiers d'hommes ; c'est comme si la basse fondamentale de tout le discours était ceci : « Voilà ce que *je* suis, voilà ce que *je* dis, maintenant prenez-en ce que vous voudrez ! » C'est la raison pour laquelle des femmes spirituelles laissent le plus souvent, à celui qui a fait leur connaissance dans le monde, une impression surprenante, pénible, décourageante : c'est le fait de parler à beaucoup de gens qui leur enlève toute aménité d'esprit et ne montre, dans une lumière crue, que le repos conscient sur soi-même, leur tactique et l'intention de triompher publiquement ; tandis que dans le tête-à-tête, les mêmes dames redeviennent

femmes et retrouvent l’agrément de leur esprit.

375

GLOIRE POSTHUME. – Espérer dans la reconnaissance d’un lointain avenir n’a de sens que si l’on admet que l’humanité est essentiellement immuable et que tout ce qui est grand doit être senti grand, non seulement pour un temps, mais pour tous les temps. Or, c’est une erreur ; l’humanité, dans tout ce qui est impression et jugement sur le beau et le bien, se modifie très fort ; c’est rêverie de croire de soi-même que l’on est en avance d’une lieue de chemin et que l ensemble de l’humanité suit *notre* route. En outre, un savant qui est méconnu peut aujourd’hui compter décidément que sa découverte sera faite encore par d’autres, et que, tout au plus, quelque jour à venir, un historien reconnaîtra que lui aussi avait déjà su ceci et cela, mais qu’il n’avait pas été en état de donner foi en sa cause. Ne pas être reconnu est toujours regardé par la postérité comme un manque de force. – Bref, on ne doit pas prendre si facilement le parti de l’isolement orgueilleux. Il y a, du reste, des cas exceptionnels ; mais, la plupart du temps, ce sont nos fautes, nos faiblesses et nos folies qui empêchent la reconnaissance de nos grandes qualités.

376

DES AMIS. – Considère seulement une fois avec toi-même combien sont divers les sentiments, combien partagées les opinions, même entre les relations les plus proches ; combien même des opinions semblables ont dans la tête de tes amis une orientation ou une force tout autre que dans la tienne ; de combien de centaines de façons l’occasion vient de se mésentendre, de se fuir réciproquement en ennemis. Après tout, tu te diras : combien incertain est le sol sur lequel reposent toutes nos liaisons et amitiés, que sont proches les froides averses ou les mauvais temps, que tout homme est isolé ! Quiconque s’en rend bien compte, et en outre que toutes les opinions, leur espèce et leur force sont, chez ses contemporains, aussi nécessaires et irresponsables que leurs actions, qui acquiert l’œil pour voir cette nécessité intime des opinions sortir de l’indissoluble entrelacs de caractère, d’occupation, de talent, de milieu, – il perdra peut-être l’amertume et l’âpreté de sentiment avec laquelle ce sage[2] s’écriait : « Amis, il n’y a point d’amis ! ». Il se fera plutôt cet aveu : Oui, il y a

des amis, mais c'est l'erreur, l'illusion sur toi qui les a conduits vers toi ; et il leur a fallu apprendre à se taire pour te rester amis ; car, presque toujours, de telles relations humaines reposent sur ce qu'une ou deux choses ne seront jamais dites, voire qu'on n'y touchera jamais, mais ces cailloux se mettent-ils à rouler, l'amitié les suit par-derrière et se rompt. Y a-t-il des hommes qui pourraient n'être pas blessés mortellement, s'ils apprenaient ce que leurs amis les plus fidèles savent d'eux au fond ? – En apprenant à nous connaître nous-mêmes, à considérer notre être même comme une sphère mobile d'opinions et de tendances, et ainsi à le mépriser un peu, mettons-nous à notre tour en balance avec les autres. Il est vrai, nous avons de bonnes raisons d'estimer peu chacun de ceux que nous connaissons, fût-ce les plus grands ; mais d'aussi bonnes raisons de retourner ce sentiment contre nous-mêmes. – Ainsi, supportons les uns des autres ce que nous supportons bien de nous ; et peut-être à chacun viendra même un jour l'heure plus joyeuse où il s'écriera :

« Amis, il n'y a point d'amis ! » s'écriait le sage mourant ;

« Ennemis, il n'y a point d'ennemis ! » – m'écrié-je, moi, le sot vivant.

---

1 Allusion à l'enquête de Socrate auprès des spécialistes de la cité, dans le *Lachès* (v. 388 av. J.-C.) de Platon.

2 Cf. Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794), *Fables,* III, 7.

CHAPITRE VII

LA FEMME ET L'ENFANT

377

LA FEMME PARFAITE. – La femme parfaite est un type d'humanité supérieur et l'homme parfait : c'est aussi quelque chose de plus rare. – L'histoire naturelle des animaux offre un moyen de rendre cette proposition vraisemblable.

378

AMITIÉ ET MARIAGE. – Le meilleur ami aura probablement aussi la meilleure épouse, parce que le bon mariage repose sur le talent de l'amitié.

379

PROLONGEMENT DE LA VIE DES PARENTS. – Les dissonances non résolues dans les rapports de caractère et de tour d'esprit des parents continuent à résonner dans l'être de l'enfant et produisent son histoire passionnelle intérieure.

380

D'APRÈS LA MÈRE. – Tout homme porte en soi une image de la femme qui lui vient de sa mère : c'est par là qu'il est déterminé à respecter les femmes en général ou à les mépriser ou à être au total indifférent à leur égard.

381

CORRIGER LA NATURE. – Si l'on n'a pas un bon père, on doit s'en faire un.

382

PÈRE ET FILS. – Les pères ont beaucoup à faire pour réparer le fait qu'ils ont des fils.

383

ERREUR DE FEMMES DISTINGUÉES. – Des femmes distinguées pensent qu'une chose n'existe pas quand il n'est pas possible d'en parler dans le monde.

384

UNE MALADIE DES HOMMES. – Contre la maladie des hommes qui consiste à se mépriser, le remède le plus sûr est qu'ils soient aimés d'une femme adroite.

385

UNE ESPÈCE DE JALOUSIE. – Les mères sont facilement jalouses des amis de leurs fils, quand ils ont une influence marquée. Habituellement, ce qu'une mère aime dans son fils, c'est plus *elle-même* que son fils.

386

DÉRAISON DÉRAISONNABLE. – A maturité de sa vie et de son intelligence, le sentiment que son père a eu tort de l'engendrer s'empare de l'homme.

387

BONTÉ MATERNELLE. – Certaines mères ont besoin d'enfants heureux et honorés, d'autres d'enfants malheureux : autrement leur bonté de mère ne pourrait se montrer.

388

SOUPIRS DIVERS. – Quelques hommes ont soupiré de l'enlèvement de leur

femme, la plupart de ce que personne ne voulait la leur enlever.

389

MARIAGES D'AMOUR. – Les unions qui sont conclues par amour (ce qu'on appelle les mariages d'amour) ont l'erreur pour père et la nécessité (le besoin) pour mère[1].

390

AMITIÉ DE FEMMES. – Des femmes peuvent très bien lier amitié avec un homme ; mais, pour la maintenir, il y faut peut-être le concours d'une petite antipathie physique.

391

ENNUI. – Beaucoup de personnes, notamment de femmes, ne ressentent pas l'ennui, parce qu'elles n'ont jamais appris à travailler régulièrement.

392

UN ÉLÉMENT DE L'AMOUR. – Dans toute espèce d'amour féminin, il transparaît aussi quelque chose de l'amour maternel.

393

L'UNITÉ DE LIEU ET LE DRAME. – Si les époux ne vivaient pas ensemble, les bons mariages seraient plus fréquents.

394

SUITES HABITUELLES DU MARIAGE. – Toute fréquentation qui n'élève pas abaisse, et inversement : c'est pourquoi les hommes descendent d'ordinaire quelque peu quand ils prennent femme, au lieu que les femmes sont quelque peu élevées. Les hommes trop spirituels ont autant besoin du mariage qu'ils y font de

résistance, comme à une médecine répugnante.

395

ENSEIGNER À COMMANDER. – Aux enfants de familles modestes, il faut autant enseigner le commandement, par le moyen de l'éducation, qu'à d'autres enfants l'obéissance.

396

VOULOIR ÊTRE AMOUREUX. – Des fiancés que la convenance a unis s'efforcent fréquemment de *se rendre* amoureux pour échapper au reproche de froid calcul intéressé. De même, tels qui se tournent par intérêt vers le christianisme s'efforcent de se rendre réellement pieux ; car ainsi la grimace religieuse leur devient plus facile.

397

PAS DE HALTE DANS L'AMOUR. – Un musicien qui *aime* le mouvement lent prendra les mêmes morceaux toujours plus lentement. C'est ainsi qu'aucun amour ne connaît de halte.

398

PUDEUR. – Avec la beauté des femmes en général augmente leur pudeur.

399

MARIAGE EN BONNE CONDITION. – Un mariage où chacun veut par le moyen de l'autre atteindre un but personnel est bien solide, par exemple quand la femme veut avoir par son mari la réputation, le mari, l'amour grâce à sa femme.

400

NATURE DE PROTÉE. – Les femmes deviennent par amour tout à fait ce qu'elles

sont dans l’idée des hommes dont elles sont aimées.

401

AIMER ET POSSÉDER. – La plupart du temps les dames aiment un homme de valeur en sorte qu’elles veulent l’avoir toutes seules. Elles le mettraient volontiers en chartre privée, si leur vanité ne les en dissuadait : celle-ci veut qu’à d’autres aussi il apparaisse comme un homme de valeur.

402

ÉPREUVE D’UN BON MÉNAGE. – La qualité d’un ménage se prouve à ce qu’il supporte une fois une « exception ».

403

MOYENS DE PORTER TOUT HOMME À TOUT. – Par les ennuis, les inquiétudes, l’accumulation de travail et de pensées, on peut tellement fatiguer et affaiblir un homme qu’il cesse de s’opposer à quelque chose qui a un air de complication, et qu’il lui cède : c’est ce que savent les diplomates et les femmes.

404

HONORABILITÉ ET HONNÊTETÉ. – Les jeunes filles, qui ne veulent devoir qu’à l’attrait de leur jeunesse le moyen de pourvoir à toute leur existence et dont l’adresse est encore soufflée par des mères avisées, ont juste le même but que les courtisanes, sauf qu’elles sont plus malignes et plus malhonnêtes.

405

MASQUES. – Où que l’on cherche chez elles, il y a des femmes qui n’ont pas d’intérieur et ne sont que des masques. L’homme est à plaindre qui s’abandonne à ces êtres quasi fantomatiques, nécessairement peu satisfaisants, mais ce sont elles justement qui sont capables d’éveiller le plus fortement le désir de l’homme : il cherche leur âme et ne cesse de la chercher.

406

LE MARIAGE CONSIDÉRÉ COMME UNE LONGUE CONVERSATION – On doit au moment d'entrer en ménage se poser cette question : Crois-tu pouvoir l'entretenir avec cette femme jusqu'à ta vieillesse ? Tout le reste du mariage est transitoire, tandis que la plus grande partie de la vie commune est donnée à la conversation.

407

RÊVES DE JEUNES FILLES. – Les jeunes filles inexpérimentées se flattent de l'idée qu'il est en leur pouvoir de faire le bonheur d'un homme ; plus tard, elles apprennent que cela équivaut à déprécier un homme en admettant qu'il ne faut qu'une jeune fille pour faire son bonheur. – La vanité des femmes exige qu'un homme soit plus qu'un époux comblé.

408

DISPARITION DE FAUST ET MARGUERITE. – Selon la remarque très pénétrante d'un savant[2], les hommes cultivés de l'Allemagne actuelle ressemblent à un mélange de Méphistophélès et de Wagner, mais absolument pas à des Faust : c'était Faust que leurs grands-pères (au moins dans leur jeunesse) sentaient s'agiter en eux. Il y a donc – pour continuer la proposition – deux raisons pour que les *Marguerites* ne leur conviennent pas. Et n'étant plus demandées, il paraît qu'elles disparaissent.

409

JEUNES FILLES AU LYCÉE. – Pour tout au monde n'allez pas transporter notre éducation de lycée aux jeunes filles ! Vous qui souvent, de jeunes gens pleins d'esprit, de feu, de désir de savoir – faites des copies de leurs maîtres !

410

SANS RIVALES. – Dans un homme, les femmes remarquent aisément si son âme

est déjà prise ; elles veulent être aimées sans rivales et lui reprochent le but poursuivi par son ambition, ses devoirs politiques, sa science et son art, s'il a une passion pour de telles choses. A moins, pourtant, qu'il n'en tire de l'éclat, – alors elles espèrent, en se liant d'amour avec lui, accroître en même temps *leur* éclat propre ; s'il en est ainsi, elles favorisent l'amant.

411

L'INTELLIGENCE FÉMININE. – L'intelligence des femmes se présenté sous forme de maîtrise complète, présence d'esprit, utilisation de tous les avantages. Elles la transmettent en héritage comme leur qualité fondamentale à leurs enfants, et le père y ajoute le fond plus obscur de la volonté. Son influence détermine, pour ainsi dire, le rythme et l'harmonie avec lesquels la vie nouvelle doit être exécutée ; mais la mélodie en provient de la femme. – Soit dit pour les gens qui sont capables de se rendre compte : les femmes ont l'entendement, les hommes la sensibilité et la passion. Cela n'est pas en contradiction avec le fait que les hommes portent leur entendement beaucoup plus loin : ils ont les mobiles plus profonds, plus puissants ; ce sont ces mobiles qui portent si loin leur entendement, qui en soi est quelque chose de passif. Les femmes s'étonnent souvent en secret du grand respect que les hommes portent à leur sensibilité. Si, dans le choix de leur conjoint, les hommes cherchent avant tout un être profond, plein de sensibilité, les femmes au contraire un être habile, avisé et brillant, on voit clairement, au fond, que l'homme recherche l'homme idéal, la femme la femme idéale, qu'ainsi ils ne cherchent pas le complément mais l'achèvement de leurs propres mérites.

412

JUGEMENT D'HÉSIODE[3] CONFIRMÉ. – C'est un indice de l'habileté des femmes que presque partout elles ont su se faire entretenir, comme des frelons dans la ruche. Que l'on considère un peu ce qu'enfin cela signifie à l'origine et pourquoi ce ne sont pas les hommes qui se font entretenir par les femmes. Assurément parce que la vanité et l'ambition masculines est plus grande que l'habileté féminine ; car, en se subordonnant, les femmes ont su s'assurer pourtant l'avantage prépondérant, même la domination. Même les soins à donner aux enfants ont pu originairement être utilisés par l'habileté des femmes comme

prétexte pour se soustraire le plus possible au travail. Encore aujourd'hui, lorsqu'elles sont réellement occupées, elles s'entendent, par exemple à tenir le ménage, à en faire un étalage à perdre l'esprit, au point que les hommes font habituellement du mérite de cette occupation une estime dix fois trop forte.

413

LES MYOPES SONT AMOUREUX. – Parfois il suffit déjà de lunettes plus fortes pour guérir l'amoureux ; et qui aurait assez de puissance imaginative pour se représenter un visage, une taille, avec vingt ans de plus, s'en irait peut-être dans la vie, exempt de souci.

414

LES FEMMES DANS LA HAINE. – Dans l'état de haine, les femmes sont plus dangereuses que les hommes ; d'abord parce qu'elles ne sont arrêtées, dans leur hostilité une fois en éveil, par aucun scrupule d'équité, mais laissent tranquillement leur haine croître jusqu'aux dernières conséquences ; ensuite, parce qu'elles sont exercées à trouver les points faibles (que tout homme, tout parti présente) et à y porter leurs coups : en quoi l'esprit acéré en poignard les sert excellemment (tandis que les hommes, reculant à l'aspect des blessures, deviennent souvent magnanimes et miséricordieux).

415

AMOUR. – L'idolâtrie que les femmes professent à l'égard de l'amour est au fond et originairement une invention de leur adresse, en ce sens que toutes ces idéalisations de l'amour augmentent leur pouvoir et les montrent aux yeux des hommes toujours plus désirables. Mais l'accoutumance séculaire à cette estime exagérée de l'amour a fait qu'elles sont tombées dans leur propre filet et ont oublié cette origine. Elles-mêmes sont à présent plus dupes encore que les hommes, et partant souffrent plus aussi de la désillusion qui se produit presque nécessairement dans la vie de toute femme – à supposer qu'elle ait d'ailleurs assez d'imagination et d'esprit pour pouvoir subir illusion et désillusion.

416

À PROPOS DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES. – D'une façon générale, les femmes peuvent-elles être justes, étant si accoutumées à aimer, à prendre d'abord des sentiments pour ou contre ? C'est d'ailleurs pour cela qu'elles sont rarement éprises des choses, plus souvent des personnes ; mais quand elles le sont des choses, elles en font aussitôt une affaire de parti et ainsi en corrompent l'action pure et innocente. Il en résulte un danger qui n'est pas méprisable, si on leur confie la politique et certaines parties de la science (par exemple l'histoire). Car qu'y aurait-il de plus rare qu'une femme qui saurait réellement ce que c'est que la science ? Les meilleures nourrissent à son égard dans leur sein un mépris secret, comme si par quelque point elles lui étaient supérieures. Peut-être tout cela peut-il changer ; en attendant, c'est ainsi.

417

L'INSPIRATION DANS LE JUGEMENT DES FEMMES. – Ces décisions soudaines sur le Pour et le Contre que les femmes ont coutume de donner, ces dévoilements vifs comme l'éclair de rapports personnels par l'éclat de leurs sympathies et de leurs antipathies, bref les preuves de l'injustice féminine ont été entourées d'une auréole par des hommes amoureux, comme si toutes les femmes avaient des inspirations de sagesse, même sans trépied delphique ni couronne de laurier ; et leurs arrêts sont longtemps après encore interprétés et justifiés comme autant d'oracles sibyllins. Mais si l'on considère que, pour toute personne, pour toute chose, on peut trouver quelque argument favorable, mais tout aussi bien défavorable, que toutes les choses ont non seulement deux, mais trois et quatre faces, il est vraiment difficile, en de telles décisions soudaines, de se tromper complètement ; on pourrait même dire : la nature des choses est ainsi disposée, que les femmes ont toujours raison.

418

SE LAISSER AIMER. – Comme de deux personnes qui s'aiment, l'une est d'ordinaire la personne aimante, l'autre l'aimée, cette croyance est née qu'il y a dans tout commerce amoureux une quantité constante d'amour, que plus l'une en prend, moins il en reste à l'autre. Par exception, il arrive que la vanité persuade à chacune des deux personnes qu'*Elle* est celle qui doit être aimée ; en sorte que l'une et l'autre veut se laisser aimer : de là, spécialement dans le mariage,

viennent en maintes façons des scènes mi-plaisantes, mi-absurdes.

419

CONTRADICTIONS DANS DES TÊTES FÉMININES. – Comme les femmes sont beaucoup plus occupées des personnes que des choses, dans leur cercle d'idées, des tendances se concilient qui logiquement sont en contradiction entre elles : elles ont coutume de s'enthousiasmer justement pour les représentants de ces tendances tour à tour et d'adopter leur système en bloc, de façon pourtant à laisser un coin mort partout où une personnalité nouvelle acquerra la prépondérance. Il arrive peut-être que, dans la tête d'une vieille femme, toute la philosophie consiste en coins morts de ce genre.

420

QUI SOUFFRE LE PLUS ? – Après une dispute et une querelle personnelles entre une femme et un homme, l'une des parties souffre surtout à l'idée d'avoir fait mal à l'autre ; au lieu que l'autre souffre surtout à l'idée de n'avoir pas fait à l'autre assez de mal ; aussi s'efforce-t-elle par des larmes, des sanglots et des mines défaites, de lui faire encore le cœur gros par la suite.

421

OCCASION DE MAGNANIMITÉ FÉMININE. – Si l'on se place une bonne fois au-dessus des exigences de la morale, on pourra examiner peut-être si la nature et la raison ne mènent pas l'homme à plusieurs unions successives, à peu près sous la forme suivante : d'abord, à l'âge de vingt-deux ans, il épouserait une jeune fille plus âgée, qui lui serait supérieure intellectuellement et moralement et pourrait devenir son guide à travers les périls de la vingtaine (ambition, haine, mépris de soi-même, passions de toute espèce). L'amour de celle-ci tournerait ensuite entièrement à l'affection maternelle, et non seulement elle supporterait, mais elle exigerait de la façon la plus salutaire que l'homme, dans la trentaine, contractât une union avec une fille toute jeune, dont il prendrait à son tour en main l'éducation. – Le mariage est une institution nécessaire de vingt à trente ans, utile, mais non nécessaire, de trente à quarante : plus tard, elle devient souvent pernicieuse et entraîne la décadence intellectuelle de l'homme.

422

TRAGÉDIE DE L'ENFANCE. – Il n'est sans doute pas rare que les hommes à tendances nobles et élevées aient à soutenir leur lutte la plus rude dans leur enfance : par exemple, parce qu'ils doivent maintenir leur manière de voir contre un père aux pensées basses, adonné à l'apparence et au mensonge ; ou bien, comme lord Byron, vivre en lutte continuelle avec une mère puérile et colérique. Si l'on a subi pareille épreuve, on ne se tourmentera plus sa vie durant, pour savoir quel a été réellement le plus grand, le plus dangereux ennemi qu'on ait eu.

423

SOTTISE DE PARENTS. – Les plus grossières erreurs dans l'appréciation d'un homme sont commises par ses parents : c'est un fait, mais comment doit-on l'expliquer ? Les parents ont-ils de leur enfant une expérience trop diverse et ne sont-ils plus capables de la ramener à l'unité ? On remarque que les voyageurs en pays étrangers ne saisissent bien que dans les premiers temps de leur séjour les traits spécifiques généraux d'un peuple ; plus ils apprennent à connaître ce peuple, plus ils désapprennent à voir en lui ce qu'il y a de typique et de spécial. Dès qu'ils peuvent voir de près, leurs yeux cessent de voir loin. Faudrait-il dire que si les parents jugent à faux l'enfant, c'est qu'ils n'ont jamais été placés assez loin de lui ? Une tout autre explication serait la suivante : les hommes ont coutume de ne plus réfléchir sur leur entourage proche, mais se contentent de l'accepter. Peut-être le manque de réflexion entraîné par l'habitude chez les parents est-il cause qu'obligés de juger leurs enfants, ils les jugent à faux.

424

DANS L'AVENIR DU MARIAGE. – Ces femmes d'un esprit noble et libre, qui prennent à tâche l'éducation et l'élévation du sexe féminin, ne devraient pas négliger un point de vue : le mariage conçu dans son idée la plus haute, comme l'union des âmes de deux êtres humains de sexe différent, conclu par conséquent, comme on l'espère de l'avenir, en vue de procréer et d'élever une nouvelle génération, – un tel mariage, qui ne recourt à la sensualité que comme un moyen rare, occasionnel, dans une fin supérieure, a vraisemblablement besoin, il faut le craindre, d'un auxiliaire naturel, le *concubinat.* Car si, pour la

santé de l'homme, la femme mariée doit aussi servir à la satisfaction exclusive du besoin sexuel, c'est dès lors un point de vue faux, opposé aux buts visés, qui présidera au choix d'une épouse : le souci de la postérité sera accidentel, une heureuse éducation des plus invraisemblables. Une bonne épouse, qui doit être une amie, une coadjutrice, une procréatrice, une mère, un chef de famille, une gouvernante, qui peut-être même doit, indépendamment de l'homme, s'occuper de son affaire et de sa fonction propre, ne peut pas être en même temps une concubine : ce serait d'une façon générale trop lui demander. Il pourrait ainsi se produire dans l'avenir le contraire de ce qui avait lieu à Athènes au siècle de Périclès[4], les hommes, qui n'avaient guère alors dans leurs femmes que des concubines, se tournaient en outre vers les Aspasies, parce qu'ils aspiraient aux attraits d'un commerce libérateur pour la tête et le cœur, tel que seuls peuvent le procurer le charme et la souplesse intellectuelle des femmes. Toutes les institutions humaines, comme le mariage, n'admettent qu'un degré modéré d'idéalisation en pratique, sinon des remèdes grossiers deviennent immédiatement nécessaires.

425

PÉRIODE MILITANTE DES FEMMES. – Dans les trois ou quatre contrées civilisées de l'Europe, on pourra faire des femmes avec quelques siècles d'éducation, tout ce que l'on voudra, même des hommes, non à la vérité au sens sexuel, mais enfin dans tout autre sens. Sous cette influence, elles auront un jour reçu toutes les vertus et toutes les forces des hommes ; il est vrai qu'il leur faudra, par-dessus le marché, prendre aussi leurs faiblesses et leurs vices ; cela, comme j'ai dit, on peut l'obtenir. Mais comment supporterons-nous l'état de transition qui pourra lui-même durer plus d'un siècle, durant lequel les sottises et les injustices féminines, leurs antiques attaches, prétendront encore l'emporter sur tout l'acquis, l'appris ? Ce sera le temps où la colère constituera la passion proprement virile, la colère de voir tous les arts et les sciences inondés et engorgés d'un dilettantisme inouï, la philosophie mourant sous le flux d'un babil à perdre l'esprit, la politique plus fantaisiste et plus partiale que jamais, la société en pleine décomposition, parce que les gardiennes de la morale ancienne seront devenues ridicules à leurs propres yeux et se seront efforcées de se tenir à tous égards en dehors de la morale. Si les femmes en effet avaient dans la morale leur plus grande puissance, à quoi devront-elles se prendre pour regagner une semblable mesure de puissance, une fois qu'elles auront délaissé la morale ?

426

ESPRIT LIBRE ET MARIAGE. – Les esprits libres vivront-ils avec des femmes ? En général, je crois que, pareils aux oiseaux véridiques de l'Antiquité, étant ceux qui pensent et disent là vérité du présent, ils préféreront *voler seuls.*

427

FÉLICITÉ DU MARIAGE. – Toute habitude ourdit autour de nous un réseau toujours plus solide de fils d'araignée ; et aussitôt nous nous apercevons que les fils sont devenus des lacs et que nous-mêmes en occupons le centre, comme une araignée qui s'y est prise et doit vivre de son propre sang. C'est pourquoi l'esprit libre hait toutes les habitudes et les règles, tout le durable et le définitif, c'est pourquoi il recommence toujours, avec douleur, à rompre autour de lui le réseau : quoiqu'il doive souffrir par suite bien des blessures petites et grandes – car c'est *de lui-même,* de son corps, de son âme, qu'il doit arracher ces fils. Il lui faut apprendre à aimer où il haïssait, et réciproquement. Même il ne doit pas lui être impossible de semer les dents du dragon sur le champ où il faisait naguère couler les cornes d'abondance de sa bonté. – On pourra conclure de là s'il est fait pour la félicité du mariage.

428

TROP PRÈS. – A vivre trop près d'un homme, il nous arrive la même chose que si nous reprenons toujours une bonne gravure avec les doigts nus : un beau jour, nous avons dans les mains un méchant papier sale et rien de plus. L'âme d'un homme s'use aussi par un contact continuel ; du moins, c'est ce qui finit par nous *paraître* – nous ne revoyons jamais sa figure et sa beauté originelles. – On perd toujours au commerce trop intime de femmes et d'amis ; et on y perd parfois la perle de sa vie.

429

LE BERCEAU D'OR. – L'esprit libre respirera toujours, dès qu'il se sera enfin résolu à secouer cette sollicitude et cette vigilance maternelles dont les femmes l'entourent. Quel ne peut donc lui faire un courant d'air un peu rude, qu'on

écartait si anxieusement de lui, que signifie un désavantage réel, une perte, un accident, une maladie, une dette, une séduction de plus ou moins dans sa vie, comparés au manque de liberté du berceau d'or, de cet étalage de paon faisant la roue et du sentiment pénible de devoir encore être reconnaissant pour être surveillé et gâté ainsi qu'un nourrisson ? C'est pourquoi le lait que lui verse la sollicitude maternelle des femmes de son entourage peut si facilement se changer en fiel.

430

VICTIME VOLONTAIRE. – Pour les femmes de mérite, il n'est pas un meilleur moyen de rendre la vie facile à leurs maris, lorsqu'ils sont célèbres et grands, que de devenir comme le réceptacle de la défaveur générale et de la mauvaise humeur occasionnelle des autres hommes. Les contemporains ont coutume de passer à leurs grands hommes bien des erreurs et des sottises, des actes même d'injustice grossière, pourvu qu'ils trouvent une victime volontaire qu'ils puissent maltraiter et immoler pour soulager leur conscience. Il n'est pas rare qu'une femme trouve en soi l'ambition de s'offrir à un tel sacrifice, et dans ce cas l'homme peut être fort satisfait – à condition d'être assez égoïste pour supporter dans son voisinage ce parafoudre, paratonnerre et parapluie volontaire.

431

AIMABLES ADVERSAIRES. – L'inclination naturelle qu'ont les femmes à une existence et à des relations paisibles, unies, heureusement concordantes, ce que leur influence jette d'huile et de calme sur l'océan de la vie c'est ce qui travaille involontairement à l'encontre de l'élan intérieur héroïque de l'esprit libre. Sans qu'elles s'en aperçoivent, les femmes agissent comme qui retirerait les pierres du chemin du minéralogiste en excursion, pour que son pied ne s'y heurte pas, – tandis qu'il ne s'est mis en campagne que *pour* s'y heurter.

432

DISCORD DE DEUX CONSONANCES. – Les femmes veulent servir et y mettent leur bonheur ; et l'esprit libre veut n'être pas servi et y met son bonheur.

433

XANTHIPPE. – Socrate trouva une femme telle qu'il la lui fallait – mais lui-même ne l'aurait jamais cherchée s'il ne l'avait assez connue ; l'héroïsme de ce libre esprit ne serait pas tout de même allé si loin. Le fait est que Xanthippe[5] le poussa toujours davantage dans sa mission personnelle en lui rendant la maison et le foyer inhabitables et inhospitaliers : elle lui apprit à vivre dans les rues et partout où l'on pouvait bavarder et rester oisif, et fit de lui le plus grand dialecticien des rues d'Athènes ; lequel dut enfin se comparer lui-même à un taon qu'un dieu avait placé sur le garrot du beau cheval Athènes, pour ne le laisser jamais en repos[6].

434

AVEUGLE AU LOINTAIN. – De même que les mères n'ont proprement de sens et d'yeux que pour les douleurs visibles et sensibles de leurs enfants, ainsi les femmes d'hommes aux aspirations élevées ne peuvent prendre sur elles de voir leurs époux souffrants, indigents et méprisés, – cependant que peut-être tout cela non seulement dénote qu'ils ont bien choisi leur direction de vie, mais encore est un sûr garant que leurs grandes fins *devront* quelque jour être atteintes. Les femmes intriguent toujours secrètement contre l'élévation d'âme de leurs maris ; elles veulent les frustrer de leur avenir, au profit d'un présent sans douleur et confortable.

435

PUISSANCE ET LIBERTÉ. – Si haut que les femmes portent le respect de leurs maris, elles respectent néanmoins plus encore les forces et les conceptions reconnues par la société : elles sont accoutumées depuis des siècles à marcher inclinées devant toute domination, les mains croisées sur la poitrine, et désapprouvent tout soulèvement contre la puissance publique. C'est pourquoi elles vont toujours s'accrocher, sans seulement en former l'intention, mais plutôt par instinct, comme un sabot dans les roues d'un mouvement indépendant de libre-pensée et mènent à l'occasion leurs maris au plus haut degré d'impatience, surtout quand ils se disent encore que c'est l'amour qui au fond y pousse leurs femmes. Désapprouver les moyens des femmes et rendre un magnanime

hommage aux mobiles de ces moyens, – c'est manière des hommes et souvent aussi désespoir des hommes.

436

CETERUM CENSEO[7]. – Il y a de quoi rire à voir une société de sans-le-sou décréter la suppression de l'héritage, et il n'y a pas moins de quoi rire à voir des gens sans enfants travailler à donner effectivement des lois à un pays : – ils n'ont certes pas sur leur navire assez de lest pour faire voile avec assurance sur l'océan de l'avenir. Mais il paraît également absurde que celui qui a pris pour tâche la connaissance la plus générale et l'estimation de l'ensemble des êtres, s'aille charger de soucis personnels de famille, d'entretien, de protection, de tutelle de femme et d'enfant, et déployer devant son télescope ce voile opaque qui laisse à peine pénétrer quelques rayons du monde lointain des astres. Ainsi j'arrive, moi aussi, à ce principe que, dans ce qui touche aux hautes spéculations philosophiques, tous les gens mariés sont suspects.

437

POUR FINIR. – Il y a bien des espèces de ciguë et le sort trouve d'ordinaire une occasion de porter aux lèvres de l'esprit libre une coupe de cette boisson empoisonnée, – pour le « punir », comme dit alors tout le monde. Que feront alors les femmes autour de lui ? Elles se mettront à crier, à gémir et peut-être à troubler le repos vespéral du penseur : c'est ce qu'elles firent dans la prison d'Athènes. « O Criton, commande donc à quelqu'un de mener ces femmes dehors ! » dit enfin Socrate[8].

---

1 Voir *Le Banquet* (v. 387 av. J.-C.) 203 b-d, de Platon.

2 Il s'agit de Paul Anton Bötticher, dit : de Lagarde (1827-1891), linguiste et théoricien politique allemand, connu pour ses écrits nationalistes et antisémites.

3 Tel est le jugement d'Hésiode (VIIIe s. av. J.-C.) dans la *Théogonie*, 585-602. Voir v. 591 et

suiv. : « Car c'est de celle-là qu'est sortie la race, l'engeance maudite des femmes, terrible fléau installé au milieu des hommes mortels. Elles ne s'accommodent pas de la pauvreté odieuse, mais de la seule abondance » (traduction de Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1967). Mais Hésiode est aussi l'auteur d'un catalogue des *Femmes illustres* et d'un écrit sur les femmes aimées des dieux, *Grandes Fées.*

4 Aspasie de Milet (v. 440 av. J.-C.) fut une courtisane célèbre par sa beauté et son esprit. Fixée à Athènes, elle devint la conseillère et la maîtresse de Périclès, qui se sépara de sa femme pour elle, mais sans pouvoir l'épouser car elle était d'origine étrangère. Elle fut accusée d'athéisme et défendue par Périclès.

5 Xanthippe (Ve s. av. J.-C.) fut la femme de Socrate : la tradition des cyniques la présente comme une mégère ou une épouse autoritaire ; mais, sans doute, à tort. Elle était probablement le type d'une simple Athénienne, et, d'ailleurs, elle manifesta beaucoup de chagrin à la mort de Socrate.

6 Voir Platon, *Apologie de Socrate* (v. 390-385 av. J.-C.), 30 c.

7 *Ceterum censeo,* expression cicéronienne signifiant « mon opinion va au-delà ».

8 Voir Platon, *Phédon*, 116 b et 117 d. Socrate a fait venir femmes et enfants pour leur faire ses adieux et les a fait repartir très vite. Quand il remarque que ses compagnons pleurent, il s'exclame : « Qu'est-ce que vous faites là ? (...) Si pourtant j'ai renvoyé les femmes, c'est pour cela surtout, pour éviter de leur part semblable faute de mesure » (traduction Léon Robin, Paris, Les Belles Lettres, 1957).

CHAPITRE VIII

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT

438

DEMANDER LA PAROLE. – Le caractère démagogique et le dessein d'agir sur les masses est actuellement commun à tous les partis politiques ; tous sont dans la nécessité, en raison dudit dessein, de transformer leurs principes en grandes niaiseries à la fresque et de les peindre ainsi sur les murailles. C'est chose où il n'y a plus rien à changer, et il est même superflu de lever seulement un doigt là contre ; car en cette matière s'applique le mot de Voltaire : *Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu**. Depuis que cela s'est fait, il faut s'adapter aux conditions nouvelles, comme on s'y adapte lorsqu'un tremblement de terre a bouleversé les délimitations et les bornes anciennes de la configuration du sol, et modifié la valeur de la propriété. En outre, il s'agit désormais dans toute politique de rendre la vie supportable au plus grand nombre possible, c'est affaire aussi toujours à ce plus grand nombre de déterminer ce qu'il entend par une vie supportable ; s'il se croit l'intelligence suffisante pour trouver les vrais moyens de conduire à ce but, à quoi servirait-il d'en douter ? Ils *veulent* dorénavant être les artisans de leur bonheur et de leur malheur ; et si ce sentiment de maîtrise de soi, l'orgueil des cinq ou six idées que leur tête renferme et met au jour, leur rend en effet la vie si agréable qu'ils supportent volontiers les conséquences fatales de leur étroitesse d'esprit, il n'y a guère d'objections à faire, pourvu que cette étroitesse n'aille pas jusqu'à exiger que *tout* soit de la politique en ce sens que *chacun* doive vivre et agir suivant ce critère. Premièrement, plus que jamais, il faut qu'il soit permis à quelques-uns de se retirer de la politique et de marcher un peu en marge : c'est où les pousse, eux aussi, le plaisir d'être maîtres de soi, et il peut y avoir aussi une petite fierté à se taire quand trop ou seulement beaucoup parlent. Puis on doit pardonner à ces quelques-uns, de ne pas prendre tellement au sérieux le bonheur du grand nombre, que l'on entende par là des peuples ou des classes dans un peuple, et de

se permettre çà et là une grimace ironique ; car leur sérieux est ailleurs, leur bonheur est une autre conception, leur but n’est pas de ceux qui se laissent saisir par toute main grossière à condition qu’elle ait cinq doigts. Enfin, il vient – et c’est ce qui leur est accordé le plus difficilement, mais qui tout de même doit être accordé de temps à autre – un moment où ils sortent de leur solitude taciturne et essaient encore une fois la force de leurs poumons : c’est qu’alors ils s’appellent comme les égarés dans la forêt pour se faire reconnaître et s’encourager réciproquement ; dans ces cris d’appel, naturellement, on entend bien des choses qui sonnent mal aux oreilles auxquelles ils ne sont pas destinés. – Enfin, bientôt après, le calme se refera dans la forêt, un calme tel qu’on percevra de nouveau clairement le bruissement, le bourdonnement et le volettement des insectes innombrables qui y vivent, dedans, dessus et dessous.

439

CIVILISATION ET CASTE. – Une civilisation supérieure ne peut naître que là où il y a deux castes distinctes de la société ; celle des travailleurs et celle des oisifs, capables d’un loisir véritable ; ou en termes plus forts, la caste du travail forcé et la caste du travail libre. Le point de vue du partage du bonheur n’est pas essentiel, quand il s’agit de la création d’une civilisation supérieure ; mais en tout cas la caste des oisifs est la plus capable de souffrances, la plus souffrante, son contentement de l’existence est moindre, son devoir plus grand. Que s’il se produit un échange entre les deux castes, de sorte que les familles les plus basses, les moins intelligentes, tombent de la caste supérieure dans la caste inférieure et qu’au rebours les hommes les plus libres de celle-ci réclament l’accès à la caste supérieure, alors un état se trouve atteint au-delà duquel on ne voit plus que la mer ouverte des vœux illimités. – Ainsi nous parle la voix expirante des temps antiques ; mais où y a-t-il maintenant des oreilles pour l’entendre ?

440

PAR LE SANG. – L’avantage par le sang que les hommes et les femmes ont sur les autres et ce qui leur donne un droit indiscutable à une estime plus haute, ce sont deux arts que l’hérédité a régulièrement rehaussés : l’art de commander, et l’art de l’obéissance fière. – Or, partout où le commandement constitue une

besogne journalière (comme dans le monde du grand négoce et de la grande industrie), il se produit quelque chose de pareil à ces races « par le sang », mais y manque la noble attitude dans l'obéissance qui chez celles-là est un legs des conditions féodales et qui dans notre climat de civilisation ne doit plus s'accroître.

441

SUBORDINATION. – La subordination, si haut prisée dans l'Etat militaire et administratif, nous deviendra bientôt aussi incroyable que la tactique particulière des jésuites l'est devenue déjà ; et quand cette subordination ne sera plus possible, il y aura une quantité d'effets des plus étonnants qui ne pourront plus se réaliser, et le monde en sera appauvri. Il faut qu'elle disparaisse car son fondement disparaît : la foi en l'autorité absolue, en la vérité définitive ; même dans les Etats militaires, la contrainte physique ne suffit pas à la produire, mais il y faut l'adoration du caractère princier comme de quelque chose de surhumain. – Dans un état *de liberté plus grande*, on ne se subordonne qu'à certaines conditions stipulées par un contrat réciproque, partant avec toutes les réserves de l'intérêt personnel.

442

ARMÉES NATIONALES. – Le plus grand inconvénient des armées nationales tant vantées de nos jours consiste dans le gaspillage d'hommes de la civilisation la plus éminente ; ce n'est que par l'heureux accord de toutes les circonstances qu'il y a de tels hommes, – avec quelle économie et quelle précaution on devrait s'en priver, puisqu'il faut si longtemps pour créer les conditions favorables à la production de cerveaux d'une organisation si délicate ! Mais, de même que les Grecs sévissaient sur le sang grec, de même aujourd'hui les Européens sévissent sur le sang européen : et le fait est que c'est relativement toujours les mieux cultivés qui sont le plus sacrifiés, ceux qui garantissent une postérité abondante et de qualité : en effet, ils sont au premier rang dans la lutte, chargés du commandement, et de plus ce sont eux qui, leur ambition étant plus grande, s'exposent le plus aux dangers. – Aujourd'hui que s'imposent des devoirs tout autres et plus élevés que *patria et honor*, le grossier patriotisme romain est ou quelque chose de peu honorable ou un indice d'idées arriérées.

443

L'ESPÉRANCE COMME PRÉTENTION. – Notre ordre social fondra lentement, comme ont fait tous les ordres antérieurs aussitôt que les soleils d'idées nouvelles luisaient d'une nouvelle ardeur sur les hommes. On ne peut *désirer* cette fonte qu'en l'espérant : et on ne peut raisonnablement l'espérer que si l'on attribue à soi et à ses semblables plus de force dans le cœur et dans la tête qu'aux représentants de l'ordre établi. D'ordinaire, cette espérance sera une *prétention*, un *excès d'estime de soi*.

444

GUERRE. – Au désavantage de la guerre on peut dire qu'elle rend le vainqueur brute, le vaincu méchant. En faveur de la guerre : elle introduit la barbarie dans les deux conséquences susdites, et par là ramène à la nature : elle est pour la civilisation un sommeil ou un hivernage, l'homme en sort plus fort pour le bien et pour le mal.

445

AU SERVICE DU PRINCE. – Un homme d'Etat ne saurait, afin de pouvoir agir en pleine absence de scrupules, mieux faire que d'accomplir son œuvre non pour lui, mais pour un prince. L'éclat de ce désintéressement complet aveugle l'œil du spectateur au point qu'il ne voit pas les perfidies et les cruautés que l'œuvre de l'homme d'Etat emporte avec elle.

446

QUESTION DE PUISSANCE, NON DE DROIT. – Pour des hommes qui en toute chose considèrent l'utilité supérieure, il n'y a pas dans le socialisme, au cas où il serait *réellement* le soulèvement des hommes opprimés, abaissés durant des siècles contre leurs oppresseurs, un problème de *droit* (impliquant cette question ridicule : « dans quelle mesure *doit-on* céder à ses exigences ? ») ; c'est par conséquent comme s'il s'agissait d'une force naturelle, par exemple de la vapeur, qui ou bien est contrainte par l'homme à le servir, comme un génie des machines, ou bien, lorsqu'il y a des fautes dans la machine, c'est-à-dire des

fautes de calcul humain dans sa construction, met en pièces la machine et l'homme en même temps. Pour résoudre cette question de puissance, il faut savoir quelle est la force du socialisme, sous quelle forme, dans le jeu actuel des forces politiques, il peut être utilisé en qualité de ressort puissant : dans certaines conditions il faudrait même tout faire pour le fortifier. A propos de toute grande force – fût-ce la plus dangereuse – l'humanité doit penser à s'en faire un outil pour servir ses desseins. – Pour que le socialisme acquière un *droit*, il faut d'abord qu'on paraisse en être venu à la lutte entre les deux puissances, les représentants de l'Ancien et du Nouveau, mais qu'alors le calcul prudent des chances possibles de conservation et d'utilité chez les deux parties fasse naître le désir d'un contrat. Sans contrat, point de droit. Jusqu'à présent il n'y a sur ce terrain ni guerre ni contrats, par conséquent aussi pas de droit, pas de « devoir ».

447

UTILISATION DE LA PETITE MALHONNÊTETÉ. – La puissance de la presse consiste en ce que chaque individu qui est à son service ne se sent que très peu obligé et lié. Il dit ordinairement *son* opinion, mais quelquefois aussi il ne la dit *pas* afin de servir son parti ou la politique de son pays ou enfin soi-même. Ces petits délits de malhonnêteté ou peut-être seulement de silence malhonnête ne sont pas lourds à porter pour l'individu, mais les conséquences en sont extraordinaires, parce que ces petits délits sont commis par beaucoup de gens en même temps. Chacun d'eux se dit : « Au prix d'un si petit service, je vivrai mieux, je pourrai trouver ma subsistance ; par l'absence de tels petits scrupules, je ne me rendrai pas impossible. » Comme il paraît moralement presque indifférent d'écrire ou de ne pas écrire une ligne de plus, et encore peut-être sans signature, un homme qui possède de l'argent et de l'influence peut faire de toute opinion l'opinion publique. Celui qui sait à ce propos que la plupart des hommes sont faibles dans les plus petites choses, et qui veut atteindre par eux ses propres fins, est toujours un homme dangereux.

448

UN TON TROP HAUT DANS LE RÉQUISITOIRE. – Par le fait qu'une situation critique (par exemple la violation d'une constitution, la corruption et le favoritisme dans des corps politiques ou savants) est dépeinte en traits fort exagérés, certes, cette

peinture perd toute action dans les clairvoyants, mais elle n'en agit que plus fort sur les non-clairvoyants (qu'une exposition faite avec conscience et mesure aurait laissés indifférents). Or, comme ceux-ci sont la grande majorité et logent en eux des énergies plus fortes, un plaisir plus impétueux d'agir, cette exagération devient l'occasion d'enquêtes, de châtiments, de promesses, de réorganisations. – C'est en ce sens qu'il est utile d'exagérer la peinture des situations critiques.

449

LES ARBITRES APPARENTS DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS EN POLITIQUE. – De même que le peuple suppose tacitement chez l'homme qui s'entend à la pluie et au beau temps et les prédit un jour à l'avance, le pouvoir de les faire, de même aussi des gens, même cultivés et savants, attribuent aux grands hommes d'Etat, à grand renfort de foi superstitieuse, toutes les révolutions et les conjonctures importantes qui ont eu lieu durant leur gouvernement comme une œuvre qui leur est propre, pourvu qu'il soit évident qu'ils en aient su quelque chose plus tôt que d'autres et qu'ils aient fondé là-dessus leurs calculs : on les prend donc également pour des dispensateurs de la pluie et du beau temps – et cette croyance n'est pas ce qui sert le moins à leur puissance.

450

NOUVELLE ET ANCIENNE CONCEPTION DU GOUVERNEMENT. – Distinguer entre le gouvernement et le peuple comme entre deux sphères séparées de puissance, l'une plus forte et plus élevée, l'autre plus faible et inférieure, traitant ensemble et s'unissant, comme un reste de sentiment politique transmis par hérédité, qui, dans *la plupart* des Etats, correspond encore exactement à la constitution historique des rapports de puissance. Quand, par exemple, Bismarck définit la forme constitutionnelle comme un compromis entre gouvernement et peuple, il parle conformément à un principe qui a sa raison dans l'histoire (et par là aussi, il est vrai, le grain de déraison sans lequel rien d'humain ne peut exister). On doit maintenant apprendre à l'opposé – conformément à un principe qui est une pure création de *tête* et qui n'est encore qu'à la veille de *faire* l'histoire – que le gouvernement n'est rien qu'un organe du peuple, et non pas un prévoyant et respectable « dessus » par rapport à un « dessous » accoutumé à la modestie.

Avant d'admettre cet énoncé jusqu'ici non historique et arbitraire, quoique plus logique, de la conception du gouvernement, considérons-en au moins les suites : car les rapports entre peuple et gouvernement sont les rapports typiques les plus forts sur lesquels se modèlent involontairement les relations entre professeur et élève, maître et serviteur, père et famille, chef et soldat, patron et apprenti. Sous l'influence de la forme dominante du gouvernement constitutionnel, toutes ces relations se modifient aujourd'hui quelque peu ; elles *deviennent* des compromis. Mais quelles vicissitudes et quelles déformations devront-elles subir, quels changements de nom et de nature, une fois que cette conception toute nouvelle se sera partout rendue maîtresse des cerveaux ! – il est vrai qu'il pourrait y falloir encore un siècle. A ce propos, rien n'est *plus* à souhaiter que la prudence et l'évolution lente.

451

JUSTICE COMME MOT D'ORDRE DE PARTIS. – Il se peut bien que des représentants nobles (quoique peu intelligents) des classes dirigeantes prennent cet engagement : « Nous allons traiter tous les hommes en égaux, leur reconnaître des droits égaux » ; en ce sens, une conception socialiste, reposant sur la justice, est *possible,* mais, comme j'ai dit, seulement au sein de la classe dirigeante qui dans ce cas *exerce* la justice par des sacrifices et des abdications. Au contraire, l'égalité des droits, comme le font les socialistes des classes assujetties, n'est jamais l'émanation de la justice, mais de la convoitise. – Si l'on montre de près au fauve des morceaux de viande sanglante, puis qu'on les retire jusqu'à ce qu'enfin il rugisse : pensez-vous que ce rugissement signifie justice ?

452

PROPRIÉTÉ ET JUSTICE. – Quand les socialistes prouvent que l'actuel partage de la propriété dans l'humanité est la conséquence d'innombrables injustices et violences, et qu'ils déclinent *in summa* toute obligation envers une chose dont le fondement est si injuste, ils ne considèrent qu'un fait isolé. Tout le passé de l'ancienne civilisation est fondé sur la violence, l'esclavage, la tromperie, l'erreur ; mais nous qui sommes nous-mêmes les héritiers de toutes ces circonstances et les concrétions de tout ce passé, nous ne pouvons pas l'anéantir par décret, et nous n'avons pas le droit d'en supprimer une seule parcelle. Les

sentiments d'injustice sont également dans les âmes des non-possédants qui ne sont pas meilleurs que les possédants, et n'ont pas un privilège moral : ils ont eu quelque part des ancêtres possédants. Ce n'est pas de nouveaux partages par la violence, mais de transformations graduelles des idées qu'on a besoin ; il faut que chez tous la justice devienne plus forte, l'instinct de violence plus faible.

453

L'HOMME DE BARRE DES PASSIONS. – L'homme d'Etat provoque des passions publiques pour avoir le profit de la passion contraire qu'elles éveillent. Prenons un exemple : un homme d'Etat allemand sait bien que l'Eglise catholique n'aura jamais des desseins identiques à ceux de la Russie, que même elle s'unirait aux Turcs plutôt qu'à elle ; il sait d'autre part, que tout danger d'alliance entre France et Russie est une menace pour l'Allemagne. S'il peut alors arriver à faire de la France le foyer et le rempart de l'Eglise catholique, il se trouve avoir pour longtemps écarté ce danger. Il a, par conséquent, un intérêt à montrer de la haine contre les catholiques et, par des hostilités de toute nature, à faire de ceux qui reconnaissent l'autorité du pape une puissance politique passionnée, qui sera hostile à la politique allemande et naturellement s'amalgamera avec la France, en qualité d'adversaire de l'Allemagne : il a pour but la catholicisation de la France aussi nécessairement que Mirabeau[1] voyait dans la décatholicisation le salut de sa patrie. – Un Etat se propose ainsi l'obscurcissement de millions de cerveaux dans un autre Etat pour tirer son avantage de cet obscurcissement. C'est la même tendance d'esprit qui prête un appui à l'établissement dans l'Etat voisin de la forme républicaine – *le désordre organisé**, comme dit Mérimée[2] – pour l'unique raison qu'elle admet que cette forme de gouvernement rend le peuple plus faible, plus divisé et moins propre à la guerre.

454

LES ESPRITS DANGEREUX PARMI LES RÉVOLUTIONNAIRES. – Qu'on distingue ceux qui rêvent un bouleversement de la société en gens qui veulent atteindre quelque chose pour eux-mêmes et en gens qui le veulent pour leurs enfants et petits-enfants. Les derniers sont les plus dangereux ; car ils ont la foi et la bonne conscience du désintéressement. Les autres peuvent être assouvis : pour cela la société dominante a toujours assez de ressources et d'habileté. Le péril

commence aussitôt que le but devient impersonnel ; les révolutionnaires par intérêt impersonnel peuvent considérer tous les défenseurs de l'ordre établi comme égoïstes et par là se sentir supérieurs à eux.

455

IMPORTANCE POLITIQUE DE LA PATERNITÉ. – Quand l'homme n'a pas de fils, il n'a pas un droit intégral à délibérer sur les besoins d'un Etat particulier. Il faut qu'on y ait, comme les autres, hasardé ce qu'on a de plus cher : cela seul attache solidement à l'Etat ; il faut que l'on considère le bonheur de sa postérité, partant qu'on ait avant tout une postérité, pour prendre à toutes les institutions et à leur changement une part équitable et naturelle. Le développement de la morale supérieure dépend du fait que chacun ait des fils ; cela affranchit de l'égoïsme, ou plus justement, cela étend l'égoïsme dans la durée et fait qu'on poursuit avec zèle des fins qui vont au-delà de l'existence individuelle.

456

FIERTÉ DES AÏEUX. – On peut à juste titre être fier d'une lignée ininterrompue d'aïeux *bons* de père en fils, – mais non pas de la lignée même ; car chacun en a tout autant. La descendance d'aïeux bons fait la vraie noblesse de naissance ; une seule solution de continuité dans cette chaîne, un seul ancêtre méchant, supprime cette noblesse. On doit demander à quiconque parle de sa noblesse : N'as-tu parmi tes ancêtres aucun homme violent, avide, extravagant, méchant, cruel ? S'il peut en toute science et conscience répondre : Non, qu'on recherche son amitié.

457

ESCLAVES ET OUVRIERS. – Le fait que nous attachions plus de prix à une satisfaction de vanité qu'à tout autre avantage (sécurité, abri, plaisirs de toute espèce) se montre à un degré ridicule en ce que chacun (abstraction faite de raisons politiques) souhaite l'abolition de l'esclavage et repousse avec horreur l'idée de mettre des hommes dans cet état ; cependant, chacun doit bien se dire que les esclaves ont à tous égards une existence plus sûre et plus heureuse que l'ouvrier moderne, que le travail servile est peu de chose par rapport au travail

de l’ouvrier. On proteste au nom de la « dignité humaine » : mais c’est, pour parler simplement, cette brave vanité qui regarde comme le sort le plus dur de n’être pas sur un pied d’égalité, d’être publiquement compté pour inférieur. – Le cynique pense autrement à ce sujet, parce qu’il méprise l’honneur ; – et c’est ainsi que Diogène[3] fut un temps esclave et précepteur domestique.

458

LES DIRIGEANTS ET LEURS INSTRUMENTS. – Nous voyons les grands politiques, et généralement tous ceux qui doivent se servir d’une quantité d’hommes pour l’exécution de leurs plans, se comporter tantôt d’une façon, tantôt d’une autre : ou bien ils choisissent avec beaucoup de recherche et de soin les hommes qui conviennent à leurs desseins et leur laissent alors une liberté relativement grande, sachant que la nature de ces personnes choisies les entraîne justement dans la direction où eux-mêmes veulent les avoir ; ou bien ils les choisissent mal, et même prennent ce qui leur tombe sous la main, mais ils forment de cette argile quelque chose qui sert à leurs fins. La seconde espèce d’esprits est la plus violente, elle exige aussi des instruments plus assujettis ; leur connaissance des hommes est d’ordinaire bien moindre, leur mépris des hommes plus grand que chez les premiers, mais la machine qu’ils construisent travaille communément mieux que la machine qui sort des ateliers de ceux-là.

459

NÉCESSITÉ D’UN DROIT ARBITRAIRE. – Les juristes disputent si c’est le droit le plus complètement élaboré ou bien le plus aisé à comprendre qui doit triompher chez un peuple. Le premier, dont le modèle éminent est le Droit romain[4], semble au profane être incompréhensible, et partant n’être pas l’expression de son sentiment du droit. Les droits populaires, par exemple les droits germaniques[5], étaient grossièrement superstitieux, illogiques, en partie absurdes, mais ils répondaient à des mœurs et à des sentiments nationaux héréditaires très déterminés. – Mais là où le droit, comme chez nous, n’est plus une tradition, il ne peut être qu’un *impératif* – qu’une contrainte ; nous n’avons plus, tant que nous sommes, de sentiment du droit traditionnel, et par conséquent nous devons nous contenter des *droits arbitraires*, expressions de cette nécessité *qu’il faut qu’il y ait* un droit. Le plus logique[6] est alors en tout cas le plus acceptable, parce

qu'il est *le plus impartial* : même si l'on accorde que la plus petite unité de mesure dans le rapport du délit à la peine est posée arbitrairement.

460

LE GRAND HOMME DE LA MASSE. – La recette pour faire ce que le vulgaire appelle un grand homme est facile à donner. Quelles que soient les circonstances, procurez-lui quelque chose qui lui soit très agréable, ou seulement mettez-lui dans la tête que ceci ou cela lui serait très agréable, et puis donnez-le-lui. Mais, à aucun prix, tout de suite : conquérez-le par de grands efforts, ou feignez de le conquérir. Il faut que le vulgaire ait l'impression qu'il y a là une force de volonté puissante, voire inéluctable ; pour le moins, il faut qu'elle paraisse exister. La volonté forte est admirée de tout le monde parce que personne ne l'a et parce que chacun se dit que, s'il l'avait, il n'y aurait plus de limite pour lui ni pour son égoïsme. Qu'alors il soit démontré qu'une pareille volonté forte apporte quelque effet très agréable pour le vulgaire, au lieu d'écouter les vœux de sa convoitise : on l'admire encore une fois et l'on se félicite soi-même. Au reste, que cette volonté forte ait toutes les qualités du vulgaire : moins il rougit devant elle, plus elle est populaire. Qu'ainsi donc elle soit violente, envieuse, exploiteuse, intrigante, flatteuse, rampante, bouffie d'orgueil, le tout selon les circonstances.

461

PRINCE ET DIEU. – Les hommes se comportent à beaucoup d'égards avec leur prince comme avec leur Dieu, puisque d'ailleurs souvent le prince fut le représentant de Dieu, ou du moins son grand prêtre. Cette disposition presque inquiétante de vénération, d'inquiétude et de respect s'est faite et est maintenant beaucoup plus faible, mais parfois elle reparaît et s'attache en général aux personnages puissants. Le culte du génie est une survivance de cette vénération des princes-dieux. Partout où l'on s'efforce d'élever de simples individus au surhumain, naît aussi le penchant à se représenter des couches entières du peuple comme plus grossières et plus basses qu'elles ne le sont en réalité.

462

MON UTOPIE. – Dans un meilleur ordre de société, les lourds travaux et les corvées de la vie seront attribués à qui en souffrira le moins, partant au plus stupide, et ainsi de suite par degrés jusqu'à celui qui est le plus accessible aux espèces les plus raffinées de la souffrance et qui, par conséquent, même dans l'allégement le plus grand de la vie, souffre encore.

463

ILLUSION DANS LA THÉORIE DE LA RÉVOLUTION. – Il y a des rêveurs politiques et sociaux qui dépensent du feu et de l'éloquence à réclamer un bouleversement de tous les ordres, dans la croyance qu'aussitôt le plus superbe temple d'une belle humanité s'élèverait, pour ainsi dire, de lui-même. Dans ces rêves dangereux persiste un écho de la superstition de Rousseau[7], qui croit à une bonté de l'humaine nature merveilleuse, originelle, mais pour ainsi dire *enterrée* et met au compte des institutions de civilisation, dans la société, l'Etat, l'éducation, toute la responsabilité de cet enterrement. Malheureusement on sait par des expériences historiques que tout bouleversement de ce genre ressuscite à nouveau les énergies les plus sauvages, caractères les plus effroyables et les plus effrénés des âges reculés : que par conséquent un bouleversement peut bien être une source de force dans une humanité devenue inerte, mais jamais ordonnateur, architecte, artiste, perfecteur de la nature humaine. – Ce n'est pas la nature de *Voltaire*[8], avec sa modération, son penchant à arranger, à purifier, à modifier, mais les folies et les demi-mensonges passionnés de *Rousseau* qui ont éveillé l'esprit optimiste de la Révolution, contre lequel je m'écrie : « *Ecrasez l'infâme !** » Par lui *l'esprit des lumières et de l'évolution progressive* a été banni pour longtemps : – voyons – chacun à part soi, – s'il est possible de le rappeler !

464

MESURE. – La pleine décision de la pensée et de la recherche, partant la liberté de l'esprit devenue qualité du caractère, rend mesuré dans les actions : elle affaiblit la convoitise, tire à soi beaucoup de l'énergie dont on dispose au profit de fins intellectuelles, et montre la demi-utilité ou l'inutilité et le danger de tous les changements brusques.

465

RÉSURRECTION DE L'ESPRIT. – Dans la maladie politique, un peuple se rajeunit d'ordinaire lui-même et retrouve son esprit alors qu'il était en train de le perdre dans la recherche et la conquête du pouvoir. La civilisation doit ses valeurs les plus hautes aux temps politiquement faibles.

466

IDÉES NEUVES DANS LA VIEILLE MAISON. – Le renversement des idées n'est pas immédiatement suivi du renversement des institutions, mais les idées nouvelles habitent longtemps la maison de leurs devancières, devenue désolée et incommode, et l'entretiennent même, par défaut de logement...

467

L'INSTRUCTION PUBLIQUE. – L'instruction, dans les grands Etats, sera toujours tout au plus médiocre, pour la même raison qui fait que, dans les grandes cuisines, on cuisine tout au plus médiocrement.

468

CORRUPTION INNOCENTE. – Dans toutes les institutions où ne vient pas souffler l'air pénétrant de la critique publique, une corruption innocente pousse comme un champignon (par exemple, dans les corps savants et les académies).

469

LE SAVANT COMME HOMME POLITIQUE. – Aux savants qui deviennent hommes politiques est d'ordinaire dévolu le rôle comique d'être forcément la bonne conscience d'une politique.

470

LE LOUP CACHÉ DERRIÈRE LA BREBIS. – Dans certaines circonstances, presque

tout politicien a un tel besoin d'un homme honnête que, pareil à un loup affamé, il fait irruption dans un bercail : ce n'est pas cependant pour dévorer le bélier enlevé, mais pour se cacher derrière son dos laineux.

471

TEMPS HEUREUX. – Un siècle heureux est absolument impossible pour la raison que les hommes ne veulent que le souhaiter, mais nullement l'avoir, et, lorsque lui viennent d'heureux jours, tout individu apprend formellement à demander au ciel le trouble et la misère. Le destin des hommes est disposé pour d'*heureux* instants – toute vie en a de tels – mais non pour des époques heureuses. Néanmoins, ces époques subsistent comme l'« au-delà des monts » dans l'imagination des hommes, comme un legs des ancêtres ; car on a sans doute, depuis des temps reculés, emprunté cette conception du siècle heureux à cet état où après la tension violente de la chasse et de la guerre, l'homme s'abandonne au repos, étend ses membres, et entend bruire autour de lui les ailes du sommeil. Par un raisonnement faux et conformément à cette vieille habitude, l'homme s'imagine que, maintenant encore, *après des périodes entières* de détresse et de peine, il pourra goûter, *à un degré et dans un temps proportionnels,* cet état de bonheur.

472

RELIGION ET GOUVERNEMENT. – Tant que l'Etat, ou, plus clairement, le gouvernement se sent établi tuteur au profit d'une masse mineure et, à cause d'elle, se pose la question de savoir si la religion est à maintenir ou à mettre de côté, il est extrêmement probable qu'il se déterminera toujours pour le maintien de la religion. Car la religion apaise la conscience individuelle dans les temps de perte, de disette, de terreur, de méfiance, par conséquent là où le gouvernement se sent hors d'état de faire directement quoi que ce soit pour l'adoucissement des souffrances morales de l'homme privé : il y a plus, même dans les maux généraux inévitables et surtout inéluctables (famines, crises pécuniaires, guerres), la religion assure une attitude de la masse tranquille, expectative, confiante. Partout où les lacunes nécessaires ou occasionnelles du gouvernement ou bien les dangereuses conséquences d'intérêts dynastiques se font sentir à l'homme intelligent et le disposent à la rébellion, les inintelligents croient voir le

doigt de Dieu et se soumettent avec patience aux arrangements d'*en haut* (conception dans laquelle se confondent d'ordinaire les façons de gouverner divines et humaines) : ainsi, la paix civile intérieure et la continuité de l'évolution se trouvent garanties. La puissance qui réside dans l'unité du sentiment populaire, dans des opinions et des fins égales pour tous, est protégée et scellée par la religion, hormis les rares cas où un clergé ne s'accorde pas sur le prix et entre en lutte avec la force gouvernementale. Pour l'ordinaire, l'Etat saura se concilier les prêtres, parce qu'il a besoin de leur éducation des âmes toute privée et cachée, et parce qu'il sait apprécier des serviteurs qui, apparemment et extérieurement, représentent un intérêt tout autre. Sans l'aide des prêtres, aucun pouvoir, maintenant encore, ne peut devenir « légitime » : Napoléon l'a bien compris. – Ainsi gouvernement absolu tutélaire et maintien vigilant de la religion vont nécessairement de pair. En outre, il faut poser en principe que les personnes et les classes dirigeantes sont édifiées sur l'utilité que leur assure la religion et, jusqu'à un certain point, se sentent ainsi supérieures à elle, en tant qu'elles l'emploient comme un moyen : aussi est-ce là que la liberté de pensée a son origine. – Mais quoi ? si une tout autre conception de l'idée de gouvernement, telle qu'elle est enseignée dans les Etats *démocratiques,* commence à se répandre ? si l'on ne voit en lui que l'instrument de la volonté du peuple[9], non pas une supériorité en comparaison d'une infériorité, mais exclusivement une fonction du souverain unique, du peuple ? En ce cas, le gouvernement ne peut prendre à l'égard de la religion que la position même que prend le peuple ; toute diffusion des lumières devra avoir sa résonance jusque dans ses représentants, une utilisation et une exploitation des impulsions et des consolations religieuses en vue de buts politiques ne sera pas aisément possible (à moins que des chefs de parti puissants n'exercent de temps à autre une influence semblable en apparence à celle du despotisme éclairé). Mais quand l'Etat ne pourra plus tirer d'utilité de la religion ou que le peuple aura sur les choses religieuses trop d'opinions diverses pour qu'il soit possible au gouvernement de garder dans les mesures concernant la religion une conduite identique et uniforme, – le remède qui apparaîtra nécessairement sera de traiter la religion comme une affaire privée et de s'en rapporter à la conscience et à l'habitude de chacun. La conséquence en sera tout d'abord que le sentiment religieux paraîtra fortifié, puisque des excitations cachées et opprimées que l'Etat, volontairement ou à son insu, étouffait, feront alors explosion et se dilateront jusqu'à l'extrême ; plus tard, il sera démontré que la religion fourmille de sectes et que l'on a semé à profusion les dents du dragon dans l'instant qu'on

faisait de la religion une affaire privée. Le spectacle de la lutte, la révélation hostile de toutes les faiblesses des doctrines religieuses ne permettra plus enfin qu'un remède : que les meilleurs et mieux doués fassent leur affaire privée de l'irréligion ; surtout que cette disposition dominera alors dans l'esprit même des gouvernants et, presque en dépit de leur volonté, donnera aux mesures qu'ils prendront un caractère antireligieux. Dès que cela se produira, la tendance des hommes encore animés de sentiments religieux, qui auparavant adoraient l'Etat comme quelque chose d'à moitié ou de totalement sacré, se changera en une tendance décidément *hostile à l'Etat ;* ils abhorreront les mesures du gouvernement, chercheront à l'arrêter, à le traverser, à l'inquiéter, dans la mesure de leur pouvoir et entraîneront ainsi, par la chaleur de leur opposition, les partis contraires, les irréligieux, à entrer dans un enthousiasme quasi fanatique *pour* l'Etat ; à quoi viendra s'ajouter ce motif secret que, dans ces partis, les cœurs sentiront un vide depuis leur rupture avec la religion et chercheront en attendant à se créer un succédané, une sorte de bouche-trou, pour leur dévouement à l'Etat. A la suite de ces luttes de transition, peut-être de longue durée, la question se décidera enfin si les partis religieux sont assez forts pour revenir à l'état ancien et faire machine arrière ; en ce cas, c'est inévitablement le despotisme éclairé (peut-être moins éclairé et plus timide qu'auparavant) qui prendra l'Etat en main, – ou bien si les partis irréligieux prendront le dessus et alors supprimeront, et finalement rendront impossible la reproduction de leurs adversaires après quelques générations, sans doute par l'école et l'éducation. Mais alors, chez eux aussi, diminuera cet enthousiasme pour l'Etat : il apparaîtra de plus en plus clairement qu'avec cette adoration religieuse pour laquelle il est un mystère, une institution surnaturelle, ont été ébranlés aussi le respect et la piété dans les rapports avec lui. Par la suite, les individus n'en regarderont plus que le côté où il peut leur être utile ou nuisible, et s'appliqueront par tous les moyens à prendre sur lui de l'influence. Seulement cette concurrence deviendra bientôt trop grande, les hommes et les partis varieront trop vite, se précipiteront trop férocement les uns les autres jusqu'au bas de la montagne, à peine parvenus à son sommet. A toutes les mesures qui seront exécutées par un tel gouvernement fera défaut la garantie de la durée ; on reculera devant des entreprises qui devraient, durant des dizaines, des centaines d'années, avoir une croissance paisible pour pouvoir mûrir leurs fruits. Personne ne ressentira plus à l'égard d'une loi d'autre devoir que de s'incliner momentanément devant la force qui a porté cette loi : mais aussitôt on entreprendra de la saper par une force nouvelle, une nouvelle majorité à former. A la fin, – on peut le déclarer

avec assurance – la défiance envers tout gouvernement, l'intelligence de ce qu'ont d'inutile et d'exténuant ces luttes à courte haleine, devront conduire les hommes à une résolution toute neuve : à la suppression de l'opposition « privé » et « public ». Les sociétés privées tireront à elles pas à pas les affaires de l'Etat : même la pièce la plus solide qui restera du vieux travail de gouvernement (cette fonction, par exemple, qui doit garantir les particuliers contre les particuliers) sera finalement un jour assurée par des entrepreneurs privés. Le décri, la décadence et *la mort de l'Etat*, l'affranchissement de la personne privée (je n'ai garde de dire : de l'individu) est la conséquence de l'idée démocratique de l'Etat ; en cela consiste sa mission. Une fois accomplie sa tâche – qui comme toute chose humaine porte en son sein beaucoup de raison et de déraison, – une fois vaincus tous les retours de l'ancienne maladie, un nouveau feuillet se déroulera dans le fablier de l'humanité, sur lequel on lira toutes sortes d'histoires étranges et peut-être aussi quelques bonnes choses. – Pour redire brièvement ce qui vient d'être dit : l'intérêt du gouvernement tutélaire et l'intérêt de la religion marchent la main dans la main, en sorte que si celle-ci commence à périr, le fondement de l'Etat sera aussi ébranlé. La croyance à un ordre divin des choses politiques, à un mystère dans l'existence de l'Etat, est d'origine religieuse : la religion disparaît-elle, l'Etat perd inévitablement son antique voile d'Isis et n'éveille plus le respect. Vue de près, la souveraineté du peuple servira à faire évanouir jusqu'à la magie et la superstition dernière dans le domaine de ces sentiments : la démocratie moderne est la forme historique de la *décadence de l'Etat*. – La perspective qu'ouvre cette décadence certaine n'est pas d'ailleurs à tous égards malheureuse : l'habileté et l'intérêt des hommes sont de toutes leurs qualités les mieux formées : quand l'Etat ne répondra plus aux exigences de ces forces, ce ne sera pas le moins du monde le chaos qui lui succédera, mais une invention mieux appropriée encore que n'était l'Etat triomphera de l'Etat. De même que l'humanité a déjà vu périr bien des puissances organisatrices : – par exemple, celle de la communauté de race, laquelle fut pendant des milliers d'années beaucoup plus puissante que celle de la famille, qui même très longtemps avant l'existence de celle-ci s'exerçait et commandait déjà. Nous voyons nous-mêmes l'importante idée du droit et du pouvoir de la famille, autrefois dominante dans toute l'étendue du monde romain, pâlir et s'affaiblir de jour en jour. Ainsi une race future verra l'*Etat* perdre de son importance dans quelques régions de la terre, – conception à laquelle bien des hommes du présent ne peuvent penser sans crainte et sans horreur. *Travailler* à propager et à réaliser cette conception est, à la vérité, une autre affaire : il faut avoir une fière idée de

sa raison et ne comprendre guère qu'à demi l'histoire pour mettre, dès à présent, la main à la charrue, – dans un temps où personne encore n'est capable de montrer les semences qui devront ensuite être semées sur le terrain labouré. Ayons donc confiance dans « l'habileté et l'intérêt des hommes » pour maintenir *maintenant encore* l'Etat pendant un bon moment et repousser les essais destructeurs de demi-savants trop zélés et trop pressés.

473

LE SOCIALISME AU POINT DE VUE DE SES MOYENS D'ACTION. – Le socialisme est le fantastique frère cadet du despotisme presque défunt, dont il veut recueillir l'héritage ; ses efforts sont donc, au sens le plus profond, réactionnaires. Car il désire une plénitude de puissance de l'Etat, telle que le despotisme seul ne l'a jamais eue, il dépasse même tout ce que montre le passé, parce qu'il travaille à l'anéantissement formel de l'individu : c'est que celui-ci lui apparaît comme un luxe injustifiable de la nature, qui doit être par lui corrigé en un *organe utile de la communauté*. Par suite de cette parenté, il se montre toujours dans le voisinage de tous les déploiements excessifs de puissance, comme le vieux socialiste type, Platon, à la cour du tyran de Sicile[10] ; il souhaite (il exige à l'occasion) le despotisme césarien de ce siècle, parce que, comme j'ai dit, il voudrait en être l'héritier. Mais cet héritage même ne suffirait pas à ses fins, il lui faut l'asservissement complet de tous les citoyens à l'Etat absolu, tel qu'il n'en a jamais existé de pareil ; et comme il n'a plus le moindre droit de compter sur la vieille piété religieuse envers l'Etat, qu'au contraire il doit, bon gré mal gré, travailler constamment à sa suppression – puisqu'en effet il travaille à la suppression de tous les *Etats* existants, – il ne peut avoir d'espoir d'une existence future que pour de courtes périodes, çà et là, grâce au plus extrême terrorisme. C'est pourquoi il se prépare silencieusement à la domination par la terreur et enfonce aux masses à demi cultivées, comme un clou dans la tête, le mot de « Justice », afin de leur enlever toute intelligence (après que cette intelligence a déjà bien souffert de la demi-culture) et de leur procurer, pour le vilain jeu qu'elles auront à jouer, une bonne conscience. – Le socialisme peut servir à enseigner de façon brutale et frappante le danger de toutes les accumulations de puissance dans l'Etat, et en ce sens insinuer une méfiance envers l'Etat même. Quand sa rude voix se mêlera au cri de guerre : « *Le plus d'Etat possible* », ce cri en deviendra d'abord plus bruyant que jamais ; mais bientôt éclatera avec non moins de force le cri opposé : « *Le moins d'Etat*

possible. »

474

LE DÉVELOPPEMENT DE L'ESPRIT, SUJET DE CRAINTE POUR L'ÉTAT. – La cité grecque (*polis*) était, comme toute puissance politique organisatrice, exclusive et défiante envers l'accroissement de la culture ; son instinct foncier de violence ne montrait presque à son égard que gêne et qu'entraves. Elle ne voulait admettre dans la culture ni histoire ni progrès : l'éducation établie dans la constitution devait obliger toutes les générations et les maintenir à un niveau unique. Tout comme Platon[11] le voulait encore pour son Etat idéal. C'est donc *en dépit* de la *polis* que la culture se développait : il est vrai qu'indirectement et malgré elle, elle lui prêtait une aide, l'ambition de chaque particulier, dans la *polis,* étant excitée au plus haut point, en sorte qu'une fois engagé dans la voie du progrès intellectuel, il poussait, là aussi, jusqu'à la dernière limite. On ne doit pas répliquer en se rapportant au panégyrique de Périclès[12] : car ce n'est qu'un grand trompe-l'œil optimiste sur la soi-disant union nécessaire entre la *polis* et la culture athénienne ; Thucydide le fait briller une fois encore, immédiatement avant que la nuit n'envahisse Athènes (la peste et la rupture de la tradition), tel un lumineux crépuscule, destiné à faire oublier le triste jour qui l'a précédé.

475

L'HOMME EUROPÉEN ET LA DESTRUCTION DES NATIONS. – Le commerce et l'industrie, l'échange des livres et des lettres, la communauté de toute la haute culture, le rapide changement de lieu et de pays, la vie nomade qui est actuellement celle de tous les gens qui ne possèdent pas de terre, – toutes ces conditions entraînent nécessairement un affaiblissement et enfin une destruction des nations, au moins des nations européennes : si bien qu'il doit naître d'elles, par suite de croisements continuels, une race mêlée, celle des hommes européens. A cette fin s'oppose actuellement, sciemment ou non, l'exclusivisme des nations par la production des inimitiés *nationales,* mais la marche de ce mélange n'en avance pas moins lentement, malgré tous les courants contraires momentanés : ce nationalisme artificiel est au reste aussi dangereux que l'a été le catholicisme artificiel, car il est par essence un état de contrainte, un état de siège forcé, imposé par un petit nombre au grand nombre, et a besoin de ruse, de

mensonge et de violence pour se maintenir en crédit. Ce n'est pas l'intérêt du grand nombre (des peuples), comme on aime à le dire, mais, avant tout, l'intérêt de certaines dynasties princières, puis celui de certaines classes des affaires et de la société, qui mènent à ce nationalisme ; une fois qu'on a reconnu ce fait, on ne doit pas craindre de se donner seulement pour *bon Européen* et de travailler par le fait à la fusion des nations ; à quoi les Allemands peuvent contribuer par leur vieille qualité éprouvée d'*interprètes et intermédiaires des peuples.* – En passant : tout le problème des *Juifs* n'existe que dans les limites des Etats nationaux, en ce sens que là, leur activité et leur intelligence supérieure, le capital d'esprit et de volonté qu'ils ont longuement amassé de génération en génération à l'école du malheur, doit arriver à prédominer généralement dans une mesure qui éveille l'envie et la haine, si bien que dans presque toutes les nations d'à présent – et cela d'autant plus qu'elles se donnent des airs de nationalisme – se propage cette impertinence de la presse qui consiste à mener les Juifs à l'abattoir comme les boucs émissaires de tous les maux possibles publics et privés. Dès qu'il n'est plus question de conserver ou d'établir des nations, mais de produire et d'élever une race mêlée d'Européens aussi forte que possible, le Juif est un ingrédient aussi utile et aussi désirable qu'aucun autre reliquat national. Toute nation, tout homme a des traits déplaisants, même dangereux : c'est barbarie de vouloir que le Juif fasse une exception. Il se peut même que ces traits présentent chez lui un degré particulier de danger et d'horreur ; et peut-être le jeune boursicotier juif est-il en somme l'invention la plus répugnante de la race humaine. Malgré tout, je voudrais savoir combien, dans une récapitulation totale, on doit pardonner à un peuple[13] qui, non sans notre faute à tous, a parmi tous les peuples eu l'histoire la plus pénible, et à qui l'on doit l'homme le plus digne d'amour (le Christ), le sage le plus intègre (Spinoza), le livre le plus puissant et la loi morale la plus influente du monde. En outre : aux temps les plus sombres du Moyen Age, quand le rideau des nuages asiatiques pesait lourdement sur l'Europe, ce furent des libres-penseurs, des savants, des médecins juifs qui maintinrent le drapeau des lumières et de l'indépendance d'esprit sous la contrainte personnelle la plus dure, et qui défendirent l'Europe contre l'Asie ; c'est à leurs efforts que nous devons en grande partie qu'une explication du monde plus naturelle, plus raisonnable, et en tout cas affranchie du mythe, ait enfin pu ressaisir la victoire, et que la chaîne de la civilisation, qui nous rattache maintenant aux lumières de l'Antiquité gréco-romaine, soit restée ininterrompue. Si le christianisme a tout fait pour orientaliser l'Occident, c'est le judaïsme qui a surtout contribué à

l'occidentaliser de nouveau : ce qui revient à dire en un certain sens, à faire de la mission et de l'histoire de l'Europe une *continuation de l'histoire grecque.*

476

SUPÉRIORITÉ APPARENTE DU MOYEN AGE. – Le Moyen Age montre dans l'Eglise une institution qui se propose une fin universelle, embrassant l'ensemble de l'humanité et de plus une fin nécessaire à l'intérêt prétendu suprême de l'humanité : considérées en regard, les fins des Etats et des nations que montre l'histoire moderne donnent une impression d'étroitesse ; elles apparaissent mesquines, basses, matérielles, bornées dans l'espace. Mais cette impression différente sur l'imagination ne doit pas enfin déterminer notre jugement ; car cette institution universelle répondait à des besoins artificiels, reposant sur des fictions, qu'il lui fallait d'abord faire naître là où ils n'existaient pas (besoin de rédemption) ; les institutions nouvelles portent remède à des nécessités réelles ; et le temps viendra où naîtront des institutions destinées à servir les véritables besoins communs de tous les hommes, à rejeter dans l'ombre et dans l'oubli l'idéal chimérique, l'Eglise catholique.

477

LA GUERRE INDISPENSABLE. – C'est une vaine idée d'utopistes et de belles âmes que d'attendre beaucoup encore (ou même : beaucoup seulement alors) de l'humanité, quand elle aura désappris de faire la guerre. En attendant, nous ne connaissons pas d'autre moyen qui puisse rendre aux peuples fatigués cette rude énergie du champ de bataille, cette profonde haine impersonnelle, ce sang-froid dans le meurtre uni à une bonne conscience, cette ardeur commune organisatrice dans l'anéantissement de l'ennemi, cette fière indifférence aux grandes pertes, à sa propre vie et à celle des gens qu'on aime, cet ébranlement sourd des âmes comparable aux tremblements de terre, avec autant de force et de sûreté que ne fait n'importe quelle grande guerre : les ruisseaux et les torrents, qui se font jour alors, roulant il est vrai dans leur cours des pierres et des fanges de toute sorte et ruinant les prés des cultures un peu délicates, remettent ensuite en mouvement dans des circonstances favorables, les rouages des ateliers de l'esprit, qui se reprennent à tourner avec une force nouvelle. La civilisation ne peut absolument pas se passer des passions, des vices et des méchancetés. – Lorsque les Romains

parvenus à l’Empire furent un peu las des guerres, ils essayèrent de puiser de nouvelles forces dans les battues à la bête fauve, les combats de gladiateurs et les persécutions contre les chrétiens. Les Anglais d’aujourd’hui, qui semblent en somme avoir aussi renoncé à la guerre, prennent un autre moyen de recréer ces forces qui décroissent : ces périlleux voyages de découvertes, ces traversées, ces ascensions, entrepris, à ce qu’on dit, pour des buts scientifiques, en réalité pour rentrer chez eux grâce aux aventures, aux dangers de toute nature avec un supplément de force. On inventera sous diverses formes de pareils substituts de la guerre, mais peut-être feront-ils voir de plus en plus qu’une humanité d’une culture aussi élevée et par là même aussi fatiguée que l’est aujourd’hui l’Europe, a besoin non seulement des guerres, mais des plus terribles – partant de retours momentanés à la barbarie – pour ne pas dépenser en moyens de civilisation sa civilisation et son existence mêmes.

478

ACTIVITÉ AU SUD ET AU NORD. – L’activité se produit de deux façons diverses. Les ouvriers du Sud sont actifs, non par désir du profit, mais par le besoin constant des autres. Comme il vient toujours quelqu’un qui veut faire ferrer un cheval, raccommoder une voiture, le forgeron est actif. S’il ne venait personne, il s’en irait flâner sur le marché. Se nourrir n’est pas une grave nécessité dans un pays fertile, il n’aurait besoin pour cela que d’une très petite quantité de travail, en tout cas pas d’activité ; au pis-aller, il se contenterait de mendier. – L’activité de l’ouvrier anglais suppose au contraire le goût du profit : il a conscience de lui-même et de son but, il veut acquérir par la propriété la puissance, par la puissance le plus de liberté et de noblesse individuelle possible.

479

LA RICHESSE, ORIGINE D’UNE NOBLESSE DE RACE. – La richesse produit nécessairement une aristocratie de race, car elle met en état de choisir les femmes les plus belles, de payer les meilleurs maîtres, elle procure à l’homme la propreté, le temps d’exercer son corps et surtout la possibilité d’éviter le travail corporel abrutissant. En ce sens, elle crée toutes les conditions nécessaires pour faire qu’en quelques générations les hommes se comportent, et même se conduisent, noblement et vertueusement : la liberté plus grande de conscience,

l'absence des mesquineries misérables, de l'abaissement devant ceux qui procurent le pain, de l'épargne sou à sou. – Ces avantages négatifs sont précisément la plus riche dot du bonheur pour un jeune homme ; un homme très pauvre se ruine d'ordinaire par sa noblesse de pensée, il n'avance pas et ne gagne rien, sa race n'est pas viable. – Mais il faut là-dessus considérer que la richesse exerce presque les mêmes effets, qu'on puisse dépenser annuellement trois cents écus ou trente mille : il n'y a dès lors plus de progression réelle des circonstances favorables. Mais avoir moins, mendier dans son enfance et s'humilier, c'est chose terrible : quoique cela puisse être le bon point de départ pour des gens qui cherchent le bonheur dans l'éclat des cours, dans la subordination aux hommes puissants et influents ou qui veulent devenir des princes de l'Eglise. – (On y apprend à se courber pour pénétrer dans les sentiers souterrains de la faveur).

480

ENVIE ET PARESSE EN SENS DIVERS. – Les deux partis adverses, le parti socialiste et le parti national – ou quels que soient les noms qu'ils portent dans les divers pays d'Europe, – sont dignes l'un de l'autre : l'envie et la paresse sont, chez l'un comme chez l'autre, les puissances motrices. Dans l'un des camps, on veut travailler aussi peu que possible de ses bras, dans l'autre, aussi peu que possible de la tête ; dans le dernier, on hait, on envie les individus éminents, qui grandissent en son sein, qui ne se laissent pas de bon cœur mettre en ligne et en rang pour une action de masse ; dans le premier, la caste de la société meilleure, établie dans des conditions matérielles plus favorables, dont la mission propre, la production des bienfaits supérieurs de la civilisation, rend intérieurement la vie d'autant plus pénible et douloureuse. Si l'on réussit, il est vrai, à faire de cet esprit d'action de masse l'esprit des classes élevées de la société, les bataillons socialistes seront absolument en droit de chercher le nivellement extérieur entre eux et ces classes, puisque, intérieurement dans la tête et dans le cœur, ils se croient déjà mutuellement au même niveau. – Vivez en hommes supérieurs et faites sans cesse les affaires de la civilisation supérieure, – alors tout ce qui y vit reconnaîtra vos droits, et l'ordre de la société dont vous êtes le sommet sera garanti contre tout maléfice et tout mauvais coup !

481

LA GRANDE POLITIQUE ET SES INCONVÉNIENTS. – De même qu'un peuple ne subit pas les plus grands inconvénients qu'apportent la guerre et la préparation à la guerre, par les frais de guerre, les arrêts du commerce et des communications, ni non plus par l'entretien des armées permanentes – quelque graves que puissent être ces inconvénients, aujourd'hui que huit Etats de l'Europe y dépensent annuellement la somme de cinq milliards, – mais bien du fait que, d'année en année, les hommes les plus sains, les plus forts, les plus laborieux, sont en nombre extraordinaire arrachés à leurs occupations et à leurs vocations propres, pour être soldats : de même, un peuple, qui se met en devoir de faire la grande politique et de s'assurer une voix prépondérante parmi les puissances, n'en subit pas les plus graves inconvénients là où on les trouve d'ordinaire. Il est vrai qu'à partir de ce moment il sacrifie continuellement une foule de talents éminents sur l'« autel de la patrie » ou pour l'ambition nationale, au lieu qu'auparavant ces talents, que dévore désormais la politique, trouvaient ouverts d'autres champs d'action. Mais à côté de ces hécatombes publiques, et au fond bien plus effrayant, se déroule un drame qui ne cesse de se jouer en cent mille actes simultanément : tout individu sain, laborieux, intelligent, actif, d'un tel peuple si avide des couronnes de la gloire politique, est dominé par cette avidité et ne s'adonne plus à son affaire aussi complètement que jadis : les problèmes et les soucis d'intérêt public, journellement renouvelés, exigent un prélèvement journalier sur le capital de tête et de cœur de chaque citoyen : la somme de tous ces sacrifices et de toutes ces pertes d'énergie et de travail individuels est si énorme que presque nécessairement, le succès politique d'un peuple entraîne un appauvrissement et un affaiblissement intellectuels, une diminution de capacité pour les œuvres qui exigent beaucoup de concentration et d'attention. Finalement, on peut se poser la question : *trouve-t-on son compte* à cette floraison et à cette magnificence de l'ensemble (qui enfin ne se manifeste que dans la crainte inspirée aux autres Etats à l'aspect du colosse nouveau et dans des accords arrachés à l'étranger pour favoriser la prospérité industrielle et commerciale de la nation), si à ces fleurs grossières et bariolées doivent être sacrifiées toutes les plantes plus nobles, plus tendres, plus intellectuelles, dont son sol était jusqu'alors si riche ?

482

ET REDISONS-LE ENCORE. – Opinions publiques – paresses privées[14].

1 Honoré Riqueti, comte de Mirabeau (1749-1791), aristocrate élu par le Tiers-Etat, en devint le porte-parole aux Etats généraux de 1789. Président du club des Jacobins en 1790, il est élu président de l'Assemblée nationale en 1791. Il défendit le principe d'une monarchie constitutionnelle. Cette opinion se reflète dans ses *Discours* (1791). Il a publié un *Essai sur le despotisme* (1775), dans lequel il conçoit une société pourvue de libres institutions et caractérisée par un progrès constant.

2 « Le désordre organisé », expression de Prosper Mérimée, dans *Lettres à une inconnue,* Paris, 1874, II, p. 352. Les *Lettres à une inconnue,* écrites sur le mode ironique, de 1840 jusqu'à la mort de l'écrivain, furent publiées en 1873.

3 Diogène le Cynique (v. 413-323 av. J.-C.), né à Sinope, vint avec son père à Athènes, où il étudia sous Antisthène (444-366 av. J.-C.), élève de Socrate. Comme son maître Antisthène, il méprisait la richesse ; aussi vivait-il dans un tonneau. On a de lui retenu deux formules : « Ote-toi de mon soleil » (adressée à Alexandre) et « Je cherche un homme » (en plein soleil, une lanterne à la main). Après des années de misère, il fut fait prisonnier par des pirates, vendu comme esclave, et acheté par le philosophe Xéniade.

4 Système de référence des juristes modernes, le Droit romain met en évidence comment dans le droit entrent en jeu les exigences de la vie sociale et les adaptations à ses transformations. *Corpus juris civilis,* tel est le nom donné depuis le XVIe siècle à la codification du Droit romain réalisée pour Justinien (482-565) ; celle-ci se divise en quatre parties qui sont : 1. *Institutiones ;* 2 *Digesta* ; 3. *Codex ;* 4. *Novellae.* Les deux dernières parties recueillent les lois de Justinien et des lois ultérieures. La partie principale est l'ensemble des *Digesta* ou *Pandecta*, réunissant plus de 20.000 arrêts et décisions de juristes romains de l'époque classique. La première partie est un manuel de droit. L'évolution millénaire commença par l'enregistrement de la loi des Douze Tables, qui est le premier document juridique certain en même temps qu'une première œuvre de laïcisation, codifiant quelques antiques usages et formulant quelques lois nouvelles. En 130 apr. J.-C., le juriste romain Salvius Julianus (100-169), pour l'empereur Hadrien, procéda à la révision de l'*edictum perpetuum*, et en rédigea le texte définitif. Le droit se développa grâce au travail législatif des comices et à l'avènement d'une jurisprudence systématique. La législation impériale favorisa le développement du droit avec les *Constitutiones.* Les principaux agents du travail juridique furent, moins le législateur, que le magistrat judiciaire, chargé de l'organisation des procès, ou le préteur urbain, le préteur pérégrin, les édiles. On créa une procédure nouvelle, dite « formulaire », c'est ainsi qu'un droit prétorien venait fortifier le droit civil. Le droit fut interprété par des jurisconsultes, de simples particuliers d'autorité respectée. Le Code paraissait en 529, le Digeste en 533, les Novelles après 534. Le Droit romain forme un système de droit surtout repris depuis le XIIe siècle par la plupart des pays occidentaux.

5 Les droits populaires ou autochtones (voire coutumiers) se révélèrent fort inférieurs à ce que démontraient les compilations de Justinien. Aussi furent-ils refoulés au profit du Droit romain, incarnant, aux yeux des juristes, les principes de l'équité naturelle. Un ouvrage théorique allemand, réputé du temps de Nietzsche, traite du droit coutumier, celui de G.F. Puchta, *Das Gewohnheitsrecht*, 2 volumes, Berlin, 1828, 1837. En 1899, la même discipline fut étudiée par S. Brie, *Die Lehre vom Gewohnheitsrecht,* édité à Breslau. Les droits romano-germaniques forment une famille de droit, qui est l'œuvre des universités ; ils réunissent les droits de l'Europe continentale et de l'Amérique latine (également ceux de l'Afrique francophone, de Madagascar, des pays arabes et de l'Iran, du Japon et de l'Indonésie). Durant le XVIIIe siècle et le XIXe, derrière l'exemple de la France, il se poursuivit en Europe un travail de « codification » tendant à rationaliser le droit, et qui permit l'expansion des droits romanistes. En Allemagne, on « codifia », mais sans reprendre le terme de « code » (*Gesetzbuch*) touchant au fond de droit ; les termes utilisés pour le

code civil et le code pénal étant *Zivilprozessordnung* et *Strafprozessordnung* : c'est-à-dire ordonnance ou règlement, civil ou pénal : la raison de cette différence de terminologie tient en ce qu'il était refusé au souverain de modifier le droit, mais il pouvait prendre des règlements pour administrer la justice et appliquer le droit. L'Allemagne accepta le principe des cinq « codes », dont la distinction n'a été mise en cause que très récemment.

6 Du point de vue de la construction logique, le Droit romain reste un modèle. Au XIXe siècle, l'école des pandectistes a dominé la science juridique allemande et imprimé un mouvement différent de la tendance française, en regroupant au début du Code civil allemand certaines règles dans une Partie générale.

7 Ce passage nous renvoie au second discours de Rousseau (1712-1778), le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755). Or, il est clair que la bonté de l'homme de la nature s'y limite strictement au fait qu'il cède à son premier mouvement, qui, devant un être vivant, d'après Rousseau, est un mouvement de pitié quand celui-ci souffre. Mais, par ailleurs, Rousseau voit aussi bien l'homme de la nature combattre l'un de ses semblables à l'apparence saine et robuste dans la seule fin de survivre. Alors, cet homme de la nature agit sans aucun précepte moral ni aucune loi, si ce n'est la loi de la nécessité, puisqu'il faudra attendre la société pour que morale et politique soient possibles, puisque seule la société est l'auteur aussi bien des lois morales que des lois politiques. Mais il est vrai aussi, comme le souligne Nietzsche, que Rousseau distingue deux hommes au cœur de l'homme moderne : *l'homme de la nature*, étouffé sous *l'homme de la culture*. C'est en quoi se situe, entre les deux philosophes, un terrain commun avec la différence essentielle que l'homme de la nature est, chez Nietzsche, dionysiaque, tandis que celui de Rousseau a été présenté, sous l'effet de l'idéologie du XVIIIe siècle, comme « idyllique ».

8 Fêté dans les salons en France comme en Angleterre, Voltaire fut souvent puni pour ses impertinences : c'est ainsi qu'il fut emprisonné à la Bastille en 1726. Après la publication de ses *Lettres philosophiques sur les Anglais* (1734), il dut trouver refuge dans le château de Cirey, en Lorraine. Toutefois, Voltaire se trouva réconcilié avec Louis XV grâce à ses succès littéraires. En correspondance avec Frédéric II de Prusse, il fut invité par le monarque (1750-1754), mais il irrita ce dernier et fut contraint de rentrer... non sans lui voler son recueil de poèmes ! Aussi n'est-ce qu'après bien des péripéties diverses que Voltaire put enfin s'installer en 1758 dans le domaine de Ferney, en France, pour y jouir d'un grand prestige intellectuel : il était d'une activité remarquable, s'occupant à correspondre avec toute l'Europe, composant tragédies, poèmes philosophiques, contes et épîtres. De Voltaire, on peut dire sans se tromper qu'il s'employait, sinon directement à préparer une « révolution », du moins très énergiquement à combattre la tyrannie dogmatique : la formule précise « Ecrasons l'infâme » est de Voltaire, « l'infâme » étant le dogmatisme en général et le dogmatisme religieux en particulier.

9 Cette conception d'un gouvernement, qui serait l'instrument de la volonté du peuple conçu comme souverain unique, est typiquement celle de Rousseau : elle est parfaitement explicitée dans le premier livre du *Contrat social* (1762).

10 Allusion aux voyages de Platon chez Denys l'Ancien et ensuite chez Denys le Jeune, à la cour du roi de Sicile.

11 Référence à *La République* dont la « cité idéale » sacrifie l'individu à l'Etat au bénéfice d'un communisme particulier qui crée les classes sociales et supprime les familles.

12 Cf. Thucydide, *Histoire*, II, 35-46. Voir § 37 : « Notre constitution n'a rien à envier aux lois des peuples voisins : elle leur sert de modèle plutôt qu'elle ne les imite. Son nom, comme c'est l'intérêt, non de quelques-uns, mais du plus grand nombre qu'elle se propose, est : démocratie. Dans les différends entre les particuliers, tous, suivant les lois, jouissent de l'égalité : la constitution ne s'accorde qu'à celui qui se distingue par quelque mérite ; et si l'on obtient de la république des

honneurs, c'est par des vertus, et non par un privilège » (*op. cit.*, p. 104-105). Sur Thucydide, voir les notes 51, 120, 131.

13 Jésus-Christ, « l'homme le plus digne d'amour », et Spinoza, « le sage le plus intègre », sont également juifs, ainsi que de nombreux savants et médecins, amis des Lumières. Tous, ils appartiennent au peuple qui a eu la destinée la plus tragique. Le grand mérite du judaïsme, nous dit Nietzsche, est d'avoir réoccidentalisé l'Occident qui avait été orientalisé par le christianisme – donc d'avoir continué l'histoire grecque. Peut-il y avoir de la part de Nietzsche meilleur éloge des Juifs ?

14 Par le titre de cet aphorisme, Nietzsche paraphrase le sous-titre « vices privés, vertus publiques » de la *Fable des Abeilles* de Bernard de Mandeville (1670-1733) : *The Fable of the Bees, or Private Vices made Public Benefits* (1723).

CHAPITRE IX

L’HOMME AVEC LUI-MÊME

483

ENNEMIS DE LA VÉRITÉ. – Les convictions sont des ennemis de la vérité plus dangereux que les mensonges.

484

MONDE RENVERSÉ. – On critique plus sévèrement un penseur quand il émet une proposition qui nous est désagréable ; et pourtant il serait plus raisonnable de le faire quand sa proposition nous est agréable.

485

HOMME DE CARACTÈRE. – Un homme paraît plus souvent avoir du caractère parce qu’il suit toujours son tempérament que parce qu’il suit toujours ses principes.

486

LA SEULE CHOSE QUI SOIT NÉCESSAIRE. – Une seule chose est nécessaire à avoir : ou bien un esprit léger de nature ou bien un esprit rendu léger par l’art et la science.

487

LA PASSION POUR DES CHOSES. – Qui met sa passion à des choses (sciences, bien de l’Etat, intérêts de la civilisation, arts) enlève beaucoup d’ardeur à sa passion envers les personnes (même si ce sont des représentants de ces choses, comme

des hommes d'Etat, des philosophes, des artistes sont représentants de leurs créations).

488

LE REPOS DANS L'ACTION. – Comme une chute d'eau en jaillissant devient plus lente et plus aérienne, ainsi d'ordinaire le grand homme accomplit l'action avec *plus* de calme que ne le laissait attendre son désir orageux avant l'action.

489

PAS TROP PROFONDÉMENT. – Les personnes qui ont embrassé une cause dans toute sa profondeur lui restent rarement fidèles à jamais. Justement, elles ont mis au jour la profondeur. Il y a toujours beaucoup de mauvais à voir.

490

ILLUSION DES IDÉALISTES. – Tous les idéalistes s'imaginent que les causes qu'ils servent sont essentiellement meilleures que toutes les autres causes du monde, et ne veulent pas croire que si leur cause doit un tant soit peu réussir, elle a besoin précisément du même fumier puant qui est nécessaire à toutes les autres entreprises humaines.

491

OBSERVATION DE SOI-MÊME. – L'homme est très bien défendu contre lui-même, contre tout espionnage et tout siège mené par lui-même ; il ne peut d'ordinaire apercevoir de lui-même guère plus que ses ouvrages extérieurs. La citadelle proprement dite lui est inaccessible, même invisible, à moins que des amis et des ennemis ne jouent les traîtres et ne l'y introduisent par un chemin dérobé.

492

LA BONNE FONCTION. – Les hommes exercent rarement une fonction dont ils ne croient ou ne se persuadent qu'elle est foncièrement plus importante que toutes

les autres. Il en va de même pour les femmes en ce qui concerne leurs amants.

493

NOBLESSE DE PENSÉE. – La noblesse de pensée consiste pour une grande part en bon cœur et en défaut de méfiance, et contient ainsi précisément ce sur quoi les hommes intéressés au succès, et qui réussissent, aiment à passer avec des airs de supériorité et de raillerie.

494

BUTS ET VOIES. – Nombreux sont opiniâtres en ce qui touche la voie une fois prise, peu en ce qui touche le but.

495

CE QUI INDIGNE DANS UNE MANIÈRE DE VIVRE PARTICULIÈRE. – Tous les régimes de vie très particuliers soulèvent les gens contre qui les embrasse ; par la conduite extraordinaire dont celui-ci fait son apanage ils se sentent rabaissés : des êtres communs.

496

PRIVILÈGE DE LA GRANDEUR. – C’est le privilège de la grandeur de procurer beaucoup de bonheur par des dons minimes.

497

NOBLE SANS LE VOULOIR. – L’homme se comporte noblement sans le vouloir, quand il s’est accoutumé à ne vouloir rien des hommes et à leur donner toujours.

498

CONDITION DE L’HÉROÏSME. – Si quelqu’un veut devenir un héros, il faut qu’au préalable le serpent soit devenu dragon, sinon il lui manque son ennemi légitime.

499

AMI. – Le partage des joies, non des souffrances, fait l'ami.

500

UTILISER LE FLUX ET LE REFLUX. – En vue de la connaissance, il faut savoir utiliser ce courant intérieur qui nous porte vers une chose, et à son tour celui qui, après un temps, nous en éloigne.

501

SE COMPLAIRE À SOI-MÊME. – On dit « se complaire à une chose », mais c'est en réalité se complaire à soi-même par le moyen de cette chose.

502

LE MODESTE. – Qui est modeste à l'égard des personnes, en montre d'autant plus de prétention à l'égard des choses (cité, Etat, société, temps, humanité). C'est sa vengeance.

503

ENVIE ET JALOUSIE. – Envie et jalousie sont les parties honteuses de l'âme humaine. La comparaison peut sans doute se continuer.

504

LE PLUS NOBLE DES HYPOCRITES. – Ne pas du tout parler de soi, c'est une très noble hypocrisie.

505

DÉPIT. – Le dépit est une maladie corporelle qui n'est nullement supprimée du seul fait que la cause du dépit soit écartée par après.

506

REPRÉSENTANTS DE LA VÉRITÉ. – Ce n’est pas quand il est dangereux de dire la vérité qu’elle trouve le plus rarement des représentants, mais lorsque c’est ennuyeux.

507

PLUS FÂCHEUX ENCORE QUE DES ENNEMIS. – Les personnes chez lesquelles nous n’avons pas la conviction de trouver une attitude sympathique en toutes circonstances, tandis que nous sommes obligés par quelque motif (par exemple la reconnaissance) de conserver de notre côté l’apparence d’une sympathie absolue, tourmentent notre imagination beaucoup plus que nos ennemis.

508

LA PLEINE NATURE. – Si nous nous trouvons tellement à l’aise dans la pleine nature, c’est qu’elle n’a pas d’opinion sur nous.

509

CHACUN SUPÉRIEUR EN UNE CHOSE. – Dans les relations du monde civilisé, chacun se sent supérieur à tout autre en une chose au moins ; c’est là-dessus que repose la bienveillance générale, parce que toute personne peut à l’occasion rendre service et, par conséquent, accepter sans honte un service.

510

MOTIF DE CONSOLATION. – Lors d’un décès, on a le plus souvent besoin de motifs de consolation, non pas tant pour adoucir la vivacité de sa douleur que pour avoir une excuse de se sentir consolé si facilement.

511

LA FIDÉLITÉ AUX CONVICTIONS. – Qui a beaucoup à faire garde ses convictions

et positions générales presque immuablement. – De même, tout homme qui travaille au service d'une idée : il n'éprouvera plus jamais l'idée elle-même, il n'en a plus le temps ; que dis-je ? il est contre son intérêt de la tenir encore pour discutable.

512

MORALITÉ ET QUANTITÉ. – La moralité supérieure d'un homme en comparaison avec celle d'un autre ne consiste souvent qu'en ce que ses fins sont quantitativement plus grandes. L'autre est retenu en bas par le fait de s'occuper de petitesses dans un cercle étroit.

513

LA VIE, FRUIT DE LA VIE. – L'homme a beau s'étendre tant qu'il veut par sa connaissance, apparaître aussi objectivement qu'il veut ; à la fin, il n'en retire toujours que sa propre biographie.

514

LA NÉCESSITÉ D'AIRAIN. – La nécessité d'airain est une chose dont les hommes s'aperçoivent, au cours de l'histoire, qu'elle n'est ni d'airain ni nécessaire.

515

TIRÉ DE L'EXPÉRIENCE. – L'absurdité d'une chose n'est pas une raison contre son existence, c'en est plutôt une condition.

516

VEUVE. – Plus personne ne meurt aujourd'hui des vérités mortelles ; il y a trop de contrepoisons.

517

VUE FONDAMENTALE. – Il n’y a pas d’harmonie préétablie entre le progrès de la vérité et le bien de l’humanité.

518

DESTINÉE HUMAINE. – Qui pense un peu profond sait bien qu’il aura toujours tort, qu’il agisse et juge comme il veut.

519

LA VÉRITÉ CIRCÉ. – De bêtes, l’erreur a fait des hommes. La vérité serait-elle en état de refaire de l’homme une bête ?

520

DANGER DE NOTRE CIVILISATION. – Nous sommes d’un temps dont la civilisation est en danger de périr par les moyens de civilisation.

521

GRANDEUR SIGNIFIE DIRECTION. – Aucun cours d’eau n’est par lui-même grand et riche ; c’est de recevoir et d’emmener tant d’affluents secondaires qui le rend tel. Il en est de même de toutes les grandeurs de l’esprit. Il s’agit seulement qu’un individu imprime la direction, qu’ensuite tant d’affluents suivront nécessairement, et pas du tout qu’il soit lui-même dès le commencement pauvre ou riche de dons naturels.

522

CONSCIENCE. – Les hommes qui parlent de leur importance pour l’humanité ont une conscience faible à l’égard de la justice bourgeoise commune dans le maintien des engagements, des promesses.

523

VOULOIR ÊTRE AIMÉ. – L'exigence d'être aimé est la plus grande des prétentions.

524

MÉPRIS DES HOMMES. – L'indice le moins équivoque de mépris des hommes est qu'on ne donne à chacun de valeur que comme moyen d'atteindre *sa* propre fin, ou point du tout.

525

ADHÉRENTS PAR CONTRADICTION. – Celui qui a porté les hommes à la fureur contre lui a toujours gagné un parti en sa faveur.

526

OUBLIER SES AVENTURES. – Qui pense beaucoup, et pense pratiquement, oublie facilement ses propres aventures, mais non pas aussi les idées qu'elles ont évoquées.

527

TENIR À UNE OPINION. – L'un tient à son opinion, parce qu'il s'imagine y être arrivé de lui-même, l'autre parce qu'il l'a apprise avec peine et est fier de l'avoir comprise : tous deux, en conséquence, par vanité.

528

REDOUTER LA LUMIÈRE. – La bonne action redoute la lumière aussi anxieusement que la mauvaise : l'une craint que la révélation n'amène la douleur (sous forme de châtiment), l'autre que la révélation ne fasse évanouir le contentement (c'est ce pur contentement de soi-même, qui cesse aussitôt qu'une satisfaction de vanité vient s'y adjoindre).

529

LA LONGUEUR DE LA JOURNÉE. – Quand on a beaucoup de choses à y mettre, la journée a cent poches.

530

GÉNIE TYRANNIQUE. – Lorsque, dans une âme, un plaisir incoercible à se conduire en tyran s'éveille et ne cesse d'entretenir le feu, alors un talent même médiocre (chez les politiques, les artistes) devient peu à peu une force naturelle presque irrésistible.

531

LA VIE DE L'ENNEMI. – Qui vit de combattre un ennemi a intérêt à le laisser en vie.

532

PLUS CONSIDÉRABLE. – On prend la chose obscure non expliquée pour plus considérable que la chose claire expliquée.

533

ÉVALUATION DES SERVICES RENDUS. – NOUS apprécions les services que quelqu'un nous rend d'après la valeur qu'il y attache, non d'après celle qu'ils ont pour nous.

534

INFORTUNE. – La distinction qu'on trouve dans l'infortune (comme si c'était un signe de platitude, de manque d'ambition, de vulgarité, que de se sentir heureux) est si grande que si l'on dit à quelqu'un : « Mais que vous êtes heureux ! », il proteste ordinairement.

535

IMAGINATION DE L’INQUIÉTUDE. – L’imagination de l’inquiétude est ce méchant gnome à figure de singe qui saute encore sur le dos de l’homme, juste alors qu’il a déjà le plus à porter.

536

AVANTAGE D’ADVERSAIRES INSIPIDES. – On ne reste parfois fidèle à une cause que parce que ses adversaires ne cessent pas d’être insipides.

537

PRIX D’UNE PROFESSION. – Une profession éloigne les pensées ; en cela réside sa grande bénédiction. Car elle est un rempart derrière lequel on peut légitimement se retirer quand les soucis et les soins de toute sorte viennent nous assaillir.

538

TALENT. – Le talent de plus d’un homme apparaît moindre qu’il n’est, lorsqu’il s’est toujours mis à de trop grosses tâches.

539

JEUNESSE. – La jeunesse est désagréable ; car, à cet âge, il n’est pas possible ou pas raisonnable d’être productif en quelque sens que ce soit.

540

POUR DE GRANDES FINS. – Celui qui se propose ouvertement de grandes fins et, par la suite, se rend compte en secret qu’il est trop faible pour elles, n’a d’ordinaire pas assez de force non plus pour y renoncer ouvertement, et devient alors inévitablement hypocrite.

541

DANS LE COURANT. – De fortes eaux entraînent avec elles beaucoup de cailloux

et de broussailles, de forts esprits beaucoup de têtes sottes et brouillées.

542

DANGERS DE L'AFFRANCHISSEMENT D'ESPRIT. – A l'affranchissement d'esprit sérieusement raisonné d'un homme, ses passions et ses appétits aussi espèrent en secret découvrir leur avantage.

543

INCARNATION DE L'ESPRIT. – Quand un homme pense beaucoup et prudemment, ce n'est pas seulement son visage, mais aussi son corps, qui prend un air de prudence.

544

MAL VOIR ET MAL ENTENDRE. – Qui voit peu voit toujours trop peu ; qui entend mal entend toujours quelque chose de trop.

545

CONTENTEMENT DE SOI-MÊME DANS LA VANITÉ. – L'homme vain ne veut pas tant se distinguer que se sentir distingué, c'est pourquoi il ne repousse aucun moyen de se tromper et de se duper soi-même. Ce n'est pas l'opinion des autres, mais son opinion sur leur opinion qui lui tient à cœur.

546

VAIN PAR EXCEPTION. – L'homme qui pour l'ordinaire se suffit à lui-même est par exception vain et accessible à la gloire et aux louanges, lorsqu'il est malade de corps. C'est que dans la mesure où il est en train de se perdre, il doit chercher à se rendre à l'extérieur, dans une opinion étrangère.

547

LES « SPIRITUELS ». – Celui-là n'a point d'esprit, qui cherche l'esprit.

548

AVIS AUX CHEFS DE PARTI. – Quand on peut amener les gens à se déclarer ouvertement pour quelque chose, on les a, la plupart du temps, amenés aussi par là à se déclarer pour elle intérieurement ; ils veulent désormais être trouvés conséquents.

549

MÉPRIS. – Etre méprisé par d'autres est plus sensible à l'homme que de l'être par soi-même.

550

LACET DE LA GRATITUDE. – Il y a des âmes serviles qui poussent si loin la reconnaissance des services rendus qu'elles s'étranglent elles-mêmes avec le lacet de la gratitude.

551

TRUC DE PROPHÈTE. – Pour deviner à l'avance les façons d'agir d'hommes ordinaires, il faut admettre qu'ils font toujours la moindre dépense d'esprit pour se libérer d'une situation désagréable.

552

L'UNIQUE DROIT DE L'HOMME. – Qui se sépare de la tradition est la victime de l'extraordinaire ; qui reste dans la tradition en est l'esclave. C'est toujours à sa perte qu'on s'achemine dans les deux cas.

553

AU-DESSOUS DE L'ANIMAL. – Quand l'homme éclate de rire, il surpasse tous les

animaux par sa vulgarité.

554

DEMI-SCIENCE. – Celui qui parle un peu une langue étrangère y prend plus de joie que celui qui la parle bien. Le plaisir est chez le demi-savant.

555

SERVIABILITÉ DANGEREUSE. – Il y a des gens qui veulent rendre la vie pénible aux hommes sans autre raison que de leur offrir par après leur recette pour soulager la vie, par exemple leur christianisme.

556

ZÈLE ET CONSCIENCE. – Zèle et conscience sont souvent antagonistes, en ce que le zèle veut prendre les fruits verts de l'arbre, mais que la conscience les y laisse prendre trop longtemps, jusqu'à ce qu'ils tombent et s'écrasent.

557

SUSPECTER. – Les hommes qu'on ne peut pas souffrir, on cherche à se les rendre suspects.

558

LES CIRCONSTANCES MANQUENT. – Beaucoup de gens attendent toute leur vie l'occasion d'être bons *à leur manière.*

559

MANQUE D'AMIS. – Le manque d'amis fait conclure à l'envie ou à la prétention. Plus d'un ne doit ses amis qu'à la circonstance heureuse qui fait qu'il n'a pas d'occasion d'envie.

560

DANGER DANS LA PLURALITÉ. – Avec un talent de plus, on est souvent sur un pied moins sûr qu'avec un talent de moins : de même que la table se tient mieux sur trois que sur quatre pieds.

561

SERVIR DE MODÈLE AUX AUTRES. – Qui veut donner un bon exemple doit ajouter à sa vertu un grain de folie : alors on imite et l'on s'élève en même temps au-dessus de ce qu'on imite, – ce que les hommes aiment.

562

SERVIR DE PLASTRON. – Les mauvais propos d'autrui sur nous ne s'adressent souvent pas proprement à nous, mais sont l'expression d'un dépit, d'une maussaderie provenant de raisons tout autres.

563

FACILEMENT RÉSIGNÉ. – On souffre peu de souhaits inexaucés, si l'on a exercé son imagination à enlaidir le passé.

564

EN DANGER. – On est le plus en danger d'être écrasé lorsqu'on vient d'esquiver une voiture.

565

SELON LA VOIX LE RÔLE. – Celui qui est forcé de parler plus haut qu'il n'y est habitué (comme devant un demi-sourd ou devant un grand auditoire) exagère ordinairement les choses qu'il doit communiquer. – Plus d'un devient conspirateur, colporteur de calomnies, intrigant, uniquement parce que sa voix se prête surtout bien au chuchotement.

566

AMOUR ET HAINE. – L’amour et la haine ne sont pas aveugles, mais aveuglés par le feu qu’ils portent avec eux.

567

ATTAQUÉ AVEC AVANTAGE. – Les hommes qui ne peuvent rendre complètement clairs au monde leurs services cherchent à s’attirer une forte hostilité. Ils ont alors la consolation de penser que celle-ci se met au travers de leurs services et de leurs reconnaissances – et que beaucoup d’autres ont la même opinion : chose très avantageuse pour l’estime qu’on fait d’eux.

568

CONFESSION. – On oublie sa faute quand on l’a confessée à un autre, mais d’ordinaire l’autre ne l’oublie pas.

569

CONTENTEMENT DE SOI-MÊME. – La toison d’or du contentement de soi-même garantit contre les horions, mais non contre les coups d’épingle.

570

OMBRE DANS LA FLAMME. – La flamme n’est pas aussi lumineuse pour elle-même que pour les autres qu’elle éclaire : de même aussi le sage.

571

OPINIONS PROPRES. – La première opinion qui nous arrive quand on nous interroge à l’improviste sur une chose n’est d’ordinaire pas la nôtre, mais seulement l’opinion courante qui appartient à notre caste, notre situation, notre origine : les opinions propres émergent rarement à la surface.

572

ORIGINE DU COURAGE. – L'homme ordinaire est courageux et invulnérable comme un héros, lorsqu'il ne voit pas le péril, qu'il n'a pas d'yeux pour lui. Au rebours, le héros porte son unique point vulnérable au dos, donc là où il n'a point d'yeux.

573

DANGER DANS LE MÉDECIN. – Il faut être né pour son médecin, autrement on périt par son médecin.

574

VANITÉ MIRACULEUSE. – Qui par trois fois a prophétisé le temps avec assurance, et a réussi, au fond de son âme croit un peu à son don prophétique. Nous admettons le miraculeux, l'irrationnel, quand il flatte notre estime de nous-mêmes.

575

PROFESSION. – Une profession est l'épine dorsale de la vie.

576

DANGER DE L'INFLUENCE PERSONNELLE. – Celui qui sait qu'il exerce sur un autre une grande influence intérieure doit lui laisser la bride sur le cou, et même le voir volontiers lui résister à l'occasion et lui-même l'y amener : sinon, il se fera inévitablement un ennemi.

577

ADMETTRE SON HÉRITIER. – Qui a fondé quelque chose de grand dans une pensée désintéressée songe à se procurer des héritiers pour elle. C'est le signe d'une nature tyrannique et sans noblesse de voir dans tous les héritiers possibles

de son œuvre des adversaires et de vivre toujours en état de défense contre eux.

578

DEMI-SCIENCE. – La demi-science est plus triomphante que la science complète : elle voit les choses plus simples qu'elles ne sont, et par là fait son opinion plus compréhensible et plus convaincante.

579

INAPTE À ÊTRE HOMME DE PARTI. – Qui pense beaucoup n'est pas apte à être homme de parti : il fait trop tôt passer sa pensée à travers le parti.

580

MAUVAISE MÉMOIRE. – L'avantage de la mauvaise mémoire est qu'on jouit plusieurs fois des mêmes choses pour la première fois.

581

SE FAIRE DE LA PEINE. – Le manque de scrupule de la pensée est souvent le signe d'une disposition intérieure inquiète qui cherche à s'étourdir.

582

MARTYR. – L'adepte d'un martyr souffre plus que le martyr.

583

VANITÉ RETARDATAIRE. – La vanité de beaucoup de gens qui n'auraient pas besoin d'être vains est une habitude, gardée et devenue grande, qui date du temps où ils n'avaient pas encore le droit de croire en eux, et ne faisaient que mendier la petite monnaie de cette croyance auprès d'autrui.

584

PUNCTUM SALIENS DE LA PASSION. – Celui qui est en passe d'entrer en colère ou dans une passion d'amour violente, atteint un point où l'âme est pleine comme un tonneau ; toutefois, il faut encore le surcroît d'une goutte d'eau, de la bonne volonté pour la passion (que l'on nomme d'ordinaire aussi la mauvaise volonté). Il ne faut que ce petit grain, alors le tonneau déborde.

585

PENSÉE DE MAUVAISE HUMEUR. – Il en est des hommes comme des tas de charbons dans la forêt. Ce n'est que lorsque les jeunes gens ont flambé et sont carbonisés comme ceux-là, qu'ils deviennent *utiles.* Tant qu'ils brûlent et fument, ils sont peut-être plus intéressants, mais inutiles et trop souvent incommodes. – L'humanité emploie sans compter tous les individus comme combustible pour chauffer ses grandes machines : mais pourquoi donc les machines, si tous les individus (c'est-à-dire l'humanité) ne sont bons qu'à les entretenir ? Des machines qui sont leur fin à elle-mêmes, est-ce là *l'umana commedia*[1] ?

586

LA PETITE AIGUILLE DE LA VIE. – La vie se compose de rares instants isolés d'une extrême importance et d'intervalles, en nombre infini, dans lesquels c'est tout au plus si les ombres de ces instants planent autour de nous. L'amour, le printemps, toute belle mélodie, la montagne, la lune, la mer – tout ne parle qu'une fois pleinement au cœur : s'il arrive qu'ils prennent la parole tout à fait. Car beaucoup de gens n'ont pas même ces instants et sont eux-mêmes des intervalles et des pauses dans la symphonie de la vie réelle.

587

ASSAILLIR OU ENVAHIR. – Nous commettons souvent la faute de traiter en ennemi une tendance, un parti ou une époque, parce que nous n'arrivons par hasard qu'à voir leur côté extérieur, leur étiolement ou les « défauts de leurs qualités », qui y sont nécessairement attachés – peut-être, parce que nous y avons nous-mêmes principalement participé. Alors, nous leur tournons le dos et cherchons une direction opposée ; mais le meilleur serait de rechercher les bons

côtés importants ou de les créer en soi-même. Il est vrai qu'il faut un regard plus fort et une volonté meilleure pour faire progresser ce qui se fait, et n'est point achevé, que pour le pénétrer et le renier dans son imperfection.

588

MODESTIE. – Il y a une modestie vraie (qui est de reconnaître que nous ne sommes pas notre propre ouvrage) ; et elle convient bien sans doute au grand esprit, parce qu'il peut justement comprendre l'idée de pleine irresponsabilité (même pour le bien qu'il crée). L'immodestie du grand homme n'est pas odieuse en ce qu'il sent sa force, mais parce qu'il ne veut éprouver sa force qu'en blessant les autres, en les traitant en maître et en observant jusqu'à quel point ils le tolèrent. Ordinairement, cela démontre même le manque de sentiment assuré de sa force et fait douter de sa grandeur. Ne fût-ce qu'au point de vue de l'habileté, en ce sens l'immodestie est fort à déconseiller.

589

LA PREMIÈRE PENSÉE DE LA JOURNÉE. – Le meilleur moyen de bien commencer chaque journée est : de réfléchir, à son réveil, si l'on ne peut pas ce jour-là faire plaisir au moins à quelqu'un. Si cela pouvait être admis pour remplacer l'habitude religieuse de la prière, les autres hommes auraient un avantage à ce changement.

590

LA PRÉTENTION, MOYEN ULTIME DE CONSOLATION. – Si l'on se rend compte d'un insuccès, de son insuffisance intellectuelle, de sa maladie, en y voyant le sort où l'on était prédestiné, l'épreuve que l'on doit subir, ou le châtiment d'une faute intérieure, on se rend ainsi son propre être plus intéressant et l'on s'élève par la pensée au-dessus de ses semblables. Le pécheur orgueilleux est une figure connue dans toutes les sectes cléricales.

591

VÉGÉTATION DU BONHEUR. – Tout près de la douleur du monde et souvent sur

son sol volcanique, l'homme a aménagé son petit jardin de bonheur. Que l'on considère la vie avec l'œil de l'homme qui ne veut que la connaissance de son être, ou de celui qui s'abandonne et se résigne, ou de celui qui prend son plaisir à la difficulté vaincue – partout on trouve quelque bonheur poussé à côté de l'infortune – et d'autant plus de bonheur que le sol est plus volcanique, – il serait seulement ridicule de dire que par ce bonheur la souffrance elle-même est justifiée.

592

LA ROUTE DES ANCÊTRES. – Il est raisonnable que quelqu'un perfectionne en lui-même le talent pour lequel son père ou son grand-père ont dépensé leur peine, au lieu de se mettre à son tour à quelque chose de nouveau : faute de quoi, il se refuse la possibilité d'arriver à la perfection dans quelque matière que ce soit. C'est pourquoi le proverbe dit : « Par quelle route dois-tu chevaucher ? – Par celle de tes ancêtres. »

593

VANITÉ ET AMBITION ÉDUCATRICES. – Aussi longtemps qu'un homme n'est pas devenu l'instrument de l'intérêt général des hommes, l'ambition peut le tourmenter ; mais si son but est atteint, s'il travaille par nécessité comme une machine pour le bien de tous, alors la vanité peut venir ; elle l'humanisera en détail, le rendra plus sociable, plus supportable, plus indulgent, alors que l'ambition a achevé en lui le gros œuvre (le rendre utile).

594

NOVICES EN PHILOSOPHIE. – Vient-on de recevoir la sagesse d'un philosophe, on s'en va par les rues avec le sentiment d'être réformé et devenu un grand homme ; car on ne trouve que des gens qui ne connaissent pas cette sagesse, par conséquent on a sur tout une nouvelle décision inconnue à proposer : parce qu'on reconnaît un Code, on pense dès lors pouvoir se poser aussi en juge.

595

PLAIRE EN DÉPLAISANT. – Ceux qui préfèrent choquer, et par là déplaire, désirent la même chose que ceux qui veulent ne pas choquer et plaire, seulement à un degré supérieur et indirectement, par l'intermédiaire d'une étape qui les éloigne en apparence de leur but. Ils veulent l'influence et la puissance, et pour cette raison montrent leur supériorité, même si elle est ressentie désagréablement ; car ils savent que celui qui est enfin parvenu à la puissance plaît presque en tout ce qu'à fait et dit, et que là même où il déplaît, il a encore malgré tout l'air de plaire. – L'esprit libre aussi, et de même le croyant, veulent la puissance afin de plaire un jour par elle ; si, à cause de leur théorie, un mauvais destin, persécution, prison, supplice, les menace, ils prennent plaisir à la pensée que de cette façon leur théorie se gravera dans l'humanité par le fer et le feu ; ils l'acceptent comme un moyen douloureux mais efficace, bien qu'agissant tardivement, d'arriver encore malgré tout à la puissance.

596

CASUS BELLI ET ANALOGUES. – Le prince qui, une fois la décision prise de faire la guerre au voisin, invente un *casus belli*, ressemble au père qui substitue à un enfant une mère qui désormais doit passer pour telle. Et n'est-il pas vrai que presque tous les motifs ouvertement donnés de nos actions sont de telles mères substituées ?

597

PASSION ET DROIT. – Personne ne parle plus passionnément de son droit que celui qui, au fond de l'âme, a un doute sur son droit. En tirant la passion de son côté, il veut étourdir la raison et son doute : ainsi, il gagne la bonne conscience et, avec elle,. le succès auprès des autres hommes.

598

ARTIFICE DE L'ABSTINENT. – Qui proteste contre le mariage, à la manière des prêtres catholiques, cherchera à l'entendre dans sa conception la plus basse, la plus vulgaire. De même, qui repousse l'estime de ses contemporains, en saisira l'idée d'une façon basse ; il se facilite ainsi l'abstinence et la résistance. Au reste, qui se refuse beaucoup de choses en gros s'accordera facilement de

l'indulgence en détail. Il serait possible que celui qui s'est élevé au-dessus de l'approbation des contemporains, ne voulût pas pour cela se refuser la satisfaction de petites vanités.

599

ÂGE DE LA PRÉTENTION. – C'est entre la vingt-sixième et la trentième année que s'étend chez les hommes de talent la période de la prétention ; c'est le temps de la maturité première avec un fort reste d'acidité. On réclame à raison de ce qu'on sent en soi, d'hommes qui n'en voient rien ou peu, l'honneur et le respect, et l'on se venge de ce qu'ils font défaut, par ce regard, ce geste de prétention, ce son de voix, qu'une oreille et qu'un œil fins reconnaissent dans toutes les productions de cet âge, que ce soient poèmes, philosophies, ou peintures et musique. Les hommes d'expérience plus âgés en sourient et songent avec émotion à ce bel âge de la vie où l'on se fâche contre la destinée de ce qu'on *est* tant et *paraît* si peu. Plus tard, on *paraîtra* réellement plus, – mais on a perdu la ferme conviction d'être beaucoup ; qu'on reste donc toute sa vie fou incorrigible de vanité.

600

ILLUSOIRE ET POURTANT UTILE. – Comme pour côtoyer un précipice ou franchir un ruisseau profond sur une poutre, on a besoin d'un garde-fou, non pour s'y retenir, – car il se briserait aussitôt avec l'homme – mais pour donner à l'œil l'idée de la sécurité : de même, on a besoin, à ses débuts, de personnes qui nous rendent inconsciemment le service de ce garde-fou. Il est vrai qu'elles ne nous aideraient pas si nous voulions réellement nous appuyer sur elles dans un grand danger, mais elles donnent l'impression tranquillisante de la protection dans le voisinage (par exemple : pères, maîtres, amis, tels qu'ils sont en effet tous les trois d'ordinaire).

601

APPRENDRE À AIMER. – Il faut apprendre à aimer, apprendre à être bon, et cela dès la jeunesse ; si l'éducation et le sort ne nous donnent pas l'occasion de nous exercer à ces sentiments, notre âme devient sèche et même impropre à l'intelligence de toutes ces tendres inventions d'hommes aimants. De même, la

haine doit être apprise et nourrie si l’on veut être un bon haïsseur : sinon le germe en mourra aussi peu à peu.

602

LES RUINES SERVANT DE PARURE. – Tels qui passent par beaucoup de transformations d’esprit conservent quelques idées et habitudes d’états antérieurs, lesquelles alors se dressent dans leur pensée et leur conduite nouvelle comme un fragment d’antiquité inexplicable et de muraille grise : souvent par l’ornement de tout le paysage.

603

AMOUR ET RESPECT. – L’amour désire, la crainte évite. A cela tient que l’on ne peut être ensemble aimé et respecté par la même personne, du moins dans le même temps. Car celui qui respecte reconnaît la puissance, c’est-à-dire qu’il la craint ; son état est une crainte respectueuse. Mais l’amour ne reconnaît aucune puissance, rien qui sépare, distingue, établisse supériorité et infériorité de rang. C’est parce qu’il ne respecte pas que les hommes ambitieux ont, en secret ou ouvertement, de la répugnance contre le fait d’être aimés.

604

PRÉJUGÉ ET FAVEUR DES HOMMES FROIDS. – Les hommes qui prennent feu aisément se refroidissent vite, et sont par là peu sûrs en général. C’est pourquoi il y a, pour ceux qui sont toujours froids ou se posent comme tels, ce préjugé favorable que ce sont des hommes particulièrement dignes de confiance et sûrs : on les confond avec ceux qui prennent feu lentement et se consument longtemps.

605

LE DANGER DES OPINIONS LIBRES. – Le léger contact avec des opinions libres procure une excitation, une sorte de cri de joie ; si on lui donne davantage, on commence à frotter les endroits jusqu’à ce qu’enfin il se produise une plaie ouverte et douloureuse : c’est-à-dire jusqu’à ce que l’opinion libre commence à nous troubler, à nous torturer dans l’orientation de notre existence, dans nos

rapports sociaux.

606

DÉSIR D'UNE PROFONDE DOULEUR. – La passion laisse, quand elle est passée, un regret obscur d'elle-même, et nous jette encore, tandis qu'elle disparaît, un regard séducteur. Il faut bien qu'il y ait une sorte de plaisir à être frappé de ses fouets. Les sentiments médiocres paraissent vides en comparaison ; on aime, à ce qu'il paraît, encore mieux le déplaisir violent que le plaisir plat.

607

MAUVAISE HUMEUR CONTRE LES AUTRES ET CONTRE LE MONDE. – Lorsque, comme si souvent, nous mettons notre mauvaise humeur au compte d'autrui, tandis que nous la sentons réellement s'adresser à nous, nous nous efforçons, au fond, d'embrumer et d'abuser notre jugement ; nous voulons motiver cette mauvaise humeur *a posteriori,* par les bévues, les défauts des autres, et nous perdre ainsi de vue nous-mêmes. – Les hommes d'une religion stricte, qui sont contre eux-mêmes des juges impitoyables, sont en même temps ceux qui ont dit le plus de mal de l'humanité : un saint qui garde pour lui les péchés et pour les autres les vertus n'a jamais existé ; pas plus que celui qui, suivant le prétexte de Bouddha[2], cache aux gens ce qu'il a de bien et ne laisse voir que ce qu'il a de mauvais.

608

CAUSE ET EFFET CONFONDUS. – Nous cherchons inconsciemment les principes et les opinions théoriques qui sont appropriés à notre tempérament, si bien qu'à la fin il semble que ce soient les principes et les théories qui aient créé notre caractère. Notre pensée et notre jugement sont censés, après coup, d'après les apparences, être la cause de notre être : mais dans le fait c'est *notre* être qui est cause que nous pensons et jugeons de telle ou telle manière. – Et qu'est-ce qui nous détermine à cette comédie presque inconsciente ? L'indolence et le laisser-aller, et, non pour la moindre part, le désir de la vanité d'être trouvé logique d'un bout à l'autre, uniforme en être et en pensée ; car cela procure de la considération, donne de la confiance et de la puissance.

609

ÂGE ET VÉRITÉ. – Les jeunes gens aiment l'intéressant et le singulier, peu importe à quel point il est vrai ou faux. Les esprits plus mûrs aiment, de la vérité, ce qu'il y a en elle d'intéressant et de singulier. Les cerveaux bien mûris enfin aiment la vérité, même dans les choses où elle apparaît nue et simple et cause à l'homme vulgaire de l'ennui, parce qu'ils ont observé que la vérité a coutume de dire, avec l'air de la simplicité, ce qu'elle possède de plus élevé en esprit.

610

LES HOMMES, MAUVAIS POÈTES. – Tout comme les mauvais poètes, dans la seconde partie du vers, cherchent l'idée pour la rime, de même les hommes, devenus plus inquiets dans la seconde partie de la vie ont alors coutume de chercher les actions, les situations, les relations, qui cadrent avec celles de leur vie antérieure, en sorte qu'extérieurement tout soit d'accord ; mais leur vie n'est plus dominée et toujours à nouveau déterminée par une pensée forte, celle-ci est remplacée par l'intention de trouver une rime.

611

ENNUI ET JEU. – Le besoin nous contraint au travail dont le produit apaise le besoin : le réveil toujours nouveau des besoins nous habitue au travail. Mais dans les pauses où les besoins sont apaisés et, pour ainsi dire, endormis, l'ennui vient nous surprendre. Qu'est-ce à dire ? C'est l'habitude du travail en général qui se fait à présent sentir comme un besoin nouveau, adventice ; il sera d'autant plus fort que l'on est plus fort habitué à travailler, peut-être même que l'on a souffert plus fort des besoins. Pour échapper à l'ennui, l'homme travaille au-delà de la mesure de ses autres besoins, ou bien il invente le jeu, c'est-à-dire le travail qui ne doit apaiser aucun autre besoin que celui du travail en général. Celui qui est saoul du jeu et qui n'a point, par de nouveaux besoins, de raison de travailler, celui-là est pris parfois du désir d'un troisième état, qui serait au jeu ce que planer est à danser, ce que danser est à marcher, d'un mouvement bienheureux et paisible : c'est la vision de bonheur des artistes et des philosophes.

612

ENSEIGNEMENT PAR LES PORTRAITS. – Si l'on considère une série de ses portraits personnels, des jours de la première enfance à la maturité virile, on constate, avec une agréable surprise qu'il y a plus de ressemblance entre l'homme et l'enfant qu'entre l'homme et l'adolescent : qu'ainsi vraisemblablement, d'une manière analogue, il s'est produit, dans l'intervalle, une aliénation temporaire du caractère essentiel dont la force accumulée, ramassée de l'homme fait s'est de nouveau rendue maîtresse. A cette remarque correspond cette autre : que toutes les fortes influences de passions, de maîtres, d'événements politiques, qui nous entraînent dans la jeunesse, paraissent ramenées plus tard à une mesure fixe : assurément, elles continuent de vivre et d'agir en nous, mais notre sentiment profond, et notre pensée fondamentale n'en ont pas moins la prévalence et les emploient sans doute comme sources de force, mais non plus comme régulatrices ainsi que cela se fait bien aux environs de la vingtième année. De même, encore, la pensée et le sentiment de l'homme fait paraissent plus conformes à ceux de son âge enfantin – et ce fait intérieur trouve son expression dans les traits extérieurs que j'ai mentionnés.

613

SON DE VOIX DES ÂGES DE LA VIE. – Le ton sur lequel les jeunes gens parlent, louent, blâment, font des vers, déplaît aux gens plus âgés, parce qu'il est trop haut et néanmoins en même temps sourd et incertain comme le son poussé dans une salle voûtée, qui, à travers le vide, acquiert une telle intensité sonore ; car la plupart de ce que les jeunes gens pensent n'a pas jailli du plein de leur propre nature, mais c'est une résonance, un écho de ce que l'on pense, dit, loue, blâme dans leur voisinage. Les sentiments (de sympathie et d'aversion) résonnent en eux bien plus fort que les motifs qui les causent, aussi, lorsqu'ils rendent la parole à leur sentiment, il se produit ce ton sourd d'écho qui décèle l'absence ou la pauvreté de motifs. Le ton de l'âge plus mûr est précis, bref, modérément élevé, mais, comme tout ce qui est clairement articulé, porte très loin. La vieillesse enfin apporte dans le son de voix quelque douceur et indulgence, et, pour ainsi dire, elle le sucre : dans bien des cas, à la vérité, elle le rend aussi plus aigre.

614

HOMMES ARRIÉRÉS ET AVANCÉS. – Le caractère désagréable, qui est plein de méfiance, qui sent avec envie tout heureux succès de ses confrères et de ses proches, qui est violent et furieux contre les opinions dissidentes, montre qu'il appartient à un stade antérieur de la civilisation, qu'il est donc une survivance ; car la manière dont il a commerce avec les hommes était bonne et convenable dans les conditions d'un âge du droit du plus fort ; c'est un homme *arriéré*. Un autre caractère, qui est riche de sympathie, se fait partout des amis, ressent avec cordialité tout ce qui croît et grandit, partage tous les plaisirs de l'honneur et des succès d'autrui, et ne prétend pas au privilège de connaître sur le vrai, mais est rempli d'une confiance modeste – c'est un homme avancé, qui lutte pour une civilisation supérieure de l'humanité. Le caractère désagréable dérive des temps où étaient encore à poser les grossiers fondements de la société humaine ; l'autre vit aux étages supérieurs, aussi éloigné que possible de l'animal sauvage qui, enfermé dans les caves, sous les assises de la civilisation, s'enrage et hurle.

615

CONSOLATION POUR LES HYPOCONDRES. – Si un grand penseur est momentanément sujet à se torturer soi-même par hypocondrie, il peut se dire pour se consoler : « C'est de ta propre grande force que ce parasite se nourrit et s'accroît ; si elle était moindre, tu aurais moins à souffrir. » Ainsi peut aussi parler l'homme d'Etat, lorsque la jalousie et le sentiment de la vengeance, et généralement la tendance au *bellum omnium contra omnes*[3], pour laquelle, étant le représentant d'une nation, il doit nécessairement avoir un don développé, s'insinuent à l'occasion même dans ses relations personnelles et lui rendent la vie dure.

616

RETIRÉ DU PRÉSENT. – Il y a de grands avantages à se retirer un jour de son temps dans une mesure, et, pour ainsi dire, à se laisser entraîner de son rivage vers l'océan des conceptions passées du monde. De là, regardant vers le rivage, on en embrasse pour la première fois sans doute la configuration d'ensemble, et quand on s'en rapproche, on a l'avantage de le comprendre mieux en totalité que ceux qui ne l'ont jamais quitté.

617

SEMER ET RÉCOLTER SUR DES DÉFAUTS PERSONNELS. – Des hommes comme Rousseau s'entendent à utiliser leurs faiblesses, leurs lacunes, leurs fautes, comme un fumier pour leur talent. Si celui-là se plaint de la corruption et de la décadence de la société comme d'une funeste conséquence de la civilisation, il y a là au fond une expérience personnelle dont l'amertume lui donne cette âpreté d'une condamnation générale et empoisonne les flèches qu'il tire ; il se soulage d'abord comme individu et pense à chercher un remède qui sera d'utilité directement pour la société, mais, indirectement, et grâce à elle, pour lui.

618

AVOIR L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE. – D'ordinaire, on fait des efforts pour procurer, à toutes les situations et à tous les événements de la vie *une seule* direction de conscience, *une seule* espèce de points de vue – c'est ce qu'on appelle principalement avoir l'esprit philosophique. Cependant, pour l'enrichissement de la connaissance, il peut y avoir plus d'intérêt à ne pas s'uniformiser de la sorte, mais à écouter la voix légère des diverses situations de la vie ; celles-ci comportent leurs points de vue propres. C'est ainsi qu'on prend une part reconnaissante à la vie et à l'existence de beaucoup d'individus en ne se traitant pas soi-même comme un individu fixé, consistant, un.

619

AU FEU DU MÉPRIS. – C'est un nouveau pas vers l'indépendance que d'oser enfin exprimer les vues qui passent pour faire honte à qui les propage ; en ce cas, même les amis et les connaissances ont coutume d'être inquiets. C'est encore un feu qui doit traverser la nature bien douée ; ensuite elle s'appartient davantage à elle-même.

620

SACRIFICE. – Lorsqu'il y a le choix, le grand sacrifice est préféré au petit : c'est que pour le grand sacrifice nous nous dédommageons en nous admirant nous-même, ce qui ne nous est pas possible dans le petit.

621

L'AMOUR EN TANT QU'ARTIFICE. – Qui veut apprendre à *connaître* réellement quelque chose de nouveau (que ce soit un homme, un événement, un livre), fait bien d'adopter cette nouveauté avec tout l'amour possible, de détourner promptement sa vue de ce qu'il y trouve d'hostile, de choquant, de faux, même de l'oublier : si bien, qu'à l'auteur d'un livre, par exemple, on donne la plus grande avance et que d'abord, comme dans une course, on souhaite, le cœur palpitant, qu'il atteigne son but. En effet, on pénètre, par ce procédé, la chose jusqu'au cœur, jusqu'à son point émouvant : et c'est ce qui s'appelle justement apprendre à connaître. Parvenu à ce point, le raisonnement fait ses restrictions après coup ; cette estime trop haute, cette suspension momentanée du pendule critique, n'était qu'un artifice pour prendre à la pipée l'âme d'une chose.

622

PENSER TROP DE BIEN OU DE MAL DU MONDE. – Qu'on pense trop de bien ou trop de mal des choses, on y trouve toujours l'avantage de recueillir une plus grande satisfaction : car, avec une trop bonne opinion préconçue, nous mettons d'ordinaire plus de douceur dans les choses (les événements) qu'elles n'en contiennent réellement. Une trop mauvaise opinion préconçue cause une déception agréable : l'agrément qui de soi était dans les choses s'accroît de l'agrément de la surprise. – Un tempérament sombre fera d'ailleurs dans l'un et l'autre cas l'expérience inverse.

623

HOMMES PROFONDS. – Ceux qui ont leur force dans la profondeur des impressions – on les nomme d'habitude hommes profonds – sont, devant tout imprévu, relativement calmes et résolus : car, au premier moment, leur impression était encore superficielle, elle ne *devient* profonde qu'ensuite. Ce sont les choses et les personnes longuement prévues et attendues qui excitent le plus de telles natures et les rendent presque incapables de présence d'esprit lorsqu'elles arrivent enfin.

624

RELATIONS AVEC LE MOI SUPÉRIEUR. – Tout homme a son bon jour où il trouve son Moi supérieur ; et la véritable humanité veut qu'on n'apprécie chacun que d'après cet état et non d'après les jours ouvrables de dépendance et de servilité. On doit, par exemple, juger et honorer un peintre d'après la vision la plus haute qu'il ait été capable d'avoir et de représenter. Mais les hommes eux-mêmes ont des relations très diverses avec ce Moi supérieur et sont souvent leurs propres comédiens, en ce sens qu'ils recommencent toujours à imiter dans la suite ce qu'ils sont dans ces moments-là. Beaucoup vivent dans la frayeur et l'humilité devant leur idéal et voudraient le renier : ils ont peur de leur Moi supérieur, parce que, quand il parle, il parle avec arrogance. Il jouit en outre de la liberté mystérieuse de venir et de partir comme il veut ; c'est pourquoi on l'appelle souvent un don des dieux, tandis qu'en réalité c'est tout le reste qui est un don des dieux (du hasard) : mais lui, il est l'homme même.

625

HOMMES SOLITAIRES. – Bien des hommes sont si accoutumés à être seuls avec eux-mêmes qu'ils ne se comparent pas du tout aux autres, mais qu'ils déroulent le monologue de leur existence dans un état d'esprit paisible et gai, en bonnes conversations avec eux-mêmes, et même en rires. Mais si on les amène à se comparer à autrui, ils inclinent à une subtile dépréciation d'eux-mêmes : au point qu'il faut les forcer à *réapprendre* d'autrui une bonne et juste idée de soi : et encore, de cette idée apprise, ils voudront toujours retirer et corriger quelque chose. Il faut donc concéder à certains hommes leur solitude et ne pas être assez sot pour les plaindre, comme il arrive souvent.

626

SANS MÉLODIE. – Il y a des hommes à qui un constant repos en eux-mêmes et une disposition harmonique de toutes leurs facultés sont tellement habituels que toute activité en vue d'un but leur répugne. Ils ressemblent à une musique qui ne se compose que d'accords harmoniques longuement tenus, sans que jamais ne s'y montre même le commencement d'un mouvement mélodique et enchaîné. Tout mouvement communiqué du dehors ne sert qu'à redonner aussitôt à l'esquif un nouvel équilibre sur la mer de la consonance harmonique. Les hommes modernes ont coutume d'éprouver une impatience extrême quand ils

rencontrent de pareilles natures qui ne *produisent* rien sans qu'on puisse dire d'elles qu'elles ne *sont* rien. Mais, dans certaines dispositions particulières, leur aspect provoque cette question extraordinaire : A quoi bon en somme la mélodie ? pourquoi ne nous suffit-il pas que notre vie se reflète paisiblement dans un lac profond ? – Le Moyen Age était plus riche que le nôtre en natures semblables. Qu'il est rare de rencontrer encore un homme qui peut ainsi vivre sans cesse en paix et bonheur avec lui-même, même dans la foule, et se disant comme Goethe : « Le meilleur est le calme profond où je vis et grandis à l'égard du monde, acquérant ce qu'il ne saurait me prendre par le fer et le feu ! »[4].

627

VIE ET AVENTURES. – Quand on voit comment certaines gens savent s'arranger avec leurs aventures – leurs aventures insignifiantes de chaque jour – de sorte qu'elles deviennent un terrain qui porte fruit trois fois l'an ; tandis que d'autres – et combien ! – sont entraînés par les coups de mer des vicissitudes les plus houleuses, des courants les plus variés des temps et des peuples, et cependant restent légers toujours, toujours flottant à la surface comme du liège : on est à la fin tenté de diviser l'humanité en une minorité (une minimalité) d'hommes qui savent faire de peu beaucoup, et une majorité de ceux qui savent faire de beaucoup peu de chose ; bien mieux, on tombe sur des maîtres en sorcellerie à rebours qui, au lieu de tirer du néant le monde, tirent du monde un néant.

628

SÉRIEUX DANS LE JEU. – A Gênes, j'entendis, au moment du crépuscule du soir, un air de clochettes résonner longuement d'une tour : il ne voulait pas finir et vibrait comme, insatiable de lui-même, pardessus le murmure des rues, dans le ciel du soir et la brise marine, si triste, si puéril en même temps, si mélancolique. Alors, je pensai aux paroles de Platon et je les sentis tout à coup au fond du cœur : *Rien de ce qui est humain ne vaut le grand sérieux et pourtant...*[5].

629

DE LA CONVICTION ET DE LA JUSTICE. – Ce que l'homme dans la passion dit, promet, résout, le tenir ensuite dans le sang-froid et le calme – c'est un devoir à

mettre au nombre des plus lourds fardeaux qui pèsent sur l'humanité. Etre obligé d'admettre à jamais les conséquences de la colère, de la vengeance enflammée, du dévouement enthousiaste – cela peut éveiller contre ces sentiments une amertume d'autant plus grande que c'est justement à leur égard que partout, et notamment chez les artistes, on pratique un culte idolâtre. Les artistes payent cher l'*estime accordée aux passions* et l'ont toujours fait ; il est vrai qu'ils exaltent aussi les satisfactions terribles des passions qu'un homme tire lui-même de ces explosions de vengeance suivies de mort, de mutilation ; d'exil volontaire, et cette résignation du cœur brisé. Toujours les curieux désirs de passions se tiennent en éveil, il semblerait qu'ils disent : « Sans passions, vous n'aurez point vécu. » – Pour avoir juré fidélité (peut-être même à un être purement fictif, comme un Dieu), pour avoir dévoué son cœur à un prince, un parti, une femme, un ordre religieux, un artiste, un penseur, dans un état d'illusion aveugle, qui nous enveloppait de séduction et faisait apparaître ces êtres comme dignes de tous les respects, de tous les sacrifices, – est-on lié enfin indissolublement ? Certes, ne nous sommes-nous pas alors trompés nous-mêmes ? N'était-ce pas une promesse hypothétique, sous la condition, qui, à dire le vrai, ne s'est pas réalisée, que ces êtres à qui nous nous consacrions seraient réellement ce qu'ils paraissaient être dans notre imagination ? Sommes-nous obligés d'être fidèles à nos erreurs, même avec l'idée que par cette fidélité nous portons dommage à notre Moi supérieur ? – Non, il n'y a point de loi, point d'obligation de ce genre ; nous *devons* être traîtres, pratiquer l'infidélité, abandonner toujours et toujours notre idéal. Nous ne passons pas d'une période de la vie à l'autre sans causer et aussi sans ressentir par là les douleurs de la trahison. Faudrait-il, pour échapper à ces douleurs, nous mettre en garde contre les transports de notre sentiment ? Le monde alors ne deviendrait-il pas trop vide, trop spectral ? Demandons-nous plutôt si ces douleurs, lors d'un changement de conviction sont *nécessaires*, ou si elles ne dépendent pas d'une opinion et d'une appréciation *erronées*. Pourquoi admire-t-on celui qui en change ? Je crains que la réponse ne doive être : parce que chacun suppose que seuls des motifs de bas intérêt ou de crainte personnelle causent un tel changement. Autrement dit : on croit au fond que personne ne modifie ses opinions tant qu'elles lui sont avantageuses, ou du moins qu'elles ne lui font point tort. Mais s'il en est ainsi, c'est là un fâcheux témoignage sur l'importance *intellectuelle* de toutes les convictions. Examinons un peu comment les convictions naissent et voyons si l'on n'en fait pas beaucoup trop de cas : cela montrera que le *changement* de convictions aussi est toujours mesuré à une échelle fausse et que jusqu'ici nous avions coutume de

trop souffrir de ce changement.

630

Une conviction est la croyance d'être, sur un point quelconque de la connaissance, en possession de la vérité absolue. Cette croyance suppose donc qu'il y a des vérités absolues ; en même temps, que l'on a trouvé les méthodes parfaites pour y parvenir ; enfin que tout homme qui a des convictions applique ces méthodes parfaites. Ces trois conditions montrent tout de suite que l'homme des convictions n'est pas l'homme de la pensée scientifique ; il est devant nous à l'âge de l'innocence théorique, il est un enfant, quelle que soit sa taille. Mais des siècles entiers ont vécu dans ces idées puériles et c'est d'eux qu'ont jailli les plus puissantes sources d'énergie de l'humanité. Ces hommes innombrables qui se sacrifiaient pour leurs convictions croyaient le faire pour la vérité absolue. Tous avaient tort en cela : vraisemblablement, jamais un homme ne s'est encore sacrifié pour la vérité ; du moins, l'expression dogmatique de sa croyance a dû être antiscientifique et demi-scientifique. Mais on voulait proprement avoir raison parce qu'on pensait *devoir* avoir raison. Se laisser arracher sa croyance, cela voulait dire mettre peut-être en question son bonheur éternel. Dans une circonstance de cette extrême importance, la « volonté » était par trop clairement le souffleur de l'intelligence. L'hypothèse préalable de tout croyant de cette tendance était de ne *pouvoir* être réfuté ; les raisons contraires se montraient-elles très fortes, il lui restait toujours ce recours de calomnier la raison en général et peut-être même d'arborer le « *credo quia absurdum est* », drapeau de l'extrême fanatisme. Ce n'est pas la lutte des opinions qui a rendu l'histoire si violente, mais bien la lutte de la foi dans les opinions, c'est-à-dire des convictions. Si pourtant tous ceux qui se faisaient de leur conviction une idée si grande, qui lui offraient des sacrifices de toute nature et n'épargnaient à son service ni leur honneur, ni leur vie, avaient consacré seulement la moitié de leur force à rechercher de quel droit ils s'attachaient à cette conviction plutôt qu'à cette autre, par quelle voie ils y étaient arrivés : quel aspect pacifique aurait pris l'histoire de l'humanité ! Combien eût été plus grand le nombre des connaissances ! Toutes ces scènes cruelles qu'offre la persécution des hérétiques en tous genres nous eussent été épargnées pour deux raisons : d'abord, parce que les inquisiteurs auraient dirigé avant tout leur inquisition sur eux-mêmes, et en

auraient fini avec la prétention de défendre la vérité absolue ; ensuite, parce que les partisans eux-mêmes de principes aussi mal fondés que le sont les principes de tous les sectaires et les « croyants au droit » auraient cessé de les partager après les avoir étudiés.

631

Des temps où les hommes avaient accoutumé de croire à la possession des vérités absolues dérive un profond *malaise* dans toutes les attitudes sceptiques et relatives prises à l’égard de n’importe quel problème de la connaissance ; on préfère le plus souvent se vouer pieds et poings liés à une conviction qui est celle de personnes ayant de l’autorité (pères, amis, maîtres, princes), et l’on éprouve, à ne point le faire, une espèce de remords. Ce penchant est fort compréhensible et ses conséquences n’autorisent pas de vifs reproches contre le développement de la raison humaine. Mais, peu à peu, l’esprit scientifique fait mûrir dans l’homme cette vertu de *l’abstention prudente,* cette sage modération qui est plus connue dans le domaine de la vie pratique que dans celui de la vie théorique, et que par exemple Goethe[6] a représentée dans Antonio, comme un objet d’amertume pour tous les Tasse, autrement dit pour les natures antiscientifiques et en même temps dépourvues d’activité. L’homme des convictions a en soi un droit de ne pas comprendre cet homme de la pensée prudente, le théoricien Antonio ; l’homme de science au contraire n’a pas le droit de blâmer l’autre pour cela, il l’observe de haut et sait, en outre, dans certaines occasions, que l’autre viendra encore se raccrocher à lui, comme Tasse finit par faire pour Antonio.

632

Celui qui n’a point traversé des convictions diverses, mais reste engagé dans la croyance qui l’a d’abord pris en son filet, est, dans tous les cas, par suite de son immuabilité même, un représentant de cultures *arriérées ;* il est, par ce manque d’éducation (qui suppose toujours éducabilité), dur, inintelligent, rebelle à tout enseignement, sans douceur, être éternellement soupçonneux, sans scrupules, qui prend tous les moyens de faire prévaloir son opinion, parce qu’il

ne peut même pas comprendre qu'il doive y avoir des opinions autres ; il est, à cet égard, peut-être une source d'énergie, et même salutaire, dans des civilisations devenues trop libres et trop molles, mais seulement par ce qu'il excite fortement à le contredire : car, à cette occasion, la délicate nature de la civilisation nouvelle, contrainte à lutter avec lui, prend elle-même de la force.

633

Nous sommes au fond encore les mêmes hommes que ceux de l'époque de la Réforme : et comment pourrait-il en être autrement ? Mais le fait qu'il y a quelques moyens que nous *ne* nous permettons *plus* pour assurer le triomphe à notre opinion nous distingue de cette époque et prouve que nous appartenons à une civilisation plus élevée. Celui qui, de nos jours encore, à la façon des hommes de la Réforme, combat et renverse les opinions par des soupçons et des explosions de rage, trahit clairement qu'il aurait brûlé ses adversaires s'il avait vécu en d'autres temps, et qu'il aurait eu recours à tous les moyens de l'Inquisition, s'il avait vécu en adversaire de la Réforme. Cette Inquisition était alors raisonnable, car elle ne représentait autre chose que le grand état de siège qui devait être mis sur tout le royaume de l'Eglise, et qui, comme tout état de siège, autorisait aux mesures les plus extrêmes, dans la conviction préalable (que nous ne partageons plus aujourd'hui) qu'on *possédait* la vérité dans l'Eglise et qu'il *fallait* à tout prix, par tous les sacrifices, la conserver pour le salut de l'humanité. Mais, de nos jours, on ne concède si aisément à personne qu'il possède la vérité : les méthodes exactes de la recherche ont assez répandu de méfiance et de prudence pour que tout homme, qui défend violemment ses opinions en paroles et en actes, fasse l'effet d'un ennemi de notre civilisation actuelle, ou du moins d'un rétrograde. En effet, la déclaration emphatique que l'on possède la vérité vaut maintenant très peu au prix de l'autre déclaration, plus modeste, il est vrai, et moins retentissante, de la recherche de la vérité, qui n'est jamais lasse de réapprendre et de faire de nouvelles expériences.

634

Au reste, la recherche méthodique de la vérité est elle-même le résultat des temps où les convictions tenaient la campagne les unes contre les autres. Si chacun ne s'était pas intéressé à *sa* « vérité », c'est-à-dire au maintien de son droit, il n'existerait point de méthode de recherche ; mais ainsi, dans la lutte éternelle des prétentions d'individus divers à la vérité absolue, on avançait pas à pas à la découverte de principes irréfutables d'après lesquels on pût examiner le droit des prétendants et apaiser le conflit. D'abord, on se décidait suivant des autorités ; ensuite, on se faisait mutuellement la critique des voies et moyens par lesquels ladite vérité avait été trouvée ; entre-temps, il y avait une période où l'on tirait les conséquences du principe adverse et l'on pouvait les trouver pernicieuses et malfaisantes : d'où il résultait alors au jugement de chacun que la conviction de l'adversaire contenait une erreur. *La lutte personnelle des penseurs* a finalement si bien aiguisé les méthodes que l'on put réellement découvrir des vérités et que les fausses démarches des méthodes précédentes furent mises à nu aux yeux de tous.

635

Dans l'ensemble, les méthodes scientifiques sont une conquête de la recherche pour le moins aussi considérable que n'importe quel autre résultat : c'est, en effet, sur l'entente de la méthode que repose l'esprit scientifique, et tous les résultats des sciences ne pourraient, si ces méthodes venaient à se perdre, empêcher un nouveau triomphe de la superstition et de l'absurdité. Les gens d'esprit ont beau *apprendre* autant qu'ils veulent les résultats de la science ; on s'aperçoit toujours à leur conversation, et particulièrement aux hypothèses qu'ils y proposent, que l'esprit scientifique leur fait défaut : ils n'ont pas cette défiance instinctive contre les écarts de la pensée, qui, à la suite d'un long exercice, a pris racine dans l'âme de tout homme de science. Il leur suffit de trouver sur un sujet une hypothèse quelconque, ils sont alors tout feu tout flamme pour elle et croient qu'ainsi tout est dit. Avoir une opinion signifie par là même chez eux : en devenir aussitôt fanatique et finalement la prendre à cœur comme une conviction. A propos d'une chose inexpliquée, ils s'échauffent pour la première fantaisie qui leur passe en tête et qui ressemble à une explication : d'où résultent continuellement, notamment dans le domaine de la politique, les plus fâcheuses conséquences. – C'est pourquoi chacun devrait de nos jours avoir appris à

connaître au moins *une* science à fond : alors il saura toujours ce que c'est qu'une méthode et combien est nécessaire la plus extrême prudence. C'est particulièrement aux femmes qu'il faut donner ce conseil ; car elles sont maintenant incurablement victimes de toutes les hypothèses, surtout si celles-ci donnent l'impression de l'ingénieux, du séduisant, du vivifiant, du fortifiant. Plus on observe avec exactitude, plus on s'aperçoit que la grande majorité des gens cultivés demande encore au penseur des convictions et rien que des *convictions,* et qu'une petite minorité seulement veut une *certitude.* Ceux-là désirent être fortement entraînés, pour acquérir eux-mêmes par là un surcroît de force ; ceux-ci, le petit nombre, ont cet intérêt pour les choses mêmes qui fait abstraction des avantages personnels, même dudit surcroît de force. C'est sur la première classe, de beaucoup prédominante, que l'on compte partout où le penseur se prend et se donne pour un *génie,* partant se considère intérieurement comme un être supérieur, qui a droit à l'autorité. En tant que le génie de toute espèce entretient le feu des convictions et éveille de la défiance envers l'idée prudente et modeste de la science, il est un ennemi de la vérité, quand même il se croirait au plus haut point parmi ses amants.

636

Il y a, il est vrai, une tout autre espèce de génie, celui de la justice ; et je ne puis absolument me résoudre à l'estimer inférieur à quelque génie que ce soit, philosophique, politique ou artistique. Il consiste à se détourner, avec une cordiale répugnance, de tout ce qui aveugle et égare le jugement sur les choses ; il est par conséquent un *ennemi des convictions,* car il veut donner à chaque objet, vif ou mort, réel ou imaginaire, ce qui lui revient – et pour cela il lui faut en avoir une connaissance nette ; il met donc chaque objet sous le meilleur jour et en fait le tour avec des yeux attentifs. Finalement, il donne même à son ennemie, la myope « conviction » (comme l'appellent les hommes : – chez les femmes, elle se nomme « foi ») ce qui revient à la conviction – pour l'amour de la vérité.

637

Des *passions* naissent les opinions : la *paresse d'esprit* les fait cristalliser en *convictions.* – Or qui se sent un esprit libre, infatigable à la vie, peut empêcher cette cristallisation par un changement constant ; et, s'il est en tout point une boule de neige pensante, il aura dans la tête en somme, non des opinions, mais seulement des certitudes et des vraisemblances mesurées avec précision. – Mais nous qui sommes des êtres mixtes, tantôt enflammés par le feu, tantôt refroidis par l'esprit, nous plions le genou devant la Justice comme devant l'unique déesse que nous reconnaissions au-dessus de nous. *Le feu* qui est en nous nous fait d'ordinaire injustes et, aux yeux de cette déesse, impurs ; jamais il ne nous est donné en cet état de lui prendre la main, jamais alors ne plane sur nous le grave sourire de sa complaisance. Nous la vénérons comme l'Isis voilée de notre vie ; pleins de honte, nous lui apportons en tribut et en sacrifice notre douleur, quand le feu nous brûle et menace de nous dévorer. C'est *l'esprit* qui nous sauve d'être entièrement consumés et réduits en charbons ; il nous arrache de temps en temps de l'autel des sacrifices à la Justice ou bien nous cache dans un tissu d'asbeste. Délivrés du feu, nous marchons alors d'opinion en opinion, poussés par l'esprit à travers le changement des partis, *trahissant* noblement toutes les choses qui peuvent en somme être trahies – et cependant sans un sentiment de culpabilité.

638

LE VOYAGEUR. – Celui qui veut serait-ce dans une certaine mesure arriver à la liberté de la raison n'a pas le droit de se sentir sur terre autrement que voyageur, – et non pas même pour un périple *vers* un but final : car il n'y en a point. Mais il se proposera de bien observer et d'avoir les yeux ouverts pour tout ce qui se passe réellement dans le monde ; c'est pourquoi il ne peut attacher trop fortement son cœur à rien de particulier ; il faut qu'il y ait toujours en lui quelque chose du voyageur qui trouve son plaisir au changement et au passage. Sans doute, un pareil homme aura des nuits mauvaises où il sera las, et trouvera fermée la porte de la ville qui devait lui offrir un repos ; peut-être qu'en outre, comme en Orient, le désert s'étendra jusqu'à cette porte, que les bêtes de proie hurleront tantôt loin, tantôt près, qu'un vent violent se lèvera, que des brigands lui raviront ses bêtes de somme. Alors peut-être l'épouvantable nuit descendra pour lui comme un second désert sur le désert, et son cœur sera-t-il las de voyager. Qu'alors l'aube se lève pour lui, brûlante comme une divinité de colère, que la ville s'ouvre, il y verra peut-être sur les visages des habitants plus encore

de désert, de saleté, de fourberie, d'insécurité que devant les portes – et le jour sera presque pire que la nuit. Ainsi peut-il en advenir parfois au voyageur ; mais ensuite viennent en compensation les matins délicieux d'autres régions et d'autres journées, où il voit dès le point du jour, dans le brouillard des monts, les chœurs des Muses s'avancer en dansant à sa rencontre, puis plus tard, alors que, paisible dans l'équilibre de l'âme des matinées, il se promène sous les arbres, tomber à ses pieds, de leurs cimes et de leurs frondaisons, une foison de choses bonnes et claires, les présents de tous les libres esprits qui sont chez eux dans la montagne, la forêt et la solitude, et qui, tout comme lui, à leur manière tantôt joyeuse et tantôt réfléchie, sont voyageurs et philosophes. Nés des mystères du matin, ils songent à ce qui peut donner au jour, entre le dixième et le douzième coup de l'horloge, un visage si pur, si pénétré de lumière, si joyeux de clarté, – ils cherchent *la philosophie d'avant-midi.*

---

1 *Umana commedia* est une paraphrase du titre de Dante Alighieri (1265-1321) : *Divina Commedia,* vaste poème écrit à partir de 1311.

2 Bouddha, l'Eveillé, ou l'Illuminé (560 av. J.-C.-480 av. J.-C.), fondateur du bouddhisme, proposa une solution pratique au problème de la douleur. Relativement à la douleur du péché, on peut rapprocher l'observation que fait Nietzsche de ce qu'affirme Bouddha, d'après l'ouvrage cité par Schopenhauer (*op. cit.,* II, p. 633 ; voir *Suppléments,* chapitre 48), de l'Anglais Spense Hardy, *Eastern Monachism, An Account of the Order of Mendicants founded by Gotama Budha* (1850) ; en effet, d'après Hardy (p. 258), le Bouddha dit : « Mes disciples, rejetez l'idée que *je suis* ou que *ceci est à moi.* » La conception bouddhiste de l'abnégation dispenserait donc de se faire identifier par autrui que ce soit dans ses péchés ou dans sa sainteté. De plus, comme le temps n'existe pas pour le bouddhisme, même les péchés disparus peuvent être supposés exister encore aux yeux d'autrui : cela ne présente aucune importance pour l'adepte de Bouddha – l'indifférence étant la règle essentielle.

3 *Bellum omnium contra omnes (la guerre de tous contre tous)* est la formule de Thomas Hobbes (1588-1679) pour désigner l'état de nature violent avant la création de tout Etat, et dans lequel *l'homme est un loup pour l'homme (homo homini lupus).* Il se trouve que Schopenhauer reprend la même expression dans *Le Fondement de la morale* (*op. cit.,* p. 107) pour justifier non seulement le bien-fondé de l'Etat mais encore celui des sentiments moraux.

4 Nietzsche cite un extrait du *Journal* de Goethe du 13 juin 1780.

5 Cf. Platon, *Les Lois,* 803 b : « Assurément les affaires humaines ne valent pas qu'on les prenne au grand sérieux » (traduction A. Diès, Paris, Les Belles Lettres, 1956, p. 33).

6 Cf. Goethe, *Torquato Tasso* (1780-1789).

ENTRE AMIS[1]

POSTLUDE

Il est beau de se taire ensemble,
Plus beau de rire ensemble,
Sous la tenture d'un ciel de soie,
Adossés contre la mousse du hêtre,
De rire affectueusement avec des amis, d'un rire clair,
Et de se montrer des dents blanches.

Si je fais bien, nous nous tairons ;
Si je fais mal, – nous nous rirons,
Et de plus en plus mal ferons,
Plus mal ferons, plus mal rirons,
Tant que nous descendrons à la fosse.

Ami ! Oui ! Cela doit-il être ?
Amen ! et au revoir !

Point d'excuse ! Point de refus !
Accordez, joyeuses gens libres par le cœur,
A ce livre de déraison
Oreille et cœur et gîte !
Croyez-moi, mes amis, ce n'est pas une malédiction
Que fut pour moi ma déraison !

Ce que *je* trouve, ce que *je* cherche
Fut-il jamais dans un livre ?
Honorez en moi la gent des fous !

Apprenez de ce livre fou
Comment Raison revient – « à la raison » !

Mes amis, cela doit-il être ?
Amen ! et au revoir !

---

1 Le poème, qui sert de postlude ou d'épilogue, a été ajouté à la seconde édition (1886) de *Humain, trop humain ;* Nietzsche l'a écrit en mars 1882.

II

OPINIONS ET SENTENCES MÊLÉES

Traduction de Henri Albert

revue par Angèle Kremer-Marietti

PRÉFACE

1

Il ne faut parler que lorsque l'on n'a pas le droit de se taire, et ne parler que de ce que l'on a *surmonté* – tout le reste est bavardage, « littérature », manque de discipline. Mes écrits ne parlent que de mes victoires : j'y suis, « moi », avec tout ce qui m'était contraire, *ego ipsissimus*, oui, même s'il m'est permis d'employer une expression plus fière, *ego ipsissimum*. On le devine : j'ai beaucoup de choses – au-dessous de moi... Mais il me fallut toujours du temps, de la santé, de l'espace, de la distance jusqu'à ce que naquît en moi le désir d'utiliser en vue de la connaissance, un fait personnel que j'avais éprouvé et laissé derrière moi, *factum* ou *fatum* que je voulais après coup dévoiler, dépouiller, « représenter » (ou comme on voudra l'appeler). Dans ce sens, tous mes écrits, avec une seule exception il est vrai, doivent être *antidatés* – ils ne parlent toujours que de ce que j'ai laissé derrière moi : quelques-uns même, comme par exemple les trois premières *Considérations inactuelles*, remontent plus loin encore, en deçà de la période d'incubation d'un livre publié antérieurement (je veux parler de *La Naissance de la tragédie*[1], un subtil observateur ne saurait l'ignorer). Cette explosion irritée contre le faux patriotisme allemand, la complaisance et l'aspect déguenillé de la langue d'un David Strauss[2] vieilli, un sentiment qui provoqua la première *Inactuelle* et me soulagea de pensées venues longtemps auparavant lorsque, jeune étudiant, je vivais au milieu de la culture allemande, de la culture des philistins (je revendique la paternité de cette expression « philistin de la culture », dont on use et abuse aujourd'hui) : et ce que j'ai dit contre la « maladie historique », je l'ai exprimé comme quelqu'un qui avait appris à en guérir lentement et avec peine, et qui n'avait nullement l'intention de renoncer dorénavant à « l'historisme » parce que jadis il en avait souffert. Lorsque, par la suite, je voulus, dans la troisième *Considération inactuelle*, exprimer la vénération que je portais à mon premier et seul éducateur, le *grand* Arthur Schopenhauer – je le ferais aujourd'hui encore, bien plus fortement et d'une façon plus personnelle – je me

trouvais déjà, pour ma part, au milieu du scepticisme et de la décomposition morale, c'est-à-dire autant occupé à la critique qu'à l'approfondissement de tout pessimisme – je ne croyais plus « à rien du tout », comme dit le peuple, non plus à Schopenhauer : c'est à cette époque que naquit un mémoire, tenu secret jusqu'ici, *sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral*[3] Mon discours solennel, mon apologie victorieuse en l'honneur de Wagner, à l'occasion de son triomphe de Bayreuth en 1876 – Bayreuth signifie la plus grande victoire que jamais artiste ait remportée –, un ouvrage qui possède au plus haut point l'apparence de « l'actualité », n'était encore au fond qu'un hommage de reconnaissance à l'égard d'une tranche du passé, à l'égard de la plus belle période de calme, calme dangereux aussi, que j'aie rencontrée pendant mon voyage en mer... et c'était effectivement une séparation, un adieu. (Richard Wagner s'y est-il peut-être trompé lui-même ? Je ne le crois pas. Tant que l'on aime encore, on ne peint certainement pas de pareils tableaux : on ne « considère » pas encore, on ne choisit pas un poste d'observation à distance, tel que le contemplateur doit le choisir. « Pour la contemplation, un mystérieux *antagonisme,* celui des regards qui se croisent, est indispensable » – est-il dit à la page 46 de l'ouvrage indiqué, avec un tour de phrase traître et mélancolique qui ne s'adressait peut-être qu'à un petit nombre de personnes.) Le sang-froid qu'il fallait pour *pouvoir* parler de ces longues années intermédiaires, passées dans la solitude de l'âme et dans la privation, ne me vint qu'avec l'ouvrage *Humain, trop humain,* auquel cette seconde introduction doit encore être consacrée. Il plane au-dessus de lui – attendu que c'est un livre dédié « aux esprits libres » – quelque chose de cette froideur presque sereine et pleine de curiosité qui est le propre du psychologue, cette froideur qui lui fait retenir une foule de choses douloureuses qui se trouvent déjà *derrière* lui, *au-dessous* de lui, pour les collectionner après coup et les fixer en quelque sorte sous la pointe d'une épingle. Quoi d'étonnant, durant un travail aussi piquant et aussi méticuleux, s'il coule à l'occasion un peu de sang, si le psychologue y garde du sang aux doigts, et peut-être pas seulement aux doigts ?...

2

Les *Opinions et Sentences mêlées,* comme *Le Voyageur et son Ombre,* ont tout d'abord été publiées séparément en continuation et appendice de ce livre

humain, trop humain que je viens de nommer, « livre dédié aux esprits libres » : c'était en même temps la continuation et la répétition d'une cure intellectuelle, je veux dire du traitement *anti-romantique* tel que l'avait imaginé et administré mon instinct demeuré sain, pour combattre la maladie intermittente dont j'étais atteint : le romantisme sous sa forme la plus dangereuse. Qu'on veuille accepter maintenant, après six ans de guérison, les mêmes écrits réunis comme deuxième volume de *Humain, trop humain :* peut-être, ainsi réunis, présentent-ils leur enseignement avec plus de force et de précision, – une *doctrine de la santé* qu'on pourra recommander aux natures plus intellectuelles de la génération montante, comme *disciplina voluntatis*[4] Un pessimiste y prend la parole, un pessimiste qui souvent voulut jeter le manche après la cognée et qui toujours se remit à l'ouvrage, un pessimiste donc, avec la bonne volonté orientée vers le pessimisme, et, de ce fait, qui n'est plus un romantique : comment ? un esprit s'entendant à cette ruse de serpent qui consiste à *changer de peau,* n'aurait-il pas le droit de donner une leçon aux pessimistes d'aujourd'hui, qui tous se trouvent encore en danger de romantisme ? Et, tout au moins, de leur indiquer comment faire... ?

3

Il était, en effet, grand temps de *prendre congé :* la preuve m'en fut connue aussitôt. Richard Wagner, apparemment le plus grand vainqueur, en réalité un romantique, caduc et désespéré, s'effondra soudain, irrémédiablement anéanti devant la sainte croix... Aucun Allemand n'avait-il donc alors d'yeux pour voir, de pitié dans la conscience, pour déplorer cet horrible spectacle ? Ai-je donc été le seul qu'il ait fait... souffrir ? N'importe, l'événement inattendu me produisit comme un éclair lumineux sur l'endroit que je venais de quitter, – en même temps que cette terreur rétrospective que l'on ressent après avoir couru inconsciemment un immense danger. Quand je poursuivis seul ma route, je me mis à trembler. Peu après je fus malade, plus que malade, fatigué, – fatigué par la continuelle désillusion au sujet de tout ce qui nous enthousiasmait encore, nous autres hommes modernes ; de la force, du travail, de l'espérance, de la jeunesse, de l'amour, partout prodigués : fatigué par dégoût de tout ce qu'il y avait de féminité et d'exaltation désordonnée dans ce romantisme, de toute cette menterie idéaliste et de cet amollissement de la conscience, qui de nouveau

l'avaient emporté là sur l'un des plus braves ; fatigué enfin, et ce ne fut pas ma moindre fatigue, par la tristesse d'un inexorable soupçon, – je pressentais qu'après cette désillusion j'allais être condamné à me défier plus encore, à mépriser plus profondément, à être plus absolument seul que jamais. Ma *tâche* – qu'était-elle devenue ? Comment ? n'était-ce pas maintenant comme si ma tâche se retirait de moi ? comme si, pour longtemps, je n'avais plus droit à elle ? Que faire pour supporter *cette* privation, la plus grande de toutes ? Je commençai par *m'interdire,* radicalement et par principe, toute musique romantique, cet art ambigu, fanfaron, étouffant, qui prive l'esprit de sa sévérité et de sa joie et qui fait pulluler toutes sortes de désirs confus et d'exigences corrompues. « Cave *musicam*[5] », c'est aujourd'hui encore mon conseil à tous ceux qui sont assez virils pour tenir à la netteté dans les choses de l'esprit. Une pareille musique énerve, amollit, efffémine, son « éternel féminin » nous attire vers le bas !... Mes premiers soupçons se sont alors dirigés *contre* la musique romantique, je pris mes précautions : et si j'espérais encore quelque chose de la musique, c'était dans l'attente d'un musicien assez audacieux, assez méchant, assez méridional et débordant de santé pour prendre sur cette musique une immortelle *vengeance.*

4

Solitaire désormais et pernicieusement méfiant envers moi-même, je pris alors, et non sans colère, parti *contre* moi-même et justement pour tout ce qui me faisait mal et m'était pénible : c'est ainsi que j'ai retrouvé le chemin de ce pessimisme intrépide qui est le contraire de toutes les hâbleries romantiques, et aussi, comme il me semble, le chemin vers moi-même, – le chemin de *ma* tâche. Ce quelque chose de caché et de dominateur qui longtemps pour nous demeure innommé, jusqu'à ce qu'enfin nous découvrions que c'est là notre tâche, – ce tyran prend sur nous et en nous une terrible revanche à chaque tentative que nous faisons pour l'éviter et pour lui échapper, à chaque décision prématurée, à chaque essai pour nous assimiler à ceux dont nous ne faisons point partie, chaque fois que nous nous adonnons à une occupation si estimable soit-elle, qui nous détourne de notre objet principal, – et il se venge même de chacune de nos vertus qui voudrait nous protéger contre la rigueur de notre responsabilité la plus

intime. La maladie est chaque fois le contrecoup de nos doutes, quand notre droit et notre tâche nous paraissent incertains, – quand nous commençons à nous relâcher quelque peu. Chose étrange et terrible en même temps ! Ce sont nos *allégements* qu'il nous faut expier le plus durement ! Et si, plus tard, nous voulons revenir à la santé, il ne nous reste pas de choix : nous devons nous charger plus *lourdement* que nous ne l'avons jamais été...

5

– C'est alors seulement que j'appris ce langage d'ermite, à quoi ne s'entendent que les plus silencieux et les plus souffrants : je parlais sans témoins, ou plutôt avec l'indifférence vis-à-vis des témoins, pour ne pas souffrir du silence, je parlais de choses qui ne me regardaient pas, mais sur le ton que j'aurais pris si elles me regardaient. J'appris l'art de me donner pour joyeux, objectif, curieux, et avant tout bien portant et méchant, – c'est là, me semble-t-il, chez un malade, son « bon goût ». Un œil plus subtil cependant, animé d'une sympathie particulière, s'apercevra peut-être de ce qui fait le charme de cet écrit : – entendre parler un homme qui souffre et se prive, comme s'il ne souffrait et ne se privait *pas*. Ici l'équilibre en face de la vie, le sang-froid et même la reconnaissance à l'égard de la vie *doivent* être maintenus, ici domine une volonté sévère, fière, toujours en éveil, sans cesse irritable, une volonté qui s'est imposé pour tâche de défendre la vie contre la douleur et d'extirper toutes les conclusions qui naissent comme des champignons vénéneux sur le sol de la douleur, de la déception, du dégoût, de l'esseulement et autres terrains marécageux. Nos pessimistes trouveraient peut-être là des indications précieuses pour un examen personnel ? car c'est alors que j'ai pu m'arracher cette phrase : « Un homme qui souffre n'a *pas encore droit* au pessimisme ! » Alors je livrais en moi-même une campagne pénible et patiente contre le penchant foncièrement antiscientifique de tout pessimisme romantique, qui veut transformer quelques expériences personnelles en jugements universels, les amplifiant jusqu'à vouloir condamner le monde... en un mot, je fis faire un *tour complet* à mon regard. L'optimisme en vue d'une guérison, pour avoir le *droit* de redevenir pessimiste une fois ou l'autre – comprenez-vous cela ? Pareil à un médecin qui place son malade dans un entourage absolument étranger pour l'écarter de tout ce qui constitue son « jusqu'à présent », ses soucis, ses amis, ses lettres, ses devoirs, ses

sottises, les tourments de sa mémoire, pour lui apprendre à tendre les mains et le sens vers une nourriture nouvelle, un nouveau soleil et un nouvel avenir ; ainsi je me suis contraint, médecin et malade tout à la fois, à un *climat de l'âme*, contraire à mon âme ancienne, et non encore expérimenté, notamment à une excursion lointaine à l'étranger, dans l'étrange, à une curiosité tendue vers l'espèce de choses étrange... Il s'ensuivit un long vagabondage fait de recherches et de changements, une répugnance contre toute espèce d'arrêt, contre les affirmations et négations grossières ; de même, une diététique et une discipline qui rendraient aussi facile que possible à l'esprit de courir au loin, de voler haut et, avant tout, de s'envoler toujours à nouveau. De fait, c'était là un minimum de vie, une séparation de toute convoitise balourde, une indépendance au milieu de toutes sortes de disgrâces extérieures, avec la fierté de *pouvoir* vivre au milieu de ces disgrâces ; un peu de cynisme peut-être, quelque chose du fameux « tonneau »[6], mais certainement aussi le bonheur du grillon, la sérénité du grillon, beaucoup de silence, de lumière, de folie très subtile, d'exaltation cachée – tout cela finit par produire un grand affermissement intellectuel, une joie et une plénitude grandissantes dans la santé. La vie elle-même nous *récompense* de notre volonté opiniâtre vers la vie, de cette longue guerre, telle que je l'ai menée alors, contre le pessimisme de la lassitude ; elle nous récompense déjà de tout regard attentif que lui jette notre reconnaissance, qui ne laisse échapper aucune offrande de la vie, fût-ce même la plus petite et la plus passagère. Elle nous rend en retour la plus grande offrande qu'elle puisse donner, – elle nous rend *notre tâche.*

6

– Cet événement de ma vie – l'histoire d'une maladie et d'une guérison, car cela finit par une guérison – n'a-t-il été qu'un événement personnel ? Cela n'a-t-il été que *mon* « humain, trop humain » ? Je suis tenté de croire aujourd'hui le contraire ; je commence à penser et je pense toujours plus que mes livres de voyage n'ont pourtant pas été rédigés pour moi seul, comme il me semble parfois. – Après six ans d'une conviction toujours grandissante, puis-je les mettre en route pour une nouvelle tentative ? Puis-je recommander particulièrement de les prendre à cœur, à ceux qui s'affligent d'un « passé » et qui ont assez d'esprit de reste pour souffrir aussi de l'*esprit* de leur passé ? Mais

à vous surtout qui avez la tâche la plus dure, hommes rares, intellectuels et courageux, les plus exposés de tous, qui devez être la *conscience* de l'âme moderne et, comme tels, posséder sa *science,* vous en qui se rassemble tout ce qu'il peut y avoir aujourd'hui de maladies, de poisons, de dangers, – vous dont c'est la destinée d'être plus malades que n'importe quel individu, parce que vous n'êtes pas seulement des « individus »..., vous dont c'est la consolation de connaître le chemin d'une santé *nouvelle,* et hélas ! de suivre ce chemin, d'une santé de demain et d'après-demain, prédestinés et victorieux comme vous l'êtes, vainqueurs du temps, vous les mieux portants et les plus forts, vous autres *bons Européens !*

7

– Qu'il me soit permis, pour finir de résumer encore dans une formule mon opposition contre le *pessimisme romantique,* c'est-à-dire le pessimisme des indigents, des mal-venus, des vaincus : il existe une volonté du tragique et du pessimisme qui est un signe de sévérité tout autant que de vigueur intellectuelle (du goût, du sentiment, de la conscience). Avec cette volonté au cœur on ne craint pas ce qu'il y a de redoutable et de problématique dans toute existence : on y recherche même ces qualités. Derrière une pareille volonté se tient le courage, la fierté, le désir d'un *grand* ennemi. Ce fut là d'abord *ma* perspective pessimiste, – une nouvelle perspective, comme il me semble ? Une perspective qui, aujourd'hui encore, est nouvelle et étrange ? Jusqu'à ce moment, je m'en tiens à elle, et, si l'on veut m'en croire, tant pour moi que (à l'occasion du moins) contre moi... Voulez-vous que cela soit d'abord démontré ? Mais quoi d'autre avec cette longue préface aurait été... aurait été démontré ?

Sils-Maria, Engadine supérieure.

Septembre 1886.

---

1 D'après cette indication de Nietzsche, l'inspiration des trois premières *Considérations inactuelles* (1873-1874) remonterait à une date antérieure à la publication de *La Naissance de la tragédie* (1872).

2 David Friedrich Strauss (1808-1879), historien et philosophe allemand, reçut l'influence de Schleiermacher et de Hegel. A cause de la théorie de l'ouvrage intitulé *La Vie de Jésus* (1835-1836), qui expliquait par le « mythe » les faits se rapportant à la vie de Jésus, il fut démis des fonctions d'enseignant dont il avait été chargé au Stift de Tübingen (1832-1835). Ayant relégué le christianisme, Strauss finit par se ranger définitivement du côté du matérialisme. La première *Inactuelle* lui est consacrée.

3 Autre révélation de Nietzsche sur les dates de ses écrits, et portant, celle-là, sur la date d'élaboration de l'*Introduction théorétique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral,* écrit durant l'été 1873 (voir le *Livre du philosophe,* III, *op. cit.,* pp. 115-133).

4 *Disciplina voluntatis,* expression latine signifiant « école de la volonté ».

5 *Cave musicam,* expression latine signifiant « attention à la musique », prise en paraphrase de l'expression *cave canem* signifiant « attention au chien ». C'est cette recommandation que donne maintenant Nietzsche contre la musique « romantique » (en particulier, contre la musique de Wagner).

6 Il s'agit du tonneau de Diogène le Cynique.

1

À CEUX QUE LA PHILOSOPHIE A DÉÇUS. – Si jusqu'à présent vous avez cru à la valeur supérieure de la vie et si, maintenant, vous vous voyez déçus, faut-il donc vous débarrasser de la vie au plus vil prix ?

2

GÂTÉ. – On peut aussi être gâté pour ce qui concerne la clarté des idées. Combien vous dégoûtent après les rapports avec ces gens obscurs et nébuleux, qui aspirent et qui pressentent ! Combien paraît ridicule, mais non réjouissant, leur perpétuel papillonnement, leur chasse incessante, sans le pouvoir de voler et d'attraper quelque chose !

3

LES PRÉTENDANTS DE LA RÉALITÉ. – Celui qui finit par s'apercevoir dans quelle mesure et combien de temps, il a été dupé, embrasse, par dépit, la réalité même la plus laide : en sorte que, si l'on considère le monde dans son ensemble, c'est à la réalité que sont échus au cours des siècles les meilleurs prétendants, – car ce sont les meilleurs qui ont été dupés le mieux et le plus longtemps.

4

PROGRÈS DE LA PENSÉE LIBRE. – Il n'y a pas de meilleur moyen pour rendre intelligible la différence qu'il y a entre la libre pensée de jadis et la pensée libre d'aujourd'hui que de se souvenir d'un axiome célèbre. Pour l'imaginer et le formuler il fallut toute l'intrépidité du siècle dernier, et pourtant, mesuré selon notre expérience d'aujourd'hui, il devient une naïveté involontaire, – je veux parler de l'axiome de Voltaire : « *Croyez-moi, mon ami, l'erreur aussi a son mérite* »[1].

5

PÉCHÉ ORIGINEL DES PHILOSOPHES. – Les philosophes se sont emparés de tous temps des thèses de ceux qui étudient les hommes (moralistes) ; ils les ont *corrompues* en les prenant dans un sens absolu et en voulant démontrer la nécessité de ce que ceux-ci n'avaient considéré que comme indication approximative, ou même seulement comme la vérité particulière à une ville ou à un pays pendant une dizaine d'années – ; mais, ce faisant, les philosophes croyaient s'élever au-dessus des moralistes. C'est ainsi que l'on trouvera, comme bases des célèbres doctrines de Schopenhauer concernant la primauté de la volonté sur l'intellect, l'invariabilité du caractère, la négativité de la joie – qui toutes, telles qu'il les entend, sont des erreurs – des principes de sagesse populaire érigés en vérités par des moralistes. Le mot « volonté » que Schopenhauer transforma pour en faire une désignation commune à plusieurs conditions humaines, l'introduisant dans le langage là où il y avait une lacune, à son grand profit personnel, pour autant qu'il était moraliste – dès lors il put parler de la « volonté » de la même façon dont Pascal[2] en avait parlé –, le mot « volonté » chez Schopenhauer dégénéra entre les mains de son inventeur, à cause de sa rage philosophique des généralisations pour le plus grand malheur de la science : car c'est faire de cette volonté une métaphore poétique que de prétendre attribuer à toutes les choses de la nature une volonté : enfin, on en a abusé par une fausse réification, en vue de l'utiliser à toutes sortes d'excès mystiques – et tous les philosophes à la mode répètent et semblent savoir exactement que toutes choses ont une volonté unique et qu'elles sont même cette seule volonté (ce qui voudrait dire, d'après la description que l'on donne de cette volonté une et universelle, que l'on veut absolument avoir pour Dieu le *diable stupide*).

6

CONTRE LES IMAGINATIFS. – L'imaginatif nie la vérité devant lui-même, le menteur seulement devant les autres.

7

INIMITIÉ CONTRE LA LUMIÈRE. – Si l'on fait comprendre à quelqu'un qu'au sens strict il ne peut jamais parler de vérité, mais seulement de probabilité et de degrés de probabilité, on découvre généralement, à la joie non dissimulée de

celui que l'on instruit ainsi, combien les hommes préfèrent l'incertitude de leur horizon intellectuel, et combien, au fond de leur âme, ils *haïssent* la vérité à cause de sa précision. – Cela tient-il à ce qu'ils craignent tous secrètement que l'on fasse une fois tomber sur eux-mêmes, avec trop d'intensité, la lumière de la vérité ? Ils veulent signifier quelque chose, par conséquent on ne doit pas savoir exactement ce qu'ils sont ? Ou bien n'est-ce que l'horreur du jour trop clair, auquel leur âme de chauve-souris crépusculaire et facile à éblouir n'est pas habituée, en sorte qu'il leur faut haïr ce jour ?

8

SCEPTICISME CHRÉTIEN. – On présente maintenant volontiers Pilate comme avocat du Christ, avec sa question « qu'est-ce que la vérité ? » et cela pour mettre en suspicion tout ce qui est connu et connaissable, le faire passer pour apparence, afin de pouvoir dresser sur l'horrible fond de l'impossibilité-de-savoir : la Croix !

9

LA « LOI DE LA NATURE », UNE SUPERSTITION. – Si vous pariez avec tant d'enthousiasme de la conformité aux lois qui existent dans la nature, il faut que vous admettiez soit que, par une obéissance librement consentie et soumise à elle-même, les choses naturelles suivent leurs lois – en quel cas vous admirez donc la moralité de la nature – ; soit que vous évoquiez l'idée d'un mécanicien qui a fabriqué l'horloge la plus ingénieuse en y plaçant, en guise d'ornements, les êtres vivants. – La nécessité dans la nature devient plus humaine par l'expression « conformité aux lois », le dernier refuge de la rêverie mythologique.

10

ÉCHU À L'HISTOIRE. – Les philosophes qui ont recours au voile et les obscurcisseurs du monde, donc les métaphysiciens au grain plus ou moins fin ou gros, sont pris de douleurs, aux yeux, aux oreilles ou aux dents, lorsqu'ils commencent à soupçonner qu'il y aurait de la justesse à cette proposition énonçant que toute la philosophie est désormais tombée dans le domaine de

l'histoire. On peut leur pardonner à cause de leur chagrin, s'ils jettent des pierres et des ordures à qui parle ainsi : mais il se peut que la doctrine elle-même en soit pour un temps salie et insignifiante et perde de son influence.

11

LE PESSIMISTE DE L'INTELLECT. – L'homme véritablement libre par l'esprit pensera aussi très librement au sujet de l'esprit lui-même et ne se cachera pas ce qu'il peut y avoir de grave dans les sources et l'orientation de celui-ci. C'est pourquoi les autres le considéreront peut-être comme le pire ennemi de la libre pensée et lui appliqueront ce terme de mépris « pessimiste de l'intellect » qui doit mettre en garde contre lui : habitués comme ils sont à ne point nommer quelqu'un d'après sa force et sa vertu dominante, mais d'après ce qui leur paraît le plus étrange en lui.

12

BESACE DES MÉTAPHYSICIENS. – Il ne faut pas répondre du tout à ceux qui parlent avec tant de fanfaronnade de la scientificité de leur métaphysique ; il suffit de farfouiller dans le paquet qu'ils dissimulent derrière leur dos avec tant de pudeur ; si l'on réussit à le défaire quelque peu on amènera à la lumière, à leur plus grande honte, le résultat de cette scientificité : un petit bon Dieu, une aimable immortalité, peut-être un peu de spiritisme et certainement tout un tas emmêlé des misères d'un pauvre pécheur et de l'orgueil du pharisien.

13

LA CONNAISSANCE NUISIBLE À L'OCCASION. – L'utilité qu'apporte la recherche inconditionnelle du vrai est si continuellement démontrée au centuple qu'il faut s'accommoder sans hésiter des choses nuisibles, légères et rares, en somme, dont l'individu peut avoir à souffrir à cause de cette recherche. Il est impossible d'éviter les risques que court le chimiste qui peut se brûler ou s'empoisonner à l'occasion de ses expériences. – Ce que l'on peut dire du chimiste s'applique à notre civilisation tout entière : d'où il résulte clairement, soit dit en passant, combien il importe, pour celle-ci, d'avoir des baumes pour les brûlures et une provision constante de contrepoisons.

14

CE DONT LE PHILISTIN A BESOIN. – Le philistin croit que ce qui lui est le plus nécessaire c'est un chiffon de pourpre ou un turban de métaphysique, et il ne veut absolument pas le laisser tomber : et pourtant on le trouverait moins ridicule sans ces oripeaux.

15

LES EXALTÉS. – Par tout ce qu'ils disent en faveur de leur évangile ou de leur maître, les exaltés se défendent eux-mêmes, bien qu'ils s'érigent en juges (et non point en accusés), car involontairement on leur fait souvenir, presque à chaque instant, qu'ils sont des exceptions, qu'ils doivent se justifier.

16

LE BIEN INDUIT À LA VIE. – Toutes les choses bonnes sont de forts stimulants en faveur de la vie, et même tout bon livre écrit contre la vie.

17

BONHEUR DE L'HISTORIEN. – « Lorsque nous entendons parler les métaphysiciens subtils et les hallucinés de l'arrière-monde, nous comprenons, il est vrai, que nous autres, nous sommes les " pauvres en esprit mais aussi que c'est à nous qu'appartient le royaume du changement, avec le printemps et l'automne, l'hiver et l'été, et que c'est à ceux-ci qu'appartient l'arrière-monde avec ses brouillards sans fin, ses ombres grises et froides. » – C'est ce que se disait quelqu'un se promenant sous le soleil du matin : quelqu'un qui, en étudiant l'histoire, sentait se transformer sans cesse, non seulement son esprit, mais encore son cœur, et qui, en opposition avec les métaphysiciens, est heureux d'abriter en lui, non pas « une âme immortelle », mais *beaucoup d'âmes mortelles.*

18

TROIS ESPÈCES DE PENSEURS. – Il y a des sources minérales qui jaillissent, il y en a d'autres qui coulent, et d'autres encore qui ne viennent que goutte à goutte ; dans le même sens il y a trois espèces de penseurs. Le profane les évalue selon la capacité de l'eau, le connaisseur en examine la teneur, et, par conséquent les juge, d'après ce qui en eux n'est *pas* de l'eau.

19

L'IMAGE DE LA VIE. – La tâche de peindre l'image de la vie, si souvent que l'aient présentée les poètes et les philosophes, n'en est pas moins insensée : sous la main des plus grands peintres et penseurs il n'est jamais sorti que des images et des esquisses *tirées d'une vie,* c'est-à-dire de leur propre vie – et il ne saurait en être autrement. Dans une chose en devenir, une chose en devenir ne saurait se refléter d'une façon fixe et durable, en tant qu'un « cela ».

20

LA VÉRITÉ NE TOLÈRE PAS D'AUTRES DIEUX. – La foi en la vérité commence avec le doute au sujet de toutes les « vérités » auxquelles on croyait jusqu'à présent.

21

SUR QUOI L'ON EXIGE LE SILENCE. – Si l'on parle de la libre pensée comme d'une expédition très dangereuse au milieu des glaciers et des mers polaires, ceux qui ne veulent pas s'engager dans la même voie sont offensés, comme si on leur avait reproché leur hésitation ou leurs jambes trop faibles. Quand nous ne nous sentons pas à la hauteur d'une chose difficile, nous ne tolérons pas qu'elle soit mentionnée devant nous.

22

HISTORIA IN NUCE[3]. – La parodie la plus sérieuse que j'aie jamais entendue est celle-ci : « Au commencement était le non-sens, et le non-sens *était,* par Dieu ! et Dieu (divinement) était le non-sens ».

23

INCURABLE. – L'idéaliste est incorrigible : si on le jette hors de son ciel il s'arrange avec l'enfer un idéal. Créez-lui une déception et vous verrez qu'il ne met pas moins d'ardeur à embrasser sa déception qu'il n'en mettait il y a peu de temps à se draper de son espérance. Dans la mesure où son penchant appartient aux grands penchants incurables de la nature humaine, il peut provoquer des destinées tragiques et devenir plus tard l'objet de tragédies : en cela il touche à ce qu'il y a d'incurable, d'inévitable, d'irrémissible dans le sort et le caractère humains.

24

LES APPLAUDISSEMENTS SONT UNE CONTINUATION DU SPECTACLE. – Des yeux radieux et un sourire bienveillant sont une sorte d'approbation que l'on paie à la grande comédie du monde et de l'existence, – mais c'est en même temps une comédie dans la comédie qui doit entraîner les autres spectateurs au « *plaudite, amici* ».

25

COURAGE DE L'ENNUI. – Celui qui n'a pas le courage de permettre que l'on trouve ennuyeux son œuvre et lui-même, n'est certainement pas un esprit de premier ordre, que ce soit dans les arts ou dans les sciences. – Un esprit moqueur qui, par exception, serait aussi un penseur, en jetant un regard sur le monde et l'histoire, pourrait ajouter : « Dieu n'a pas ce courage ; il a voulu rendre toutes choses intéressantes et il les a faites ainsi ».

26

DE LA PLUS INTIME EXPÉRIENCE DU PENSEUR. – Rien n'est plus difficile à l'homme que de saisir une chose impersonnellement : d'y voir précisément une chose et non pas une *personne :* on peut même se demander si, d'une façon générale, il lui est possible de suspendre, ne fût-ce que pendant un instant, le mécanisme de son instinct qui crée et imagine des personnes. Dans ses rapports avec les *pensées* même les plus abstraites, il se comporte comme si elles étaient des

individus avec lesquels on dût lutter, auxquels on dût se joindre, qu'on dût garder, soigner et élever. Guettons-nous nous-mêmes et surveillons-nous en ces minutes où nous entendons ou trouvons une proposition nouvelle pour nous. Peut-être nous déplaît-elle parce qu'elle se présente avec tant de hauteur et d'orgueil : inconsciemment nous nous demandons si nous ne devons pas lui opposer un ennemi ou bien lui adjoindre un « peut-être » ou un « parfois » ; le petit mot « probable » nous donne même satisfaction, parce qu'il brise la tyrannie personnelle de l'absolu qui nous importune. Lorsque, au contraire, cette proposition nouvelle nous apparaît sous une forme plus atténuée, tolérante et humble comme il convient, se jetant, en quelque sorte, dans les bras de la contradiction, nous avançons un autre essai de notre souveraineté ; car comment saurions-nous ne pas venir en aide à cet être faible, le caresser et le nourrir, lui donner de la force et de la plénitude et même une apparence de vérité et d'absolu ? Nous est-il possible de nous comporter à son égard en parents, d'une façon chevaleresque ou compatissante ? – Ailleurs encore nous voyons d'une part un jugement et d'autre part un autre jugement, éloignés l'un de l'autre, sans qu'ils soient liés et sans qu'ils tendent à se rapprocher : alors une idée nous chatouille, nous nous informons s'il n'y aurait pas un mariage à faire, une *conclusion* à tirer, nous avons le sentiment vague qu'au cas où cette conclusion aurait une suite l'honneur en reviendrait non seulement aux deux jugements unis par le mariage, mais encore à l'auteur de ce mariage. Si on ne peut s'attaquer à cette idée ni par l'entêtement et le mauvais vouloir, ni par la bienveillance (si on la tient pour *vraie*), on s'y soumet, et on lui rend hommage comme à un guide et à un duc, on lui accorde une place d'honneur et on en parle non sans pompe et fierté ; car *son* éclat rejaillit sur nous. Malheur à celui qui voudrait l'obscurcir ! Mais il arrive aussi que cette autorité devienne un jour scabreuse pour nous : – alors, nous qui sommes des infatigables faiseurs de rois (*kingmakers*) dans le domaine de l'esprit, nous chassons du trône l'idée élue et y élevons en hâte son adversaire. Considérez cela et faites un pas de plus dans votre pensée : certes, personne ne parlera plus d'un « besoin de connaissance en et pour soi ». Pourquoi donc l'homme préfère-t-il le vrai au non-vrai, dans cette lutte *secrète* avec les *idées-personnes,* dans ce mariage des idées, mariage demeuré le plus souvent caché, dans cette fondation d'Etats sur le domaine de la pensée, dans cette éducation, cette assistance et les soins hospitaliers de la pensée ? Pour la même raison qui lui fait rendre justice dans ses rapports avec des personnes véritables : *maintenant* par habitude, héritage et éducation, *primitivement* parce que le vrai – comme aussi l'équitable et le juste – est plus *utile* et rapporte plus

d'*honneurs* que le non-vrai. Car, dans le royaume de la pensée, il est difficile de soutenir la *puissance* et la *réputation* lorsque celles-ci s'édifient sur l'erreur et le mensonge : le sentiment qu'un pareil édifice pourrait s'effondrer une fois est *humiliant* pour la conscience de son architecte ; l'architecte a honte de la fragilité de son matériel, et, parce qu'il se considère *lui-même* comme plus *important* que le reste du monde, il ne voudrait rien exécuter qui ne fût plus *durable* que le reste du monde. Dans son désir de la vérité, il embrasse la foi en l'immortalité personnelle, c'est-à-dire la pensée la plus orgueilleuse et la plus altière qu'il y ait, car elle est liée intimement à l'arrière-pensée « *pereat mundus, dum ego salvus sim !*[4] ». Son œuvre est devenue pour lui son *ego,* il se transforme lui-même en une chose impérissable, bravant l'univers ; c'est sa fierté incommensurable qui ne veut se servir, pour son œuvre, que des pierres les meilleures et les plus dures, donc de vérités, ou de ce qu'il tient pour telles. A juste raison, on a de tout temps appelé l'*orgueil* « le vice du savant », – mais la vérité et son prestige seraient en mauvaise posture, sur la terre, sans ce vice fécond. Dans le fait que nous redoutons nos propres idées, nos propres paroles, mais aussi que nous nous y *vénérons* nous-mêmes, leur attribuant involontairement la faculté de pouvoir nous récompenser, nous mépriser, nous louer et nous blâmer, donc dans le fait que nous sommes en relation avec elles comme avec des personnes libres et intellectuelles, des puissances indépendantes, d'égal à égal – dans ce fait, le singulier phénomène que j'ai appelé « conscience intellectuelle » a ses racines. C'est donc encore une chose morale, d'un ordre supérieur, qui est sortie d'une racine vulgaire.

27

LES OBSCURANTISTES. – L'essentiel, dans la magie noire de l'obscurantisme n'est pas qu'il veuille troubler les cerveaux, mais qu'il tende à noicir l'image du monde et à obscurcir notre *idée de l'existence.* Pour arriver à cette fin, l'obscurantisme s'applique souvent à empêcher l'émancipation des esprits, mais il use, dans certains cas, précisément du moyen opposé et cherche, par l'extrême affinement de l'intelligence, à engendrer la satiété. Les métaphysiciens subtils qui préparent le scepticisme et qui, par leur extrême sagacité, invitent à la méfiance envers la sagacité, sont les bons instruments d'un obscurantisme plus raffiné. Est-il possible de pouvoir faire servir à cette fin Kant lui-même ? Je dirai plus : est-il possible que, d'après sa déclaration malfamée, il ait *voulu* lui-même quelque chose de semblable, au moins temporairement : ouvrir une route à la *foi,*

en assignant ses limites à la science ? – Il est vrai qu'il n'y a pas réussi, pas plus que ses successeurs dans les sentiers de loup et de renard de cet obscurantisme, au dernier point raffiné et dangereux – et même le plus dangereux de tous : car la magie noire apparaît ici avec une auréole de lumière.

28

QUELLE ESPÈCE DE PHILOSOPHIE FAIT PÉRIR L'ART. – Si les brumes d'une philosophie métaphysico-mystique réussissent à rendre *opaques* tous les phénomènes esthétiques, il s'ensuit qu'il est impossible d'évaluer ces phénomènes en les jugeant les uns par les autres, car chacun séparément est inexplicable. Mais s'il n'est plus possible de comparer, pour aboutir à une estimation, il finit par en résulter une *absence* complète *de critique,* un aveugle laisser-aller ; il en résulte de plus un affaiblissement continuel de la *jouissance* que procure l'art (cette jouissance qui ne se distingue de la brutale satisfaction d'un besoin que par un goût raffiné à l'extrême et un sens aigu de la nuance). Mais plus la jouissance diminuera, plus se transformera le désir de l'art, pour régresser jusqu'à devenir un simple appétit, à quoi l'artiste cherche, dès lors, à subvenir par une nourriture toujours plus grossière.

29

A GETHSEMANI. – Ce qu'un penseur peut dire de plus douloureux à un artiste c'est : « Ne pouvez-vous pas *veiller* pendant une heure *avec moi ?*[5] »

30

AU MÉTIER À TISSER. – Au petit nombre de gens qui prennent plaisir à débrouiller le tissu des choses et à défaire sa trame, s'opposent en nombre ceux qui œuvrent (par exemple tous les artistes et les femmes) à refaire les nœuds à l'infini et à embrouiller les fils, tant et si bien que les choses comprises deviennent incompréhensibles. Quoi qu'il en advienne, les mailles et les tissus auront toujours l'air un peu malpropres, parce que trop de mains y travaillent et arrachent les fils.

31

DANS LE DÉSERT DE LA SCIENCE. – Durant ses marches humbles et pénibles qui sont, hélas ! fort souvent des marches à travers le désert, à l'homme scientifique apparaissent ces merveilleux mirages que l'on appelle « systèmes philosophiques » : ils mettent à portée de la main, avec la force magique de l'illusion, la solution de toutes les énigmes et la coupe rafraîchissante du véritable élixir de vie : le cœur bat la chamade et l'homme fatigué touche déjà presque des lèvres la récompense de sa peine et de sa persévérance scientifiques, en sorte qu'il va presque involontairement, toujours de l'avant. Il est vrai que certaines natures s'arrêtent comme étourdies par le beau mirage : alors le désert les engloutit et elles sont mortes pour la science. D'autres natures encore, celles qui ont souvent fait l'expérience de ces consolations subjectives, sont prises d'un extrême découragement et maudissent le goût de sel que ces apparitions laissent à la bouche et d'où il résulte une soif ardente – sans que seulement un pas vous rapproche d'une source quelconque.

32

LA PRÉTENDUE « VÉRITÉ VRAIE ». – Le poète se comporte comme s'il *connaissait* les différentes professions qu'il décrit, comme par exemple celle de général, de tisserand, de marin et toutes les choses qui les concernent. En expliquant les destinées et les actes humains, il se donne l'air d'avoir été présent lorsque fut tissée la trame du monde : en ce sens, c'est un imposteur. Il accomplit ses duperies devant des *ignorants* – c'est pourquoi elles lui réussissent : ceux-ci le louent de son savoir réel et profond et l'induisent enfin à croire qu'il connaît véritablement les choses aussi bien que celui qui les connaît et les exécute, et même aussi bien que la grande Araignée du monde. L'imposteur finit donc par être de bonne foi et par croire en sa véracité. Les personnes sensibles vont même jusqu'à lui dire en plein visage qu'il possède la vérité et la véracité *supérieures*, – car, assurément, il lui arrive d'être momentanément fatigué de la réalité : ils prennent alors le rêve poétique pour une nuit, une détente salutaire au cerveau et au cœur. Ce que le poète voit en rêve leur paraît maintenant d'une valeur supérieure parce que, comme je l'ai dit, ils en éprouvent plus de bienfait, et toujours les hommes ont cru que ce qui semblait être plus précieux était ce qu'il y avait de plus vrai, de plus réel. Les poètes qui ont *conscience* de ce pouvoir, à eux propre, s'appliquent avec intention à calomnier ce que l'on appelle généralement réalité et à lui donner le caractère de l'incertitude, de l'apparence, de l'inauthenticité, de ce qui s'égare dans le péché, la douleur et l'illusion ; ils

utilisent tous les doutes au sujet des limites de la connaissance, tous les excès du scepticisme, pour draper autour des choses le voile de l'incertitude : afin que l'on interprète sans hésitation, après cet obscurcissement, leurs tours de magie et leurs évocations comme la voie de la « vérité vraie », de la « réalité réelle ».

33

VOULOIR ÊTRE JUSTE ET VOULOIR ÊTRE JUGE. – Schopenhauer, dont la grande expérience dans les choses humaines et trop humaines, dont le sens instinctif des faits ont été plus ou moins entravés par la peau de léopard de sa métaphysique (cette peau qu'il faut d'abord lui enlever, pour découvrir en dessous un véritable génie de moraliste) : Schopenhauer, dis-je, fait cette excellente distinction qui lui donnera raison bien plus qu'il n'osait se l'avouer à lui-même : « La connaissance de la rigoureuse nécessité des actes humains est la ligne qui sépare les *têtes philosophiques* des *autres*[6]. » Il entrava lui-même cette compréhension profonde qu'il s'ouvrit une fois, par ce préjugé commun aux hommes moraux (non point aux moralistes) et qu'il exprime ainsi, sur un ton candide et fervent : « L'éclaircissement ultime et véritable sur le sens intime de l'ensemble des choses doit nécessairement être en étroite corrélation avec la signification éthique des actes humains[7]. » Cette nécessité ne saute nullement aux yeux : bien au contraire, elle est réfutée par cet axiome de la rigoureuse nécessité des actions humaines, c'est-à-dire du défaut absolu de liberté et d'irresponsabilité de la volonté. Les têtes philosophiques se distingueront donc des autres par leur incrédulité pour ce qui en est de la signification métaphysique de la morale : et cela créerait un gouffre profond et infranchissable qui ne ressemblerait en rien à celui qui sépare les « gens instruits » des « ignorants » et dont on se plaint tant de nos jours. Il est vrai qu'il faudra que l'on reconnaisse encore pour inutiles maintes portes de sortie que se sont ménagées à elles-mêmes des « têtes philosophiques » comme Schopenhauer : *aucune* de ces portes ne mène au grand air, dans l'atmosphère du libre arbitre : chacune de celles par où l'on s'est échappé jusqu'à présent s'ouvre sur un espace fermé : le mur d'airain de la fatalité : nous *sommes* en prison, nous ne pouvons que nous *rêver* libres et non point nous *rendre* libres. On ne pourra plus résister longtemps à cette certitude, les attitudes désespérées et incroyables de ceux qui l'attaquent et font de vaines contorsions pour continuer la lutte le démontrent. – Voilà, à peu près, ce qui se passe maintenant dans leur esprit : « Personne ne serait responsable ? Et partout

il y a le péché et le sentiment du péché ? Mais il faut bien que quelqu'un soit le pécheur : s'il est impossible et s'il n'est plus permis d'accuser et de juger l'individu, cette pauvre vague dans le flot nécessaire du devenir, – eh bien ! que ce soit le flot lui-même, le devenir, que l'on considère comme coupable : car là il y a libre arbitre, là on peut accuser, condamner, expier et faire pénitence : *que ce soit donc Dieu le pécheur et l'homme son sauveur :* que l'histoire soit à la fois culpabilité, condamnation et suicide ; que le malfaiteur devienne son propre bourreau ! » – Ce *christianisme placé la tête à l'envers* – que serait-ce, si ce n'était cela ? est la dernière reprise dans la lutte de la doctrine de la moralité absolue avec celle du défaut absolu de liberté, – et ce serait là une chose épouvantable si c'était *autre chose* qu'une *grimace logique,* le geste horrible d'une idée qui succombe, – peut-être le spasme d'agonie du cœur désespéré, avide de salut, à qui la folie murmure : « Voici, tu es l'agneau qui porte les péchés de Dieu. » – Il y a une erreur, non seulement dans le sentiment : « je suis responsable », mais encore dans cette opposition : « je ne le suis pas, mais il faut pourtant que ce soit quelqu'un ». – Mais c'est cela qui n'est pas vrai ! Il faut donc que le philosophe dise comme le Christ : « Ne jugez point ! » Et la dernière distinction entre les têtes philosophiques et les autres, ce serait que les premières veuillent *être justes* tandis que les seconds veulent *être juges.*

34

SACRIFICE. – Vous considérez le sacrifice comme le signe distinctif de l'action morale ? – Réfléchissez donc s'il n'y a pas un côté de sacrifice dans toute action accomplie de façon réfléchie, qu'elle soit la pire ou la meilleure.

35

CONTRE LES INQUISITEURS DE LA MORALE. – Il faut connaître le meilleur et le pire dont un homme est capable, dans l'idée des choses et leur exécution, pour pouvoir apprécier le développement et l'aboutissant de sa nature morale. Mais connaître cela est impossible.

36

DENT DE SERPENT. – Nous ne savons pas si nous avons une dent de serpent

avant que quelqu'un n'ait placé son talon sur nous. Une femme ou une mère dirait : avant que quelqu'un n'ait placé son talon sur ce qui nous est cher, sur notre enfant. – Notre caractère est déterminé plus encore par l'absence de certaines expériences que par celles que l'on a vécues.

37

LA DUPERIE EN AMOUR. – On oublie volontairement bien des souvenirs de son passé, on se les sort de la tête avec intention : on a donc le désir de voir l'image qui reflète notre passé nous mentir à nous-mêmes et nous flatter – nous travaillons sans cesse à cette duperie de nous-mêmes. – Et vous pensez, vous qui parlez tant de « l'oubli de soi en amour », de « l'abandon du moi à une autre personne », vous qui vous vantez de tout cela, vous pensez que c'est quelque chose d'essentiellement différent ? On détruit donc le miroir, on se transforme par l'imagination en une autre personne que l'on admire, et l'on jouit, désormais, de la nouvelle image de son moi, bien qu'on la désigne du nom d'une autre personne – et tout ce processus ne serait pas de la duperie de soi, de l'égoïsme – vous m'étonnez ! – Il me semble que ceux qui se cachent quelque chose *à eux-mêmes* et ceux qui, tout entiers, se cachent à eux-mêmes, se ressemblent en cela qu'ils commettent un *vol* au trésor de la connaissance. D'où il faut induire de quel méfait l'axiome « connais-toi toi-même » met en garde[8].

38

À CELUI QUI NIE SA VANITÉ. – Celui qui nie chez lui-même la vanité la possède généralement sous une forme si brutale qu'il clôt instinctivement les yeux devant elle, pour ne pas avoir à se mépriser.

39

POURQUOI LES GENS BÊTES DEVIENNENT SI SOUVENT MÉCHANTS. – Aux objections de notre adversaire contre lesquelles notre cerveau se sent trop faible, notre cœur répond en mettant en suspicion les motifs de ces objections.

40

L'ART DES EXCEPTIONS MORALES. – Il ne faut pas trop souvent prêter l'oreille à un art qui montre et glorifie les cas d'exception de la morale – ceux où le bien devient mauvais et l'injuste juste : de même que l'on achète bien de temps en temps quelque chose à un bohémien, mais avec la crainte qu'il ne vole bien plus qu'il n'y a de gain à l'achat.

41

L'ABSORPTION ET LA NON-ABSORPTION DES POISONS. – Le seul argument définitif qui, de tous temps, ait retenu les hommes d'absorber un poison, ce n'est pas la crainte qu'il ne tue mais qu'il n'ait mauvait goût.

42

LE MONDE PRIVÉ DU SENTIMENT DU PÉCHÉ. – Si l'on n'exécutait que les actions qui n'engendrent pas la mauvaise conscience, le monde des humains serait encore assez laid et fourbe : mais il serait moins maladif et pitoyable qu'il ne l'est aujourd'hui. – Il y eut de tout temps assez d'hommes méchants *sans* conscience, mais il y eut aussi beaucoup de braves et bonnes gens à qui manquait le sentiment de joie que procure la bonne conscience.

43

LES CONSCIENCIEUX. – Il est plus commode d'obéir à sa conscience qu'à sa raison : car, à chaque insuccès, la conscience trouve en elle-même une excuse et un encouragement. C'est pourquoi il y a encore tant de gens consciencieux pour si peu de gens raisonnables.

44

MOYENS OPPOSÉS POUR ÉVITER L'AMERTUME. – A certain tempérament, il est utile de pouvoir exprimer son dépit par des paroles : les discours l'adoucissent. Un autre tempérament n'atteint les combles de l'amertume qu'en voulant l'exprimer : il lui sera plus salutaire de rentrer l'expression de sa colère ; la contrainte que s'imposent les hommes de cette espèce, devant leurs ennemis ou leurs supérieurs, améliore leur caractère et l'empêche de devenir cassant ou

amer.

45

NE PAS PRENDRE TROP À CŒUR. – Il est désagréable de se meurtrir du fait de l'alitement, mais ce n'est pas encore une preuve contre l'efficacité du traitement qui vous détermine à vous mettre au lit. – Les personnes qui ont longtemps vécu hors d'elles-mêmes et qui se sont enfin tournées vers la vie intérieure et l'isolement philosophique savent qu'il y a aussi une façon de se meurtrir l'esprit et le sentiment du fait de l'alitement. Ce n'est donc pas là un argument contre l'ensemble du genre de vie que l'on a choisi, mais cela exige de petites exceptions et des récidives apparentes.

46

L'HUMAINE « CHOSE EN SOI ». – La chose la plus vulnérable et pourtant la plus invincible est la vanité humaine : sa force grandit même par la blessure et peut finir par devenir gigantesque.

47

CE QU'IL Y A DE COMIQUE CHEZ BEAUCOUP DE GENS LABORIEUX. – Par un surcroît d'efforts, ils arrivent à se conquérir des loisirs et, quand ils sont arrivés à leurs fins, ils ne savent rien en faire, sinon de compter les heures jusqu'à ce que le temps soit passé.

48

AVOIR BEAUCOUP DE JOIE. – Qui a beaucoup de joie doit être un homme bon : mais peut-être n'est-il pas le plus intelligent, bien qu'il atteigne ce à quoi le plus intelligent aspire de toute son intelligence.

49

DANS LE MIROIR DE LA NATURE. – Ne connaît-on pas assez exactement le

caractère d'un homme lorsque l'on entend qu'il aime à se promener parmi les hauts blés blonds ; qu'il préfère, à toutes les autres, les nuances éteintes et jaunies que prennent à l'automne les forêts et les fleurs, parce que ces nuances indiquent plus de beauté que la nature n'en réussit jamais ; qu'il se sent, sous les grands noyers au gras feuillage, parfaitement à l'aise comme parmi ses proches parents ; que c'est sa grande joie d'être dans les montagnes, de rencontrer ces petits lacs écartés, d'où la solitude elle-même semble lui jeter un regard ; qu'il aime la grisaille tranquille du crépuscule de brume se glissant, aux soirs d'automne et de printemps, jusqu'aux fenêtres, sous des rideaux de velours, comme pour isoler de toute espèce de bruit insolite ; qu'il considère toute roche brute comme un témoin du passé, avide de parler, qu'il vénère depuis son enfance, et enfin que la mer, avec sa mouvante peau de serpent et sa beauté de fauve, lui est toujours demeurée et lui demeurera toujours étrangère ? – En effet, ainsi *quelque chose* de la caractéristique de cet homme est décrit, mais le miroir de la nature ne dit rien du même homme qui, avec tous ses sentiments idylliques (et je ne dis pas « malgré eux »), pourrait fort bien être peu charitable, parcimonieux et présomptueux. Horace, qui s'entendait à pareilles choses, a placé le sentiment le plus tendre pour la vie de campagne dans la bouche et dans l'âme d'un *usurier* romain avec le célèbre : « *beatus ille qui procul negotiis* »[9].

50

PUISSANCE SANS VICTOIRES. – La conviction la plus forte (celle de la totale non-liberté de la volonté humaine) est pourtant celle qui aboutit aux résultats les plus pauvres : car elle a toujours eu l'adversaire le plus fort, la vanité humaine.

51

JOIE ET ERREUR. – L'un, par son être, fait involontairement du bien à ses amis, l'autre volontairement par des actions particulières. Si le premier cas est considéré comme supérieur, c'est au second seulement que s'allient une bonne conscience et un sentiment de joie, – je veux dire la joie que procurent les bonnes œuvres, un sentiment qui repose sur la croyance que nous pouvons à volonté faire le bien et le mal, c'est-à-dire sur une erreur.

52

ON A TORT D'ÊTRE INJUSTE. – Une injustice que l'on a faite à quelqu'un est beaucoup plus lourde à porter qu'une injustice que quelqu'un d'autre vous a faite (non pas précisément pour des raisons morales il faut le remarquer) car celui qui agit est toujours celui qui souffre, mais bien entendu seulement quand il est accessible au remords ou à la certitude que, par son acte, il aura armé la société contre lui et se sera lui-même isolé. C'est pourquoi, abstraction faite de tout ce que commandent la religion et la morale, on devrait, ne serait-ce que dans l'intérêt de son bonheur intérieur, donc pour ne pas perdre son bien-être, se garder de commettre une injustice plus encore que d'en subir une ; car, dans ce dernier cas, on a la consolation de la bonne conscience, de l'espoir de la vengeance, de la pitié et de l'approbation des hommes justes, et même de la société tout entière qui redoute les malfaiteurs. – Quelques-uns, et ils ne sont pas un petit nombre, s'entendent à la ruse malhonnête de transformer toute injustice qu'ils ont commise en une injustice qui leur a été faite, et à se réserver, pour excuser ce qu'ils ont fait, le droit exceptionnel de la légitime défense : pour porter ainsi plus facilement leur fardeau.

53

JALOUSIE, AVEC OU SANS PORTE-PAROLE. – La jalousie ordinaire a l'habitude de caqueter dès que la poule enviée a pondu un œuf. C'est une façon de se soulager et de se calmer. Mais il existe une jalousie plus profonde encore : celle-ci ne dira mot en ce cas, et souhaitera que l'on ferme la bouche à tout le monde, furieuse qu'il n'en soit justement pas ainsi. La jalousie qui se tait grandit dans le silence.

54

LA COLÈRE COMME ESPION. – La colère épuise l'âme jusqu'à la lie, en sorte que le fond paraît à la lumière. C'est pourquoi, si l'on n'arrive pas à voir clair autrement, il faut s'entendre à mettre en colère son entourage, ses partisans et ses adversaires, pour apprendre ce qui se pense et se fait secrètement contre vous.

55

LA DÉFENSE EST MORALEMENT PLUS DIFFICILE QUE L'ATTAQUE. – Le vrai coup de maître, le véritable trait héroïque de l'homme bon, ne consiste pas à attaquer la

cause tout en continuant à aimer la personne, mais en quelque chose de beaucoup plus difficile : à *défendre* sa *propre* cause, sans faire de peine, et sans vouloir en faire, à la personne qui attaque. La lame de l'attaque est franche et large, celle de la défense s'effile généralement en pointe d'aiguille.

56

HONNÊTE CONTRE L'HONNÊTETÉ. – Celui qui est publiquement honnête à l'égard de lui-même finit par avoir une haute idée de son honnêteté : il ne sait que trop bien pourquoi il est honnête, – pour la même raison qu'un autre met à préférer l'apparence et la simulation.

57

CHARBONS ARDENTS. – Couramment, on interprète la démarche qui consiste à amasser des charbons ardents sur la tête de quelqu'un, parce que l'autre se sait également en possession de son bon droit et a aussi songé à amasser des charbons.

58

LIVRES DANGEREUX. – Quelqu'un dit : « Je le remarque sur moi-même : ce livre est nuisible. » Mais qu'il attende un peu, et il s'apercevra certainement un jour que ce livre lui a rendu un grand service en mettant à jour la maladie cachée de son cœur, la rendant ainsi visible. – Les changements d'opinion ne changent pas le caractère d'un homme (ou du moins fort peu) ; ils éclairent cependant certains côtés de la configuration de sa personnalité qui, jusqu'à présent, avec une autre constellation d'opinions, étaient restés obscurs et méconnaissables.

59

COMPASSION FEINTE. – On feint de la compassion lorsqu'on veut se *montrer* au-dessus du sentiment d'inimitié : mais c'est généralement en vain. On ne s'en aperçoit pas sans que ce sentiment d'inimitié n'augmente beaucoup.

60

LA CONTRADICTION OUVERTE EST SOUVENT CONCILIANTE. – Au moment où quelqu'un manifeste ouvertement les différences de positions doctrinales qui le séparent d'un célèbre chef de parti ou d'un maître, tout le monde croit qu'il en veut à celui-ci. Mais il arrive que c'est justement à ce moment-là qu'il cesse de lui en vouloir : il ose se présenter à côté de lui et il est débarrassé de la torture occasionnée par la jalousie muette.

61

VOIR LUIRE SA LUMIÈRE[10]. – Dans un état d'obscurcissement comme la tristesse, la maladie, la contribution il nous est agréable de voir que nous pouvons encore faire de la lumière pour d'autres, et qu'ils perçoivent chez nous une sphère lumineuse produite de la même façon que celle de la lune. Par ce détour nous prenons part à notre propre faculté d'éclairer.

62

JOIE PARTAGÉE. – Le serpent qui nous mord croit nous faire du mal et s'en réjouit : l'animal le plus bas peut imaginer la *douleur* d'autrui. Mais imaginer la *joie* d'autrui et s'en réjouir, c'est là le plus grand privilège des animaux supérieurs, et, parmi ceux-ci, il n'y a que les exemplaires d'élite qui y soient accessibles, – c'est un *humanum* rare au point qu'il y ait eu des philosophes qui ont nié la joie partagée.

63

GROSSESSE ULTÉRIEURE. – Ceux qui sont parvenus à leurs œuvres et à leurs actions, sans savoir comment, en sont d'ordinaire d'autant plus imbus après coup : comme pour démontrer ultérieurement que ce sont leurs enfants à eux et non point ceux du hasard.

64

DUR PAR VANITÉ. – De même que la justice est souvent le manteau de la faiblesse, de même les hommes bien-pensants, mais faibles, ont parfois recours à la dissimulation et prennent visiblement une attitude injuste et dure – pour donner l'impression de la force.

65

HUMILIATION. – Si quelqu'un trouve dans un sac d'avantages qui lui a été offert un seul grain d'humiliation, il fera néanmoins mauvaise mine à bon jeu.

66

ÉROSTRATISME EXTRÊME. – Il pourrait y avoir des Erostrate[11] qui incendieraient leur propre temple où l'on adore leurs images.

67

LE MONDE DES DIMINUTIFS. – Le fait que toute faiblesse et toute misère parlent au cœur entraîne avec soi l'habitude de désigner, par des diminutifs et des affaiblissements dans l'expression, tout ce qui parle à notre cœur – donc, de le rendre faible et pitoyable pour notre sentiment.

68

DÉFAUT DE LA PITIÉ. – La pitié a pour compagne une insolence particulière : elle voudrait aider à tout prix, ce qui fait qu'elle ne s'embarrasse ni du remède ni du genre ni de l'origine de la maladie, elle fraude audacieusement sur la santé et la réputation de son malade.

69

INDISCRÉTION. – Il y a aussi une sorte d'indiscrétion à l'égard des œuvres, et c'est une preuve d'un manque complet de pudeur si, dès son jeune âge, on veut se mêler en imitateur aux œuvres les plus sublimes de tous les temps, avec la familiarité du tu et du toi. – D'autres ne sont importuns que par ignorance : ils ne

savent pas à qui ils ont affaire – c'est assez souvent le cas des philologues, jeunes et vieux, dans leurs rapports avec les œuvres des Grecs.

70

LA VOLONTÉ A HONTE DE L'INTELLECT. – Nous faisons froidement les plans les plus raisonnables contre nos passions : mais nous commettons ensuite les plus graves fautes, parce qu'au moment où le projet devrait être exécuté, nous avons souvent honte de la froideur et de la circonspection que nous avons mises à le concevoir. On fait alors justement ce qui est déraisonnable, à cause de cette sorte de générosité altière que comporte toute passion.

71

POURQUOI LES SCEPTIQUES DÉPLAISENT À LA MORALE. – Qui place très haut sa moralité, et la prend très au sérieux, en veut à celui qui est sceptique sur le domaine de la morale : car là où il met toute sa force en jeu, on doit *s'extasier*, et non point examiner et douter. – Il y a encore des natures chez qui tout ce qui reste de moralité est précisément la foi en la morale : elles se comportent de la même façon à l'égard des sceptiques, si possible avec plus de passion encore.

72

TIMIDITÉ. – Tous les moralistes sont timides, parce qu'ils savent qu'ils sont confondus avec les espions et les traîtres, dès que l'on remarque leur penchant ; de plus, ils ont conscience qu'ils sont surtout faibles dans l'action : car, au milieu de leur œuvre, les motifs qui les poussent à agir détournent presque entièrement leur attention de l'œuvre.

73

UN DANGER POUR LA MORALITÉ UNIVERSELLE. – Les hommes qui sont à la fois nobles et loyaux parviennent à diviniser la moindre diablerie que leur honnêteté fait éclore, et à immobiliser, pour un moment, la balance du jugement moral.

74

L'ERREUR LA PLUS AMÈRE. – On est irréconciliablement offensé lorsqu'on découvre que, là où l'on était convaincu d'être aimé, on n'était considéré que comme un appareil domestique, un objet d'art sur lequel le maître de maison exerce sa vanité devant ses hôtes.

75

AMOUR ET DUALISME. – Qu'est-ce donc l'amour si ce n'est de se comprendre et de se réjouir en voyant quelqu'un d'autre vivre, agir et sentir d'une autre manière que la nôtre et qui lui est opposée ? Pour que l'amour aplanisse les contraires dans la joie, il ne faut pas qu'il les supprime et les nie. – Même l'amour de soi contient pour présupposition le dualisme absolu (ou la multiplicité) en une seule personne.

76

INTERPRÉTER SELON LE RÊVE. – Ce que l'on ignore parfois à l'état de veille, ce que l'on est incapable de sentir – par exemple, si l'on a une bonne ou une mauvaise conscience à l'égard de quelqu'un – le rêve nous le fait savoir sans aucune équivoque.

77

DÉBAUCHE. – La mère de la débauche n'est pas la joie, mais l'absence de joie.

78

PUNIR ET RÉCOMPENSER. – Personne n'accuse sans avoir une arrière-pensée de punition et de vengeance, – il en est même ainsi lorsqu'on accuse sa destinée ou lorsqu'on s'accuse soi-même. – Toute plainte est une accusation, toute joie est une louange : que nous fassions l'une ou l'autre, toujours nous rendons quelqu'un responsable.

79

DEUX FOIS INJUSTE. – Nous favorisons parfois la vérité par une double injustice, c’est le cas lorsque nous voyons et représentons, l’une après l’autre, les deux faces d’une chose que nous ne sommes pas capables de voir ensemble, mais de manière à méconnaître ou à nier chaque fois l’autre face, avec l’illusion que ce que nous voyons est toute la vérité.

80

LA MÉFIANCE. – La méfiance de soi n’en procède pas pour autant de façon farouche et incertaine, mais parfois comme de façon frénétique : elle s’est enivrée pour ne pas trembler.

81

PHILOSOPHIE DU PARVENU. – Si l’on veut vraiment être un personnage, il faut aussi vénérer sa propre ombre.

82

S’ENTENDRE À SE LAVER PROPREMENT. – Il faut apprendre à sortir plus propre encore de liaisons malpropres et à se laver aussi avec de l’eau sale, si c’est nécessaire.

83

SE LAISSER ALLER. – Plus quelqu’un se laisse aller, moins les autres se laissent aller.

84

LE GREDIN INNOCENT. – Il y a une voie lente et graduelle pour arriver au vice et à la canaillerie sous toutes leurs formes. Au bout de cette voie, celui qui la suit a été complètement abandonné par les nuées d’insectes de la mauvaise conscience,

et, malgré une scélératesse parfaite, il garde cependant son innocence.

85

FAIRE DES PLANS. – Faire des plans et prendre des résolutions, cela procure beaucoup de sentiments agréables ; et celui qui aurait la force de n'être, durant toute sa vie, qu'un forgeur de plans serait un homme très heureux : mais il lui faudra à l'occasion se laisser reposer de cette activité en exécutant un plan – et alors viendront pour lui la colère et la désillusion.

86

CE QUI NOUS SERT À VOIR L'IDÉAL. – Tout homme capable se bute à sa capacité et ne peut s'appuyer sur elle pour juger librement les choses. S'il n'avait, en outre, une bonne part d'imperfection, sa vertu l'empêcherait de parvenir à la liberté intellectuelle et morale. Nos défauts sont les yeux par lesquels nous voyons l'idéal.

87

LOUANGES DÉLOYALES. – Les louanges insincères occasionnent après beaucoup plus de remords que le blâme insincère, probablement pour cette seule raison que, par des louanges exagérées, notre faculté de jugement découvre beaucoup mieux ses faiblesses que par le blâme exagéré et même injuste.

88

IL EST INDIFFÉRENT COMMENT ON MEURT. – Toute la manière dont un homme pense à la mort, à l'apogée de sa vie et tandis qu'il possède la plénitude de sa force, sans doute exprime et témoigne avec force de ce que l'on appelle son caractère ; mais l'heure de sa mort par elle-même, son attitude sur le lit d'agonie, sont presque insignifiantes en la matière. L'épuisement de la vie qui décline, surtout quand ce sont des vieilles gens qui meurent, l'alimentation irrégulière et insuffisante du cerveau pendant cette dernière époque, ce qu'il y a parfois de très violent dans les douleurs, la nouveauté de cette situation dont on n'a pas encore l'expérience, et trop fréquemment un accès de crainte, un retour à des sentiments

superstitieux, comme si la mort avait une grande importance et s’il fallait franchir des ponts de la plus épouvantable espèce – tout cela ne *permet* pas d’utiliser la mort comme un témoignage concernant la vie. Il n’est point vrai que, d’une façon générale, le mourant soit plus *loyal* que le vivant : au contraire, presque chacun est poussé par l’attitude solennelle de son entourage, les larmes et les effusions sentimentales contenues ou répandues, à une comédie de vanité, tantôt consciente, tantôt inconsciente. Le sérieux avec lequel est traité tout moribond a certainement été, pour nombre de pauvres diables méprisés durant toute leur vie, la jouissance la plus subtile, une espèce de compensation et d’abattement sur de nombreuses privations.

89

LES MŒURS ET LEURS VICTIMES. – L’origine des mœurs doit être ramenée à deux idées : « la communauté a plus de valeur que l’individu », et « il faut préférer l’avantage durable à l’avantage passager » ; d’où il faut conclure que l’on doit placer, d’une façon absolue, l’avantage de l’individu, surtout avant son bien-être momentané, mais aussi avant son avantage durable et même avant sa persistance dans l’être. Soit donc qu’un individu souffre d’une institution qui profite à la totalité, soit que cette institution le force à s’étioler ou même qu’il en meure, peu importe, – la coutume doit être conservée, il faut que le sacrifice soit porté. Mais un pareil sentiment ne prend naissance que chez ceux qui ne sont pas la victime, – car celle-ci fait valoir, dans son propre cas, que l’individu peut avoir une valeur supérieure au nombre, et de même que la jouissance présente et l’instant paradisiaque pourraient être estimés supérieurs à la faible persistance d’états sans douleur et de conditions de bien-être. La philosophie de la victime se fait cependant toujours entendre trop tard, on s’en tient donc aux mœurs et à la *moralité :* la moralité n’étant que le sentiment que l’on a de l’ensemble des mœurs sous l’égide desquelles on vit et a été élevé – élevé, non en tant qu’individu, mais comme membre d’une totalité, chiffre d’une majorité. – C’est ainsi qu’il arrive sans cesse qu’un individu se *majore* lui-même au moyen de sa moralité.

90

LE BIEN ET LA BONNE CONSCIENCE. – Vous pensez que toutes les bonnes choses

ont de tout temps impliqué une bonne conscience ? – La science, qui est certainement une très bonne chose, a fait son entrée dans le monde, sans celle-ci et sans aucune espèce de pathos, secrètement, bien au contraire, passant le visage voilé ou masqué comme une criminelle, et toujours affligée du *sentiment* de faire de la contrebande. Le premier degré de la bonne conscience est la mauvaise conscience – l'une ne s'oppose pas à l'autre : car toute bonne chose commence par être nouvelle, par conséquent insolite, contraire aux coutumes, amorale, et elle ronge, comme un ver, le cœur de l'heureux inventeur.

91

LE SUCCÈS SANCTIFIE LES INTENTIONS. – Il ne faut point craindre de suivre le chemin qui mène à une vertu, lors même que l'on s'apercevrait que l'égoïsme seul, – par conséquent l'utilité et le bien-être personnels, la crainte, les considérations de santé, de réputation et de gloire, sont les motifs qui y poussent. On dit que ces motifs sont vils et intéressés : mais s'ils nous incitent à une vertu, par exemple le renoncement, la fidélité au devoir, l'ordre, l'économie, la mesure, il faut les écouter, quelle que soit la façon dont on les qualifie. Car, lorsqu'on a atteint à ce à quoi ils tendent, la vertu *réalisée ennoblit* à tout jamais les motifs lointains de nos actes, grâce à l'air pur qu'elle fait respirer et au bien-être moral qu'elle communique, et, plus tard, nous n'accomplissons plus ces mêmes actes pour les mêmes motifs grossiers qui autrefois nous y incitaient. – L'éducation doit donc, autant qu'il est possible, *forcer* à la vertu, conformément à la nature de l'élève : mais que la vertu elle-même, étant l'atmosphère ensoleillée et estivale de l'âme, y fasse sa propre œuvre et y ajoute la maturité et la douceur.

92

CHRISTIANISTES, ET NON PAS CHRÉTIENS. – C'est donc là votre christianisme ! – Pour mettre des hommes en colère vous louez « Dieu et ses saints » ; et quand vous voulez *louer* des hommes vous poussez vos louanges si loin qu'il faut que Dieu et ses saints se mettent en colère. Je voudrais que vous apprissiez du moins à avoir les manières chrétiennes, puisque la philosophie du cœur chrétien vous fait défaut.

93

IMPRESSION DE LA NATURE CHEZ LES HOMMES PIEUX ET IRRÉLIGIEUX. – Un homme totalement pieux doit être pour nous un objet de vénération, mais il doit en être de même pour un homme totalement sincèrement et profondément impie. Si, avec des hommes de la dernière espèce, on se sent dans le voisinage des hauts sommets où les fleuves puissants ont leur source, avec les hommes pieux on se croirait sous des arbres tranquilles et pleins de sève, aux larges ombrages.

94

ASSASSINATS LÉGAUX. – Les deux plus grands assassinats légaux de l'histoire universelle sont, pour parler sans détour, des suicides masqués et bien masqués. Dans les deux cas on *voulait* mourir, dans les deux cas on se fit enfoncer l'épée dans la poitrine par la main de l'injustice humaine.

95

« AMOUR ». – Le plus subtil artifice qui donne au christianisme l'avantage sur les autres religions se trouve dans un seul mot : le christianisme parle d'*amour*. C'est ainsi qu'il devint la religion *lyrique* (tandis que, dans ses deux autres créations, le sémitisme avait donné au monde des religions héroïco-épiques). Il y a dans le mot *amour* quelque chose de si ambigu qui stimule, qui parle au souvenir et à l'espérance que l'éclat de ce mot rayonne sur l'intelligence même la plus basse et le cœur le plus froid. La femme la plus rusée et l'homme le plus vulgaire songent à ce moment qui, de toute leur vie, a peut-être été relativement le plus désintéressé, Eros n'eût-il pris chez eux qu'un vol fort bas ; et des êtres innombrables, *privés* d'amour, privés soit de leurs parents, soit de leurs enfants ou de tout ce qu'ils ont aimé, mais surtout des êtres dont la sexualité s'est sublimée, ont trouvé leur bonheur dans le christianisme.

96

LE CHRISTIANISME ACCOMPLI. – Dans le sein du christianisme, il y a même un sentiment épicurien[12] qui part de l'idée que Dieu ne peut demander à l'homme, sa créature faite à son image, que ce que celui-ci est *à même* d'accomplir, et que, par conséquent, la vertu et la perfection chrétiennes peuvent être atteintes et le sont souvent. Or, par exemple, croire que l'on *aime* ses ennemis – quand même

ce ne serait qu'une croyance, un jeu de l'imagination et nullement une réalité psychologique (donc pas de l'amour) – rend parfaitement heureux tant que persiste cette croyance. (Pourquoi en est-il ainsi ? le psychologue et le chrétien ne seront certainement pas d'accord à ce sujet.) Il se pourrait donc que la *vie terrestre* devînt, par la foi, je veux dire par l'imagination, par l'idée qu'on satisfait non seulement à cette revendication d'aimer ses ennemis, mais encore à toutes les autres prétentions chrétiennes et qu'on s'est vraiment approprié et assimilé la mise en demeure chrétienne « soyez parfait comme votre père qui est aux cieux est parfait », que la *vie terrestre* devînt, en effet, une *vie bienheureuse*. L'erreur peut donc transformer en vérité la promesse du Christ.

97

DE L'AVENIR DU CHRISTIANISME. – On peut faire des suppositions sur la façon dont disparaîtra le christianisme et sur les contrées où il cédera le pas le plus lentement, si l'on examine pour quelles *raisons* et en quels lieux le protestantisme se propagea avec le plus d'impétuosité. On sait qu'il promit de rendre les mêmes services que ceux rendus par l'Eglise ancienne, mais à bien meilleur compte, c'est-à-dire sans messes coûteuses, sans pèlerinages, sans pompes et richesses ecclésiastiques ; il se répandit surtout chez les nations septentrionales, ancrées moins profondément que celles du Midi dans le symbolisme et le plaisir des formes propres à l'Eglise ancienne : dans le christianisme de celles-ci persistait un paganisme religieux beaucoup plus puissant, tandis que, dans le Nord, le christianisme signifiait une opposition et une rupture avec les vieilles coutumes domestiques et, à cause de cela, fut, dès l'abord, plus intellectuel que sensuel et aussi, pour la même raison, plus fanatique et plus opiniâtre aux époques de danger. Si l'on parvient à déraciner le christianisme en l'attaquant par l'*esprit*, on peut prévoir où il commencera à disparaître : là précisément où il se défendra avec le plus d'âpreté. Ailleurs, il pliera, mais il ne se brisera point, il se dépouillera de ses feuilles, mais il lui en viendra de nouvelles, – parce que ce sont les *sens* et non point l'esprit qui ont pris parti. Mais ce sont les sens qui entretiennent aussi l'idée que, malgré tous les frais qu'exige l'Eglise, on s'en tire à meilleur compte et plus facilement qu'avec les relations rigoureuses qui existent du travail au salaire : car à quel prix n'évalue-t-on pas les loisirs (ou la demi-paresse) quand une fois on s'y est habitué ! Les sens font à un monde déchristianisé l'objection qu'il y faudrait trop travailler et que l'on ne bénéficierait pas d'assez de loisirs : ils prennent le parti

de la magie, c’est-à-dire qu’ils préfèrent – laisser à Dieu le soin de travailler pour eux (*oremus nos ! deus laborabit !*)[13].

98

COMÉDIE ET BONNE FOI DES INCRÉDULES. – Il n’y a pas de livre qui contienne avec plus d’abondance, qui exprime avec plus de candeur ce qui peut faire du bien à tous les hommes – la ferveur bienheureuse et exaltée, prête au sacrifice et à la mort, dans la foi et la contemplation de *sa* « vérité » – que le livre qui parle du Christ : un homme avisé peut y apprendre tous les moyens par lesquels un livre peut devenir un livre universel, l’ami de tout le monde et avant tout le maître-moyen de présenter toutes choses comme trouvées et de ne pas admettre que quelque chose soit encore à venir et incertaine. Tous les livres à effet cherchent à laisser une impression semblable, comme si l’on avait ainsi écrit le plus vaste horizon intellectuel et moral, comme si toute constellation visible, présente ou future, devait tourner autour du soleil qu’on voyait luire. – La raison qui fait que de pareils livres sont pleins d’effets ne doit-elle pas avoir pour conséquence de rendre d’une faible portée tout livre *purement* scientifique ? N’est-il pas condamné à vivre obscurément parmi les gens obscurs, pour être enfin crucifié, pour ne jamais plus ressusciter ? Comparés à ce que les hommes religieux proclament au sujet de leur « savoir », de leur « saint » esprit, tous les hommes probes de la science ne sont-ils pas « pauvres d’esprit » ? Quelle qu’elle soit, une religion peut-elle exiger plus de renoncement, exclure avec moins de pitié les égoïstes que ne fait la science ? – Voilà à peu près comment nous pourrions parler, nous autres, et certainement avec quelle comédie, lorsque nous avons à nous défendre devant les croyants ; car il n’est guère possible de mener une défense sans un peu de comédie. Mais, lorsque nous sommes entre nous, il faut que le langage soit plus loyal : nous nous servons alors d’une liberté que ceux-ci ne sauraient comprendre, fût-ce même dans leur propre intérêt. Foin donc de la calotte du renoncement ! Foin de ces airs d’humilité ! Bien mieux et tout au contraire : ainsi entonne notre vérité. Si la science n’était pas liée à la *joie* de la connaissance, à l’*utilité* de la connaissance, que nous importerait la science ? Si un peu de foi, d’amour et d’espérance ne conduisait pas notre âme à la connaissance, que serait-ce qui nous attirerait vers la science ? Et, bien que, dans la science, le « moi » ne signifie rien, le « moi » inventif et heureux, et même déjà tout « moi » loyal et appliqué, importe beaucoup dans la république des hommes de science : l’estime de ceux qui confèrent l’estime, la joie de ceux

à qui nous voulons du bien, ou de ceux que nous vénérons, dans certaines circonstances la gloire et une modique immortalité de la personne : c'est là le prix que l'on peut atteindre pour cet abandon de la personnalité... pour taire ici des résultats et des récompenses moindres, bien que ce soit justement à cause de ceux-ci que la plupart des hommes ont juré fidélité aux lois de cette république, et en général à la science et qu'ils continuent toujours à y demeurer assermentés. Si nous étions restés, en une certaine mesure, des hommes *non scientifiques*, quelle importance pourrions-nous encore attacher à la science ! Somme toute, et pour exprimer mon axiome dans toute son ampleur : *à un être purement connaissant la connaissance serait indifférente.* – Ce n'est pas la qualité de la foi et de la piété qui nous distingue des hommes pieux et croyants, mais la quantité : nous nous contentons de peu. Mais ceux-ci nous répondront : s'il en est ainsi soyez donc satisfaits et donnez-vous aussi pour satisfaits ! – A quoi nous pourrions facilement répondre : « En effet, nous ne faisons pas partie des plus mécontents ! Mais vous, si votre foi vous rend bienheureux, donnez-vous aussi pour tels ! Vos visages ont toujours nui à votre foi, plus que nos arguments ! Si le joyeux message de votre Bible était écrit sur votre figure vous n'auriez pas besoin d'exiger, avec tant d'entêtement, la croyance en l'autorité de ce livre : vos paroles, vos actes devraient sans cesse rendre la Bible superflue, une nouvelle Bible devrait sans cesse naître de vous ! Mais ainsi toute votre apologie du christianisme a sa racine dans votre impiété ; par votre défense vous écrivez votre propre accusation. Si pourtant vous désirez sortir de votre insatisfaction en ce qui concerne le christianisme, l'expérience de deux mille ans devrait vous amener à une considération qui, revêtue d'une discrète forme interrogative, pourrait être la suivante : « Si le Christ a vraiment eu l'intention de sauver le monde n'a-t-il pas manqué son entreprise ? ».

99

LE POÈTE COMME INDICATEUR DE L'AVENIR. – Autant il reste encore parmi les hommes d'aujourd'hui un excédent de force poétique qui n'est pas employée à la formation de la vie, autant cet excédent devrait, dans la même mesure, être voué sans déduction à un seul but, non peut-être à dépeindre le présent, à évoquer et à faire revivre le passé, mais à donner une indication de l'avenir : – et cela ne doit pas être entendu dans ce sens que le poète, semblable à un économiste imaginatif, devrait anticiper en images les conditions sociales plus favorables pour le peuple et la société et la réalisation de ces conditions. Il devra plutôt,

comme firent jadis les artistes avec l'image des dieux, exercer sans cesse sa *création* sur l'image des hommes et deviner les cas où, au milieu de notre monde moderne et de sa réalité, sans aucune mise en garde aux restrictions artificielles devant la réalité, la belle grande âme est encore possible, les cas où, aujourd'hui encore, cette âme saura se présenter sous des conditions harmoniques et proportionnées en acquérant les qualités de durée et de prototype par sa visibilité, et aidant, par conséquent, à faire l'avenir en excitant la jalousie et l'esprit d'imitation. Les œuvres de ces poètes se distingueraient par le fait qu'elles apparaîtraient isolées et garanties contre l'atmosphère et l'*ardeur* de la passion : la méprise incorrigible, la destruction de toute la lyre humaine, les moqueries et les grincements de dents, et tout ce qu'il y a de tragique et de comique, au sens ancien et habituel, dans le voisinage de cet art nouveau, serait considéré comme un fâcheux grossissement archaïque de l'image humaine. La force, la bonté, la douceur, la pureté, une mesure involontaire et innée dans les personnes et dans leurs actions ; un sol aplani qui procure au pied le repos et la joie ; un ciel lumineux qui se reflète sur les visages et les événements ; le savoir et l'art fondus en une unité nouvelle ; l'esprit cohabitant, sans présomption et sans jalousie, avec sa sœur, l'âme, et faisant naître dans l'opposition, la grâce de la sévérité et non pas l'impatience du désaccord : tout cela serait l'enveloppe, le fond d'or général, sur lequel maintenant les subtiles *touches* des idéals incarnés peindraient le *tableau* véritable – celui de la toujours grandissante dignité humaine. – Certains chemins partent de *Goethe* pour mener à cette poésie de l'avenir : mais il faut de bons indicateurs et, avant tout, une puissance beaucoup plus grande que celle que possèdent les poètes d'aujourd'hui, c'est-à-dire les représentants inconscients de la demi-bête, du défaut de maturité et de mesure qui se confond avec la force et la nature.

100

LA MUSE EN PENTHÉSILÉE[14]. – « Plutôt pourrir, que d'être une femme qui ne *séduit* pas. » Quand la muse commencera à penser ainsi, la fin de son art sera de nouveau proche. Mais cela peut finir en tragédie ou en comédie.

101

CE QU'EST LE DÉTOUR VERS LE BEAU. – Si le beau est identique à ce qui réjouit –

et c’est ce que chantaient jadis les muses –, l’utile est le *détour*, souvent nécessaire, *vers le beau*, et il peut repousser le blâme à vue courte des hommes de l’instant, qui ne veulent pas attendre et qui croient à tout ce qui est bon sans détour.

102

POUR EXCUSER MAINTE FAUTE. – Le désir incessant de créer, propre à l’artiste, et son besoin de quête vers l’extérieur l’empêchent de devenir plus beau et meilleur dans sa personne, – c’est-à-dire de se *créer lui-même* – à moins que son ambition ne soit assez grande pour le forcer à se montrer toujours, dans ses rapports avec les autres, l’égal de la beauté grandissante et de la sublimité de son œuvre. Dans tous les cas il ne possède qu’une mesure déterminée de forces : ce qu’il en emploie pour sa propre personne, – comment pourrait-il en faire bénéficier son œuvre ? Et vice versa.

103

SATISFAIRE LES MEILLEURS[15]. – Si, au moyen de son art, on a « satisfait les meilleurs de son époque », on peut prévoir que, par le même art, on *ne satisfera pas* les meilleurs des époques suivantes : il est vrai que l’on aura « vécu pour toutes les époques ». – L’approbation des meilleurs assure la gloire.

104

D’UNE MÊME ÉTOFFE. – Si l’on est fait d’une même étoffe qu’un livre ou une œuvre d’art, on est intimement persuadé que ceux-ci doivent être parfaits, et l’on est offensé si d’autres les trouvent laids, exagérés ou fanfarons.

105

LANGAGE ET SENTIMENT. – Le langage ne nous a pas été donné pour communiquer nos sentiments, on s’en rend compte à ce fait que tous les hommes simples ont honte de chercher des mots pour leurs émotions profondes : ils ne les communiquent que par des actes et rougissent de voir que les autres semblent

deviner leurs motifs. Parmi les poètes, à qui généralement la divinité refuse ce mouvement de pudeur, les plus nobles sont monosyllabiques dans le langage du sentiment et laissent deviner la contrainte : tandis que les véritables poètes du sentiment sont le plus souvent insolents dans la vie pratique.

106

ERREUR AU SUJET D'UNE PRIVATION. – Celui qui n'a pas su se déshabituer longtemps et complètement d'un art, mais à qui cet art continue à demeurer familier, ne peut concevoir combien petite est la privation de vivre sans cet art.

107

LES TROIS QUARTS DE LA FORCE. – Une œuvre qui doit produire une impression de santé doit être exécutée tout au plus avec les trois quarts de la force de son auteur. Au contraire, s'il a donné sa mesure extrême, l'œuvre irrite le spectateur et l'effraye par sa tension. Toutes les bonnes choses laissent voir une certaine nonchalance et elles s'étalent à nos yeux comme des vaches au pâturage.

108

NE PAS ACCEPTER COMME HÔTE LA FAIM. – Celui qui a faim absorbe la bonne nourriture tout comme la grossière, et il n'y voit aucune différence. L'artiste qui a certaines prétentions ne songera donc pas à inviter l'affamé à sa table.

109

VIVRE SANS ART ET SANS VIN. – Il en est des œuvres d'art comme du vin : il vaut mieux ne pas en avoir besoin, s'en tenir à l'eau et transformer sans cesse soi-même, par le feu et la douceur intérieure de l'âme, le vin en eau.

110

LE GÉNIE DE PROIE. – Le génie de proie dans les arts, qui s'entend même à tromper les esprits subtils, résulte de ce que quelqu'un considère comme butin,

dès son plus jeune âge, toutes les bonnes choses qui ne sont pas précisément protégées par les lois et attribuées comme propriété à une personne déterminée. Or, tous les trésors des temps passés et des maîtres anciens gisent librement, entourés et gardés par la crainte vénératrice du petit nombre qui les connaît : en vertu de son impudeur, ce génie donc ose braver le petit nombre et accumuler une richesse qui engendre à son tour la vénération et la crainte.

111

AUX POÈTES DES GRANDES VILLES. – A regarder les jardins de la poésie contemporaine, on s'aperçoit que les cloaques des grandes villes s'en trouvent trop proches : le parfum des fleurs est mêlé d'émanations qui annoncent dégoût et pourriture. – Je demande avec douleur : avez-vous un si grand besoin, ô poètes, de prendre pour marraines la plaisanterie et l'ordure, lorsque vous voulez baptiser quelque sentiment innocent et sublime ? Faut-il absolument que vous mettiez à votre noble déesse un masque grimaçant et une cape de bouffon ? D'où viennent ce besoin et cette nécessité ? – Justement de ce que vous habitez trop près du cloaque.

112

LE SEL DU DISCOURS. – Personne n'a encore expliqué pourquoi les écrivains grecs ont fait un usage si singulièrement parcimonieux des moyens d'expression dont ils disposaient avec une richesse et une force inouïes, au point que tout livre post-grec apparaît en comparaison criard, bariolé et exalté. – On s'est laissé dire que, près des glaces du pôle Nord, tout aussi bien que sous les tropiques, l'usage du sel se raréfiait, que cependant les habitants des côtes et des plaines des zones tempérées en faisaient un usage plus abondant. Pour la double raison que leur intellect était plus froid et plus clair, le fond de leur nature passionnée cependant beaucoup plus tropical que le nôtre, les Grecs n'auraient-ils pas eu besoin de sel et d'épices dans la même mesure que nous ?

113

L'ÉCRIVAIN LE PLUS LIBRE. – Dans un livre pour les esprits libres, comment ne nommerais-je pas Laurence Sterne[16], lui que Goethe a vénéré comme l'esprit le

plus libre de son siècle ! Qu'il s'arrange ici de l'honneur d'être appelé l'écrivain le plus libre de tous les temps. Comparés à lui, tous les autres apparaissent guindés, sans finesse, intolérants et d'allure rustique. Il ne faudrait pas louer chez lui la forme claire limitée, mais la « mélodie infinie[17] », si, par là, on pouvait donner un nom à un style dans l'art, où la forme déterminée est sans cesse brisée, déplacée, replacée dans l'indéterminé, en sorte qu'elle signifie en même temps telle chose et telle autre chose. Sterne est le grand maître de l'équivoque, – le mot pris, bien entendu, dans un sens beaucoup plus large que l'on a coutume de faire, lorsque l'on songe à des rapports sexuels. Le lecteur est perdu, lorsqu'il veut connaître exactement l'opinion de Sterne sur un sujet, et savoir si l'auteur prend un air souriant ou attristé : car il s'entend à donner les deux expressions à un même trait de physionomie : il s'entend de même, c'est son but, à avoir à la fois tort et raison, à entremêler la profondeur et la bouffonnerie. Ses digressions sont à la fois des continuations et des développements de l'histoire ; ses sentences contiennent en même temps une ironie de tout ce qui est sentencieux, son aversion contre tout ce qui est sérieux est liée au désir de pouvoir tout considérer superficiellement et de l'extérieur. C'est ainsi qu'il produit chez le lecteur véritable un sentiment d'incertitude : on ne sait plus si l'on marche, si l'on est debout ou couché ; cela se traduit par l'impression vague de planer. Lui, l'auteur le plus souple, transmet aussi au lecteur quelque chose de cette souplesse. Sterne va même jusqu'à intervertir les rôles sans y prendre garde, il est parfois lecteur tout aussi bien qu'auteur, son livre ressemble à un spectacle dans le spectacle, à un public de théâtre devant un autre public de théâtre. Il faut se rendre à discrétion à la fantaisie de Sterne – et l'on peut d'ailleurs s'attendre à ce qu'elle soit bienveillante, toujours bienveillante. – Il est singulier, en même temps qu'instructif, de voir comment un grand écrivain tel que Diderot[18] s'est comporté en face de l'équivoque universelle de Sterne : il fut équivoque lui aussi – et cela précisément est de véritable humour supérieur, à la Sterne. A-t-il imité celui-ci dans son *Jacques le fataliste*, imité, admiré, bafoué, parodié ? – On n'arrive pas à le savoir exactement, et peut-être est-ce là précisément ce qu'a voulu l'auteur. Ce doute rend les Français *injustes* à l'égard de cette œuvre de l'un des premiers maîtres de leur littérature (qui peut se montrer à côté de tous ceux d'autrefois et d'aujourd'hui). Mais les Français sont trop sérieux pour l'humour – surtout pour cette façon humoristique de prendre l'humour. Est-il besoin d'ajouter que, parmi tous les grands écrivains, Sterne est le plus mauvais modèle, l'auteur qui peut le moins servir de modèle, et que Diderot lui-même a dû pâlir de sa témérité ? Ce

que veulent les bons auteurs français, en tant que prosateurs, et ce que voulurent, avant eux quelques Grecs et quelques Romains (et ils y sont arrivés), c'est exactement le contraire de ce que veut Sterne. Et celui-ci s'élève, comme une exception magistralement exécutée, au-dessus de ce qu'exigent d'eux-mêmes les écrivains artistes de tous les temps : la discipline, l'unité, le caractère, la constance dans les intentions, la possibilité de dominer le sujet, la complicité, la tenue dans le développement et l'expression. – Malheureusement, l'homme Sterne semble avoir été trop parent de l'écrivain Sterne : son âme d'écureuil bondissait de branche en branche, avec une vivacité effrénée ; il n'ignorait rien de ce qui existait entre le sublime et la canaille ; il s'était perché partout, faisant toujours des yeux effrontés et voilés de larmes et prenant sans cesse son air sensible. Si la langue ne s'effrayait d'une pareille association, on pourrait affirmer qu'il possédait un bon cœur dur, et, dans sa façon de jouir, une imagination baroque et même corrompue, – c'était presque la grâce timide de l'innocence. Un tel sens de l'équivoque, entré dans l'âme et dans le sang, une telle liberté d'esprit remplissant toutes les fibres et tous les muscles du corps, personne peut-être ne posséda ces qualités autant que lui.

114

RÉALITÉ CHOISIE. – De même que le bon écrivain en prose ne se sert que des mots qui appartiennent à la langue de la conversation, mais se garde bien d'utiliser tous les mots de cette langue – c'est ainsi que se forme précisément le style choisi, – de même le bon poète de l'avenir ne représentera que les choses *réelles*, négligeant complètement tous les sujets vagues et démonétisés, faits de superstitions et de demi-franchises, en quoi les poètes anciens montraient leur force. Rien que la réalité, mais pas toute réalité ! – plutôt une réalité choisie !

115

ESPÈCES BÂTARDES DE L'ART. – A côté des espèces véritables de l'art, celle de la grande tranquillité et celle du grand mouvement, il existe des variétés, – l'art blasé et avide de repos et l'art agité : les deux souhaitent qu'on prenne leur faiblesse pour de la force et qu'on les confonde avec les espèces véritables.

116

LA COULEUR MANQUE POUR FAIRE LE HÉROS. – Les poètes et les artistes véritables du temps présent aiment à appliquer leur peinture sur un fond éclatant de rouge, de vert, de gris et d'or, sur le fond de la *sensualité nerveuse* : les enfants de ce siècle s'entendent à cela. Cela présente un inconvénient, si l'on ne regarde avec les yeux de ce siècle : on s'aperçoit que les grandes figures que peignent ces artistes semblent avoir quelque chose de papillotant, d'hésitant et de tourbillonnant, tant et si bien qu'on ne croit pas en leurs faits héroïques, ce sont tout au plus des méfaits de hâbleurs qui veulent simuler l'héroïsme.

117

STYLE DE LA SURCHARGE. – Le style surchargé dans l'art est la conséquence d'un appauvrissement de la force organisatrice avec une extrême prodigalité dans les moyens et dans les intentions. – Aux commencements de l'art on trouve quelquefois précisément l'opposé de ce fait.

118

PULCHRUM EST PAUCORUM HOMINUM[19]. – L'histoire et l'expérience nous disent que la monstruosité particulière qui excite mystérieusement l'imagination et la transporte au-delà de la réalité de la vie quotidienne, est plus *ancienne* et se développe plus richement que le beau dans l'art et la vénération du beau – et qu'elle se remet de nouveau à foisonner, dès que s'obscurcit le sens du beau. Elle semble être, pour la grande majorité des hommes, un besoin supérieur au goût du beau : probablement parce qu'elle contient un narcotique plus grossier.

119

SOURCES DU GOÛT POUR LES ŒUVRES D'ART. – Si l'on songe aux germes primitifs du sens artistique et si l'on se demande quelles sont les différentes sortes de plaisir engendrées par les premières manifestations de l'art, par exemple chez les peuplades sauvages, on trouve d'abord le plaisir de *comprendre* ce qu'un autre *veut dire* ; l'art est ici une sorte de devinette qui procure à celui qui en trouve la solution le plaisir de constater la rapidité et la finesse de son propre esprit. Ensuite, à l'aspect de l'œuvre d'art la plus grossière, on se souvient de ce qu'on sait par expérience avoir été une chose agréable, et l'on se réjouit, par exemple,

quand l'artiste a représenté des chasses, des victoires, des noces. On peut encore se sentir ému, touché, enflammé par des scènes de glorification de la vengeance et du danger. Ici l'on trouve la jouissance dans l'agitation par elle-même, dans la victoire sur l'ennui. – Le souvenir d'une chose désagréable, si elle est surmontée, ou bien si elle nous fait paraître nous-même, devant l'auditeur, intéressant au même degré qu'une production d'art (quand, par exemple, le ménestrel décrit les péripéties d'un navigateur intrépide), ce souvenir peut provoquer un grand plaisir que l'on attribue alors à l'art. – D'une sorte plus subtile est la joie qui naît à l'aspect de tout ce qui est régulier, symétrique, dans les lignes, les points et les rythmes : car, par une certaine similitude, on éveille le sentiment de tout ce qui est ordonné et régulier dans la vie, à quoi l'on doit seul tout bien-être : dans le culte de la symétrie, on vénère donc inconsciemment la règle et la belle proportion, comme source de tout le bonheur qui nous est venu ; cette joie est une espèce d'action de grâce. Ce n'est qu'après avoir éprouvé une certaine satisfaction de cette dernière joie que naît un sentiment plus subtil encore, celui d'une jouissance obtenue en brisant ce qui est symétrique et réglé ; si ce sentiment incite, par exemple, à chercher la raison dans une déraison apparente : par quoi il apparaît alors comme une sorte d'énigme esthétique, catégorie supérieure de la joie artistique mentionnée en premier lieu. – Celui qui poursuit encore cette considération saura à quelle sorte d'hypothèse, pour l'explication du phénomène esthétique, on renonce ici par principe.

120

PAS TROP RAPPROCHÉ. – Il y a désavantage pour les bonnes pensées à se suivre de trop près ; elles se cachent réciproquement la vue. – C'est pourquoi les plus grands artistes et les plus grands écrivains ont fait un usage abondant du médiocre.

121

BRUTALITÉ ET FAIBLESSE. – Les artistes de tous les temps ont fait la découverte que dans la *brutalité* réside une certaine force et que celui qui le voudrait ne peut pas toujours être brutal : de même que certaines catégories de la faiblesse agissent profondément sur le sentiment. On en a déduit des procédés d'art équivalents et il est difficile, même aux artistes les plus grands et les plus

conscieńcieux, de s’en abstenir complètement.

122

LA BONNE MÉMOIRE. – Certains ne parviennent pas à devenir des penseurs parce que leur mémoire est trop bonne[20].

123

AFFAMER AU LIEU DE RASSASIER. – De grands artistes s’imaginent qu’au moyen de leur art ils ont totalement pris possession d’une âme et que dès lors ils l’occupent entièrement : en réalité – et souvent à leur grande déception – cette âme n’en est devenue que plus vaste et plus insatisfaite, en sorte que dix grands artistes pourraient se jeter au fond sans la rassasier.

124

CRAINTE DE L’ARTISTE. – La crainte de se voir objecter que leurs figures ne sont pas *vivantes* peut induire les artistes pourvus d’un goût en déclin à les former de façon à leur donner des apparences de *folies* : de même qu’à l’inverse, par une crainte semblable, les artistes grecs des origines prêtèrent même à des mourants et à des hommes dangereusement blessés ce sourire qu’ils savaient être le signe le plus certain de la vie, – sans se préoccuper des formes sous lesquelles la nature présente ce qui vit encore et ce qui ne vit presque plus.

125

LE CERCLE DOIT ÊTRE DÉCRIT. – Celui qui a suivi une philosophie ou un art jusqu’à la fin de sa carrière et autour de cette fin, comprend par son expérience intérieure pourquoi les maîtres et les enseignants qui se suivirent s’en sont détournés d’un air dédaigneux, pour suivre une autre voie. Certes, il faut que le cercle soit décrit, – mais l’individu, fût-il des plus grands, s’arrête sur un point de la périphérie, avec un air d’obstination implacable, comme si le cercle ne devait jamais être fermé.

L'ART ANCIEN ET L'ÂME DU PRÉSENT. – Parce que tout art, dans l'expression des états d'âme, devient toujours plus flexible, plus doux, plus violent, plus passionné, et y est toujours plus apte, les maîtres qui viennent ensuite, gâtés par ces moyens d'expressions, ressentent un malaise en face des œuvres d'art d'époques plus anciennes, comme si les maîtres d'autrefois n'avaient manqué que des moyens indispensables à faire parler leur âme distinctement et peut-être aussi de quelque préparation technique : ils pensent devoir leur venir en aide, car ils croient à l'égalité et même à l'unité de toutes les âmes. Mais, en réalité, l'âme de ces maîtres eux-mêmes était encore une autre, elle était plus *grande* peut-être, mais plus froide et opposée aussi à la déduction de la vie : la mesure, la symétrie, le mépris de tout ce qui charme et ravit, une inconsciente rudesse et une fraîcheur matinale, une fuite devant la passion, comme si la passion provoquait la destruction de l'art, – voilà ce qui composa le sentiment et la moralité des maîtres anciens qui nécessairement, et non point seulement par hasard, choisirent leurs moyens d'expression et les animèrent de la même moralité. – Faut-il donc, avec cette connaissance, refuser, à ceux qui viennent plus tard, le droit de faire revivre leur propre âme dans l'âme des œuvres anciennes ? Non, car ce n'est qu'en leur donnant notre propre âme que nous les rendons capables de vivre encore : c'est *notre* sang qui les amène à nous parler. L'interprétation vraiment « historique » ferait une exécution fantasmagorique dédiée à des fantômes. On honore les grands artistes du passé moins par cette crainte stérile qui laisse à sa place, sans y toucher, chaque note, chaque parole, que par d'actifs efforts pour leur procurer sans cesse une vie nouvelle. – Il est vrai que, si l'on imaginait Beethoven[21] revenant soudain et entendant l'une de ses œuvres, dirigée en conformité avec l'état d'âme et la subtilité des nerfs modernes qui font la gloire de nos maîtres de l'interprétation, il demeurerait probablement longtemps muet, ne sachant pas s'il doit élever la main pour maudire ou pour bénir, mais il finirait peut-être par dire : « Eh bien ! Ce n'est pas *moi* que je retrouve ici, mais ce n'est pas non plus un *non-moi*, c'est une troisième chose, – cela me semble être aussi parfait, bien que ce ne soit pas la chose *parfaite.* Mais c'est à vous de veiller à ce que vous faites, comme c'est vous qui devez écouter, – et c'est la vie qui a raison, comme dit Schiller. *Ayez* donc raison et laissez-moi redescendre dans la tombe. »

127

CONTRE CEUX QUI BLÂMENT LA BRIÈVETÉ. – Quelque chose qui est dit brièvement peut être le fruit et le résultat de quelque chose de longuement médité ; mais le lecteur qui est novice sur ce terrain et n'y a pas autrement réfléchi voit quelque chose d'embryonnaire dans tout ce qui est dit brièvement, non sans un blâme à l'adresse de l'auteur qui a osé mettre à table une nourriture qui n'aurait pas fini de pousser ni de mûrir.

128

CONTRE LES MYOPES. – Croyez-vous donc que ce soit une œuvre faite de pièces et de morceaux parce qu'on vous la présente (et qu'on doit vous la présenter) en morceaux[22].

129

LECTEURS DE SENTENCES. – Les plus mauvais lecteurs de sentences ce sont les amis de l'auteur, pour peu qu'ils s'appliquent à conclure du général au particulier auquel les sentences doivent leur origine : en faisant les flaireurs de cuisine, ils mettent à néant toute la peine que s'est donnée l'auteur et n'y gagnent, comme ils le méritent toujours, au meilleur cas comme au pire, au lieu d'une impression ou d'un enseignement philosophique, rien que la satisfaction d'une vulgaire curiosité.

130

INCONVENANCES DU LECTEUR. – Pour le lecteur il y a double inconvenance à l'égard de l'auteur, à louer le second ouvrage de celui-ci aux dépens du premier (ou vice versa), et à prétendre à la reconnaissance de l'auteur.

131

CE QU'IL Y A DE TROUBLANT DANS L'HISTOIRE DE L'ART. – Si l'on poursuit au point de vue historique le développement d'un art, par exemple de l'éloquence grecque[23], allant de maître en maître, on finit par arriver en face de cette sobriété toujours grandissante qui s'applique à obéir à toutes les lois et restrictions

anciennes et nouvelles, et enfin à une contrainte pénible : on comprend alors que l'arc devra se briser nécessairement et que, ce qu'on appelle la composition inorganique, drapée et masquée d'extraordinaires moyens d'expression – dans ce cas le style baroque de l'asianisme[24] – a été une nécessité et presque un *bienfait*.

132

AUX HÉROS DE L'ART. – Cet enthousiasme pour une cause, que, toi, grand homme, tu introduis dans le monde, fait *s'étioler* l'intelligence d'une multitude. Il est humiliant de le savoir. Mais l'enthousiaste porte sa bosse avec joie et fierté : tu as la consolation que le bonheur soit augmenté dans le monde par ton seul fait.

133

MANQUE DE CONSCIENCE ESTHÉTIQUE. – Dans une école d'art, les véritables fanatiques sont ces natures complètement inartistiques qui n'ont pas même pénétré les éléments de la théorie esthétique et du savoir-faire, mais qui sont empoignées violemment par les effets *élémentaires* d'un art. Pour elles il n'y a point de conscience esthétique – et, par conséquent, rien qui puisse les détourner du fanatisme.

134

COMMENT L'ÂME DOIT SE MOUVOIR D'APRÈS LA NOUVELLE MUSIQUE. – L'intention artistique que poursuit la nouvelle musique dans ce qu'on désigne aujourd'hui d'un terme fort, mais sans précision, par « mélodie infinie[25] » peut être comprise clairement, si l'on entre dans la mer en perdant progressivement l'assurance de la marche sur fond incliné, pour s'abandonner enfin à la merci de l'élément agité : on est forcé de *nager*. La musique ancienne, celle qu'on faisait jusqu'à présent, dans un va-et-vient, tantôt maniéré, tantôt solennel, tantôt fougueux, allant soit plus vite soit plus lentement, vous forçait à *danser :* tandis que la mesure nécessaire, l'observation de certains degrés équivalents de temps et de force, exigeaient, dans l'âme de l'auditeur, une continuelle concentration : le charme de cette musique reposait sur le jeu réciproque de ce courant froid que produisait la concentration avec l'haleine chaude de l'enthousiasme musical. –

Richard Wagner[26] voulut une autre sorte de *mouvement de l'âme*, qui fût voisine de la nage et du balancement dans les airs. Peut-être est-ce là l'essentiel de toute son innovation. Son fameux procédé d'art, né de cette volonté et adapté à elle, – la « mélodie infinie » – s'applique à briser toute proportion mathématique de temps ou de forces, parfois jusqu'à les narguer, et il est fécond dans l'invention d'effets qui sonnent à l'oreille d'autrefois comme des paradoxes rythmiques et des propos calomnieux. Il craint la pétrification, la cristallisation de la musique, son passage dans des formes architecturales, – et c'est pourquoi il oppose au rythme à deux temps un rythme à trois temps, et il n'est pas rare qu'il introduise la mesure à cinq et à sept temps, qu'il répète immédiatement la même phrase, mais avec un allongement pour qu'elle atteigne à une durée double et triple. D'une imitation facile de pareils artifices il peut naître un grand danger pour la musique : à côté d'un excès de maturité du sentiment rythmique guettait toujours, à la dérobée, la décomposition, la dégénérescence du rythme. Ce danger devient surtout très grand lorsqu'une pareille musique s'appuie toujours plus étroitement sur un art théâtral et un langage des gestes tout naturaliste, que nulle plastique supérieure ne guide et ne domine, un art et un langage qui, par eux-mêmes, ne possèdent aucune mesure et, par conséquent, qui ne peuvent nullement communiquer la mesure à l'élément qui s'adapte à eux, à l'essence *trop féminine* de la musique.

135

POÈTE ET VÉRITÉ. – La muse du poète qui n'est pas *amoureux* de la réalité ne sera pas précisément la réalité et lui mettra au monde des enfants aux yeux cernés, aux membres trop délicats.

136

MOYENS ET BUT. – En art le but ne sanctifie pas les moyens ! mais les moyens sacrés peuvent sanctifier le but.

137

LES PLUS MAUVAIS LECTEURS. – Les plus mauvais lecteurs sont ceux qui procèdent comme les soldats pillards : ils s'emparent çà et là de ce qu'ils

peuvent utiliser, souillent et confondent le reste et couvrent le tout de leurs outrages.

138

CARACTÈRE DES BONS ÉCRIVAINS. – Les bons écrivains ont deux choses en commun : ils préfèrent être compris que regardés avec étonnement ; et ils n'écrivent pas pour les lecteurs aigres et trop subtils.

139

LES GENRES MÊLÉS. – Dans les arts, les genres mêlés témoignent de la méfiance que leurs auteurs ont eue à l'égard de leur propre force : ils ont recherché des puissances alliées, des intercesseurs, des couvertures, – tel le poète qui appelle à son aide la philosophie, le musicien qui a recours au drame et le penseur qui s'allie à la rhétorique.

140

SE TAIRE. – L'auteur doit se taire lorsque son œuvre se met à parler.

141

INSIGNES DU RANG. – Tous les poètes et écrivains qui sont amoureux du superlatif veulent plus qu'ils ne peuvent.

142

LIVRES FROIDS. – Le bon penseur compte sur des lecteurs qui ressentent après lui la joie qu'il y a à bien penser : de sorte qu'un livre qui a l'air froid et sobre, s'il est vu par un œil juste, caressé par le rayon de soleil de la sérénité intellectuelle, peut apparaître telle une véritable consolation de l'âme.

143

ARTIFICE DU BALOURD. – Le penseur balourd choisit généralement comme alliée la loquacité ou la solennité : avec la première il croit s'approprier la mobilité et de la limpidité ; avec la seconde il fait croire que sa qualité est l'effet d'un libre choix, d'une intention artistique, visant la dignité qui exige la lenteur des mouvements.

144

DU STYLE BAROQUE. – Celui qui, en tant que penseur et écrivain, sait qu'il n'a été ni créé ni élevé pour la dialectique et le déploiement des pensées, recourra involontairement à la *rhétorique* et au style *dramatique* : car il lui importe avant tout de se rendre *intelligible* et de gagner ainsi de la puissance, qu'il attire à lui le sentiment soit sur les frayées soit par surprise – comme berger ou comme brigand. Cela est vrai dans tous les arts où le sentiment d'un défaut de dialectique, d'une insuffisance dans l'expression et le récit, allié à un instinct de la forme dont l'abondance tend à se déverser, engendre cette catégorie du style que l'on appelle *style baroque*[27]. D'ailleurs, c'est seulement chez les prétentieux et mal informés que ce mot évoquera une impression d'abaissement. Le style baroque naît chaque fois que dépérit un grand art, lorsque dans l'art de l'expression classique les exigences sont devenues trop grandes : il se présente comme un phénomène naturel auquel on assistera peut-être avec mélancolie – parce qu'il précède la nuit –, mais en même temps avec admiration grâce aux arts de compensation, dans l'expression et le récit, qui lui sont particuliers. Il faut noter avant tout le choix du sujet et la donnée d'un extrême intérêt dramatique, où l'on frémit déjà sans l'aide d'aucun artifice de l'art parce que le ciel et l'enfer sont trop près du sentiment ; puis l'éloquence des passions et des attitudes violentes, de la laideur sublime, des grandes masses et en général de la quantité comme on en voit déjà les traces chez Michel-Ange[28], le père ou le grand-père des artistes du style rococo italien : les lueurs du crépuscule, de la transfiguration, ou de l'incendie sur les formes très accentuées ; puis, sans cesse de nouvelles audaces, dans les moyens et les intentions, fortement soulignées par l'artiste, pour les artistes, tandis que le profane croit voir le perpétuel débordement involontaire de toutes les cornes d'abondance d'un art naturel originel. Les qualités qui font la grandeur de ce style ne sauraient se retrouver aux époques antérieures d'un art, classiques ou préclassiques, et n'y seraient pas tolérées : des choses aussi exquises demeurent longtemps suspendues à leur

arbre comme des fruits défendus. – Maintenant que la *musique* est en train de passer dans cette dernière phase, on peut découvrir ce phénomène du style baroque dans une splendeur particulière et, par comparaison, éclairer le passé d'une lumière nouvelle : depuis le temps des Grecs, il y a souvent eu un style baroque, dans la poésie, l'éloquence, la sculpture, aussi bien que dans l'architecture et, bien que la plus haute noblesse lui fît défaut, de même qu'une perfection innocente, inconsciente et victorieuse, chaque fois ce style a exercé une influence salutaire sur de nombreux artistes de son temps, les meilleurs et les plus sérieux : – c'est pourquoi il serait arrogant, comme il a été dit, de vouloir le condamner sans plus, quoique chacun puisse s'estimer heureux que sa sensibilité n'en ait pas été fermée aux œuvres plus pures et de plus grand style.

145

LA VALEUR DES LIVRES SINCÈRES. – Les livres honnêtes rendent le lecteur honnête, du moins en ce sens qu'ils provoquent chez lui la haine et la répugnance, qu'il cache généralement par une subtile rouerie. Vis-à-vis d'un livre on se laisse aller, quelle que soit la retenue qu'on montre en face des hommes.

146

PAR QUOI L'ART CRÉE UN PARTI. – Quelques beaux passages, un développement qui émeut, une conclusion entraînante qui dispose favorablement – voilà ce qui, dans une œuvre d'art, pourra être accessible à la plupart des profanes : dans une période artistique qui veut *attirer* du côté des artistes la grande masse profane, donc créer un parti qui devra peut-être servir à la conservation de l'art en général, le créateur fera bien de ne pas donner *davantage,* car autrement il épuiserait sa force sur ces domaines dans lesquels personne ne lui saurait gré de son zèle. Faire le reste – c'est-à-dire imiter la nature dans ses fonctions *organiques* et son développement – ce serait, dans ce cas particulier, comme si on semait dans l'eau.

147

DEVENIR GRAND AUX DÉPENS DE L'HISTOIRE. – Tout maître moderne qui entraîne

dans *son* orbite le goût de l'amateur d'art provoque involontairement un choix parmi les œuvres des maîtres anciens et une nouvelle évaluation : ce qui, dans celles-ci, est conforme à sa nature, apparente à son génie, ce qui le prévoit et l'annonce, apparaît dès lors comme ce qu'il y a de véritablement *significatif* dans les œuvres anciennes. – Voilà un fruit où se cache généralement le ver d'une grave erreur.

148

COMMENT ON PEUT GAGNER UNE ÉPOQUE POUR L'ART. – Qu'on apprenne aux hommes à travers toutes les séductions des artistes et des penseurs, à avoir de la vénération pour leurs défauts, leur pauvreté intellectuelle, leur aveuglement insensé et leurs passions – et cela est possible –, qu'on ne montre que le côté sublime du crime et de la folie, de la faiblesse des gens sans volonté, et, de ceux qui se soumettent aveuglément, que le côté touchant – cela aussi a été fait assez souvent : et l'on aura employé le moyen qui peut inspirer à une époque, fût-elle des plus anti-artistiques et anti-philosophiques, l'amour enthousiaste de la philosophie et de l'art (surtout l'amour des artistes et des penseurs) et, dans les circonstances critiques, peut-être la seule façon de conserver l'existence d'organismes aussi tendres et aussi exposés.

149

CRITIQUE ET JOIE. – La critique, l'exclusive et l'injuste autant que l'intelligente, vaut à celui qui l'exerce un plaisir tel que le monde doit de la reconnaissance à toute œuvre, toute action qui provoquent de nombreuses critiques de la part de nombreuses personnes : car la critique laisse une traînée étincelante de joie, d'esprit, d'admiration de soi, de fierté, d'enseignements, de bonnes résolutions. – Le dieu de la joie créa le mauvais et le médiocre pour la même raison qui lui fit créer le bien.

150

AU-DELÀ DE SES LIMITES. – Lorsqu'un artiste veut être plus qu'un artiste, par exemple le prophète du réveil moral de son peuple, il finit par s'enticher – c'est là sa punition – d'un monstre de sujet moral – et cela fait rire sa muse : car la

jalousie peut aussi rendre méchante cette déesse au bon cœur. Que l'on songe plutôt à Milton[29] et à Klopstock[30].

151

L'ŒIL DE VERRE. – L'inclination du talent vers des sujets, des personnages, des motifs moraux, vers la belle âme de l'œuvre d'art ne provient souvent que d'un œil de verre que se met l'artiste qui *manque* d'âme : cette substitution produit parfois le résultat très extraordinaire que cet œil finit par devenir la nature vivante, bien qu'avec un aspect un peu étiolé, – et tout le monde croit généralement voir la nature où il n'y a que du verre froid.

152

ÉCRIRE ET VOULOIR VAINCRE. – Le fait d'écrire devrait toujours annoncer une victoire, une victoire remportée *sur soi-même*, dont il faut faire part aux autres pour leur enseignement. Mais il y a des auteurs dyspepsiques qui n'écrivent précisément que lorsqu'ils ne peuvent pas gérer quelque chose, ils commencent même parfois à écrire quand ils ont encore leur nourriture dans les dents : ils cherchent involontairement à communiquer leur mauvaise humeur au lecteur, pour lui donner du dépit et exercer ainsi un pouvoir sur lui, c'est-à-dire qu'eux aussi veulent vaincre, mais les autres.

153

« BON LIVRE SAIT ATTENDRE ». – Tout bon livre a une saveur âpre lorsqu'il paraît : il a le défaut de la nouveauté. De plus son auteur lui est nuisible, parce qu'il est encore vivant et qu'on parle de lui, car tout le monde a l'habitude de confondre l'écrivain et son œuvre. Ce qu'il y a en celle-ci d'esprit, de douceur, d'éclat devra se développer avec l'âge, grâce à une admiration toujours grandissante, devenant ancienne et enfin traditionnelle. Maintes heures devront avoir passé dessus, et bien des araignées y avoir tissé leur toile. De bons lecteurs rendent un livre toujours meilleur et de bons adversaires l'éclaircissent.

154

L’EXCESSIF COMME PROCÉDÉ D’ART. – Les artistes savent bien comment on se sert de l’excessif pour produire l’impression de richesse. C’est l’un des moyens de séduction les plus innocents, sur lequel doivent s’entendre les artistes. Dans leur monde, où l’on vise à l’apparence, les moyens de l’apparence ne doivent pas être nécessairement authentiques.

155

L’ORGUE DE BARBARIE CACHÉ. – Les génies s’entendent mieux que les talents à cacher leur orgue de Barbarie, parce qu’ils savent se draper dans des plis abondants ; mais, au fond, eux aussi, ne savent que jouer sans cesse leurs sept morceaux, toujours les mêmes.

156

LE NOM SUR LA PAGE DE TITRE. – Il est vrai que c’est maintenant un usage et presque un devoir de mettre sur un livre le nom de son auteur ; mais c’est une cause principale qui fait que les livres portent si peu. Car, s’ils sont bons, ils valent plus que les personnes, étant la quintessence de celles-ci ; mais dès que l’auteur se fait connaître par le titre, le lecteur se plaît à diluer la quintessence par ce qu’il voit de personnel, de plus personnel, et il ruine ainsi le but du livre. C’est l’orgueil de l’intellect de ne plus apparaître individuellement.

157

LA CRITIQUE LA PLUS VIOLENTE. – On critique le plus vivement un homme, une œuvre, lorsqu’on souscrit à son idéal.

158

PEU ET SANS AMOUR. – Tout bon livre est écrit pour un lecteur déterminé et ceux de sa catégorie ; c’est précisément pourquoi tous les autres lecteurs, c’est-à-dire le plus grand nombre, l’accueillent fort mal ; aussi sa réputation repose-t-elle sur une base étroite et ne peut-elle être édifiée que lentement. Le livre médiocre et mauvais l’est justement parce qu’il cherche à plaire et plaît au grand nombre.

159

MUSIQUE ET MALADIE. – Le danger de la nouvelle musique réside en ce qu'elle porte à nos lèvres la coupe des délices et du sublime avec un geste si captivant et une telle apparence d'extase morale que le plus modéré et le plus noble finit toujours par en absorber quelques gouttes de trop. Mais cette débauche minimum continuellement répétée peut amener finalement une altération de la santé intellectuelle plus profonde que celle qui résulterait de n'importe quel excès grossier ; en sorte qu'un jour il ne reste plus rien d'autre à faire qu'à fuir la grotte des nymphes pour retourner, à travers les flots et les dangers, vers l'ivresse d'Ithaque et les baisers de l'épouse, plus simple et plus humaine – bref de *retourner à la maison.*

160

AVANTAGE POUR LES ADVERSAIRES. – Un livre plein d'esprit en communique aussi à ses adversaires.

161

JEUNESSE ET CRITIQUE. – Critiquer un livre – chez les jeunes gens, c'est seulement tenir à distance toutes les idées productives de ce livre et se défendre contre elles des pieds et des mains. Le jeune homme vit sur la défensive à l'égard de tout ce qui est nouveau lorsqu'il ne peut pas l'aimer en bloc, ce qui lui fait chaque fois, et autant qu'il le peut, commettre un crime superflu.

162

EFFET DE LA QUANTITÉ. – Dans l'histoire de la poésie, le plus grand paradoxe est d'affirmer qu'un homme peut être un barbare dans tout ce qui faisait la grandeur des poètes anciens – un barbare, c'est-à-dire un être défectueux et contrefait de pied en cap, et demeurer quand même le plus grand poète. C'est le cas de Shakespeare[31] qui, mis en parallèle avec Sophocle[32], ressemble à une mine inépuisable d'or, de plomb et d'éboulis, en face d'un trésor d'or pur, d'or d'une qualité si précieuse qu'il fait presque oublier sa valeur de métal. Mais la quantité, à sa plus haute puissance, *agit* comme qualité – et c'est ce dont

Shakespeare profite.

163

TOUT COMMENCEMENT EST DANGER. – Le poète a le choix, soit d'élever le sentiment d'un degré à l'autre et de le hausser ainsi très considérablement – soit d'essayer d'agir par surprise et de tirer, dès le début, très fort la cloche. Les deux choses sont dangereuses : dans le premier cas l'ennui fera peut-être prendre la fuite à l'auditeur, dans le second cas la peur.

164

EN FAVEUR DES CRITIQUES. – Les insectes piquent, non par méchanceté, mais parce qu'eux aussi veulent vivre : il en est de même des critiques ; ils veulent notre sang, non pas notre douleur.

165

SUCCÈS DES SENTENCES. – Du moment qu'une sentence leur paraît évidente à première vue, par sa simple vérité, les inexpérimentés la prennent pour ancienne et connue, et en regardent l'auteur de travers, comme s'il avait voulu voler un bien commun à tous ; tandis que, lorsqu'ils entendent des demi-vérités bien épicées, ils s'en réjouissent et font connaître leur joie à l'auteur. Celui-ci sait apprécier une telle indication et devine facilement ce qui lui a réussi et ce qu'il a mal fait.

166

VOULOIR VAINCRE. – Un artiste qui, dans tout ce qu'il entreprend, outrepasse ses forces, finira par entraîner la foule avec lui, par le spectacle même de la lutte formidable qu'il lui offre : car le succès n'est pas toujours seulement avec la victoire, mais parfois déjà dans le désir de vaincre.

167

SIBI SCRIBERE. – L'auteur raisonnable n'écrit pas pour une autre postérité que la sienne, c'est-à-dire pour sa propre vieillesse, car il pourra alors prendre plaisir à lui-même.

168

ÉLOGE DE LA SENTENCE. – Une bonne sentence est trop dure pour la dent du temps, et des millénaires ne suffiront pas à la consommer quoique toutes les époques s'en nourrissent : elle est le grand paradoxe de la littérature, l'impérissable au milieu du changement, l'aliment toujours apprécié comme le sel, et qui, comme celui-ci, jamais ne s'affadit.

169

BESOINS ARTISTIQUES DE SECOND ORDRE. – Le peuple possède bien ce que l'on peut appeler un besoin artistique, mais qui est discret et facile à satisfaire. Au fond, le déchet de l'art y suffit : il faut se l'avouer sans ambages, que l'on considère seulement, par exemple, quelles sont les mélodies et les chansons qui font maintenant toute la joie des couches les plus vigoureuses de la population, les moins gâtées et les plus naïves, que l'on vive parmi les bergers, les métayers, les paysans, les chasseurs, les soldats, les matelots, et qu'on se donne la réponse. Dans la petite ville, dans les maisons qui sont le siège des héréditaires vertus bourgeoises, n'aime-t-on et ne cultive-t-on pas la plus mauvaise musique qui ait jamais été produite ? Celui qui parle de besoins plus profonds, d'aspirations inassouvies qui poussent le peuple vert l'art, le peuple *tel qu'il est*, celui-là radote ou veut faire des dupes. Soyez donc francs ! Ce n'est que chez *l'homme d'exception* qu'existe aujourd'hui le besoin d'un art *de style supérieur,* – et cela parce que, d'une façon générale, l'art est de nouveau pris dans un mouvement rétrograde et que les forces et les espérances humaines se sont jetées pour un temps sur une autre chose. – Il est vrai qu'il existe en outre, à l'écart du peuple, un besoin d'art vaste et considérable, mais de *second ordre.* On trouve ce besoin chez les classes supérieures de la société : là est possible quelque chose comme une communauté artistique de bonne foi. Mais qu'on en considère de plus près les éléments ! Ce sont en général des mécontents raffinés qui par eux-mêmes ne peuvent s'élever à une joie véritable : l'homme cultivé qui ne s'est pas assez libéré pour se passer des consolations de la religion et qui pourtant ne trouve pas

assez odorants les chrêmes de celle-ci ; le demi-noble trop faible pour briser le vice fondamental de sa vie ou le penchant néfaste de son caractère en y renonçant héroïquement ou en changeant de vie ; l'homme richement doué qui a de lui-même trop haute opinion pour être utile par une activité modeste, et qui est trop paresseux pour un grand travail désintéressé ; la jeune fille qui ne sait pas se créer un cercle de devoirs suffisant ; la femme liée par un mariage léger ou criminel et qui se sait mal liée : le savant, le médecin, le commerçant, le fonctionnaire, spécialisés trop tôt et n'ayant jamais laissé libre cours à leur nature, mais qui n'en accomplissent pas moins un travail excellent, avec au cœur un ver rongeur ; enfin, tous les artistes incomplets : – tels sont ceux qui ont aujourd'hui encore de véritables besoins d'art ! Et que demandent-ils en somme à l'art ? Qu'il chasse, pendant quelques heures ou quelques instants, le malaise, l'ennui, la conscience vaguement mauvaise, et interprète, si possible dans un sens élevé, le vice de leur vie et de leur caractère pour le transformer en un vice du destin du monde, – très différents des Grecs qui voyaient dans leur art l'expansion de leur propre bien-être et de leur propre santé, et qui aimaient à voir leur propre perfection, encore une fois, en dehors d'eux-mêmes : – ils furent conduits à l'art par le contentement d'eux-mêmes, nos contemporains y sont venus – par le dégoût d'eux-mêmes.

170

LES ALLEMANDS AU THÉÂTRE. – Le véritable talent dramatique des Allemands a été Kotzebue[33] ; lui et ses Allemands, tant ceux des classes supérieures que ceux des classes moyennes, sont inséparables, et ses contemporains auraient pu dire sérieusement de lui : « En lui nous vivons, agissons et existons. » Il n'y avait là rien de forcé, rien qui fût inculqué, dont la jouissance fut imposée, artificiellement imposée : ce qu'il voulait et savait dire était compris : et, aujourd'hui encore, le franc succès sur la scène allemande est entre les mains des héritiers honteux et éhontés de ces moyens et de ces effets qui étaient le propre de Kotzebue, surtout dans la mesure où la comédie reste quelque peu florissante ; d'où il résulte qu'une bonne part de ce qui était le germanisme d'alors continue à subsister, surtout à distance des grandes villes. Débonnaire, sans sobriété dans les petites jouissances, avide de larmes, avec le désir de pouvoir se défaire, du moins au théâtre, de la frugalité innée, stricte sur les devoirs, pour exercer une indulgence souriante et même pleine de rires, confondant le bien et la compassion, les identifiant même – comme c'est le

propre de la sentimentalité allemande –, exultant à 1 aspect d'une belle action généreuse ; pour le reste, soumis à ce qui vient d'en haut, envieux à l'égard du voisin et pourtant plein de contentement intérieur – toutes ces qualités, tous ces défauts, ce furent les leurs. – Le second talent théâtral fut Schiller[34], celui-ci découvrit une classe de spectateurs qui, jusqu'alors, n'étaient pas encore entrés en ligne de compte ; il trouve cette classe à l'âge de la puberté : la jeune fille et le jeune homme allemands. Par sa poésie, il vint au-devant de leurs élans supérieurs, nobles et impétueux, bien qu'encore obscurs, au-devant du plaisir que leur causait la sonorité des phrases morales (un plaisir qui tend à disparaître vers la trentième année de la vie) et, grâce à la passion et à l'esprit de parti qui anime cet âge, il conquit un succès qui finit par agir avantageusement sur l'âge plus mûr : car, d'une façon générale, Schiller a *rajeuni* les Allemands. – A tous égards, Goethe se plaçait au-dessus des Allemands, et, maintenant encore, il se trouve au-dessus d'eux : il ne leur appartiendra jamais. Comment d'ailleurs un peuple pourrait-il être à la hauteur de *l'intellectualité* de Goethe, avec son bien-être et sa bienveillance ! Tout comme Beethoven fit de la musique en passant sur la tête des Allemands, tout comme Schopenhauer philosopha au-dessus des Allemands, Goethe écrivit son *Tasse,* son *Iphigénie* au-dessus des Allemands[35]. Un *très petit* nombre d'hommes très cultivés le suivirent, hommes éduqués par l'Antiquité, la vie et les voyages, ayant grandi au-dessus de 1 esprit allemand : il voulut qu'il n'en fût pas autrement. – Lorsque les Romantiques édifièrent plus tard leur culte raisonné de Goethe, lorsque leur étonnante aptitude au flair passa aux élèves de Hegel[36], qui furent les véritables éducateurs des Allemands de ce siècle, lorsque les poètes allemands mirent à profit, pour répandre leur gloire, l'ambition nationale qui s'éveillait, et que la véritable mesure d'un peuple, qui est de savoir s'il peut *loyalement* se *réjouir* de quelque chose, fut impitoyablement subordonnée au jugement de l'individu et à l'ambition nationale – c'est-à-dire lorsque l'on commença à être *forcé* de se réjouir –, la duperie mensongère de la culture allemande naquit, cette culture qui avait honte de Kotzebue et qui mit en scène Sophocle[37], Calderón[38] et même la continuation du *Faust*[39] de Goethe, et qui, à cause de sa langue empâtée, de son estomac embarrassé, finit par ne plus savoir ce qui lui convient et ce qui l'ennuie. – Heureux ceux qui ont du goût, fût-ce même un mauvais goût ! – Et non seulement heureux, on ne peut devenir sage que grâce à cette qualité ; c'est pourquoi les Grecs qui, sur ces questions, étaient très subtils, désignèrent le sage par un mot, qui veut dire l'*homme de goût* et qu'ils appelèrent bonnement

« goût » (*sophia*[40]), la sagesse, l'artistique aussi bien que la philosophique.

171

LA MUSIQUE, MANIFESTATION TARDIVE DE TOUTE CULTURE. – La musique, de tous les arts qui naissent généralement sur un terrain particulier de culture, aux conditions sociales et politiques déterminées, apparaît comme la *dernière* de toutes les plantes, à l'automne et au moment du dépérissement de la culture dont elle fait partie : tandis que déjà sont visibles les premiers signes avant-coureurs d'un renouveau printanier. Il arrive même parfois que la musique résonne comme le langage d'une époque disparue, dans un monde nouveau et étonné, et qu'elle arrive trop tard. C'est seulement dans l'art des musiciens des Pays-Bas que l'âme du Moyen Age chrétien trouve tous ses accords : son architecture des sons[41] est la sœur du gothique, tard venue il est vrai, mais légitime et ressemblante. C'est seulement dans la musique de Haendel[42] que retentit l'écho de ce que l'âme de Luther[43] et de ses proches avait de meilleur, le grand trait judéo-héroïque qui créa tout le mouvement de la Réforme. Ce fut Mozart[44] qui rendit en or *sonnant* le siècle de Louis XIV, l'art de Racine[45] et de Claude Lorrain[46]. Dans la musique de Beethoven et de Rossini[47] le dix-huitième siècle chanta son dernier chant, le siècle de l'exaltation, des idéals brisés et du bonheur fugitif. Un ami des symboles sensibles pourrait donc dire que toute musique vraiment remarquable est un chant du cygne. – C'est que la musique n'est pas un langage universel qui dépasse le temps, comme on a si souvent dit à son honneur, elle correspond exactement à une mesure de sentiment, de chaleur, du milieu qui porte en elle, comme loi intérieure, une culture parfaitement déterminée, liée par le temps et le lieu ; la musique de Palestrina[48] serait, pour les Grecs, parfaitement inabordable, et, d'autre part – qu'entendrait Palestrina, s'il écoutait la musique de Rossini[49] ? – Il se pourrait fort bien que notre récente musique allemande, malgré sa prépondérance et sa joie de dominer, ne fût plus comprise dans fort peu de temps ; car elle naquit d'une culture qui est en décadence rapide ; son terrain se réduit à cette période de réaction et de restauration, où s'épanouit tout aussi bien un certain *catholicisme du sentiment* que le goût de tout ce qui est *traditionnel* et *national*, pour répandre sur l'Europe son parfum composite. Ces deux courants de sentiments, saisis dans leur plus grande intensité et conduits jusqu'aux limites les plus extrêmes, ont fini par résonner dans l'art wagnérien. L'appropriation des vieilles légendes indigènes

chez Wagner[50], la libre disposition qu'il prit des divinités et des héros étranges – qui sont au fond de souveraines bêtes fauves avec de la profondeur, de la grandeur d'âme et de la satiété de vivre –, la résurrection de ces figures à qui il donna la soif chrétienne et moyenâgeuse d'une sensualité et d'une spiritualité extatiques, tout ce procédé de Wagner dans les emprunts et les adjonctions, par rapport au sujet, à l'âme, aux figures et aux paroles, exprime clairement aussi l'*esprit de sa musique,* si celle-ci, comme toute musique, ne savait parler d'elle-même sans équivoque : cet esprit mène la *toute dernière* campagne de réaction contre l'esprit des Lumières qui soufflait du siècle dernier dans celui-ci, et aussi contre l'idée supranationale de la Révolution française et de l'utilitarisme anglo-américain, appliquée à la transformation de l'Etat et de la société[51]. Mais n'est-il pas évident que ce cercle d'idées et de sentiments combattu, semble-t-il, par Wagner et ses adhérents ait repris depuis longtemps une force nouvelle et que cette tardive protestation musicale tombe dans des oreilles qui préféreraient entendre d'autres accents, d'une esthétique contraire ? En sorte qu'il pourrait bien arriver un jour que cet art merveilleux et supérieur devienne soudain incompréhensible et que l'oubli et les toiles d'araignées viennent s'abattre sur lui. – Il ne faut pas se laisser induire en erreur sur cet état de cause par ces fluctuations passagères qui apparaissent comme la réaction dans la réaction, comme une dépression momentanée des ondes dans l'ensemble du mouvement : il se pourrait donc que cette période de dix années[52], avec ses guerres nationales, son martyre ultramontain et son terrorisme socialiste, aidât, dans ses contrecoups subtils, à l'épanouissement de cet art, – sans lui donner par là la garantie qu'il eût « de l'avenir », ou même qu'il eût *l'avenir.* – Cela tient à l'essence même de l'art, si les fruits de ses grandes années perdent aussitôt plus vite leurs saveurs et se gâtent plus vite que les fruits de l'art plastique ou même ceux qui croissent sur l'arbre de la connaissance : car de tous les produits du sens artistique humain, les *idées* sont ce qu'il y a de plus durable.

172

LES POÈTES NE SONT PLUS DES ÉDUCATEURS. – Bien que cela puisse paraître étrange à notre temps, il y a eu jadis des poètes et des artistes dont l'âme était élevée au-dessus des passions, des luttes et des ravissements de la passion, et qui, à cause de cela, prenaient plaisir à des sujets plus purs, des hommes plus dignes, des enchaînements et des dénouements plus tendres. Si les grands artistes

d'aujourd'hui sont le plus souvent des déchaîneurs de volonté, et, par cela même, dans certaines circonstances, des libérateurs de la vie, ceux-ci étaient des dompteurs de volonté, des transformateurs d'animaux, des créateurs d'hommes et, en général, des formateurs, des continuateurs de la vie : tandis que la gloire de ceux d'aujourd'hui consiste peut-être à dépouiller, à briser les chaînes, à détruire. – Les Grecs anciens exigeaient du poète qu'il fût l'éducateur des adultes : mais combien aujourd'hui un poète aurait honte si on lui demandait cela – et lui qui ne fut pas même un bon élève et qui, par conséquent, ne devint pas quelque chose comme un bon poème, belle formation lui-même, mais, au meilleur cas, en quelque sorte le farouche et attirant amas de décombres d'un temple, et, en même temps, une caverne de concupiscence, couverte, telle une ruine, de fleurs, de plantes piquantes et vénéneuses, habitée par les serpents, les vers, les araignées et les oiseaux, – et c'est l'objet d'une réflexion attristée que de se demander pourquoi les choses les plus nobles et les plus exquises se présentent maintenant telles des ruines, sans le passé et l'avenir de la perfection.

173

REGARD EN AVANT ET EN ARRIÈRE. – Un art tel qu'il rayonne d'Homère, de Sophocle, de Théocrite[53], de Calderón, de Racine, de Goethe, comme l'*excédent* d'une direction de visage et harmonieuse – c'est la vraie conception à laquelle nous finirons par recourir, lorsque nous serons devenus nous-mêmes plus sages et plus harmonieux, et non point ce jaillissement barbare, si ravissant fût-il, de choses ardentes et bariolées, ce jaillissement hors d'une âme chaotique et indomptée que, lorsque nous étions des jeunes gens, nous considérions jadis comme de l'art. Mais il va de soi, pour certaines époques de la vie, qu'un art de l'exaltation et de l'émotion est un besoin naturel, de même un art de la répugnance contre tout ce qui est réglé, monotone, simple et logique, et que cet art doit *nécessairement* correspondre à l'artiste, pour que l'âme de ces époques de vie n'explose pas sur une autre voie avec des excès et des désordres de toute sorte. Ainsi, les jeunes gens, tels qu'ils sont généralement pleins d'exubérances et tourmentés par l'ennui plus que par toute autre chose, – les femmes, auxquelles manque un bon travail qui remplit l'âme, ont besoin de cet art du désordre ravissant : mais avec d'autant plus de violence, s'enflamme leur désir d'une satisfaction sans changement, d'un bonheur sans léthargie et sans ivresse.

174

CONTRE L'ART DES ŒUVRES D'ART. – L'art doit avant tout *embellir* la vie, donc nous rendre nous-mêmes tolérables aux autres et agréables si possible : ayant cette tâche en vue, il modère et nous tient en bride, crée des formes dans les rapports, lie ceux dont l'éducation n'est pas faite à des lois de convenance, de propriété, de politesse, leur apprend à parler et à se taire au bon moment. De plus, l'art doit *cacher* et *transformer* tout ce qui est laid, les choses pénibles, épouvantables et dégoûtantes qui, malgré tous les efforts, à cause des origines de la nature humaine, viendront toujours immanquablement à la surface : il doit procéder ainsi surtout pour ce qui en est des passions, des douleurs de l'âme et des craintes, et faire transparaître, dans la laideur inévitable ou insurmontable, ce qui y est *significatif*. Après cette tâche dont la grandeur va jusqu'à l'énormité, l'art qu'on appelle véritable, *l'art des œuvres d'art* n'est qu'*accessoire*. L'homme qui sent en lui un excédent des forces qui embellissent, cachent, transforment, finira par chercher à s'alléger de cet excédent par l'œuvre d'art ; dans certaines circonstances, tout un peuple agira ainsi. – Maintenant, on commence d'ordinaire l'art par la fin, on se suspend à sa queue avec l'idée que l'art des œuvres d'art est le principal et que c'est, en partant de cet art, que la vie doit être améliorée et transformée. – Fous que nous sommes ! Si nous commençons le repas par le dessert, goûtant à un plat sucré après l'autre, quoi d'étonnant si nous nous gâtons l'estomac et même l'appétit pour le bon festin, fortifiant et nourrissant, auquel l'art nous convie ?

175

PERSISTANCE DE L'ART. – A quoi un art des œuvres d'art doit-il en somme sa persistance ? Au fait que la plupart des gens qui ont des heures de loisirs – et pour ceux-ci seulement, un tel art, – ne croient pas pouvoir venir à bout de leur temps sans faire de la musique, aller au théâtre, visiter les expositions, lire des romans et des vers. En admettant que l'on puisse les *détourner* de cette satisfaction, ils aspireraient moins avidement à avoir des loisirs et l'envie que l'on porte aux riches deviendrait plus rare – ce serait un avantage pour la stabilité de la société ; ou bien ils continueraient à avoir des loisirs, nous apprendraient à *réfléchir* – ce qu'on peut apprendre et désapprendre, – à réfléchir sur leur travail, par exemple, sur leurs relations, sur les joies qu'ils pourraient

procurer : dans les deux cas, le monde entier, sauf les artistes, en tirerait des avantages. – Il y a certainement plus d'un lecteur plein de vigueur et de sens qui pourrait présenter ici une bonne objection. A l'intention des gens grossiers et malintentionnés, je tiens à dire qu'ici, comme bien souvent dans ce livre, ce qui importe à l'auteur c'est l'objection et qu'on pourra y lire bien des choses qui n'y sont pas précisément écrites.

176

LES PORTE-PAROLE DES DIEUX. – Le poète exprime les opinions générales et supérieures que possède un peuple, il en est le porte-parole et la flûte, – mais, grâce au mètre et à toutes les autres techniques artistiques, il les exprime de façon que le peuple les prenne pour quelque chose de tout nouveau et de merveilleux, et se figure sérieusement que le poète est le porte-parole des dieux. Enveloppé dans les nuages de la création, le poète lui-même oublie d'où il tient toute sa sagesse intellectuelle – de ses père et mère, des maîtres et des livres de tous genres, de la rue, et surtout des prêtres ; il est trompé par son propre art et il croit vraiment, aux époques naïves, que *Dieu* parle par sa bouche, qu'il crée dans un état d'illumination religieuse : – tandis qu'en réalité il ne dit que ce qu'il a appris, la sagesse populaire et la folie populaire confondues. Donc : en tant que le poète est véritablement *vox populi,* il passe pour être *vox dei.*

177

CE QUE TOUT ART VEUT ET NE PEUT. – La dernière tâche de l'artiste, la tâche la plus difficile est la description de l'immuable, de ce qui repose en soi, supérieur et simple, loin de tout charme particulier ; aussi les plus belles figurations de la perfection morale sont-elles rejetées par les artistes plus faibles comme des ébauches inartistiques, parce que l'aspect de tels fruits est trop pénible à leur ambition : ils voient apparaître ceux-ci aux extrêmes rameaux de l'art, mais ils manquent d'échelle, de courage et de pratique pour oser s'aventurer si haut. En soi, il n'y a pas d'objection à la venue d'un Phidias[54] *poète,* mais, si l'on considère la capacité moderne, ce sera seulement dans ce sens qu'à Dieu « nulle chose n'est impossible ». Le désir d'un Claude Lorrain[55], dans le domaine de la poésie, est actuellement déjà un manque de modestie, quelle que soit l'aspiration qui vous y pousse. Nul artiste n'a été jusqu'à présent à la hauteur de cette tâche :

la description de l'homme *le plus grand,* c'est-à-dire, *le plus simple* et en même temps *le plus complet ;* mais peut-être les Grecs, dans leur *idéal d'une Pallas Athéné,* ont-ils jeté leur regard plus loin que les hommes n'ont fait jusqu'à présent.

178

ART ET RESTAURATION. – Les courants rétrogrades de l'histoire, lesdites époques de restauration, qui cherchent à faire renaître un état intellectuel et social qui existait *avant* celui qui subsistait en dernière date auquel une courte résurrection semble réellement réussir, possèdent le charme que suscitent les souvenirs pleins de sentiments, de désir ardent de ce qui est presque perdu, l'étreinte hâtive d'un court bonheur. A cause de ce singulier approfondissement de l'état d'esprit, les arts et les lettres trouvent un sol propice justement à ces époques fugitives, presque oniriques : de même que les plantes les plus tendres et les plus rares croissent sur les versants abrupts des montagnes. – C'est ainsi qu'un bon artiste peut être imperceptiblement poussé à des idées de restauration politique et sociale, pour lesquelles il s'arrange à son propre gré une petite retraite fleurie et silencieuse : où il réunirait autour de lui les vestiges humains de cette époque de l'histoire qui lui rappelle ce qu'il aime, exerçant son archet devant des morts, des mourants et des épuisés, avec peut-être le succès d'une brève résurrection.

179

BONHEUR DE L'ÉPOQUE. – Notre époque doit s'estimer heureuse pour deux raisons. Par rapport au *passé* nous jouissons de toutes les cultures et de leurs productions, et nous nous nourrissons du sang le plus noble de tous les temps. Nous nous trouvons encore assez proches de la magie des forces d'où ces cultures sont sorties, pour pouvoir nous y soumettre temporairement avec joie et frémissement ; tandis que des civilisations plus anciennes ne surent que jouir d'elles-mêmes, sans voir au-delà comme si elles étaient enfermées sous une cloche de verre, où pénétreraient les rayons de lumière, mais sans laisser passer le regard. Par rapport à l'*avenir,* pour la première fois dans l'histoire s'ouvre à nous la vue prodigieuse des desseins humains et œcuméniques qui embarrassent la terre tout entière. En même temps, nous sentons en nous la force de prendre en

main, sans aide surnaturelle mais aussi sans présomption, cette tâche nouvelle ; et, quel que soit le résultat de notre entreprise, quand même nous aurions estimé trop haut nos forces, il n'y aurait personne en tous les cas à qui nous devions rendre compte, hors nous-mêmes : l'humanité peut dès maintenant faire d'elle-même tout ce qu'elle veut. – Il est vrai qu'il existe de singulières abeilles humaines qui, dans le calice de toutes choses, ne savent toujours puiser que ce qu'il y a de plus amer et de plus fâcheux ; – et, en effet, toutes choses portent en elles quelque chose de ce fiel. Que ces abeilles humaines pensent donc du bonheur de notre époque tout ce qu'elles voudront et continuent à bâtir la ruche de leur déplaisir.

180

UNE VISION. – Des heures d'enseignement et de contemplation pour les adultes, les hommes mûrs et plus mûrs, ces heures quotidiennes mais sans contrainte, fréquentées par chacun selon les règles des mœurs ; les églises comme les lieux appropriés les plus dignes et les plus riches en souvenir ; en quelque sorte, des solennités quotidiennes pour fêter le degré possible de raison et de dignité humaine ; la floraison nouvelle et complète d'un idéal d'enseignement où le prêtre, l'artiste et le médecin, le savant et le sage seraient fondus dans un seul individu, de même que devraient apparaître, dans l'enseignement lui-même, dans la façon dont il serait présenté, dans sa méthode, les vertus particulières de chacun, réunies en une vertu générale. – Telle est ma vision, elle me revient toujours à nouveau, et je crois fermement qu'elle a soulevé un pan de voile de l'avenir.

181

ÉDUCATION, TORSION. – L'extraordinaire incertitude de tout enseignement public qui, à tout adulte, donne l'impression que son seul éducateur a été le hasard – la girouette des méthodes et intentions éducatrices – s'explique par le fait que, de nos jours, les puissances pédagogiques *les plus anciennes et les plus nouvelles,* comme dans une tumultueuse réunion publique, tiennent plutôt à être entendues que comprises et veulent par leurs voix démontrer à tout prix, par leurs cris qu'elles *existent encore* ou qu'elles *existent déjà.* Dans ce bruit insensé, les pauvres maîtres et éducateurs ont commencé par être abasourdis,

puis ils se sont tus, et enfin leur esprit s’est émoussé et ils se contentent de tout laisser passer sur leur tête, comme ils laissent tout passer sur la tête de leurs élèves. Ils ne sont pas éduqués eux-mêmes, comment devraient-ils éduquer ? Ils ne sont pas de ces troncs puissants, remplis de sève, qui poussent droit : celui qui voudra s’appuyer sur eux devra se recourber et se tordre et finir par paraître contrefait et tordu.

182

PHILOSOPHES ET ARTISTES DE L’ÉPOQUE. – La brutalité et la froideur, l’ardeur du désir et le cœur froid, – ce voisinage répugnant se retrouve dans le caractère de-la haute société européenne d’aujourd’hui. C’est pourquoi l’artiste croit déjà atteindre un but très élevé si, par son art, il fait une fois jaillir, à côté de l’ardeur du désir, la chaleur du cœur et, de même, le philosophe si, avec la tiédeur du cœur qu’il a en commun avec son époque, il arrive à faire refroidir aussi, par ses jugements ascétiques, la chaleur du désir qui l’anime, lui et cette société.

183

NON SANS PEINE ON EST SOLDAT DE LA CULTURE. – Enfin, enfin, on apprend ce dont l’ignorance vous causait un si grand tort au temps où l’on était jeune : qu’il faut d’abord *faire œuvre* parfaite et ensuite *rechercher* ce qui est parfait, quels que soient l’endroit où cette perfection se trouve et le nom sous lequel elle se cache ; qu’il faut éviter, au contraire, tout ce qui est mauvais et médiocre sans le *combattre*, et que le doute au sujet de la qualité d’une chose – tel qu’il naît rapidement avec un goût un peu exercé – peut nous servir d’argument contre cette chose, et de motif pour l’éviter complètement : au risque de nous tromper quelquefois et de confondre le bien difficilement abordable avec le mauvais et le médiocre. Seul, celui qui ne sait rien faire de mieux doit s’attaquer aux turpitudes du monde, en soldat de la culture : mais ceux qui doivent entretenir la culture et répandre ses enseignements se nuisent à eux-mêmes s’ils demeurent les armes à la main et transforment, par leur vigilance, leurs gardes de nuit et leurs mauvais rêves, la paix de leur vocation et de leur foyer en une inquiétude.

184

COMMENT IL FAUT RACONTER L'HISTOIRE NATURELLE. – Etant l'histoire de la lutte victorieuse de la force morale et intellectuelle, contre la peur et l'imagination, la paresse, la superstition, la folie, l'histoire naturelle devrait être racontée de façon que chacun de ceux qui l'entendent soit entraîné irrévocablement à aspirer à la santé et à l'épanouissement intellectuel et physique, à ressentir la joie d'être l'héritier et le continuateur de tout ce qui est humain et à se vouer à un esprit d'entreprise toujours plus noble. Jusqu'à présent, elle n'a pas encore trouvé son véritable langage, parce que les artistes inventifs et éloquents – il en faut pour cela – ne peuvent pas se débarrasser d'une méfiance obstinée à son égard et, avant tout, ne veulent pas sérieusement apprendre d'elle. Toujours est-il qu'il faut accorder aux Anglais qu'ils ont fait un pas remarquable vers cet idéal dans leurs manuels scientifiques pour les classes populaires car ces manuels sont faits par des savants distingués – des natures complètes et abondantes – et non pas, comme chez nous, par les médiocrités de la science.

185

GÉNIALITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE. – Si, d'après l'observation de Schopenhauer, il y a de la génialité dans le fait de se souvenir d'une façon coordonnée et vivante de ses propres expériences, dans l'aspiration à la connaissance de l'évolution historique – qui fait ressortir toujours plus puissamment les temps modernes sur les temps anciens et qui, pour la première fois, a fait tomber les vieux murs entre la nature et l'esprit, l'homme et la bête, la morale et la physique – on pourrait reconnaître une aspiration à la génialité dans l'ensemble de l'humanité. L'histoire complètement remémorée serait conscience de soi cosmique.

186

CULTE DE LA CIVILISATION. – Aux grands esprits s'adjoint ce qu'il y a dans la nature de hideusement trop humain – leurs aveuglements, leurs injustices, leur manque de mesure – pour que chez eux l'influence puissante, facilement trop puissante, soit contrebalancée sans cesse par la méfiance qu'inspirent ces particularités. Car le système de tout ce dont la nature a besoin pour subsister est si vaste et absorbe des forces si diverses et si nombreuses que, pour chaque avantage accordé *unilatéralement*, soit à la science, soit à l'Etat, soit à l'art, soit

au commerce, où tendent ces individus, l'humanité est obligée de pâtir. Ce fut toujours la plus grande fatalité de la civilisation qu'on se mît à adorer des hommes et, dans ce sens, on peut être d'accord avec l'axiome de la loi mosaïque qui défend d'avoir d'autres dieux à côté de Dieu. – Au culte du génie et de la force, il faut toujours opposer, comme complément et comme remède, le culte de la civilisation ; lequel sait accorder aussi, à ce qui est grossier, médiocre, bas, méconnu, faible, imparfait, incomplet, boiteux, faux, hypocrite, et même à ce qui est méchant et terrible, de l'estime et de la compréhension, et faire l'aveu que *tout cela est nécessaire*. Car l'harmonie et le développement de ce qui est humain, auxquels on est parvenu par d'étonnants travaux et coups de hasard qui sont autant l'œuvre de cyclopes et de fourmis que de génies, ne doivent plus être perdus : comment pourrions-nous donc nous passer de la basse fondamentale, profonde et souvent inquiétante, sans laquelle la mélodie ne saurait être mélodie ?

187

L'ANCIEN MONDE ET LA JOIE. – Les hommes de l'ancien monde savaient mieux se *réjouir* : nous nous entendons à nous *attrister moins* ; ceux-là découvraient toujours de nouvelles raisons pour goûter leur bien-être et pour célébrer des fêtes, ils y mettaient toute la richesse de leur sagacité et de leur réflexion : tandis que nous employons notre esprit à la solution de problèmes qui ont plutôt en vue de réaliser l'absence de douleur et la suppression des sources du déplaisir. Pour ce qui en est de l'humanité souffrante, les Anciens s'essayaient à oublier ou à faire vivre leur sentiment, d'une façon ou d'une autre, vers le côté agréable. Ainsi ils s'aidaient de palliatifs, tandis que nous nous attaquons aux causes du mal et préférons en somme agir d'une façon prophylactique. Peut-être construisons-nous seulement les bases sur lesquelles les hommes édifieront à nouveau plus tard le temple de la joie.

188

LES MUSES MENSONGÈRES. – « Nous nous entendons à dire beaucoup de mensonges »[56]. – Ainsi chantèrent jadis les muses lorsqu'elles se révélèrent devant Hésiode. – On fait des découvertes importantes lorsqu'on se met à considérer l'artiste comme menteur.

189

HOMÈRE SAIT ÊTRE PARADOXAL. – Y a-t-il quelque chose de plus audacieux, de plus épouvantable et de plus incroyable, quelque chose qui éclaire les destinées humaines, tel un soleil d'hiver, autant que cette pensée qui se trouve dans Homère[57] :

Les dieux disposent des destinées humaines et décident la chute des hommes Afin que des générations futures puissent composer des chants.

Donc, nous souffrons et nous périssons pour que les poètes ne manquent pas de *sujets* – et ce sont les dieux d'Homère qui arrangent cela ainsi, comme si les plaisirs des générations futures semblaient leur importer beaucoup, mais le sort de nous autres contemporains leur être très indifférent. – Comment de pareilles idées ont-elles pu entrer dans le cerveau d'un Grec !

190

JUSTIFICATION ULTÉRIEURE DE L'EXISTENCE. – Certaines idées sont entrées dans le monde comme des erreurs et des jeux de l'imagination, mais elles sont devenues des vérités parce que les hommes leur ont supposé, après coup, une base véritable.

191

LE POUR ET LE CONTRE SONT NÉCESSAIRES. – Qui n'a pas compris que tout grand homme doit non seulement être encouragé, mais encore *combattu* au nom du bien public, est certainement encore un grand enfant – ou lui-même peut-être un grand homme.

192

INJUSTICE DU GÉNIE. – Le génie est tout ce qu'il y a de plus injuste à l'égard des génies, pour le cas où ils sont ses contemporains : d'une part, il croit pouvoir s'en passer complètement et il les considère en général comme *superflus* – car c'est sans leur concours qu'il est devenu ce qu'il est –, d'autre part, leur influence contrecarre l'effet de son courant électrique : c'est pourquoi il les tient

même pour *nuisibles.*

193

LA PIRE DESTINÉE D'UN PROPHÈTE. – Il a travaillé pendant dix ans à convaincre ses contemporains de son mérite ; enfin, il y réussit ; mais dans l'intervalle ses adversaires aussi étaient parvenus à leurs fins : il n'était plus du tout convaincu de son propre mérite.

194

TROIS PENSEURS ÉGALENT UNE ARAIGNÉE. – Dans toute secte philosophique, trois penseurs se succèdent dans le rapport suivant : le premier engendre par lui-même le suc et la semence, le second en tire des fils et tisse une toile artificielle, le troisième s'embusque dans cette toile et guette les victimes qui s'y aventurent – et cherche à vivre aux dépens de la philosophie.

195

LES RAPPORTS AVEC LES AUTEURS. – C'est une tout aussi mauvaise manière de fréquenter un auteur en le menant par le bout du nez qu'en le prenant par la corne – et chaque auteur a sa corne.

196

ATTELAGE À DEUX. – L'obscurité de la pensée et l'exaltation sentimentale s'allient tout aussi souvent à la volonté implacable d'arriver par tous les moyens et de se faire admettre exclusivement que l'esprit secourable, bienfaisant et bienveillant à l'instinct de clarté et de netteté d'esprit, de modération et de pudeur du sentiment.

197

CE QUI LIE ET CE QUI SÉPARE. – Ne trouve-t-on pas dans la tête ce qui unit les hommes – la compréhension de l'utilité et du préjudice général –, et dans le

cœur ce qui sépare – l'aveugle choix et l'aveugle penchant, dans l'amour et la haine, la faveur accordée à l'un aux dépens de tous les autres et le mépris de l'utilité publique qui en résulte ?

198

TIREURS ET PENSEURS. – Bien qu'ils aient manqué le but, il y a des tireurs singuliers qui quittent cependant le tir avec le sentiment de secrète fierté d'avoir, en tous les cas, envoyé leur balle très loin (au-delà du but, il est vrai) ou d'avoir atteint, sinon le but, du moins autre chose. Et il en est de même de certains penseurs.

199

DE DEUX CÔTÉS À LA FOIS. – On en veut à un courant intellectuel lorsqu'on lui est supérieur et qu'on désapprouve son but, ou encore lorsque son but est trop élevé pour nous et méconnaissable à notre œil, c'est-à-dire lorsqu'il nous est supérieur. C'est ainsi qu'un même parti peut être combattu des deux côtés à la fois, d'en haut et d'en bas ; et les antagonistes s'allient souvent dans une haine commune, ce qui est plus répugnant que tout ce qu'ils haïssent.

200

ORIGINAL. – Ce n'est pas de voir le premier quelque chose de nouveau, mais de voir, *comme si elles étaient nouvelles*, les choses vieilles et connues, vues et revues par tout le monde, qui distingue les cerveaux véritablement originaux. Celui qui découvre les choses est généralement cet être tout à fait vulgaire et sans cerveau – le hasard.

201

ERREUR DES PHILOSOPHES. – Le philosophe croit que la valeur de la philosophie se trouve dans son ensemble, dans sa construction : la postérité trouve cette valeur dans les pierres dont il se servit et avec lesquelles désormais on bâtira encore souvent et beaucoup mieux : par conséquent, dans la possibilité de détruire la construction sans lui faire perdre sa valeur comme matériel.

202

TRAIT D'ESPRIT. – Le trait d'esprit c'est l'épigramme que l'on fait sur la mort d'un sentiment.

203

LE MOMENT QUI PRÉCÈDE LA SOLUTION. – Dans les sciences, il arrive tous les jours et à toute heure que quelqu'un s'arrête immédiatement avant la solution, persuadé que tous ses efforts ont été vains jusqu'ici – semblable à quelqu'un qui désembrouille un écheveau et qui hésite au moment où il est presque défait, car c'est alors qu'il voit le plus de nœuds.

204

SE JOINDRE AUX EXALTÉS. – L'homme réfléchi et sûr de sa raison peut gagner à se mêler pendant dix ans aux esprits fantasques et s'abandonner dans cette zone torride à une douce folie. Il a ainsi parcouru beaucoup de chemin pour aboutir enfin à ce cosmopolitisme de l'esprit qui peut dire sans présomption : « Rien d'intellectuel ne m'est étranger. »

205

AIR VIF. – Ce qu'il y a de meilleur et de plus sain dans la science comme dans la montagne, c'est l'air vif qui y souffle. – Ceux qui aiment la mollesse de l'esprit (les artistes, par exemple) craignent et abandonnent la science à cause de cette atmosphère.

206

POURQUOI LES SAVANTS SONT PLUS NOBLES QUE LES ARTISTES. – La science a besoin de natures plus *nobles* que la poésie. Les natures scientifiques doivent être plus simples, moins portées sur la gloire, elles doivent approfondir des choses qui, aux yeux du grand nombre, paraissent rarement dignes d'un pareil sacrifice de sa personne. Il faut ajouter à cela un autre dommage dont elles ont conscience : leur genre d'occupation, une constante invite à la plus grande sobriété, affaiblit leur *volonté* ; le feu est moins vivement entretenu que sur le foyer des natures poétiques : c'est pourquoi les natures scientifiques perdent plus souvent que celles-ci, à un âge peu avancé, leur belle vigueur et leur floraison – et elles n'ignorent pas ce danger. Dans toutes les circonstances, elles *paraîtront* moins douées parce qu'elles brillent moins, et elles compteront moins qu'elles ne valent.

207

EN QUOI LA PIÉTÉ OBSCURCIT. – On attribue au grand homme, dans les siècles qui lui succèdent, toutes les qualités et toutes les vertus du siècle où il a vécu – et c'est ainsi que les meilleures choses sont sans cesse *obscurcies* par la piété qui ne voit en elles que des images saintes où l'on place et suspend des offrandes de toute sorte – jusqu'à ce qu'elles finissent par être complètement couvertes et enveloppées et qu'elles apparaissent plus comme des objets de foi que de contemplation.

208

ÊTRE PLACÉ SUR LA TÊTE. – Lorsque nous plaçons la vérité sur la tête, nous ne nous apercevons généralement pas que notre tête, non plus, n'est pas placée où elle devrait.

209

ORIGINE ET UTILITÉ DE LA MODE. – Le contentement visible qu'éprouve l'*individu* devant sa silhouette fait l'esprit d'imitation et crée, peu à peu, la silhouette du *grand nombre,* c'est-à-dire la mode : le grand nombre veut arriver, par la mode, à ce bienfaisant contentement de soi que procure la forme, et il y parvient. – Si on examine les raisons que peut avoir tout homme d'être craintif et de se cacher par timidité, si on retient que les trois quarts de son énergie et de sa bonne volonté peuvent être paralysés et stérilisés par ces raisons, on devra beaucoup de reconnaissance à la mode parce qu'elle communique de la confiance en soi et de la liberté d'allure réciproque à ceux qui se savent liés entre eux à ses lois. Même des lois stupides procurent la liberté et la tranquillité d'esprit, pour peu que le grand nombre s'y soit soumis.

210

DÉLIER LA LANGUE. – La valeur de quelques hommes et de quelques livres repose uniquement sur l'aptitude qu'ils ont de forcer chacun à exprimer ce qu'il y a de plus secret ou de plus intime : ce sont des coupe-brides et des leviers pour les bouches les plus muettes. Certains événements et certains méfaits, qui

semblent n'exister que pour la malédiction de l'humanité, ont aussi cette valeur et cette utilité.

211

ESPRITS À LIBRE COURS. – Qui d'entre nous oserait s'appeler libre esprit s'il ne voulait pas rendre hommage, à sa façon, aux hommes qui reçurent ce nom pour leur faire *injure*, en chargeant lui aussi sur ses épaules sa part de ce fardeau de la vindicte et de la honte publiques ? Mais nous avons aussi le droit de nous appeler « esprits à libre cours », et cela sérieusement (sans aucun défi hautain ou généreux), parce que ce cours vers la liberté est l'instinct le plus prononcé de notre esprit et qu'en opposition avec les intelligences engagées et enracinées, nous voyons presque notre idéal dans une espèce de *nomadisme* intellectuel, – pour me servir d'une expression modeste et presque dénigrante.

212

OUI, LA FAVEUR DES MUSES. – Ce qu'en dit Homère va droit au cœur, tant c'est vrai et terrible tout à la fois : « La muse l'aimait plus que tout, et elle lui avait donné de connaître le bien et le mal, et, l'ayant privé des yeux, elle lui avait accordé le chant admirable »[58]. – C'est là un texte sans fin pour celui qui sait réfléchir : elle donne le bien *et* le mal, voilà son tendre amour ! Et chacun interprétera à sa façon pourquoi il *faut* que nous autres poètes et penseurs nous y laissions *nos yeux.*

213

CONTRE L'ENSEIGNEMENT DE LA MUSIQUE. – Le développement artistique de l'œil dès l'enfance, par le dessin et la peinture, par des croquis de paysages, de personnes, d'événements, procure, d'une façon accessoire mais pour toute la vie, cet avantage inappréciable d'*aiguiser* l'œil pour l'observation des hommes et des situations, de le rendre *tranquille* et *persévérant.* Un semblable bénéfice secondaire ne ressort pas de la culture artistique de l'oreille. C'est pourquoi en général les écoles primaires feront bien de donner la préférence à l'art de l'œil sur celui de l'oreille.

214

CEUX QUI DÉCOUVRENT DES TRIVIALITÉS. – Les esprits subtils, pour qui rien n’est plus éloigné qu’une trivialité, en découvrent souvent une, après de longs détours à travers des sentiers de montagne, et ils y prennent un vif plaisir, au plus grand étonnement de ceux qui ne sont pas subtils.

215

MORALE DES SAVANTS. – Un progrès rapide et régulier des sciences n’est possible que si l’individu ne doit *pas* être *trop méfiant* pour vérifier chaque calcul et chaque affirmation des autres, dans des domaines qui se trouvent éloignés du sien. Mais la condition en est que chacun, sur son propre champ de travail, ait des concurrents *extrêmement méfiants* et qui le surveillent avec sévérité. De ce voisinage entre ceux qui ne sont « pas trop méfiants » et ceux qui sont « extrêmement méfiants » naît l’équité dans la république des savants.

216

CAUSE DE LA STÉRILITÉ. – Il y a des esprits extrêmement doués qui restent toujours stériles, uniquement parce que, par faiblesse de tempérament, ils sont trop impatients pour attendre leur grossesse.

217

MONDE RENVERSÉ DES LARMES. – Le malaise multiple que les exigences de la culture supérieure causent à l’homme finit par renverser l’ordre naturel, au point qu’en temps ordinaire, l’homme se comporte d’une façon inflexible et stoïque et n’a plus de larmes que pour les rares occasions de bonheur ; il y en a même que la simple jouissance occasionnée par l’absence de douleur fait pleurer : – leur cœur ne bat que dans le bonheur.

218

LES GRECS COMME INTERPRÈTES[59]. – Lorsque nous parlons des Grecs, nous

parlons involontairement d’aujourd’hui et d’hier : leur histoire universellement connue est un clair miroir qui reflète toujours quelque chose de plus que ce qui se trouve dans le miroir lui-même. Nous nous servons de la liberté que nous avons de parler d’eux pour pouvoir nous taire sur d’autres sujets, – afin de leur permettre de murmurer quelque chose à l’oreille du lecteur attentif. C’est ainsi que les Grecs facilitent à l’homme moderne la communication de choses difficiles à dire, mais dignes de réflexion.

219

DU CARACTÈRE ACQUIS DES GRECS. – Par la fameuse clarté grecque, par la transparence, la simplicité, la belle ordonnance des œuvres grecques, par ce qu’elles ont de naturel et d’artificiel à la fois, comme si elles étaient faites de cristal, nous nous laissons facilement induire à croire que tout cela a été *donné* aux Grecs dès l’origine : nous croyons, par exemple, qu’ils ne pouvaient pas faire autrement que de bien écrire, comme l’a une fois prétendu Lichtenberg[60]. Mais il n’y a pas d’opinion plus prématurée et qui tienne moins debout. L’histoire de la prose de Gorgias à Démosthène[61] montre un travail et un combat pour sortir de l’obscurité, de la lourdeur, du mauvais goût et parvenir à la lumière, au point qu’il fait songer aux péripéties des héros qui tracent les premiers chemins à travers les forêts et les marécages. Le dialogue de la tragédie est le véritable *haut fait* des dramaturges, car il est d’une clarté et d’une netteté extraordinaires, tandis que la disposition naturelle du peuple tendait vers l’ivresse du symbole et de l’allusion, vers laquelle l’avait encore encouragé le grand lyrisme du chœur : tout comme ce fut le haut fait d’Homère d’avoir délivré les Grecs de la pompe asiatique et des allures lourdes, et, dans l’ensemble et dans le menu, d’être parvenu à la limpidité de l’architecture. Dire quelque chose d’une façon pure et lumineuse n’était d’ailleurs nullement tenu pour facile : d’où viendrait autrement la grande admiration que l’on professait pour l’épigramme de Simonide[62], qui se présente si fruste, sans pointes dorées et sans les arabesques du jeu de mots, – mais qui dit bien ce qu’il veut dire, clairement, avec la tranquillité du soleil, et non pas comme l’éclair, avec la recherche de l’effet. Est grecque l’aspiration à la lumière, venant en quelque sorte d’un crépuscule inné, et c’est pourquoi une jubilation traverse le peuple lorsqu’il écoute une sentence laconique, la langue gnomique de l’élégie, ou les axiomes des sept sages. C’est pourquoi on aimait tant les préceptes en vers qui

choquent le goût, car c'était, pour l'esprit grec, une véritable tâche apollinienne qui avait pour but de vaincre les dangers du mètre, les obscurités qui sont, d'autre part, le propre de la poésie. La simplicité, la souplesse, la clarté sont *acquises par effort* au génie du peuple, il ne les possède pas depuis l'origine, – le danger d'un retour à l'asiatique plane toujours sur les Grecs, et l'on croirait vraiment que, de temps en temps, arrivait sur eux comme un sombre débordement d'impulsions mystiques, de sauvageries et d'obscurités élémentaires. Nous les voyons plonger, nous voyons l'Europe emportée et submergée par le flot – car l'Europe était alors très petite – mais ils reviennent toujours à la lumière, étant de bons nageurs et de bons plongeurs, en peuple d'Ulysse.

220

CE QUI EST VRAIMENT PAÏEN[63]. – Pour celui qui regarde le monde grec, peut-être n'y a-t-il rien de plus étrange que de découvrir que les Grecs offraient de temps à autre quelque chose comme des fêtes à toutes leurs passions et à tous leurs mauvais penchants, et qu'ils avaient même, par voie d'Etat, institué une sorte de réglementation pour célébrer ce qui était chez eux trop humain : c'est là ce qu'il y a de vraiment païen dans leur monde : ce qui, du point de vue du christianisme, ne pourra jamais être compris et sera toujours combattu violemment. – Ils considéraient leur « trop humain » comme quelque chose d'inévitable, et, au lieu de le calomnier, préféraient lui accorder une espèce de droit de second ordre, en l'introduisant sur les usages de la société et du culte : ils allaient même jusqu'à appeler divin tout ce qui avait de la *puissance* dans l'homme, et l'inscrivaient aux parois de leur ciel. Ils ne nient point l'instinct naturel qui se manifeste dans les mauvaises qualités, mais ils le mettent à sa place et le restreignent à certains jours, après avoir inventé assez de précautions pour pouvoir donner à ce fleuve impétueux un écoulement aussi peu dangereux que possible. C'est la racine de tout le libéralisme moral de l'Antiquité. On permettait une décharge inoffensive à ce qui persistait encore de mauvais, d'inquiétant, d'animal et de rétrograde dans la nature grecque, à ce qui y demeurait de baroque, de pré-grec et d'asiatique, on n'aspirait pas à la complète destruction de tout cela. Embrassant tout le système de pareilles ordonnances, l'Etat n'était pas construit en considération de certains individus et de certaines castes, mais bien des simples qualités humaines. Dans son édifice, les Grecs montrent ce sens merveilleux des réalités typiques qui les rendit capables, plus tard, de devenir des savants, des

historiens, des géographes et des philosophes. Ce n'était pas une loi morale, dictée par les prêtres et les castes, qui avait à décider de la constitution de l'Etat et du culte de l'Etat, mais l'égard universel à *la réalité de tout ce qui est humain.* – D'où les Grecs tiennent-ils cette liberté, ce sens du réel ? Peut-être d'Homère et des poètes, dont la nature n'est généralement pas des plus justes et des plus sages, ce sont les poètes qui ont en propre ce goût du réel, de l'effet *sous toutes leurs formes,* et ils n'ont pas la prétention de nier complètement le mal : il leur suffit de le voir se modérer, renonçant à vouloir tout massacrer ou à empoisonner les âmes – ce qui veut dire qu'ils sont du même avis que les fondateurs d'Etats en Grèce et qu'ils ont été les maîtres et les précurseurs.

221

GRECS EXCEPTIONNELS. – En Grèce, les esprits profonds et sérieux étaient les exceptions : l'instinct du peuple tendait, au contraire, à considérer plutôt ce qui est sérieux et profond comme une sorte de déformation. Emprunter les formes à l'étranger, non point les créer, mais les transformer jusqu'à leur faire revêtir la plus belle apparence – c'est cela qui est grec : imiter, non pour utiliser, mais pour créer l'illusion artistique, se rendre maître toujours à nouveau du sérieux imposé, ordonner, embellir, aplanir – il en est ainsi depuis Homère jusqu'aux Sophistes[64] du troisième et du quatrième siècle de notre ère, qui, eux, ne sont qu'extériorité, mots pompeux, gestes enthousiastes, et qui ne s'adressent qu'à des âmes creuses, avides d'artifices, de résonance et d'effets. – Alors, appréciez à leur entière valeur ces Grecs d'exception qui créèrent les sciences ! Qui d'entre eux raconte, raconte l'histoire héroïque de l'esprit humain !

222

CE QUI EST SIMPLE NE SE PRÉSENTE NI EN PREMIER NI EN DERNIER LIEU. – Dans l'histoire des représentations religieuses on se fait souvent une fausse idée sur l'évolution et le lent développement de certaines choses qui, en réalité, n'ont pas grandi successivement et l'une par l'autre, mais simultanément et séparément. Notamment, ce qui est simple a beaucoup trop la réputation d'être ce qu'il y a de plus ancien et d'avoir existé dès le début. Beaucoup de choses humaines naissent par soustraction, et non pas précisément par duplication, adjonction et confusion. – On croit, par exemple, toujours à un développement graduel de la *figuration*

des dieux, depuis les bûches de bois et les rochers informes, jusqu'au sommet de l'échelle, à une humanisation complète : au contraire, tant que la divinité était introduite et sentie dans les arbres, les bûches, les pierres, les animaux, on répugnait à lui donner forme humaine comme si l'on craignait une impiété. Ce sont les poètes qui, en dehors du culte et de la *pudeur* religieuse, ont dû y habituer et y rendre accessible l'imagination intérieure des hommes mais quand des dispositions plus pieuses et des moments de ferveur venaient à prédominer de nouveau, cette influence libératrice des poètes s'amoindrissait et la sainteté demeurait, avant comme après, à l'épouvantable et à l'inquiétant, à ce qui est véritablement inhumain. Cependant, l'imagination intérieure sait imaginer bien des choses qui, traduites en représentations corporelles extérieures, ne manqueraient pas de faire un effet pénible : c'est que l'œil intérieur est beaucoup plus audacieux et bien moins pudique que l'oil extérieur (d'où provient cette difficulté bien connue, cette presque impossibilité de transformer des sujets épiques en drames). Longtemps l'imagination religieuse ne veut croire à aucun prix à l'identité du dieu avec une image : l'image doit faire paraître le noumène de la divinité, actif et lié à un lieu d'une façon quelconque, mystérieuse et difficilement imaginable. La plus ancienne image divine doit *abriter* le dieu et, *en même temps, le cacher,* – en indiquer la présence, mais non point l'exposer. Jamais, dans son for intérieur, un Grec n'a *considéré* son Apollon comme une colonne de bois, son Eros comme une masse de pierre, c'étaient des symboles qui devaient précisément faire *peur* de la figuration sensible. Il en est encore de même de certains bois dont on sculptait grossièrement les membres, parfois en exagérant le nombre de l'un ou de l'autre : c'est ainsi qu'un Apollon laconien avait quatre mains et quatre oreilles. Dans l'incomplet à peine indiqué, ou dans le surcomplet, il y a une sainteté qui fait frémir, qui doit *empêcher* qu'on ne songe à l'homme, à ce qui ressemble à l'homme. Ce n'est pas lorsque l'on se trouve à un degré embryonnaire de l'art que l'on produit de telles formes : comme si, à l'époque où l'on adorait ces images, on n'avait *pas pu* parler plus clairement et figurer avec plus de sensibilité. Au contraire, on craignait avant tout une chose : l'expression directe. Tout comme la *cella,* le lieu très saint, cache même le véritable nom de la divinité, l'enveloppant d'une mystérieuse demi-obscurité, *mais pas complètement* : de même que le temple périptère cache encore la *cella,* la garantissant en quelque sorte de l'œil indiscret, comme avec un voile protecteur, mais pas complètement : de même l'image *est* la divinité et, en même temps, la cachette de la divinité. – Seulement lorsque, en dehors du culte, dans le monde profane du concours, la joie que suscite le vainqueur du

combat se fut élevée si haut que les vagues de l'enthousiasme passèrent dans les ondes du sentiment religieux, lorsque la statue du vainqueur fut placée sur les parois du temple et que le visiteur fut forcé, volontairement ou involontairement, à habituer son œil et son âme à ce spectacle inévitable de la beauté et de la force *humaines*, alors ce rapprochement dans le lieu et dans l'âme fit s'accorder l'une à l'autre la vénération pour les hommes et celle pour les dieux : seulement alors se perdit la terreur qu'inspirait l'humanisation de l'image divine, et s'ouvrit l'énorme champ d'activité pour la grande sculpture. Pourtant une restriction demeure toujours : partout où l'on doit *adorer*, la forme et la laideur archaïques sont conservées et scrupuleusement imitées. Mais l'Hellène qui *sanctifie* et *donne* en abondance peut désormais s'adonner à la joie de laisser Dieu se faire homme.

223

OÙ IL FAUT ALLER EN VOYAGE. – L'observation directe de soi est loin de suffire pour apprendre à se connaître : nous avons besoin de l'histoire, car le passé répand en nous ses mille vagues ; nous-mêmes nous ne sommes pas autre chose que ce que nous ressentons à chaque moment de cette continuité. Là aussi, lorsque nous voulons descendre dans le fleuve de ce que notre nature possède en apparence de plus original et de plus personnel, il faut nous rappeler l'axiome d'Héraclite : on ne descend pas deux fois dans le même fleuve[65]. C'est une vérité qui, quoique relâchée, est demeurée aussi vivante et féconde que jadis, de même que cette autre vérité que, pour comprendre l'histoire, il faut rechercher les vestiges vivants d'époques historiques – c'est-à-dire qu'il faut *voyager*, comme voyageait le vieil Hérodote[66], et s'en aller chez les nations – car celles-ci ne sont que des *couches* fixes de *civilisations* anciennes sur lesquelles on peut se *poser ;* – il faut se rendre surtout chez les populations dites sauvages et demi-sauvages, où l'homme a enlevé l'habit européen ou ne l'a pas encore endossé. Mais il y a un art de voyager plus *subtil* encore, qui n'exige pas toujours que l'on erre de lieu en lieu et que l'on parcoure des milliers de kilomètres. Il est très probable que nous pouvons trouver encore, *dans notre voisinage,* les trois derniers siècles de la civilisation avec toutes leurs nuances et toutes leurs facettes : il s'agit seulement de les *découvrir*. Dans certaines familles et même dans certains individus les couches se superposent exactement : ailleurs, il y a dans les roches des fractures et des failles. Dans les contrées reculées, les vallées

peu accessibles des contrées montagneuses, au milieu de communes encaissées, des exemples vénérables de sentiments très anciens ont certainement pu se conserver ; il s'agit de retrouver leurs traces. Par contre, il est peu probable qu'à Berlin par exemple, où l'homme arrive au monde exsudé et lessivé de tout sentiment, on puisse faire de pareilles découvertes. Celui qui, après un long apprentissage dans cet art de voyager, a fini par devenir un Argus aux cent yeux, finira par pouvoir accompagner partout son *Io*[67] – je veux dire son *ego* – et trouver en Egypte et en Grèce, à Byzance et à Rome, en France et en Allemagne, à l'époque des peuples nomades et des peuples sédentaires, durant la Renaissance ou la Réforme, dans sa patrie et à l'étranger, et même au fond de la mer, dans la forêt, les plantes et les montagnes, les aventures de cet *ego* qui naît, évolue et se transforme. C'est ainsi que la connaissance de soi devient connaissance universelle par rapport à tout ce qui est du passé : de même que, selon un enchaînement d'idées que je ne puis qu'indiquer ici, la détermination et l'éducation de soi, telles qu'elles existent dans les esprits les plus libres, au regard le plus vaste, pourraient devenir un jour détermination universelle par rapport à toute l'humanité future.

224

BAUME ET POISON. – On ne pourra jamais assez approfondir cette idée : le christianisme est la religion propre à l'Antiquité *vieillie* ; il a besoin, comme conditions premières, d'anciennes civilisations dégénérées sur lesquelles il agit et sut agir comme un baume. Aux époques où les yeux et les oreilles sont « pleins de limon », au point qu'ils ne perçoivent plus la voix de la raison et de la philosophie, n'entendent plus la sagesse vivante et personnifiée, soit qu'elle porte le nom d'Epictète[68] ou celui d'Epicure[69] : la croix dressée des martyrs et « la trompette du jugement dernier » suffiront peut-être à produire de l'effet pour décider de pareils peuples à une fin convenable. Qu'on évoque la Rome de Juvénal[70], ce crapaud venimeux aux yeux de Vénus : – et on comprendra ce que cela veut dire que de dresser une croix devant le « monde », on vénérera la tranquille communauté chrétienne et on lui sera reconnaissant d'avoir envahi le sol gréco-romain. La plupart des hommes naissaient en ce temps-là avec l'âme assouvie, avec les sens d'un vieillard : quel bienfait c'était de rencontrer ces êtres qui étaient plus âme que corps et qui semblaient réaliser cette idée grecque des ombres de l'Hadès : des formes craintives et falotes, glissantes, stridulantes

et bénignes, avec l'expectative d'une « vie meilleure », ce qui les avait rendus si modestes, leur avait donné une patiente fierté et un mépris silencieux. – Ce christianisme, le glas de la *bonne* Antiquité, sonné d'une cloche fêlée et lasse, mais d'un son pourtant mélodieux, ce christianisme, même pour celui qui maintenant ne parcourt ces siècles qu'au point de vue historique, est un baume pour l'oreille : que dut-il donc être pour les hommes de l'époque ! – Au contraire, le christianisme est un *poison* pour les jeunes peuples barbares : par exemple, planter dans les âmes des vieux Germains, ces âmes de héros, d'enfants et de bêtes, la doctrine du péché et de la damnation, qu'est-ce sinon les empoisonner ? Une formidable fermentation et décomposition chimiques, un désordre de sentiments et de jugements, une poussée et une exubérance des choses les plus dangereuses – telle fut la conséquence nécessaire de tout cela et, dans la suite, un affaiblissement foncier de ces peuples barbares. – Mais, sans cet affaiblissement, que nous resterait-il de la civilisation grecque ? quoi de tout le passé civilisé de la race humaine ? – Car les barbares qui n'avaient pas encore été touchés par le christianisme s'entendaient fameusement à faire table rase des vieilles civilisations : comme l'ont, par exemple, démontré avec une épouvantable évidence les conquérants païens de la Grande-Bretagne romanisée. Le christianisme a dû aider, contre son gré, à rendre immortel le « monde » antique. – Or, une question demeure ouverte avec la possibilité d'un nouveau décompte : sans cet affaiblissement par le poison que j'ai dit, l'une ou l'autre de ces populations jeunes, par exemple, l'allemande, aurait-elle été capable de trouver elle-même, peu à peu, une civilisation supérieure, une culture nouvelle qui lui eût été propre ? – une civilisation dont, par conséquent, l'idée la plus lointaine aura été perdue pour l'humanité ? – Il en va donc ici comme partout : pour parler à la manière chrétienne, on ne sait si Dieu doit avoir plus de reconnaissance à l'égard du diable, ou le diable plus de reconnaissance à l'égard de Dieu, de ce que tout se soit ainsi passé.

225

LA FOI SAUVE ET DAMNE. – Un chrétien qui s'égare dans des raisonnements interdits pourrait bien se demander un jour : est-il donc bien *nécessaire* qu'il y ait réellement un Dieu, et aussi un Agneau qui porte les péchés des hommes, si la *foi* en l'*existence* de pareils êtres suffit déjà pour produire le même effet ? Ne sont-ce pas là des êtres *superflus*, pour le cas où ils existeraient vraiment ? Car tout ce que la religion chrétienne donne à l'âme humaine de bienfaisant, qui

console et rend meilleur, comme tout ce qui assombrit et écrase, provient de cette croyance et non point de l'objet de cette croyance. Il n'en est pas autrement que de ce cas célèbre : on peut affirmer qu'il n'y a jamais eu de sorcières, mais les terribles résultats de la croyance en la sorcellerie ont été les mêmes que s'il y avait vraiment eu des sorcières. Pour toutes les occasions où le chrétien attend l'intervention d'un Dieu, mais l'attend vraiment – parce qu'il n'y a point de Dieu –, sa religion est assez inventive à trouver des subterfuges et des raisons de tranquillité : en quoi c'est certainement une religion pleine d'esprit. – A vrai dire, la foi n'a pas encore réussi à déplacer de vraies montagnes, quoique cela ait été affirmé par je ne sais plus qui ; mais elle sait placer des montagnes où il n'y en a point.

226

LA TRAGI-COMÉDIE DE RATISBONNE. – On peut voir çà et là, avec une épouvantable précision, la bouffonnerie de la fortune, qui, en peu de jours, en un seul endroit, attache aux impulsions et aux fantaisies d'un seul individu la corde sur laquelle elle veut faire danser les siècles prochains. C'est ainsi que la destinée de l'histoire moderne en Allemagne s'est jouée durant ces journées de la disputation de Ratisbonne[71] : le dénouement pacifique dans les choses ecclésiastiques et morales, sans guerre de religion et contre-réforme, semblait assuré, de même que l'unité de la nation allemande. L'esprit profond et doux de Contarini[72] plana pendant un moment victorieusement sur les disputes théologiques, donnant ainsi un exemple de la piété italienne plus mûre, cette piété qui portait sur ses ailes l'aurore de la liberté intellectuelle. Mais le cerveau obtus de Luther[73], plein de soupçons et de craintes sinistres, se rebiffa ; puisque la justification par la grâce avait été sa plus grande découverte à lui, qu'elle lui apparaissait comme son article de foi *à lui,* il ne crut pas à cet axiome dans la bouche des Italiens : tandis que ceux-ci l'avaient, comme on sait, touché beaucoup plus tôt et répandu sans bruit à travers toute l'Italie. Luther vit dans cet accord apparent les malices du démon et, dans la mesure de ses forces, empêcha l'œuvre de paix : par quoi il donna une bonne avance aux intentions des ennemis de l'Empire. – Or, pour augmenter cette impression d'une farce épouvantable, il ne faut pas oublier qu'aucun des axiomes sur quoi l'on discutait alors à Ratisbonne ne possédait ombre de réalité, ni celui du péché originel, ni celui du salut par les intercesseurs, ni celui de la justification par la foi et qu'ils ne

peuvent plus se discuter aujourd'hui. – Et pourtant, à cause de ces articles de foi, le monde fut mis à feu et à sang. On se battit donc pour des opinions qui ne correspondent à rien de concret ni de réel ; tandis qu'au sujet de questions purement philologiques, par exemple l'explication de paroles sacramentelles de la sainte cène, une controverse pourrait être permise, parce qu'il existe, dans ce cas, une vérité. Mais où il n'y a rien, la vérité elle-même perd ses droits. – En fin de compte, on ne peut pas dire autre chose, si ce n'est qu'alors des *sources de forces* ont jailli, tellement puissantes, que, sans elles, tous les moulins du monde moderne auraient marché à une vitesse moindre. C'est avant tout la force qui importe et, après seulement, la vérité, mais bien après, n'est-ce pas, mes chers hommes d'aujourd'hui ?

227

ERREURS DE GOETHE. – Goethe est la grande exception parmi les grands artistes en ceci qu'il ne vécut pas *dans le cercle borné de ses facultés réelles*, comme si elles devaient être pour lui-même et pour le monde entier, ce qu'il y a d'essentiel et de distinctif, d'absolu et de suprême. Il crut deux fois posséder quelque chose de supérieur à ce qu'il possédait véritablement, et, les deux fois, il se trompa. Il se trompa dans la *deuxième* partie de sa vie où il paraissait entièrement pénétré de la conviction d'être un des plus grands *inventeurs scientifiques*. Et déjà dans la *première* partie de sa vie il *voulut* exiger de lui-même quelque chose de supérieur à ce qui lui paraissait être la poésie – et ce fut déjà une erreur. Il s'imagina que la nature avait voulu faire de lui un artiste *plastique*. Ce fut là son grand secret intime, brûlant et ardent qui le poussa enfin à partir pour l'Italie, où il voulut épuiser cette illusion et lui porter tous les sacrifices. Enfin, lui qui était l'homme réfléchi, il s'aperçut franchement ennemi de tous les faux mirages, que c'était le lutin trompeur d'un mauvais désir qui lui avait suggéré la croyance en cette vocation, qu'il lui fallait se détacher et *prendre congé* de la plus grande passion de sa volonté. La conviction douloureuse qu'il était nécessaire de *prendre congé* est complètement exprimée par l'état d'âme de Tasso : au-dessus de ce « Werther plus intense », plane le pressentiment de quelque chose de pire que la mort, comme si quelqu'un se disait : « C'est fini maintenant... après cet adieu ; comment pourrait-on continuer à vivre sans devenir fou ! » – Ces deux erreurs fondamentales de sa vie donnèrent à Goethe, en face d'une prise en considération purement littéraire de la poésie, telle que le monde la connaissait alors, une attitude si libre de toute prévention et presque arbitraire. Sauf l'époque

où Schiller – le pauvre Schiller qui n’avait pas le temps et ne laissait pas de temps – le fit sortir de cette farouche abstinence devant la poésie, de cette crainte de tout esprit et de tout métier littéraire, – Goethe apparaît comme un Grec qui visite de temps en temps une bien-aimée, sans savoir au juste si ce n’est pas peut-être une déesse à qui il ne sait pas donner son nom véritable. Toute son œuvre poétique se ressent de cet effleurement intime de la nature : les traits des fantômes qui s’agitaient devant ses yeux – et peut-être crut-il toujours être sur les traces des métamorphoses d’une déesse – devinrent involontairement, chez lui, les traits de tous les enfants de son art. Sans les *détours de l’erreur* il ne serait pas devenu Goethe : c’est-à-dire le seul artiste allemand de l’écrit, qui ne soit pas encore vieilli aujourd’hui, – parce qu’il voulait être aussi peu écrivain qu’Allemand de métier.

228

LES VOYAGEURS ET LEURS DEGRÉS. – Il faut distinguer cinq degrés parmi les voyageurs : ceux du premier degré, qui est le degré inférieur, sont les voyageurs que l’on *voit,* – à vrai dire *on les voyage* et ils sont aveugles en quelque sorte ; les suivants sont ceux qui regardent véritablement le monde ; au troisième degré, il *arrive* quelque chose au voyageur par suite de ses observations ; au quatrième, les voyageurs retiennent ce qu’ils ont vécu et ils continuent à le porter en eux ; et enfin il y a quelques hommes d’une puissance supérieure qui, nécessairement, finissent par étaler au grand jour tout ce qu’ils ont vu, après l’avoir vécu et assimilé ; ils revivent leurs voyages en œuvres et en actions dès qu’ils sont revenus chez eux. – Semblables à ces cinq catégories de voyageurs, tous les hommes traversent le grand pèlerinage de la vie, les inférieurs d’une façon purement passive, les supérieurs en hommes d’action qui savent vivre tout ce qui leur arrive, sans garder en eux un excédent d’événements intérieurs.

229

EN MONTANT PLUS HAUT. – Dès qu’on monte plus haut que ceux qui vous ont admiré, ceux-ci vous tiennent pour tombé et déchu, car ils s’imaginaient, en toute circonstance, être *à la hauteur* (ne fût-ce même que grâce à vous).

230

MESURE ET MILIEU. – Il vaut mieux ne jamais parler de deux choses tout à fait supérieures : la mesure et le milieu. Un petit nombre seulement en connaît les forces et les indices sur les sentes mystérieuses des événements et des évolutions intérieures : il vénère en elles quelque chose de divin et craint de parler trop haut. Les autres écoutent à peine lorsqu'on y fait allusion, et se figurent qu'il s'agit d'ennui et de médiocrité : on exceptera peut-être encore ceux qui ont perçu un murmure avertisseur venant de ce royaume, mais qui se sont bouché les oreilles pour ne pas l'entendre. Ce souvenir les fâche et les irrite.

231

HUMANITÉ DANS L'AMITIÉ ET DANS LA MAÎTRISE. – « Si tu choisis la gauche, je prendrai la droite ; et si tu prends la droite, je m'en irai vers la gauche »[74]. – Un tel sentiment est le signe supérieur de l'humanité dans les rapports intimes ; là où il n'existe pas, toute espèce d'amitié, toute vénération de disciple et d'élève finissent par devenir hypocrisie.

232

LES PROFONDEURS. – Dans leurs rapports avec les autres hommes, les hommes aux pensées profondes ont toujours l'impression d'être des comédiens parce qu'ils sont forcés, pour être compris, de simuler un caractère superficiel.

233

POUR CEUX QUI MÉPRISENT « L'HUMANITÉ DE TROUPEAU ». – Celui qui considère l'humanité comme un troupeau, et qui s'enfuit devant elle aussi vite qu'il le peut, sera certainement rejoint par ce troupeau qui lui donnera des coups de cornes.

234

PRINCIPAL MANQUEMENT À L'ÉGARD DES VANITEUX. – En société, celui qui donne à un autre l'occasion de présenter favorablement sa science, ses expériences, se place au-dessus de lui, et si cet autre ne reconnaît pas absolument cette

supériorité, il commet un attentat contre sa vanité, – tandis qu'au contraire il croit la satisfaire.

235

DÉCEPTION. – Lorsqu'une longue vie d'activité s'est manifestée par des discours et des écrits, et donne, d'une personne, un témoignage public, on est généralement déçu dans ses rapports avec cette personne, et pour deux raisons : d'une part, parce qu'on attend trop de relations qui s'étendent à un laps de temps très court – tout ce que seules mille occasions de la vie pourraient rendre visible – d'autre part, parce que celui dont le talent est reconnu ne se donne pas la peine de se faire apprécier en détail. Il est trop indolent – et nous sommes trop impatients.

236

DEUX SOURCES DE LA BONTÉ. – Traiter tous les hommes avec une bienveillance égale et prodiguer sa bonté sans distinction de personnes peut être tout aussi bien l'expression d'un profond mépris des hommes que l'expression d'un amour sincère à leur égard.

237

LE VOYAGEUR EN MONTAGNE SE PARLE À LUI-MÊME. – Il y a des indices certains à quoi tu reconnaîtras que tu as fait du chemin et que tu es monté plus haut : l'espace est maintenant plus libre autour de toi, ta vue embrasse un horizon plus vaste que celui que tu voyais auparavant, l'air est plus dur mais aussi plus doux – car tu n'as plus la folie de confondre la douceur et la chaleur –, ton allure est devenue plus vive et plus ferme, le courage et la circonspection se sont fondus : – pour toutes ces raisons la route sera peut-être maintenant plus solitaire et certainement plus dangereuse qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, mais ce ne sera certainement pas comme l'imaginent ceux qui t'ont vu monter, toi le voyageur, de la vallée brumeuse vers les montagnes.

238

EXCEPTÉ LE PROCHAIN. – Il est manifeste que c'est seulement sur mon propre cou que ma tête ne tient pas bien, car je m'aperçois que tous les autres savent mieux que moi ce que je dois faire et ce que je ne dois pas faire : pauvre homme que je suis, je ne sais pas me donner de conseils à moi-même ! Ne sommes-nous pas *tous* pareils à des statues à qui l'on a mis de fausses têtes ? N'est-ce pas, mon cher voisin ? – Mais non, toi seul tu fais exception.

239

PRÉCAUTION. – Il ne faut pas fréquenter les hommes qui n'ont pas le respect de ce qui vous est personnel, ou bien leur mettre impitoyablement les menottes de la convenance.

240

VOULOIR PARAÎTRE VANITEUX. – Dans la conversation avec des inconnus ou des connaissances superficielles, ne vouloir exprimer que des pensées choisies, ne parler que de ses relations célèbres, de ses aventures et de ses voyages extraordinaires, c'est la preuve qu'on n'est pas fier ou que du moins on ne voudrait pas sembler l'être. La vanité est le masque de politesse de la fierté.

241

LA BONNE AMITIÉ. – L'amitié naît lorsqu'on tient l'autre en grande estime, plus grande que l'estime que l'on a de soi, lorsque, de plus, on l'aime, mais moins que soi-même, enfin, lorsque pour faciliter les relations, on s'entend à ajouter une *teinture* d'intimité, tout en se gardant sagement de l'intimité véritable et de la confusion du moi et du toi.

242

LES AMIS COMME FANTÔMES. – Lorsque nous nous transformons radicalement, nos amis, ceux qui ne sont pas transformés, deviennent les fantômes de notre propre passé : leur voix résonne jusqu'à nous, comme si elle venait de la région des ombres – comme si nous nous entendions nous-mêmes, plus jeunes cependant, plus durs et moins mûris.

243

UN ŒIL ET DEUX REGARDS. – Les mêmes personnes qui possèdent de par leur nature ce regard, qui appelle la faveur et la protection, possèdent généralement aussi, par suite de leurs humiliations fréquentes et de leurs sentiments de haine, un regard éhonté.

244

LE LOINTAIN BLEU. – Rester enfant sa vie durant – comme cela semble touchant ! Mais ce n’est qu’un jugement à distance ; vu de plus près et vécu, c’est toujours : demeurer puéril sa vie durant.

245

AVANTAGE ET DÉSAVANTAGE DANS LE MÊME MALENTENDU. – De la part de l’esprit moyen, le muet embarras d’un esprit distingué est généralement interprété comme de la supériorité qui se tait, un sentiment que l’on craint beaucoup : tandis que la perception d’un certain embarras provoquerait de la bienveillance.

246

LE SAGE QUI SE FAIT PASSER POUR FOU. – La philanthropie du sage le pousse parfois à *paraître* ému, fâché, réjoui, pour ne pas blesser son entourage par la froideur et la circonspection de sa nature *véritable.*

247

SE FORCER À L’ATTENTION. – Dès que nous nous apercevons que, dans ses réalisations et ses conversations avec nous, quelqu’un est obligé de se *forcer* pour nous prêter attention, nous avons une preuve certaine qu’il ne nous aime pas, ou qu’il ne nous aime plus.

248

LE CHEMIN QUI MÊNE À UNE VERTU CHRÉTIENNE. – Apprendre quelque chose de ses ennemis, c'est la meilleure façon pour parvenir à les aimer : car cela nous dispose à la reconnaissance envers eux.

249

RUSE DE GUERRE DE L'IMPORTUN. – L'importun nous rend avec une pièce d'or la monnaie de notre pièce conventionnelle. Il veut nous forcer, après coup, à excuser nos manières conventionnelles comme une erreur et à le traiter en exception.

250

RAISON DE L'AVERSION. – Nous nous fâchons contre un artiste ou un écrivain, non point parce que nous nous apercevons enfin qu'il nous a dupés, mais parce qu'il n'a pas employé de moyens assez subtils pour se moquer de nous.

251

EN SE SÉPARANT. – Ce n'est pas dans la façon dont une âme s'approche d'une autre, mais dans la façon dont elle s'en sépare, que je reconnais la parenté et l'homogénéité avec cette autre.

252

SILENCE ! – Il ne faut pas parler de ses amis : autrement on trahit par des paroles le sentiment de l'amitié.

253

IMPOLITESSE. – L'impolitesse est souvent l'indice d'une modestie maladroite, qui perd la tête lorsqu'elle est surprise, et cherche à cacher cela par de la grossièreté.

254

LA FRANCHISE QUI SE MÉPREND. – Ce sont parfois nos plus récentes connaissances qui apprennent en premier ce que nous avons longtemps gardé pour nous ; à tort nous croyons que cette preuve de confiance que nous leur donnons est le lien le plus fort par lequel nous puissions nous les attacher. – Mais nous ne leur en avons pas dit assez pour qu'ils aient un sentiment très vif du sacrifice que nous leur faisons par nos confidences, et ils révèlent nos secrets à d'autres sans songer à la trahison : ce qui nous fera peut-être perdre nos connaissances beaucoup plus anciennes.

255

DANS L'ANTICHAMBRE DE LA FAVEUR. – Tous les hommes que nous avons longtemps fait attendre dans l'antichambre de notre faveur se mettent à fermenter ou s'aigrissent.

256

AVERTISSEMENT AUX MÉPRISÉS. – Lorsqu'à l'évidence, on est tombé dans l'estime des hommes, il faut tenir avec une âpre fermeté à la retenue dans les relations : autrement, on laisse deviner aux autres que l'on a aussi baissé dans sa propre estime. Le cynisme dans les relations est un signe que, dans la solitude, l'homme se traite lui-même comme un chien.

257

CERTAINES IGNORANCES ENNOBLISSENT. – Pour mériter la considération de ceux qui la donnent, il est plus avantageux *de ne pas* comprendre visiblement certaines choses. L'ignorance aussi donne des privilèges.

258

L'ADVERSAIRE DE LA GRÂCE. – L'homme intolérant et orgueilleux n'aime pas la grâce et elle lui fait l'effet d'un reproche vivant et visible à son égard ; car elle est la tolérance du cœur dans les gestes et les attitudes.

259

EN SE REVOYANT. – Quand de vieux amis se revoient après une longue séparation, il arrive souvent qu'ils aient l'air de prendre intérêt à des choses qui leur sont devenues complètement indifférentes : parfois, ils s'en aperçoivent tous deux et n'osent pas lever le voile – à cause d'un doute un peu triste. C'est ainsi que certaines conversations ont l'air de se tenir dans le royaume des morts.

260

IL NE FAUT SE FAIRE D'AMIS QUE PARMI LES GENS QUI TRAVAILLENT. – L'homme oisif est dangereux pour ses amis ; car, n'ayant pas assez à faire lui-même, il parle de ce que font et ne font pas ses amis, il se mêle des affaires des autres et se rend importun : c'est pourquoi il faut être assez sage pour ne se lier qu'avec les gens qui travaillent.

261

UNE ARME PEUT VALOIR LE DOUBLE DE DEUX ARMES. – Il y a lutte inégale lorsque l'un défend une cause avec la tête *et* le cœur, et que l'autre ne la défend qu'avec la tête : en quelque sorte, le premier a contre lui le soleil et le vent et ses deux armes se gênent réciproquement ; il perd son prix – aux yeux de la *vérité.* Il est vrai que, par contre, la victoire du second, avec sa seule arme, est rarement une victoire selon le cœur de tous *les autres* spectateurs et elle le rend impopulaire.

262

LA PROFONDEUR ET L'EAU TROUBLE. – Le public confond facilement celui qui pêche en eau trouble avec celui qui puise dans les profondeurs.

263

DÉMONTRER SA VANITÉ SUR AMIS ET ENNEMIS. – Certains hommes maltraitent même leurs amis par vanité, lorsqu'il y a des témoins à qui ils veulent montrer leur supériorité. D'autres exagèrent la valeur de leurs ennemis pour faire

entendre avec orgueil qu'ils sont dignes de pareils ennemis.

264

RAFRAÎCHISSEMENT. – Le cœur échauffé s'allie généralement à la maladie de la tête et du jugement. Celui qui, pour un certain temps, tient à la santé du jugement, doit donc savoir ce qu'il lui faut rafraîchir : sans souci de l'avenir de son cœur ! Car, pour peu que l'on soit capable de s'échauffer, on finira bien par reprendre de la chaleur et par avoir son été.

265

SENTIMENTS COMPOSITES. – A l'égard de la science, les femmes et les artistes égoïstes ressentent quelque chose qui est fait d'envie et de sentimentalité.

266

QUAND LE DANGER EST LE PLUS GRAND. – On se casse rarement la jambe tant qu'on s'élève péniblement dans la vie – mais le danger est plus grand lorsque l'on commence à prendre les choses par leur côté facile et à choisir les chemins agréables.

267

PAS TROP TÔT. – Il faut prendre garde à ne pas s'aiguiser trop tôt, parce qu'en même temps on risque de s'amincir trop tôt.

268

LE PLAISIR QUE CAUSENT CEUX QUI REGIMBENT. – Le bon éducateur connaît des cas où il peut être fier de voir ses élèves lui *résister* pour demeurer fidèles à eux-mêmes : quand le jeune homme ne doit pas comprendre l'homme ou qu'il se nuirait à lui-même s'il le comprenait.

269

TENTATIVE DE SINCÉRITÉ. – Les jeunes gens qui veulent devenir plus sincères qu'ils ne figurent choisissent pour victime quelqu'un de notoirement sincère qu'ils commencent par attaquer en cherchant à force d'injures à s'élever à la hauteur de celui-ci – avec l'arrière-pensée que cette première tentative sera certainement sans danger ; car leur victime ne châtiera certainement pas leur effronterie.

270

L'ÉTERNEL ENFANT. – Nous croyons que les contes et les jeux appartiennent à l'enfance. Quelle vue courte nous avons ! Comment pourrions-nous vivre, à n'importe quel âge de la vie, sans contes et sans jeux ! Il est vrai que nous donnons d'autres noms à tout cela et que nous l'envisageons autrement, mais c'est là précisément une preuve que c'est la même chose ! – car l'enfant, lui aussi, considère son jeu comme un travail et le conte comme la vérité. La brièveté de la vie devrait nous garder de la séparation pédante des âges – comme si chaque âge apportait quelque chose de nouveau –, et ce serait l'affaire d'un poète de nous montrer un jour l'homme à deux cents ans d'âge, qui vivrait véritablement sans contes et sans jeux.

271

TOUTE PHILOSOPHIE EST LA PHILOSOPHIE D'UN ÂGE PARTICULIER. – L'âge de la vie où un philosophe a trouvé sa doctrine se reconnaît dans son œuvre. Il ne peut empêcher cela, bien qu'il s'imagine planer au-dessus du temps et de l'heure. C'est ainsi que la philosophie de Schopenhauer reste l'image de la *jeunesse* ardente et mélancolique – elle n'est pas une conception pour des hommes plus âgés ; c'est ainsi que la philosophie de Platon rappelle le milieu de la trentaine, époque où un courant froid et un courant chaud se rencontrent généralement avec impétuosité, soulevant de la poussière et de petits nuages ténus, dans des circonstances favorables, lorsque le soleil donne, mais fait naître un arc-en-ciel enchanteur.

272

DE L'ESPRIT DES FEMMES. – La force intellectuelle d'une femme paraît

démontrée lorsque, par amour pour un homme et son esprit, elle sacrifie son propre esprit, et, sur ce domaine nouveau, primitivement étranger à sa nature, où la pousse la tendance d'esprit de son mari, il lui naît *immédiatement un second esprit.*

273

ÉLÉVATION ET ABAISSEMENT DANS LE DOMAINE SEXUEL. – La tempête du désir entraîne parfois l'homme à une hauteur où tout désir se tait : c'est quand il aime véritablement et qu'il vit plutôt d'une existence meilleure que d'une volonté meilleure. Et, d'autre part, la femme bonne, par amour véritable, descend parfois jusqu'au désir, et va jusqu'à *s'abaisser* devant elle-même. Ce dernier cas surtout fait partie des choses les plus émouvantes que l'idée d'un bon mariage puisse entraîner avec elle.

274

LA FEMME ACCOMPLIT, L'HOMME PROMET. – Par la femme, la nature montre ce qu'elle est parvenue à accomplir, jusqu'à présent, dans son travail sur la statue humaine ; par l'homme, elle montre ce qu'elle avait à surmonter dans ce travail, mais aussi tout ce qu'elle *se propose* encore de faire avec l'être humain. – La femme parfaite de tous les temps représente l'oisiveté du créateur, au septième jour de la civilisation, le repos de l'artiste dans son œuvre.

275

TRANSPLANTATION. – Lorsqu'on a employé son esprit à se rendre maître de ce que les passions ont de démesure, on arrive parfois à un résultat fâcheux ; on transporte sur l'esprit le manque de mesure et on s'exalte alors dans la pensée et la reconnaissance.

276

LE RIRE RÉVÉLATEUR. – Quand une femme rit et comment : c'est un indice de son éducation ; mais sa nature se dévoile au timbre de son rire ; chez les femmes très cultivées on y voit peut-être le dernier vestige inextricable de leur nature. –

C’est pourquoi celui qui étudie les hommes dira comme Horace, mais pour une raison différente : *ridete, puellae.*

277

DE L’ÂME DU JEUNE HOMME. – Les jeunes gens changent dans leurs rapports avec une seule et même personne et vont du dévouement à l’effronterie : car, dans les autres, ils n’estiment et ne méprisent au fond qu’eux-mêmes, et à l’égard d’eux-mêmes, ils oscillent d’un sentiment à l’autre, jusqu’à ce que l’expérience leur ait fait trouver la mesure dans le vouloir et le pouvoir.

278

POUR RENDRE LE MONDE MEILLEUR. – Si l’on interdisait la reproduction aux mécontents, aux bilieux et aux esprits moroses, on verrait transformer, comme par magie, le monde en un jardin de bonheur. – Cet axiome fait partie d’une philosophie pratique à l’usage du sexe féminin.

279

NE PAS SE MÉFIER DE SES SENTIMENTS. – Le précepte très féminin, qu’il ne faut pas se méfier de ses sentiments, ne signifie pas autre chose que ceci : il faut manger ce qu’on trouve bon. C’est peut-être aussi une bonne règle usuelle pour les natures mesurées. Mais les autres natures devront vivre selon une autre règle : « Il ne faut pas manger seulement avec la bouche, mais aussi avec la tête, sinon la gourmandise de ta bouche te fera périr. »

280

CRUELLE INVENTION DE L’AMOUR. – Ton grand amour fait naître l’idée cruelle de détruire l’objet de cet amour pour le soustraire une fois pour toutes au jeu sacrilège du changement : car l’amour craint le changement plus que la destruction.

281

PORTES. – L'enfant, de même que l'homme, voit dans tout ce qui lui arrive, dans tout ce qu'il apprend, des portes : mais pour l'homme ce sont des portes d'*accès*, pour l'enfant des passages.

282

FEMMES COMPATISSANTES. – La compassion des femmes porte le lit du malade sur la place publique.

283

MÉRITES PRÉCOCES. – Celui qui acquiert, très jeune, des mérites, désapprend généralement la crainte de la vieillesse et de ce qui est ancien, et, à son grand désavantage, s'exclut ainsi de la société des gens mûrs qui procure la maturité d'esprit : ce qui fait que, malgré ses mérites, il reste, plus longtemps que d'autres, vert, importun et puéril.

284

ÂMES FAITES DUNE PIÈCE. – Les femmes et les artistes s'imaginent que, quand on ne les contredit pas, on n'est pas capable de le faire ; l'adhésion sur dix points différents et le blâme silencieux sur dix autres leur semblent impossibles en même temps, parce que leur âme est faite d'un seul bloc.

285

JEUNES TALENTS. – Pour ce qui en est des jeunes talents, il faut procéder rigoureusement selon la maxime de Goethe, lequel prétend que souvent il n'est pas permis d'entraver l'erreur pour ne pas entraver la vérité. Leur état ressemble aux maladies de la grossesse et entraîne des désirs singuliers qu'on devrait satisfaire tant bien que mal, en considération du fruit que l'on espère d'eux. Mais étant le garde de ce singulier malade, il faut s'entendre à l'art difficile de l'humiliation volontaire de soi.

286

DÉGOÛT DE LA VÉRITÉ. – C'est le propre de la femme d'avoir du dégoût devant toutes les vérités (en ce qui concerne l'homme, l'amour, l'enfant, la société, le but de la vie) – et de chercher à se venger de tous ceux qui leur ouvrent les yeux.

287

LA SOURCE DU GRAND AMOUR. – D'où peuvent bien naître les passions soudaines d'un homme pour une femme, les passions profondes et intimes ? Elles sont causées par la sensualité seule ; mais, lorsque l'homme trouve, dans un être, tout à la fois de la faiblesse, du dénuement et de la pétulance, il se passe quelque chose en lui comme si son âme voulait déborder : il se sent en même temps touché et offensé. C'est de ce point sensible que jaillit la source du grand amour.

288

PROPRETÉ. – Il faut développer chez les enfants jusqu'à la passion le sens de la propreté : ce sens s'élève plus tard, par des transformations toujours nouvelles, pour égaler presque toutes les vertus, et il finit par apparaître comme une compensation de toute espèce de talents, comme une enveloppe lumineuse de pureté, de modération, de douceur, de caractère – portant le bonheur en lui, répandant le bonheur autour de lui.

289

VIEILLARDS VANITEUX. – La profondeur appartient à la jeunesse, la clarté d'esprit à l'âge avancé : si, cependant, des vieillards parlent et écrivent parfois à la façon des hommes profonds, ils agissent par la vanité, croyant ainsi revêtir le charme de la jeunesse, de l'exaltation, de ce qui est dans son devenir encore plein de pressentiments et d'espoirs.

290

UTILISATION DU NOUVEAU. – Les hommes utilisent dorénavant ce qu'ils ont appris et vécu tout récemment comme ils se servent du soc de la charrue, peut-être comme d'une arme : mais les femmes s'en arrangent immédiatement une

parure.

291

AVOIR RAISON AUPRÈS DES DEUX SEXES. – Si l’on convient auprès d’une femme qu’elle a raison, celle-ci ne peut pas s’empêcher de mettre encore triomphalement le talon sur la nuque de celui qui s’est soumis, il faut qu’elle jouisse de sa victoire jusqu’au bout ; tandis que, d’homme à homme, on a généralement honte, dans un pareil cas, d’avoir raison. C’est que, chez l’homme, la victoire est la règle, chez la femme elle est une exception.

292

RENONCEMENT DANS LA VOLONTÉ D’ÊTRE BELLE. – Pour devenir belle une femme ne doit pas vouloir passer pour jolie : c’est-à-dire que, dans quatre-vingt-dix-neuf cas où elle pourrait plaire, elle doit dédaigner de plaire et s’en empêcher, pour recueillir une seule fois le ravissement de celui dont l’âme est assez grande pour recevoir ce qui est grand.

293

INCOMPRÉHENSIBLE, INSUPPORTABLE. – Un jeune homme ne peut pas comprendre que quelqu’un de plus âgé que lui ait déjà connu ses ravissements, ses aurores de sentiments, ses tours de pensées et ses élévations : il s’offense déjà à l’idée que tout ceci ait pu exister deux fois, – mais il prend une attitude tout à fait hostile lorsqu’on lui dit qu’on ne peut devenir fécond qu’à condition de perdre ces fleurs et de se passer de leur parfum.

294

LE PARTI QUI PREND L’ALLURE D’UNE VICTIME. – Tout parti qui sait se donner l’allure d’une victime attire à lui le cœur des gens bienveillants et gagne ainsi lui-même un trait de la bienveillance, – à son grand avantage.

295

AFFIRMER VAUT MIEUX QUE DÉMONTRER. – Une affirmation est plus forte qu'un argument, du moins chez la plupart des hommes ; car l'argument éveille la méfiance. C'est pourquoi les orateurs populaires essayent d'assurer les arguments de leurs partis par des affirmations.

296

LES MEILLEURS RECELEURS. – Tous ceux qui sont habitués au succès sont pleins d'astuce pour présenter leurs défauts et leurs faiblesses toujours comme de la force apparente : d'où il ressort qu'ils connaissent ceux-ci particulièrement bien et qu'ils savent s'en servir.

297

DE TEMPS EN TEMPS. – Il s'assit sous la porte de la ville et il dit à quelqu'un qui y passait que c'était là la porte de la ville. Celui-ci lui répondit que, bien qu'il dit la vérité, il ne fallait pas avoir raison trop souvent si l'on voulait en récolter de la reconnaissance. Oh ! se prit-il à dire, je ne tiens pas à la reconnaissance, mais, de temps en temps, il est très agréable, non seulement d'avoir raison, mais encore de raison garder.

298

LA VERTU N'A PAS ÉTÉ INVENTÉE PAR LES ALLEMANDS. – La noblesse et l'absence d'envie chez Goethe, la résignation altière et solitaire chez Beethoven, la suavité et la grâce du cœur chez Mozart, la virilité inébranlable et la liberté sous la loi chez Haendel, la vie intérieure, confiante et transfigurée, qui n'a même pas besoin de renoncer à la gloire et au succès, chez Bach ! – sont-ce là des qualités *allemandes ?* Sinon, cela montre du moins à quoi doivent aspirer les Allemands et ce qu'ils peuvent atteindre.

299

PIA FRAUS OU AUTRE CHOSE[75]. – Me tromperais-je peut-être : mais il me semble que, dans l'Allemagne actuelle, une double hypocrisie est devenue pour chacun

le devoir du moment : dans l'intérêt de la politique de l'empire, on demande le germanisme et le christianisme par crainte sociale, mais tous deux seulement dans les paroles et les attitudes, et surtout dans la faculté de se taire. C'est l'*enduit* qui coûte maintenant si cher, que l'on paye un si haut prix : à cause des *spectateurs,* la nation fait prendre à son visage des plis germano-christianisants.

300

DANS LES CHOSES BONNES, LE DEMI VAUT MIEUX QUE L'ENTIER. – Dans toutes les choses qui sont organisées pour la durée et réclament toujours le service de plusieurs personnes, il faut présenter comme *règle* ce qui est parfois *moins bon,* bien que l'organisateur connaisse fort bien ce qui est meilleur (et plus difficile) : mais il tablera sur le fait que jamais les personnes qui *pourront* correspondre à la règle ne devront manquer, – et il sait que c'est la moyenne des forces qui représente la règle. – C'est ce dont un jeune homme se rend rarement compte et il est certain d'être dans le vrai quand il s'affirme novateur et s'étonne de l'étrange aveuglement des autres.

301

L'HOMME DE PARTI. – Le véritable homme de parti n'apprend plus rien, il ne fait qu'expérimenter et juger : tandis que Solon[76], qui ne fut jamais homme de parti, mais qui poursuivit son but à côté et au-dessus des partis, ou même contre eux, devint l'auteur (et cela est significatif) de cette simple parole qui recèle toute la santé inépuisable d'Athènes : « Je deviens vieux, mais je continue à apprendre. »

302

CE QUI EST ALLEMAND SELON GOETHE[77]. – Ils sont vraiment insupportables et l'on ne peut même pas accepter ce qu'ils ont de bon, ceux qui possèdent la *liberté de sentiment* et ne remarquent pas que l'*indépendance du goût et de l'esprit* leur manque. Mais selon le jugement bien pesé de Goethe, cela précisément est *allemand.* – Sa parole et son exemple démontrent que l'Allemand *doit être* plus qu'un Allemand pour être utile, ou même seulement supportable aux autres nations – et il indique *dans quelle direction* il doit aspirer à se dépasser et à sortir de lui-même.

303

QUAND IL FAUT S'ARRÊTER. – Lorsque les masses commencent à se débattre avec rage et que la raison s'obscurcit, on fait bien, pour le cas où l'on ne serait pas tout à fait certain de la santé de son âme, de s'abriter sous une porte cochère et d'observer le temps.

304

RÉVOLUTIONNAIRES ET PROPRIÉTAIRES. – Le seul remède contre le socialisme qui demeure entre vos mains, c'est de ne pas le provoquer, c'est-à-dire de vivre vous-même modestement et sobrement, d'empêcher, selon vos moyens, tout étalage d'opulence et d'aider l'Etat lorsqu'il veut imposer lourdement tout ce qui est luxe et superflu. Vous ne voulez pas de ce moyen ? Alors, riches bourgeois qui vous appelez « libéraux », avouez-le à vous-mêmes, c'est votre propre mentalité que vous trouvez si terrible et si menaçante chez les socialistes, mais, dans votre propre cœur, vous lui accordez une place indispensable, comme si ce n'était pas la même chose. Si vous n'aviez pas, tels que vous êtes, votre fortune et le souci de sa conservation, cette mentalité vous rendrait pareil aux socialistes : entre vous et eux, la possession seule fait la différence. Il faut d'abord vous vaincre vous-mêmes si vous voulez triompher, en quelque manière que ce soit, des adversaires de votre prospérité. – Si, du moins, cette prospérité correspondait à un bien-être véritable ! Elle serait moins extérieure et provoquerait moins l'envie, elle aurait plus de bienveillance, plus de souci de l'équité, et elle serait plus secourable. Mais ce qu'il y a de faux et de comédien dans votre joie de vivre, qui provient plus d'un sentiment de contraste (avec d'autres qui n'ont pas cette joie de vivre et qui vous l'envient) que d'une certaine plénitude de la force et de la supériorité – vos appartements, vos vêtements, vos équipages, vos magasins, vos besoins de bouche et de table, vos enthousiasmes bruyants pour le concert et l'opéra, et enfin vos femmes, formées et modelées, mais d'un métal vil, dorées, mais sans rendre le son de l'or, choisies par vous comme pièces de parade, se donnant elles-mêmes comme pièces de parade : – ce sont là les propagateurs empoisonnés de cette maladie du peuple qui, sous forme de gale socialiste, se répand maintenant parmi les masses, avec une rapidité toujours plus grande mais qui a eu en vous son premier siège et son premier foyer d'incubation. Et qui donc serait encore capable d'arrêter cette peste ?

305

TACTIQUE DES PARTIS. – Lorsqu'un parti s'aperçoit qu'un de ses membres, d'adhérent inconditionnel, est devenu adhérent conditionnel, il tolère si peu ce changement qu'il tente, par toutes sortes d'humiliations et de provocations, d'amener sa défection complète et d'en faire un adversaire : car il soupçonne que l'intention de voir dans sa doctrine quelque chose qui est d'une valeur relative, autorisant le pour et le contre, l'examen et le choix, est plus dangereux pour lui qu'une opposition radicale.

306

POUR FORTIFIER LES PARTIS. – Celui qui veut fortifier les assises intérieures d'un parti lui procure l'occasion de se faire traiter avec une injustice manifeste : cela lui fait accumuler un capital de bonne conscience qui lui manquait peut-être jusque-là.

307

PRENDRE SOIN DE SON PASSÉ. – Puisque les hommes ne vénèrent, en somme, que ce qui est fondé depuis longtemps et ce qui s'est formé lentement, celui qui veut continuer à vivre après sa mort ne doit pas seulement prendre soin de ses descendants mais encore de son *passé* : c'est pourquoi les tyrans de toute espèce (les artistes et les politiciens tyranniques eux aussi) aiment à faire violence à l'histoire, pour que celle-ci apparaisse comme une préparation et une échelle qui mènent jusqu'à eux.

308

ÉCRIVAINS DE PARTI. – Les coups de timbale avec lesquels de jeunes écrivains se plaisent au service d'un parti ressemblent, pour celui qui n'appartient pas au parti, à un cliquetis de chaînes et éveillent plutôt la pitié que l'admiration.

309

PRENDRE PARTI CONTRE SOI-MÊME. – Si nous prenons parti contre nous-mêmes, nos adhérents ne nous le pardonneront jamais ; à leurs yeux, ce n'est pas seulement repousser leur amour, mais encore dénuder leur raison.

310

DANGER DE LA RICHESSE. – Seul devrait *posséder* celui qui a de l'*esprit : autrement*, la fortune est un *danger public*. Car, lorsqu'il ne s'entend pas à utiliser les loisirs que lui donne la fortune, le possédant continuera toujours à vouloir acquérir du bien : cette aspiration sera son amusement, sa ruse de guerre dans la lutte avec l'ennui. C'est ainsi que la modeste aisance, qui suffirait à la richesse intellectuelle, se transforme en véritable richesse, résultat trompeur de dépendance et de pauvreté intellectuelles. Cependant, la richesse *apparaît* tout autrement que ne pourrait le faire attendre son origine misérable, car elle peut prendre le masque de la culture et de l'art : elle peut *acheter* ce masque. Par là elle éveille l'envie des plus pauvres et des illettrés – qui jalousent en somme toujours l'éducation et qui ne voient pas que celle-ci n'est qu'un masque – et elle prépare ainsi peu à peu un bouleversement social : car la brutalité dorée et la vantardise du comédien dans la prétendue « jouissance de civilisé » évoquent, chez eux, l'idée que « l'argent seul importe », – tandis qu'en réalité, si l'argent importe *quelque peu, l'esprit importe bien davantage.*

311

LE PLAISIR DE COMMANDER ET D'OBÉIR. – Commander fait plaisir tout autant qu'obéir, la première chose lorsqu'elle n'est pas encore entrée dans les habitudes, la seconde lorsqu'elle est tout à fait entrée dans les habitudes. Les vieux serviteurs sous de nouveaux maîtres s'encouragent réciproquement à faire plaisir.

312

AMBITION. – Il y a une ambition de la vedette qui presse un parti à s'aventurer dans un danger extrême.

313

LA NÉCESSITÉ DE L'ÂNE. – On n'amènera pas la foule à crier *hosanna* avant l'entrée en ville à califourchon sur un âne.

314

MŒURS DE PARTI. – Chaque parti essaye de présenter comme insignifiantes les choses importantes qui se sont faites en dehors de lui ; s'il n'y réussit point, il attaquera avec d'autant plus d'amertume ce qui sera plus parfait.

315

SE VIDER. – De celui qui s'abandonne aux événements il reste toujours un peu moins. De grands politiciens peuvent devenir des hommes tout à fait vides, alors qu'ils étaient autrefois riches et pleins de talents.

316

ENNEMIS DÉSIRÉS. – Maintenant, les courants socialistes sont utiles aux gouvernements dynastiques plutôt qu'ils n'inspirent la terreur, parce qu'ils donnent à ceux-là le *droit* de recourir à des mesures d'exception et leur mettent entre les mains une épée pour frapper les partis qui sont leur cauchemar, les démocrates et les adversaires de la dynastie. – Tout ce que ces gouvernements haïssent publiquement leur est secrètement sympathique : ils sont forcés de cacher leur âme.

317

LA PROPRIÉTÉ POSSÈDE. – Jusqu'à un certain degré, la propriété rend l'homme plus indépendant et plus libre ; un échelon de plus et la propriété devient le maître, le propriétaire l'esclave : il faut alors qu'il sacrifie son temps, sa méditation pour engager des relations, s'attacher à un lieu, s'incorporer à un Etat – peut-être à l'encontre de ses besoins intimes et essentiels.

318

DE LA DOMINATION DES COMPÉTENCES. – Il est facile, ridiculement facile, de proposer un modèle pour l'élection d'un corps législatif. Tout d'abord, devraient se mettre à part les hommes loyaux et dignes de confiance d'un pays ; ils seraient, en même temps, maîtres et connaisseurs dans certains domaines, et reconnaîtraient réciproquement leurs capacités : dans cette assemblée, il faudrait faire un choix plus restreint, qui déterminerait les spécialités et les compétences de premier ordre dans chaque parti, ce choix se ferait par l'estime et la garantie mutuelles. Le corps législatif ainsi composé, les voix et les jugements de chaque homme spécialement compétent devraient seuls finalement décider dans chaque cas particulier et l'honorabilité de *tous* les autres devrait être assez grande pour que la simple convenance leur fasse abandonner le vote à ceux-ci : de sorte qu'au sens strict, la loi naîtrait de la raison des plus raisonnables. – Maintenant ce sont les partis qui votent : et, à chaque vote, il doit y avoir des centaines de consciences honteuses – toutes celles des hommes mal informés, incapables de jugements, qui agissent par imitation, que l'on traîne et entraîne. Rien n'abaisse autant la dignité d'une loi nouvelle que la honte forcée de ce manque de probité, à quoi contraint tout vote par partis. Mais, je l'ai déjà dit, il est facile, ridiculement facile, de proposer pareille chose : il n'y a pas de puissance assez forte sur la terre pour réaliser le bien, – à moins que la croyance en l'utilité supérieure *de la science et des savants* ne devienne évidente, même pour le plus malveillant, et qu'on ne préfère cette croyance à la foi dans le nombre. C'est dans le sens de cet avenir qu'il nous faut dire : « Plus de respect pour l'homme compétent ! Et à bas tous les partis ! »

319

LE « PEUPLE DES PENSEURS » (CELUI DES MAUVAIS PENSEURS). – L'indéfini, l'indéterminé, le mystérieux, l'élémentaire, l'intuitif – pour donner des noms vagues à des choses vagues – que l'on dit être les qualités du caractère allemand, seraient, si ces qualités existaient effectivement encore, la preuve que la civilisation allemande est demeurée plusieurs pas en arrière et qu'elle respire encore l'atmosphère du Moyen Age. – Il est vrai qu'un pareil retard aurait aussi des avantages : avec les qualités indiquées – pour le cas, bien entendu, où ils les posséderaient encore – les Allemands seraient aptes à certaines choses pour lesquelles d'autres nations ont perdu toutes leurs facultés. Et il est certain que, si le *manque de raison* – c'est-à-dire ce qui est commun à toutes ces qualités – se perd, il se perd beaucoup de choses : mais il n'y a point de perte sans qu'il y ait

de grands avantages contraires, de sorte que tout motif de se plaindre fait défaut, en admettant que l'on ne veuille pas agir comme font les enfants et les gourmands, et jouir simultanément des fruits de toutes les saisons.

320

PORTER DES HIBOUX À ATHÈNES[78]. – Les gouvernements des grands Etats ont entre les mains deux moyens pour tenir le peuple en dépendance, pour se faire craindre et obéir : un moyen plus grossier, l'armée, un plus subtil, l'école. A l'aide du premier ils entraînent de leur côté l'*ambition* des classes supérieures et la *force* des classes inférieures, du moins dans la mesure où ces deux classes possèdent des hommes actifs et robustes, doués moyennement et médiocrement. A l'aide de l'autre moyen ils gagnent pour eux la pauvreté *douée* et surtout la demi-pauvreté à prétentions intellectuelles des classes moyennes. Ils se créent, avant tout, avec les professeurs de tous grades, une cour intellectuelle qui aspire à « monter » ; en entassant obstacle sur obstacle contre l'école privée ou l'éducation particulière que l'Etat a spécialement en haine, il s'assure la disposition d'un très grand nombre de places qui sont convoitées sans cesse par un nombre certainement cinq fois supérieur à celui qu'on pourrait satisfaire, d'yeux avides et quémandeurs. Mais ces situations ne doivent nourrir leur homme que très *maigrement :* c'est ainsi que l'Etat entretient chez lui la soif fiévreuse de l'*avancement* et le lie plus étroitement encore aux intentions gouvernementales. Car il vaut mieux entretenir un mécontentement bénin, bien préférable à la satisfaction, mère du courage, grand-mère de la liberté d'esprit et de la présomption. Au moyen de ce corps enseignant, matériellement et intellectuellement tenu en bride, on élève alors, tant bien que mal, toute la jeunesse du pays, à un certain niveau d'instruction utile à l'Etat, et gradué selon le besoin : avant tout, on transmet presque imperceptiblement aux esprits faibles, aux ambitieux de toutes les conditions, l'idée que seule la direction de vie reconnue et estampillée par l'Etat vous amène immédiatement à jouer un rôle dans la *société*. La croyance aux examens d'Etat et aux titres conférés par l'Etat va si loin que, même des hommes qui se sont formés d'une façon indépendante, qui se sont élevés par le commerce ou l'exercice d'un métier, gardent une pointe d'amertume au cœur, tant que leur situation n'a pas été reconnue d'en haut par une investiture officielle, un titre ou une décoration, – jusqu'à ce qu'ils puissent « se faire voir ». Enfin l'Etat associe la nomination aux mille et mille fonctions et places rétribuées, qui dépendent de lui, à l'*engagement* de se faire éduquer et

estampiller par les établissements de l'Etat, autrement cette porte vous demeure close à jamais : honneurs dans la société, pain pour soi-même, possibilité d'une famille, protection d'en haut, esprit de corps chez ceux qui ont été éduqués en commun, – ce qui forme un filet d'espérances où se précipitent tous les jeunes gens : d'où pourrait donc leur venir un souffle de méfiance ? Si, en fin de compte, l'obligation pour chacun d'être *soldat* pendant quelques années est devenue, au bout de quelques générations, une habitude et une condition que l'on accomplit sans arrière-pensée, en vue de quoi l'on arrange d'avance sa vie, l'Etat peut encore hasarder le coup de maître d'enchaîner, par des avantages, l'école et l'armée, l'intelligence, l'ambition et la force, c'est-à-dire d'attirer vers l'armée les hommes d'*aptitudes* et de *culture* supérieures et de leur inculquer l'esprit militaire de l'obéissance volontaire : ce qui les entraînera peut-être à prêter serment au drapeau pour toute leur vie, et à procurer par leurs aptitudes un nouvel éclat au métier des armes. – Alors, il ne manquera plus autre chose que l'occasion des grandes guerres : et l'on peut prévoir que, par leur métier, les diplomates y veilleront en toute *innocence,* de même que les journaux et la spéculation : car, lorsqu'il est un peuple de soldats, le « peuple » a toujours bonne conscience quand il fait la guerre, – inutile de la lui suggérer.

321

LA PRESSE. – Si l'on considère qu'aujourdhui encore tous les grands événements publics se glissent secrètement et comme voilés sur la scène du monde, qu'ils sont cachés par des faits insignifiants, à côté desquels ils paraissent petits, que leurs effets profonds, leurs contrecoups ne se manifestent que longtemps après qu'ils se sont produits, – quelle importance peut-on alors accorder à la *presse* telle qu'elle existe aujourd'hui, avec sa quotidienne dépense de poumons pour hurler, assourdir, exciter et effrayer ? – la presse est-elle autre chose qu'un *bruit aveugle et permanent* qui détourne les oreilles et les sens vers une fausse direction ?

322

APRÈS UN GRAND ÉVÉNEMENT. – Un peuple ou un homme dont l'âme a été mise au jour par un grand événement éprouve ensuite généralement le besoin d'un *enfantillage* ou d'une *grossièreté,* tout autant par pudeur que pour se reposer.

323

ÊTRE UN BON ALLEMAND C'EST CESSER D'ÊTRE ALLEMAND. – On ne trouve pas seulement, comme on avait cru jusqu'ici, les différences nationales dans les nuances entre les différents *degrés* de civilisation. Ces différences n'ont souvent rien de durable. C'est pourquoi toute argumentation fondée sur le caractère national engage si peu celui qui travaille à la *transformation* des convictions, et qui fait œuvre civilisatrice. Si l'on passe, par exemple, en revue tout ce qui a déjà été appelé allemand, il faudra corriger la question théorique : qu'est-ce qui est *maintenant* allemand ? – et tout *bon* Allemand y répondra par la pratique, précisément en surmontant ses qualités allemandes. Car, lorsqu'un peuple va de l'avant et grandit, il rompt chaque fois les entraves qui lui ont conféré jusqu'ici le prestige *national :* si ce peuple s'arrête, s'il dépérit, de nouvelles entraves se mettent autour de son âme, la croûte qui devient tous les jours plus dure forme comme une prison dont les murs ne font que s'épaissir. Si un peuple célèbre beaucoup de fêtes, c'est une preuve qu'il veut se pétrifier et qu'il aimerait se changer en *monument :* comme ce fut le cas de la civilisation égyptienne à partir d'une certaine époque. Celui donc qui veut du bien aux Allemands devra veiller, pour sa part, à grandir toujours davantage au-dessus de ce qui est allemand. C'est pourquoi l'*orientation* vers ce qui *n'est pas allemand* fut toujours la marque des hommes distingués de notre peuple.

324

PRÉDILECTIONS POUR L'ÉTRANGER. – Un étranger qui voyageait en Allemagne déplut et plut par quelques affirmations, selon les contrées où il séjourna. Tous les Souabes qui ont de l'esprit – avait-il l'habitude de dire – sont coquets. – Mais les autres Souabes continuent à croire qu'Uhland[79] est un poète et que Goethe fut immoral. – Ce qu'il y a de meilleur dans les romans allemands actuellement en vogue, c'est que l'on n'a pas besoin de les lire : on les connaît déjà. – Le Berlinois paraît être de meilleure composition que l'Allemand du Sud, car, étant excessivement moqueur, il supporte la moquerie : ce qui n'est pas le cas chez les Allemands du Sud. – L'esprit des Allemands est maintenu à un niveau inférieur par la bière et les journaux : il leur recommande le thé et les pamphlets comme remèdes, bien entendu. – Il conseillait d'examiner les différents peuples de la vieille Europe au point de vue des qualités particulières aux vieillards dont elle

présente assez bien les types différents, à la plus grande joie de ceux qui assistent au spectacle du grand tréteau : les Français représentent d'une façon heureuse ce que la vieillesse a de sage et d'aimable, les Anglais l'expérience et la retenue, les Italiens l'innocence et l'aisance. Les autres masques de la vieillesse feraient-ils défaut ? Où est le vieillard hautain ? Le vieillard despotique ? Le vieillard cupide ? – Les contrées les plus dangereuses de l'Allemagne sont la Saxe et la Thuringe : on ne trouve nulle part plus d'activité intellectuelle et de connaissance de l'humain, avec beaucoup de liberté d'esprit, et tout cela est tellement humble, caché par l'horrible langage et la serviabilité de cette population, que l'on s'aperçoit à peine que l'on a devant soi les sous-officiers intellectuels de l'Allemagne et les maîtres de celle-ci, en bien et en mal. – L'arrogance des Allemands du Nord est maintenue dans ses bornes par leur penchant à obéir, celle des Allemands du Sud par leur penchant à l'indolence. – Il lui semblait que les hommes allemands avaient dans leurs femmes des ménagères maladroites mais très convaincues de leur valeur ; que celles-ci disaient du bien d'elles-mêmes avec tant d'insistance qu'elles avaient convaincu presque tout le monde, et en tous les cas leurs maris, des vertus particulières que déploient dans leur intérieur les femmes allemandes. – Quand alors la conversation se portait sur la politique de l'Allemagne à l'extérieur et à l'intérieur, il avait l'habitude de raconter – il disait : de révéler – que le plus grand homme d'Etat de l'Allemagne ne croyait pas aux grands hommes d'Etat. – Il considérait l'avenir des Allemands comme menacé et menaçant : car ils avaient désappris de se *réjouir* (ce à quoi les Italiens s'entendaient si bien), mais, par le grand jeu de hasard des guerres et révolutions dynastiques, ils s'étaient *habitués à l'émotion,* par conséquent, ils finiraient, un jour, par avoir chez eux l'émeute. Car c'est la plus forte émotion qu'un peuple puisse se procurer. – Le socialiste allemand, disait-il, était le plus dangereux de tous parce qu'il n'était pas poussé par une nécessité *déterminée* ; ce dont il souffre c'est de ne pas savoir ce qu'il veut. Quoi qu'il puisse donc atteindre, dans la jouissance il languira toujours de désir, tout comme Faust, mais probablement comme un Faust très populacier. « Car, s'écriait-il enfin, Bismarck a chassé le *démon de Faust* qui a tant tourmenté les Allemands cultivés : mais ce démon est maintenant entré dans les pourceaux et il est pire que jamais. »

325

OPINIONS. – La plupart des gens ne sont rien et ne comptent pour rien avant

d'avoir revêtu le manteau des convictions générales et des opinions publiques – conformément à la philosophie des tailleurs : ce sont les habits qui font les gens. Mais, des hommes d'exception, il faut dire : *celui qui se vêt fait le vêtement* ; là, les opinions cessent d'être publiques et deviennent autre chose que des masques, des parures et des travestissements.

326

DEUX SORTES DE SOBRIÉTÉ. – Pour ne pas confondre la sobriété provoquée par l'épuisement d'esprit avec la sobriété de la tempérance, il faut observer que la première est lunatique tandis que la seconde est pleine de gaieté.

327

FALSIFICATION DE LA JOIE. – Il ne faut pas appeler bonne une chose fût-ce même un jour de plus qu'elle ne nous paraît ainsi, mais il ne faut pas non plus que ce soit un jour *plus tôt* – c'est la seule façon de se conserver une joie véritable : sinon, notre joie serait trop facilement fade au goût et peut-être trop avancée, et passerait auprès de beaucoup de gens pour de la nourriture falsifiée.

328

LE BOUC DE VERTU. – Lorsque quelqu'un fait ce qu'il sait faire de mieux, ceux qui lui veulent du bien, mais qui ne sont pas à la hauteur de son acte, se mettent vite à chercher un bouc pour le sacrifier, croyant que c'est le bouc émissaire (*Sündenbock* – bouc de péché) alors que c'est le bouc de vertu.

329

SOUVERAINETÉ. – Vénérer aussi les choses mauvaises et les reconnaître, lorsqu'elles vous *plaisent,* ignorer totalement comment on peut avoir honte de ce qui vous plaît, c'est le signe de la souveraineté, dans les grandes comme dans les petites choses.

330

CELUI QUI AGIT SUR SES SEMBLABLES EST UN FANTÔME, NON PAS UNE RÉALITÉ. – L'homme éminent apprend progressivement *qu'en tant qu'il agit* sur eux il est un *fantôme* dans le cerveau des autres, et il en arrive peut-être à la subtile torture de l'âme de se demander s'il ne faut pas conserver le fantôme de soi pour le *bien* de ses semblables.

331

PRENDRE ET DONNER. – Lorsqu'on a pris la moindre chose à quelqu'un (ou lorsqu'on l'a prélevée sur lui) il devient aveugle et il ne voit pas qu'on lui a donné des choses infiniment plus grandes, et même la plus grande chose.

332

LE BON CHAMP. – Tout refus et toute négation témoignent d'un manque de fécondité : si nous étions un bon champ de labour, nous ne laisserions rien périr sans l'utiliser et nous verrions en toute chose, dans les événements et dans les hommes, de l'utile fumier, de la pluie et du soleil.

333

LES RELATIONS COMME JOUISSANCE. – Si l'esprit de renoncement pousse quelqu'un à rechercher la solitude intentionnellement, il peut, lorsqu'il les goûte rarement, transformer ses relations avec les hommes en un mets délicat.

334

SAVOIR SOUFFRIR PUBLIQUEMENT. – Il faut afficher son malheur, gémir de temps en temps de manière audible, s'impatienter de manière visible : car si on laissait les autres s'apercevoir combien l'on est tranquille et heureux au fond de soi-même, malgré les douleurs et les privations, combien on les rendrait envieux et méchants ! – Mais il faut que nous veillions à ne pas rendre nos semblables plus mauvais ; de plus, s'ils nous savaient heureux, ils nous chargeraient de lourdes contributions, de sorte que notre *souffrance publique* est certainement aussi pour nous un *avantage privé*.

335

CHALEUR SUR LES SOMMETS. – Sur les hauteurs il fait plus chaud que l'on n'imagine généralement dans la vallée, surtout en hiver. Le penseur sait tout ce que ce symbole veut dire.

336

VOULOIR LE BIEN, POUVOIR LE BEAU. – Il ne suffit pas d'exercer *le bien*, il faut aussi l'avoir voulu et, selon le mot du poète, recevoir la divinité dans son *vouloir*. Mais il ne faut pas vouloir *le beau*, il faut le *pouvoir*, avec innocence et aveuglement, sans que Psyché y mette sa curiosité. Que celui qui allume sa lanterne pour trouver des hommes parfaits prenne garde à ce signe distinctif : les hommes parfaits sont ceux qui agissent toujours à cause du bien et aboutissent toujours au beau, sans y songer. Car, par incapacité et défaut d'une belle âme, beaucoup de personnes bonnes et nobles, malgré leur bonne volonté et leurs bonnes œuvres, restent d'un aspect fâcheux et sont laides à regarder ; elles repoussent et nuisent même à la vertu par la hideuse défroque que leur mauvais goût lui fait endosser.

337

DANGER DE CEUX QUI RENONCENT. – Il faut se garder de fonder sa vie sur une base trop étroite de convoitises : car lorsqu'on renonce aux joies que procurent une situation, des honneurs, des fréquentations mondaines, les voluptés, le confort et les arts, il peut venir un jour où l'on s'apercevra qu'au lieu d'avoir la *sagesse* pour voisin, le renoncement vous a amené la *satiété* et le dégoût de vivre.

338

DERNIÈRE OPINION SUR LES OPINIONS. – Ou bien l'on cache ses opinions, ou bien l'on se cache derrière elles. Celui qui agit autrement ne connaît pas la marche du monde ou fait partie de l'ordre de la sainte témérité.

339

« *GAUDEAMUS IGITUR* »[80]. – Il faut que la joie contienne aussi des forces édifiantes et guérissantes pour la nature morale de l'homme : sinon comment se pourrait-il que, chaque fois que notre âme se repose sous les rayons de soleil de la joie, elle se promette involontairement d'« être bonne », de « devenir parfaite », et qu'elle soit saisie d'une sorte de pressentiment de la perfection, semblable à un frisson de bonheur ?

340

À QUELQU'UN QUI A ÉTÉ LOUÉ. – N'oublie pas qu'aussi longtemps qu'on te loue tu n'es pas encore sur ton propre chemin, mais sur celui d'un autre.

341

AIMER LE MAÎTRE. – Le maître est aimé de l'ouvrier autrement que du maître.

342

TROP BEAU ET TROP HUMAIN. – « La nature est trop belle pour toi, pauvre mortel » – il n'est pas rare que ce sentiment vous saisisse : mais parfois, en contemplant avec intensité tout ce qui est humain, sa plénitude et sa force entremêlées de douceur, j'ai eu le sentiment que je devrais dire en toute humilité : « *L'homme*, lui aussi, est trop beau pour l'homme contemplatif ! » – et je ne songeais pas seulement à l'homme moral, mais à tous les autres.

343

EFFETS MOBILIERS ET PROPRIÉTÉ TERRIENNE. – Quand une fois la vie vous a traité en vraie spoliatrice et vous a pris tout ce qu'elle pouvait vous prendre de vos honneurs et de vos joies, vous enlevant vos amis, votre santé et votre avoir, on découvrira peut-être après coup, lorsque la première frayeur sera passée, que l'on est *plus riche* qu'auparavant. Maintenant seulement on sait ce qui vous appartient en propre ; au point que nulle main de brigand ne peut y toucher : et c'est ainsi que l'on sort peut-être de tout ce pillage et de cette confusion avec la noblesse d'un grand propriétaire terrien.

344

INVOLONTAIRES FIGURES IDÉALES. – Le sentiment le plus pénible qu'il y ait, c'est de découvrir qu'on est toujours pris pour quelqu'un de supérieur à ce qu'on est. Car on est toujours forcé de s'avouer : Quelque chose en toi est duperie et mensonge – ta parole, ton expression, ton attitude, ton regard, ton action –, et ce quelque chose de trompeur est aussi nécessaire que l'est, par ailleurs, ta franchise, mais il en annule sans cesse l'effet et la valeur.

345

IDÉALISTE ET MENTEUR. – Il ne faut pas se laisser tyranniser par la plus belle qualité que l'on puisse avoir – celle d'élever les choses dans l'idée : alors il se pourrait bien qu'un jour la vérité se séparât de nous avec cette dure parole : « Menteur fieffé, qu'ai-je de commun avec toi ? »

346

ÊTRE MAL COMPRIS. – Lorsqu'on est mal compris en bloc, il est impossible de supprimer complètement un malentendu de détail. Il faut se rendre compte de cela pour ne pas user inutilement sa force à se défendre.

347

LE BUVEUR D'EAU PARLE. – Continue donc à boire le vin qui t'a délecté durant toute la vie, – que t'importe qu'il me faille être buveur d'eau ? L'eau et le vin ne sont-ils pas des éléments paisibles et fraternels qui peuvent habiter ensemble sans se faire de reproches ?

348

DU PAYS DES ANTHROPOPHAGES. – Dans la solitude, le solitaire se ronge le cœur ; dans la multitude, c'est la foule qui le lui ronge. Choisis donc !

349

LE DEGRÉ DE CONGÉLATION DE LA VOLONTÉ. – « Elle vient enfin, l'heure qui t'enveloppe dans le nuage doré de l'absence de douleur : où l'âme jouit de sa propre lassitude, s'abandonnant avec joie à la lenteur de ses mouvements et, dans sa patience, semblable au jeu des vagues qui, sur les bords d'un lac, par un jour tranquille de l'été, sous les reflets multicolores d'un ciel du couchant, tour à tour bruissent et se taisent – sans fin, sans but, sans satiété et sans désirs, – tranquille et prenant plaisir au flux et au reflux qui se rythment sur le souffle de la nature. » – Telle est la parole et la pensée de tous les malades : mais, lorsqu'ils parviennent à cette heure, après une courte jouissance arrive l'ennui. L'ennui est le vent de dégel pour la volonté congelée : celle-ci se réveille et recommence à susciter un désir après l'autre. – Désirer de nouveau, c'est le symptôme de la convalescence et de la guérison.

350

L'IDÉAL RENIÉ. – Il arrive exceptionnellement que quelqu'un ne puisse parvenir à son sommet qu'en reniant son idéal : c'est cet idéal qui jusqu'à présent le stimulait avec trop de violence, si bien qu'au milieu de sa route, il perdait chaque fois l'haleine et était obligé de s'arrêter.

351

PENCHANT PERFIDE. – C'est le signe d'un homme envieux mais qui aspire à plus haut, s'il se sent attiré par l'idée que devant ce qui est parfait il n'y a qu'un seul salut : l'amour. tristesse, – comme si – à un moment ou à un autre – il eût été possible d'étancher sa soif dans cet élément, tandis que maintenant il est trop tard.

353

VERS. – Ce n'est pas un argument contre la maturité d'un esprit qu'il ait quelques vers.

354

LA POSITION VICTORIEUSE. – Un bon maintien à cheval enlève le courage à

l'adversaire, le cœur au spectateur, – à quoi bon alors attaquer encore ? Tiens-toi comme quelqu'un qui a vaincu.

355

DANGER DANS L'ADMIRATION. – A trop admirer les vertus étrangères on peut perdre le sens des siennes propres et, ne les exerçant plus, les oublier complètement sans pouvoir obtenir les étrangères en compensation.

356

UTILITÉ DE LA MALADIE. – Parce qu'il guérit souvent, celui qui est souvent malade prend non seulement un plus grand plaisir à la santé, mais possède encore un sens très aigu pour ce qui est sain ou morbide dans les œuvres et les actes, les siens et ceux des autres. Les écrivains maladifs par exemple – et presque tous les grands sont malheureusement dans ce cas – possèdent généralement dans leurs œuvres un ton de santé beaucoup plus sûr et plus égal, parce qu'ils s'entendent, bien mieux que ceux qui sont robustes de corps, à la philosophie de la santé et de la guérison de l'âme et aux maîtres qui l'enseignent : le matin, le soleil, la forêt et les sources d'eau claire.

357

INFIDÉLITÉ, CONDITION DE LA MAÎTRISE. – Cela ne sert de rien : chaque maître n'a qu'un seul élève, – et cet élève lui devient infidèle – car il est *aussi* prédestiné à la maîtrise.

358

JAMAIS EN VAIN. – Tu ne grimpes jamais en vain dans les monts de la vérité : ou bien aujourd'hui déjà tu parviens à prendre de la hauteur, ou bien tu exerces tes forces pour pouvoir monter plus haut demain.

359

À TRAVERS LES VITRES DÉPOLIES. – Ce que vous voyez du monde, à travers cette fenêtre, est-il donc si beau que vous ne vouliez à aucun prix regarder à travers une autre fenêtre, – et que vous tentiez même d'en empêcher les autres.

360

INDICES DE TRANSFORMATIONS VIOLENTES. – Si l'on rêve de ceux qui sont morts ou oubliés depuis longtemps, c'est le signe qu'on a vécu une grande transformation et que le sol sur lequel on vit a été profondément fouillé : alors les morts ressuscitent et ce qui était ancien devient nouveau.

361

MÉDICAMENT DE L'ÂME. – Rester couché sans bouger et penser peu, c'est là le remède le moins coûteux pour toutes les maladies de l'âme et, avec de la bonne volonté, son usage devient d'heure en heure plus agréable.

362

CLASSIFICATION DES ESPRITS. – Tu te classes bien au-dessous de l'autre, car tu cherches à fixer l'exception, mais lui la règle.

363

LE FATALISTE. – Il *faut* que tu croies à la fatalité – la science peut t'y forcer. Ce qui naît alors de cette croyance – la lâcheté et la résignation ou la grandeur et la loyauté – témoigne du terrain où cette semence fut jetée ; mais non point de la semence elle-même, car d'elle toutes choses peuvent sortir.

364

RAISON DE BEAUCOUP D'HUMEUR. – Celui qui, dans la vie, préfère le beau à l'utile, finira, comme l'enfant qui préfère les sucreries au pain, par se gâter l'estomac et par regarder le monde avec beaucoup d'humeur.

365

L'EXCÈS COMME REMÈDE. – On peut reprendre goût à ses propres talents en vénérant à l'excès pour en jouir, les talents contraires. Employer l'excès comme remède, c'est là un des coups de maître dans l'art de vivre.

366

« VEUILLE ÊTRE TOI-MÊME ! ». – Les natures actives et couronnées de succès n'agissent pas selon l'axiome « Connais-toi toi-même », mais comme si elles voyaient se dessiner devant elles le commandement : « Veuille être toi-même et tu *seras* toi-même ». La destinée semble toujours leur avoir laissé le choix ; tandis que les inactifs et les contemplatifs réfléchissent pour savoir comment ils *ont* fait pour choisir une fois, quand ils sont entrés dans la vie.

367

VIVRE, SI POSSIBLE, SANS ADHÉRENTS. – On comprend seulement combien peu d'importance ont les adhérents lorsqu'on a cessé d'être l'adhérent de ses adhérents.

368

S'OBSCURCIR. – Il faut savoir s'obscurcir, pour se débarrasser des nuées de mouches d'admirateurs trop importuns.

369

ENNUI. – Il y a un ennui des esprits les plus subtils et les plus cultivés pour qui ce que la terre produit de meilleur est devenu sans saveur : habitués comme ils le sont à absorber une nourriture choisie et toujours plus choisie, et à se dégoûter d'une nourriture grossière, ils risquent de mourir de faim, – car le meilleur n'est qu'en petite quantité et c'est parfois inaccessible ou dur comme de la pierre, de sorte que de très bonnes dents ne peuvent plus y mordre.

370

LE DANGER DANS L'ADMIRATION – L'admiration d'une qualité ou d'un art peut être si violente qu'elle nous empêche d'aspirer à leur possession.

371

CE QUE L'ON DEMANDE À L'ART. – L'un veut se réjouir de son être au moyen de l'art, l'autre veut, avec son aide, s'élever momentanément au-dessus de son être et le fuir. D'après ces deux besoins il y a une double espèce d'art et d'artistes.

372

DÉFECTION. – Celui qui nous renie ne nous offense peut-être pas nous-mêmes, mais certainement nos adhérents.

373

APRÈS LA MORT. – Généralement nous trouvons incompréhensible l'absence d'un homme longtemps après sa mort : pour les très grands hommes, souvent seulement après des dizaines d'années. Celui qui est franc se dit, à l'occasion d'un décès, qu'en somme il n'y a pas beaucoup à regretter et que l'homme qui prononce solennellement l'oraison funèbre est un hypocrite. Mais la nécessité finit par enseigner la raison d'être d'un individu, et l'épitaphe juste en est un tardif soupir de regret.

374

LAISSER DANS LE ROYAUME DES OMBRES. – Il y a des choses qu'il faut laisser dans le royaume des sentiments à peine conscients sans vouloir les délivrer de leur existence de fantôme, sinon, lorsque ces choses seront devenues pensées et paroles, elles voudront s'imposer à nous comme des démons et demander cruellement notre sang.

375

PRÈS DE LA MENDICITÉ. – Il arrive aussi à l'esprit le plus riche de perdre la clef du grenier où sommeillent ses trésors accumulés. Il ressemble alors au plus pauvre, forcé de mendier pour vivre.

376

PENSER À LA CHAÎNE. – A celui qui a beaucoup réfléchi, toute idée nouvelle, qu'il l'entende ou qu'il la lise, apparaît immédiatement sous forme de chaîne.

377

COMPASSION. – Le fourreau doré de la compassion cache parfois le poignard de l'envie.

378

QU'EST-CE QUE LE GÉNIE ? – Vouloir un but élevé et les moyens pour y parvenir.

379

VANITÉ DES COMBATTANTS. – Celui qui n'a pas l'espoir de triompher dans une lutte, ou qui visiblement a succombé désire d'autant plus que l'on admire sa façon de combattre.

380

LA VIE PHILOSOPHIQUE EST MAL INTERPRÉTÉE. – Au moment où quelqu'un commence à prendre la philosophie au sérieux, tout le monde croit le contraire.

381

IMITATION. – Par l'imitation, le mauvais prend du prestige, le bon en perd – surtout dans l'art.

382

DERNIER ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE. – « Hélas ! que n'ai-je vécu alors ! » – c'est ainsi que parlent les hommes insensés et folâtres. Mais, à chaque fragment d'histoire que l'on aura étudié *sérieusement,* fût-ce même la terre promise du passé, on finira plutôt par s'écrier : « N'y revenir à aucun prix ! l'esprit de cette époque pèserait sur toi, avec une pression de cent atmosphères, tu ne pourrais te réjouir de ce qu'elle a de beau et de bon, ni digérer ce qu'elle a de mauvais. » – Il est assuré que la postérité jugera de même au sujet de notre époque : on dira qu'elle fut insupportable et que la vie ne méritait pas d'y être vécue. – Et pourtant chacun arrive à s'accommoder de son temps ? – C'est non seulement parce que l'esprit de son temps pèse *sur* lui, mais encore parce qu'il l'a en lui. L'esprit du temps se porte lui-même.

383

LA GRANDEUR COMME MASQUE. – Avec la grandeur dans l'attitude on exaspère ses ennemis, avec de l'envie manifestée, on se les concilie presque : car l'envie compare, met en parité, elle est une façon d'humilité involontaire et plaintive. – A cause de l'avantage indiqué, l'envie n'aurait-elle pas été prise comme masque par ceux qui n'étaient pas envieux ? Peut-être. Ce qui est certain c'est que la grandeur est souvent utilisée comme masque de l'envie, par des gens ambitieux qui préfèrent souffrir d'un préjudice pour exaspérer leurs ennemis, que de laisser voir que, dans leur for intérieur, ils considèrent ceux-ci comme leurs égaux.

384

IMPARDONNABLE. – Tu lui as donné l'occasion de montrer de la grandeur de caractère et il n'en a pas profité. Il ne te le pardonnera jamais.

385

AXIOMES PARALLÈLES. – L'idée la plus sénile que l'on ait jamais eue au sujet de l'homme se trouve dans le célèbre axiome : « Le moi est toujours haïssable » ; l'idée la plus enfantine dans cet axiome, plus célèbre encore : « Aime ton prochain comme toi-même. » – Dans le premier l'expérience des hommes a cessé, dans le second elle n'a pas encore commencé.

386

L'OREILLE QUI FAIT DÉFAUT. – « On appartient à la populace tant que l'on fait toujours retomber la faute sur les autres ; on est sur le chemin de la vérité lorsque l'on ne rend responsable que soi-même ; mais le sage ne considère personne comme coupable, ni lui-même, ni les autres. » – Qui dit cela ? – Epictète[81], il y a dix-huit cents ans – On l'a entendu, mais on l'a oublié. – Non, on ne l'a pas entendu et on ne l'a pas oublié : il y a des choses qu'on n'oublie pas. Mais l'oreille faisait défaut pour entendre, l'oreille d'Epictète. – Il se l'est donc dit lui-même à l'oreille ? – Parfaitement : la sagesse, c'est le murmure du solitaire sur la place tumultueuse.

387

DÉFAUT DE POINT DE VUE ET NON PAS DE L'ŒIL. – On est toujours de quelques pas trop près de soi-même ; et de quelques pas trop loin de son prochain. Voilà pourquoi on juge celui-ci trop en bloc, tandis qu'on se juge soi-même d'après des traits de détails, des faits insignifiants et passagers.

388

L'IGNORANCE SOUS LES ARMES. – Combien nous traitons légèrement la question de savoir si quelqu'un sait une chose ou non, tandis qu'il se met peut-être dejà à suer sang et eau, rien qu'à la pensée que nous pourrions le croire ignorant de cette chose. Il y a même certains fous distingués qui se promènent toujours avec un carquois d'anathèmes et d'arrêts sans appel, prêts à foudroyer chacun de ceux qui donneraient à entendre qu'il y a des choses dans lesquelles leur jugement n'entre pas en ligne de compte.

389

À LA BUVETTE DE L'EXPÉRIENCE. – Les personnes qui, par sobriété naturelle, laissent toujours leur verre à moitié plein, ne veulent pas avouer que chaque chose en ce monde a son déclin et sa lie.

390

OISEAUX CHANTEURS. – Les partisans d'un grand homme ont l'habitude de s'aveugler pour mieux chanter ses louanges.

391

PAS À LA HAUTEUR. – Le bien nous déplaît lorsque nous ne sommes pas à sa hauteur.

392

LA RÈGLE COMME MÈRE ET COMME ENFANT. – Un autre état est celui qui engendre la règle, un autre état est celui que la règle engendre.

393

COMÉDIE. – Parfois nous récoltons amour et honneurs pour des actions ou des œuvres que nous avons depuis longtemps laissé tomber, comme une peau dont on se débarrasse ; nous sommes alors facilement tentés de jouer les comédiens de notre passé et de jeter encore une fois sur nos épaules la vieille dépouille – et non seulement par vanité, mais encore par bienveillance à l'égard de nos admirateurs.

394

FAUTES QUE COMMETTENT LES BIOGRAPHIES. – Il ne faut pas confondre le peu de force nécessaire pour pousser un canot dans un fleuve, avec la force du fleuve qui le porte désormais ; mais c'est ce qui arrive dans presque toutes les biographies.

395

NE PAS PAYER TROP CHER. – On utilise généralement mal ce qu'on a payé trop cher, parce qu'il s'y attache un souvenir désagréable, – et c'est ainsi qu'on a un

double désavantage.

396.

LA PHILOSOPHIE DONT UNE SOCIÉTÉ A TOUJOURS BESOIN. – Le pilier de l'ordre social repose sur cette base qu'il faut que chacun regarde avec sérénité ce qu'il est, ce qu'il fait et ce à quoi il aspire, sa santé ou sa maladie, sa pauvreté ou son aisance, son honneur ou son apparence chétive, et qu'il se dise : « *Je ne voudrais changer avec personne*. » – Que celui qui veut travailler à l'ordre social tâche toujours d'implanter au cœur des hommes cette philosophie sereine du refus de changement et de l'absence de jalousie.

397

INDICE D'UNE ÂME NOBLE. – N'est pas une âme noble celle qui est capable des plus hautes envolées, c'est au contraire celle qui s'élève et s'abaisse peu, mais qui habite *toujours* un air libre et une lumière transparente.

398

LE SUBLIME ET CELUI QUI LE CONTEMPLE. – Le meilleur effet du sublime est qu'il donne au contemplateur un œil qui grossit et arrondit.

399

SE CONTENTER. – Lorsqu'on a atteint la maturité de la raison, on ne s'aventure plus aux endroits où poussent les fleurs rares sous les broussailles les plus épineuses de la connaissance, on se contente des jardins, des prairies et des champs, considérant que la vie est trop courte pour ce qui est rare et extraordinaire.

400

AVANTAGE DANS LA PRIVATION. – Celui qui vit toujours dans la chaleur et la plénitude du cœur, et en quelque sorte dans l'atmosphère estivale de l'âme, ne

peut se figurer ce ravissement épouvantable qui s'empare des natures hivernales quand elles sont exceptionnellement effleurées par un rayon d'amour et le souffle tiède d'un jour ensoleillé de février.

401

RECETTE POUR LE MARTYR. – Le poids de la vie est trop lourd pour toi ? – Tu dois donc augmenter le fardeau de ta vie. Si celui qui souffre finit par avoir soif des eaux du Léthé et les cherche – il faut qu'il devienne un héros pour être sûr de les trouver.

402

LE JUGE. – Celui qui a vu l'idéal de quelqu'un est pour celui-ci un juge impitoyable, en quelque sorte sa mauvaise conscience.

403

UTILITÉ DU GRAND RENONCEMENT. – Ce qu'il y a de plus utile dans le grand renoncement, c'est qu'il nous communique cette fierté vertueuse au moyen de laquelle il nous sera facile d'obtenir de nous-mêmes beaucoup de petits renoncements.

404

COMMENT LE DEVOIR PREND DE L'ÉCLAT. – Il y a un moyen de changer en or, aux yeux de tous, ton devoir d'airain, c'est : tiens toujours un peu plus que tu ne promets.

405

PRIÈRE AUX HOMMES. – « Pardonnez-nous nos vertus ! » – c'est ainsi qu'il faut prier en direction des hommes.

406

CRÉATEURS ET JOUISSEURS. – Tout jouisseur se figure que ce qui importe dans l'arbre c'est le fruit, alors qu'en réalité c'est la semence. – C'est ce qui fait la différence entre tous les créateurs et tous les jouisseurs.

407

LA GLOIRE DE TOUS LES GRANDS. – Qu'importe le génie s'il ne sait pas communiquer à celui qui le contemple et le vénère une liberté telle et une hauteur de sentiment telle qu'il n'a plus besoin du génie ! – *Se rendre superflu* – c'est la gloire de tous les grands.

408

LA DESCENTE AUX ENFERS. – Moi aussi, j'ai été aux enfers comme Ulysse et j'y serai souvent encore ; et pour pouvoir parler à quelques morts, j'ai non seulement sacrifié des moutons, je n'ai pas non plus ménagé mon propre sang. Quatre couples d'hommes ne se sont pas refusés à moi qui sacrifiais : Epicure et Montaigne, Goethe et Spinoza, Platon et Rousseau, Pascal et Schopenhauer. C'est avec eux qu'il faut que je m'explique, quand j'ai longtemps cheminé solitaire, c'est par eux que je veux me faire donner tort et raison, et je les écouterai, quand, devant moi, ils se donneront tort et raison les uns aux autres. Quoi que j'imagine pour moi et les autres : c'est sur ces *huit* que je fixe mes yeux et je vois les leurs fixés sur moi. – Que les vivants me pardonnent s'ils m'apparaissent parfois comme des ombres tant ils sont pâles et attristés, inquiets, et, hélas ! tellement avides de vivre : tandis que ceux-là m'apparaissent alors si vivants, comme si, *après* être morts, ils ne pouvaient plus jamais devenir fatigués de la vie. Mais c'est *l'éternelle* vitalité qui importe : que nous fait la « vie éternelle », et, en général, la vie !

---

1 Voltaire pardonnait l'erreur : « Aime la liberté, mais pardonne à l'erreur », écrit-il dans le *Deuxième discours, de la liberté* (cf. *Discours en vers sur l'homme*). Si le plus grand mérite de l'erreur est, d'une manière générale, celui d'être reconnue, Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique,* ne consacre pas d'article à l'*erreur,* mais définit la *vérité,* « humainement pariant » et « en attendant mieux », comme « *ce qui est énoncé tel qu'il est* » (voir *Le Dictionnaire philosophique* in *Œuvres complètes,* tome 43, de la Société Typographique, 1784, p. 406). De toute manière, la vérité n'est elle-même rien d'autre qu'un « mot abstrait que la plupart des hommes emploient indifféremment dans leurs livres et dans leurs jugements, pour erreur et mensonge » (*ibid.*). Quant aux *vérités historiques,* elles « ne sont que des probabilités » (*op. cit.,* p. 407).

2 Pascal a écrit : « L'esprit croit naturellement, et la *volonté* aime naturellement ; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux » (*Pensées*, II, 81). On peut douter que ce soit de la même façon que Schopenhauer traite de la volonté. Il ne semble guère ! La volonté dans sa réalité concrète apparaît, dans le style de Pascal, dans l'usage qu'il fait des métaphores : on peut même dire que c'est sa volonté propre qui se manifeste, là même où il emploie la métaphore. Or, Pascal n'use pas de la métaphore dans les domaines scientifiques réservés au seul exercice de l'entendement, mais bien dans les domaines situés au-delà de la raison et plus ouverts à la sensibilité. Quand il intentionne de persuader quiconque de rallier la foi, c'est alors que la volonté est invoquée, et invitée dans l'habit de la métaphore.

3 *Historia in nuce,* expression latine de Sénèque, signifiant « l'histoire dans la coque de noix ».

4 *Pereat mundus, dum ego salvus sim,* expression latine signifiant « que l'univers disparaisse, pourvu que je sois épargné ! ».

5 Citation de l'Evangile de saint Matthieu, XXVI, 40.

6 Cf. Schopenhauer, *Le Fondement de la morale, op. cit.,* p. 89 : « L'idée d'un enchaînement rigoureux des actions humaines, voilà la ligne de démarcation, qui sépare les têtes philosophiques d'avec le reste. »

7 Schopenhauer, *Le Fondement de la morale, op. cit.,* p. 179 : « C'est que la signification morale des actions humaines enveloppe une signification métaphysique, une signification qui dépasse la région du pur phénomène, qui va plus haut que toute expérience possible, et qui touche de plus près à la question de l'existence de l'univers, à celle de la destinée humaine. »

8 « Connais-toi toi-même », sentence de Chilon (VIe siècle av. J.-C.), l'un des Sept Sages de la Grèce, celle aussi de l'oracle de Delphes, et celle de Socrate. Elle fut reprise dans la philosophie de Francis Bacon et de Thomas Hobbes : « *Read Thyself* ».

9 *Beatus ille qui procul negotiis,* citation du poète romain Horace, *Epodes,* 2, 1, signifiant « Heureux celui qui se tient loin des affaires ».

10 Cf. Matthieu, 5, 15.

11 Le Grec Erostrate, citoyen d'Ephèse, pour se rendre célèbre incendia le temple d'Artémis en 356 av. J.-C. Et c'est la même nuit qu'Alexandre le Grand naquit.

12 Ce « sentiment épicurien » viendrait du bonheur produit par l'illusion d'avoir changé son état d'esprit naturel contre un état d'esprit vertueux, et précisément chrétien, comme, par exemple, d'avoir obtenu l'illusion de « croire » tout-à-coup que l'on aime ses ennemis.

13 *Oremus nos ! deus laborabit !* signifie « Prions, Dieu travaillera en notre faveur ».

14 Penthésilée est la reine des Amazones.

15 Voir, de Schiller, le Prologue de *Wallenstein's Lager* (1798-1799), trilogie qui met en scène la volonté de puissance aux prises avec la fatalité astrale.

16 Laurence Sterne (1713-1768), écrivain anglais et ministre anglican nommé à Sutton dans le Yorkshire, publia à quarante-six ans les deux premiers livres de son ouvrage : *The Life and Opinions of Tristram Shandy* (1759), qu'il ne termina qu'en 1767. Le succès fut grand ; on alla jusqu'à nommer du nom de Tristram différents objets : un jeu de cartes, des chevaux de course. Pour raison de santé, Sterne partit en 1762 vivre en France où il fut bien accueilli par Choiseul, Diderot, d'Holbach. Toujours malade, mais demeurant spirituel et sensible, on le retrouve à Naples où il écrit son second roman, *A Sentimental Journey through France and Italy* (1768). Il meurt, un mois après la parution de son livre.

17 Le concept de « mélodie infinie » convient à Sterne, ne serait-ce qu'eu égard à la composition très étendue sinon infinie de son premier roman, ou à son style, tel que Nietzsche le définit si délicatement. Or, ce concept est tiré d'un contexte musical apparenté à celui de Wagner, dans lequel Nietzsche le replacera avec *Le Crépuscule des idoles.* Cf. Joseph-François Kremer, *Les Formes symboliques de la musique,* Paris, Klincksieck, 1984, p. 53-54 : « A travers le concept de *Durchkomposition* qu'il met à exécution, Wagner organise une mélodie ininterrompue, sans limites : *La mélodie infinie,* écrit Nietzsche, *veut justement briser toute unité de temps et de force, il lui arrive même parfois de s'en moquer, – elle trouve sa richesse d'invention précisément dans ce qui, pour une oreille d'un autre âge, sonne comme un paradoxe rythmique* (voir *Le Crépuscule des idoles,* traduction Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1952, p. 62). A ce reproche Nietzsche aurait pu répondre en s'argumentant de *La Naissance de la tragédie,* écrite quelques années plus tôt, et dans laquelle il traduit dans une « métaphysique de l'art » des thèses dont on peut voir l'origine dans la double conception de Wagner, alliant musique et poésie. »

18 Denis Diderot (1713-1784), philosophe et écrivain français, dut écrire, pour gagner sa vie, des contes libertins, mais réussit enfin à publier ses ouvrages personnels : dès 1746, les *Pensées philosophiques* ; en 1749, la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient ;* en 1757, *Le Fils naturel ;* en 1758, *Le Père de famille,* ainsi que des *Salons* de 1759 à 1781 ; en 1769, *Le Rêve de d'Alembert.* Quant à *Jacques le Fataliste et son maître,* cité par Nietzsche, commencé en 1773, publié seulement en 1796 après sa mort, il fut néanmoins connu du vivant de son auteur. A juste titre, Nietzche rapproche ce roman de *Tristram Shandy :* Diderot lui-même a reconnu avoir eu dans Sterne sa source principale.

19 *Pulchrum est paucorum hominum,* citation de l'historien latin Tite-Live (Titus Livius, 59 av. J.-C.-17 ap. J.-C.), et signifiant « Le beau ne caractérise que très peu d'hommes ».

20 Une mémoire trop scrupuleuse rappelle à son propriétaire l'origine de toutes les idées, représentations, images, qui lui passent par la tête, et ne lui laisse aucun repos pour « créer », c'est-à-dire pour user librement de tous ces matériaux, systématiquement reconnus, identifiés et rangés – c'est-à-dire encore pour composer, enchaîner, organiser dans la liberté ; car, elle continue de rappeler sans trêve toutes les compositions d'idées qu'elle a enregistrées.

21 Le problème de l'interprète n'en demeure pas moins : de restituer par une exécution historique adéquate ce qui fut effectivement conçu par le compositeur pour les instruments de l'époque, soit aussi peut-être celui d'innover pour la plus grande perfection de l'exécution au moyen d'instruments plus modernes.

22 Nietzsche pense sans doute à sa propre manière d'écrire : ce qu'on a appelé son « système en aphorismes » (Karl Löwith). Il fait allusion, en tout cas, à la façon qu'il a de composer une œuvre philosophique en laissant son « esprit libre » suivre le fil de sa pensée en dehors de toute contrainte qu'il aurait à subir venant de l'extérieur. En dehors même de la contrainte d'un thème unique, traité dans un exposé unique, selon une méthode unique suivant obstinément la règle d'éviter toutes questions « hors du sujet ».

23 Durant le semestre d'hiver 1872-1873, « L'Histoire de l'éloquence grecque » a fait l'objet d'un cours de Nietzsche, ainsi que la « Rhétorique ancienne ». Voir *Nietzsche et la rhétorique* (*op. cit*., pp. 49-164).

24 *Asianisme* désigne le type de développement et les variétés qui constituèrent l'apanage de la rhétorique attique, lorsqu'elle se fut expatriée, pour être transplantée et assimilée en Asie Mineure. Voir la note 87.

25 Voir la note 198. Cf. J.-F. Kremer, *Les Formes symboliques de la musique*, Paris, Klincksieck, 1984.

26 Richard Wagner (1813-1883) eut les mêmes enthousiasmes que Nietzsche ; ce furent tout à la fois : Goethe, Shakespeare, Beethoven, Schopenhauer. Son système symbolique constitue un véritable langage, dont il est le linguiste créateur. Cf. J.-F. Kremer, *op. cit.*, pp. 52-55. Longtemps après, encore en 1888, Nietzsche comparera le génie de Wagner au génie de Victor Hugo : pour la splendeur et la puissance du son, pour le symbolisme du son et du rythme, pour les timbres harmoniques ou discordants.

27 La définition nietzschéenne du style baroque est une manière de le situer, hors de la dialectique et dans la rhétorique, hors du systématique et dans le dramatique. Malgré sa beauté libre, ou à cause d'elle, c'est un style qui, dans la passion, annonce cependant une fin.

28 Michelangelo Buonarroti, dit Michel-Ange (1475-1564), sculpteur, peintre, architecte et poète, formé dans la Florence des Médicis et en séjour à Rome, rencontra et sut réunir la beauté des formes antiques, le mysticisme chrétien et le réalisme médiéval.

29 John Mil ton (1608-1674), poète anglais, se livra à l'inspiration dans sa retraite familiale avec la rédaction d'œuvres telles que : *Ode on the Morning of Christ's Nativity* (1629), *Allegro* (1631), *Il Penseroso* (1632), *Comus* (1634), *Lycidas* (1637). De retour d'un voyage en Italie, il se lance dans la mêlée politique et les discussions religieuses. Détaché des Eglises et en désaccord avec Cromwell, accablé de malheur, aveugle, il entreprend en 1658 le vaste poème du *Paradis perdu*, grande épopée chrétienne, qu'il continuera jusqu'en 1665 et publiera en 1667. Il écrit le *Paradis reconquis* en 1671.

30 Friedrich Gottlieb Klopstock (1724-1803), poète allemand, s'inspira de l'œuvre de Milton et voulut aussi composer une épopée religieuse : les trois premiers chants de *La Messiade* parurent en 1748. Il rompait avec le rationalisme de l'*Aufklärung* en libérant une sensibilité toute de ferveur.

31 D'un bout à l'autre de sa carrière, Nietzsche reconnaît en Shakespeare le meilleur lecteur de Montaigne, un moraliste, un amoureux des passions : celui qui crut en Brutus, un cynique, un grand barbare, mais un être supérieur qui supporte la comparaison avec Beethoven, en un mot : un « Goethe » !

32 Nietzsche compare Shakespeare à Sophocle, comme l'alliage à l'or pur, mais pour décider finalement qu'en grande proportion l'alliage peut équivaloir au métal précieux le plus pur.

33 August von Kotzebue (1761-1819), auteur dramatique allemand, écrivit plus de deux cents pièces de théâtre et connut la célébrité, mais gagna sa vie comme fonctionnaire au service de la Russie. On le dit avoir séjourné en Allemagne à titre d'espion politique russe. Il fut arrêté au nom du tsar, déporté en Sibérie, libéré quelques mois plus tard. Il lutta contre Napoléon, contre les libéraux allemands, et dès 1818 répandit ses opinions dans le *Literarisches Wochenblatt*. Détesté par la

jeunesse, il fut assassiné par un étudiant allemand Karl Sand en 1819 – date à partir de laquelle le mouvement étudiant allemand fut réprimé. Cet étrange et inquiétant destin d'un dramaturge peut étonner. Kotzebue dut son plus grand succès à la pièce intitulée *La Petite Ville allemande* (1801).

34 Schiller reçut une éducation piétiste, lut Rousseau et Voltaire, éprouva la haine du despotisme. Son public était jeune, épris de liberté.

35 Goethe, le lecteur de Herder (1744-1803), de Shakespeare et d'Homère, l'invocateur des personnages de Götz, de Werther et de Faust, mettait son problème en scène : c'était encore le cas quand il présentait, avec *Iphigénie en Tauride* (1787), les passions refrénées et le mirage de la Grèce, avec *Torquato Tasso* (1790), le génie aux prises avec la vie de cour.

36 A travers la volonté de faire du réel le rationnel, Nietzsche voit dans Hegel quelque chose comme la divinisation du succès. Cette philosophie lui paraît avoir dangereusement influencé tous les penseurs philosophiques de son époque. Aussi Nietzsche refuse-t-il énergiquement l'optimisme hégélien, l'apothéose de l'Etat qu'il implique, ainsi que la philosophie de l'histoire qui le gouverne. Ce sont les disciples de Hegel qui furent les maîtres des jeunes de son époque : mais il est vrai que Nietzsche pense finalement que les Allemands sont par essence hégéliens, et qu'ils l'auraient été même si Hegel n'avait pas existé. Wagner lui-même lui semble être un élève de Hegel !

37 L'attrait des Allemands de cette époque pour Sophocle se comprend par le pessimisme du dramaturge grec : il convient sans doute à leur état d'esprit général. Alors qu'Eschyle met en scène la faute, ou le péché, et la justice, mais en présentant la faute comme étant celle des aïeux, Sophocle professe le pessimisme le plus profond, celui de la souffrance innocente : il partage ainsi l'opinion de la proposition selon laquelle « ne pas être né est le meilleur ». Nietzsche s'exprime de la sorte dans un écrit philologique consacré à préparer son cours d'*Histoire de la littérature grecque* de l'hiver 1874-1875 et de l'été 1875.

38 La référence à Calderón faisant suite au nom de Sophocle n'est pas indifférente, puisque, dans *La Vie est un songe*, Calderón énonce la terrible formule selon laquelle : « le plus grand délit de l'homme, c'est d'être né ». Voir la note 76.

39 Dès 1773, Goethe s'occupa de la figure de Faust, personnage déchiré entre la passion et la science, il lui consacra alors des fragments (*Urfaust*) ; c'est en 1790 qu'il reprend le même thème : la première partie en est publiée en 1808 et la seconde en 1833. Dès lors, le héros Faust est sauvé.

40 Sur Aristote voir les notes 91, 95, 101, 102, 132, 136. Nietzsche a raison sur un premier point : à savoir que le terme *sophia* – ayant les sens successifs de : 1. habileté manuelle, 2. savoir/science, 3. sagesse pratique – peut donc convenir aussi bien à la sagesse artistique (pour l'habileté manuelle) qu'à la sagesse philosophique (pour la référence au savoir et à la sagesse pratique). D'ailleurs, il faut noter qu'Aristote emploie le terme *sophia* dans les deux sens : et d'abord, au premier sens d'habileté technique dans une *technè* particulière :

« Le terme sagesse dans les arts est par nous appliqué à ceux qui atteignent la plus exacte maîtrise dans l'art en question, par exemple à Phidias comme sculpteur habile et à Polyclète comme statuaire ; et en ce premier sens, donc, nous ne signifions par sagesse rien d'autre qu'excellence dans un art » (*Ethique à Nicomaque*, VI, 7, traduction de J. Tricot, Paris, Vrin, 1983, p. 289).

Aristote continue le même texte en invoquant le second sens qu'il utilise également :

« Mais nous pensons aussi que certaines personnes sont sages d'une manière générale, et non sages dans un domaine particulier, ni *sages en quelque autre chose*, pour parier comme Homère dans *Margilès :*

Celui-là les dieux ne l'avaient fait ni vigneron, ni laboureur,

Ni sage en quelque autre façon (*op. cit.*, p. 289-290).

Nietzsche a également raison sur le second point, à savoir que ce terme a pour racine *soph*, signifiant « avoir du goût ». Et l'on peut comprendre ce que Nietzsche dit alors du goût artistique et du goût

philosophique. Il se trouve également que le terme latin *sapientia,* signifiant sagesse, et qui est la traduction du terme grec *sophia,* a une racine qui a le même sens que *soph,* et qui est *sapio,* verbe intransitif signifiant « avoir du goût ». D'où, dans la langue française, il faut retenir le fait que des termes comme *sapide, insipide, saveur,* sont de la même grande famille que *savoir, savant, sagesse.*

41 L'architecture gothique des sons est analogue à l'architecture gothique des pierres : elle en est, nous dit Nietzsche, la sœur tardive mais légitime et ressemblante. Cf. le chapitre « Visibilité et musicalité », dans J.-F. Kremer, *Les Formes symboliques de la musique, op. cit.,* pp. 57-71.

42 Georg Friedrich Haendel (1685-1759), compositeur anglais, d'origine allemande, fut, dès 1702, organiste de la cathédrale de Halle, maître de chapelle à Hanovre en 1712. Dès 1717, il se fixe à Londres, est nommé, en 1720, directeur d'une nouvelle Académie royale de musique, écrit une quarantaine d'opéras, se tourne vers l'oratorio et compose encore sonates, nombre de concerti grossi, concertos pour orgue, ainsi que des suites et des fugues pour clavecin. Sans doute Nietzsche pense-t-il aux oratorios tels que *Saül* (1738), *Le Messie* (1741), *Joseph et ses frères* (1742).

43 Voir la note 24 sur Luther. Le message de Luther se résume à ce que l'homme est seulement justifié par la foi, sans les œuvres. Devant la nature mauvaise de l'homme, il ne peut subsister que la certitude subjective du salut, fondé sur la foi.

44 Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791), compositeur prodigieux, a produit une œuvre considérée comme le suprême achèvement musical de son propre siècle.

45 Depuis l'ode *La Nymphe de la Seine* (1659) jusqu'aux derniers *Cantiques spirituels* (1694), Jean Racine (1639-1699) composa une œuvre théâtrale et poétique des plus remarquables, souvent au milieu de jalousies, d'attaques et de cabales inouïes. Madame de La Fayette et Madame de Sévigné étaient de ses ennemis jurés, en faveur du vieux Corneille. Cependant, Madame de Maintenon lui demanda d'écrire les pièces *Esther* (1689) et *Athalie* (1691), qui furent représentées par les demoiselles du pensionnat de Saint-Cyr. Il finit sa carrière comme historiographe du roi. Son art raffiné a toujours progressé selon une éthique noble.

46 Le peintre Claude Gellée dit Le Lorrain (1600-1682) fut l'un des meilleurs paysagistes. Etait-il « en retard » ou « en avance » sur le temps historique ? On a vu en lui un annonciateur du romantisme.

47 Le compositeur italien Gioacchino Antonio Rossini (1792-1868) composa dès l'âge de dix-huit ans. Il se fixa à Paris en 1823 et y devint d'abord le directeur du Théâtre Italien, ensuite l'intendant général de la musique royale. *Guillaume Tell* fut représenté à l'Opéra de Paris en 1829. Tout l'opéra italien du XIXe siècle porte sa marque.

48 Sur Palestrina, voir les notes 103 et 104. Palestrina, dit le « prince de la musique » de son temps, résume tout l'art polyphonique du Moyen Age.

49 Rossini était, en effet, un mélodiste.

50 D'après cet aphorisme 170 de Nietzsche, *l'esprit de la musique* de Wagner, que *son procédé* sait mettre assez en valeur pour lui donner l'expression indispensable, consisterait donc essentiellement dans une réaction contre le rationalisme en général, et, en particulier, contre le supranationalisme de la Révolution française ainsi que contre l'utilitarisme anglo-américain. Par conséquent, la musique de Wagner est bien une musique « politique » : elle est, pour Nietzsche, la démonstration que la musique en général n'est pas un langage universel, mais qu'elle répond à une culture déterminée. Sur la relation de la création musicale à une culture déterminée, voir *Les Grandes Topiques musicales* de Joseph-François Kremer (Paris, Méridiens Klincksieck, 1994).

51 Sur Wagner, voir les notes 179, 198, 207, 217. La « transformation de l'Etat et de la société », c'était pourtant ce que Wagner pensait devoir opérer ; et c'est ce qu'il exprimait, avec des réminiscences de Feuerbach et de Hegel, dans le manifeste littéraire intitulé *Art et Révolution*

(1849), qu'il rédigea au sortir de la révolution de Dresde (mai 1849) à laquelle il avait participé. De même, dans un autre ouvrage théorique, *Opéra et Drame* (1852), composé en référence aux bouillonnements révolutionnaires de 1848-1849, Wagner, qui n'avait pas encore lu Schopenhauer, a cependant fait siens les principes anarchistes de Bakounine, visant à la suppression de l'Etat, qu'il a complétés par les idées de Feuerbach, visant à une refonte de la société. On comprend mieux, quand on connaît ces deux œuvres ainsi que son *Beethoven* (1870), l'enthousiasme de Nietzsche dans sa Préface à Richard Wagner de *La Naissance de la tragédie :* d'autant plus qu'à ce moment-là Wagner avait lu Schopenhauer.

52 Principaux événements politiques et historiques de la période des dix années 1869-1879 : la guerre franco-allemande de 1870-71, l'Allemagne impériale wilhelminienne depuis la proclamation du vieux roi Guillaume Ier de Prusse au titre d'empereur allemand, en 1871 à Versailles, et surtout la politique libérale de Bismarck jusqu'en 1879.

53 Théocrite de Syracuse (Ire moitié du IIIe siècle av. J.-C.), poète grec venant de Sicile, représente la poésie pastorale, réaliste et romantique, non sans la marque de l'érudition mythologique, mais avec le souci d'une peinture raffinée de la nature.

54 Le sculpteur athénien Phidias (v. 490-v. 430), l'ordonnateur des sculptures du Parthénon, travailla aussi bien le cuivre, le bronze et l'ivoire. Un Phidias poète se représenterait dans le grandiose et le classique.

55 Voir la note 226. Un « Le Lorrain poète peintre du paysage historique et dessinateur » donnerait toute la mesure de l'homme...

56 Cf. Hésiode, *Théogonie,* 27-28 : « Nous savons conter des mensonges tout pareils aux réalités » (*op. cit.,* p. 33).

57 L'origine de la « vérité » peut se situer dans l'imagination. En effet, un produit de l'imagination peut, certes, avoir la destination d'être employé à seule fin d'un jeu gratuit ; et, en ce sens, il est sans doute apte à produire le plaisir esthétique. Mais cette finalité peut être déclarée tout autre ; car, à partir du jeu esthétique vu sans « utilité », le même produit de l'imagination peut être employé à un jeu intellectuel, et aider à résoudre un problème purement théorique. Dans ce dernier mode d'emploi, une idée, originairement et sans doute erronée, commence à cheminer dans la voie de la reconnaissance comme « vérité ». Qu'on se rappelle que Kant a été le premier, parmi les philosophes, à réhabiliter l'imagination, en lui faisant jouer un rôle important dans le processus de la connaissance scientifique. Aujourd'hui, c'est presque devenu une banalité, surtout après les travaux de Gérald Holton : voir *L'Imagination scientifique* (traduction française de Jean-François Roberts, Paris, Gallimard, 1981), et *L'Invention scientifique* (traduction française de Paul Scheurer, Paris, Presses Universitaires de France, 1982).

58 Cf. Homère, *L'Odyssée,* VIII, 63-64.

59 Dans *La Naissance de la tragédie,* Nietzsche avait traité de l'Antiquité en approfondissant les questions antiques, non sans se référer parallèlement au présent.

60 Cf. *Vermischte Schriften,* I, 278.

61 Sur Démosthène, voir les notes 86, 98, 130, 143. Voir l'*Histoire de l'éloquence grecque,* un cours de Nietzsche (semestre d'hiver 1872-1873). Cf. NW, Kröner, XVIII, *Philologica* II, p. 211 et suiv. (sur Gorgias) ; p. 220 et suiv. (sur Démosthène). Cf. *Nietzsche et la rhétorique, op. cit.*

62 Voir la note 82. L'*épigramme* se définit comme suit : « Anciennement, petite pièce de vers sur toute sorte de sujets. L'épigramme, pour les Anciens, était une petite pièce qui ne passait guère huit ou dix vers, d'ordinaire en vers hexamètres ; c'était une inscription soit tumulaire, soit triomphale, soit votive ou descriptive » (Littré).

63 Ce qui est « païen » pour Nietzsche, ce serait tout ce qu'exclut ou tout ce que ne comprend pas le christianisme. Nietzsche présente le culte païen comme reconnaissant tous les aspects de l'humanité, y compris ceux rejetés par le christianisme, et, en ce sens, comme « affirmant » la vie.

64 Les Sophistes (2e moitié du Ve siècle av. J.-C.) étaient des philosophes itinérants : ils circulaient de ville en ville ; et, en général, ils étaient spécialisés dans la réussite politique dont ils enseignaient les moyens d'y parvenir. Protagoras d'Abdère (env. 485-415), versé en éthique et en philosophie, était l'ami de Périclès qui lui demanda de rédiger des lois pour Thurum (444) ; Gorgias, versé en rhétorique, fonda la rhétorique grecque, et, contre Parménide, professait un scepticisme épistémologique. Hippias d'Elis (Ve s.), versé dans les questions professionnelles, découvrit en géométrie la division ternaire d'un angle par une ligne courbe. Platon met en scène certains sophistes ultérieurs, tel Thrasymaque, défenseur de la loi du plus fort. La seconde sophistique (IIe s. apr. J.-C.) prend appui sur la rhétorique.

65 Sur Héraclite, voir les notes 77, 135. Héraclite défendait la thèse du devenir, contre Parménide proposant la thèse de l'être. Dans « La Philosophie à l'époque tragique des Grecs », Nietzsche consacre quelques pages à Héraclite en donnant l'essentiel de sa philosophie ; il résume cette philosophie avec un certain pittoresque :
« Héraclite d'Ephèse s'attaque à cette nuit mystique qui enveloppe le problème du devenir chez Anaximandre, et il l'illumine par un éclair divin. *J'ai contemplé le devenir*, dit-il, *et jamais encore personne n'a regardé avec autant d'attention ce flot et ce rythme éternels des choses. Et qu'ai-je vu ? Des lois, des certitudes infaillibles, les voies immuables du droit, les Erynnies qui jugent toutes les infractions aux lois. Le monde entier offre le spectacle d'une justice souveraine et de forces naturelles démoniaques, partout présentes, pliées à son service* » (*La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque, op. cit., p.* 54).

66 Hérodote (485 ?-425 ? av. J.-C.), historien grec, grand voyageur, séjourna à Athènes vers 455. Son œuvre, intitulée *Histoires*, est écrite en ionien littéraire ; la moitié en concerne l'époque antérieure aux guerres médiques. Chacun des peuples est abordé méthodiquement du point de vue historique et du point de vue ethnologique. Son style se définissait comme *lexis eiromenè*, « narration enfilée », c'est-à-dire un style continu et cohérent d'un discours n'utilisant pas même un point de repos jusqu'à ce que la matière du sujet fût épuisée (cf. *Nietzsche et la Rhétorique, op. cit.*, p. 141).

67 La connaissance de soi peut avoir vocation de devenir connaissance universelle : Nietzsche a, du moins, une vision universelle de la connaissance de l'homme. Ainsi, dans *Humain, trop humain*, il prend pour référence constante une science humaine possible, c'est-à-dire une anthropologie historique qui concernerait tous les individus, passés et présents, et qui confirmerait la philosophie « historique » au détriment de la philosophie « métaphysique ». Voyager en soi ou voyager hors de soi permettrait également d'atteindre l'être humain dans sa vérité.

68 Nietzsche replace le christianisme dans la fin de l'histoire antique : la religion chrétienne apporta, en son temps, une régénérescence. Elle opéra comme un « baume ». Le stoïcisme fut, parmi d'autres, une philosophie qui ne sut plus se faire entendre.

69 Tout comme il en fut pour Epictète à l'endroit du stoïcisme, Epicure représente l'épicurisme comme toute philosophie qui ne sut plus se faire entendre. A une telle époque, le christianisme apportait donc, pour Nietzsche, une ouverture et une réponse salutaires pour la civilisation.

70 Le poète satiriste latin, Juvénal (Decimus Junius Juvenalis, v. 60-v. 130) avait longtemps pratiqué la rhétorique qu'il laissa vers l'an 100 pour la poésie. Ses *Satires* sont une critique de la corruption des mœurs de l'époque.

71 La disputation de Ratisbonne (*Regensburg*), ou la diète de Ratisbonne (ville de Bavière, en

Allemagne), eut lieu en 1541 : alors que la Réforme s’était introduite dans la ville (1523), on tenta un compromis entre le catholicisme et le protestantisme, mais qui fut vite abandonné. A ces discussions participèrent Melanchton, réformateur allemand (1497-1560) et Bucer (1491-1551), ancien dominicain et réformateur allemand. En 1521, Melanchton avait rédigé les *Loci communes rerum theologicorum*, premier exposé de la doctrine de la Réforme.

72 Il s’agit du Cardinal Gasparo C. Contarini (1483-1542).

73 Sur Luther, voir les notes 24 et 224. En réponse à Erasme qui dénonçait le pessimisme luthérien dans son *Essai sur le libre-arbitre* (1524), Luther écrivit *Du serf arbitre* (1525) en reprenant une thèse de la *Disputation sur l’homme*, à savoir le refus du libre-arbitre. Pour Luther, la raison et la volonté de l’homme sont également impuissantes devant le déterminisme religieux.

74 Cf. *Genèse*, XIII, 9.

75 Cf. Ovide, *Métamorphoses*, 9, 711.

76 Cf. Solon, *Fragment*, 22, 7.

77 Nietzsche lui-même s’est souvent posé la question de savoir ce qui est allemand. Mais, pour lui, « être » allemand, c’est avant tout « devenir » allemand. C’est encore aussi être animé de « sentiments absolus ».

78 Formule d’Aristophane (444-380 av. J.-C.) pour signifier un lieu commun ou une parole banale.

79 Le poète allemand Ludwig Uhland (1787-1862) composa des chants patriotiques et des poésies. Ses thèmes étaient la nature, la chasse, la vie du peuple.

80 « Réjouissons-nous donc », Hymne étudiant, Halle, 1781.

81 Cf. Epictète, *Manuel*, V : « Ce qui trouble les hommes, ce ne sont point les événements, mais les jugements qu’ils portent sur les événements. La mort, par exemple, n’est rien de terrible, sinon Socrate lui-même l’aurait trouvée terrible ; mais le jugement qui nous fait déclarer la mort terrible, voilà ce qui est terrible. Lors donc que nous éprouvons entrave, trouble, chagrin, n’accusons jamais personne d’autre que nous-mêmes, c’est-à-dire nos propres jugements. Accuser les autres de ses malheurs, c’est le fait d’un ignorant ; s’accuser soi-même, c’est le fait de l’homme qui commence à s’instruire ; n’accuser ni un autre ni soi-même, c’est le fait de l’homme instruit » (Epictète, *Entretiens. Manuel*, traduction de Joseph Souilhé et de A. Jagu, Paris, Les Belles Lettres, 1950, p. 413).

III

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE

Traduction de Henri Albert

revue par Angèle Kremer-Marietti

L'OMBRE : Il y a si longtemps que je ne t'ai entendu parler, je voudrais donc t'en donner l'occasion.

LE VOYAGEUR : On parle : où ? et qui ? Il me semble presque que je m'entends parler moi-même, seulement avec une voix plus faible encore que n'est la mienne.

L'OMBRE *(après une pause)* : Ne te rejouis-tu pas d'avoir une occasion de parler ?

LE VOYAGEUR : Par Dieu et toutes les choses auxquelles je ne crois pas, mon ombre parle : je l'entends, mais je n'y crois pas.

L'OMBRE : Mettons que cela soit et n'y réfléchissons pas davantage ! en une heure tout sera fini.

LE VOYAGEUR : c'est justement ce que je pensais, lorsque dans une forêt près de Pise, je vis d'abord deux, puis cinq chameaux.

L'OMBRE : C'est bien si, tous deux, nous sommes également patients envers nous-mêmes, une fois que notre raison se tait : de la sorte nous n'aurons pas de mots aigres dans la conversation, et nous ne serrerons pas aussitôt les pouces à l'autre, si par hasard ses paroles nous sont incompréhensibles. Si l'on ne sait pas répondre du tac au tac, il suffit déjà que l'on dise quelque chose : c'est la juste condition que je mets à m'entretenir avec quelqu'un. Dans une conversation un peu longue, le plus sage même devient une fois fol et trois fois niais.

LE VOYAGEUR : Ta modestie n'est pas flatteuse pour celui à qui tu l'avoues.

L'OMBRE : Dois-je donc flatter ?

LE VOYAGEUR : Je pensais que l'ombre de l'homme était sa vanité ; mais celle-ci ne demanderait pas : « Dois-je donc flatter ? »

L'OMBRE : La vanité de l'homme, autant que je la connais ne demande pas non

plus, comme j’ai fait deux fois déjà, *si* elle peut parler : elle parle toujours.

LE VOYAGEUR : Je remarque d’abord combien je suis discourtois à ton égard, ma chère ombre : je ne t’ai pas encore dit d’un mot combien je me *réjouis* de t’entendre et non seulement de te voir. Tu sauras que j’aime l’ombre comme j’aime la lumière. Pour qu’il y ait beauté du visage, clarté de la parole, bonté et fermeté du caractère, l’ombre est nécessaire autant que la lumière. Ce ne sont pas des adversaires : elles se tiennent plutôt amicalement par la main, et quand la lumière disparaît, l’ombre s’échappe à sa suite.

L’OMBRE : Et je hais ce que tu hais, la nuit ; j’aime les hommes parce qu’ils sont disciples de la lumière, et je me réjouis de la clarté qui est dans leurs yeux, quand ils connaissent et découvrent, les infatigables connaisseurs et découvreurs. Cette ombre, que tous les objets montrent, quand le rayon du soleil de la science tombe sur eux, – je suis cette ombre encore.

LE VOYAGEUR : Je crois te comprendre, quoique tu te sois exprimée peut-être un peu à la façon des ombres. Mais tu avais raison : de bons amis se donnent çà et là, pour signe d’intelligence, un mot obscur qui, pour tout tiers, doit être une énigme. Et nous sommes bons amis. Donc assez de préliminaires ! Quelques centaines de questions pèsent sur mon âme, et le temps où tu pourras y répondre est peut-être bien court. Voyons sur quoi nous nous entretiendrons en toute hâte et en toute paix.

L’OMBRE : Mais les ombres sont plus timides que les hommes : tu ne feras part à personne de la manière dont nous avons conversé ensemble.

LE VOYAGEUR : De la manière dont nous avons conversé ensemble ? Le ciel me préserve des dialogues qui traînent longuement leurs fils par écrit ! Si Platon avait pris moins de plaisir à ce filage, ses lecteurs auraient pris plus de plaisir à Platon. Une conversation qui réjouit dans la réalité est, transformée et lue par écrit, un tableau dont toutes les perspectives sont fausses : tout est trop long ou trop court. – Cependant je pourrais peut-être faire part de *ce sur quoi* nous serons tombés d’accord.

L’OMBRE : Cela me satisfait : car tous n’y reconnaîtront que tes opinions : à l’ombre nul ne pensera.

LE VOYAGEUR : Peut-être t’abuses-tu, amie ? Jusqu’ici, dans mes opinions, on s’est plutôt avisé de l’ombre que de moi-même.

L’OMBRE : Plutôt l’ombre que la lumière ? Est-ce possible ?

LE VOYAGEUR : Sois sérieuse, chère folle ! Déjà ma première question veut du sérieux.

1

DE L'ARBRE DE LA SCIENCE. – Vraisemblance, mais point de vérité : apparence de liberté, mais point de liberté ; à cause de ces deux fruits l'Arbre de la Science ne risque pas d'être confondu avec l'Arbre de Vie.

2

LA RAISON DU MONDE. – Le monde *n'est pas* le *substratum* d'une raison éternelle, on peut le prouver définitivement par le fait que cette *portion du monde* que nous connaissons – je veux dire notre raison humaine – n'est pas trop raisonnable. Et si *elle* n'est pas, en tous temps et complètement, sage et rationnelle, le reste du monde ne le sera pas non plus : le raisonnement *a minori ad majus*, *a parte ad totum*, est applicable ici et avec une force décisive.

3

« AU COMMENCEMENT ÉTAIT »[1]. – Exalter les origines – c'est la *surpousse* métaphysique qui se refait jour dans la conception de l'histoire et fait penser absolument qu'au *commencement* de toutes choses se trouve ce qu'il y a de plus précieux et de plus essentiel.

4

MESURE DE LA VALEUR DE LA VÉRITÉ. – Pour la hauteur des montagnes, la peine qu'on prend à les gravir n'est nullement une unité de mesure. Et dans la science il doit en être autrement ! – nous disent quelques-uns qui veulent passer pour initiés – la peine que coûte une vérité déciderait justement de la valeur de cette vérité ! Cette morale absurde part de l'idée que les « vérités » ne sont proprement rien de plus que des appareils de gymnastique sur lesquels nous devrions bravement travailler jusqu'à la fatigue – morale pour athlètes et gymnasiarques de l'esprit.

5

LANGAGE ET RÉALITÉ. – Il y a mépris hypocrite de toutes les choses qu'en fait les hommes regardent comme les plus importantes, des choses *les plus proches*. On dit, par exemple : « On ne mange que pour vivre » – *mensonge* exécrable, comme celui qui parle de la procréation des enfants comme du dessein propre de toute volupté. Au rebours, la grande estime des « choses importantes » n'est presque jamais entièrement vraie : quoique les prêtres et les métaphysiciens nous aient accoutumés en ces matières à un *langage* hypocritement exagéré, ils n'ont pas réussi à changer le sentiment qui n'attribue pas aux choses importantes autant d'importance qu'aux choses prochaines méprisées. – Une fâcheuse conséquence de cette double hypothèse n'en reste pas moins qu'on ne fait pas des choses prochaines par exemple du manger, de l'habitation, de l'habillement, des relations sociales, l'objet d'une réflexion et réforme continuelle, libre de préjugés et *générale*, mais, puisque cela passe pour dégradant, on en détourne son application intellectuelle et artistique : si bien que, d'un côté, l'accoutumance et la frivolité remportent sur l'élément inconsidéré, par exemple sur la jeunesse sans expérience, une victoire aisée, tandis que, de l'autre, nos continuelles infractions aux lois les plus simples du corps et de l'esprit nous mènent tous, jeunes et vieux, à une honteuse dépendance et servitude, – je veux dire à cette dépendance, au fond superflue, des médecins, professeurs et curateurs des âmes, dont la pression s'exerce toujours, maintenant encore, sur la société tout entière.

6

L'IMPERFECTION TERRESTRE ET SA CAUSE PRINCIPALE. – Quand on regarde autour de soi, on tombe sans cesse sur des hommes qui ont toute leur vie mangé des œufs sans remarquer que les plus allongés sont les plus friands, qui ne savent pas qu'un orage fait du bien aux intestins, que les parfums sont le plus odorants dans un air froid et clair, que notre sens du goût n'est pas le même dans toutes les parties de la bouche, que tout repas où l'on dit ou écoute de beaux discours porte préjudice à l'estomac. On aura beau ne pas être satisfait de ces exemples de manque d'esprit d'observation : on n'en devra que mieux avouer que les *choses les plus prochaines* sont mal vues par la plupart des gens et très rarement étudiées. Et cela est-il indifférent ? – Que l'on considère enfin que de ce manque

dérivent *presque tous les vices corporels et moraux* des individus : ne pas savoir ce qui nous est nuisible dans l'arrangement de l'existence, la division de la journée, le temps et le choix des relations, dans les affaires et le loisir, le commandement et l'obéissance, les sensations de la nature et de l'art, le manger, le dormir et le réfléchir ; être ignorant *dans les choses les plus mesquines et les plus journalières* – c'est ce qui fait de la terre pour tant de gens une « prairie de disgrâce »[2]. Qu'on ne dise pas qu'il s'agit ici comme partout du *manque de raison* chez les hommes : au contraire – il y a de la raison assez et plus qu'assez, mais elle est menée *dans une direction fausse* et *artificiellement détournée* de ces choses mesquines et prochaines. Les prêtres, les professeurs, et la sublime tyrannie des idéalistes de toute espèce, de la grossière et de la fine, persuadent à l'enfant déjà qu'il s'agit de tout autre chose : du salut de l'âme, du service de l'Etat, du progrès de la science, ou bien de considération et de propriété, comme du moyen de rendre des services à l'humanité entière, alors que les besoins de l'individu, ses nécessités grandes et petites, dans les vingt-quatre heures du jour, sont, dit-on, quelque chose de méprisable ou d'indifférent. – Socrate[3] déjà se mettait de toutes ses forces en garde contre cette orgueilleuse négligence de l'humain au profit de l'homme, et aimait, par une citation d'Homère[4], à rappeler les limites de l'objet véritable de tout soin et de toute réflexion : « C'est, disait-il, et c'est seulement " ce qui chez moi m'arrive en bien et en mal ". »

7

DEUX MODES DE CONSOLATION. – Epicure[5], l'homme qui apaisa les âmes de l'Antiquité finissante, eut cette vue admirable, si rare à rencontrer aujourd'hui encore, que, pour le repos de la conscience, la solution des problèmes théoriques derniers et extrêmes n'est nullement nécessaire. Il lui suffisait ainsi de dire aux gens que tourmentait l'« inquiétude du divin » : « S'il y a des dieux, ils ne s'occupent pas de nous »[6] – au lieu de disputer sans fruit et de loin sur ce problème dernier de savoir si en somme il y a des dieux. Cette position est de beaucoup plus favorable et plus forte : on cède de quelques pas à l'autre et ainsi on le rend plus disposé à écouter et à réfléchir. Mais dès qu'il se met en devoir de démontrer le contraire – à savoir que les dieux s'occupent de nous – dans quels labyrinthes et dans quelles broussailles le malheureux doit s'égarer, de son propre fait, et non par la ruse de l'interlocuteur qui doit seulement avoir assez d'humanité et de délicatesse, pour cacher la pitié que lui donne ce spectacle. A la

fin, l’autre arrive au dégoût, l’argument le plus fort contre toute proposition, au dégoût de son opinion propre ; il se refroidit et s’en va avec la même disposition que le pur athée : « Que m’importent les dieux ! le diable les emporte ! » – En d’autres cas, particulièrement quand une hypothèse demi-physique, demi-morale avait assombri la conscience, il ne réfutait point cette hypothèse, mais il concédait que cela pouvait être : qu’il y avait seulement *une seconde hypothèse* pour expliquer le même phénomène ; que peut-être la chose pouvait se comporter encore autrement. *La pluralité* des hypothèses suffit encore en notre temps, par exemple à propos de l’origine des scrupules de conscience, pour ôter de l’âme cette ombre qui naît si facilement des raffinements sur une hypothèse unique, seule visible et par là cent fois surévaluée. – Qui souhaite donc de répandre la consolation à des infortunés, à des criminels, à des hypocondres, à des mourants, n’a qu’à se souvenir des deux artifices calmants d’Epicure, qui peuvent s’appliquer à beaucoup de problèmes. Sous leur forme la plus simple, ils s’exprimeraient à peu près en ces termes : premièrement, supposé qu’il en soit ainsi, cela ne nous importe en rien ; deuxièmement : il peut en être ainsi, mais il peut aussi en être autrement.

8

DANS LA NUIT. – Dès que la nuit fait irruption, notre impression sur les objets familiers se transforme. Il y a le vent qui rôde comme par des chemins interdits, chuchotant comme s’il cherchait quelque chose, fâché de ne pas le trouver. Il y a la lueur des lampes, avec ses troubles rayons rougeâtres, sa clarté lasse, luttant à contrecœur contre la nuit, esclave impatiente de l’homme qui veille. Il y a la respiration du dormeur, son rythme inquiétant sur lequel un souci toujours renaissant semble sonner une mélodie, – nous ne l’entendons pas, mais quand la poitrine du dormeur se soulève, nous nous sentons le cœur serré, et quand le souffle diminue, presque expirant dans un silence de mort, nous nous disons : « Repose un peu, pauvre esprit tourmenté ! » Nous souhaitons à tout vivant, puisqu’il vit dans une telle oppression, un repos éternel ; la nuit invite à la mort. – Si les hommes se passaient du soleil et menaient avec le clair de lune et l’huile le combat contre la nuit, quelle philosophie les envelopperait de ses voiles ! On n’observe déjà que trop dans l’être intellectuel et moral de l’homme, combien il est assombri, par cette moitié de ténèbres et d’absence du soleil qui met un crêpe à la vie.

9

OÙ A PRIS NAISSANCE LA THÉORIE DU LIBRE ARBITRE. – Sur l'un, *la nécessité* plane sous la forme de ses passions, sur l'autre, comme l'habitude d'écouter et d'obéir, sur le troisième en tant que la conscience logique, sur le quatrième comme le caprice et le plaisir fantasque à sauter les pages. Mais tous les quatre cherchent précisément leur *libre* arbitre là où chacun est le plus solidement enchaîné : c'est comme si le ver à soie mettait son libre arbitre à filer. D'où cela vient-il ? Evidemment de ce que chacun se tient le plus pour libre là où son *sentiment de vivre* est le plus fort, partant, comme j'ai dit, tantôt dans la passion, tantôt dans le devoir, tantôt dans la recherche scientifique, tantôt dans la fantaisie. Ce par quoi l'individu est fort, ce dans quoi il se sent animé de vie, il croit involontairement que cela doit être aussi l'élément de sa liberté : il met ensemble la dépendance et la torpeur, l'indépendance et le sentiment de vivre, comme des couples inséparables. – En ce cas, une expérience que l'homme a faite sur le terrain politique et social est transportée à tort sur le terrain métaphysique transcendant : c'est là que l'homme fort est aussi l'homme libre, c'est là que le sentiment vivace de joie et de souffrance, la hauteur des espérances, la hardiesse du désir, la puissance de la haine sont l'apanage du souverain et de l'indépendant, tandis que le sujet, l'esclave, vit opprimé et stupide. – La théorie du libre arbitre est une invention des classes *dirigeantes.*

10

NE PAS SENTIR DE NOUVELLES CHAÎNES. – Tant que nous ne nous *sentons* pas dépendre de quelque chose, nous nous tenons pour indépendants : conclusion erronée qui montre quel est l'orgueil et la soif de domination de l'homme. Car il admet ici qu'en toutes circonstances il doit remarquer et reconnaître sa dépendance aussitôt qu'il la subit avec l'hypothèse qu'à *l'ordinaire* il vit dans l'indépendance et que, s'il vient à la perdre exceptionnellement, il sentira sur-le-champ un contraste d'impression. – Mais quoi ? si c'était le contraire qui fût vrai : qu'il vécût *toujours* dans une multiple dépendance, mais qu'il *se tînt* pour *libre* là où par une longue accoutumance, il ne sent plus la pression des chaînes ? Seules les chaînes *nouvelles* le font souffrir encore : « Libre » ne veut pas dire proprement autre chose que le fait de ne pas sentir de nouvelles chaînes.

11

LE LIBRE ARBITRE ET L'ISOLATION DES FAITS. – L'observation imprécise qui nous est habituelle prend un groupe de phénomènes pour une unité et l'appelle un fait : entre lui et un autre fait, elle se représente un espace vide, elle *isole* chaque fait. Mais en réalité l'ensemble de notre activité et de notre connaissance n'est pas une série de faits et d'espaces intermédiaires vides, c'est un courant continu. Or, la croyance au libre arbitre est justement incompatible avec la conception d'un courant continu, homogène, indivis, indivisible : elle suppose que *toute action particulière est isolée et indivisible* ; elle est une *atomistique* dans le domaine du vouloir et du savoir. – Tout de même que nous comprenons inexactement les caractères, nous en faisons autant des faits : nous parlons de caractères identiques, de faits identiques, mais n'existent ni les uns ni les autres. Enfin nous ne donnons l'éloge et le blâme que sous l'action de cette idée fausse qu'il y a des faits *identiques,* qu'il existe un ordre gradué de *genres,* de faits, lequel répond à un ordre gradué de valeurs : ainsi, nous *isolons* non seulement le fait particulier, mais aussi à leur tour les groupes de prétendus faits identiques (actes de bonté, de méchanceté, de pitié, d'envie, etc.) – les uns et les autres par erreur. – Le mot et l'idée sont la cause la plus visible qui nous fait croire à cet isolement de groupes d'actions : nous ne nous en servons pas seulement pour *désigner* les choses, nous croyons ordinairement que par eux nous en saisissons *l'essence.* Les mots et les idées nous mènent maintenant encore à nous représenter constamment les choses comme plus simples qu'elles ne sont, séparées les unes des autres, indivisibles, ayant chacune une existence en soi et pour soi. Il y a, cachée dans le *langage,* une mythologie philosophique qui à chaque instant reparaît, quelques précautions qu'on prenne. La croyance au libre arbitre, c'est-à-dire la croyance aux faits *identiques* et aux faits *isolés,* – possède dans le langage un apôtre et un représentant perpétuel.

12

LES ERREURS FONDAMENTALES. – Pour que l'homme ressente un plaisir ou un déplaisir moral quelconque, il faut qu'il soit dominé par l'une de ces deux illusions : *ou bien* il croit à *l'identité* de certains faits, de certains sentiments : alors, par la comparaison d'états actuels avec des états antérieurs et par l'identification ou la différenciation de ces états (telle qu'elle a lieu dans tout

souvenir) il a un plaisir ou un déplaisir moral ; *ou bien* il croit au *libre arbitre*, par exemple quand il pense : « Je n’aurais pas dû faire cela », « cela aurait pu finir autrement », et il y prend également du plaisir ou du déplaisir. Sans les erreurs qui agissent dans tout plaisir ou déplaisir moral, jamais il ne se serait produit une humanité – dont le sentiment fondamental est et restera que l’homme est l’être libre dans le monde de la nécessité, l’éternel *faiseur de miracles*, qu’il fasse le bien ou le mal, l’étonnante exception, le sur-animal, le quasi-Dieu, le sens de la création, l’inéluctable être pensant, le mot de l’énigme cosmique, le grand dominateur et le grand contempteur de la nature, l’être qui nomme *son* histoire l’*histoire universelle ! – Vanitas vanitatum homo.*

13

DIRE DEUX FOIS LES CHOSES. – Il est bon d’exprimer immédiatement une chose doublement et de lui donner un pied droit et un pied gauche. La vérité peut, il est vrai, se tenir sur un pied : mais sur deux elle marchera et fera son chemin.

14

L’HOMME COMÉDIEN DU MONDE. – Il faudrait des êtres plus spirituels que n’est l’homme, rien que pour goûter à fond l’humour qui réside en ce que l’homme se regarde comme la fin de l’univers, et que l’humanité ne se satisfait sérieusement que de la perspective d’une mission universelle. Si un Dieu a créé le monde, il a créé l’homme pour être *le singe de Dieu* comme un perpétuel sujet de gaieté dans ses trop longues éternités. L’harmonie des sphères autour de la terre pourrait alors être les éclats de rire des créatures qui entourent l’homme. La *douleur* sert à cet immortel ennuyé à chatouiller son animal favori, pour prendre son plaisir à ses attitudes fièrement tragiques et aux explications de ses propres souffrances, surtout à l’invention intellectuelle de la plus vaine des créatures – inventeur de cet intenteur. Car celui qui imagina l’homme pour en rire avait plus d’esprit que lui, et aussi plus de plaisir à l’esprit. – Ici même où notre humanité veut enfin s’humilier volontairement, la vanité nous joue encore un tour en nous faisant penser que nous autres hommes serions du moins *dans cette vanité* quelque chose d’incomparable et de miraculeux. Nous, uniques dans le monde ! ah ! c’est chose par trop invraisemblable ! les astronomes, qui voient parfois réellement un horizon éloigné de la terre, donnent à entendre que la goutte de *vie*

dans le monde est sans importance pour le caractère total de l'immense océan du devenir et du périr, que des astres dont on ne sait pas le compte présentent des conditions analogues à celles de la terre pour la production de la vie, qu'ils sont donc très nombreux, – mais à la vérité une poignée à peine en comparaison de ceux en nombre infini qui n'ont jamais eu la première impulsion de la vie ou s'en sont depuis longtemps remis ; que la vie sur chacun de ces astres, rapportée à la durée de son existence, a été un moment, une étincelle, suivie de longs, longs laps de temps, – donc nullement le but et la fin dernière de leur existence. Peut-être la fourmi dans la forêt se figure-t-elle aussi qu'elle est le but et la fin de l'existence de la forêt, comme nous faisons lorsque, dans notre imagination, nous lions presque involontairement à la destruction de l'humanité la destruction de la terre : encore sommes-nous modestes quand nous nous en tenons là et que nous n'arrangeons pas, pour fêter les funérailles du dernier mortel, un crépuscule général du monde et des dieux. L'astronome même le plus affranchi de préjugés ne peut se représenter la terre sans vie autrement que comme la tombe illuminée et flottante de l'humanité.

15

MODESTIE DE L'HOMME. – Que peu de plaisir suffit à la plupart pour trouver la vie bonne, quelle modestie est celle de l'homme !

16

OÙ L'INDIFFÉRENCE EST NÉCESSAIRE. – Rien ne serait plus absurde que de vouloir attendre ce que la science établira définitivement sur les choses premières et dernières, et jusque-là de penser à la manière *traditionnelle* (et surtout de croire ainsi !) – comme on l'a souvent conseillé. La tendance à ne vouloir posséder sur ces matières *que des certitudes* absolues est une *surpousse religieuse,* rien de mieux, – une forme déguisée et sceptique en apparence seulement du « besoin métaphysique » doublée de cette arrière-pensée, que longtemps encore on n'aura pas la vue de ces certitudes dernières et que jusque-là le « croyant » est en droit de ne pas se préoccuper de tout ce domaine. Nous n'avons pas du tout *besoin* de ces certitudes autour de l'extrême horizon pour vivre une vie humaine pleine et solide : tout aussi peu que la fourmi en a besoin pour être une bonne fourmi. Il nous faut bien plutôt tirer au clair d'où provient

réellement l’importance fatale que nous avons si longtemps attribuée à ces choses et pour cela nous avons besoin de l’*histoire* des sentiments moraux et religieux. Car, sous l’influence de ces sentiments, les problèmes culminants de la connaissance sont devenus pour nous si graves et si redoutables : on a introduit en contrebande dans les domaines les plus extérieurs *vers lesquels* l’œil de l’esprit se dirige encore sans pénétrer *en eux*, des concepts comme ceux de faute et de peine (et même de peine éternelle !) : et avec d’autant moins de scrupules que ces domaines étaient plus obscurs pour nous. On a de toute antiquité imaginé témérairement là où l’on ne pouvait rien assurer, et l’on a persuadé sa descendance d’admettre ces imaginations pour chose sérieuse et vérité, usant comme dernier atout de cette proposition exécrable : que croire vaut plus que savoir. Or, ce qui est maintenant nécessaire vis-à-vis de ces choses dernières, ce n’est pas le savoir opposé à la croyance, mais l’*indifférence à l’égard de la croyance et du prétendu savoir* en ces matières ! – Toute autre chose doit nous tenir de plus près que ce qu’on nous a jusqu’ici prêché comme le plus important : je veux dire ces questions : Quelle est la fin de l’homme ? Quelle est sa destinée après la mort ? Comment se réconcilie-t-il avec Dieu ? et toutes les expressions possibles de ces *curiosa*. Aussi peu que ces questions des dogmatistes religieux nous touchent celles des dogmatistes ou réalistes. Tous tant qu’ils sont, ils s’occupent de nous pousser à une décision sur des matières où ni croyance ni savoir ne sont nécessaires ; même pour le plus épris de savoir, il est plus avantageux qu’autour de tout ce qui est objet de recherche et accessible à la raison s’étende une fallacieuse ceinture de marais nébuleux, une zone d’impénétrable, d’éternel flux, et d’indéterminable. C’est précisément par la comparaison avec le règne de l’obscur, aux confins des terres du savoir, que le monde de la science, clair et prochain, tout prochain, *croît* sans cesse en valeur. – Il nous faut de nouveau devenir bon prochain des objets prochains ! et, comme nous avons fait jusqu’ici, ne pas laisser notre regard passer avec mépris au-dessus d’eux pour se porter sur les nues et les esprits de la nuit. Dans les forêts et les cavernes, dans les terres marécageuses, et sous des cieux couverts – c’est là que l’homme a trop longtemps vécu, vécu pauvrement aux divers degrés de civilisation des siècles de siècles. Il y a *appris à mépriser* le présent et le prochain et la vie et lui-même – et nous qui habitons les plaines plus lumineuses de la nature et de l’esprit, nous contractons encore par héritage en notre sang quelque chose de ce poison du mépris envers les choses prochaines.

EXPLICATIONS PROFONDES. – Celui qui a donné d'un passage d'auteur une *explication plus profonde* que n'en était la conception n'a pas expliqué son auteur, il l'a *obscurci.* Telle est la situation de nos métaphysiciens à l'égard du texte de la nature ; elle est même pire encore. Car pour apporter leurs explications profondes, ils commencent souvent par y conformer le texte : c'est dire qu'ils le *corrompent.* Pour donner un exemple curieux de corruption du texte et d'obscurcissement de l'auteur rapportons ici les idées de Schopenhauer[7] sur la grossesse des femmes. « L'indice de la persistance du vouloir-vivre dans le temps, dit-il, est le coït : l'indice de la lueur de connaissance associée à ce vouloir, qui manifeste la possibilité de la délivrance, et cela au plus haut degré de clarté, est l'incarnation nouvelle du vouloir-vivre. Le signe de celle-ci est la grossesse qui s'avance franchement et librement, même fièrement, tandis que le coït se cache comme un criminel. » Il prétend que, si elle était surprise dans l'acte de génération, *toute femme* mourrait de honte, mais qu'« *elle met en vue sa grossesse, sans trace de honte, et même avec une sorte d'orgueil* ». Avant tout, cet état ne se laisse pas si facilement mettre en vue *plutôt* qu'il ne se met en vue lui-même, mais, en ne relevant justement que la préméditation de cette mise en vue, Schopenhauer se prépare son texte pour qu'il s'accorde à l'« explication » déjà préparée. Puis ce qu'il dit de la généralité du phénomène à expliquer n'est pas vrai : il parle de « toute femme » ; mais beaucoup, notamment les jeunes femmes, montrent souvent en cet état une pénible honte, même vis-à-vis de leurs plus proches parents ; et si des femmes d'un âge mûr, et de l'âge le plus mûr, surtout des femmes du bas peuple, trouvent, en effet, comme on le dit, quelque plaisir à cet état, c'est qu'elles donnent à entendre par là qu'elles sont *encore* désirées des hommes. Qu'à leur aspect le voisin et la voisine ou un étranger qui passe dise ou pense : « Est-ce bien possible ? » – Cette aumône est toujours acceptée volontiers par la vanité féminine dans sa bassesse intellectuelle. Au contraire, en conclusion des propositions de Schopenhauer, ce seraient les plus fines et les plus intelligentes des femmes qui se réjouissent le plus publiquement de leur état : c'est qu'elles ont la pleine perspective de mettre au monde un enfant miraculeux par l'intelligence, dans lequel « la volonté » se « nie » une fois de plus pour le bien général ; sottes femmes ! elles auraient au contraire toute raison de cacher leur grossesse avec plus de honte encore que tout ce qu'elles cachent. – On ne peut pas dire que ces choses soient tirées de la réalité. Mais en supposant que Schopenhauer ait eu, d'une façon générale, parfaitement raison de dire que les femmes dans l'état de grossesse montrent plus de contentement d'elles-mêmes qu'elles n'en montrent d'ordinaire : il y aurait à

portée de la main une explication plus proche que la sienne. On pourrait se représenter un gloussement de la poule *avant* la ponte de l'œuf, et ce gloussement voudrait dire : Voyez ! voyez ! je vais pondre un œuf ! je vais pondre un œuf !

18

LE DIOGÈNE MODERNE. – Avant de chercher l'homme il faut avoir trouvé la lanterne. – Sera-ce nécessairement la lanterne du *cynique ?*

19

IMMORALISTES. – Il faut maintenant que les moralistes consentent à se laisser traiter d'immoralistes, parce qu'ils dissèquent la morale. Cependant celui qui veut disséquer doit tuer : mais seulement pour qu'on puisse mieux connaître et juger, et aussi vivre mieux ; non point pour que le monde entier se mette à disséquer. Malheureusement, les hommes s'imaginent encore que, par tous les actes de sa vie, le moraliste doit être un modèle que ses semblables doivent imiter : ils le confondent avec le prédicateur de la morale. Les moralistes d'autrefois ne disséquaient pas assez et prêchaient trop souvent : de là vient cette confusion et cette conséquence désagréable pour les moralistes d'aujourd'hui.

20

NE PAS CONFONDRE. – Les moralistes qui traitent des sentiments grandioses, puissants et désintéressés, par exemple chez les héros de Plutarque[8], ou bien de l'état d'âme pur, illuminé, ardent chez les êtres vraiment bons, comme on traiterait un sévère problème de la connaissance et qui rechercheraient l'origine de ces sentiments et de ces états d'âme en montrant ce qu'il y a de compliqué dans une apparente simplicité, en envisageant l'enchevêtrement des motifs auxquels se mêle le fil ténu des illusions idéales et des sensations individuelles et collectives transmises de loin et lentement renforcées – ces moralistes *diffèrent* le plus de ceux avec qui on les *confond* le plus souvent : les esprits mesquins qui ne croient pas du tout à ces sentiments et à ces états d'âme et qui pensent cacher leur propre misère derrière l'éclat de la grandeur et de la pureté. Les moralistes disent : « il y a là des imposteurs et des duperies » : ils *nient* donc tout

simplement l'existence de ce que les premiers s'appliquent à *expliquer*.

21

L'HOMME, CELUI QUI MESURE. – Peut-être pourrait-on ramener toute l'origine de la moralité à l'énorme agitation intérieure qui saisit l'humanité primitive lorsqu'elle découvrit la mesure et l'évaluation, la balance et la pesée. (On sait que le mot « homme » signifie celui qui mesure, il a voulu se *dénommer* d'après sa plus grande découverte !) – Ces notions l'élevèrent dans des domaines que l'on ne saurait ni mesurer ni peser, qui primitivement ne semblaient pas aussi inaccessibles.

22

PRINCIPE DE L'ÉQUILIBRE. – Le brigand et l'homme puissant qui promet à une communauté qu'il la protégera contre le brigand sont probablement tous deux des êtres semblables, sauf que le second parvient à son avantage d'une autre façon que le premier, c'est-à-dire par des contributions régulières que lui verse la communauté, et non plus par des rançons de guerre. (Le même rapport existe entre le marchand et le pirate qui peuvent être longtemps un seul et même personnage : dès que l'une des fonctions ne leur paraît pas prudente ils exercent l'autre. Au fond, maintenant encore la morale du marchand n'est qu'une morale de pirate, *plus avisée :* il s'agit d'acheter à un prix aussi bas que possible – de ne dépenser au besoin que les *frais* d'entreprises – et de revendre aussi cher que possible[9].) Le point essentiel est que cet homme puissant promet de faire *équilibre* au brigand ; les faibles voient en cela la possibilité de vivre. Car il faut ou bien qu'ils se groupent eux-mêmes en une puissance *équivalente*, ou bien qu'ils se soumettent à un homme qui soit à même de contrebalancer cette puissance (leur soumission consiste à rendre des services). On donne généralement l'avantage à ce procédé, parce qu'il fait en somme échec à *deux* êtres dangereux : le premier par le second et le second par le point de vue du profit ; car le protecteur gagne à bien traiter ceux qui lui sont assujettis, pour qu'ils puissent non seulement se nourrir eux-mêmes, mais encore nourrir leur dominateur. Il se peut d'ailleurs qu'ils soient encore traités assez durement et assez cruellement : mais en comparaison de l'*anéantissement* complet qui jadis était toujours à craindre, les hommes éprouvent un grand soulagement. – La

communauté est, au début, l'organisation des faibles pour *faire* équilibre aux puissances menaçantes. Une organisation en vue de la *supériorité* serait préférable si l'on devenait alors assez fort pour *anéantir* la puissance adverse : et, lorsqu'il s'agit d'un seul destructeur puissant, c'est certainement ce que l'on *tentera.* Mais cet ennemi est peut-être le chef d'une lignée ou bien il possède un grand nombre d'adhérents, alors la destruction rapide et définitive sera peu probable et il faudra s'attendre à de longues *hostilités* qui apporteraient à la communauté l'état le moins désirable, parce que celle-ci perdrait ainsi le temps qui lui est nécessaire pour veiller régulièrement à son entretien et qu'elle verrait sans cesse menacé le produit de son travail. C'est pourquoi la communauté préfère mettre sa puissance de défense et d'attaque exactement à la hauteur où se trouve la puissance du voisin dangereux et lui donner à entendre que, ses armes valant dès lors les siennes, il n'y a pas de raison pour ne pas être bons amis. – L'*équilibre* est donc une notion très importante pour les anciens principes de justice et de morale ; l'équilibre est la base de la *justice.* Si, aux époques barbares, celle-ci dit « œil pour œil, dent pour dent », elle considère l'équilibre comme atteint et veut *conserver* cet équilibre au moyen de cette faculté de rendre la pareille : de telle sorte que, si l'un commet un délit au détriment de l'autre, l'autre ne pourra plus exercer sa vengeance avec une colère aveugle. Grâce à la *loi du talion* l'équilibre[10] entre les puissances, qui avait été détruit, est *rétabli* : car son œil, un bras *de plus,* dans ces conditions primitives, c'est une somme de pouvoir, un poids *de plus.* Au sein de la communauté, où tous se considèrent comme égaux en valeur, il y a pour réprimer les délits, c'est-à-dire contre la rupture du principe de l'équilibre, la *honte* et la *punition* : la honte, un poids institué contre le transgresseur qui s'est procuré des avantages par des empiétements et à qui la honte porte des préjudices qui suppriment et *contrebalancent* les avantages antérieurs. Il en est de même de la punition : celle-ci établit contre la prédominance que s'arroge tout criminel un contrepoids beaucoup plus grand, contre le coup de force la prison, contre le vol la restitution et l'amende. C'est ainsi que l'on fait *souvenir* au malfaiteur que par son acte il s'est exclu de la communauté, renonçant aux avantages moraux de celle-ci : la communauté le traite en inégal, en faible, qui se trouve en dehors d'elle : c'est pourquoi la punition est non seulement une vengeance, c'est quelque chose de *plus,* qui possède la *dureté de l'état primitif,* car c'est cet état qu'elle veut rappeler.

LES PARTISANS DE LA DOCTRINE DU LIBRE ARBITRE ONT-ILS LE DROIT DE PUNIR ? – Les hommes qui, par profession, jugent et punissent, cherchent à fixer dans chaque cas particulier si un criminel est responsable de son acte, s'il *a pu* se servir de sa raison, s'il a agi pour obéir à des *motifs* et non pas inconsciemment ou sous la contrainte. Si on le punit, c'est d'avoir préféré les mauvaises raisons aux bonnes raisons qu'il devait *connaître.* Lorsque cette connaissance fait défaut, conformément aux idées dominantes, l'homme n'est pas libre et pas responsable : à moins que son ignorance, par exemple son *ignorantia legis,* ne soit la suite d'une négligence intentionnelle de sa part ; c'est donc autrefois déjà, lorsqu'il ne voulait pas apprendre ce qu'il devait, qu'il a préféré les mauvaises raisons aux bonnes et c'est maintenant qu'il pâtit des conséquences de son choix. Au contraire, s'il ne s'est pas aperçu des meilleures raisons, par hébétement ou idiotie, on n'a pas l'habitude de le punir. On dit alors qu'il ne possédait pas le discernement nécessaire, qu'il a agi comme une bête. La négation intentionnelle de la meilleure raison est maintenant la condition que l'on exige pour qu'un criminel soit digne d'être puni. Mais comment quelqu'un peut-il être intentionnellement plus déraisonnable qu'il ne doit l'être ? Qu'est-ce qui le décide, lorsque les plateaux de la balance sont chargés de bons et de mauvais motifs ? Ce ne sera ni l'erreur ni l'aveuglement, ni une contrainte intérieure, ni une contrainte extérieure. (Il faut d'ailleurs considérer que ce que l'on appelle « contrainte extérieure » n'est pas autre chose que la contrainte intérieure de la crainte et de la douleur.) Qu'est-ce alors ? serait-on en droit de demander. La *raison* ne doit pas être la cause qui fait agir, parce qu'elle ne saurait décider contre les meilleurs motifs. – Ici, on appelle en aide le « libre arbitre » : c'est le *bon plaisir* qui doit décider et faire venir un moment où nul motif n'agit, où l'action s'accomplit comme un *miracle,* sortant du néant. On punit cette prétendue *discrétion* dans un cas où nul bon plaisir ne devrait régner : la raison qui connaît la loi, l'interdiction et le commandement, n'aurait pas dû laisser ce choix, pense-t-on, et agir comme contrainte et puissance supérieure. Le criminel est donc puni, parce qu'il a agi sans raison, alors qu'il aurait dû agir conformément à des raisons. Mais *pourquoi* s'y est-il pris ainsi ? C'est précisément cela que l'on n'a plus le droit de *demander* : ce fut une action sans « pourquoi ? », sans motif, sans origine, quelque chose qui n'avait ni but ni raison. – Pourtant, conformément aux conditions de pénalité énoncées plus haut, on n'aurait pas non plus *le droit de punir une pareille action !* Aussi ne peut-on pas faire valoir cette sorte de pénalité ; il en est comme si l'on n'avait *pas* fait quelque chose, comme si l'on avait omis de la faire, comme si l'on n'avait *pas*

fait usage de la raison : car, à tous égards, l'omission s'est faite *sans intention !* et seules sont punissables les omissions intentionnelles de ce qui est ordonné. A vrai dire, le criminel a préféré les mauvaises raisons aux bonnes, mais *sans* motif et sans intention : s'il n'a pas fait usage de sa raison, ce n'était pas précisément *pour* ne pas en faire usage. L'hypothèse que l'on fait concernant le criminel qui mérite d'être puni, l'hypothèse que c'est intentionnellement qu'il a renié sa raison, est précisément supprimée si l'on admet le « libre arbitre ». Vous n'avez pas le droit de punir, vous qui êtes partisans de la doctrine du « libre arbitre », vos propres principes vous le défendent ! – Mais ces principes ne sont pas autre chose qu'une très singulière mythologie des idées ; et la poule qui l'a couvée se trouvait loin de la réalité lorsqu'elle couvait ses œufs.

24

POUR JUGER LE CRIMINEL ET SON JUGE. – Contrairement à son juge et à son censeur, le criminel qui connaît tout l'enchaînement des circonstances ne considère pas son acte en dehors de l'ordre et de l'intelligibilité ; sa peine cependant lui est mesurée exactement selon le degré d'*étonnement* qui s'empare de ceux-ci, en voyant cette chose inintelligible pour eux, l'acte du criminel. – Lorsque le défenseur d'un criminel connaît suffisamment le cas et sa genèse, les circonstances atténuantes qu'il présentera, les unes après les autres, finiront nécessairement par effacer toute la faute. Ou, pour l'exprimer plus exactement encore : le défenseur *atténuera* degré par degré cet *étonnement* qui veut condamner et attribuer la peine, il finira même par le supprimer complètement, en forçant tous les auditeurs honnêtes à s'avouer dans leur for intérieur : « Il lui fallut agir de la façon dont il a agi ; en punissant, nous punirions l'éternelle fatalité. » – Mesurer le degré de la peine selon le *degré de la connaissance* que l'on a ou *peut avoir* de l'histoire d'un crime, – n'est-ce pas contraire à toute équité ?

25

L'ÉCHANGE ET L'ÉQUITÉ. – Un échange ne pourrait se faire honnêtement et conformément au droit que si chacune des deux parties ne demandait que ce qui lui semble être la valeur de son objet, en estimant la peine de l'acquérir, la rareté, le temps employé, etc., sans oublier la valeur morale que l'on y attache. Dès

qu’elle fixe le prix *par rapport au besoin de l’autre* cela devient une façon plus subtile de brigandage et d’exaction. – Si l’objet de l’échange est de l’argent, il faut considérer qu’un *thaler* dans la main d’un riche héritier ou d’un manœuvre, d’un négociant ou d’un étudiant, change complètement de valeur : chacun pourra en recevoir plus ou moins, selon qu’il aura fourni un travail plus ou moins grand pour l’acquérir, – c’est ainsi que ce serait équitable : mais, dans la réalité, on ne l’ignore pas, c’est absolument le contraire. Dans le monde de la haute finance, le *thaler* d’un riche paresseux rapporte plus que celui du pauvre et du laborieux.

26

LES CONDITIONS LÉGALES COMME MOYENS. – Le droit, reposant sur des contrats entre égaux, persiste tant que la puissance de ceux qui se sont entendus demeure constante ; la prudence a créé le droit pour mettre fin aux hostilités et aux *inutiles* dissipations entre forces égales. Mais cette raison de convenance cesse tout aussi définitivement quand l’une des deux parties est *devenue* sensiblement *plus faible* que l’autre ; alors la soumission remplace le droit qui *cesse d’exister,* mais le succès est le même que celui que l’on atteignait jusqu’ici par le droit. Car c’est la *raison* de celui qui l’emporte qui conseille de *ménager* la force de l’assujetti et de ne pas la gaspiller inutilement : et souvent la condition de l’assujetti est plus favorable que celle où se trouvait l’égal. – Les conditions légales sont donc des *moyens* provisoires que conseille la prudence, ce ne sont pas des buts.

27

EXPLICATION DE LA JOIE MALIGNE. – La joie maligne que l’on éprouve en face du mal d’autrui provient du fait que chacun se sent mal en point sous bien des rapports, qu’il a aussi ses soucis, ses remords, ses douleurs et qu’il ne les ignore pas : le dommage qui touche l’autre fait de lui son *égal,* il réconcilie sa jalousie. – S’il a des raisons pour être heureux, il n’en accumule pas moins les malheurs du prochain, comme un capital dans sa mémoire, pour le faire valoir dès que sur lui aussi le malheur se met à fondre : c’est là également une façon d’avoir une « joie maligne » (« *Schadenfreude* »). Le sentiment de l’égalité veut donc appliquer sa mesure au domaine du bonheur et du hasard : la joie maligne est l’expression la plus vulgaire par laquelle se manifestent la victoire et le

rétablissement de l’égalité, même dans le domaine du monde supérieur. Ce n’est qu’à partir du moment où l’homme a appris à voir, dans les autres hommes, ses égaux, donc seulement depuis la fondation de la société, qu’existe la joie maligne.

28

CE QU’IL Y A D’ARBITRAIRE DANS L’APPLICATION DES PEINES. – Chez la plupart des criminels, les punitions viennent comme les enfants viennent aux femmes. Ils ont fait dix et cent fois la même chose sans en ressentir de suites fâcheuses ; soudain ils sont découverts et le châtiment suit de près. L’habitude devrait pourtant faire paraître excusable la faute pour laquelle on punit le coupable ; c’est un penchant formé peu à peu et il est difficile de lui résister. Au lieu de cela, lorsqu’on soupçonne le crime par habitude, le malfaiteur est puni plus sévèrement, l’habitude est donnée comme raison pour rejeter toute atténuation. Au contraire : une existence modèle qui fait ressortir le délit avec d’autant plus d’horreur, devrait augmenter le degré de culpabilité ! Mais pas du tout, elle atténue la peine. Ce n’est donc pas au crime que l’on applique les mesures, mais on évalue toujours le dommage causé à la société et le danger couru par celle-ci : l’utilité passée d’un homme lui est comptée parce qu’il ne s’est rendu nuisible qu’une seule fois, mais si l’on découvre dans son passé d’autres actes d’un caractère nuisible, on les additionne à l’acte présent pour infliger une peine d’autant plus grande. Mais si l’on punit, on récompense de la sorte le passé d’un homme (la punition minime n’est dans ce cas qu’une récompense), on devrait retourner encore plus loin en arrière et punir et récompenser ce qui fut la cause d’un pareil passé, je veux dire les parents, les éducateurs, la société elle-même, etc. : on trouvera alors que, dans beaucoup de cas, le *juge* participe, d’une façon ou d’une autre, à la culpabilité. Il est arbitraire de s’arrêter au criminel lorsqu’on punit le passé : on devrait s’en tenir à chaque cas particulier, lorsqu’on ne veut pas admettre que toute faute est absolument excusable, et ne point regarder en arrière : il s’agirait donc d’*isoler* la faute et de ne la rattacher en aucune façon à ce qui l’a précédée, – sinon, ce serait pécher contre la logique. Tirez plutôt, vous qui êtes partisans du libre arbitre, la conclusion qui découle nécessairement de votre doctrine et décrétez bravement : « *nul acte n’a un passé* ».

29

LA JALOUSIE ET SA SŒUR PLUS NOBLE. – Dès que l'égalité est véritablement reconnue et durablement fondée, il naît un penchant qui passe en somme pour immoral et qui, à l'état primitif, serait à peine imaginable : *la jalousie.* L'envieux se rend compte de toute prééminence de son prochain au-dessus de la mesure commune et il veut l'y ramener – ou encore s'élever, lui, jusque-là : d'où il résulte deux façons d'agir différentes, qu'Hésiode[11] a désignées du nom de bonne et de mauvaise Eris. De même, dans l'état d'égalité, naît l'indignation de voir qu'une personne qui se trouve à un niveau d'égalité différent a du malheur *moins* qu'elle n'en mériterait, tandis qu'une autre personne a du bonheur *plus* qu'elle n'est digne d'en avoir : ce sont des émotions particulières aux natures *plus nobles.* Celles-ci cherchent en vain la justice et l'équité dans les choses qui sont indépendantes de la volonté des hommes : elles exigent que cette égalité reconnue par l'homme soit aussi reconnue par la nature et le hasard, elles s'indignent que les égaux n'aient pas le même sort.

30

JALOUSIE DES DIEUX. – La « jalousie des dieux » naît lorsque quelqu'un qui est estimé inférieur se met en parité avec quelqu'un de supérieur (tel Ajax[12]), ou, lorsque par une faveur du destin cette mise en parité se fait d'elle-même (Niobé[13], mère trop heureuse). Dans la hiérarchie *sociale* cette jalousie exige que personne n'ait de mérite *au-dessus* de sa situation, que le bonheur aussi soit conforme à celle-ci, et encore que la conscience de soi ne sorte par des limites tracées par la condition. Le général victorieux subit souvent la « jalousie des dieux ». De même le disciple lorsqu'il a créé une œuvre de maître.

31

LA VANITÉ COMME SURPOUSSE D'UN ÉTAT ANTISOCIAL. – Pour des raisons de sûreté personnelle, les hommes ont décrété qu'ils sont tous égaux en vue de former une communauté, mais cette conception étant en somme contraire à la nature de chacun et apparaissant comme quelque chose de forcé, plus la sécurité générale est garantie, plus de nouvelles pousses du vieil instinct de prépondérance commencent à se montrer : ainsi dans la délimitation des castes, dans les prétentions aux dignités et aux avantages professionnels, et en général dans les affaires de vanité (manières, costume, langage, etc.). Mais, dès que l'on

commence à prévoir quelque danger pour la communauté, le grand nombre qui n'a pas dû faire valoir sa prépondérance dans les périodes de tranquillité publique provoque de nouveau l'état d'égalité : les privilèges et vanités absurdes disparaissent pour quelque temps. Si cependant la communauté sociale s'effondre complètement, si l'anarchie devient universelle, l'état naturel éclatera de nouveau, l'inégalité insouciante et absolue, comme ce fut le cas dans l'île de Corcyre, d'après le rapport de Thucydide. Il n'y a ni droit naturel ni injustice naturelle.

32

L'ÉQUITÉ. – L'équité est un développement de la justice qui naît parmi ceux qui ne pèchent pas contre l'égalité dans la commune : on l'applique à des cas où la loi ne prescrit rien, où intervient le sens subtil de l'équilibre qui prend en considération le passé et l'avenir et qui a pour maxime « ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse ». *Aequum* veut dire précisément : « *conforme à notre égalité ;* celle-ci aplanit nos petites différences pour rétablir l'apparence d'égalité, et veut que nous pardonnions bien des choses que nous ne devrions pas ».

33

ÉLÉMENTS DE LA VENGEANCE. – Le mot « vengeance » (*Rache*) est vite prononcé : il semble presque que qu'il ne puisse contenir plus d'une seule racine d'idée et de sentiment. On s'applique donc toujours à trouver celle-ci, tout comme nos économistes ne se sont pas encore fatigués de flairer dans le mot « valeur » une pareille unité ni de rechercher la racine fondamentale de l'idée de valeur. Comme si tous les mots n'étaient pas des poches où l'on a fourré tantôt ceci, tantôt cela, tantôt plusieurs choses à la fois. La « vengeance » est donc aussi tantôt ceci, tantôt cela, tantôt quelque chose de plus compliqué. Qu'on distingue donc ce recul défensif que l'on effectue presque involontairement, comme si l'on était en face d'une machine en mouvement même contre des objets inanimés qui nous ont blessés : le sens qu'il faut prêter à ce mouvement contraire, c'est de faire cesser le danger en arrêtant la machine. Pour arriver à ce but, il faut parfois que la riposte soit si violente qu'elle détruise la machine ; mais quand celle-ci est trop solide pour être détruite par un individu, celui-ci

emploiera toute la force dont il est capable pour assener un coup vigoureux, – comme si c’était là une tentative suprême. Sous l’empire immédiat du dommage causé, on se comporte de même vis-à-vis des personnes qui vous blessent. Que l’on veuille appeler cela un acte de vengeance, fort bien ; mais il ne faut pas oublier que c’est seulement l’*instinct de conservation* qui a mis en mouvement le rouage de sa raison, et qu’au fond l’on ne songe pas à celui qui cause le dommage, mais seulement à soi-même : nous agissons ainsi, *non pas* pour nuire de notre côté, mais seulement pour nous *en tirer* la vie sauve. – On use *du temps* pour passer, en imagination, de soi-même à son adversaire et pour se demander de quelle façon on pourra le toucher à l’endroit le plus sensible. C’est le cas de la seconde sorte de vengeance : il faut envisager comme condition première la réflexion que l’on fait au sujet de la vulnérabilité et la faculté de souffrance de l’autre ; alors seulement on veut faire mal. Au contraire, celui qui se venge ne songe pas encore à se garantir d’un dommage futur, au point qu’il s’attire presque régulièrement un nouveau dommage, qu’il prévoit d’ailleurs souvent avec beaucoup de sang-froid. Si, à la première espèce de vengeance, c’était la peur du second coup qui rendait la riposte aussi vigoureuse que possible, nous sommes maintenant en face d’une complète indifférence à l’égard de ce que l’adversaire *fera* encore ; la force de la riposte n’est déterminée que par ce que l’adversaire nous a *déjà* fait. Qu’a-t-il donc fait ? Et que nous importe qu’il souffre maintenant après que nous avons souffert par lui ? Il s’agit d’une *réparation :* tandis que l’acte de vengeance de la première espèce ne servait qu’à la *conservation de soi.* Peut-être notre adversaire nous a-t-il fait perdre notre fortune, notre rang, nos amis, nos enfants – la vengeance ne rachète pas ces pertes, la réparation ne se rapporte qu’à une *perte accessoire* qui s’ajoute à toutes les pertes mentionnées. La vengeance de la réparation ne garde pas des dommages futurs, elle ne répare pas le dommage éprouvé, – sauf dans un seul cas. Lorsque notre *honneur* a souffert par les atteintes de l’adversaire, la vengeance est à même de le *rétablir.* Mais ce préjudice lui a été porté de toute façon, lorsqu’on nous a fait du mal intentionnellement : car l’adversaire a prouvé par là qu’il ne nous *craignait* point. Notre vengeance démontre que, nous non plus, nous ne le craignons point : c’est en cela qu’il y a compensation et réparation. (L’intention d’afficher l’absence complète de *crainte* va si loin, chez certaines personnes, que le danger que la vengeance pourrait leur faire courir à elles-mêmes – perte de la santé ou de la vie, ou autres dommages – est considéré par elles comme une condition essentielle de la vengeance. C’est pourquoi elles suivent le chemin du duel, bien que les tribunaux leur prêtent leur concours pour

obtenir satisfaction de l’offense : cependant, elles ne considèrent pas comme suffisante une réparation de leur honneur où il n’y aurait pas un danger, parce qu’une réparation sans danger ne saurait prouver qu’elles soient dépourvues de crainte.) – Dans la première sorte de vengeance c’est précisément la crainte qui effectue la riposte : ici, c’est l’absence de crainte qui veut *s’affirmer* par la riposte. – Rien ne semble donc plus différent que la motivation intime des deux façons d’agir désignées par le même terme de « vengeance » : et, malgré tout, il arrive très souvent que celui qui exerce la vengeance ne se rende pas un compte exact de ce qui l’a, en somme, poussé à l’action ; peut-être est-ce par crainte et par l’instinct de conservation qu’il a riposté, mais après coup, ayant le temps de réfléchir au point de vue de l’honneur blessé, il s’est persuadé à lui-même que c’est à cause de son honneur qu’il s’est vengé. – Ce motif est en tout cas plus noble que le premier. Il y a encore un autre point de vue qui est important, celui de savoir s’il considère son honneur comme endommagé aux yeux des autres (du monde) ou seulement aux yeux de l’offenseur : dans ce dernier cas, il préférera la vengeance secrète, dans le premier la vengeance publique. Selon qu’en imagination il se verra fort ou faible, dans l’âme du délinquant et des spectateurs, sa vengeance sera plus exaspérée ou plus douce ; si ce genre d’imagination lui manque complètement il ne songera pas du tout à la vengeance, car alors il ne possédera pas le sentiment de l’honneur, et on ne saurait, par conséquent, offenser chez lui le sentiment. De même il ne songera pas à la vengeance lorsqu’il *méprise* l’offenseur et le spectateur de l’offense : attendu qu’il les méprise, ceux-ci ne sauraient lui donner de l’honneur et, par conséquent, ne sauraient lui en prendre. Enfin, il renoncera encore à la vengeance, dans le cas nullement exceptionnel où il aimerait celui qui l’offense : peut-être aux yeux de celui-ci cette renonciation porte-t-elle préjudice à son honneur et il se rendra ainsi moins digne de l’affection en retour. Mais, renoncer à l’amour en retour, c’est là aussi un sacrifice que l’amour est prêt à porter, à condition qu’il ne soit pas contraint *de faire mal* à l’objet de son affection : ce serait là se faire mal à soi-même plus encore que ne lui fait mal ce sacrifice. Donc chacun se vengera, à moins qu’il ne soit dépourvu d’honneur, ou plein de mépris ou d’amour pour l’offenseur qui lui cause le dommage. Lorsqu’il s’adresse aux tribunaux, il veut aussi la vengeance en tant que particulier : mais, *de plus,* en tant que membre de la société qui raisonne et qui prévoit, il voudra la vengeance de la société sur quelqu’un qui ne la vénère pas. Ainsi, avec la peine juridique, tant la doctrine privée que la doctrine sociale sont *rétablies :* c’est dire que la peine est une vengeance. – Il y a certainement aussi dans la punition cet

autre élément de la vengeance décrit plus haut, en ce sens que, par la punition, la société sert à la *conservation de soi* et effectue la riposte pour sa légitime défense. La peine veut préserver d'un dommage *futur,* elle veut intimider. Donc, les deux éléments si différents de la vengeance sont *associés* dans la punition et c'est peut-être ce qui contribue le plus à entretenir cette confusion d'idées qui fait que l'individu qui se venge ne *sait* généralement pas ce qu'il *veut.*

34

LES VERTUS DU PRÉJUDICE. – En tant que membres de certains groupements sociaux, nous croyons ne pas avoir le droit d'exercer certaines vertus qui, en tant que particuliers, nous font le plus grand honneur et un plaisir sensible, par exemple la grâce et l'indulgence contre les égarés de toute espèce. – En général, toute façon d'agir où l'avantage de la société souffrirait par notre vertu. Aucun collège de juges n'a le droit de faire grâce devant sa conscience : c'est au souverain seul, *en tant qu'individu,* que l'on a réservé cette prérogative. On se réjouit lorsqu'il en fait usage, pour bien prouver qu'on aimerait bien faire grâce, mais non point en tant que société. La société ne reconnaît donc que les vertus qui lui sont avantageuses ou qui du moins ne lui portent pas préjudice (celles qui peuvent être exercées sans dommage ou même avec usure, par exemple la justice). Ces vertus du préjudice ne peuvent donc pas être nées dans la *société,* puisque maintenant encore, dans le sein de la moindre agglomération sociale qui se constitue, l'opposition s'élève contre elle. Ce sont donc des vertus qui ont cours parmi les hommes qui ne sont pas égaux, des vertus inventées par l'individu supérieur, des vertus propres au *dominateur* avec cette arrière-pensée : « Je suis assez puissant pour accepter un préjudice visible, c'est une preuve de ma puissance. » – Par conséquent, des vertus parentes de l'orgueil.

35

CASUISTIQUE DE L'AVANTAGE. – Il n'y aurait pas de casuistique de la morale s'il n'y avait pas de casuistique de l'avantage. L'entendement le plus indépendant et le plus sagace ne suffit souvent pas pour choisir entre deux choses de façon que le plus grand avantage ressorte du choix. Dans pareils cas on choisit parce qu'il faut choisir, et l'on est pris après coup d'une espèce de nausée du sentiment.

36

DEVENIR HYPOCRITE. – Tous les mendiants deviennent des hypocrites comme tous ceux qui font leur profession d'une pénurie ou d'une détresse (que ce soit une détresse personnelle ou une détresse publique). – Le mendiant est loin d'éprouver sa détresse avec autant d'intensité qu'il est obligé de la *faire* éprouver s'il veut vivre de mendicité.

37

UNE ESPÈCE DE CULTE DES PASSIONS. – Vous autres obscurantistes et philosophes sournois, pour accuser le caractère de tout l'édifice du monde, vous parlez du *caractère redoutable* des passions humaines. Comme si partout où a existé la passion il y eut aussi la terreur ! Comme si toujours en ce bas monde devait exister cette terreur ! – Par négligence des petites choses, par défaut d'observation de soi et de ceux qui doivent être éduqués, vous avez vous-même laissé grandir la passion jusqu'à ce qu'elle devienne un monstre tel que vous soyez pris de crainte au seul nom de « passion ». Cela dépend de nous d'*enlever* aux passions leur caractère redoutable et de faire en sorte qu'on les empêche de devenir des torrents dévastateurs. – Il ne faut pas enfler sa méprise jusqu'à en faire la fatalité éternelle ; nous voulons, au contraire, travailler loyalement à la tâche de transformer en joies toutes les passions de l'humanité.

38

LE REMORDS. – Le remords est, comme la morsure d'un chien sur une pierre, une bêtise.

39

ORIGINE DES PRIVILÈGES. – Les privilèges remontent généralement à un *usage,* l'usage à une *convention* momentanément établie. Il vous arrive une fois ou l'autre d'être satisfait, des deux parts, des conséquences qui résultent d'une convention intervenue, et d'être aussi trop paresseux pour renouveler formellement cette convention ; on continue ainsi à vivre comme si celle-ci avait toujours été renouvelée, et peu à peu, lorsque l'oubli a jeté son voile sur

l'origine, on croit posséder un édifice sacré et inébranlable, sur lequel chaque génération doit continuer à bâtir. L'usage est alors devenu une *contrainte,* lors même qu'il n'aurait plus l'utilité qu'on envisageait primitivement au moment où fut établie la convention. – Les *faibles* ont trouvé là de tous les temps leur solide rempart : ils penchent à *éterniser* la convention acceptée une fois, la grâce qu'on leur a faite.

40

LA SIGNIFICATION DE L'OUBLI DANS LE SENTIMENT MORAL. – Les mêmes actions d'abord inspirées dans la société primitive par l'*utilité* générale ont été accomplies plus tard par d'autres générations pour d'autres motifs ; parce que l'on craignait et vénérait ceux qui exigeaient et recommandaient ces actes, ou par habitude parce que, dès son enfance, on les avait vu faire autour de soi, ou encore par bienveillance, parce que leur exercice amenait partout la joie et des visages approbateurs, ou enfin par vanité parce qu'on les louait. De telles actions dont on a *oublié* le motif fondamental, celui de l'utilité, sont alors appelées morales : non peut-être parce qu'elles ont été accomplies pour ces motifs *différents,* mais parce qu'elles ne l'ont *pas été* pour raison d'utilité consciente. – D'où vient cette *haine* de l'utilité qui devient visible, alors que toute action louable s'exclut littéralement de toute action motivée par l'utilité ? – Il est évident que la société, le foyer de toute morale et de toutes louanges en faveur des actes moraux, a eu à lutter trop longtemps et trop durement avec l'intérêt particulier et l'entêtement de l'individu pour ne pas finir par considérer comme supérieur au point de vue moral, tout autre motif que l'utilité. C'est ainsi que naît l'apparence qui fait croire que la morale n'est pas sortie de l'utilité : alors qu'en réalité elle n'est pas autre chose, au début, que l'utilité publique qui a eu grand-peine à se faire valoir et à se faire prendre en considération contre toutes les utilités privées.

41

LA RICHESSE MORALE PAR SUCCESSION. – Il y a aussi une richesse héréditaire dans le domaine moral : elle est possédée par les gens doux, charitables, bienveillants, compatissants qui ont hérité de leurs ancêtres tous les bons *procédés,* mais non point la raison (qui en est la source). L'agrément de cette

richesse, c'est qu'il faut la prodiguer sans cesse pour en faire éprouver les bienfaits, et qu'elle travaille ainsi involontairement à réduire les distances entre la richesse et la pauvreté morales : le plus singulier et le plus excellent, est bien que ce rapprochement ne se fasse point en faveur d'une moyenne future entre pauvre et riche, mais en faveur d'une richesse et d'une abondance *universelles.* – On peut résumer à peu près de cette façon l'opinion courante sur la richesse morale héréditaire. Mais il me semble que cette opinion est maintenue plutôt *in majorem gloriam* de la moralité qu'à l'honneur de la vérité. L'expérience du moins établit un axiome qui, s'il n'est pas une réfutation de cette généralité, peut du moins être considéré comme une restriction significative. Selon l'expérience, sans une raison choisie, sans la faculté du choix le plus subtil et une *forte disposition à la mesure,* ceux qui possèdent une richesse morale par succession deviennent les gaspilleurs de la moralité : en s'abandonnant sans retenue à leurs instincts de pitié, de charité, de bienveillance et de conciliation ils rendent tout le monde autour d'eux plus négligent, plus exigeant et plus sentimental. C'est pourquoi les enfants de pareils gaspilleurs très moraux sont facilement – et malheureusement au meilleur cas – de faibles et agréables propres à rien.

42

LE JUGE ET LES CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES. – « Il faut aussi être honnête envers le diable et payer ses dettes », se prit à dire un vieux soldat lorsqu'on lui eut raconté un peu en détail l'histoire de Faust. « Faust doit aller en enfer ! » – « Vous êtes terribles, vous autres hommes ! s'écria sa femme. Comment est-ce possible ? Il n'a rien fait sinon de manquer d'encre dans son encrier ! Certainement c'est un péché que d'écrire avec son sang, mais ce n'est pas assez pour condamner un aussi bel homme à subir les tortures de l'enfer ! »

43

PROBLÈME DU DEVOIR ET DE LA VÉRITÉ. – Le devoir est un sentiment impérieux qui pousse à l'action, un sentiment que nous appelons bon et que nous considérons comme indiscutable (nous ne parlons pas et il ne nous plaît pas qu'on parle de ses origines, de ses limites et de sa justification). Mais le penseur considère toute chose comme le résultat d'une évolution et tout ce qui est « devenu » comme discutable ; il est, par conséquent, l'homme sans devoir – tant

qu'il n'est que penseur. Comme tel, il n'accepterait donc pas non plus le devoir de considérer et de dire la vérité et il n'éprouverait pas ce sentiment ; il se demanderait : d'où vient-elle ? où vat-elle ? – mais ces questions mêmes sont considérées par lui comme problématiques. Or n'en résulterait-il pas que la machine du penseur ne fonctionnerait plus bien, s'il pouvait vraiment se considérer comme *irresponsable* dans la recherche de la connaissance ? En ce sens, on pourrait dire que, pour *alimenter* la machine, il est besoin du même élément qui doit être examiné au moyen de celle-ci. – La formule pourrait peut-être se résumer en admettant qu'il existe un devoir de reconnaître la vérité, quelle est alors la vérité par rapport à toute autre espèce de devoir ? – Mais un sentiment hypothétique du devoir n'est-il pas un non-sens ?

44

DEGRÉS DE LA MORALE. – La morale est d'abord un moyen pour conserver la communauté et pour la préserver de sa perte ; en second lieu, elle est un moyen pour conserver la communauté à un certain, niveau et pour lui garder une certaine valeur. Les motifs de conservation sont la *crainte* et l'*espoir,* des motifs d'autant plus puissants et d'autant plus grossiers que le penchant vers les choses fausses, exclusives et personnelles est encore très vif. Il faut se servir ici des moyens d'intimidation les plus épouvantables, tant que les moyens plus bénins ne font aucun effet et que cette double manière de conservation ne se laisse pas atteindre autrement (un de ces moyens les plus violents c'est l'invention d'un au-delà avec un enfer éternel). On a besoin des tortures de l'âme et de bourreaux pour exécuter ces tortures. D'autres degrés de la morale, d'autres moyens pour arriver au but indiqué, sont représentés par les commandements d'un dieu (telle la loi mosaïque) ; d'autres encore, des degrés supérieurs, par les commandements d'une idée du devoir absolu avec le fameux « tu dois ». – Ce sont là des degrés assez grossièrement taillés, mais des degrés *larges,* puisque les hommes ne s'entendent pas encore à poser leur pied sur des degrés plus étroits et plus délicats. Vient ensuite une morale du *penchant,* du *goût,* et enfin celle de l'*intelligence* – qui est au-dessus de tous les motifs illusoires de la morale, mais qui s'est rendu compte que longtemps il n'a pas été possible à l'humanité d'en avoir d'autres.

45

LA MORALE DE LA PITIÉ DANS LA BOUCHE DES IMMODÉRÉS. – Tous ceux qui ne se possèdent pas assez eux-mêmes et qui ne voient pas dans la moralité une constante domination de soi exercée sans cesse, en grand et en petit, deviennent involontairement les glorificateurs des impulsions de bonté, de pitié et de bienveillance, particulières à cette moralité instinctive qui ne possède point de tête, mais qui semble composée seulement d'un cœur et de mains secourables. C'est même dans leur intérêt de mettre en suspicion une moralité de la raison et de vouloir donner une valeur universelle à cette autre moralité.

46

CLOAQUES DE L'ÂME. – L'âme aussi doit avoir ses cloaques particuliers où elle écoule ses immondices. Bien des choses peuvent servir à cela : des personnes, des relations, des classes sociales, peut-être la patrie, ou encore le monde, ou enfin pour les plus orgueilleux (je veux dire nos bons « pessimistes » modernes) – le bon Dieu.

47

UNE FAÇON DE REPOS ET DE CONTEMPLATION. – Prends garde à ne pas faire ressembler ton repos et ta contemplation à ceux du chien devant l'étalage d'un boucher. La peur ne lui permet pas d'avancer, le désir l'empêche de reculer, et il ouvre de grands yeux qui ressemblent à une gueule béante.

48

UNE DÉFENSE SANS RAISON. – Une défense dont nous ne comprenons ou n'admettons pas les raisons est presque un ordre, non seulement pour l'obstiné, mais encore pour l'assoiffé de la connaissance : on tente l'expérience d'apprendre *pourquoi* l'interdiction a été faite. Les défenses morales comme celles du Décalogue ne conviennent que durant les époques où la raison est assujettie. Maintenant une défense telle que « tu ne tueras point », « tu ne commettras point d'adultère », présentée sans motifs aurait plutôt un effet nuisible qu'un effet utile.

49

CARACTÉRISTIQUES. – Quel homme peut dire de lui-même : « Il m'arrive très souvent de mépriser, mais je ne hais jamais. Chez chaque homme je trouve toujours quelque chose d'honorable, et à cause de quoi je l'honore : ce qu'on appelle les qualités aimables m'attire peu. »

50

COMPASSION ET MÉPRIS. – Manifester de la compassion est regardé comme un signe de mépris, car on a visiblement cessé d'être un objet de *crainte* dès que l'on vous témoigne de la compassion. On est alors tombé au-dessous du niveau de l'équilibre, tandis qu'en réalité ce niveau ne suffit point à la vanité humaine et que seule la prépondérance et la crainte qu'on inspire procurent à l'âme le sentiment le plus désiré. Il faut donc se poser le problème de savoir comment est née l'évaluation de la pitié et comment il faut expliquer les *louanges* qu'on prodigue maintenant au désintéressement : dans l'état primitif on méprise le désintéressement ou l'on en craint les embûches.

51

SAVOIR ÊTRE PETIT. – Près des fleurs, des herbes et des papillons, il faut savoir s'abaisser à la hauteur d'un enfant qui les dépasse à peine. Mais nous autres gens âgés, nous avons grandi au-dessus de ces choses et nous devons nous courber jusqu'à elles ; je crois que les herbes nous haïssent lorsque nous avouons l'amour que nous avons pour elles. – Celui qui veut prendre part à toutes les bonnes choses doit aussi s'entendre à avoir des heures où il est petit.

52

L'IMAGE DE LA CONSCIENCE. – Le contenu de notre conscience est la seule chose qui, pendant les années de notre jeunesse, nous a été *demandée* régulièrement et sans raison par des personnes que nous vénérions et craignions. C'est donc de la conscience que vient ce sentiment d'obligation (« il faut que je fasse telle chose, que je ne fasse pas telle autre ») qui ne demande pas *pourquoi* il faut qu'il en soit ainsi. – Dans tous les cas où une chose est faite avec « pourquoi » et « parce que », l'homme agit *sans* conscience ; mais ce n'est pas encore une raison pour qu'il agisse contre sa conscience. – La foi en l'autorité est la source de la

conscience : celle-ci n'est donc pas la voix de Dieu dans la poitrine de l'homme, mais la voix de quelques hommes dans l'homme.

53

LES PASSIONS SURMONTÉES. – L'homme qui a surmonté ses passions est entré en possession du sol le plus fécond : de même que le colon qui s'est rendu maître des forêts et des marécages. *Semer* sur le terrain des passions vaincues la semence des bonnes œuvres spirituelles est alors la tâche la plus urgente et la plus prochaine. Surmonter n'est là qu'un *moyen*, non un but ; sinon, toutes sortes de mauvaises herbes et de diableries se mettent à foisonner sur le sol fécond mis ainsi en friche, et bientôt tout cela se met à pulluler avec plus de folie qu'auparavant.

54

L'HABILETÉ À SERVIR. – Tous les gens que l'on appelle pratiques ont une habileté particulière à servir : c'est cela précisément qui les rend pratiques, soit pour les autres, soit pour eux-mêmes. Robinson possédait un serviteur meilleur encore que Vendredi : c'était Crusoé[14].

55

DANGER DU LANGAGE POUR LA LIBERTÉ INTELLECTUELLE. – Toute parole est un préjugé.

56

ESPRIT ET ENNUI. – Ce proverbe donne à réfléchir : « Le Magyar est bien trop paresseux pour s'ennuyer. » Seuls les animaux les mieux organisés et les plus actifs commencent à être capables d'ennui. – Quel beau sujet pour un grand poète que l'*ennui de Dieu* au septième jour de la Création.

57

LES RAPPORTS AVEC LES ANIMAUX. – On peut observer la formation de la morale dans la façon dont nous nous comportons avec les animaux. Lorsque l'utilité et le dommage n'entrent *pas* en jeu nous éprouvons un sentiment de complète irresponsabilité ; nous tuons et nous blessons par exemple des insectes, ou bien nous les laissons vivre sans généralement y songer le moins du monde. Nous sommes si maladroits que nos gentillesses à l'égard des fleurs et des petits animaux sont presque toujours meurtrières : ce qui ne gêne nullement le plaisir que nous y prenons. – C'est aujourd'hui la fête des petits animaux, le jour le plus accablant de l'année : voyez comme tout cela grouille et rampe autour de nous, et, sans le faire exprès, mais aussi sans y prendre garde, nous écrasons, tantôt par-ci, tantôt par-là, un petit ver ou un petit insecte empenné. – Quand les animaux nous portent préjudice nous aspirons par tous les moyens à leur *destruction.* Et ces moyens sont souvent bien cruels, sans que ce soit là notre intention : c'est la cruauté de l'irréflexion. S'ils sont utiles, nous les *exploitons :* jusqu'à ce qu'une raison plus subtile nous enseigne que, chez certains animaux, nous pouvons tirer bénéfice d'un autre traitement, c'est-à-dire des soins et de l'élevage. Alors seulement naît la responsabilité. A l'égard des animaux, on évite les traitements barbares ; un homme se révolte lorsqu'il voit quelqu'un se montrer impitoyable envers sa vache, en conformité absolue avec la morale de la communauté primitive qui voit l'utilité *générale* en danger dès qu'un individu commet une faute. Dans la communauté, celui qui s'aperçoit d'un délit craint pour lui le dommage indirect : nous craignons pour la qualité de la viande, la culture de la terre, les moyens de communication lorsque nous voyons maltraiter les animaux. De plus, qui est brutal envers les animaux éveille le soupçon qu'il est également brutal vis-à-vis des faibles, des hommes inférieurs et incapables de vengeance ; il passe pour manquer de noblesse et de fierté délicate. Ainsi se forme un commencement de jugement et de sens moral : la superstition y ajoute la meilleure part. Certains animaux incitent l'homme par des regards, des voix et des attitudes à se voir transporté en imagination dans le corps de ceux-ci, et certaines religions enseignent à voir parfois dans l'animal le séjour des âmes des hommes et des dieux : c'est pourquoi elles recommandent de nobles précautions et même une crainte respectueuse dans les rapports avec les animaux. Même si cette superstition disparaît, les sentiments éveillés par elle continuent leurs effets, mûrissent et portent leurs fruits. On sait qu'à ce point de vue le christianisme a montré qu'il était une religion pauvre et rétrograde.

NOUVEAUX ACTEURS. – Il n’y a pas de plus grande banalité parmi les hommes que la mort ; au second rang, arrive la naissance, parce que, sans naître, on peut pourtant mourir ; ensuite, le mariage. Mais toutes ces petites tragi-comédies qui se jouent, à chacune de leurs représentations infiniment nombreuses, sont toujours interprétées par de nouveaux acteurs et ne cessent par conséquent d’avoir des spectateurs intéressés : alors qu’il faudrait plutôt croire que tous les spectateurs de cette vallée terrestre en auraient déjà conçu un tel ennui qu’ils se seraient pendus à tous les arbres. Les nouveaux acteurs importent, et si peu la pièce !

59

QU’EST-CE QU’« ÊTRE OBSTINÉ » ? – Le chemin le plus court n’est pas le plus droit, mais celui sur lequel le vent le plus favorable gonfle notre voile : c’est ce qu’enseignent les règles de la navigation. Ne pas leur obéir, c’est être obstiné : la fermeté de caractère est troublée par la bêtise.

60

LE MOT « VANITÉ ». – Il est fâcheux que certains mots, dont nous autres moralistes ne pouvons absolument pas nous passer, portent déjà en eux une sorte de censure des mœurs, datant de l’époque où les impulsions les plus simples et les plus naturelles de l’homme ont été dénaturées. Ainsi, la conviction fondamentale que nous naviguons ou faisons naufrage sur les vagues de la société bien plus par ce que nous paraissons que par ce que nous sommes (conviction qui doit nous servir de gouvernail pour tout ce que nous entreprenons dans la société) est désignée et stigmatisée par le mot de « vanité » ; *vanitas* concerne une des choses les plus lourdes et les plus conséquentes, désignée par une expression qui la fait apparaître comme ce qu’il y a de plus vide et de plus futile, une grande chose à laquelle on prête les traits d’une caricature. Mais cela ne sert à rien, nous devons employer de pareils termes en fermant nos oreilles aux insinuations des anciennes habitudes.

61

FATALISME TURC. – Le fatalisme turc a ce défaut fondamental qu’il place l’un

en face de l'autre l'homme et la fatalité, comme deux choses absolument distinctes : l'homme, disentils, peut résister à la fatalité et chercher à la réduire à néant, mais elle finit toujours par remporter la victoire ; le plus raisonnable est de se résigner ou de vivre à sa guise. En réalité, chaque homme est lui-même une parcelle de la fatalité ; s'il croit s'opposer à la fatalité de cette manière, c'est que, là aussi, la fatalité s'accomplit : la lutte n'est qu'imaginaire, mais imaginaire aussi cette résignation au destin, de sorte que toutes ces chimères sont encloses dans la fatalité. – La crainte qui prend la plupart des gens devant la doctrine de la volonté non affranchie est en somme la crainte du fatalisme turc ; ils pensent que l'homme deviendra faible et résigné, qu'il joindra les mains devant l'avenir, parce qu'il ne peut y changer grand-chose : ou bien encore, il lâchera les guides à son humeur capricieuse, parce qu'elle ne pourra rien aggraver à ce qui est déterminé d'avance. Les folies de l'homme font partie de la fatalité tout aussi bien que ses actes de haute sagesse : cette peur de la croyance en la fatalité est aussi de la fatalité. Toi-même, pauvre être craintif, tu es l'invincible Moire qui trône au-dessus de tous les dieux ; pour tout ce qui est de l'avenir, tu es la bénédiction ou la malédiction et en tous, l'entrave qui maintient l'homme le plus fort ; en toi tout l'avenir du monde humain est prédéterminé, cela ne sert à rien d'être pris de terreur devant toi-même.

62

AVOCAT DU DIABLE. – « On ne devient *sage* que par son propre malheur, on ne devient *bon* que par le malheur des autres » – c'est ainsi que parle cette philosophie singulière qui fait découler toute moralité de la compassion et toute intellectualité de l'isolement des hommes : elle intercède inconsciemment pour toutes les dégradations terrestres. Car la pitié a besoin de la souffrance, et l'isolement du mépris des autres.

63

LES MASQUES DE CARACTÈRES MORAUX. – Aux. époques où les masques de caractères, particuliers aux différentes classes, passent pour définitivement fixés, de même que les classes elles-mêmes, les moralistes seront induits à considérer aussi comme absolus les masques de caractères *moraux* et à les dessiner en conséquence. C'est ainsi que Molière[15] est intelligible comme contemporain de

la société de Louis XIV ; dans notre époque de transitions et d'états intermédiaires il apparaîtrait comme un pédant génial.

64

LA VERTU LA PLUS NOBLE. – Dans la première phase de l'humanité supérieure, la bravoure est considérée comme la vertu la plus noble ; dans la seconde, la justice ; dans la troisième, la modération ; dans la quatrième, la sagesse. Dans quelle phase vivons-nous ? Dans laquelle vis-tu ?

65

CE QUI EST D'ABORD NÉCESSAIRE. – Un homme qui ne veut pas se rendre maître de sa colère, de ses accès de haine et de vengeance, ni de sa luxure, et qui malgré cela aspire à devenir maître en quoi que ce soit est aussi bête que l'agriculteur qui place son champ sur les bords d'un torrent sans se garantir contre celui-ci.

66

QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ? – Schwarzert[16] (Melanchton) : On proclame souvent sa foi lorsque l'on vient précisément de la perdre et qu'on la cherche dans toutes les rues, – et ce n'est pas alors qu'on la proclame le moins bien ! – Luther : Tu dis vrai aujourd'hui, mon frère, et tu parles comme si tu étais un ange ! – Schwarzert : Mais c'est bien là l'idée de tes ennemis, et ils en font l'application sur toi. – Luther : C'est donc un mensonge engendré par le diable !

67

HABITUDE DES CONTRASTES[17]. – L'observation superficielle et inexacte voit des contraires dans la nature (par exemple l'opposition entre « chaud » et « froid »), partout où il n'y a pas de contraires, mais seulement des différences de degrés. Cette mauvaise habitude nous a poussés à vouloir aussi comprendre et séparer d'après ces contraires, la nature intérieure, le monde moral et intellectuel. Le sentiment humain s'est chargé d'infiniment de douleurs, d'empiétements, de duretés, d'aliénations, de refroidissements par le fait que l'on croyait voir des

contraires là où il n'y a que des transitions.

68

SI L'ON PEUT PARDONNER. – Comment peut-on leur pardonner s'ils ne savent pas ce qu'ils font ! Il n'y a alors rien du tout à pardonner. – Mais un homme sait-il jamais *complètement* ce qu'il fait ? Et si son action reste au moins toujours *problématique*, les hommes n'ont jamais rien à se pardonner, et faire grâce est pour l'homme la plus raisonnable chose impossible. En fin de compte, si les criminels avaient vraiment su ce qu'ils faisaient, nous n'aurions encore le droit de *pardonner* que si nous avions un droit d'accuser et de punir. Mais nous ne l'avons pas.

69

HONTE HABITUELLE. – Pourquoi éprouvons-nous de la honte lorsqu'on nous attribue une faveur et une distinction que, selon l'expression courante, « nous n'avons pas méritées » ? Il nous semble alors que l'on nous pousse dans un domaine où nous ne sommes pas à notre place, d'où nous devrions être exclus, en quelque sorte dans un lieu saint ou très saint que notre pas ne devrait pas franchir. Par une erreur des autres, nous y avons pénétré quand même : et maintenant nous sommes subjugués, soit par la crainte, soit par la vénération, et nous ne savons pas si nous devons fuir ou jouir de cet instant béni et de l'avantage qui nous est donné en grâce. Dans toute honte il y a un mystère qui est profané par nous ou qui semble être en danger d'être profané ; toute *grâce* engendre la honte. – Mais si l'on considère que, d'une façon générale, nous n'avons jamais rien « mérité », pour le cas où l'on s'abandonnerait à cette idée dans le cercle des conceptions *chrétiennes*, le sentiment de *honte* deviendrait *habituel* : parce que alors Dieu semblerait bénir *sans cesse* et exercer sa grâce. Mais, abstraction faite de cette interprétation chrétienne, cet état de *honte habituelle* serait encore possible pour le sage totalement impie, qui soutient la foncière irresponsabilité et l'absence de mérite dans toute action et dans toute organisation : si on le traite comme s'il avait mérité telle ou telle chose, il semble être introduit dans un ordre supérieur d'êtres qui d'une façon générale *méritent* quelque chose, qui sont libres et vraiment capables de porter la responsabilité de leur vouloir et de leur pouvoir. Celui qui dit à ce sage : « tu l'as mérité » semble

l'apostropher ainsi : « tu n'es pas un homme, mais un dieu ».

70

L'ÉDUCATEUR LE PLUS MALADROIT. – Chez celui-ci toutes les vertus véritables sont plantées sur le terrain de son esprit de contradiction ; chez celui-là sur son incapacité de dire non, donc sur son esprit d'approbation ; un troisième a fait grandir toute sa moralité sur sa fierté solitaire, un quatrième, la sienne sur son instinct violent de sociabilité. En admettant dès lors que, par des éducateurs maladroits et par des hasards néfastes, les graines de la vertu n'aient pas été semées, chez tous les quatre, sur le sol de leur nature, ce sol, chez eux le plus riche et le plus fécond, ils seraient devenus des hommes sans moralité, faibles et désagréables. Et quels auraient précisément été le plus maladroit de tous les éducateurs et le mauvais destin de ces quatre hommes ? Le fanatique moral qui croit que le bien ne peut sortir que du bien, ne peut croître que sur le bien.

71

L'ÉCRITURE DE LA PRUDENCE. – A : Mais si *tous* savaient cela, ce serait nuisible pour *la plupart* d'entre eux. Toi-même, tu appelles ces opinions dangereuses pour celui qui est en danger et cependant tu en fais part publiquement ? – B : J'écris de façon que ni la populace, ni les *populi,* ni les partis de tous genres n'aient envie de me lire. Par conséquent ces opinions ne seront jamais publiques. – A : Mais comment écris-tu donc ? – B : Ni d'une façon utile, ni d'une façon agréable, pour les trois dénommés plus haut.

72

MISSIONNAIRES DIVINS. – Socrate aussi se sentait investi d'une mission divine : mais je ne sais trop quelle velléité d'ironie attique et de plaisir à la plaisanterie se fait encore sentir chez lui, velléité par quoi s'atténue ce concept fatal et prétentieux. Il en parle sans onction : ses images[18] du frein et du cheval sont simples et n'ont rien de sacerdotal, et la véritable mission religieuse qu'il s'est imposée – mettre le dieu *à l'épreuve* de cent façons pour savoir s'il a dit la vérité – permet de conclure à une attitude débonnaire et libre que prend le missionnaire pour se placer aux côtés de son dieu. Cette façon de mettre le dieu à l'épreuve

est un des plus subtils compromis que l'on puisse imaginer entre la piété et la liberté d'esprit. – Maintenant nous n'avons plus besoin de ce compromis.

73

LOYAUTÉ DANS LA PEINTURE. – Raphaël, qui tenait beaucoup à l'Eglise (pour peu qu'elle pût payer) et fort peu, mais tels les meilleurs de son temps, aux objets de la foi chrétienne, n'a pas fait un seul faux pas pour suivre la piété exigeante et extatique de certains de ses clients : il a gardé sa loyauté, même dans ce tableau exceptionnel qui fut primitivement destiné à une bannière de procession, la Madone de la chapelle Sixtine. Là, il lui vint à l'idée de peindre une vision : mais une vision, telle que de nobles jeunes hommes sans « foi » peuvent en avoir *aussi* et en auront certainement, la vision de l'épouse de l'avenir, d'une femme intelligente, l'âme noble, silencieuse et très belle, portant son nouveau-né dans ses bras. Que les anciens qui sont habitués aux prières et aux adorations, pareils au digne vieillard de gauche, vénèrent ici quelque chose de surhumain : nous autres jeunes – aussi semble nous le dire Raphaël – nous voulons tenir pour la jolie fille de droite qui, de son regard provoquant et nullement dévot, s'adresse aux spectateurs du tableau comme pour leur insinuer : « N'est-ce pas ? cette mère et son enfant, c'est un spectacle plein d'agrément et d'invite ? » Ce visage et ce regard jettent un reflet de joie sur la figure de ceux qui les regardent ; c'est une façon de jouir de soi-même pour l'artiste qui a inventé tout cela, et il ajoute sa propre joie à la joie de ceux qui jouissent de son art. – Pour l'expression « messianique » dans la tête d'un enfant, Raphaël, l'homme loyal qui ne voulait pas peindre les états d'âme à l'existence desquels il ne croyait pas, s'entendit à circonvenir d'une façon aimable ses admirateurs croyants ; il peignit ce jeu de la nature qui n'est point rare, l'œil de l'homme sur la tête de l'enfant, cet œil de l'homme brave et secourable qui découvre une misère. Pour de pareils yeux il faut une barbe ; l'absence de celle-ci et la réunion de deux âges différents s'exprimant dans un même visage, voilà le paradoxe agréable que les croyants ont interprété dans le sens de leur croyance au miracle : aussi bien, l'artiste s'y attendait, étant donné leur art d'interpréter et d'interpoler.

74

LA PRIÈRE. – A deux conditions seulement, la prière – cette coutume de temps reculés qui n'est pas encore entièrement éteinte – peut avoir un sens : il faudrait qu'il fût possible de déterminer ou de changer le sentiment de la divinité, et que celui qui prie sache bien ce qui lui manque, ce qui, pour lui, serait vraiment désirable. Ces deux conditions, acceptées et transmises par toutes les autres religions, ont précisément été niées par le christianisme. Néanmoins, si le christianisme conservait la prière, parallèlement à la foi en une raison omnisciente et prévoyante de Dieu – ce en quoi la prière perd sa portée et devient même blasphématoire –, il montrait encore son admirable ruse de serpent. Car un commandement clair « tu ne prieras point » aurait poussé les chrétiens par ennui à l'impiété. Dans l'axiome chrétien *« ora et labora »,* l'*ora* remplace le *plaisir* : et que seraient devenus sans l'*ora* ces malheureux qui se refusaient le *labora,* les saints ! – Mais s'entretenir avec Dieu, lui demander mille choses agréables, s'amuser un peu soi-même en s'apercevant que l'on pouvait encore avoir des désirs, malgré un père aussi parfait, – c'était là pour des saints une excellente invention.

75

UN SAINT MENSONGE. – Le mensonge qu'eut sur les lèvres Arria mourante (*Paete, non dolet*)[19] obscurcit toutes les vérités qui aient jamais été dites par des mourants. C'est le seul pieux *mensonge* qui soit devenu célèbre ; tandis que l'odeur de sainteté ne s'était attachée qu'à des *erreurs.*

76

L'APÔTRE LE PLUS NÉCESSAIRE. – Parmi douze apôtres, il faut toujours qu'il y en ait un qui soit dur comme de la pierre, pour que la nouvelle Eglise puisse s'édifier sur lui.

77

QU'EST-CE QUI EST PLUS PÉRISSABLE, L'ESPRIT OU LE CORPS ? – Dans les choses juridiques, morales et religieuses, ce qu'il y a de plus extérieur, de plus concret, donc l'usage, l'attitude, la cérémonie, a le plus de durée : c'est le *corps* auquel s'ajoute toujours une *âme* nouvelle. Le culte, tel un texte aux termes fixes, est

sans cesse interprété à nouveau ; les idées et les sentiments sont ce qu'il y a de flottant, les mœurs ce qu'il y a de dur.

78

LA FOI EN LA MALADIE, UNE MALADIE. – Le christianisme a été le premier à peindre le diable sur l'édifice du monde ; le christianisme a été le premier à introduire le péché dans le monde. La foi dans les remèdes qu'il offrait en retour a été ébranlée peu à peu jusqu'en ses racines les plus profondes : mais toujours persiste la foi dans *la maladie* qu'il a enseignée et répandue.

79

PAROLE ET ÉCRITURE DES HOMMES RELIGIEUX. – Si le style et l'expression générale du prêtre, parlant et écrivant, n'annoncent pas déjà l'homme *religieux*, il est inutile de prendre au sérieux ses opinions sur la religion et en faveur de la religion. Elles ont été *sans force* pour celui qui les professe, si, comme son style le trahit, il possède l'ironie, la prétention, la méchanceté, la haine et toutes les tergiversations des états d'âme qui sont le propre des hommes les moins religieux, – combien elles seront sans force à ses auditeurs et à ses lecteurs. Bref, il servira à les rendre moins religieux.

80

DANGER DANS LA PERSONNE. – Plus Dieu a été considéré comme une personne à part, moins on lui a été fidèle. Les hommes s'attachent plus aux images de leur pensée qu'à leurs bien-aimés les plus chers : c'est pourquoi ils se sacrifient pour l'Etat, l'Eglise, et aussi pour Dieu pour qu'il demeure *leur* création, leur *pensée* et qu'on ne le prenne pas d'une façon trop personnelle. Dans ce dernier cas, ils se disputent presque toujours avec lui : le plus pieux d'entre eux a laissé échapper cette parole amère : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné[20] ! »

81

LA JUSTICE SÉCULIÈRE. – Il est possible de faire sortir de ses gonds la justice

séculière – avec la doctrine de l'irresponsabilité absolue et de l'innocence de chacun : et l'on a déjà fait une tentative dans ce sens, – justement en vertu de la doctrine contraire, celle de la complète responsabilité et de la culpabilité de chacun. Ce fut le fondateur du christianisme qui voulut supprimer la justice séculière et extirper du monde le jugement et la punition. Car il interprétait toute culpabilité comme un « péché », c'est-à-dire comme une faute envers *Dieu*, et non point comme une faute envers le monde ; d'autre part, il considérait chacun dans la plus large mesure et presque sous tous les rapports comme un pécheur. Les coupables cependant ne doivent pas être les juges de leurs semblables : c'est ainsi que décidait son esprit d'équité. *Tous* les juges de la justice séculière étaient donc, à ses yeux, aussi coupables que ceux qu'ils condamnaient, et leur air d'innocence lui semblait hypocrite et pharisien. De plus, il regardait aux motifs des actions et non au succès, et pour juger ces motifs il n'y en avait qu'un seul qui possédât la perspicacité nécessaire : lui-même (ou, comme il l'énonçait : Dieu).

82

UNE AFFECTATION EN PRENANT CONGÉ. – Celui qui veut se séparer d'un parti ou d'une religion s'imagine qu'il lui est nécessaire de les réfuter. Mais c'est là une prétention orgueilleuse. Il est seulement nécessaire qu'il connaisse exactement les attaches qui le retenaient jusqu'à présent à ce parti ou à cette religion, attaches qui maintenant n'existent plus, des intentions qui lui poussaient dans cette voie et qui maintenant le poussent ailleurs. Ce n'est point pour les *raisons rigoureuses de la connaissance* que nous nous sommes mis au côté de tel parti ou de telle religion : nous ne devrions pas, en en prenant congé, *affecter* cette attitude.

83

SAUVEUR ET MÉDECIN. – Le fondateur du christianisme, en tant que connaisseur de l'âme humaine, n'était pas, comme il va de soi, à l'abri des plus graves défauts et des plus grands préjugés, et, en tant que médecin de l'âme, il était acquis à la croyance profane d'une médecine universelle. Il ressemble parfois dans sa méthode à ce dentiste qui veut guérir toutes les douleurs en arrachant la dent ; c'est le cas, par exemple, quand il lutte contre la sensualité avec le

conseil : « Si ton œil te scandalise, arrache-le. » – Mais il y a pourtant une différence : le dentiste atteint du moins son but, supprimer la douleur de son malade, bien que ce soit d'une manière si grossière qu'il en devient ridicule : tandis que le chrétien qui obéit à de semblables conseils et qui croit avoir tué sa sensualité, se trompe : car elle vit d'une façon mystérieuse et vampirique et le tourmente sous des déguisements répugnants.

84

LES PRISONNIERS. – Un matin les prisonniers sortirent dans la cour du travail : le gardien était absent. Les uns se rendirent immédiatement au travail, comme c'était leur habitude, les autres restaient inactifs et jetaient autour d'eux des regards de défi. Alors l'un d'eux sortit des rangs et dit à voix haute : « Travaillez tant que vous voudrez ou ne faites rien, c'est tout à fait indifférent. Vos secrètes machinations ont été percées à jour, le gardien de la prison vous a surpris et va prochainement prononcer sur vos têtes un jugement terrible. Vous le connaissez, il est dur et rancunier. Mais écoutez ce que je vais vous dire : vous m'avez méconnu jusqu'ici, je ne suis pas ce que je parais être. Bien plus, je suis le fils du geôlier et j'ai du pouvoir auprès de lui. Je puis vous sauver, je veux vous sauver. Mais, bien entendu, je ne sauverai que ceux d'entre vous qui *croient* que je suis le fils du geôlier. Que les autres recueillent les fruits de leur incrédulité. » – « Eh bien ! dit après un moment de silence l'un des anciens parmi les prisonniers, quelle importance cela a-t-il pour toi que nous ayons foi en toi ou non ? Si tu es vraiment le fils et si tu peux faire ce que tu dis, intercède en notre faveur par une bonne parole, tu feras véritablement une bonne œuvre. Mais laisse ces discours à propos de foi et d'incrédulité ! » – « Je n'en crois rien, interrompit l'un des jeunes gens. Il s'est fourré des idées dans la tête. Je parie que dans huit jours nous serons encore ici, exactement comme aujourd'hui, et que le geôlier de la prison ne sait *rien.* » – « Et si vraiment il a su quelque chose, il ne sait plus rien maintenant, s'écria le dernier des prisonniers qui venait de descendre dans la cour, car le geôlier vient de mourir subitement. » – « Holà ! s'écrièrent plusieurs prisonniers en même temps, holà ! Monsieur le fils, monsieur le fils ! où est l'héritage ? Sommes-nous peut-être maintenant tes prisonniers à toi ? » – « Je vous l'ai dit, répondit doucement celui que l'on apostrophait, je laisserai libre chacun de ceux qui ont foi en moi, je l'affirme avec autant de certitude que j'affirme que mon père est encore vivant. » Les prisonniers ne rirent point, mais ils haussèrent les épaules et le laissèrent là.

85

LE PERSÉCUTEUR DE DIEU. – Saint Paul a formulé l'idée et Calvin l'a développée : de toute éternité la damnation est adjugée à un nombre incalculable d'hommes, et ce merveilleux plan universel a été élaboré ainsi pour que la gloire de Dieu puisse s'y manifester : le ciel et l'enfer et l'humanité devaient donc exister – pour satisfaire la vanité de Dieu ! Quelle vanité cruelle et insatiable a dû flamber dans l'âme de celui qui a été le premier, ou le second, à imaginer cela ! – Paul est donc malgré tout resté Saül – le *persécuteur de Dieu.*

86

SOCRATE. – Si tout va bien il viendra un temps, où, pour progresser dans la voie de la morale et de la raison, plutôt que la Bible, on prendra entre les mains les Mémorables de Socrate[21] et où l'on considérera Montaigne et Horace comme des initiateurs et des guides pour l'intelligence de ce sage médiateur, le plus simple et le plus impérissable de tous, Socrate. Vers lui convergent les voies des différentes règles philosophiques, qui sont en somme les règles des différents tempéraments fixées par la raison et l'habitude, toutes ayant le sommet tourné vers la joie de vivre et la joie que l'on prend à son propre moi ; d'où l'on voudrait conclure que ce que Socrate a eu de plus particulier, ce fut sa participation à tous les tempéraments. – Socrate est supérieur au fondateur du christianisme par sa joyeuse façon d'être sérieux et par cette *sagesse pleine d'enjouement* qui est le plus bel état d'âme de l'homme. De plus, son entendement était supérieur.

87

APPRENDRE À BIEN ÉCRIRE. – Le temps du bien parler est passé, parce que l'époque de la civilisation des villes n'est plus. La dernière limite qu'Aristote traçait à une grande ville – le héraut devait pouvoir se faire entendre devant tous les citoyens assemblés, – cette limite nous indiffère tout comme les communes municipales : nous voulons nous rendre intelligibles même au-delà des nations. C'est pourquoi chacun de ceux qui ont de bonnes idées européennes doit apprendre à *écrire bien et toujours mieux* : on n'y échappe pas, qu'on soit né même en Allemagne où l'on considère que c'est un privilège national de mal

écrire. Mais mieux écrire signifie en même temps penser mieux ; découvrir des choses qui sont de plus en plus dignes d'être communiquées et savoir vraiment les communiquer ; être traduisible dans la langue des voisins ; se rendre accessible à la compréhension de ces étrangers qui apprennent notre langue ; faire en sorte que tout ce qui est bien devienne universel et que tout devienne libre pour les hommes libres ; *préparer* enfin cet état de choses encore lointain où les bons Européens s'attelleront à leur tâche grandiose : la direction et la surveillance de la civilisation universelle sur la terre. – Celui qui prêche le contraire et qui ne se préoccupe pas de bien écrire et de bien lire – ces deux vertus grandissent et diminuent en même temps – celui-là indique en effet aux peuples la voie qui les fera devenir de plus en plus *nationaux* : il augmente la maladie de ce siècle et s'oppose en ennemi aux bons Européens, aux esprits libres.

88

L'ÉCOLE DU MEILLEUR STYLE. – L'école du style peut être, *d'une part*, l'école qui enseigne à trouver l'expression grâce à laquelle on peut transporter tous les états d'âme sur les lecteurs et les auditeurs ; ensuite, l'école qui enseigne à découvrir l'état d'âme que l'on *désire* le plus chez l'homme, dont ou voudrait par conséquent la transmission : je veux dire l'état d'âme où se trouve l'homme profondément ému, l'homme d'esprit joyeux, lucide et droit, qui a surmonté les passions. Ce sera là l'école du meilleur style : il correspond à l'homme bon.

89

PRENDRE GARDE À L'ALLURE. – L'allure des phrases indique si l'auteur est fatigué ; chaque expression peut encore séparément être forte et bonne parce qu'elle a été découverte elle-même et autrefois : alors que l'idée prit naissance chez l'auteur. Il en est fréquemment ainsi chez Goethe qui dictait trop souvent lorsqu'il était fatigué.

90

DÉJÀ ET ENCORE. – A : La prose allemande est encore très jeune : Goethe croit que c'est Wieland qui fut son père. – B. : Si jeune et déjà si laide ! – C : Mais, si

je suis bien informé, l'évêque Ulphilas écrivit déjà en prose allemande ; elle a donc déjà près de quinze cents ans. – B : Si vieille et encore si laide !

91

ALLEMAND ORIGINAL. – La prose allemande, ne s'étant formée selon un modèle, peut être considérée comme une production originale du goût allemand, et pourrait servir d'indication aux zélés promoteurs d'une civilisation originale allemande de l'avenir, pour leur apprendre, par exemple, quel aspect aurait, sans imitation de modèles, un véritable costume allemand, une société allemande, une décoration intérieure allemande, un déjeuner allemand. – Quelqu'un qui avait longtemps réfléchi à ces perspectives finit par s'écrier, saisi de terreur : « Mais, au nom du ciel ! peut-être *possédons-nous* déjà cette civilisation originale. – seulement on n'aime pas en parler ! »

92

LIVRES INTERDITS. – Ne jamais rien lire de ce qu'écrivent ces arrogants polymathes[22], ces esprits brouillons qui possèdent le plus horrible travers, celui du paradoxe logique : ils emploient les formes *logiques* justement aux endroits où tout est impertinemment improvisé et échafaudé dans le néant. (« Donc » veut dire chez eux « imbécile de lecteur, pour toi il n'y a pas de " donc ", – mais seulement pour moi » – à quoi il faut répondre : « imbécile d'écrivain, alors pourquoi écris-tu ? »)

93

MONTRER DE L'ESPRIT. – Chacun de ceux qui veulent *montrer* de l'esprit laisse entendre qu'il est aussi richement pourvu du contraire. Ce travers de certains Français spirituels, ajoutant à leurs meilleures saillies un trait de *dédain,* a son origine dans le désir de se faire passer pour plus riches qu'ils ne sont : ils veulent prodiguer avec nonchalance, fatigués en quelque sorte de continuelles offrandes puisées dans des greniers trop pleins.

94

LITTÉRATURE ALLEMANDE ET FRANÇAISE. – Le malheur des littératures allemandes et françaises des cent dernières années, vient de ce que les Allemands sont sortis trop tôt de l'école des Français – tandis que plus tard les Français sont allés trop tôt à l'école des Allemands.

95

NOTRE PROSE. – Aucun des peuples civilisés actuels n'a une aussi mauvaise prose que le peuple allemand ; et, si des Français spirituels et délicats disent : il n'y a pas de prose allemande, il ne faudrait en somme pas s'en formaliser puisque cela est dit avec des intentions plus aimables que nous ne le méritons. Si l'on cherche une raison à cela on finit par faire la découverte étrange que l'*Allemand ne connaît que la prose improvisée* et n'en connaît pas d'autre. Il trouve presque incompréhensible qu'un Italien puisse dire que la prose est plus difficile que le vers dans la mesure où la représentation de la beauté nue est plus difficile pour le sculpteur que celle de la beauté vêtue. Le vers, le tableau, le rythme et la rime demandent un effort honnête – c'est ce que l'Allemand comprend lui aussi, et il n'est pas tenté d'attribuer à l'improvisation une valeur particulièrement supérieure. Mais travailler à une page de prose comme à une statue ? C'est comme si on lui racontait quelque chose du pays de la Fable.

96

LE GRAND STYLE. – Le grand style naît lorsque le beau triomphe du monstrueux[23].

97

ÉVITER. – On ne sait pas en quoi consiste, chez les esprits distingués, la délicatesse de l'expression et du tour de phrase, si on ne peut dire sur quel mot tout écrivain médiocre serait tombé inévitablement pour exprimer la même chose. Tous les grands artistes s'entendent à éviter, à se faufiler en conduisant leur char, – mais ils ne vont jamais jusqu'à verser.

98

QUELQUE CHOSE COMME DU PAIN. – Le pain neutralise le goût des autres aliments, il l'efface ; c'est pourquoi il fait partie de tous les repas d'une certaine durée. Dans les œuvres d'art il faut qu'il y ait quelque chose comme du pain pour que celles-ci puissent réunir des effets différents : lesquels, se suivant les uns les autres immédiatement sans un de ces repos et arrêts momentanés, excéderaient rapidement et provoqueraient de la répugnance : ce qui rendrait un *long* repas de l'art impossible.

99

JEAN-PAUL. – Jean-Paul[24] savait beaucoup de choses, mais ne possédait pas de science, s'entendait à toutes sortes d'artifices dans les arts, mais ne possédait pas d'art, ne trouvait presque rien d'insipide, mais n'avait pas de goût, possédait du sentiment et du sérieux, mais lorsqu'il voulait y faire goûter, versait là-dessus un insupportable torrent de larmes, avait même de l'esprit, mais malheureusement beaucoup trop peu pour son avidité : c'est pourquoi il faisait le désespoir du lecteur justement par son manque d'esprit. En somme, il ne fut pas autre chose qu'une mauvaise herbe bariolée et d'une odeur violente qui se mit à pousser d'un jour à l'autre dans les sillons féconds et précieux de Schiller et de Goethe : c'était un bonhomme convenable et pourtant un homme fatal – la fatalité en robe de chambre.

100

SAVOIR AUSSI GOÛTER LE CONTRASTE. – Pour goûter une œuvre du passé comme la sentaient ses contemporains, il faut avoir sur la langue le goût qui régnait alors, un goût dont elle se différenciait.

101

AUTEURS À L'ESPRIT DE VIN. – Certains écrivains ne sont ni esprit ni vin, mais esprit de vin : ils peuvent s'enflammer et donnent de la chaleur.

102

LE SENS MÉDIATEUR. – Le sens du goût, véritable sens médiateur, a souvent décidé les autres sens à partager ses opinions sur les choses et leur a inspiré ses lois et ses habitudes. On peut s'éclairer à table sur les plus subtils secrets des arts : il suffit d'observer ce qui a du goût, à quel moment on sent ce goût, quel goût cela est et si on le sent longtemps.

103

LESSING[25]. – Lessing possède une vertu vraiment française, et en tant qu'écrivain, c'est aussi lui qui s'est le plus appliqué à suivre les modèles français : il s'entend à bien étaler et ordonner ses denrées intellectuelles dans la vitrine. Sans cet *art* véritable, ses pensées et leurs objets seraient demeurés passablement dans l'ombre et sans que le dommage général soit bien grand. Mais beaucoup de gens ont pris des leçons dans son *art* (surtout les dernières générations de savants allemands) et un grand nombre y a pris plaisir. – Il était inutile, cependant, que ses élèves lui empruntassent, comme cela est arrivé si souvent, ce ton désagréable dans son mélange de combativité et de bravoure honnête. – On est maintenant d'accord sur le « poète lyrique » Lessing : on finira par le devenir sur le « dramaturge ».

104

LECTEURS QUE L'ON NE DÉSIRE PAS. – Combien un auteur est tourmenté par ces braves lecteurs à l'âme épaisse et maladroite qui, chaque fois qu'ils se heurtent quelque part, ne manquent pas de tomber et de se faire mal !

105

IDÉES DE POÈTES. – Les idées véritables chez les vrais poètes sont toujours voilées, comme les Egyptiennes : seul l'*œil* profond de la pensée regarde librement par-dessus le voile. – Les idées de poètes ne valent pas autant, en moyenne, qu'elles en ont l'air : c'est qu'il faut payer aussi le voile et sa propre curiosité.

106

ÉCRIVEZ SIMPLEMENT ET UTILEMENT. – Les transitions, les détails, la variété des couleurs dans les passions – tout cela nous en faisons grâce à l'auteur, parce que nous l'apportons avec nous et que nous l'en faisons profiter, pour peu qu'il nous dédommage de quelque façon que ce soit.

107

WIELAND[26]. – Wieland écrit l'allemand mieux que n'importe qui, dans la perfection et l'imperfection il y a gardé sa maîtrise (sa traduction des lettres de Cicéron et celle de Lucien sont les meilleures traductions allemandes) ; mais ses idées ne nous donnent plus à réfléchir. Nous supportons ses moralités joyeuses tout aussi peu que ses joyeuses immoralités : les unes et les autres sont inséparables. Les hommes qui y prenaient plaisir étaient certainement, au fond, des hommes meilleurs que nous, – mais aussi passablement plus lourds, qui eurent *besoin* d'un pareil écrivain. – *Goethe* n'était pas nécessaire aux Allemands, c'est pourquoi ils ne savent pas qu'en faire. Etudiez à ce point de vue les meilleurs parmi nos hommes d'Etat et nos artistes : aucun n'a eu Goethe comme éducateur, ni ne pouvait l'avoir comme tel.

108

FÊTES RARES. – De la concision solide, du calme et de la maturité, – quand tu trouveras ces qualités réunies chez un auteur, arrête-toi et célèbre une grande fête au milieu du désert : du temps passera avant que tu n'éprouves de nouveau un aussi grand plaisir.

109

LE TRÉSOR DE LA PROSE ALLEMANDE. – Si l'on fait abstraction des *Œuvres* de Goethe et surtout des *Entretiens* de Goethe avec Eckermann, le meilleur livre allemand : que reste-t-il en somme de la littérature allemande en prose qui méritât d'être lu et relu ? Les *Aphorismes* de Lichtenberg, le premier livre de l'*Histoire de ma vie* de Jung-Stilling[27], l'*Arrière-Saison* d'Adalbert Stifter[28], et les *Gens de Seldwyla* de Gottfried Keller[29], – et avec cela nous sommes provisoirement au bout du rouleau.

110

STYLE ÉCRIT ET STYLE PARLÉ. – L'art d'écrire demande avant tout des *équivalents* pour les moyens d'expression qui sont seuls à la portée du sujet parlant : donc pour les gestes, l'accent, le ton, le regard. C'est pourquoi le style écrit est tout autre chose que le style parlé et quelque chose de bien plus difficile : – Avec des moyens moindres, il veut se rendre aussi expressif que celui-ci. Démosthène tint ses discours autrement que nous ne les lisons : il les a refaits pour qu'ils puissent être lus. – Dans le même but, les discours de Cicéron devraient d'abord être démosthénisés : on y trouve encore beaucoup plus de vestiges du *forum* romain que le lecteur ne peut en supporter.

111

CITER AVEC PRUDENCE. – Les jeunes auteurs ne savent pas que les bonnes expressions et les bonnes idées ne se présentent bien qu'au milieu de leurs pareilles et qu'une excellente citation peut anéantir des pages entières et tout un livre, lorsqu'on avertit le lecteur en ayant l'air de lui dire : « Prends garde, je suis la pierre précieuse et autour de moi il y a du plomb, du plomb gris et misérable. » Chaque mot, chaque pensée ne veut vivre que dans *sa société* : c'est la morale du style choisi.

112

COMMENT DOIT-ON DIRE LES ERREURS ? – On peut discuter pour savoir s'il est plus nuisible de mal exprimer les erreurs, ou de les exprimer aussi bien que les meilleures vérités. Dans le premier cas il est certain qu'elles nuisent au cerveau d'une double manière et qu'il est plus difficile de les en extirper ; mais il est certain qu'elles agissent avec moins de certitude que dans le second cas : elles sont moins contagieuses.

113

RESTREINDRE ET AGRANDIR. – Homère a réduit et amoindri l'étude du sujet, mais il a amplifié et fait sortir d'elles-mêmes les différentes scènes – et c'est ainsi que, plus tard, procédèrent toujours à nouveau les poètes tragiques : chacun

saisit le sujet dans des fragments encore plus *petits* que son prédécesseur, mais aboutit à une floraison plus riche encore, dans les limites strictes de ces paisibles haies de jardin.

114

LA LITTÉRATURE ET LA MORALE S'EXPLIQUENT. – On peut montrer, à l'exemple de la littérature grecque, quelles sont les forces qui font s'épanouir l'esprit grec, comment il entra dans différentes voies et ce qui finit par le rendre faible. Tout cela donne une image de ce qui s'est en somme passé avec la moralité grecque et de ce qui se passera avec toute moralité : comment elle commença par être une contrainte, montrant d'abord de la dureté, puis peu à peu s'adoucit, comment se forma enfin le plaisir que procurent certaines actions, certaines conventions et certaines formes, et, sortant de là, encore un penchant à l'exercice et à la possession exclusive de celles-ci : comment la voie s'emplit et se comble de compétiteurs, comment arrive la satiété, comment on recherche de nouveaux objets de lutte et d'ambition, comment on en ranime d'anciens, comment le spectacle se répète, comment les spectateurs se fatiguent du spectacle parce qu'alors tout le cercle semble être parcouru – et alors survient un repos, un arrêt dans la respiration : les rivières se perdent dans le sable. C'est la fin, ou du moins *une* fin.

115

QUELLES CONTRÉES RÉJOUISSENT D'UNE FAÇON DURABLE. – Cette contrée possède des traits significatifs pour un tableau, mais je ne puis en trouver la formule, comme ensemble elle est insaisissable pour moi. Je remarque que tous les paysages qui me plaisent d'une façon durable contiennent, sous leur diversité, une simple figure de lignes géométriques. Sans un pareil substrat mathématique, aucune contrée ne devient pour l'œil un régal artistique. Et peut-être cette règle permet-elle une application parabolique à l'homme.

116

LIRE À HAUTE VOIX. – Pour faire la lecture il faut connaître la diction : on doit partout appliquer des tons pâles, mais déterminer le degré de pâleur

conformément à un tableau fondamental aux couleurs pleines et profondes qui toujours flotte devant vos yeux et vous dirige, c'est-à-dire d'après la façon dont on *dit* les mêmes passages : il faut dont être à même de le faire.

117

LE SENS DRAMATIQUE. – Celui qui ne possède pas les quatre sens de l'art cherche à comprendre toute chose avec le cinquième sens, qui est le plus grossier : c'est le sens dramatique.

118

HERDER[30]. – Herder est loin d'être ce qu'il voulut faire croire (et ce qu'il désirait croire lui-même) ; il n'était ni grand penseur ni grand inventeur, il n'était pas un terrain nouveau et fécond avec la puissance impratiquée d'une forêt vierge. Mais il possédait au plus haut degré le flair de ce qui allait venir, il voyait et cueillait les primeurs des saisons plus tôt que les autres qui pouvaient croire que c'était lui qui les avait fait pousser : son esprit était sans cesse aux aguets entre le clair et l'obscur, le vieux et le jeune, partout où des passages, des renfoncements, des bouleversements indiquaient l'existence de sources intérieures : l'inquiétude du printemps l'agitait, mais lui-même n'était pas le printemps ! – Il s'en doutait bien de temps en temps et ne voulait pas se l'avouer à lui-même, lui le prêtre ambitieux qui aurait tant aimé être le pape des esprits de son temps ! Ce fut sa souffrance : il semble longtemps avoir vécu en prétendant de plusieurs royaumes de l'esprit, même d'un empire universel, et il avait un parti qui croyait en lui : le jeune Goethe en était. Mais partout où l'on finissait par distribuer des couronnes, il s'en allait les mains vides. Kant, Goethe et ensuite les premiers véritables historiens et philologues allemands lui enlevèrent ce qu'il croyait s'être réservé, – sans qu'il crût à cette priorité dans le silence et le secret de lui-même. C'est lorsqu'il doutait de lui-même qu'il aimait à se draper dans la dignité et l'enthousiasme : ce manteau devait souvent cacher bien des choses, le duper et le consoler lui-même. Il possédait véritablement de l'enthousiasme et l'ardeur, mais son ambition était beaucoup plus grande. Cette ambition avivait le feu et le faisait flamber, crépiter et fumer – le *style* de Herder flambe, crépite et fume, – mais il désirait la grande flamme et celle-ci ne vint jamais ! Il ne pouvait s'asseoir à la table des créateurs véritables : son ambition

ne lui permettait pas de se placer modestement parmi les simples consommateurs. C'est pourquoi il fut un hôte inquiet qui goûtait d'avance tous les mets intellectuels que les Allemands allèrent chercher pendant un demi-siècle dans tous les mondes et dans tous les temps. Jamais totalement rassasié et heureux, Herder était, de plus, trop souvent malade : alors la jalousie s'asseyait parfois à son chevet et l'hypocrisie lui rendait visite. Il gardait une allure de contrainte et semblait rongé par une blessure. Plus qu'à aucun de nos prétendus « classiques », il lui manque la simple et brave virilité.

119

ODEUR DES MOTS. – Chaque mot a son odeur : il y a une harmonie et une dissonance des parfums, donc aussi des mots.

120

LE STYLE CHERCHÉ. – Le style trouvé est une offense pour l'ami du style cherché.

121

PROMESSE SOLENNELLE. – Je ne veux plus lire un auteur dont on remarque qu'il a voulu faire un livre ; mais seulement ceux dont les idées devinrent inopinément un livre.

122

LA CONVENTION ARTISTIQUE. – Ce qu'a écrit Homère est aux trois quarts convention, et il en est ainsi de presque tous les artistes grecs, qui n'avaient aucune raison de s'adonner à la rage d'originalité qui est le propre des modernes. Ils n'avaient aucune crainte du conventionnel ; c'était un moyen d'entrer en communion avec leur public. Car les conventions sont des procédés pour l'entendement de l'auditeur, une langue commune péniblement apprise, au moyen de laquelle l'artiste peut véritablement se communiquer. Surtout pour les poètes et les musiciens grecs, quand il veut être *immédiatement* victorieux avec son œuvre d'art – étant habitué à lutter publiquement avec un ou deux rivaux –

aussi, être *compris immédiatement* est la première condition : ce qui n'est possible que par la convention. Ce que l'artiste invente au-delà de la convention, il l'ajoute de son propre chef et s'y risque lui-même, au meilleur cas avec ce succès d'avoir *créé* une nouvelle convention. Généralement, ce qui est original est regardé avec étonnement, parfois même adoré, mais rarement compris ; vouloir échapper avec opiniâtreté à la convention, c'est vouloir ne pas être compris. A quoi vise donc la folie d'originalité des temps modernes ?

123

AFFECTATION DE SCIENCE CHEZ LES ARTISTES. – Schiller[31] croyait, avec quelques autres artistes allemands, que lorsque l'on a de l'esprit on a le droit de se livrer à l'*improvisation* sur toutes sortes de sujets difficiles. Nous avons donc ses compositions en prose – en tout point un modèle pour montrer la façon dont il ne faut pas s'attaquer aux questions scientifiques de l'esthétique et de la morale, – et un danger pour les jeunes lecteurs qui, dans leur admiration pour le poète Schiller, n'ont pas le courage d'accorder peu d'estime au penseur et à l'écrivain Schiller. La tentation qui s'empare si facilement de l'artiste, tentation pardonnable entre toutes, de passer une fois, lui aussi, sur une prairie qui lui est interdite et de dire son mot dans la science – car le plus brave trouve parfois son métier et son atelier insupportables –, cette tentation est si forte chez l'artiste qu'il veut montrer à tout le monde ce que personne n'a besoin de voir, à savoir : que son petit « pensoir » est étroit et désordonné, – qu'importe ! il n'y habite pas ! – que les greniers de son savoir sont vides, à moitié pleins de fatras – pourquoi non ? l'enfant-artiste s'en accommode même fort bien – et surtout que, pour les plus faciles pratiques de la méthode scientifique, familières même aux commençants, ses membres sont trop peu exercés et pas assez agiles – et de cela aussi il n'a certainement pas besoin d'avoir honte ! – Mais il déploie parfois un art considérable à *imiter* tous les défauts, tous les travers et les mauvaises habitudes savantes que l'on trouve dans la corporation scientifique, avec l'idée que cela fait partie, sinon du sujet lui-même, du moins de l'apparence du sujet ; et c'est là précisément ce qu'il y a de réjouissant dans de pareils écrits d'artiste : l'artiste y fait sans le vouloir ce qui est son métier : *parodier* les natures scientifiques et non artistiques. Vis-à-vis de la science, il ne devrait pas prendre d'autre position que la parodie, du moins en tant qu'il est artiste et rien qu'artiste.

124

L'IDÉE DE FAUST[32]. – Une petite couturière est séduite et plongée dans le malheur ; un grand savant des quatre facultés est le malfaiteur. Il y a certainement quelque chose là-dessous ! Car cette histoire n'a rien de naturel. Sans l'aide du diable en personne, le grand savant ne serait pas arrivé à ses fins. – Serait-ce là vraiment la plus grande « pensée tragique » allemande, comme on l'entend dire parmi les Allemands ? – Pour Goethe, cependant, cette pensée avait quelque chose de trop épouvantable ; son cœur compatissant ne pouvait faire autrement que de transporter la petite couturière, « la bonne âme qui ne s'est oubliée qu'une seule fois », après sa mort involontaire, dans le voisinage des saints : et il parvint même, par un mauvais tour que l'on joue au diable, au moment décisif, à faire entrer au ciel le grand savant alors qu'il en était temps encore, lui « l'homme bon » à l'« instinct obscur » : – en sorte que, là-haut, au ciel les amants se retrouvent. – Goethe disait un jour que pour les sujets véritablement tragiques sa nature avait été trop conciliante.

125

Y A-T-IL DES CLASSIQUES ALLEMANDS ? – Sainte-Beuve[33] remarque que la manière de certaines littératures ne s'accorde pas du tout avec le mot « classique » : il ne viendrait, par exemple, à l'idée de personne de parler de « classiques allemands ». – Qu'en disent nos libraires allemands qui sont en train d'ajouter, aux cinquante classiques allemands auxquels nous devons déjà croire, cinquante nouveaux classiques ? Il semble presque qu'il suffirait simplement d'être mort depuis trente ans et de s'étaler publiquement comme une proie offerte à tous pour entendre soudain la trompette de résurrection qui vous sacre classique ! Et ce, en un temps et au milieu d'un peuple où, des six grands ancêtres de la littérature, cinq sont en train de vieillir incontestablement ou ont même déjà vieilli – sans que ce temps et ce peuple aient précisément besoin d'avoir honte de *cela !* Car ces écrivains ont cédé la place aux *forces* de ce temps – il suffit d'y songer en toute équité ! – Comme je l'ai indiqué, je fais abstraction de Goethe, il appartient à une catégorie supérieure de littérature située au-dessus des « littératures nationales » : c'est pourquoi la vie, la nouveauté, la caducité n'entrent pas en ligne de compte dans ses rapports avec sa *nation.* Pour le petit nombre il a vécu et vit encore : pour la plupart des gens il n'est qu'une fanfare

de vanité qu'on souffle de temps en temps au-delà des frontières allemandes. Goethe fut non seulement un homme bon et grand, mais encore une *culture.* Dans l'histoire des Allemands. Il est un incident sans conséquences : qui pourrait par exemple découvrir dans la politique allemande des soixante-dix dernières années une influence quelconque de Goethe ! (tandis que Schiller a certainement travaillé à cette histoire et peut-être un peu Lessing[34]). Mais que dire de ces cinq autres ! Klopstock[35] vieillit déjà de son vivant d'une façon très vénérable, et si foncièrement que le livre réfléchi de ses années de vieillesse, *La République des Savants,* n'a été jusqu'aujourd'hui pris au sérieux par personne. Herder eut le malheur d'écrire des ouvrages qui étaient toujours trop neufs ou déjà vieillis ; pour les esprits plus subtils et plus forts (comme pour Lichtenberg), l'œuvre principale de Herder, ses *Idées sur l'histoire de l'humanité,* par exemple, avait quelque chose de suranné dès son apparition. Wieland, qui avait beaucoup vécu et engendré la vie, prévint en homme avisé la diminution de son influence par la mort. Lessing survit peut-être encore aujourd'hui – mais parmi les savants jeunes et toujours plus jeunes ! Et Schiller est maintenant tombé des mains des jeunes gens dans celles des petits garçons, de tous les petits garçons allemands ! C'est pour un livre une façon connue de vieillir, que de descendre à des âges de moins en moins mûrs. – Et qu'est-ce qui a refoulé ces cinq écrivains, de sorte qu'ils ne sont plus lus par les hommes laborieux d'une instruction solide ? Le goût meilleur, la réflexion plus mûre, la plus grande estime du vrai et du véritable : c'est-à-dire des vertus qui ont été *implantées* de nouveau en Allemagne par ces cinq, précisément (et par dix ou vingt autres, moins éclatants), et qui maintenant, en forêt somptueuse, étendent sur leur propre tombe l'ombre de la vénération, et aussi un peu de l'ombre de l'oubli. – Mais les *classiques* ne sont pas les *planteurs* des vertus intellectuelles ou littéraires, ils sont l'*accomplissement* et les plus hauts sommets de ces vertus, qui continuent à s'élever au-dessus des peuples, lors même que ceux-ci périraient : car ils sont plus légers, plus libres et plus purs qu'eux. On peut imaginer un état supérieur de l'humanité, où l'Europe des peuples aura sombré dans l'oubli du passé, mais où l'Europe *vivra* encore dans trente volumes très anciens et qui ne vieilliront jamais : dans les classiques.

126

INTÉRESSANT, MAIS POINT BEAU. – Cette contrée cache sa signification, mais elle en a une que l'on aimerait deviner : partout où je regarde, je lis des mots et des

indications de mots, mais je ne sais pas où commence la phrase qui résout l'énigme de toutes ces indications, et je gagne un torticolis à essayer vainement de lire, en commençant par tel côté ou par tel autre.

127

CONTRE LES NOVATEURS DU LANGAGE. – Faire des néologismes ou des archaïsmes dans le langage, préférer le rare et l'étrange, viser à la richesse des expressions plutôt qu'à la restriction, c'est toujours le signe d'un goût qui n'a pas encore atteint sa maturité ou qui est déjà corrompu. Une noble pauvreté, mais, dans un domaine sans apparence, une liberté de maître, c'est ce qui distingue, en Grèce, les artistes du discours : ils veulent posséder *moins* que ne possède le peuple – car c'est le peuple qui est le plus riche en choses anciennes et nouvelles –, mais ce peu, ils veulent le posséder *mieux*. On a vite fait d'énumérer leurs archaïsmes et leurs étrangetés, mais l'admiration est sans borne si l'on a de bons yeux pour voir la façon légère et douce dont ils approchent ce qu'il y a de quotidien et de très usé en apparence, dans les mots et les tours de phrase.

128

LES AUTEURS TRISTES ET LES AUTEURS GRAVES. – Celui qui couche sur le papier ce qu'il *souffre* devient un auteur triste : mais il devient un auteur grave s'il nous dit ce qu'il a *souffert* et pourquoi il se repose maintenant dans la joie.

129

SANTÉ DU GOÛT. – D'où vient que la santé ne soit pas aussi contagieuse que la maladie, ceci d'une façon générale et surtout en matière de goût ? Ou bien y a-t-il des épidémies de santé ?

130

RÉSOLUTION. – Ne plus lire aucun livre qui, aussitôt né, a été baptisé (avec de l'encre).

131

CORRIGER LA PENSÉE. – Corriger le style – c'est corriger la pensée et rien de plus ! – Celui qui n'en convient pas du premier coup ne pourra jamais en être persuadé.

132

LIVRES CLASSIQUES. – Le côté le plus faible de tout livre classique c'est qu'il est trop écrit, dans la langue maternelle de son auteur.

133

MAUVAIS LIVRES. – Le livre doit crier après la plume, l'encre et la table de travail : mais généralement c'est la plume, l'encre et la table de travail qui crient après le livre. C'est pourquoi de nos jours les livres sont si peu de chose.

134

PRÉSENCE DES SENS. – En réfléchissant à des tableaux, le public devient poète, mais quand il réfléchit à des poèmes, il devient observateur. Au moment où l'artiste fait appel au public il manque généralement du *sens* véritable, donc non point de présence d'esprit, mais de présence des sens.

135

IDÉES CHOISIES. – Le style choisi d'une époque prééminente trie non seulement les mots, mais encore les idées, – et il cherche, tant les mots que les idées, dans ce qui est *usuel* et *dominant* : les idées risquées et trop neuves répugnent tout autant au goût mûr que les images et les expressions neuves et audacieuses. Plus tard, ces deux choses – l'idée choisie et le mot choisi – sentent facilement la médiocrité, parce que l'odeur particulière s'y perd vite et qu'on n'y sent plus que le banal et le quotidien.

136

CAUSE PRINCIPALE DE LA CORRUPTION DU STYLE. – Vouloir *montrer* plus de sentiment pour une chose qu'on n'en *a* réellement détruit le *style*, dans la langue et dans les arts. Tout grand art possède plutôt le penchant contraire : comme tout homme d'une réelle valeur morale, il voudra arrêter le sentiment en route et ne pas le laisser aller *tout à fait* jusqu'au bout. Cette pudeur de la demi-visibilité du sentiment est, par exemple, le plus admirablement observée chez Sophocle ; et il semble que les traits du sentiment se transfigurent quand celui-ci se donne pour plus sobre qu'il ne l'est.

137

POUR EXCUSER LES STYLISTES LOURDS. – Ce qui est dit légèrement tombe rarement dans l'oreille avec son poids véritable, – mais cela tient à l'oreille mal disciplinée, qui, éduquée par ce que l'on a appelé jusqu'à présent la musique, a dû négliger l'école de l'harmonie supérieure, c'est-à-dire du *discours*.

138

PERSPECTIVE À VOL D'OISEAU. – Voici des torrents qui se précipitent de plusieurs côtés dans un gouffre : leur mouvement est si impétueux et entraîne l'œil avec tant de force que les versants de la montagne, nus ou boisés, ne semblent pas s'incliner, mais *couler* dans les profondeurs. Devant ce spectacle, on éprouve les angoisses de l'attente, comme si derrière tout cela se cachait quelque chose d'hostile qui pousserait à la fuite et dont l'abîme seul pourrait nous protéger. Il n'est pas possible de peindre cette contrée, à moins que l'on ne plane au-dessus d'elle, dans l'air libre, comme un oiseau. Ce que l'on appelle la perspective à vol d'oiseau n'est donc pas ici le bon plaisir de l'artiste, mais le seul procédé possible.

139

COMPARAISONS HASARDEUSES. – Lorsque les comparaisons hasardeuses ne sont pas la preuve de la malice d'un écrivain, elles prouvent la fatigue de son imagination. Mais dans tous les cas elles témoignent de son mauvais goût.

140

DANSER DANS LES CHAÎNES[36]. – En face de chaque artiste, poète ou écrivain grec, il faut se demander : quelle est la *nouvelle* contrainte qu'il s'impose et qu'il rend séduisante aux yeux de ses contemporains (au point de trouver des imitateurs) ? Car ce que l'on appelle « invention » (sur le domaine métrique par exemple) est toujours une de ces entraves que l'on se met à soi-même. « Danser dans les chaînes » : regarder les difficultés en face, puis étendre dessus l'illusion de la facilité, – c'est là le tour de force qu'ils veulent nous montrer. Chez Homère déjà on remarque une série de formules transmises et de règles dans le récit épique, à l'intérieur *desquelles* il lui fallut danser : et lui-même ajouta, de son propre chef, de nouvelles conventions pour ceux qui allaient venir. Ce fut là l'école des poètes grecs : se laisser imposer d'abord, par les poètes précédents, une contrainte multiple ; puis ajouter l'invention d'une contrainte nouvelle, s'imposer cette contrainte et la vaincre avec grâce : afin que soient remarquées et admirées la contrainte et la victoire.

141

AMPLEUR DES ÉCRIVAINS. – La dernière chose qui vient à un bon écrivain, c'est l'ampleur ; celui qui l'apporte avec lui ne sera jamais un bon écrivain. Les plus nobles chevaux de course sont maigres, jusqu'à ce qu'ils puissent se *reposer* de leurs victoires.

142

HÉROS ESSOUFFLÉS. – Les poètes et les artistes qui souffrent de l'asthme du sentiment font haleter leurs héros le plus longtemps : ils ne s'entendent pas à respirer facilement.

143

LES DEMI-AVEUGLES. – L'individu demi-aveugle est l'ennemi-né de tous les écrivains qui se laissent aller. Quelle colère le prend en fermant un livre où il s'est aperçu que l'auteur a besoin de cinquante pages pour faire part de cinq idées ; il est furieux d'avoir mis en danger, presque sans récompense, ce qui lui reste d'yeux. – Un demi-aveugle disait un jour : *Tous* les auteurs se sont laissés aller. – « Le Saint-Esprit aussi ? » – Le Saint-Esprit aussi. Mais il en avait le

droit ; il écrivait pour ceux qui étaient complètement aveugles.

144

LE STYLE DE L'IMMORTALITÉ. – Thucydide tout aussi bien que Tacite – en élaborant leurs œuvres, ont songé à l'immortalité : si on ne le savait pas d'une autre manière, cela se devinerait déjà à leur style. L'un croyait donner de la durée à ses idées en les réduisant par l'ébullition, l'autre en y mettant du sel ; et tous deux, semble-t-il, ne se sont pas trompés.

145

CONTRE LES IMAGES ET LES SYMBOLES. – Avec les images et les symboles on persuade, mais on ne démontre pas. C'est pourquoi, dans le domaine de la science on a une telle terreur des images et des symboles ; car ici l'on ne veut précisément *pas* ce qui convainc et rend vraisemblable, on provoque, au contraire, la plus froide méfiance, rien que par les moyens d'expression et les murs nus, parce que la méfiance est la pierre de touche pour l'or de la certitude.

146

SE GARDER. – En Allemagne, celui qui ne possède pas un savoir profond devra bien se garder d'écrire. Car le *bon* Allemand ne dit pas : « il est ignorant », mais « il est d'un caractère douteux ». Cette conclusion hâtive fait d'ailleurs honneur aux Allemands.

147

SQUELETTES TATOUÉS. – Les squelettes tatoués, ce sont les auteurs qui aimeraient remplacer ce qui leur manque de chair par des couleurs artificielles.

148

LE STYLE GRANDILOQUENT ET CE QUI LUI EST SUPÉRIEUR. – On apprend plus facilement à écrire avec grandiloquence qu'à écrire légèrement et simplement.

Les raisons de cela se perdent dans le domaine moral.

149

JEAN-SÉBASTIEN BACH[37]. – Si l'on n'écoute pas la musique de Bach en connaisseur accompli et sagace du contrepoint et de toutes les manières du style de la fugue, si l'on se prive ainsi d'une véritable jouissance artistique, on l'écoutera tout autrement, avec l'état d'esprit d'un homme (pour employer avec Goethe une expression magnifique) qui eût été présent au moment où *Dieu créa le monde*. C'est-à-dire que l'on sentira alors qu'il y a là quelque chose de grand qui est dans son devenir, mais qui n'est pas encore : notre *grande* musique moderne. Elle a déjà vaincu le monde en remportant la victoire sur l'Eglise, les nationalités et le contrepoint. Dans Bach il y a encore trop de christianisme cru, de germanisme cru, de scolastique crue ; il se trouve au seuil de la musique européenne (moderne), mais de là il tourne son regard vers le Moyen Age.

150

HAENDEL[38]. – Dans l'invention de la musique, Haendel était hardi, novateur, vrai, puissant ; il se tournait vers un héroïsme semblable à celui dont un peuple est capable, – mais, pour achever son travail, il était souvent plein de contrainte, de froideur et même de dégoût de soi ; alors il se servait de quelques méthodes éprouvées dans l'exécution, il se mettait à écrire vite et beaucoup et était trop heureux d'en avoir fini, – mais ce n'était pas un contentement pareil à celui de Dieu et d'autres créateurs, au soir de leur féconde journée.

151

HAYDN[39]. – Si la génialité peut s'allier à la nature d'un homme simplement *bon*, Haydn a possédé cette génialité. Il va jusqu'à la frontière que la moralité trace à l'intelligence ; il ne fait que de la musique qui n'a pas de « passé ».

152

BEETHOVEN ET MOZART[40]. – La musique de Beethoven apparaît souvent comme

une *contemplation* profondément émue à l'audition d'un morceau que l'on croyait perdu depuis longtemps, c'est « l'innocence dans les sons », une musique *au sujet* de la musique. La chanson du mendiant ou de l'enfant des rues, les motifs traînants des Italiens en voyage, les airs de danse des auberges de village ou des nuits de Carnaval. C'est là que Beethoven découvre ses « mélodies », il les amasse comme une abeille, en saisissant çà et là une note ou une courte suite. Ce sont pour lui des *souvenirs* transfigurés d'un « monde meilleur » : semblables à ce que Platon imaginait au sujet des idées. – Mozart est dans un rapport tout différent avec ses mélodies : il ne trouve pas ses inspirations en attendant de la musique, mais en regardant la vie, la vie la plus mouvementée des contrées méridionales : il rêvait toujours de l'Italie lorsqu'il n'y était pas.

153

RÉCITATIF. – Autrefois, le récitatif était sec ; maintenant nous vivons en un temps du *récitatif* mouillé : il est tombé à l'eau et les vagues l'entraînent où elles veulent.

154

MUSIQUE « SEREINE ». – Si on entend de la musique après en avoir été privé très longtemps, elle passe trop vite dans le sang comme un de ces vins épais du Midi et laisse à l'âme une griserie semblable à celle d'un narcotique qui la plonge dans un état de demi-sommeil et de désir ; c'est surtout le cas de la musique « sereine » qui procure en même temps de l'amertume et de la douleur, de la satiété et du mal du pays et qui force à absorber tout cela, sans cesse, comme un doux breuvage empoisonné. Alors, la salle où bruit une joie sereine semble se rétrécir toujours davantage, la lumière diminuer d'intensité et s'assombrir : on croit finalement entendre la musique comme si elle entrait dans une prison où le mal du pays empêche un pauvre homme de dormir.

155

FRANZ SCHUBERT[41]. – Franz Schubert, un artiste moindre que les autres grands musiciens, possédait cependant, plus que ceux-ci, un héritage en musique. Il gaspilla cette richesse à pleines mains et d'un cœur généreux : en sorte que les

musiciens pourront encore vivre pendant quelques siècles de ses idées et de ses inventions. Dans son œuvre nous possédons un trésor d'inventions inutilisées. – Si l'on osait appeler Beethoven l'auditeur idéal d'un ménestrel, Schubert aurait le droit d'être appelé lui-même le ménestrel idéal.

156

L'INTERPRÉTATION MUSICALE LA PLUS MODERNE. – La grande interprétation tragico-dramatique dans la musique acquiert son caractère par l'imitation des gestes du grand pécheur, tel que le christianisme imagine et souhaite celui-ci : de l'être qui marche à pas lents, méditant avec passion, agité par les tortures de la conscience, fuyant tantôt avec épouvante, tantôt s'arrêtant avec désespoir, ou encore les mains tendues dans le ravissement – et quels que soient les autres signes du grand état de péché. Mais le chrétien admet que tous les hommes sont de grands pécheurs et ne font que pécher sans cesse, et cette condition pourrait seule justifier l'application à *toute* la musique de ce style dans l'interprétation ; et cela, en ce sens que la musique serait le reflet de tous les actes humains et aurait, comme telle, à parler sans cesse le langage que le grand pécheur exprime dans ses gestes. Un auditeur qui ne serait pas assez chrétien pour comprendre cette logique aurait, il est vrai, le droit de s'écrier, en face d'une pareille interprétation musicale : « Au nom du ciel, comment le péché est-il entré dans la musique ! »

157

FÉLIX MENDELSSOHN[42]. – La musique de Félix Mendelssohn est la musique du bon goût qui prend plaisir à tout ce qu'il y eut autrefois de bien : elle renvoie toujours à ce qui est derrière elle. Comment pourrait-elle avoir beauxcoup de choses devant elle, beaucoup d'avenir ! – Mais Félix Mendelssohn *voulut-il* avoir de l'avenir ? Il possédait une vertu qui est rare parmi les artistes, celle de la reconnaissance, sans arrière-pensée : et c'est là aussi une vertu qui renvoie toujours à ce qui est derrière elle.

158

UNE MÈRE DES ARTS. – A notre époque de scepticisme, un héroïsme brutal de

l'*ambition* fait presque partie de la véritable *dévotion.* Il ne suffit plus de fermer fanatiquement les yeux et de courber les genoux. Ne serait-il pas possible que l'ambition d'être à jamais le dernier héros de la dévotion devînt la mère d'une dernière musique religieuse catholique, de même qu'elle engendra le dernier style de l'architecture religieuse ? (On l'appelle le style jésuite.)

159

LA LIBERTÉ DANS LES ENTRAVES – UNE LIBERTÉ PRINCIÈRE. – Le dernier des nouveaux musiciens qui ait vu et adoré la beauté, à l'égal de Leopardi, le Polonais Chopin, lui qui fut l'inimitable – tous ceux qui sont venus avant et après lui n'ont pas droit à cette épithète –, Chopin, dis-je, possédait la même noblesse princière dans le convenu que Raphaël dans l'emploi des couleurs traditionnelles les plus simples, – non par rapport aux couleurs, mais aux usages mélodiques et rythmiques. Il admit ces usages, car il était *né dans l'étiquette,* mais, tel l'esprit le plus subtil et le plus gracieux, se livrant dans ses entraves au jeu et à la danse – *sans* qu'il voulût même s'en moquer.

160

LA BARCAROLLE DE CHOPIN[43]. – Presque tous les états d'âme et toutes les conditions de la vie possèdent un seul moment *bienheureux.* C'est ce moment-là que les bons artistes savent découvrir. Il y en a un même dans la vie sur la côte, cette vie si ennuyeuse, si malpropre, si malsaine, qui se déroule dans le voisinage de la populace la plus bruyante et la plus rapace ; – ce moment binheureux, Chopin a su lui prêter des accords dans sa *Barcarolle* au point que les dieux eux-mêmes pourraient avoir envie de s'étendre dans une barque durant les longs soirs d'été.

161

ROBERT SCHUMANN[44]. – Le « jeune homme » tel que le rêvaient les poètes lyriques du romantisme français et allemand dans le premier tiers de ce siècle, – ce jeune homme a été complètement traduit en chants et en musique par Robert Schumann, l'éternel jeune homme, tant qu'il se sentit dans la plénitude de sa force : il est vrai qu'il y a des moments où sa musique fait songer à l'éternelle

« vieille fille ».

162

LES CHANTEURS DRAMATIQUES. – « Pourquoi ce mendiant chante-t-il ? » – Il ne s'entend probablement pas à gémir. – « Alors il fait bien : mais nos chanteurs dramatiques qui gémissent parce qu'ils ne savent pas chanter – font-ils bien, eux aussi ? »

163

MUSIQUE DRAMATIQUE. – Pour celui qui ne voit pas ce qui se passe sur la scène, la musique dramatique est une absurdité ; de même que le commentaire perpétuel d'un texte perdu est une absurdité. Cette musique demande très sérieusement que l'on ait les oreilles là où se trouvent les yeux. Mais c'est faire violence à Euterpe[45] : cette pauvre muse veut qu'on laisse ses yeux et ses oreilles aux endroits où toutes les autres muses les ont aussi.

164

VICTOIRE ET RAISON. – Malheureusement, dans les guerres esthétiques que les artistes provoquent avec leurs œuvres et la défense de celles-ci, c'est aussi la force qui décide en dernière instance et non point la raison. Maintenant tout le monde admet, comme fait l'historique, que le bonheur dans la lutte a eu *raison* avec Piccini : en tous les cas Piccini[46] a été *victorieux* ; la force se trouvait de son côté.

165

DU PRINCIPE DE L'EXÉCUTION MUSICALE. – Les exécutants d'aujourd'hui croient-ils donc vraiment que c'est le commandement suprême de leur art de donner à chaque morceau autant de *haut-relief* que possible et de lui faire parier à tout prix un langage dramatique ? Appliqué, par exemple, à Mozart, n'est-ce pas là un véritable péché contre l'esprit, l'esprit serein, ensoleillé, tendre et léger de Mozart, dont le sérieux est un sérieux bienveillant et non point un sérieux

terrible, dont les images ne veulent pas sauter hors de leur cadre pour épouvanter et mettre en fuite celui qui les contemple ? Ou bien vous imaginez-vous que la musique de Mozart s'identifie à la musique du « Festin de Pierre » ? Et non seulement la musique de Mozart, mais toute espèce de musique ? – Mais vous répondez que le plus grand effet parle en faveur de votre principe – et vous auriez raison si l'on ne vous répliquait pas par une autre question : *sur qui* a-t-on voulu faire de l'effet, et sur qui un artiste noble a-t-il seulement le droit de *vouloir* faire de l'effet ? Jamais sur le peuple ! Jamais sur les êtres sensibles ! Jamais sur les êtres maladifs ! Mais avant tout : jamais sur les êtres émoussés !

166

MUSIQUE D'AUJOURD'HUI. – Cette musique archi-moderne, avec ses poumons vigoureux et ses nerfs délicats, s'effraye toujours d'abord devant elle-même.

167

OÙ LA MUSIQUE EST À L'AISE. – La musique n'atteint sa grande puissance que parmi les hommes qui ne peuvent ni ne doivent discuter. C'est pourquoi ses premiers promoteurs sont les princes qui ne veulent pas qu'on critique beaucoup dans leur entourage, ni même qu'on pense beaucoup ; et, ensuite, les sociétés qui, sous une pression quelconque (princière ou religieuse), sont forcées de s'habituer au silence mais qui sont à la recherche de sortilèges d'autant plus violents contre l'ennui du sentiment (généralement l'éternel penchant amoureux et l'éternelle musique) ; en troisième lieu, des peuples tout entiers où il n'y a point de « société », mais d'autant plus d'individus avec un penchant à la solitude, à des pensées crépusculaires et à la vénération de tout ce qui est inexprimable : ce sont les véritables âmes musicales. – Les Grecs, étant un peuple qui aima la parole et la lutte, ne supportaient la musique que comme un *accessoire* des arts sur quoi l'on pût discuter et parler véritablement : tandis que sur la musique il est à peine possible de *penser* nettement. – Les Pythagoriciens, ces Grecs exceptionnels en bien des matières, étaient aussi, comme on le prétend, de grands musiciens : ce sont les mêmes qui ont inventé le silence de cinq ans, mais non point la dialectique.

168

SENTIMENTALITÉ DANS LA MUSIQUE. – Quel que soit le penchant que l'on ait pour la musique sérieuse et riche, à certaines heures on sera toujours subjugué, charmé et attendri par l'opposé de celle-ci. Je veux parler de ces *mélismes*[47] d'opéras italiens, les plus simples de tous, qui, malgré leur uniformité rythmique et l'enfantillage de leurs harmonies, nous émeuvent parfois comme si nous entendions chanter l'âme même de la musique. Que vous en conveniez ou non, pharisiens du bon goût, *il en est ainsi,* et pour moi il importe maintenant avant tout de donner à deviner cette énigme et d'aider moi-même un peu à la résoudre. – Lorsque nous étions encore enfants, nous avons goûté pour la première fois le miel de bien des choses ; jamais plus, dans la suite, il ne nous parut aussi bon qu'alors ; il induisait à la vie, à la vie la plus longue, sous la forme du premier printemps, des premières fleurs, des premiers papillons, de la première amitié. – Alors – ce fut peut-être vers la neuvième année de notre vie – nous entendîmes la première musique : et ce fut celle que nous *comprîmes* d'abord, par conséquent la plus simple et la plus enfantine, celle qui ne fut guère plus que le développement d'une chanson de nourrice ou d'un air de musicien ambulant. (Car il faut être *préparé* et *exercé* pour les moindres révélations de l'art : il n'existe nullement d'effet « immédiat » de l'art, quelles que soient les belles inventions que les philosophes aient à ce sujet.) C'est à ces premiers ravissements musicaux – les plus violents de notre vie – que se rattache notre sentiment, lorsque nous entendons ces *mélismes* italiens : la béatitude d'enfant et la fuite du jeune âge, le sentiment de l'irréparable comme notre bien le plus précieux, – tout cela touche les cordes de notre âme d'une façon plus violente que la présence la plus abondante et la plus sérieuse de l'art ne saurait le faire. – Ce mélange de joie esthétique avec un chagrin moral que l'on a maintenant l'habitude d'appeler communément « sentimentalité », un peu trop orgueilleusement comme il me semble – c'est l'état d'âme de Faust à la fin de la première scène – cette « sentimentalité » des auditeurs profite à la musique italienne que, généralement, les gourmets expérimentés de l'art, les « esthéticiens » purs, aiment à ignorer. – D'ailleurs, toute musique ne commence à avoir un effet *magique* qu'à partir du moment où nous entendons parler en elle le langage de notre propre *passé* : et, en ce sens, pour le profane toute musique ancienne semble devenir toujours meilleure, et toute musique récente n'avoir que peu de valeur : car elle n'éveille pas encore cette « sentimentalité » qui, comme je l'ai indiqué, est le principal élément de bonheur dans la musique, pour qui ne prend pas purement plaisir à cet art en artiste.

169

EN AMIS DE LA MUSIQUE. – En fin de compte, nous continuons à aimer la musique comme nous aimons le clair de lune. Aucun des deux ne veut remplacer le soleil, – mais seulement illuminer nos nuits tant bien que mal. Mais nous avons quand même le droit d'en rire, n'est-ce pas ? et de plaisanter à leur sujet ? Un peu, du moins ? Et de temps en temps ? Sur l'homme dans la lune ? Sur la femme dans la musique !

170

L'ART D'UNE ÉPOQUE LABORIEUSE. – Nous possédons la conscience d'une époque *laborieuse :* cela ne nous permet pas de réserver à l'art les meilleures heures et les meilleurs matins, quand même cet art serait le plus grand et le plus digne. Il est à nos yeux affaire de loisir, de récréation : nous lui vouons les *restes* de notre temps, de nos forces. – C'est là le fait principal qui a changé la situation de l'art vis-à-vis de la vie : lorsque l'art fait appel aux réceptifs par de grandes exigences de temps et de force, il a *contre* lui la conscience des laborieux et des hommes capables, il en est réduit aux gens indolents et sans conscience qui, de par leur nature, ne sont précisément pas portés vers le *grand* art et qui considèrent les prétentions du grand art comme de l'insolence. Il se pourrait très bien que le grand art fût à sa fin, parce qu'il manque d'air et de libre respiration : ou bien encore faudrait-il qu'il essaie de s'acclimater dans une autre atmosphère (ou du moins de pouvoir y vivre), dans une atmosphère qui n'est en somme que l'élément naturel du *petit* art, de l'art du repos, de la distraction amusante. Il en est ainsi presque partout maintenant, même les artistes du grand art promettent une récréation et une distraction, eux aussi s'adressent à l'homme fatigué et lui demandent les soirées de ses journées de travail, – tout comme les artistes comiques sont satisfaits d'avoir remporté une victoire sur le front chaîné de plis sévères et sur les yeux caves. Quels sont donc les artifices de leurs plus grands confrères ? Ceux-ci ont dans leurs armes les excitants les plus puissants qui parviendraient même à effrayer l'homme à moitié mort, ils possèdent des stupéfiants, des moyens de griser, d'ébranler, de provoquer des crises de larmes : par tous ces moyens, ils subjuguent l'homme fatigué et l'amènent dans un état de fébrilité nocturne, de débordement, de ravissement et de crainte. Aurait-on le droit d'en vouloir au grand art, tel qu'il existe aujourd'hui sous forme d'opéra,

de tragédie et de musique, à cause des moyens dangereux qu'il emploie, comme on en voudrait à un pêcheur perfide ? Certainement non : car il préférerait cent fois vivre dans le pur élément du silence matinal et s'adresser aux âmes pleines de vie, de force et d'attente, aux âmes du matin chez les spectateurs et les auditeurs. Remercions-le de préférer vivre ainsi que de s'enfuir ; avouons-nous aussi que, pour une époque qui apportera dans la vie des jours de fête et de joie, libres et pleins, notre *grand* art sera inutilisable.

171

LES EMPLOYÉS DE LA SCIENCE ET LES AUTRES. – On pourrait appeler « employés » les savants véritablement capables et couronnés de succès. Lorsque, dans les jeunes années, leur sagacité est suffisamment exercée, leur mémoire remplie, lorsque la main et l'œil ont pris de la sûreté, un savant plus âgé qu'eux leur assigne dans la science une place où leurs capacités peuvent être utiles ; plus tard, lorsqu'ils ont eux-mêmes acquis le regard qui leur fait voir les points faibles et les lacunes de leur science, ils se placent d'eux-mêmes aux endroits où l'on a besoin d'eux : mais il y a d'autres natures plus rares, rarement couronnées de succès et qui rarement mûrissent complètement, ce sont les hommes « à l'intention desquels la science existe » – il leur semble du moins à eux-mêmes qu'il en est ainsi : – des hommes souvent désagréables, souvent présomptueux, souvent entêtés, mais presque toujours quelque peu enchanteurs. Ce ne sont ni des employés ni des employeurs, ils se servent de ce que les autres ont réalisé et fixé par leur travail, avec une certaine résignation princière et des éloges médiocres et rares : comme s'ils appartenaient en quelque sorte à une espèce d'êtres inférieurs. Et pourtant ils ne possèdent pas de qualités différentes de celles par lesquelles les autres se distinguent et il leur arrive même de développer celles-ci à un degré moindre ; de plus, ils ont en particulier une étroitesse d'esprit qui manque aux premiers et c'est pourquoi il est impossible de les mettre à un poste et de voir en eux d'utiles instruments, – ils ne peuvent vivre que *dans leur propre atmosphère*, sur leur propre terrain. Cette étroitesse d'esprit leur permet de reconnaître ce qui, dans une science, leur « appartient », c'est-à-dire, ce qu'ils peuvent faire rentrer dans leur atmosphère et dans leur demeure ; ils ont toujours l'illusion de rassembler leur propriété éparse. Si on les empêche de construire leur propre nid, ils périssent comme des oiseaux sans abri. Le manque de liberté les jette dans la consomption. S'ils utilisent certaines entrées de la science à la façon des autres, ce seront toujours seulement celles où

prospèrent les graines et les fruits qui leur sont nécessaires ; que leur importe si la science, dans son ensemble, possède des contrées incultes ou mal cultivées ? Il leur manque toute participation impersonnelle à un problème de connaissance : de même qu'ils sont pénétrés de leur personnalité, toutes leurs expériences et tout leur savoir se confondent de nouveau en une seule personne dont les différentes parties dépendent l'une de l'autre, empiètent l'une sur l'autre et sont nourries en commun, et qui, dans son ensemble, possède une atmosphère et une odeur qui lui sont propres. – De pareilles natures produisent, au moyen des constructions épistémiques qu'elles ont personnalisées, cette *illusion* qui consiste à croire qu'une science (ou même la philosophie tout entière) a atteint ses limites et se trouve à son but ; la *vie* qu'il y a dans leur système exerce ce charme : à certaines époques, ce charme a été très néfaste pour la science et trompeur pour ces travailleurs de l'esprit vraiment capables, mais à d'autres époques, où régnaient la sécheresse et l'épuisement, ce fut comme un baume, un souffle rafraîchissant qui vient d'un calme lieu de repos. – Généralement on appelle de pareils hommes des *philosophes*[48].

172

RECONNAISSANCE DU TALENT. – Lorsque je traversai le village de S, un jeune gamin se mit à claquer du fouet de toutes ses forces – il était passé maître dans cet art et il le savait. Je lui jetai un regard de reconnaissance, – mais au fond il me faisait *horriblement mal.* – Nous agissons souvent ainsi dans l'admiration que nous avons pour beaucoup de talents. Nous leur faisons du bien lorsqu'ils nous font du mal.

173

RIRE ET SOURIRE. – Plus l'esprit devient joyeux et sûr de lui-même, plus l'homme désapprend le rire bruyant : par contre il est pris sans cesse d'un sourire plus intellectuel, signe de son étonnement à cause des innombrables ressemblances cachées qu'il y a dans la bonne existence.

174

DIVERTISSEMENT DES MALADES. – De même que, dans la détresse de l'âme, on

s'arrache les cheveux, on se frappe le front, on se déchire les joues, ou encore que, comme Œdipe, on se crève les yeux : de même, contre de violentes douleurs physiques, on appelle en aide un sentiment de vive amertume, en se souvenant par exemple de ses calomniateurs et détracteurs ; en noircissant son avenir ; en lançant mentalement des méchancetés et des coups de poignard contre les absents. Et il est parfois vrai qu'un diable en chasse un autre, – mais c'en est alors un autre que l'on a en soi. Voilà pourquoi il faut recommander aux malades cet autre divertissement qui semble contribuer à adoucir les douleurs : réfléchir aux bienfaits et aux gentillesses que l'on peut faire aux amis et aux ennemis.

175

LA MÉDIOCRITÉ COMME MASQUE. – La médiocrité est le plus heureux des masques que l'esprit supérieur puisse porter, parce que le grand nombre, c'est-à-dire le médiocre, ne songe pas qu'il y a là un travestissement : et pourtant c'est à cause de lui que l'esprit supérieur s'en sert, – pour ne point irriter et, dans des cas qui ne sont pas rares, par compassion et par bonté.

176

LES PATIENTS. – Le pin semble écouter, le sapin semble attendre ; et tous deux écoutent sans impatience : – ils ne pensent pas à ce petit bonhomme qui, à leur pied, est dévoré par son impatience et sa curiosité.

177

LES MEILLEURES PLAISANTERIES. – Je fais le meilleur accueil à la plaisanterie qui se glisse en place d'une pensée lourde et hésitante, en même temps comme signe de la main et comme clin d'œil.

178

ACCESSOIRES DE TOUTE VÉNÉRATION. – Partout où l'on vénère le passé, il ne faut pas laisser entrer les méticuleux qui veulent faire place nette. La piété ne se sent pas à l'aise sans un peu de poussière, d'ordure et de boue.

179

LE GRAND DANGER ENCOURU PAR LES SAVANTS. – Ce sont justement les savants les plus distingués et les plus sérieux qui courent le danger de voir le but de leur vie placé toujours plus bas, car ils ont le sentiment que, dans la seconde partie de leur existence, ils deviendront de plus en plus chagrins et querelleurs. Ils commencent par se jeter dans leur science avec de vastes espoirs et ils s'attribuent des tâches audacieuses dont leur imagination anticipe parfois déjà le but : il y a alors des moments comme dans la vie des grands navigateurs qui vont à la découverte ; – le savoir, le pressentiment et la force s'élèvent mutuellement toujours plus haut, jusqu'à ce qu'une côte lointaine et nouvelle apparaisse pour la première fois devant les regards. Mais l'homme rigoureux s'aperçoit d'année en année davantage combien il importe que la tâche particulière du chercheur soit prise dans des limites aussi restreintes que possible, pour que l'on puisse la résoudre totalement et éviter cet insupportable gaspillage de forces dont souffraient les périodes antérieures de la science : tous les travaux étaient alors faits dix fois et c'était toujours le onzième qui avait à dire le dernier mot, le meilleur. Cependant, plus le savant apprend à connaître cette façon de résoudre totalement les problèmes, plus il l'exerce, plus sera grand aussi le plaisir qu'il y prendra : mais la rigueur de ses prétentions, par rapport à ce qui est ici appelé

« totalement », grandira encore. Il met à part tout ce qui dans ce sens doit demeurer incomplet, il a le flair et la répugnance de tout ce qui n’est soluble qu’à moitié, – il déteste tout ce qui ne peut donner une espèce de certitude que pris dans sa généralité, avec des contours vagues Ses plans de jeunesse s’effondrent devant ses yeux : à peine s’il en reste quelques nœuds à défaire : et c’est à ce travail que le maître s’applique maintenant avec joie et affirme sa force. Alors, au milieu de cette activité si utile et si infatigable, vieilli, il est parfois saisi d’un profond découragement, d’un sentiment qui finit par revenir plus souvent et qui ressemble à une espèce de torture de conscience : il se regarde comme s’il voyait quelqu’un de transformé, rapetissé et abaissé jusqu’à devenir un *nain* agile ; il s’inquiète de savoir si la maîtrise dans les petites choses n’est pas une sorte de commodité, un faux-fuyant devant les voix secrètes qui conseillent de donner de l’ampleur à la vie. Mais il ne peut se passer *de l’autre côté,* – il est trop tard pour cela.

180

LES MAÎTRES À L’ÉPOQUE DES LIVRES. – L’éducation particulière et l’éducation par petits groupes se généralisant de plus en plus, on peut presque se passer de l’éducateur, tel qu’il existe maintenant. Des amis avides de savoir, qui veulent ensemble s’approprier prier une connaissance, trouvent à l’époque des livres une voie plus simple et plus naturelle que l’« école » et le « maître ».

181

LA VANITÉ CONSIDÉRÉE COMME LA CHOSE LA PLUS UTILE. – Primitivement l’individu fort traite, non seulement la nature, mais encore la société et les individus faibles comme des objets de proie : il les exploite tant qu’il peut, puis il continue son chemin. Parce qu’il vit dans l’incertitude, alternant entre la faim et l’abondance, il tue plus de bêtes qu’il ne peut en consommer, pille et maltraite plus d’hommes qu’il ne serait nécessaire. Sa manifestation de puissance est en même temps une expression de vengeance contre son état de misère et de crainte : il veut, en outre, passer pour plus puissant qu’il n’est, voilà pourquoi il abuse des occasions : le surcroît de crainte qu’il engendre est pour lui un surcroît de puissance. Il remarque à temps que ce n’est pas ce qu’il *est*, mais ce pour quoi il *passe* qui le soutient ou l’abat : voilà l’origine de la *vanité.* Le puissant cherche

par tous les moyens possibles à augmenter la *foi* en sa puissance. – Ceux qui lui sont assujettis, qui tremblent devant lui et le servent, savent, d'autre part, qu'ils ne valent exactement que ce pour quoi ils sont *réputés* : c'est pourquoi ils travaillent en vue de cette réputation et non point en vue de leur satisfaction personnelle. Nous ne connaissons la vanité que sous ses formes les plus affaiblies, lorsqu'elle ne se montre plus que sublimée et à petites doses, parce que nous vivons à une époque tardive et très adoucie de la société : primitivement, elle était la chose *la plus utile*, le moyen de conservation le plus violent. Or, la vanité sera d'autant plus grande que l'individu sera avisé : parce qu'il est plus facile d'augmenter la croyance en la puissance que d'augmenter la puissance elle-même, mais c'est seulement le cas pour celui qui a de l'*esprit* – ou bien, comme il faut dire pour les états primitifs, pour celui qui est *rusé et dissimulé.*

182

INDICES MÉTÉOROLOGIQUES DE LA CULTURE. – Il y a si peu d'indices météorologiques décisifs de la culture qu'il faut être heureux d'en posséder au moins un qui soit infaillible, pour s'en servir dans sa maison et son jardin. Pour examiner si quelqu'un est des nôtres ou non – je veux dire s'il fait partie des esprits libres –, il faut s'informer de ses sentiments vis-à-vis du christianisme. S'il prend un autre point de vue que le point de vue critique, il faut lui tourner le dos : il nous apportera un air impur et du mauvais temps. – Ce n'est plus *notre* tâche d'enseigner à de tels hommes ce que c'est qu'un vent de sirocco ; ils ont Moïse et les prophètes du temps et de la raison : s'ils ne veulent pas les écouter : eh bien !...

183

LA COLÈRE ET LA PUNITION VIENNENT EN LEUR TEMPS. – La colère et la punition nous ont été léguées par l'espèce animale. L'homme ne s'émancipe qu'en rendant aux animaux ce cadeau de baptême. Il y a cachée là une des plus grandes idées que les hommes puissent avoir, l'idée d'un progrès unique parmi tous les progrès. – Avançons ensemble de quelques milliers d'années, mes amis ! Beaucoup de joies sont encore réservées aux hommes, dont le parfum n'est pas encore venu jusqu'à ceux du présent. Or, nous avons le droit de nous permettre

cette joie, de l’invoquer et de l’annoncer comme quelque chose de nécessaire, pourvu que le développement de la raison humaine *ne s’arrête point !* Un jour viendra où l’on ne voudra plus assumer le péché *logique* qui se cache dans la colère et la punition, pratiquées individuellement ou en société ; ce sera le jour où la tête et le cœur sauront être aussi près l’un de l’autre qu’ils sont éloignés maintenant. En jetant un regard sur la marche générale de l’humanité, on s’aperçoit assez bien qu’ils sont moins loin l’un de l’autre qu’ils ne l’étaient primitivement. Et l’individu qui peut embrasser d’un coup d’œil toute une existence de travail intérieur, prendra conscience avec une joie orgueilleuse de la distance surmontée, du rapprochement qui a eu lieu, et osera hasarder des espoirs plus hauts encore.

184

ORIGINE DES PESSIMISTES. – Une bouchée de bonne nourriture décide souvent si nous regardons l’avenir avec des yeux découragés ou pleins d’espoirs : cela est vrai dans les choses les plus hautes et les plus intellectuelles. Le mécontentement et les idées noires ont été *transmis* aux générations actuelles par les faméliques de jadis. Même nos artistes et nos poètes, malgré l’opulence de leur vie, on remarque souvent qu’ils ne sont pas d’une bonne origine, que leur sang ou leur cerveau charrient des débris du passé, des souvenirs d’ancêtres mal nourris et opprimés leur vie durant, ce qui est visible dans leurs œuvres, dans l’objet et les couleurs choisis. La civilisation des Grecs est une civilisation de gens qui possèdent, dont la fortune est d’origine ancienne : ils vécurent mieux que nous à travers plusieurs générations (mieux de toute manière et, avant tout, beaucoup plus simplement au point de vue de la nourriture et de la boisson) : alors le cerveau devint à la fois si plein et si subtil, le sang se mit à circuler rapidement, semblable à un joyeux vin clair. Ils produisirent donc ce qu’il y a de bien et de meilleur, non plus avec des couleurs sombres, pleins d’extase et de violence, mais avec des rayonnements de beauté et de soleil.

185

DE LA MORT RAISONNABLE[49]. – Qu’est-ce qui est plus raisonnable, arrêter la machine lorsque l’œuvre qu’on lui demandait est exécutée, – ou bien la laisser marcher jusqu’à ce qu’elle s’arrête d’elle-même, c’est-à-dire jusqu’à ce qu’elle

soit abîmée ? Ce dernier procédé n'est-il pas un gaspillage de frais d'entretien, un abus des forces et de l'attention de ceux qui desservent la machine ? Ne répand-on pas inutilement ce qui ailleurs serait très nécessaire ? N'est-ce pas propager une espèce de mépris à l'égard des machines en général que d'en entretenir et d'en desservir un si grand nombre inutilement ? – Je veux parler de la mort involontaire (naturelle) et de la mort volontaire (raisonnable). La mort naturelle est la mort indépendante de toute volonté, la mort proprement *déraisonnable,* où la misérable substance de l'écorce détermine la durée du noyau : où, par conséquent, le geôlier étiolé, malade et hébété est maître de déterminer le moment où doit mourir son noble prisonnier. La mort naturelle est le suicide de la nature, c'est-à-dire la destruction de l'être le plus raisonnable par la chose la plus déraisonnable qui y soit attachée. Ce n'est que du point de vue religieux qu'il peut en être autrement, parce que, alors, comme de juste, la raison supérieure (Dieu) donne l'ordre auquel la raison inférieure doit se soumettre. Abstraction faite de la religion, la mort naturelle ne vaut pas une glorification. La sage disposition à l'égard de la mort appartient à la morale de l'avenir, qui paraît insaisissable et immorale maintenant, mais dont ce doit être un bonheur indescriptible d'apercevoir l'aurore.

186

REGARDANT EN ARRIÈRE. – Tous les criminels forcent la société à revenir à des degrés de civilisation antérieurs à celui où elle se trouve au moment où le crime s'accomplit ; ils font marche arrière. Que l'on songe aux instruments que la société est obligée de se créer et d'entretenir pour sa défense : au policier madré, au geôlier, au bourreau ; que l'on se demande enfin si le juge lui-même, et la punition et toute la procédure judiciaire, dans leurs effets sur le non-criminel, ne sont pas plutôt faits pour déprimer que pour élever. C'est qu'il ne sera jamais possible de prêter à la légitime défense et à la vengeance le vêtement de l'innocence ; et chaque fois que l'on utilise et sacrifie l'homme, comme un moyen pour accomplir le but de la société, toute l'humanité supérieure en est attristée.

187

LA GUERRE COMME REMÈDE. – Aux peuples qui deviennent faibles et misérables

on pourrait conseiller la guerre comme remède : à condition, bien entendu, qu'ils veuillent à toute force continuer à vivre : car, pour la consomption des peuples, il y a aussi une cure de brutalité. Mais vouloir vivre éternellement et ne pas pouvoir mourir, c'est déjà un symptôme de sénilité dans le sentiment. Plus on vit avec ampleur et supériorité, plus vite on est prêt à risquer sa vie pour un seul sentiment agréable. Un peuple qui vit et sent ainsi n'a pas besoin des guerres.

188

LA TRANSPLANTATION INTELLECTUELLE ET CORPORELLE COMME REMÈDE. – Les différentes civilisations sont des climats intellectuels dont chacun est particulièrement nuisible ou salutaire à tel ou tel organe. Etant dans son ensemble la science des différentes cultures, l'*histoire* est la science *des remèdes*, mais non la thérapeutique elle-même. C'est pourquoi il faut un médecin qui utilise cette science des remèdes pour envoyer chacun dans le climat qui lui est particulièrement salutaire – pour un temps seulement, ou bien pour toujours. Vivre dans le présent, au sein d'une seule civilisation, ne suffit pas comme prescription universelle, trop d'espèces d'hommes infiniment utiles qui ne peuvent pas respirer dans de bonnes conditions y périraient. A l'aide des études historiques il faut leur donner de l'*air* et chercher à les conserver ; les hommes des civilisations retardées ont, eux aussi, leur valeur. A côté de cette cure de l'esprit il faut que l'humanité aspire, pour ce qui est des choses corporelles, à savoir, par une géographie médicale, quelles sont les dégénérescences et les maladies que provoque chaque contrée de la terre, et, au contraire, quels sont les facteurs de guérison qu'elle présente : il faut alors que les peuples, les familles et les individus soient transplantés sans cesse et jusqu'à ce qu'on se soit rendu maître des infirmités héréditaires. La terre tout entière finira par être un ensemble de stations sanitaires.

189

L'ARBRE DE L'HUMANITÉ ET LA RAISON. – Ce qu'avec une sénile myopie vous craignez, comme un surcroît de population sur la terre, met entre les mains de ceux qui ont plus d'espoir que nous une tâche grandiose : il faut que l'humanité soit un jour un arbre qui ombragera la terre tout entière, avec plusieurs milliards de fleurs qui toutes deviendront des fruits ; c'est pourquoi il faut dès maintenant

préparer la terre à nourrir cet arbre. Augmenter la sève et la force qui hâtera le développement maintenant encore *minime,* faire circuler en d'innombrables canaux cette sève nécessaire à la nutrition de l'ensemble et du particulier – de telles tâches ou de tâches semblables on peut déduire la *mesure* pour apprécier si un homme d'aujourd'hui est utile ou inutile. La tâche est sans limites, grandiose et téméraire : nous voulons tous y participer afin que l'arbre ne pourrisse pas avant le temps ! L'esprit historique réussira peut-être à se figurer, en imagination, l'être humain et l'activité humaine, semblables, dans l'ensemble du temps, à l'organisation des fourmis, à une fourmilière ingénieusement édifiée. A la juger superficiellement, toute l'humanité nous apparaît régie par l'instinct, comme l'organisation des fourmis. Mais, après un examen sévère, nous remarquons que des peuples tout entiers se sont efforcés, pendant des siècles, à découvrir et à *mettre à l'épreuve* des moyens nouveaux par lesquels il est possible de faire du bien à la grande collectivité humaine et enfin au grand arbre fruitier de l'humanité ; et, quel que soit le dommage causé pendant ces essais aux individus, aux peuples et aux époques, il y aura toujours des individus qui y auront gagné de la *sagesse,* et cette sagesse se répandra lentement sur les mesures que prendront des époques et des peuples tout entiers. Les fourmis, elles aussi, errent et se trompent ; l'humanité peut fort bien périr et se dessécher, avant le temps, par la folie des moyens ; il n'y a ni pour l'une ni pour les autres un sûr instinct conducteur. Il nous faut, bien au contraire, *envisager* face à face cette tâche grandiose qui consiste à *préparer* la terre pour recevoir une plante de la plus grande et de la plus joyeuse fécondité, et c'est une tâche de la raison pour la raison !

190

L'ÉLOGE DU DÉSINTÉRESSEMENT ET SON ORIGINE. – Entre deux chefs de bande voisins, l'on était depuis longtemps en querelle : on ravageait les récoltes, on enlevait les troupeaux, on incendiait les maisons, avec en somme, des succès douteux, puisque les deux puissances étaient à peu près égales. Un troisième, qui, par la situation isolée de ses domaines, pouvait se tenir loin de ces disputes, mais qui cependant avait des raisons pour craindre le jour où un de ces voisins querelleurs arriverait à une définitive prépondérance, s'entremit finalement avec bienveillance et solennité entre les deux partis en lutte : et secrètement il ajoutait à ses propositions de paix un poids sérieux, en donnant à entendre à chacun des deux belligérants que dorénavant il ferait cause commune avec la victime de

quiconque romprait la paix. On s'assembla devant lui, on mit, avec hésitation, dans sa main, les mains qui jusqu'à présent avaient été les instruments et trop souvent les causes de la haine, – on fit vraiment de sérieuses tentatives pour maintenir la paix. Chacun vit avec étonnement son bien-être et son aisance grandir soudain ; il vit chez le voisin, au lieu d'un malfaiteur perfide ou arrogant, un marchand prêt à l'achat et à la vente ; et même, dans le cas de nécessité imprévue, on pouvait réciproquement se tirer de la détresse, au lieu d'exploiter, comme cela s'était fait jusqu'à présent, celle du voisin et de la pousser à son comble si cela était possible. Il sembla même que l'espèce humaine fût depuis lors devenue plus belle dans les deux régions : car les yeux s'étaient éclairés, les fronts s'étaient débarrassés des rides et tous avaient pris confiance en l'avenir – rien n'est plus salutaire aux âmes et aux corps, chez les hommes, que cette confiance. On se revoyait tous les ans au jour de l'alliance, tant chefs que partisans, et cela en présence du médiateur, dont on admirait et vénérait la façon d'agir, plus était grand le profit qu'on lui devait. On appelait *désintéressée* cette façon d'agir – car l'on envisageait de trop près l'avantage personnel que l'on avait tiré de l'intervention, pour voir dans la façon d'agir du voisin autre chose que ce fait : les conditions d'existence de celui-ci ne s'étaient pas transformées de la même façon que celles des belligérants réconciliés par lui : elles étaient au contraire demeurées les mêmes, il semblait par conséquent qu'il n'avait pas eu son intérêt en vue. Pour la première fois, on se disait que le désintéressement était une vertu : certainement, dans les petites choses privées, il s'était souvent rencontré des cas semblables, mais on ne porta son attention sur cette vertu que lorsque, pour la première fois, elle devenait évidente comme si elle était écrite au mur en gros caractères, lisibles pour toute la communauté. Reconnues comme des vertus, affublées d'un nom, mises en formules, recommandées pour l'usage, telles furent seulement les qualités morales à partir du moment où elles décidèrent *visiblement* des destinées et du bonheur de sociétés tout entières. Depuis lors, chez *beaucoup de gens*, l'élévation des sentiments et la stimulation des forces créatrices intérieures sont devenues si grandes qu'on offre des présents à ces qualités morales, chacun apportant ce qu'il a de meilleur : l'homme sérieux met à leurs pieds son sérieux, l'homme digne sa dignité, les femmes leur douceur, les jeunes gens tout ce qui est en eux riche d'espoir et d'avenir ; le poète leur prête des paroles et des noms, les introduit dans la ronde des êtres analogues, leur attribue un tableau généalogique et finit par adorer, comme font les artistes, les créatures de son imagination comme des divinités nouvelles, – il *enseigne* même à les adorer. C'est ainsi qu'une vertu, parce que

l’amour et la reconnaissance de tous y travaillent comme à une statue, finit par devenir une agglomération de tout ce qui est bon et digne de vénération, tout à la fois une espèce de temple et de personnalité divine. Elle se dresse désormais comme une vertu spéciale, comme un être à part, ce qu’elle n’était pas jusqu’à présent, et elle exerce les droits et la puissance dont dispose une surhumanité sanctifiée. – Dans la Grèce de la décadence, les villes étaient pleines de ces abstractions divines humanisées (que l’on pardonne le mot singulier à cause de l’idée singulière) ; le peuple s’était arrangé à sa manière une espèce de « ciel des idées » à la façon platonicienne, et je ne crois pas que l’on ait eu l’impression de cet habitant céleste moins vivement que celle d’une quelconque divinité homérique passée de mode.

191

« TEMPS D’OBSCURITÉ ». – On appelle en Norvège « temps d’obscurité » les époques où le soleil demeure toute la journée au-dessous de l’horizon ; pendant ce temps la température s’abaisse sans cesse lentement. – Quel merveilleux symbole pour tous les penseurs devant lesquels le soleil de l’avenir humain s’est obscurci pour un temps !

192

LE PHILOSOPHE DE L’OPULENCE. – Un petit jardin, des figues, du fromage et, avec cela, trois ou quatre bons amis, – ce fut là l’opulence d’Epicure.

193

LES ÉPOQUES DE LA VIE. – Les véritables époques de la vie sont ces moments d’arrêt entre la montée et la descente d’une idée dominante ou d’un sentiment directeur. On éprouve de nouveau de la satiété : tout le reste est soif et faim – ou dégoût.

194

LE RÊVE[50]. – Nos rêves sont, pour le cas où, une fois par exception, ils se

poursuivent et s’achèvent – généralement le rêve est un bousillage –, des enchaînements symboliques de scènes et d’images, en lieu et place du récit en langage littéraire. Ils modifient les événements, les conditions et les espoirs de notre vie, avec une audace et une prévision poétiques qui nous étonnent toujours le matin lorsque nous nous en souvenons. Nous gaspillons trop notre sens artistique durant notre sommeil et c’est pourquoi le jour nous en sommes souvent si pauvres.

195

NATURE ET SCIENCE. – De même que dans la nature, dans la science ce sont aussi les terrains les plus mauvais et les plus inféconds qui sont défrichés les premiers, – parce que les moyens que possède la science *commençante* suffisent à peu près à cela. L’exploitation des domaines les plus féconds a pour condition une force énorme et soigneusement développée dans les méthodes, des résultats particuliers déjà acquis et une équipe d’ouvriers organisés et bien dressés – et l’on ne trouve tout cela réuni que très tard. – L’impatience et l’ambition s’emparent souvent trop tôt de ces domaines très féconds, mais les résultats sont nuls. Dans la nature, de pareilles tentatives se paieraient chèrement, car elles feraient mourir de faim les défricheurs.

196

VIVRE SIMPLEMENT. – Un genre de vie simple est difficile aujourd’hui : il y faut beaucoup plus de réflexion et d’esprit inventif que n’en ont des hommes même très intelligents. Le plus honnête parmi eux dira peut-être encore : « Je n’ai pas le temps d’y réfléchir si longtemps. Le genre de vie simple est pour moi un but trop noble, je veux attendre jusqu’à ce que de plus sages que moi l’aient trouvé. »

197

SOMMETS ET MONTICULES. – La fécondité médiocre, le fréquent célibat et, en général, la froideur sexuelle chez les esprits supérieurs et les plus cultivés, ainsi que dans les classes auxquelles ils appartiennent, sont essentiels pour l’économie de l’humanité : la raison reconnaît et utilise ce fait qu’à un point extrême de

développement cérébral le danger d'une progéniture *nerveuse* est très grand : de tels hommes sont les *sommets* de l'humanité, – ils ne doivent pas se prolonger en monticules.

198

LA NATURE NE FAIT PAS DE SAUTS. – Quelle que soit la rapidité que puisse prendre l'homme et bien qu'il y ait apparence du passage d'une contradiction dans une autre, en y regardant de plus près on découvrira pourtant les *pierres d'attente* qui forment le passage de l'ancien édifice au nouveau. C'est la tâche du biographe : il doit raisonner sur la vie conformément au principe qu'aucune nature ne fait de bonds.

199

PROPREMENT, IL EST VRAI... – Qui s'habille de guenilles proprement lavées s'habille proprement, mais il n'en est pas moins en guenilles.

200

LE SOLITAIRE PARLE. – En guise de récompense pour beaucoup de dégoût, de découragement, d'ennui – tels que les apporte nécessairement une solitude sans amis, sans livres, sans obligations et sans passions –, on recueille des quarts d'heure de profonde communion avec soi-même et la nature. Qui se gare complètement de la nature se gare aussi de lui-même : il ne lui sera jamais donné de boire à la coupe la plus vivifiante que l'on puisse emplir à sa source intérieure.

201

FAUSSE CÉLÉBRITÉ. – Je déteste ces prétendues beautés de la nature qui n'ont, en somme, une signification qu'au point de vue de nos connaissances, surtout géographiques, et qui demeurent imparfaites lorsque nous les apprécions au point de vue de notre sens du beau : voici, par exemple, l'aspect du Mont-Blanc vu de Genève – c'est quelque chose d'insignifiant quand on n'appelle pas en aide les joies cérébrales de la science ; les montagnes voisines sont toutes plus

belles et plus expressives, – mais « elles sont loin d'être aussi hautes », ajoute, pour les diminuer, ce savoir absurde. Dans ce cas l'œil contredit le savoir : comment saurait-il se réjouir vraiment dans la contradiction ?

202

TOURISTES. – Ils se hissent sur la montagne comme des animaux, bêtement et ruisselants de sueur ; on a oublié de leur dire qu'il y a en chemin de beaux panoramas.

203

TROP ET TROP PEU. – Les hommes vivent tous beaucoup trop de nos jours et ils pensent trop peu : ils ont tout à la fois la colique et une faim dévorante, aussi maigrissent-ils à vue d'œil, quelle que soit la nourriture qu'ils absorbent. – Celui qui dit maintenant : « Il ne m'est rien arrivé » – passe pour un imbécile.

204

LA FIN ET LE BUT. – Toute fin n'est pas un but. La fin de la mélodie n'est pas son but : toutefois, si la mélodie n'a pas atteint sa fin, elle n'a pas atteint son but. Un symbole.

205

NEUTRALITÉ DE LA GRANDE NATURE. – La neutralité de la grande nature plaît (en montagne, en mer, dans la forêt et le désert), mais seulement pour peu de temps : ensuite nous commençons à devenir impatients. « Ces choses-là ne veulent-elles donc rien nous dire *à nous* ? n'existons-nous pas pour elles ? » Le sentiment naît d'un *crimen loesoe majestatis humanoe.*

206

OUBLIER LES INTENTIONS. – En voyageant, on oublie généralement le but du voyage. De même que toute profession est choisie et entreprise comme moyen

pour arriver à un but, mais continuée comme si elle était le but extrême. L'oubli des intentions est la bêtise la plus fréquente que l'on fasse.

207

ÉCLIPTIQUE DE L'IDÉE. – Lorsqu'une idée commence à se lever à l'horizon, la température de l'âme est généralement très froide. C'est peu à peu que l'idée développe sa chaleur, et elle est le plus intense (c'est-à-dire qu'elle fait son plus grand effet) lorsque la croyance en l'idée est déjà en déclin.

208

PAR QUOI L'ON AURAIT TOUT LE MONDE CONTRE SOI. – Si quelqu'un osait dire maintenant : « Qui n'est pas pour moi est contre moi », il aurait immédiatement tout le monde contre lui. – Ce sentiment fait honneur à notre temps.

209

AVOIR HONTE DE LA RICHESSE. – Notre temps ne tolère qu'une seule espèce de riches, ceux qui sont *honteux* de leur richesse. Si l'on entend dire de quelqu'un « il est très riche », on est pris immédiatement d'un sentiment analogue à celui que l'on éprouve en face d'une maladie aux enflures répugnantes, l'hydropisie ou l'excès d'embonpoint : il faut se souvenir brutalement de son humanité, pour pouvoir fréquenter ce riche afin qu'il ne s'aperçoive pas de notre sentiment de dégoût. Mais dès qu'il s'avise de s'enorgueillir de sa richesse, notre sentiment se trouble encore d'un étonnement mêlé de compassion devant une aussi forte dose de déraison humaine : en sorte que l'on aurait envie d'élever les mains au ciel et de s'écrier : « Pauvre être dénaturé, accablé et enchaîné de cent façons, à qui chaque heure apporte, ou *peut apporter*, quelque chose de désagréable, dont les membres éprouvent les contrecoups de *chaque* événement qui se passe chez vingt peuples différents, comment saurais-tu nous faire croire que tu te sens à ton aise dans ta situation ? Si tu parais quelque part en public, nous savons que c'est pour toi comme si tu passais par les verges, sous des yeux qui n'ont pour toi que de la haine froide, de l'importunité ou de la silencieuse raillerie. Il se peut qu'il te soit plus facile d'acquérir qu'à un autre : mais ce que tu acquerras sera superflu et ne te procurera que peu de joie ; et *conserver* ce que tu as acquis,

c’est là certainement pour toi *maintenant* une chose plus pénible encore que n’importe quelle acquisition pénible. Tu souffres *sans cesse,* car tu perds sans cesse. Que te sert-il que l’on t’amène artificiellement du sang nouveau, les ventouses n’en font pas moins mal, placées toujours sur ta nuque ! Mais, ne soyons pas injustes, il est difficile, peut-être impossible pour toi de ne pas être riche : il *faut* que tu conserves, que tu acquières à nouveau ; le penchant héréditaire de ta nature t’impose ce *joug,* – raison de plus pour ne pas nous tromper et avoir honte, loyalement et visiblement, du joug que tu portes : vu qu’au fond de ton âme tu es honteux et mécontent de le porter. Cette honte n’est pas infamante. »

210

EXCÈS D’ARROGANCE. – Il y a des hommes si arrogants qu’ils ne savent pas louer un grand homme qu’ils admirent, autrement qu’en le représentant comme un degré ou un passage qui mène jusqu’à *eux.*

211

SUR LE TERRAIN DE LA HONTE. – Celui qui veut enlever une idée aux hommes ne se contente généralement pas de la réfuter et d’arracher le ver de l’illogisme qui la ronge : au contraire, après avoir tué le ver, il prend le fruit tout entier et le jette dans la boue, pour le rendre vil aux yeux des hommes et leur inspirer du dégoût. C’est ainsi qu’il croit avoir trouvé le moyen pour rendre impossible cette « résurrection du troisième jour » que l’on pratique si volontiers avec les idées réfutées. – Il se trompe, car c’est précisément sur le *terrain de la honte,* au milieu des immondices, que, du noyau de l’idée, poussent rapidement des germes nouveaux. – Il ne faut donc, à aucun prix, ni conspuer, ni railler ce qu’on se propose d’abolir définitivement, mais bien le mettre respectueusement à la *glace* sans cesse, en considérant que les idées ont la vie dure. Il s’agit ici de suivre la maxime : « Une réfutation n’est aucune réfutation. »

212

SORT DE LA MORALITÉ. – La contrainte des esprits étant en train de diminuer, il est certain que la moralité (c’est-à-dire la façon d’agir héréditaire, traditionnelle

et instinctive, *conformément à des sentiments moraux*) diminue également : mais non point les vertus particulières, la modération, la justice, la tranquillité d'âme, – car la plus grande liberté pousse involontairement l'esprit conscient à ces vertus et les recommande aussi pour leur *utilité.*

213

LE FANATIQUE DE LA MÉFIANCE ET SA GARANTIE. – L'ANCIEN : Tu veux tenter l'impossible en enseignant aux hommes ? Où est ta garantie ? – PYRRHON : la voici : je veux mettre les hommes en garde contre moi-même, je veux confesser publiquement tous les défauts de ma nature, et découvrir aux yeux de tous mes entraînements, mes contradictions et mes sottises. Ne m'écoutez pas, leur dirai-je, avant que je ne sois devenu pareil au moindre d'entre vous et encore plus petit que lui ; hérissez-vous contre la vérité tant que vous pouvez, à cause du dégoût que vous cause son défenseur. Je serai votre séducteur et votre imposteur si vous trouvez encore en moi le moindre éclat de considération et de dignité. – L'ANCIEN : Tu promets trop, tu ne pourras pas porter ce fardeau. – PYRRHON : Je dirai donc encore aux hommes que je suis trop faible et que je ne puis tenir ce que j'ai promis. Plus grande sera mon indignité, plus ils se méfieront de la vérité lorsqu'elle sortira de ma bouche. – L'ANCIEN : Veux-tu donc enseigner la méfiance de la vérité ? – PYRRHON : Une méfiance telle qu'elle n'a jamais existé dans le monde, la méfiance à l'égard de tout et de tous. C'est le seul chemin qui mène à la vérité. L'œil droit ne doit pas se fier à l'œil gauche et il faudra, pendant un temps, que la lumière s'appelle obscurité : c'est le chemin qu'il vous faut suivre. Ne croyez pas qu'il vous mènera à des arbres fruitiers et auprès de saules admirables. Vous trouverez sur ce chemin de petits grains durs – ce sont les vérités : pendant des années, il vous faudra avaler des mensonges par brassées pour ne pas mourir de faim : quoique vous sachiez que ce sont des mensonges. Mais ces petits grains seront semés et enfouis dans la terre et peut-être la moisson viendra-t-elle un jour : personne n'a le droit de la *promettre,* à moins d'être un fanatique. – L'ANCIEN : Ami ! ami ! Tes paroles, elles aussi, sont les paroles d'un fanatique ! – PYRRHON : Tu as raison ! je veux être méfiant à l'égard de toutes les paroles. – L'ANCIEN : Alors il faudra que tu te taises. – PYRRHON : Je dirai aux hommes qu'il faut que je me taise et qu'ils doivent se méfier de mon silence. – L'ANCIEN : Tu renonces donc à ton entreprise ? – PYRRHON : Au contraire – tu viens de m'indiquer la porte par où il me faut entrer. – L'ANCIEN : Je ne sais pas trop si nous nous comprenons encore parfaitement ? –

PYRRHON : Probablement non. – L'ANCIEN : Pourvu que tu te comprennes bien toi-même ! – PYRRHON se détourne en riant. – L'ANCIEN : Hélas ! mon ami ! Se taire et rire – est-ce là maintenant toute ta philosophie ? – PYRRHON : Ce ne serait pas la plus mauvaise.

214

LIVRES EUROPÉENS[51]. – Quand on lit Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, Fontenelle (particulièrement les *Dialogues des Morts*), Vauvenargues, Chamfort, on est plus près de l'Antiquité qu'avec n'importe quel groupe de six auteurs d'un autre peuple. Par ces six écrivains l'esprit des *derniers siècles* de l'ère *ancienne* a revécu à nouveau, – réunis, ils forment un chaînon important dans la grande chaîne continue de la Renaissance. Leurs livres s'élèvent au-dessus du changement dans le goût national et des nuances philosophiques, où chaque livre croit devoir scintiller maintenant pour devenir célèbre ; ils contiennent plus d'*idées véritables* que tous les ouvrages de philosophie allemande ensemble : des idées de cette espèce particulière qui crée des idées et qui... je suis embarrassé pour finir ma définition ; bref, ces écrivains me semblent n'avoir écrit ni pour les enfants ni pour les exaltés, ni pour les jeunes vierges ni pour les chrétiens, ni pour les Allemands, ni pour... me voici encore embarrassé pour terminer ma liste. – Mais pour formuler une louange bien intelligible, je dirai qu'écrites en grec leurs œuvres eussent été comprises par des Grecs. Combien, en revanche, un Platon lui-même aurait-il pu *comprendre* des écrits de nos meilleurs penseurs allemands, par exemple de Goethe et de Schopenhauer, pour ne point parler de la répugnance que lui eût inspirée leur façon d'écrire, – je veux dire ce qu'ils ont d'obscur, d'exagéré et parfois de sec et de figé – ce sont là des défauts dont ces deux écrivains souffrent le moins parmi les penseurs allemands et ils en souffrent trop encore ! (Goethe en tant que penseur a plus volontiers étreint les nuages qu'on ne le souhaiterait, et ce n'est pas impunément que Schopenhauer s'est promené presque toujours parmi les symboles des choses plutôt que parmi les choses elles-mêmes.) Mais quelle clarté et quelle précision délicate, chez ces Français ! Les Grecs les plus subtils auraient été forcés d'approuver cet art et il y a une chose qu'ils auraient même admirée et adorée, la *malice* française de l'expression : ils *aimaient* beaucoup ce genre de choses sans y être précisément très forts.

MODE ET MODERNE. – Partout où l'ignorance, la malpropreté et la superstition sont encore coutumières, partout où le commerce est faible, l'agriculture misérable, le clergé puissant, on rencontre encore les *costumes nationaux*. Inversement, la *mode* règne là où l'on trouve les indices du contraire. La mode se rencontre donc à côté des *vertus* de l'Europe actuelle : en serait-elle véritablement le revers ? – Le costume masculin qui se conforme à la mode, et non plus au caractère national, exprime d'abord chez celui qui le porte, que l'Européen ne veut se faire remarquer, ni comme *individu* ni comme représentant d'une classe et d'un peuple, qu'il s'est fait une loi de l'atténuation intentionnelle de ces sortes de vanités ; ensuite, qu'il est laborieux et qu'il n'a pas beaucoup de temps pour s'habiller et se parer, et aussi que tout ce qui est précieux et luxueux dans l'étoffe et l'agencement des plis se trouve en désaccord avec son travail ; et enfin que, par son costume, il veut indiquer que les professions savantes et intellectuelles sont celles dont il se sent ou aimerait se sentir le plus près, en tant qu'homme européen : tandis qu'à travers les costumes nationaux qui existent encore transparaissent le brigand, le berger ou le soldat, qui, de la sorte, seraient envisagés comme les conditions les plus désirables, qui donnent le ton. Il y a ensuite, dans les limites tracées par le caractère général des modes masculines, les petites oscillations produites par la vanité des jeunes, les élégants et les oisifs des grandes villes, de ceux donc qui, en tant qu'hommes européens, *n'ont pas encore atteint leur maturité*. – Les femmes européennes y sont parvenues bien moins encore, c'est pourquoi, chez elles, les oscillations sont bien plus grandes : elles aussi ne veulent pas affirmer leur nationalité et détestent de voir démasquée, d'après le costume, leur qualité d'Allemande, de Française ou de Russe, mais, en tant qu'individualité, il leur plaît de frapper la vue ; de même, personne, à la façon dont elles sont vêtues, ne doit conserver un doute sur la classe de la société dont elles font partie (c'est la « bonne » société, la classe « supérieure », le « grand » monde), et elles tiennent d'autant plus à prévenir en leur faveur qu'elles n'appartiennent pas véritablement à cette classe ou qu'elles y appartiennent à peine. Mais avant tout la jeune femme ne veut rien porter de ce que porte la femme plus âgée parce qu'en faisant soupçonner qu'elle compte quelques années de plus, elle croit qu'elle sera moins appréciée : la femme âgée, pour sa part, voudrait, par une toilette juvénile, faire illusion tant qu'il est possible, – une rivalité d'où il résulte toujours des modes où le caractère juvénile s'affirme d'une façon visible et inimitable. Quand l'esprit inventif des jeunes

femmes artistes s’est complu pendant un certain temps à faire étalage de la jeunesse, ou, pour dire toute la vérité : quand on est de nouveau revenu à l’esprit inventif des anciennes civilisations de cour, pour s’en inspirer, ainsi qu’à celui des nations contemporaines et, en général, à tout l’univers costumé, quand on a accouplé l’Espagnol, le Turc et l’Antiquité grecque, pour faire étalage des belles chairs, on finit par découvrir toujours à nouveau qu’on n’a pas su agir au mieux de ses intérêts, et que, pour faire impression sur les hommes, le jeu de cache-cache avec les beautés du corps est plus heureux que la probité nue ou deminue ; et, dès lors, la roue du bon goût et de la vanité recommence encore une fois à tourner dans le sens inverse : les jeunes femmes un peu plus âgées trouvent que leur règne est venu et la lutte des êtres les plus gracieux et les plus absurdes recommence de plus belle. Mais, plus se développe la personnalité des femmes qui dès lors n’accordent plus la prééminence parmi elles à des personnes qui n’ont pas atteint leur maturité, plus deviennent faibles ces oscillations dans le costume, plus leurs toilettes deviennent simples. Il est évident qu’on n’a pas le droit d’émettre un jugement sur ces toilettes en s’inspirant des modèles antiques, on ne peut donc pas prendre comme mesure le vêtement des habitants des côtes méridionales, mais il faut considérer les conditions climatiques des régions moyennes et septentrionales, de celles où le génie inventif de l’Europe, pour ce qui concerne les formes et les idées, a sa plus chère patrie. – Dans l’ensemble, ce ne sera donc pas le *changement* qui caractérisera la *mode* et la *modernité,* car le changement est quelque chose de rétrograde et désigne les Européens, hommes et femmes, qui ne sont pas encore parvenus à leur maturité : ce sera bien au contraire la négation de tout ce qui est vanité *nationale,* vanité de la *caste* et de *l’individu.* En conséquence, il est louable, parce qu’on y économise de la force et du temps, que ce soient certaines villes et contrées de l’Europe, qui, pour ce qui en est du vêtement, pensent et inventent, en lieu et place de toutes les autres, car il faut considérer que le sens de la forme n’est pas communément donné à tout le monde : aussi n’est-ce point une ambition trop exagérée si Paris, par exemple, revendique, tant que ces oscillations continuent à subsister, le droit d’être la seule ville qui invente et innove sur ce domaine. Si un Allemand, par haine contre les revendications d’une ville française, veut s’habiller autrement et porter par exemple l’accoutrement d’Albert Dürer, il faudra considérer que, bien qu’il porte un costume qui était celui des Allemands d’autrefois, celui-ci n’aura néanmoins pas été inventé par les Allemands, – car il n’a jamais existé de costume qui pût caractériser l’Allemand en tant qu’Allemand ; il fera d’ailleurs bien de se rendre compte de l’air qu’il aura ainsi vêtu et de l’anachronisme que

ce serait de montrer, sur un vêtement à la Dürer, une tête toute moderne, avec les lignes et les plis de caractère que le dix-neuvième siècle y a creusés. – Les mots « moderne », « européen » étant ici presque équivalents, on entend par Europe des étendues de territoire bien plus grandes que celles qu'embrasse l'Europe géographique, la petite presqu'île de l'Asie : il faut surtout comprendre l'Amérique, en tant qu'elle est fille de notre civilisation. D'autre part, ce n'est pas l'Europe tout entière qui tombe sous la définition que l'on donne de l'« Europe » au point de vue de la civilisation, mais seulement ces peuples et ces fractions de peuples qui ont un passé commun dans la Grèce et la Rome anciennes, dans le judaïsme et le christianisme.

216

LA « VERTU ALLEMANDE ». – Il est indéniable que depuis la fin du siècle dernier un courant de réveil moral a traversé l'Europe. C'est alors seulement que la vertu recommença d'être éloquente ; elle apprit à trouver les gestes sans contrainte de l'exaltation, de l'émotion, elle n'eut plus honte d'elle-même et elle imagina des philosophies et des poèmes pour se glorifier elle-même. Si l'on recherche les sources de ce courant, on trouve d'une part Rousseau, mais le Rousseau mystique, que l'on avait créé d'après l'impression laissée par ses œuvres – on pourrait presque dire : ses œuvres interprétées d'une façon mystique – et d'après les indications données par lui-même (lui et son public travaillèrent sans cesse à créer cette figure idéale). L'autre origine se trouve dans la résurrection du grand latinisme stoïque par lequel les Français ont continué de la façon la plus digne l'œuvre de la Renaissance. Ils passèrent, avec un succès merveilleux, de l'imitation des formes antiques à l'imitation des caractères antiques : ce qui leur confère à tout jamais un droit aux distinctions les plus hautes, car ils sont le peuple qui a donné jusqu'à présent à l'humanité nouvelle les meilleurs livres et les meilleurs hommes. Comment ce double exemple, celui du Rousseau mystique et celui de l'esprit romain ressuscité, a-t-il agi sur les peuples voisins plus faibles ? On peut le constater surtout en Allemagne : là, par suite d'un nouvel élan tout à fait extraordinaire vers un but sérieux et grand, dans la volonté et la domination de soi, on a fini par se mettre en extase devant sa propre vertu et par jeter dans le monde l'idée de « vertu allemande », comme s'il ne pouvait rien exister de plus original et de plus personnel que celle-ci. Les premiers grands hommes qui adoptèrent cette impulsion française vers des idées de noblesse et de conscience dans la volonté morale étaient animés d'une plus grande loyauté et

n'oublièrent pas la reconnaissance. Le moralisme de Kant – d'où vient-il ? Kant ne cesse pas de le faire entendre : de Rousseau et de la Rome stoïque ressuscitée. Le moralisme de Schiller : même source et même glorification de la source. Le moralisme de Beethoven dans la musique : c'est l'éternelle louange de Rousseau, des Français à l'antique et de Schiller. Mais, plus tard, ce fut le « jeune homme allemand » qui oublia la reconnaissance ; car, durant les années qui s'étaient écoulées, on avait prêté l'oreille aux prédicateurs de la haine antifrançaise : et ce jeune homme allemand se fit remarquer pendant un certain temps par plus de conscience que l'on n'en croit permise chez d'autres jeunes gens. Il voulait rechercher ses pères intellectuels, il avait le droit de songer à ses compatriotes, à Schiller, à Fichte[52] et à Schleiermacher[53] : mais il aurait dû chercher ses grands-pères à Paris et à Genève, et il fallait avoir la vue bien courte pour croire, comme lui, que la vertu n'était pas âgée de plus de trente ans. C'est alors que l'on s'habitua à exiger qu'en prononçant le mot « allemand » le mot vertu fût sous-entendu : et jusqu'à nos jours on ne s'est pas encore complètement déshabitué de ce travers. – Ce réveil moral, soit dit en passant, n'a fait que porter préjudice à la *connaissance* des phénomènes moraux, comme on pourrait presque le deviner, et il n'a pas manqué non plus de provoquer des mouvements rétrogrades. Qu'est toute la philosophie morale allemande depuis Kant, avec toutes ses ramifications françaises, anglaises et italiennes ? Un attentat quasi théologique contre Helvétius, un désaveu formel de la liberté du regard, lentement et péniblement conquise, de l'indication du bon chemin qu'Helvétius[54] avait fini par exprimer et résumer de la façon qu'il fallait. Jusqu'à nos jours Helvétius est, en Allemagne, le plus honni parmi tous les bons moralistes et tous les hommes de bien.

217

CLASSIQUE ET ROMANTIQUE. – La tournure d'esprit classique aussi bien que la romantique – les deux espèces existeront toujours – comportent une vision d'avenir : mais la première catégorie fait jaillir cette vision de la *force* de son temps, la seconde de sa *faiblesse.*

218

L'ENSEIGNEMENT DE LA MACHINE. – La machine enseigne par elle-même

l’enchaînement des foules humaines, dans les actions où chacun n’a qu’une seule chose à faire : elle donne le modèle d’une organisation des partis et de la tactique militaire en cas de guerre. Cependant, elle n’enseigne pas la souveraineté individuelle : elle fait une seule machine du grand nombre et, de chaque individu, un instrument à utiliser en vue d’un seul but. Son effet le plus général est d’enseigner l’utilité de la centralisation.

219

PAS SÉDENTAIRE. – Quel que soit le plaisir que nous prenions à habiter dans une petite ville, nous nous sentons poussés, de temps en temps, à cause d’elle, à fuir dans la nature la plus solitaire et la plus cachée : c’est le cas, lorsque nous croyons trop bien connaître la petite ville. Mais, pour nous *reposer* de *cette* nature, nous finissons par retourner dans la grande ville. Il nous suffit d’en boire quelques gorgées pour deviner la lie qui se trouve au fond de la coupe, – et le cercle des déplacements recommence, avec la petite ville au début. – C’est ainsi que vivent les hommes modernes : en toutes choses, ils ont un peu trop de *profondeur* pour être *sédentaires*, comme les hommes d’autres temps.

220

RÉACTION CONTRE LA CIVILISATION DES MACHINES. – La machine, elle-même produit de la plus haute capacité intellectuelle, ne met en mouvement, chez les personnes qui la desservent, que les forces inférieures et irréfléchies. Il est vrai que son action déchaîne une somme de forces énorme qui autrement demeurerait endormie ; mais elle n’incite pas à s’élever, à faire mieux, à devenir artiste. Elle rend *actif* et *uniforme*, mais cela produit à la longue un effet contraire : un ennui désespéré s’empare de l’âme qui apprend à aspirer, par la machine, à une oisiveté mouvementée.

221

LE CÔTÉ DANGEREUX DES LUMIÈRES[55]. – Toutes ces choses folles plus qu’à moitié, histrionesques, bestialement cruelles, voluptueuses et surtout sentimentales, toutes pleines d’une ivresse de soi, qui, réunies, composent la véritable *substance révolutionnaire* et qui, avant la Révolution, s’étaient

incarnées en Rousseau, – tout cet assemblage finit encore, avec un enthousiasme perfide, par élever au-dessus de sa tête fanatique les Lumières ; ce mouvement acquit ainsi comme un rayonnement de gloire. Les Lumières, qui sont fondamentalement étrangères à toutes ces choses, seraient passées, livrées à elles-mêmes, comme un rayon de clarté traversant les nuages, et se seraient contentées longtemps de ne transformer que les individus, de sorte que, sous leur impulsion, les mœurs et les institutions des peuples ne se seraient aussi transformées que très lentement. Mais, liées à un organisme violent et impétueux, les Lumières devinrent elles-mêmes violentes et impétueuses ; le danger qu'elles présentent est devenu presque plus grand que l'utilité libératrice et la clarté dont elles pénétrèrent le vaste mouvement révolutionnaire. Qui comprend cela saura aussi de quelle confusion il faut dégager ce mouvement, de quelles impuretés il faut le purger afin de continuer l'œuvre des Lumières en elle-même et d'étouffer après coup, dans son germe, la révolution, et faire qu'elle n'ait pas eu lieu.

222

LA PASSION DU MOYEN ÂGE. – Le Moyen Age est l'époque des plus grandes passions. Ni l'Antiquité, ni notre temps ne possèdent cette extension de l'âme : la *capacité* de celle-ci ne fut jamais plus grande et jamais on n'a mesuré à une échelle aussi grande. La structure physique de la forêt vierge, propre aux peuples barbares, les yeux d'une spiritualité maladive, hallucinés et trop brillants, propres aux disciples chrétiens du mystère, l'allure enfantine et très jeune, tout aussi bien que la maturité trop grande et la sénilité, la brutalité de la bête fauve et l'excès de délicatesse et de raffinement qui sont le propre de l'âme dans l'Antiquité tardive, – tout cela se trouvait alors fréquemment réuni en une seule personne : c'est pourquoi, quand il arrivait que quelqu'un fût pris de passion, il fallait que les bonds du sentiment fussent plus formidables, le tourbillon plus embrouillé, la chute plus profonde que jamais. – Nous autres hommes modernes, nous devons être satisfaits du dommage que nous avons subi.

223

PILLER ET ÉCONOMISER. – Tous les monuments intellectuels réussissent, quand ils ont pour conséquence, chez les riches, l'espoir de pouvoir piller, chez les

pauvres, l'espoir de pouvoir économiser. C'est pourquoi, par exemple, la Réforme allemande a fait des progrès.

224

ÂMES JOYEUSES. – Après boire, au moment où l'ivresse commence, quand on faisait allusion, ne fût-ce que de loin, à quelque saleté d'espèce malodorante, l'âme des vieux Allemands se réjouissait, – autrement, ils étaient d'humeur chagrine. Mais ils avaient là leur sorte de compréhension intime.

225

ATHÈNES LICENCIEUSE. – Même quand le marché aux poissons d'Athènes trouva ses poètes et ses penseurs, la licence grecque garda cependant encore une apparence plus idyllique et plus distinguée que la licence romaine et allemande. La voix de Juvénal aurait résonné là-bas comme une trompette creuse : un petit rire aimable et presque enfantin lui aurait répondu.

226

SAGESSE DES GRECS. – La volonté de vaincre et de dominer étant un trait invincible de la nature, plus ancien et plus original que l'estime et la joie de la parité, l'Etat grec a sanctionné la lutte gymnastique et musicale entre égaux, délimitant ainsi une arène où cet instinct pouvait se décharger, sans mettre en danger l'ordre politique. Lorsque les concours de musique et de gymnastique dégénérèrent définitivement, l'Etat grec fut saisi de troubles intérieurs et se désagrégea.

227

« L'ÉTERNEL ÉPICURE ». – Epicure a vécu de tous temps et il vit encore, inconnu à ceux qui s'appelaient ou qui s'appellent épicuriens, et sans réputation auprès des philosophes. Aussi a-t-il oublié lui-même son propre nom : c'était le plus lourd bagage qu'il ait jamais jeté loin de lui.

228

LE STYLE DE LA SUPÉRIORITÉ. – La manière de parler des étudiants allemands s'est formée parmi les étudiants qui n'étudient pas, et qui savent s'acquérir une sorte de prépondérance sur leurs camarades plus sérieux en montrant le côté mascarade que l'on trouve dans ce qui est culture, décence, érudition, ordre, modération, tout en continuant, il est vrai, sans cesse, à se servir des expressions utilisées sur ces domaines, comme font les meilleurs et les plus savants, mais avec de la méchanceté dans le regard et une grimace offensante. C'est ce langage de la supériorité – le seul qui soit original en Allemagne – qu'involontairement, les hommes d'Etat et les critiques des journaux parlent aussi : une perpétuelle manie de la citation ironique avec des coups d'œil inquiets et mécontents à droite et à gauche, une langue allemande faite de guillemets et de grimaces.

229

CEUX QUI S'ENTERRENT. – Nous nous retirons à l'écart, non point peut-être pour quelque raison de mauvaise humeur personnelle, comme si nous n'étions pas satisfaits des conditions politiques et sociales du présent, mais bien plutôt pour économiser et amasser, par notre retraite, des forces dont la culture aura *plus tard* absolument besoin, et cela dans la mesure où le présent d'aujourd'hui sera *ce* présent et, comme tel, accomplira sa tâche. Nous formons un capital et nous cherchons à le mettre à l'abri, de même qu'à des époques tout à fait dangereuses en l'*enfouissant* sous terre.

230

TYRANS DE L'ESPRIT. – A notre époque, tout individu qui serait l'expression d'un seul trait moral, aussi nettement que le sont les personnages de Théophraste et de Molière, passerait pour malade et serait accusé d'avoir une « idée fixe ». L'Athènes du troisième siècle, si nous pouvions nous y rendre, nous semblerait habitée par des fous. Dans chaque cerveau, aujourd'hui règne la démocratie des *idées*, – plusieurs idées y sont *ensemble* le maître ; si une seule idée voulait dominer, on l'appellerait « idée fixe ». C'est là notre façon de tuer les tyrans, – nous évoquons la maison d'aliénés.

231

L’ÉMIGRATION LA PLUS DANGEREUSE. – En Russie, il y a une émigration de l’intelligence : on passe la frontière pour lire et écrire de bons livres. Mais on en arrive ainsi à transformer toujours davantage la patrie abandonnée par l’esprit en une sorte de gueule avancée de l’Asie qui aimerait dévorer la petite Europe.

232

LA FOLIE DE L’ÉTAT. – L’amour presque religieux pour la personne du roi fut transporté chez les Grecs sur la *polis*, lorsque ce fut fini de la royauté. Une idée supporte plus d’amour qu’une personne et surtout elle crée moins de déceptions à celui qui aime (car plus les hommes se savent aimés, plus ils manquent généralement d’égards pour finir par ne plus être dignes d’amour et produire une rupture). C’est pourquoi la vénération pour la *polis* et l’Etat fut plus grande que ne fut jamais auparavant la vénération pour les princes. Les Grecs sont les *fous de l’Etat* de l’histoire ancienne, – dans l’histoire moderne, ce sont d’autres peuples.

233

CONTRE CEUX QUI NE MÉNAGENT PAS LEURS YEUX. – Ne serait-il pas possible de démontrer dans les classes cultivées en Angleterre qui lisent le *Times* une diminution de l’acuité visuelle qui irait grandissant de dix ans en dix ans ?

234

GRANDES ŒUVRES ET GRANDE FOI. – Celui-ci possédait les grandes œuvres, mais son compagnon possédait la grande foi en ces mêmes œuvres. Ils étaient inséparables, manifestement le premier dépendait complètement du second.

235

L’HOMME SOCIABLE. – « Je me trouve mal de moi-même », disait quelqu’un pour expliquer son penchant pour la société. « L’estomac de la société est

meilleur que le mien, il me supporte. »

236

FERMER LES YEUX DE L'ESPRIT. – Si l'on est exercé et habitué à réfléchir à l'action, on sera cependant forcé de fermer l'œil intérieur pendant l'action (ne fût-ce qu'en écrivant une lettre, en mangeant ou en buvant). Même dans la conversation avec des hommes moyens, il faut s'entendre à *penser* en fermant les yeux de l'esprit, – car c'est la seule façon d'atteindre et de comprendre la pensée moyenne. Cette action de clore les yeux peut s'accomplir de façon sensible et volontairement.

237

LA VENGEANCE LA PLUS TERRIBLE. – On veut à tout prix se *venger* d'un adversaire, il faut attendre d'avoir entre les mains nombre de vérités et de jugements dont on pourra froidement se servir contre lui, si bien que : exercer la vengeance équivaut à exercer la justice. C'est le genre de vengeance le plus épouvantable : elle n'a au-dessus d'elle aucune instance à quoi elle pourrait encore en appeler. C'est ainsi que Voltaire[56] se vengea de Piron, avec cinq lignes qui prononcent un jugement sur toute sa vie, toute son œuvre et toute son activité : autant de mots, autant de vérités ; c'est ainsi qu'il se vengea aussi de Frédéric le Grand (dans une lettre qu'il lui adressa de Ferney).

238

L'IMPÔT DU LUXE. – On achète dans les magasins les choses nécessaires et les plus indispensables et on les paie fort cher, car on vous fait payer en même temps ce qu'il y a encore d'autre à vendre et qui ne trouve que rarement acquéreur : les objets de luxe et les choses superflues. C'est ainsi que le luxe met un impôt permanent sur les choses simples qui peuvent se passer de lui.

239

POURQUOI LES MENDIANTS SURVIVENT. – Si toutes les aumônes n'étaient

données que par pitié, tous les mendiants seraient déjà morts de faim.

240

POURQUOI LES MENDIANTS SURVIVENT. – La plus grande dispensatrice d'aumônes est la lâcheté.

241

COMMENT LE PENSEUR UTILISE UNE CONVERSATION. – Sans être précisément un écouteur, on peut entendre beaucoup si l'on a appris à voir, tout en se perdant de vue pour un certain temps. Mais les hommes ne savent pas utiliser une conversation ; ils mettent beaucoup trop d'attention à ce qu'ils veulent dire et répondre, tandis que le véritable *auditeur* se contente parfois de répondre provisoirement et de *dire* simplement quelque chose, comme un acompte fait à la politesse, emportant cependant dans sa mémoire pleine de cachettes tout ce que l'autre a formulé, plus le ton et l'attitude qu'il mit dans son discours. – Dans la conversation habituelle chacun croit mener la discussion, comme si deux vaisseaux qui naviguent l'un à côté de l'autre et qui se donnent un petit choc de temps en temps avaient l'illusion de précéder ou même de remorquer le vaisseau voisin.

242

L'ART DE S'EXCUSER. – Quand quelqu'un veut s'excuser devant nous, il doit s'y prendre très habilement : sinon il risque de nous persuader que c'est nous qui sommes fautifs, ce qui nous produit une impression désagréable.

243

RELATIONS IMPOSSIBLES. – Le vaisseau de tes idées a trop de tirant pour que tu puisses naviguer sur les eaux de ces personnes cordiales, honnêtes et avenantes. Il y a trop de bas-fonds et de bancs de sable : il te faudrait louvoyer et biaiser et être dans un embarras continuel, et ces personnes s'embarrasseraient également devant ton embarras dont elles ne sauraient deviner la cause.

244

LE RENARD DES RENARDS. – Un véritable renard n'appelle pas seulement trop verts les raisins qu'il ne peut atteindre, mais encore ceux qu'il atteint et dont il prive les autres.

245

RELATIONS INTIMES. – Quelle que soit l'étroite communion qui règne parmi certains, sous leur horizon commun il y aura toujours pour eux quatre orientations différentes et, à certaines heures, ils s'en apercevront.

246

LE SILENCE DU DÉGOÛT. – Voici quelqu'un qui, penseur et homme, subit une transformation profonde et douloureuse et qui en rend témoignage publiquement. Mais les auditeurs ne s'en aperçoivent pas, s'imaginant qu'il est resté le même ! – Cette expérience douloureuse a déjà inspiré du dégoût à maint écrivain : il avait estimé trop haut l'intellectualité des hommes et, du moment qu'il s'est aperçu de son erreur, il s'est promis de se taire.

247

SÉRIEUX DES AFFAIRES. – Les affaires de tel homme, riche et noble sont sa façon de se *reposer* d'une trop longue *oisiveté* tournée à l'habitude : c'est pourquoi il les traite avec autant de sérieux et de passion que font d'autres gens de leurs rares loisirs et de leurs occupations d'amateur.

248

AMBIGUÏTÉ. – De même qu'il passe parfois sur l'eau qui s'étend à tes pieds un petit tremblement brusque qui la fait miroiter, comme si elle était couverte d'écailles, de même on trouve parfois dans l'œil humain de ces incertitudes soudaines et de ces ambiguïtés, à propos desquelles on se demande : est-ce un frémissement ? est-ce un sourire ? est-ce l'un et l'autre ?

249

POSITIF ET NÉGATIF. – Ce penseur n'a besoin de personne pour le réfuter : il s'en charge lui-même.

250

LA VENGEANCE DES FILETS VIDES. – Méfiez-vous de toutes les personnes affligées d'un sentiment amer pareil à celui du pêcheur qui, après une journée de labeur pénible, revient le soir avec les filets vides.

251

NE PAS FAIRE VALOIR SON DROIT. – Exercer la puissance coûte de la peine et demande du courage. A cause de cela, il y a tant de gens qui ne font pas valoir leur bon droit, puisque ce droit est une *sorte de puissance* et qu'ils sont trop paresseux ou trop lâches pour l'exercer. *Mansuétude* et *patience,* ainsi nomme-t-on les vertus qui couvrent ce défaut.

252

PORTEURS DE LUMIÈRE. – Il n'y aurait pas de rayons de soleil dans la société si les cajoleurs de naissance ne les y faisaient pénétrer, je veux parler des gens aimables.

253

LE PLUS CHARITABLE. – L'homme est le plus charitable quand on vient de lui rendre un grand hommage et qu'il a un peu mangé.

254

VERS LA LUMIÈRE. – Les hommes se pressent vers la lumière, non pour mieux voir, mais pour mieux briller. On considère volontiers comme une lumière celui devant qui l'on brille.

255

L'HYPOCONDRIAQUE. – L'hypocondriaque est un homme qui possède assez d'esprit et de joie de l'esprit pour prendre au sérieux ses souffrances, ses pertes, ses défauts : mais le domaine sur lequel il cherche sa nourriture est trop petit ; il le dépouille tellement qu'il lui faut chercher brin d'herbe par brin d'herbe. Cela finit par le rendre envieux et avare, – et c'est alors insupportable.

256

RESTITUER. – Hésiode[57] conseille de restituer, dès que nous le pouvons, si possible dans une plus large mesure au voisin qui nous a aidés. Car le voisin prend grand plaisir à voir sa bienveillance de jadis lui rapporter des intérêts ; mais celui qui restitue a aussi son plaisir, en ce sens qu'il rachète par un petit excédent la petite humiliation qu'il a dû subir jadis en se faisant aider.

257

PLUS SUBTIL QU'IL N'EST NÉCESSAIRE. – L'esprit d'observation que nous mettons à reconnaître si les autres s'aperçoivent de nos faiblesses est beaucoup plus subtil que l'esprit d'observation que nous mettons à reconnaître les faiblesses des autres ; d'où il résulte par conséquent que notre esprit d'observation est plus subtil qu'il n'est nécessaire.

258

UNE ESPÈCE D'OMBRE CLAIRE. – Immédiatement à côté des hommes tout à fait nocturnes se trouve généralement, comme liée à eux, une âme de lumière. C'est en quelque sorte l'ombre négative qu'ils jettent.

259

NE PAS SE VENGER ? – Il existe tant de subtiles variétés de vengeance que celui qui aurait motif de se venger pourrait en somme agir comme il lui plairait : tout le monde sera d'accord au bout d'un certain temps pour dire qu'il s'est vengé.

La passivité qui consiste à ne pas se venger ne dépend donc pas du bon vouloir d'un homme : celui-ci n'a pas même le droit d'exprimer *son désir* de ne pas se venger, le mépris de la vengeance étant interprété et *considéré* comme une vengeance sublime et très sensible. – D'où il résulte qu'il ne faut rien faire de *superflu*.

260

ERREUR DE COURTOISIE. – Chacun croit dire à un penseur quelque chose qui l'honore et qui lui est agréable en lui montrant qu'il est arrivé, de lui-même, exactement à la même pensée et, plus encore, à la même expression de la pensée ; et pourtant il est fort rare que le penseur se réjouisse d'une telle communication, bien au contraire, il arrive souvent qu'il devienne alors méfiant de sa pensée et de l'expression de celle-ci : il décide, à part lui, de les soumettre un jour toutes deux à une révision. – Quand on veut faire honneur à quelqu'un, il faut se garder d'exprimer une concordance : elle met au même niveau. – Dans beaucoup de cas, c'est affaire d'habileté mondaine que d'écouter une opinion comme si elle n'était pas la nôtre, et même comme si elle dépassait notre horizon : par exemple, lorsqu'un vieillard plein d'expérience ouvre une fois par exception les tiroirs de sa sagesse.

261

LETTRE. – La lettre est une visite qui ne se fait pas annoncer, le facteur est l'intermédiaire de ces surprises impolies. On devrait avoir tous les huit jours une heure pour recevoir sa correspondance et prendre chaque fois un bain après.

262

PRÉVENIR CONTRE SOI-MÊME. – Quelqu'un disait : je suis *prévenu contre moi-même* depuis ma plus tendre enfance : c'est pourquoi je trouve dans chaque blâme un peu de vérité, dans chaque louange un peu de bêtise. Je place généralement trop bas le blâme et trop haut la louange.

263

CHEMIN DE L'ÉGALITÉ. – Une heure d'ascension dans les montagnes fait d'un gredin et d'un saint deux créatures à peu près semblables. La fatigue est le chemin le plus court vers l'*égalité* et la *fraternité* – et durant le sommeil la *liberté* finit par s'y ajouter.

264

CALOMNIE. – Trouve-t-on la trace d'une mise en suspicion vraiment infamante, ne jamais en chercher la source chez ses *ennemis* loyaux et simples ; car, si ceux-ci inventaient sur nous pareille chose, ils ne trouveraient, étant nos ennemis, aucune créance. Mais ceux à qui nous avons été le plus utiles pendant un certain temps et qui, pour une raison quelconque, peuvent être secrètement certains de ne plus rien obtenir de nous, – ceux-là sont capables de mettre une infamie en circulation : ils trouvent créance, d'une part, parce que l'on admet qu'ils n'inventeraient rien qui puisse leur nuire personnellement, d'autre part, puisqu'ils ont appris à nous connaître de plus près. – Pour se consoler, celui qui est ainsi calomnié peut se dire : les calomnies sont les maladies des autres qui éclatent sur ton propre corps ; elles démontrent que la société est un seul organisme (moral), de sorte que tu peux entreprendre *sur toi-même* la cure qui doit être utile *aux autres.*

265

LE CIEL DES ENFANTS. – Le bonheur des enfants est un mythe tout autant que le bonheur des Hyperboréens dont parlent les Grecs. Si vraiment le bonheur habite sur la terre, se disaient ceux-ci, ce doit être certainement aussi loin que possible de nous, peut-être là-bas, aux confins de la terre. Les hommes d'un certain âge pensent de même : si vraiment l'homme peut être heureux, c'est certainement aussi loin que possible de *notre âge*, aux limites et au début de la vie. Pour certains, à travers le voile de ce mythe, l'aspect de l'enfant est la plus grande joie qu'il puisse avoir : il pénètre lui-même sous les parvis du ciel quand il dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux ». – D'une façon ou d'une autre, le mythe du ciel des enfants a cours, partout où il y a dans le monde moderne quelque chose comme de la sentimentalité.

266

LES IMPATIENTS. – Qui est justement dans son devenir ne peut pas admettre le devenir : il est trop impatient pour cela. Le jeune homme ne veut pas attendre qu'après de longues études, des souffrances et des privations, son tableau des hommes et des choses se complète : il en accepte donc de confiance un autre entièrement terminé et qu'on lui offre, comme s'il y trouvait d'avance les lignes et les couleurs de *son* tableau ; il se lance sur un philosophe, un poète, et longtemps il faut qu'il fasse des corvées et se renie lui-même. Il apprend ainsi beaucoup de choses, mais souvent il y oublie aussi ce qui est le plus digne d'être appris – la connaissance de soi-même ; il reste par conséquent un partisan durant toute sa vie. Hélas ! il faut surmonter beaucoup d'ennui et travailler à la sueur de son front jusqu'à ce qu'on ait trouvé ses couleurs, son pinceau, sa toile ! – Et l'on reste encore bien loin d'être maître de son art de vivre, – on travaille, du moins, en maître dans son propre atelier.

267

IL N'Y A PAS D'ÉDUCATEURS. – En tant que penseur on ne devrait parler que d'éducation de soi. L'éducation de la jeunesse dirigée par les autres est, soit une expérience entreprise sur quelque chose d'inconnu et d'inconnaissable, soit un nivellement par principe, pour *rendre* l'être nouveau, quel qu'il soit, conforme aux habitudes et aux usages régnants : c'est, dans les deux cas, quelque chose qui est indigne du penseur, c'est l'œuvre des parents et des pédagogues, qu'un homme loyal et audacieux a appelés *nos ennemis naturels* *[58] – on est éduqué depuis longtemps selon les opinions du monde, on finit un jour par se *découvrir soi-même :* alors commence la tâche du penseur et il est temps de demander son aide – non point à titre d'éducateur, mais comme celui qui s'est élevé lui-même et a de l'expérience.

268

COMPASSION POUR LA JEUNESSE. – Nous sommes peinés d'apprendre qu'un jeune homme perd déjà ses dents ou qu'un autre commence à devenir aveugle. Si nous savions tout ce qu'il y a d'irrétractable et de désespéré dans sa nature, combien plus grande encore serait notre peine ! – Pourquoi tout cela nous fait-il

souffrir ? Parce que la jeunesse doit continuer ce que *nous* avons entrepris et que la moindre atteinte à sa force portera préjudice à *notre* œuvre lorsqu'elle tombera entre ses mains. C'est la peine que nous fait la garantie insuffisante de notre immortalité : ou bien, pour le cas où nous ne nous considérerions que comme les exécuteurs de la mission humaine, la peine de voir que cette mission doit passer en des mains plus faibles que les nôtres.

269

LES ÂGES DE LA VIE. – La comparaison des quatre saisons avec les quatre âges de la vie est une véritable niaiserie. La première vingtaine ne répond à une saison : à moins que l'on ne se contente de cette métaphore qui compare la couleur blanche des cheveux et celle de la neige, ou d'autres amusements de ce genre. Les premiers vingt ans sont une préparation à la vie en général, pour l'année entière de la vie, comme une espèce de jour de l'an prolongé ; tandis que la dernière vingtaine passe en revue, assimile, ordonne et harmonise tout ce que l'on a vécu, ainsi qu'on le fait en petit, le jour de la saint Sylvestre, pour toute l'année écoulée. Mais entre ces deux âges de la vie il y a en effet une période qui suggère cette comparaison avec les saisons : c'est l'intervalle qui s'étend de la vingtième à la cinquantième année (pour compter une fois en bloc d'après des dizaines, tandis qu'il va de soi que chacun doit affiner pour son propre usage ces bornes grossières). Ces trois fois dix ans répondent à trois saisons : à l'été, au printemps, à l'automne. – Quant à l'hiver, la vie humaine n'en a point, à moins que l'on ne veuille donner le nom d'hiver à ces mois durs, froids, solitaires, mornes et stériles, ces *mois de maladie* qui, hélas ! ne sont pas trop rares. – De vingt à trente ans : des années chaudes, incommodes, orageuses, de production surabondante et de fatigue, où l'on vante le jour quand il est fini, en s'essuyant le front, où le travail paraît dur mais nécessaire, – ces années-là sont l'été de la vie. Les années de trente à quarante en sont le *printemps* : atmosphère ou trop chaude ou trop froide, toujours agitée et stimulante ; débordement de sève, végétation luxuriante et floraison de toutes parts, charme magique et fréquent des matinées et des nuits délicieuses, travail où le chant des oiseaux nous convie au réveil, et qu'on chérit de tout son cœur parce qu'il n'est que la pleine jouissance de sa propre vigueur, accrue des espoirs savourés d'avance. Les années de quarante à cinquante enfin : pleines de mystère, comme tout ce qui est immobile, pareilles à un vaste plateau des hautes montagnes effleuré par une brise fraîche, sous un ciel pur et sans nuages qui, jour et nuit, regarde la terre avec la même sérénité : le

temps de la récolte et de la joie la plus cordiale, – c'est l'*automne* de la vie.

270

L'ESPRIT DES FEMMES DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE. – Quelle est aujourd'hui la pensée des femmes au sujet de l'esprit des hommes ? On la devine à la façon dont elles négligent de souligner particulièrement l'intellectualité de leurs traits ou les détails spirituels de leur visage et, plutôt qu'à cela, pensent à toute autre chose : elles font au contraire leur possible pour cacher ces qualités et savent se donner, en se couvrant par exemple le front de leurs cheveux, l'expression d'une sensualité et d'une matérialité vivantes et pleines d'appétits, surtout si elles possèdent fort peu ces qualités. Leur conviction que l'esprit chez la femme effraye les hommes va si loin qu'elles renient volontiers l'acuité de l'intelligence pour s'attirer intentionnellement la réputation d'une vue courte : elles pensent donner confiance aux hommes ; c'est comme si elles étendaient autour d'elles l'invite d'un doux crépuscule.

271

GRAND ET PÉRISSABLE. – Ce qui touche les spectateurs jusqu'aux larmes, c'est le regard de joie extatique qu'une belle jeune femme jette à son mari. On y ressent toute la mélancolie de l'automne, tant à cause de l'immensité qu'à cause de la périssabilité du bonheur humain.

272

SENS DU SACRIFICE. – Telle femme possède *l'intelletto del sacrifizio*[59] et ne parvient plus à se réjouir de sa vie, lorsque son époux ne veut pas la sacrifier : alors elle ne sait plus que faire de sa raison et, imperceptiblement, de victime, devient sacrificateur.

273

PEU FÉMININ. – « Bête comme un homme », disent les femmes ; « lâche comme une femme », disent les hommes. La bêtise est chez la femme ce qui est *peu*

féminin.

274

LES TEMPÉRAMENTS MASCULIN ET FÉMININ ET LA MORTALITÉ. – Le sexe masculin possède un plus mauvais tempérament que le sexe féminin, cela tient aussi au fait que les enfants masculins sont plus exposés à la mortalité que les enfants féminins, apparemment parce qu'ils s'exaspèrent plus facilement : leur sauvagerie et leur intransigeance aggravent facilement tous les maux jusqu'à les rendre mortels.

275

LE TEMPS DES CONSTRUCTIONS CYCLOPÉENNES. – La démocratisation de l'Europe est irrésistible : qui veut l'entraver use des moyens que l'idée démocratique a été la première à mettre entre les mains de chacun et rend ces moyens eux-mêmes plus commodes à manier et plus efficaces : les adversaires convaincus de la démocratie (je veux dire les esprits révolutionnaires) ne semblent exister que pour pousser les différents partis, par la peur qu'ils inspirent, toujours plus loin dans les voies démocratiques. Il se peut cependant que l'on soit pris d'une certaine appréhension à l'aspect de ceux qui travaillent maintenant consciemment et honnêtement en vue de cet avenir : il y a quelque chose de désolé et d'uniforme sur leur visage, et la grise poussière semble s'être abattue jusque dans leur cerveau. Malgré tout, il est fort possible que la postérité se mette un jour à rire de nos craintes et qu'elle songe au travail démocratique de plusieurs générations, à peu près de la même façon dont nous songeons à la construction des digues de pierre et des remparts, – comme à une activité qui répand nécessairement de la poussière sur les vêtements et les visages et qui, inévitablement, rend aussi les ouvriers qui y travaillent quelque peu idiots : mais qui donc, pour cette raison, voudrait que tout ceci n'ait pas été fait ! Il semble que la démocratisation de l'Europe soit un anneau dans la chaîne de ces énormes *mesures prophylactiques* qui sont l'idée des temps nouveaux et nous séparent du Moyen Age. C'est maintenant seulement que nous sommes au temps des constructions cyclopéennes ! Enfin nous possédons la sécurité des fondements qui permettra à l'avenir de construire sans danger ! Dès lors, il est impossible que les champs de la civilisation soient encore détruits, en une seule nuit, par les

eaux sauvages et stupides de la montagne. Nous avons des remparts et des murs de protection contre les barbares, contre les épidémies, contre l'*asservissement corporel et intellectuel* ! Et, tout cela, entendu d'abord à la lettre et en gros, mais peu à peu à un point de vue toujours plus haut et plus intellectuel, en sorte que toutes les mesures ici indiquées semblent être la préparation spirituelle à la venue de l'artiste supérieur dans l'art des jardins, qui ne pourra passer à sa véritable tâche que quand cette préparation sera entièrement terminée ! – Il est vrai, vu les grands espaces de temps qui séparent les moyens et le but, la peine énorme, une peine qui met en œuvre l'esprit et la force de siècles tout entiers, et qui est nécessaire pour créer ou pour amener chacun de ces moyens, il ne faut pas trop en vouloir aux ouvriers du présent, s'ils décrètent hautement que le mur et l'espalier sont déjà le but et le but dernier ; attendu que personne ne voit encore le jardinier ni les plantes en vue desquels l'espalier se trouve là.

276

LE DROIT DE SUFFRAGE UNIVERSEL. – Le peuple ne s'est pas donné à lui-même le suffrage universel ; partout où celui-ci est en vigueur aujourd'hui, il l'a reçu et accepté provisoirement : de toute façon il a le droit d'en faire la restitution s'il ne donne pas satisfaction à ses espoirs. Cela semble être maintenant partout le cas : si, à l'occasion d'élections, à peine deux tiers des électeurs, et souvent pas même la majorité, ne se présentent à l'urne, on peut dire que c'est là un *vote* contre le système dans son ensemble. – Il faudrait même juger ici avec plus de sévérité encore. Une loi qui détermine que c'est la majorité qui décide en dernière instance du bien de tous ne peut pas être édifiée sur une base acquise précisément par cette loi ; il faut nécessairement une base plus large et cette base c'est l'*unanimité de tous les suffrages.* Le suffrage universel ne peut pas être seulement l'expression de la volonté d'une majorité : il faut que le pays tout entier le désire. C'est pourquoi la contradiction d'une petite minorité suffit déjà à le rendre impraticable : et la *non-participation* à un vote est précisément une de ces contradictions qui renverse tout le système électoral. Le « veto absolu » de l'individu, ou, pour ne pas nous perdre dans des minuties, le veto de quelques milliers d'individus plane sur ce système, et c'est une conséquence de la justice : à chaque usage que l'on fait du suffrage universel, il lui faudrait démontrer, selon la participation, qu'il existe encore *à bon droit.*

277

LA MAUVAISE INDUCTION. – Quelles mauvaises conclusions on tire dans les domaines qui ne sont pas familiers, alors qu'en sa qualité d'homme de science, on a l'habitude de tirer de bonnes conclusions ! C'est honteux à dire. Il est clair que, dans les choses de la politique, dans tout ce que les événements de chaque jour ont de soudain et de hâtif, c'est précisément cette sorte de *conclusion défectueuse* qui décide : personne ne s'entend jamais tout à fait aux choses nouvelles qui ont poussé en une nuit ; même chez les plus grands hommes d'Etat, toute politique est de l'improvisation au hasard des événements.

278

PRÉMISSES DE L'ÂGE DES MACHINES. – La presse, la machine, le chemin de fer, le télégraphe sont des prémisses dont personne n'a encore osé tirer la conclusion qui viendra dans mille ans.

279

UNE ENTRAVE DE LA CIVILISATION. – Nous entendons : ici les hommes n'ont pas de temps pour les affaires productives ; l'exercice des armes et les déplacements leur prennent toutes leurs journées, et il faut que le reste de la population les nourrisse et les habille ; mais leur costume est voyant, souvent de couleurs variées comme s'il venait d'une mascarade ici l'on admet très peu de qualités distinctives, les individus se ressemblent plus qu'ailleurs, ou du moins, on les traite comme s'ils étaient égaux ; ici, on exige l'obéissance et on obéit sans comprendre : on ordonne, mais on se garde bien de convaincre ; ici les punitions sont peu nombreuses, mais leur petit nombre est plein de dureté et va souvent à l'extrême, au pire ; ici la trahison est regardée comme le plus grand crime, les plus courageux sont seuls à oser la critique des abus ; ici la vie a peu de prix, et l'ambition se manifeste souvent de telle sorte qu'elle met la vie en danger. – Qui entend dire tout cela s'écriera sans hésiter : « C'est là l'image d'une *société barbare, menacée de dangers.* » Peut-être y aura-t-il quelqu'un pour ajouter : « C'est la description de Sparte. » Mais un autre prendra peut-être un air songeur et soutiendra que c'est la description de notre *militarisme moderne*, tel qu'il existe au milieu de notre civilisation et de notre société, si différentes –

anachronisme vivant, image, comme je l'ai indiqué, d'une société barbare, menacée de danger, œuvre posthume du passé qui, pour les rouages du présent, ne peut avoir que la valeur d'une entrave. – Mais il arrive parfois à la culture d'avoir le besoin le plus absolu d'une entrave : lorsqu'elle décline trop rapidement, ou bien, comme dans notre cas, lorsqu'elle *s'élève* trop rapidement.

280

PLUS DE RESPECT POUR LES COMPÉTENCES. – Avec la concurrence qui se fait dans le travail et parmi les vendeurs, c'est le public qui se fait juge du métier : mais le public ne possède pas de compétence rigoureuse et juge selon l'*apparence.* Par conséquent, l'art de faire paraître, et peut-être aussi le goût, se développeront sous la domination de la concurrence, mais la qualité de tous les produits devra s'amoindrir. Donc, pour que la raison ne perde pas sa valeur, il faudra mettre fin, un jour ou l'autre, à cette manœuvre et instituer un principe nouveau qui s'en rendra maître. Seul, le chef de métier devrait juger les choses du métier, et le public devrait se conformer à son jugement, confiant en la *personne* et en la loyauté du juge. Alors, point de travail anonyme ! Il faudrait du moins qu'un expert pût être garant de ce travail et donner *son* nom en gage, lorsque l'auteur est obscur ou reste ignoré. Le *bon* marché d'une objet trompe aussi le profane d'une autre manière, car seule la durabilité peut décider si le prix de l'objet est vraiment modique ; mais il est difficile et même impossible pour le profane d'apprécier cette durabilité. – Donc : ce qui fait de l'effet pour les yeux et ce qui est d'un prix modique l'emporte maintenant dans la balance, – et ce sera naturellement le travail de la machine. D'autre part, la machine, c'est-à-dire la cause de la plus grande rapidité et de la facilité dans la fabrication, favorise, elle aussi, l'objet le plus *vendable* : autrement on ne ferait pas avec elle un bénéfice sensible ; on l'utiliserait trop peu et elle s'arrêterait souvent. Mais, comme c'est le public qui décide de ce qui est le plus vendable, il choisira les objets de plus belle apparence, c'est-à-dire ce qui *paraît* bon et *bon marché.* Donc, dans le domaine du travail, notre devise doit être aussi : « plus de respect des capacités ».

281

LE DANGER DES ROIS. – Sans violence et seulement par une pression constante

et légale, la démocratie est à même de *rendre creux* l'empire et la royauté, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un zéro. On peut si l'on *veut* lui accorder la signification de tout zéro qui, par lui-même, n'est rien, mais qui, placé à droite d'un nombre, a pour effet de décupler sa valeur. L'empire et la royauté demeureraient des ornements magnifiques sur le vêtement simple et pratique de la démocratie, le beau superflu que celle-ci se permet, le reste historique et vénérable d'une parure ancestrale, le symbole même de l'histoire – et cette situation unique serait d'un grand effet, si elle n'était isolée mais mise en bonne place. – Pour prévenir ce danger de l'*excavation,* les rois se cramponnent maintenant avec rage à leur dignité de chef suprême de l'armée : pour mettre cette dignité en relief, ils ont besoin de guerres, c'est-à-dire des conditions exceptionnelles où s'arrête cette lente pression légale des forces démocratiques.

282

LE PROFESSEUR EST UN MAL NÉCESSAIRE. – Aussi peu de personnes que possible entre les esprits productifs et les esprits qui ont soif de recevoir ! Car les *intermédiaires* falsifient presque involontairement la nourriture qu'ils transmettent : de plus, en récompense de leur médiation, ils demandent trop pour eux, de l'intérêt, de l'admiration, du temps, de l'argent et autre chose, dont on prive par conspuent les esprits originaux et producteurs. – Il faut toujours considérer le professeur comme un mal nécessaire, tout comme on fait du commerçant : un mal qu'il faut rendre le plus petit possible. Les conditions défectueuses que l'on rencontre aujourd'hui en Allemagne ont peut-être leur raison principale dans le fait qu'il y a trop de gens qui veulent vivre, et bien vivre, du commerce (et qui cherchent par conséquent à abaisser autant que possible les prix du producteur et à élever ceux du consommateur pour tirer avantage du dommage aussi grand que possible qu'ils subissent tous deux). De même, on peut certainement chercher une des raisons de la misère des conditions intellectuelles dans le nombre exagéré des professeurs : c'est à cause d'eux que l'on apprend si peu et si mal.

283

LA CONTRIBUTION DE L'ESTIME. – Nous aimons à payer celui que nous connaissons et vénérons, qu'il soit médecin, artiste ou artisan, quand il a travaillé

ou fait quelque chose pour nous, aussi cher que possible, souvent même au-delà de notre fortune, tandis que nous payons un inconnu d'un prix aussi minime que possible. Il y a une lutte où chacun conquiert ou perd un pouce de terrain. Dans le travail de celui que nous connaissons, il y a quelque chose que nous ne saurions rétribuer : le sentiment et l'ingéniosité que celui-ci y a mis à cause de nous ; nous ne croyons pas pouvoir exprimer l'impression que nous en ressentons autrement que par une espèce de *sacrifice* de notre part. – La plus forte contribution est la *contribution de l'estime.* Plus règne la concurrence, plus on achète chez des inconnus ; et plus on travaille pour des inconnus, plus cette contribution devient négligeable ; mais elle donne justement la mesure pour les rapports humains d'*âme à âme.*

284

LES MOYENS POUR ARRIVER À UNE PAIX VÉRITABLE. – Aucun gouvernement n'avoue aujourd'hui qu'il entretient son armée pour satisfaire à l'occasion ses envies de conquête. L'armée doit, au contraire, servir à la défense. Pour justifier cet état de choses, on invoque une morale qui approuve la légitime défense. On se réserve ainsi, pour sa part, la moralité, et on attribue au voisin l'immoralité, car il faut imaginer celui-ci prêt à l'attaque et à la conquête si l'Etat dont on fait partie doit être dans la nécessité de songer aux moyens de défense. De plus on accuse l'autre qui, de même que notre Etat, nie l'intention d'attaquer et n'entretient, lui aussi, son armée que pour des raisons de défense, pour les mêmes motifs que nous, on l'accuse, dis-je, d'être un hypocrite et un criminel rusé qui voudrait se jeter, sans aucune espèce de lutte, sur une victime inoffensive et maladroite. Dans ces conditions, tous les Etats se trouvent aujourd'hui les uns en face des autres ; ils admettent les mauvaises intentions chez le voisin et se targuent de bonnes intentions. Mais c'est une *inhumanité* aussi néfaste et pire encore que la guerre, c'est déjà une provocation et même un motif de guerre, car on prête l'immoralité au voisin et, de ce fait, on semble appeler les sentiments hostiles. Il faut renier la doctrine de l'armée conçue comme moyen de défense tout aussi catégoriquement que les désirs de conquête. Et viendra peut-être le jour grandiose où un peuple, distingué dans la guerre et la victoire, par le plus haut développement de la discipline et de l'intelligence militaires, habitué à faire les plus lourds sacrifices à ces choses, s'écriera librement : « Nous brisons l'épée ! » – détruisant ainsi toute son organisation militaire jusqu'en ses fondements. Guidé par l'*élévation* du sentiment, *se rendre*

inoffensif, tandis qu'on est le plus redoutable – c'est le moyen d'arriver à la paix *véritable* qui doit toujours reposer sur une disposition d'esprit paisible, tandis que ce que l'on appelle la paix armée, telle qu'elle est pratiquée maintenant dans tous les pays, répond à un sentiment de discorde, à un manque de confiance en soi et dans le voisin et empêche de déposer les armes, soit par haine, soit par crainte. Plutôt périr que de haïr et que de craindre, et *plutôt périr deux fois que de se laisser haïr et craindre,* – il faudra que cela devienne un jour la maxime supérieure de toute société établie ! – On sait que nos représentants du peuple libéraux manquent de temps pour réfléchir à la nature de l'homme : autrement, ils sauraient qu'ils travaillent en vain s'ils s'appliquent à une « diminution graduelle des charges militaires ». Au contraire, ce n'est que lorsque ce genre de misère sera le plus grand que le genre de dieu qui seul puisse aider sera le plus près. L'arbre de la gloire militaire ne pourra être détruit qu'en une seule fois, par un coup de foudre : mais la foudre, vous le savez, vient des hauteurs.

285

LA PROPRIÉTÉ PEUT-ELLE ÊTRE ÉQUILIBRÉE PAR LA JUSTICE ? – Quand on ressent fortement l'injustice de la propriété – la grande aiguille marque de nouveau cette heure au cadran du temps –, on nomme deux moyens pour y remédier : d'une part, un partage égal de la fortune et, d'autre part, la suppression de la propriété et le retour de toute possession à la communauté. Le dernier procédé est surtout selon le cœur de nos socialistes qui en veulent à ce Juif antique qui disait : « Tu ne déroberas point. » Selon eux, le huitième commandement devrait au contraire être conçu dans ces termes : « Tu ne posséderas point. » – Dans l'Antiquité, on fit souvent des tentatives conformes à la première recette, en petit, il est vrai, mais pourtant avec un insuccès qui peut être plein d'enseignements pour nous. Il est facile de dire « des lots de terre égaux » ; mais, combien d'amertume engendrent les séparations et les déchirements que ce partage rend nécessaires, et la perte de la vieille propriété vénérable, combien de piété offensée et sacrifiée ! On déracine la moralité, quand on déracine les bornes qui séparent les terres. Après cela, quelle amertume nouvelle entre les propriétaires nouveaux, quelle jalousie, quels regards envieux ! car il n'y a jamais eu de lots de terre véritablement égaux, et, s'il en existait, l'esprit jaloux des biens du voisin n'y croirait pas. Et combien de temps durait cette égalité malsaine, empoisonnée dès l'origine ? Après quelques générations, un seul lot était transmis par héritage à cinq têtes différentes, ailleurs cinq lots se réunissaient sur une seule tête. Et, pour

le cas où l'on évitait ces inconvénients par de sévères lois d'héritage, les lots de terre continuaient, il est vrai, à être égaux, mais il restait toujours des nécessiteux et des mécontents qui ne possédaient rien d'autre que leur jalousie des biens du voisin et leur désir du renversement de toute chose. – Si, au contraire, selon la seconde recette, on veut rendre la propriété à la *commune* et ne faire de l'individu qu'un fermier provisoire, on détruit la terre cultivée. Car l'homme est sans prévoyance à l'égard de ce qu'il ne possède que d'une façon passagère, il ne fait pas de sacrifices et agit en exploiteur, en brigand ou en misérable gaspilleur. Si Platon prétend que la suppression de la propriété supprimera l'égoïsme, il faut lui répondre qu'après déduction de celui-ci ce ne seront contrairement pas les vertus cardinales de l'homme qui resteront, – de même qu'il faut affirmer que la pire peste ne pourrait faire autant de mal à l'humanité que si l'on en faisait disparaître la vanité. Sans vanité et sans égoïsme – que sont donc les vertus humaines ? Par quoi je suis loin de vouloir dire que celles-ci ne sont que des masques de celles-là. La mélodie fondamentale et utopique de Platon que les socialistes continuent toujours à chanter, repose sur une connaissance imparfaite de l'homme : il ignore l'histoire des sentiments moraux, il manque de clairvoyance au sujet de l'origine des bonnes qualités utiles de l'âme humaine. De même que toute l'Antiquité, il croyait au bien et au mal, comme au blanc et au noir, donc comme à une différence radicale entre les bons et les mauvais, les bonnes qualités et les mauvaises qualités. – Pour que, dans l'avenir, on ait davantage confiance dans la propriété et que celle-ci devienne plus morale, il faut ouvrir tous les moyens de travail qui mènent à la *petite* fortune, mais empêcher l'enrichissement facile et subit. Qu'on retire des mains des particuliers toutes les branches du transport et du commerce qui favorisent l'accumulation des *grandes* fortunes, donc avant tout le trafic d'argent – qu'on regarde ceux qui possèdent trop comme des êtres dangereux pour la sécurité publique au même titre que ceux qui ne possèdent rien.

286

LA VALEUR DU TRAVAIL. – Si l'on voulait déterminer la valeur du travail d'après le temps, l'application, la bonne ou la mauvaise volonté, la contrainte, l'ingéniosité ou la paresse, l'honnêteté ou la dissimulation que l'on y a mis, l'appréciation de la valeur ne pourrait jamais être *juste* ; car il faudrait pouvoir mettre sur la balance la personne tout entière, ce qui est impossible. Il s'agit de dire ici « ne jugez point ! ». Mais c'est précisément le cri de justice que nous

entendons maintenant chez ceux qui sont mécontents de l'évaluation du travail. Si l'on fait faire un pas de plus à sa pensée, on trouve chaque individu irresponsable de son produit, le travail : on ne peut donc jamais en déduire un mérite, tout travail étant aussi bon et aussi mauvais qu'il doit l'être d'après la constellation nécessaire des forces et des faiblesses, des connaissances et des désirs. Cela ne dépend pas du bon vouloir du travailleur s'il travaille, ni comment il travaille. Seuls, les points de vue de l'*utilité*, restreinte ou large, ont créé les évaluations de la valeur du travail. Ce que nous appelons aujourd'hui justice est très bien à sa place dans ce domaine, étant une utilité extrêmement raffinée qui n'a pas seulement égard au moment, et exploite l'occasion, mais qui songe à la durabilité de toutes les conditions et qui, pour cette raison, envisage également l'intérêt du travailleur, son contentement matériel et moral, – *afin que* lui et ses descendants travaillent bien pour nos descendants et que nous puissions avoir confiance en lui pour une plus longue durée que celle d'une seule vie humaine. *L'exploitation* du travail était, ainsi qu'on s'en rend compte aujourd'hui, une bêtise, un vol au détriment de l'avenir, un danger pour la société. Maintenant, on en est déjà presque arrivé à la guerre : et, dans tous les cas, les frais engagés pour conserver la paix, conclure des traités et inspirer de la confiance seront extrêmement élevés, puisque la folie des exploiteurs fut très grande et de très longue durée

287

DE L'ÉTUDE DU CORPS SOCIAL. – Ce qu'il y a de plus fâcheux pour qui veut étudier aujourd'hui en Europe, et surtout en Allemagne, l'économie et la politique, c'est que les conditions véritables, au lieu d'exemplifier les règles, démontrent un *état de transition* ou de *déclin.* Aussi, il faut apprendre d'abord à regarder au-delà de ce qui existe véritablement, pour arrêter par exemple le regard dans le lointain, sur l'Amérique du Nord, – où l'on peut suivre encore des yeux et rechercher les mouvements originels et normaux du corps social, si on le *veut* vraiment, – tandis qu'en Allemagne il y faut de difficiles études historiques ou, comme je l'ai indiqué, une lunette d'approche.

288

EN QUOI LA MACHINE HUMILIE. – La machine est impersonnelle, elle enlève au

travail sa fierté, ses qualités et ses défauts individuels qui sont le propre de tout travail qui n'est pas fait à la machine, – donc une parcelle d'humanité. Autrefois tout achat chez des artisans était une *distinction* accordée à une *personne*, car on s'entourait des insignes de cette personne : de la sorte, les objets usuels et les vêtements devenaient une sorte de symbolique d'estime réciproque et d'homogénéité personnelle, tandis qu'aujourd'hui nous semblons vivre seulement au milieu d'un esclavage anonyme et impersonnel. – Il ne faut pas acheter trop cher l'allégement du travail.

289

QUARANTAINE DE CENT ANNÉES. – Les institutions démocratiques sont des établissements de quarantaine contre la vieille peste des envies tyranniques : en tant que telles, très utiles et très ennuyeuses.

290

LE PARTISAN LE PLUS DANGEREUX. – Le partisan le plus dangereux est celui dont la défection détruirait tout le parti, c'est dire que c'est le meilleur partisan.

291

LA DESTINÉE DE L'ESTOMAC. – Un pain beurré de plus ou de moins dans l'estomac d'un jockey peut décider du succès des courses et des paris, donc du bonheur et du malheur de milliers d'individus. – Tant que la destinée des peuples dépendra encore des diplomates, l'estomac de ceux-ci sera toujours l'objet d'angoisses patriotiques. *Quousque tandem*[60].

292

VICTOIRE DE LA DÉMOCRATIE. – Toutes les puissances politiques essayent maintenant pour se fortifier d'exploiter la peur du socialisme. Mais à la longue, la démocratie seule peut tirer avantage de cet état de choses : car *tous* les partis sont maintenant dans la nécessité de flatter le « peuple » et de lui accorder des soulagements et des libertés de toutes espèces, par quoi le peuple finit par

devenir omnipotent. Il est tout ce qu'il y a de plus éloigné du socialisme, doctrine du changement dans la façon d'acquérir la propriété : et quand une fois, par la grande majorité de ses parlements, il finira par avoir entre les mains la vis des impôts, il attaquera par l'impôt progressif la royauté du capital, du grand commerce et de la Bourse et créera ainsi lentement une classe moyenne qui aura le droit d'*oublier* le socialisme comme une maladie que l'on a surmontée. – Le résultat pratique de cette démocratisation, qui va toujours croissant, sera en premier lieu la création d'une union des peuples européens, dans laquelle chaque pays déterminé selon des opportunités géographiques occupera la situation d'un canton et possédera ses droits particuliers : on tiendra alors très peu compte des souvenirs historiques des peuples, tels qu'ils ont existé jusqu'à présent, parce que le sens de piété qui entoure ces souvenirs sera peu à peu déraciné de fond en comble, sous le règne du principe démocratique, avide d'innovations et d'expériences. On procédera aux rectifications de frontières qui seront ainsi nécessaires, de façon à les faire servir aux *besoins* du grand canton et en même temps à l'ensemble de la fédération, mais non point à la mémoire d'un passé quelconque se perdant dans la nuit des temps. Trouver les points de vue de cette rectification future, ce sera la tâche des *diplomates* de l'avenir, qui devront être à la fois des savants, des agronomes et des spécialistes dans la connaissance des moyens de communication, et avoir derrière eux, non point des armées, mais des raisons d'utilité pratique. Alors seulement la politique *extérieure* : tandis que maintenant encore cette dernière continue à courir après sa fière maîtresse et glane dans sa pitoyable besace les épis oubliés dans le chaume, après la moisson de l'autre.

293

BUT ET MOYENS DE LA DÉMOCRATIE. – La démocratie veut créer et garantir l'indépendance à un aussi grand nombre d'individus que possible, l'indépendance des opinions, de la façon de conduire et de gagner sa vie. Pour arriver à ce but, il lui faut contester le droit de vote tant à ceux qui ne possèdent absolument rien qu'à ceux qui sont véritablement riches : car ce sont là deux classes d'hommes qu'elle ne saurait tolérer et à la suppression desquelles il lui faut sans cesse travailler, au risque de voir sa tâche remise toujours en question. De même, il lui faut empêcher tout ce qui semble tendre à l'organisation de partis. Car les trois grands ennemis de l'indépendance, à ce triple point de vue, sont le pauvre diable, le riche et les partis. – Je parle de la démocratie comme de

quelque chose qui existera dans l'avenir. Ce qu'on appelle ainsi aujourd'hui se distingue seulement des vieilles formes de gouvernement par des *chevaux nouveaux* : les routes sont encore les mêmes que par le passé et les roues du char aussi. – Avec *cet* attelage du bien public le danger est-il vraiment devenu moins grand ?

294

LA CIRCONSPECTION ET LE SUCCÈS. – Cette grande qualité de la circonspection qui est au fond la vertu des vertus, l'ancêtre et la reine des vertus, est loin d'avoir toujours, dans la vie quotidienne, le succès de son côté : et l'amant qui n'aurait recherché cette vertu qu'à cause du succès se verrait amèrement trompé. Car, parmi les gens *pratiques,* on la tient en suspicion et on la confond avec la dissimulation et la subtilité hypocrite. Par contre, celui qui manque de circonspection, – l'homme qui va de l'avant et qui parfois frappe à côté, est tenu pour un compagnon loyal sur qui l'on peut compter. Donc les gens pratiques n'aiment pas l'homme circonspect et le tiennent pour dangereux. D'autre part, on croit volontiers que le circonspect est craintif, embarrassé et pédant, – les gens peu pratiques et qui aiment à jouir de la vie le trouvent incommode, parce qu'il n'aime pas à vivre à la légère comme eux, qui ne songent ni à l'action ni aux devoirs : il apparaît au milieu d'eux comme leur conscience vivante, et, à leurs yeux, le jour pâlit à son approche. Si donc le succès et la popularité lui manquent qu'il se dise en manière de consolation : « C'est à ce prix que s'élèvent les *contributions* qu'il te faut payer pour posséder le bien le plus précieux parmi les hommes, – il en vaut la peine ! »

295

ET IN ARCADIA EGO[61]. – J'ai jeté un regard à mes pieds, par-dessus la vague des collines, du côté de ce lac d'un vert laiteux, à travers les pins austères et les vieux sapins : autour de moi, des roches aux formes variées et, sur le sol multicolore, des herbes et des fleurs. Un troupeau se mouvait devant moi, se développant et se ramassant tour à tour : quelques vaches se dessinaient dans le lointain en groupes pressés, se détachant dans la lumière du soir sur la forêt de pins : d'autres, plus près, paraissaient plus sombres. Tout cela était tranquille, dans la paix du crépuscule prochain. Ma montre marquait cinq heures et demie.

Le taureau du troupeau était descendu dans la blanche écume du ruisseau et il remontait lentement son cours impétueux, résistant et cédant tour à tour : ce devait être là pour lui une sorte de satisfaction farouche. Deux êtres humains à la peau brunie, d'origine bergamasque, étaient les bergers de ce troupeau : la jeune fille presque vêtue comme un garçon. A gauche des pans de rochers abrupts, au-dessus d'une large ceinture de forêt, à droite deux énormes dents de glace, nageant bien au-dessus de moi, dans un voile de brume claire, – tout cela était grand, calme et lumineux. La beauté tout entière faisait frissonner, c'était l'adoration muette du moment de sa révélation. Involontairement, comme s'il n'y avait rien de plus naturel, on était tenté de placer des héros grecs dans ce monde de lumière pure aux contours aigus (de ce monde qui n'avait rien de l'inquiétude et du désir, de l'attente et des regrets) ; il fallait sentir comme Poussin et ses élèves : à la fois d'une façon héroïque et idyllique. – Et c'est ainsi que certains hommes ont vécu, qu'ils ont constamment évoqué le sens du monde, en eux-mêmes et hors d'eux-mêmes ; et ce fut surtout, parmi eux, l'un des plus grands hommes qui soient, l'inventeur d'une façon de philosopher héroïque et idyllique tout à la fois : Epicure.

296

CALCULER ET MESURER. – Voir beaucoup de choses, les peser les unes en face des autres, en faire le décompte, en tirer une conclusion rapide et en établir la somme avec assez de certitude, c'est ce qui fait le grand politicien, le grand capitaine et le grand commerçant : – c'est donc la rapidité dans une sorte de calcul mental. Ne voir qu'une seule chose, y trouver le seul motif d'agir, le juge de toute autre action, c'est ce qui fait le héros et aussi le fanatique : – c'est donc une dextérité à mesurer avec un seul mètre.

297

NE PAS VOIR AU MAUVAIS MOMENT. – Tant qu'on vit une expérience, il faut s'abandonner à l'événement et fermer les yeux, donc ne pas jouer l'observateur tant que *l'on y est.* Car cela gâterait la bonne digestion de l'événement : au lieu d'y gagner de la sagesse on y gagnerait une indigestion.

298

LA PRATIQUE DU SAGE. – Pour devenir sage, il faut *vouloir* vivre certaines expériences, donc se jeter dans la gueule des événements. Il est vrai que c'est très dangereux ; bien des « sages » y ont été dévorés.

299

LA FATIGUE DE L'ESPRIT. – Notre indifférence et notre froideur passagères à l'égard des hommes, que l'on interprète comme de la dureté et du manque de caractère, ne sont souvent qu'une fatigue de l'esprit : lorsque nous sommes dans cet état, les autres nous sont indifférents ou importuns, tout comme nous le sommes nous-mêmes.

300

« UNE SEULE CHOSE EST NÉCESSAIRE[62] ». – Lorsque l'on est intelligent, ce qui vous importe avant tout, c'est d'avoir la joie au cœur. – Hélas ! ajouta quelqu'un, lorsque l'on est intelligent, ce que l'on a de mieux à faire c'est d'être sage.

301

UN TÉMOIGNAGE D'AMOUR. – Quelqu'un disait : « Il y a deux personnes au sujet desquelles je n'ai jamais réfléchi profondément : c'est là le témoignage d'affection que je leur apporte. »

302

COMMENT ON CHERCHE À CORRIGER LES MAUVAIS ARGUMENTS. – Il y a certaines gens qui jettent encore une part de leur personnalité à la suite de leurs mauvais arguments, comme si par là ceux-ci atteignaient mieux leur but et se laissaient transformer en bons arguments. C'est comme les joueurs de quilles qui, après avoir fait leur coup, cherchent à donner une direction à leur boule par leurs gestes et le mouvement de leurs bras.

303

LA LOYAUTÉ. – C’est peu de chose, lorsque, pour ce qui en est du droit et de la propriété, on est un homme exemplaire, de ne pas prendre de fruits dans un jardin étranger, quand on est encore enfant, ou de ne pas passer sur un pré non fauché quand on a atteint l’âge de raison ; – je choisis mes exemples parmi les petites choses qui, comme on sait, démontrent ce genre de perfection mieux que les grandes. C’est peu de chose : car on n’est alors en somme qu’une « personne juridique », avec ce degré de moralité dont une « société », une agglomération d’hommes est même capable.

304

HOMME ! – Qu’est la vanité de l’homme le plus vain à côté de la vanité que possède l’homme le plus humble qui se considère comme l’« homme » dans le monde et la nature !

305

LA GYMNASTIQUE LA PLUS NÉCESSAIRE. – Par l’absence de maîtrise de soi dans les circonstances minimes, la faculté de se dominer dans les cas plus graves s’effrite. Chaque jour est mal utilisé et devient un danger pour le jour prochain si l’on ne s’est pas *refusé* une fois au moins quelque petite chose : cette gymnastique est indispensable quand on veut conserver la joie d’être son propre maître.

306

SE PERDRE SOI-MÊME[63]. – Quand on est arrivé à se trouver soi-même, il faut s’entendre à se *perdre* de temps en temps – pour se retrouver ensuite : en admettant, bien entendu, que l’on soit un penseur. Car il est préjudiciable à celui-ci d’être toujours lié à une seule personne.

307

QUAND IL FAUT PRENDRE CONGÉ. – Il faut que tu prennes congé de ce que tu veux connaître et mesurer, du moins pour un temps. Ce n’est qu’après avoir

quitté la ville que l'on s'aperçoit combien ses tours s'élèvent au-dessus des maisons.

308

À L'HEURE DE MIDI. – Celui qui eut un matin de la vie actif et orageux, quand vient le midi de la vie, son âme est prise d'une singulière envie de repos qui peut durer des mois et des années. Le silence se fait autour de lui, le son des voix s'atténue de plus en plus, le soleil tombe à pic sur sa tête. Sur une prairie, au bord de la forêt, il voit dormir le grand Pan ; toutes les choses de la nature se sont endormies avec lui, une expression d'éternité sur la figure – il lui semble du moins qu'il en est ainsi. Il ne désire rien, il n'a souci de rien, son cœur s'arrête, seul son œil vit, – c'est une mort au regard éveillé. L'individu voit là beaucoup de choses qu'il n'a jamais vues et tout ce qu'il peut apercevoir est enveloppé d'un tissu de lumière, noyé en quelque sorte. Il se sent heureux avec cela, mais c'est un bonheur lourd, très lourd. – Mais enfin le vent s'élève de nouveau dans les arbres, midi est passé, et la vie l'attire encore vers elle, la vie aux yeux aveugles, suivie de son cortège impétueux : les désirs et les duperies, l'oubli et les jouissances, l'anéantissement et la fragilité. Et c'est ainsi que vient le soir, plus orageux et plus actif que ne fut même le matin. – Pour les hommes véritablement actifs, ces états de connaissance prolongés paraissent presque inquiétants et maladifs, mais non pas désagréables.

309

SE GARDER DE SON PEINTRE. – Un grand peintre qui a révélé et fixé dans un portrait l'expression la plus complète, le moment le plus total dont un homme est capable, lorsqu'il reverra plus tard cet homme dans la vie réelle, aura presque toujours l'impression de voir une caricature.

310

LES DEUX PRINCIPES DE LA VIE NOUVELLE. – *Premier principe :* : Il faut organiser la vie de la façon la plus sûre, la plus démontrable, et non point, comme on fit jusqu'à présent, selon des perspectives lointaines, incertaines, comme un horizon gros de nuages. *Deuxième principe :* il faut fixer, à part soi, la *succession* des

choses prochaines et voisines, certaines et moins certaines, avant que d'organiser sa vie et de lui donner une direction définitive.

311

IRRITABILITÉ DANGEREUSE. – Les hommes doués, mais nonchalants, auront toujours l'air un peu irrités lorsque l'un de leurs amis aura terminé un bon travail. Leur jalousie s'éveille, ils ont honte de leur paresse – ou plutôt ils craignent que l'homme actif ne les méprise à ce moment-là plus encore que d'ordinaire. C'est dans cette disposition d'esprit qu'ils critiquent l'œuvre nouvelle – et leur critique devient de la vengeance, au grand étonnement de l'auteur.

312

DESTRUCTION DES ILLUSIONS. – Les illusions sont certainement des plaisirs coûteux : mais la destruction des illusions est encore plus coûteuse – quand on la considère comme un plaisir, ce qu'elle est incontestablement chez certains.

313

LA MONOTONIE DU SAGE. – Les vaches ont parfois une expression d'étonnement qui semble une interrogation demeurée en route. Par contre le *nil admirari* se reflète dans l'œil de l'intelligence supérieure comme la monotonie d'un ciel sans nuages.

314

NE PAS ÊTRE MALADE TROP LONGTEMPS. – Il faut se garder d'être longtemps malade : car bientôt les témoins sont impatientés par l'obligation habituelle de témoigner de la compassion – vu qu'ils ont trop de peine à se maintenir longtemps dans cet état d'esprit. Et, presque sans transition, ils en viennent à soupçonner votre caractère et à conclure « que vous *méritez* d'être malade et qu'il est inutile de faire un effort de pitié ».

315

AVERTISSEMENT AUX ENTHOUSIASTES. – Que celui qui aime à se laisser *entraîner* et qui désirerait se voir porté vers le ciel prenne garde à ne pas devenir *trop lourd :* ce qui veut dire, par exemple, qu'il n'apprenne pas trop de choses et surtout qu'il ne se laisse pas *envahir* par la science. C'est ce qui rend lourd ! – prenez garde, ô enthousiastes !

316

SAVOIR SE SURPRENDRE. – Qui veut se voir lui-même tel qu'il est doit savoir se *surprendre* avec le flambeau à la main. Car il en est des choses spirituelles comme des choses corporelles : qui est habitué à se voir dans la glace oublie toujours sa laideur : ce n'est que par le peintre qu'il en reçoit de nouveau l'impression. Mais il s'habitue aussi à la peinture et il oublie sa laideur pour la seconde fois – et ce, conformément à la loi générale qui fait que l'homme ne *supporte pas* ce qui est immuablement laid, si ce n'est pour un moment : il l'oublie et il le nie dans tous les cas. – Les moralistes ont besoin de compter sur ce « moment » pour placer leurs vérités.

317

OPINIONS ET POISSONS. – On est possesseur de ses opinions comme on est possesseur de poissons, – en ce sens que l'on possède un étang à poissons. Il faut aller à la pêche et avoir de la chance – alors, on tient *ses* poissons, *ses* opinions. Je parle ici d'opinions vivantes, de poissons vivants. D'autres sont satisfaits lorsqu'ils possèdent une collection de fossiles – et, dans leur cerveau, des « convictions ».

318

SIGNES DE LIBERTÉ ET DE DÉPENDANCE. – Satisfaire soi-même autant que possible, ses besoins les plus impérieux, fût-ce même d'une façon imparfaite, c'est la façon d'arriver à la *liberté de l'esprit et de la personne.* Accepter de se laisser satisfaire des besoins nombreux et même superflus, et aussi parfaitement que possible, finit par vous mettre dans un état de dépendance. Le sophiste

Hippias qui avait acquis et créé lui-même tout ce qu'il portait, intérieurement et extérieurement, est par là le représentant du courant qui aboutit à la plus haute liberté de l'esprit et de la personne. Il importe peu que tout soit également bien travaillé, également parfait : la fierté reprise les endroits défectueux.

319

CROIRE EN SOI-MÊME. – De nos jours, on se méfie toujours de celui qui croit en lui-même ; autrefois, croire en soi-même suffisait pour faire croire en soi. La recette pour trouver créance aujourd'hui c'est : « Ne te ménage pas toi-même ! Si tu veux que ton opinion soit vue sous un jour favorable, commence par allumer ta propre chaumière ! »

320

PLUS RICHE ET PLUS PAUVRE, TOUT À LA FOIS. – Je connais quelqu'un, qui, encore enfant, s'était déjà habitué à bien penser de l'intellectualité des hommes, c'est-à-dire de leur véritable penchant pour les objets de l'esprit, de leur goût désintéressé pour les choses reconnues vraies, etc., à avoir par contre une idée très médiocre de son esprit à lui (jugement, mémoire, présence d'esprit, imagination). Il ne s'accordait aucune valeur lorsqu'il se comparait à d'autres. Mais, au cours des années, il fut contraint une fois d'abord, puis cent fois, de changer d'opinion sur ce point, – on pourrait croire que ce fut à sa grande joie et à sa grande satisfaction. En effet, il y avait quelque chose de cela, mais, comme il disait une fois : « Il s'y mêle une amertume de la pire espèce, une amertume que je n'ai pas connue dans les années antérieures : car depuis que j'apprécie les hommes et moi-même, avec plus de justice, par rapport aux besoins intellectuels, mon esprit me paraît moins utile ; avec lui je ne crois plus pouvoir faire œuvre bonne, parce que l'esprit des autres ne s'entend pas à l'accepter : je vois maintenant toujours devant moi l'abîme affreux qui existe entre l'homme secourable et celui qui a besoin de secours. Voilà pourquoi je suis tourmenté par la misère de posséder mon esprit à moi seul et d'en jouir autant qu'il est supportable. Mais *donner* vaut mieux que *posséder :* et qu'est l'homme le plus riche lorsqu'il vit dans la solitude d'un désert ? »

321

COMMENT IL FAUT ATTAQUER. – Les raisons qui font que l'on croit en quelque chose ou que l'on n'y croit pas sont rarement, et chez très peu d'hommes, aussi fortes *qu'elles peuvent l'être*. Pour ébranler la foi en quelque chose, on n'a nullement besoin ordinairement d'avancer la grosse artillerie de combat ; chez beaucoup on atteint déjà son but en attaquant avec un peu de bruit, de sorte que les pois fulminants suffisent. Mais, contre les personnes très vaniteuses, c'est assez d'avoir l'*attitude* d'une attaque violente : celles-ci se figurent alors qu'on les prend très au sérieux – et elles cèdent.

322

MORT. – Par la perspective certaine de la mort, on pourrait mêler à la vie une goutte délicieuse et parfumée d'insouciance – mais, vous autres, singuliers pharmaciens de l'âme que vous êtes, vous avez fait de cette goutte un poison infect qui rend répugnante la vie tout entière !

323

REMORDS. – Ne jamais donner libre cours au remords, mais se dire tout de suite : ce serait ajouter une seconde bêtise à la première. – Si l'on a occasionné le mal, il faut songer à faire le bien. Si l'on est puni à cause de sa mauvaise action, il faut subir sa peine avec le sentiment qu'on en fait une chose bonne : on empêche, par l'exemple, les autres de tomber dans la même folie. Tout malfaiteur puni doit se considérer comme un bienfaiteur de l'humanité.

324

DEVENIR PENSEUR. – Comment quelqu'un peut-il devenir un penseur s'il ne passe pas au moins le tiers de sa journée sans passions, sans hommes et sans livres ?

325

LE MEILLEUR REMÈDE. – Un peu de santé par-ci par-là, c'est pour le malade le meilleur remède.

326

NE TOUCHEZ PAS ! – Il y a des hommes néfastes qui, au lieu de résoudre un problème, l'obscurcissent pour tous ceux qui s'en occupent et le rendent encore plus difficile à résoudre. Qui ne s'entend pas à frapper juste droit est prié de ne pas frapper du tout.

327

LA NATURE OUBLIÉE. – Nous parlons de la nature et, tout en parlant, nous nous oublions nous-mêmes ; mais nous aussi, nous sommes la nature, *quand même**. – Par conséquent la nature est tout autre chose que ce que nous ressentons en la nommant.

328

PROFONDEUR ET ENNUI. – Pour les hommes profonds, comme pour les puits profonds, il se passe un certain temps jusqu'à ce que l'objet que l'on y jette atteigne le fond. Les spectateurs qui n'attendent généralement pas assez longtemps s'imaginent volontiers que de tels hommes sont insensibles et durs – ou bien encore qu'ils sont ennuyeux.

329

QUAND IL EST TEMPS DE SE FAIRE SERMENT DE FIDÉLITÉ. – On s'égare parfois dans une direction intellectuelle qui est en contradiction avec nos talents ; pendant un certain temps on lutte héroïquement contre le flot et le vent, c'est-à-dire contre soi-même ; on se fatigue et on finit par gémir. Ce que nous accomplissons ne nous fait pas un plaisir véritable, car nos succès nous ont fait perdre trop de choses. Il arrive même que l'on *désespère* de sa fécondité, de son avenir, lorsqu'on est peut-être en pleine victoire. Enfin, enfin, on retourne *en arrière* – et maintenant le vent s'engouffre dans notre voile et nous pousse dans *notre* courant. Quel bonheur ! Combien nous nous sentons *certains de la victoire !* Maintenant seulement nous savons ce que nous sommes et ce que nous voulons, maintenant nous nous jurons fidélité à nous-mêmes et nous avons *le droit* de le faire – puisque nous savons.

330

CEUX QUI PRÉDISENT LE TEMPS. – De même que les nuages nous révèlent où courent, bien au-dessus de nous, les vents, de même les esprits les plus légers et les plus libres, dans leurs courants, prédisent le temps qui va venir. Le vent de la vallée et les opinions de la place publique d'aujourd'hui ne signifient rien pour ce qui est de l'avenir, mais ne parlent que de ce qui est du passé.

331

CONSTANTE ACCÉLÉRATION. – Les personnes qui commencent lentement et qui se familiarisent difficilement avec une chose, possèdent parfois plus tard la qualité de l'accélération constante, – en sorte que personne ne sait finalement où le courant peut encore les entraîner.

332

TROIS BONNES CHOSES. – La grandeur, le calme et la lumière du soleil – ces trois choses enveloppent tout ce qu'un penseur peut désirer et exiger de lui-même : ses espérances et ses devoirs, ses prétentions sur le domaine intellectuel et moral, je dirai même sa façon quotidienne de vivre et l'orientation du lieu où il habite. A ces trois choses correspondent d'une part des pensées qui *élèvent*, ensuite des pensées qui *tranquillisent*, en troisième lieu des pensées qui *illuminent* – mais, en quatrième lieu, des pensées qui participent de ces trois qualités, des pensées où tout ce qui est terrestre arrive à se transfigurer : c'est l'empire où règne la grande *trinité de la joie.*

333

« MOURIR POUR LA "VÉRITÉ" ». – Nous ne nous ferions pas brûler pour nos opinions, tant nous sommes peu sûrs d'elles. Mais peut-être pour le droit d'avoir nos opinions et de pouvoir en changer.

334

AVOIR SON PRIX. – Si l'on veut passer exactement pour ce que l'on *est*, il faut être quelque chose qui possède son prix. Mais n'a un prix que ce qui est d'un usage vulgaire. Par conséquent, ce désir est ou bien la suite d'une modestie intelligente – ou bien d'une immodestie stupide.

335

MORALE POUR CEUX QUI BÂTISSENT. – Il faut enlever les échafaudages lorsque la maison est construite.

336

SOPHOCLÉISME. – Qui a mis plus d'eau dans son vin que n'en mirent les Grecs ! La sobriété alliée à la grâce – ce fut le privilège de noblesse des Athéniens du temps de Sophocle et de ceux qui vinrent après lui. Que celui qui le peut fasse de même ! Dans la vie et dans la création !

337

L'HÉROÏSME. – L'héroïsme consiste à faire de grandes choses (ou à *ne pas* faire quelque chose avec grandeur) sans avoir, dans la lutte *avec* les autres, le sentiment d'être *devant* les autres. Le héros porte avec lui, où qu'il aille, le désert et la terre sainte aux limites infranchissables.

338

DOUBLE DE LA NATURE. – Dans certaines contrées de la nature, nous nous découvrons nous-mêmes avec un frisson agréable ; c'est pour nous la plus belle façon d'avoir un double. – Combien doit être heureux celui qui peut avoir ce sentiment, *ici* même, dans cette atmosphère d'automne sans cesse ensoleillé, sous le souffle malicieux et heureux du vent, qui se prolonge du matin au soir, enveloppé de cette clarté la plus pure et de cette fraîcheur tempérée, et se retrouver dans le caractère riant et sérieux, à la fois, des collines, des lacs et des forêts de ce plateau, qui s'étend sans crainte à côté de l'épouvante de la neige éternelle, là où l'Italie et la Finlande ont formé alliance et semblent être la patrie de toutes les nuances argentées de la nature : – heureux qui peut dire : « Il y a

certainement beaucoup de choses plus grandes et plus belles dans la nature, mais *ceci* est étroitement et intimement parent avec moi, j'y suis lié par les liens du sang, par plus encore ! »

339

AFFABILITÉ DU SAGE. – Le sage sera involontairement affable avec les autres hommes, comme ferait un prince, et, malgré toutes les différences de dons, de conditions et de manières, il lui arrivera de les traiter comme des égaux : ce qu'on lui reproche amèrement dès qu'on s'en aperçoit.

340

OR. – Tout ce qui est or ne brille pas. Le rayonnement doux est le propre du métal le plus précieux.

341

ROUE ET FREIN. – La roue et le frein ont des devoirs différents, mais ils en ont aussi un semblable : celui de se faire mal.

342

DÉRANGEMENTS DU PENSEUR. – Tout ce qui l'interrompt dans ses réflexions (le *dérange,* comme on dit), le penseur doit le regarder paisiblement comme un nouveau modèle qui entre par la porte pour s'offrir à l'artiste. Les interruptions sont les corbeaux qui apportent sa nourriture au solitaire.

343

AVOIR BEAUCOUP D'ESPRIT. – Avoir beaucoup d'esprit conserve jeune : mais il faut supporter avec cela de passer pour plus vieux qu'on n'est. Car les humains lisent les traits inscrits par l'esprit comme si c'étaient des traces d'*expérience* de la vie, c'est-à-dire de ce qu'on a beaucoup vécu et mal vécu et souffert, de ce qu'on s'est trompé et repenti. Donc : on passe auprès d'eux pour plus vieux, tout

aussi bien que pour pire qu'on n'est lorsque l'on a beaucoup d'esprit et qu'on le montre.

344

COMMENT IL FAUT VAINCRE. – Il ne faut pas vouloir vaincre lorsqu'on a seulement la perspective de dépasser son adversaire d'un cheveu. La bonne victoire doit réjouir le vaincu, et avoir quelque chose de divin qui épargne l'*humiliation.*

345

ILLUSION DES ESPRITS SUPÉRIEURS. – Les esprits supérieurs ont de la peine à se délivrer d'une illusion : ils se figurent qu'ils éveillent la jalousie des médiocres et qu'ils sont considérés comme des exceptions. Mais en réalité on les considère comme quelque chose de superflu, dont on se passerait s'il n'existait pas.

346

EXIGENCE DE PROPRETÉ. – Changer ses opinions, c'est, pour certaines natures, une exigence de propreté, de même que changer de vêtements : mais pour d'autres natures ce n'est qu'une exigence de la vanité.

347

DIGNE D'UN HÉROS. – Voici un héros qui n'a pas fait autre chose que de secouer l'arbre dès que les fruits étaient mûrs. Cela vous semble-t-il être trop peu de chose ? Voyez donc l'arbre qu'il a secoué.

348

À QUOI L'ON PEUT MESURER LA SAGESSE. – Le surcroît de sagesse se laisse mesurer exactement d'après la diminution de bile.

349

L'ERREUR PRÉSENTÉE D'UNE FAÇON DÉSAGRÉABLE. – Ce n'est pas du goût de tout le monde d'entendre la vérité dite d'une façon agréable. Mais personne ne doit s'imaginer que l'erreur devient vérité lorsqu'on la présente d'une façon *désagréable.*

350

LA MAXIME DORÉE. – On a mis beaucoup de chaînes à l'homme pour qu'il désapprenne de se comporter comme un animal : et, en vérité, il est devenu plus doux, plus spirituel, plus joyeux, plus réfléchi que ne sont tous les animaux. Dès lors, il souffre encore d'avoir manqué si longtemps d'air pur et de mouvements libres : – ces chaînes, je le répète encore et toujours, sont cependant ces erreurs lourdes et significatives des représentations morales, religieuses et métaphysiques. C'est seulement quand la *maladie des chaînes* sera surmontée que le premier grand but sera entièrement atteint : la séparation de l'homme et de l'animal. – Or, nous nous trouvons au milieu de notre travail pour enlever les chaînes, et il nous faut les plus grandes précautions. Ce n'est qu'à *l'homme anobli* que la *liberté d'esprit* peut être donnée ; lui seul est touché par l'*allégement de la vie* qui met du baume dans ses blessures ; il est le premier à pouvoir dire qu'il vit à cause de la *joie* et de nul autre but ; et, dans toute autre bouche, la devise serait dangereuse : *Paix autour de moi et bonne volonté à l'égard de toutes les choses prochaines.* – Cette devise pour les individus lui rappelle une parole ancienne, magnifique et touchante à la fois, qui était faite pour *tous* et qui est demeurée au-dessus de l'humanité comme une devise et un avertissement dont périront toux ceux qui en orneront trop tôt leur bannière, – une devise qui fit périr le christianisme. Il semble bien que *les temps ne soient pas encore venus* où tous les hommes pourront avoir le sort de ces bergers qui virent le ciel s'illuminer au-dessus d'eux et qui entendirent ces paroles : « Paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes[64] » – Le temps appartient encore aux *individus.*

1 Cf. Jean, I, 1.

2 Sur Empédocle, voir les notes 77, 124, 125, 135, 136. Cf. Empédocle, 121, 3-4 : « Les fièvres qui dessèchent, la Putréfaction, les Flueurs rôdent par la prairie et les ténèbres d'Atê » (*Trois contemporains, op. cit.,* p. 151).

3 Cf. Diogène Laërce, II, 21.

4 Sur Homère, voir les notes 39, 67, 99, 100, 102, 105, 215, 220, 238. Cf. Homère, *Odyssée, IV,* 329.

5 Sur Epicure, voir les notes 49 et 249. Sur Epictète, voir les notes 141, 249, 261. Comme le stoïcien Epictète, Epicure pensait que la plupart des souffrances des hommes proviennent de leur ignorance. Aussi Epicure exprima-t-il une « thérapeutique des craintes ». Car la crainte est une manifestation de l'ignorance. Quant à la crainte à l'égard des dieux, il faut savoir que, vivant dans les intermondes, les dieux ne s'occupent pas des hommes.

6 Cf. Diogène Laërce, X, 123-124. Pour les références à Diogène Laërce, voir les notes 123, 125, 264.

7 Sur Schopenhauer, voir les notes 25, 34, 35, 37, 57, 58, 62, 64, 112, 119, 139, 169, 170, 182, 186, 187, 206, 210, 231, 311. Cf. Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena,* II, 338 et suiv.

8 Sur Plutarque, voir les notes 30 et 143. Plutarque recherchait des exemples de vertus morales et politiques.

9 Nietzsche critique le profit en général, et, en particulier, surtout le fait que les prix commerciaux ne soient pas réglementés : du moins pense-t-il qu'ils ne le sont pas. Il ne veut se placer ni au point de vue du comptable, craignant de ne point réussir à subvenir à ses dépenses en charges et impôts, ni à celui de l'économiste, cherchant les raisons et les causes des surplus. C'est pourquoi Nietzsche prend la position du simple observateur constatant que le marchand le « pirate » sur les prix. C'est, en effet, un danger pour l'acheteur. En 1793, la Convention avait pris des mesures pour tenter d'empêcher la hausse des prix de la plupart des biens. Mais l'intervention sur les prix demeure l'un des problèmes modernes des économies de marché. Déjà, l'empereur romain Dioclétien (245-313) publiait, en 301, l'*édit du maximum* pour intervenir sur les prix pratiqués par les marchands. Il instaura, à cet effet comme à d'autres, d'ailleurs, une bureaucratie sévère, décréta une réforme de la monnaie qui entraîna une inflation, et il augmenta notablement les charges fiscales. Nietzsche se réfère à l'ouvrage de sa propre bibliothèque : H. C. Carey, *Lehrbuch der Volkswirtschaft und Sozialwissenschaft,* édition de K. Adler, 2e éd. Vienne, 1870, pp. 103 et suiv.

10 Nietzsche médite sur le principe de l'équilibre conçu comme la base de la justice, dont le symbole est la balance. A ce principe obéit également la loi du talion *(jus talionis)* qui, à sa manière, rétablit aussi un équilibre rompu.

11 Cf. Hésiode, *Les Travaux et les Jours,* 11 et suiv.

12 Sur Sophocle, voir les notes 47, 92, 212, 217, 218. Roi de Salamine, Ajax fut l'un des plus vaillants soldats de la guerre de Troie. Dans un délire de fureur, croyant se venger sur les Grecs, il

égorgea un troupeau de moutons ; découvrant ensuite son erreur, il se donna la mort. C'est le thème d'une tragédie de Sophocle.

13 Niobé, la fille de Tantale, avait quatorze beaux enfants (sept filles et sept garçons) dont elle était fière. Elle eut l'insolence de comparer sa descendance à celle de Léto (Latone) et surtout de les préférer aux jumeaux de Délos. Aussi, en représailles, Apollon et Artémis, les enfants de Léto, tuèrent les sept fils de Niobé, occupés à chasser, ainsi que ses sept filles, accourues aux cris de leurs frères.

14 L'écrivain anglais Daniel Defoe (1661-1731) se lança dans la politique et fut en faveur auprès de Guillaume d'Orange dont il obtint des emplois lucratifs. Son œuvre intitulée *Robinson Crusoé* (1719) le rendit célèbre. Il écrivit de nombreux pamphlets qui lui firent risquer le pilori et encourir la disgrâce royale.

15 En effet, Molière (Jean-Baptiste Poquelin, 1622-1673) dresse un tableau complet de la société de Louis XIV, mais, à travers la singularité du domaine historique qui est le sien, il demeure lisible et perceptible au-delà de son siècle. C'est, d'ailleurs, le cas de tout « classique ». Molière a donc réussi le coup double d'être « historique » et « universel ». Un dramaturge génial pourrait toujours prétendre y réussir, fût-il du XIXe ou du XXe siècle.

16 *Voir* les notes 251 et 253. Philipp Schwarzert, dit Melanchton, prit part à la disputation de Ratisbonne.

17 *Voir* les notes 6 et 7 sur les contraires ; également les notes 13 et 15 sur la vérité et l'erreur.

18 Sur Platon, voir les notes 36, 95, 101, 102, 107, 127, 132, 133, 144, 146, 153, 164, 172, 244, et 311. Cf. Platon, *Apologie de Socrate*, 30. c.

19 *Paete, non dolet*, « Paetus, cela ne fait pas mal » : c'est ce que la dame romaine dit à son époux en se perçant du poignard Elle est morte en 42 ap. J.-C. pour encourager son époux, Caecina Paetus, condamné par l'empereur Claude et hésitant à se donner la mort. Cf. Martial, I, 13, 3-4.

20 Cf. Matthieu, XXVII, 46.

21 Pour ce qui concerne ici les « Mémorables » de Socrate, Nietzsche évoque d'une manière générale les dits mémorables de Socrate, rapportés soit par Platon dans ses dialogues, soit par Xénophon (vers 430-355 av. J.-C.) dans ses deux ouvrages, l'un, les *Mémorables*, consacré à des souvenirs sur le philosophe, et l'autre, l'*Apologie de Socrate*, dans lequel Xénophon plaide pour Socrate.

22 *Polymathe :* « Personne qui a étudié beaucoup de sciences différentes » (Littré).

23 Sur *La Naissance de la tragédie*, voir les notes 1, 8, 11, 64, 76, 88, 92, 133, 175, 197, 231, 239. On est renvoyé à *La Naissance de la tragédie*, 25, au moment où Apollon triomphe de Dionysos, c'est-à-dire lorsque la mesure se met au diapason de la démesure, puisque la dialectique dionysio-apollinienne n'est rendue possible que par la puissance d'assomption propre à l'énergie apollinienne ; ainsi que l'écrit Nietzsche dans la dernière partie de cette œuvre :
« Mais, en même temps, de ce fondement de toute existence, du fond dionysiaque du monde, il ne doit pénétrer dans la conscience de l'individu humain que juste l'exacte mesure dont il est possible à la puissance transfiguratrice apollinienne de triompher à son tour ; de telle sorte que ces deux instincts d'art aient à déployer leurs forces dans une proportion rigoureusement réciproque, selon la loi d'une éternelle équité » (*op. cit.*, p. 174-175).

24 L'écrivain allemand dénommé Jean Paul (Johann Paul Friedrich Richter, 1763-1825) subit l'influence de Rousseau, de Swift et de Sterne. Dans la plus grande pauvreté, il n'écrivit ses principales œuvres que lorsqu'il put travailler comme enseignant, d'abord à titre de précepteur, puis comme maître d'école.

25 Voir la note 108. Lessing répudia le goût français dans les *Lettres sur la littérature moderne,* qu'il publia de 1759 à 1765 avec ses amis le philosophe Moses Mendelssohn (1729-1786) et le libraire Christoph Friedrich Nicolai (1733-1811).

26 L'un des fondateurs du classicisme weimarien, Christoph Martin Wieland (1733-1813) est l'auteur du premier roman psychologique qui fût jamais écrit en langue allemande : *Agathon* (1767). Wieland traduisit une vingtaine de pièces de Shakespeare. Sur Shakespeare, voir les notes 46, 70, 89, 95, 206, 211, 212, 215.

27 Elevé dans le piétisme, Johann Heinrich Jung, dit Jung-Stilling (1740-1817), de 1777 à 1804, écrivit, en cinq volumes – y compris le volume édité par Goethe, *Heinrich Stillings Jugend* – une suite romanesque autobiographique dans laquelle il exprime son sentiment religieux. Ce professeur d'économie avait étudié la médecine à Strasbourg où il avait fait la connaissance de Goethe. Sur Goethe, voir les notes 50, 63, 66, 70, 90, 137, 171, 173, 206, 211, 215, 219, 292, 305, 312.

28 Après avoir débuté comme peintre paysagiste, Adalbert Stifter (1805-1868), devenu écrivain, excella à peindre dans ses nouvelles les paysages de la foret de Bohème et de la plaine hongroise. Il créait des personnages empreints d'une résignation sereine et généreuse. Il obtint un très grand succès avec *Nachsommer* (1857) – dont le titre fut traduit en français par *L'Eté de la Saint-Martin* – qui fut perçu comme un *Wilhelm Meister* autrichien. Toutefois, la différence avec cette dernière œuvre consiste dans le fait que le héros de *Nachsommer* n'évolue pas dans un monde inquiet, comme le héros de Goethe. Stifter dépeint dans son roman une éducation accomplie avec l'acceptation des lois de l'existence. Ecrit à la première personne, on ignorera le nom du protagoniste : c'est le roman de sa formation spirituelle et de sa vie jusqu'à la maturité, à travers toutes les péripéties : études, lectures, rencontres, voyages, goût pour l'écriture, amour, enfin, avec le passage de la passion à l'amitié. – Cet aphorisme de *Humain, trop humain* a une valeur historique pour la renommée de *Nachsommer,* car Nietzsche y a ravivé, et ses lecteurs avec lui, l'intérêt pour ce roman oublié qu'il évoque encore aussi dans un texte sans date publié dans NW, Kröner, XVI, 1021, et d'ailleurs resté incomplet. Comme dans l'aphorisme 109, Nietzsche y rapproche Adalbert Stifter de Gottfried Keller. Remis en honneur, le roman de Stifter connut un nouveau succès, qui ne fit que grandir après 1910, une fois que l'écrivain autrichien Hugo von Hofmannstahl (1874-1929) et le philosophe Ernst Bertram s'y furent également intéressés. Stifter avait déjà inspiré la publication d'une étude de sa vie et de son œuvre en 1904 : *Stifter, sein Leben und seine Werke,* par A. R. Hein.

29 L'écrivain suisse d'expression allemande Gottfried Keller (1819-1890) fit d'abord comme Stifter des études de paysagiste et se consacra ensuite comme lui à la littérature. Il écrivit et publia un grand roman autobiographique en 1854-1855, *Henri Le Vert,* qu'il remania et développa en 1878-1880. Le recueil de nouvelles, intitulé *Die Leute von Seldwyla,* en deux volumes, parut en 1856 et 1873. Les deux volumes du recueil de nouvelles, intitulé *Les Gens de Seldwyla,* furent traduits en français et publiés en 1928 (Stock).

30 Voir la note 216. Johann Gottfried Herder, fils spirituel de Rousseau, subit l'influence de Hamann (1730-1788), et de Kant dont il fut l'étudiant. Il appela à une littérature authentiquement allemande ; et son appel marqua la genèse du romantisme. Il publia l'Essai *sur l'origine du langage* (1772), *Une autre philosophie de l'histoire pour l'éducation de l'humanité* (1774), *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* (1774-81). Il apportait une philosophie de l'histoire différente de celle de l'*Aufklärung.*

31 Sur Schiller, voir les notes 97, 195 et 214. Avec Goethe dont il était l'ami, l'un des deux grands fondateurs du classicisme allemand, Schiller pourrait bien être l'un de ces polymathes dont traite l'aphorisme 92 du *Voyageur et son ombre.* Schiller passe aisément d'une spécialité à l'autre : de dramaturge, on le retrouve historien du soulèvement des Pays-Bas (1788) ; ce qui lui permet d'enseigner l'histoire à l'université de Iéna... mais sans être payé ! Ensuite, il prouve qu'il est capable de mener avec succès un récit vivant non sans donner une exacte peinture des caractères :

c'est l'*Histoire de la guerre de Trente Ans* (1791-1793). Il se lance dans l'étude de la philosophie de Kant, étudie les rapports entre morale et esthétique : il donne au public *De la grâce et de la dignité* (1793). Il souligne la mission sociale de l'art et publie les *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* (1795-1797). Il oppose poésie naïve ancienne et poésie moderne dans *De la poésie naïve et de la poésie du sentiment* (1795-1796). Tout en offrant à l'Allemagne un théâtre national, Schiller compose en même temps un florilège de ballades.

32 Sur *Faust,* voir les notes 137, 215, 219. Le destin du personnage de Marguerite suit l'évolution de la conception de l'œuvre elle-même. Plus importante dans le *Urfaust* (1790), réduite ensuite dans la première partie du texte définitif de *Faust* (1808), la place de Marguerite tend, sinon à disparaître, du moins à être minimisée. Au contraire, ce qui passe maintenant au premier plan, c'est la déchirure de l'homme supérieur ; aussi, dans la seconde partie de *Faust* (1833), le personnage de Faust ne sera-t-il pas damné.

33 De Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869), voir *Les Cahiers de Sainte-Beuve,* Paris, 1876, p. 108-109.

34 Sur Lessing, voir les notes 108 et 286. Dans *Nathan le Sage* (1779), Lessing prêche pour la tolérance ainsi que pour la réconciliation des religions et, dans *L'Education du genre humain* (1790), il démontre que le progrès concerne également la révélation religieuse.

35 *Voir* la note 210. Néanmoins, Klopstock fut fait citoyen d'honneur de la République française. Il se trouve parmi les précurseurs du mouvement national en Allemagne.

36 Cf. L. Moland, *Lettres choisies de Voltaire,* Paris, 1876, 2 volumes, tome I, p. 426.

37 Voir la note 104. Le compositeur Johann Sebastian Bach (1685-1750) peut, en effet, être considéré plutôt comme une fin que comme un commencement : il n'y eut pas d'école Bach après lui. On l'avait même oublié après sa mort, jusqu'à ce que Mendelssohn ne le redécouvre cent ans plus tard.

38 Voir la note 222. Haendel est un musicien sensible qui enregistre tous les sons de la vie : chants des oiseaux ou cris de la rue. Son style est en perpétuelle mutation, c'est la raison pour laquelle il aime le théâtre. Aussi a-t-il écrit cinquante opéras. Il est capable d'assimiler toutes les musiques. Même avec peu d'éléments, il sait provoquer l'émotion. Ses trouvailles sont innombrables. Il a introduit les cors dans les ensembles.

39 Joseph Haydn (1732-1809) fut inspiré par ses séjours à Londres, où il composa deux oratorios qui demeurent ses sommets, *La Création* (1798) et *Les Saisons* (1801), ainsi qu'une douzaine de symphonies. Il a su porter la symphonie à sa maturité.

40 Sur Beethoven, voir les notes 206, 211 et 231. L'élève de Haydn, Ludwig van Beethoven (1770-1827) semble, dans des formes qui demeurent classiques, vouloir traduire dans la musique un au-delà de la musique, à partir du climat d'exaltation propre à son époque, et *via* la vigueur d'expression dramatique qui est celle du compositeur.
Mozart (voir la note 224) ne mit fin à aucune école ni n'en créa. Et s'il n'a inventé aucun langage, il les a tous assimilés. Son œuvre reflète, non pas sa personnalité, mais sa propre diversité par excellence, en passant de la légèreté à la gravité, de la galanterie à l'intimité, du romantisme le plus farouche à la distinction la plus aristocratique.

41 Franz Schubert (1797-1828) ne put guère s'imposer dans le monde musical viennois, pour la bonne raison qu'il était enlisé dans la vie de bohème ainsi que dans les plus grandes difficultés de l'existence. Il est pourtant le plus génialement doué et le plus fécond des compositeurs. Bien qu'il mourût à trente et un ans, il laissa une œuvre considérable souvent empreinte de mélancolie.

42 Petit-fils du philosophe Moses Mendelssohn, Félix Mendelssohn-Bartholdy (1809-1847), dans la tradition de Haendel pour les oratorios, est surtout connu par ses œuvres pour piano. Il écrivit

aussi des symphonies.

43 Le compositeur romantique Frédéric François Chopin (1810-1849) est connu pour ses *Valses,* ses *Polonaises,* ses *Nocturnes,* et ses *Préludes.* Il écrivit une *Barcarolle* fameuse, en fa dièse opus 60, durant l'année 1845.

44 Le plus typiquement romantique des musiciens allemands, Robert Schumann (1810-1856) puisait son inspiration chez Jean-Paul, Hoffmann, Goethe, Heine, Chamisso et Byron.

45 Voir la note 105. Euterpe est la muse de la poésie lyrique.

46 Sur Rousseau, voir les notes 57, 58, 160, 162, 214, 285, 291. A propos de Niccolo Piccinni ou Piccini (1728-1800), Nietzsche fait allusion à la petite guerre des gluckistes et des piccinistes, qui n'est pas sans rappeler la guerre des Bouffons (1746) – cette dernière opposa les tenants de la musique italienne, desquels Rousseau faisait partie, aux tenants de l'opéra français de Rameau et de Lulli. Il semble même que la guerre des gluckistes et des piccinistes n'ait été qu'un retour de flamme de la guerre des Bouffons. Elle ne se déclara qu'après la venue de Piccini en France (1777) où il fit jouer son opéra français, *Roland* (1778). D'ailleurs, Gluck (Christoph Willibald Ritter von, 1714-1787), du côté français, et Piccini, du côté italien, donnèrent chacun un opéra sur le même sujet : *Iphigénie en Tauride* (celui de Gluck date de 1779, celui de Piccini, de 1781). La vérité est que les deux musiciens s'entendaient à merveille (cf. Desnoiresterres, *Gluck et Piccini,* Paris : Didier, 1870 ; cf. J.-F. Kremer, *Rameau, l'harmonie et les méprises de la tradition,* in : *Rameau, Traité de l'harmonie,* Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, p. XVII-XVIII).

47 Le mélisme est un groupe de plus de cinq ou six notes chantées sur une même syllabe, en particulier dans le chant liturgique.

48 Les « philosophes ». Telle est la chute de ce long aphorisme 171. Récapitulons. Parti sur la notion des « employés de la science », Nietzsche les définit comme ceux qui gardent la place qu'on leur assigne dans l'échelle sociale de la connaissance dont les échelons sont contrôlés par les plus anciens. A côté de ceux-ci, prêts à consommer et à assimiler les produits scientifiques, sont ceux « à l'intention desquels la science existe » ; du moins, c'est ce qu'ils croient : ni « employés » ni « employeurs », sans qualités spécifiques par rapport aux premiers, avec quelques défauts en sus (entre autres, l'étroitesse d'esprit), ils ont un besoin vital de liberté. Ils élaborent des « modules de connaissances » qu'ils « personnalisent », et avec lesquels ils font croire autour d'eux à une clôture définitive du système épistémique ou philosophique qu'ils ont eu l'honneur de penser ou de re-penser.

49 Sur Sénèque, voir les notes 142, 183. Nietzsche traite de la mort volontaire ou du suicide. Dans la première partie de *Humain, trop humain,* 80, l'idée d'une mort volontaire et raisonnable est avancée en ce qui concerne la vieillesse, pour laquelle est posée une question analogue à celle que pose cet aphorisme-ci ; et cette question est la suivante : « pourquoi y aurait-il plus de gloire pour un homme devenu vieux, qui pressent le déclin de ses forces, à attendre son lent épuisement et sa dissolution, qu'à se fixer lui-même un terme en pleine conscience ? » A l'aphorisme 88, Nietzsche affirme qu'interdire le suicide est une cruauté. On trouve dans les *Lettres à Lucilius* de Sénèque (voir la note 142) des lettres sur la vieillesse, parmi lesquelles la lettre XII traite de la vieillesse et de la mort volontaire avec cette formule éloquente et décidée : « Il est dur de vivre sous le joug de la nécessité, mais il n'y a nulle nécessité d'y vivre » (*Œuvres complètes* de Sénèque le philosophe, 2 volumes, traduction de J. Baillard, Paris, Librairie Hachette, 1905, II, *Lettres à Lucilius,* p. 25).

50 Voir la note 16. Comme dans l'aphorisme 13 du premier chapitre de *Humain, trop humain,* à propos du rêve, Nietzsche a des idées qu'il est encore possible de rapprocher de celles de Freud. Ainsi, dire des rêves, comme il le fait dans cet aphorisme, qu'ils sont des « enchaînements symboliques de scènes et d'images, en lieu et place du récit en langage littéraire », est proprement remarquable si l'on songe que Freud, dans la *Traumdeutung* (*L'Interprétation des rêves*) en 1900,

présente, outre une théorie de l'interprétation que Nietzsche ignore totalement, une théorie de l'élaboration du rêve, dont Nietzsche donne ici précisément les premières bases. Ce qui est à souligner.

51 Nietzsche cite les six écrivains français qu'il dit européens, et qu'il juge les plus proches de l'Antiquité en ce sens qu'ils ont fait revivre l'esprit de ses derniers siècles. L'éloge le plus grand qu'il puisse en faire est qu'écrites en grec leurs œuvres auraient été comprises par les Grecs. Alors que ce n'aurait absolument pas été le cas des œuvres de Goethe ni de Schopenhauer. Platon lui-même n'y aurait rien compris. Sur Montaigne, voir les notes 96 et 211. Sur La Rochefoucauld, voir les notes 29, 31, 40, 73. Le moraliste Jean de La Bruyère (1645-1696) publia *Les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle* (1688), qu'il compléta au fur et à mesure des nouvelles éditions qui jalonnèrent les années de 1688 à 1696. Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757) publia ses *Dialogues des morts* en 1683 et ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* en 1686. Le moraliste Luc de Clapier, marquis de Vauvenargues (1715-1747) rendit publique son œuvre un an avant sa mort : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, Réflexions critiques sur divers sujets, Conseils à un jeune homme, Réflexions critiques sur divers poètes.* Quant à Sébastien Roch Nicolas, dit Chamfort (1741-1794), on le connaît surtout pour ses *Pensées, maximes et anecdotes* (1803).

52 Le philosophe allemand Johann Gottlieb Fichte (1762-1814) fut influencé par Kant. Il publia les *Fondements de la doctrine de la science* (1794), mais également un *Système de l'éthique d'après les principes de la doctrine de la science* (1798). Sur Kant, voir les notes 21, 37, 237, 291.

53 Voir les notes 71 et 176.

54 Le philosophe français Claude Adrien Helvétius (1715-1771) publia *De l'esprit* (1758), ouvrage qui fut interdit et brûlé publiquement. Dès lors, il ne publia plus rien et laissa un traité *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation* (1772).

55 L'âge des Lumières a pour cadre le XVIIIe siècle : c'est l'époque déterminante où la philosophie délaisse la métaphysique traditionnelle. L'homme devient objet en même temps que centre d'étude et d'interrogation. Le rationalisme des Lumières n'est plus cartésien. L'idée dominante en est l'idée de progrès. Aussi la notion de temps historique prime-t-elle sur celle de l'éternité. L'anthropologie qui est à l'honneur se double d'une morale sociale, impliquant la philanthropie et la tolérance. Les réalités économiques sont prises en compte dans la théorie politique. Enfin, un statut inédit de la liberté est rendu possible à travers la loi civile. Tous points de vue auxquels Nietzsche s'accorde globalement.

56 Sur Voltaire, voir les notes 26, 109, 161, 181, 215, 297. La lettre à Frédéric le Grand était datée de Tourney au lieu de Ferney ; cf. *Lettres choisies de Voltaire*, par Louis Moland, Paris, 1876, 2 volumes, tome I, p. 393 et suiv.

57 Sur Hésiode, voir les notes 50, 148, 236, 272, 318. Cf. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 349-351.

58 Sur Mérimée, voir les notes 42, 155. Sur Stendhal, voir la note 81. Cf. Stendhal, *Correspondance inédite*, publiée en 1855 par Prosper Mérimée (voir note 155). Auteur de romans historiques, Mérimée a lui-même publié ses *Lettres à une inconnue* (1874), ses *Lettres à Panizzi* (1881), ainsi que ses *Lettres à la comtesse de Montijo* (1930). Dans les *Notes et Souvenirs,* il évoque l'idée d'« ennemis mortels », à propos des parents et maîtres.

59 Jeu de mots avec l'expression *sacrifizio dell'intelletto,* dont Nietzsche renverse ici les termes. On parlait, en effet, du « sacrifice de l'intelligence » depuis la proclamation de l'infaillibilité pontificale par le Concile du Vatican (1870). Dans l'aphorisme présent, les femmes dont il est question ont eu simplement « l'intelligence du sacrifice » en dissimulant précisément leur

intelligence à leur époux.

60 *Quousque tandem*, expression latine signifiant « Combien de temps encore ? »

61 *Et in Arcadia ego*, citation latine de Virgile, signifiant « moi aussi, j'ai vécu en Arcadie », c'est-à-dire : « dans des campagnes idylliques ». Le peintre Schedoni inscrivit cette formule latine sur une peinture représentant une tête de mort (1615).

62 Cf. Luc, X, 42.

63 Cf. *La Naissance de la tragédie*, 22, évoquant le « métaphysique chant du cygne » qu'entonne Isolde :
Dans le flot houleux
de l'océan des béatitudes,
dans l'éclat sonore
des vagues embaumées,
dans l'unité tourmentée
du souffle du monde
s'engloutir – s'abîmer
inconscient – joie suprême !
Egalement, *Le Gai Savoir*, « Plaisanterie, ruse et vengeance », 33, *Le solitaire :*
... J'aime, comme les animaux des forêts et des mers, A me perdre pour un bon moment...

64 Cf. Luc, II, 14. Pour les références aux Ecritures, voir les notes 185, 189, 190, 254, 262, 281, 323.

L’OMBRE : De tout ce que tu as énoncé, rien ne m’a autant plu qu’une de tes promesses : vous voulez redevenir bons prochains des choses prochaines. Cela nous profitera bien, à nous aussi, pauvres ombres. Car, avouez-le donc, vous avez eu jusqu’ici trop de plaisir à nous calomnier.

LE VOYAGEUR : Calomnier ? Mais pourquoi ne vous être jamais défendues ? Vous aviez bien nos oreilles à proximité.

L’OMBRE : Il nous semblait que nous étions justement trop près de vous pour pouvoir parler de nous-mêmes.

LE VOYAGEUR : Délicat ! très délicat ! Ah ! vous autres ombres êtes « meilleures gens » que nous, je le remarque.

L’OMBRE : Et pourtant, vous nous appeliez « indiscrètes » – nous qui nous entendons bien à une chose, au moins, nous taire et attendre – pas d’Anglais qui s’y entende mieux. Il est vrai qu’on nous trouve très, très souvent à la suite de l’homme, mais non pas dans sa domesticité. Quand l’homme appréhende la lumière, nous appréhendons l’homme : c’est la mesure de notre liberté.

LE VOYAGEUR : Ah ! la lumière appréhende encore plus souvent l’homme, et alors vous l’abandonnez aussi.

L’OMBRE : Je t’ai souvent abandonné à regret : pour moi qui suis jalouse de savoir, il est bien des choses dans l’homme qui sont restées obscures, parce que je ne puis être toujours à ses côtés. Au prix de la connaissance complète de l’homme, j’accepterais même d’être ton esclave.

LE VOYAGEUR : Sais-tu donc, sais-je donc si alors à ton insu, d’esclave tu ne deviendrais pas maîtresse ? Ou bien resterais-tu esclave, mais, ayant le mépris de ton maître, mènerais-tu une vie d’humiliation, de dégoût ? Contentons-nous l’un et l’autre de la liberté telle qu’elle t’est restée – à toi *et* à moi ! Car l’aspect d’un être sans liberté empoisonnerait mes plus grandes joies, la meilleure chose me répugnerait, si quelqu’un *devait* la partager avec moi, – je ne veux pas savoir

d’esclaves autour de moi. C’est pourquoi je ne puis souffrir le chien, l’écornifleur fainéant qui frétille de la queue, qui n’est devenu « cynique » qu’en qualité de valet de l’homme, et qu’ils ont coutume de vanter, disant qu’il est fidèle à son maître et le suit comme son...

L’OMBRE : Comme son ombre, c’est ainsi qu’ils disent. Peut-être t’ai-je aujourd’hui suivi trop longtemps. C’était le jour le plus long, mais nous voici arrivés, prends encore un petit moment de patience. Ce gazon est humide, j’ai le frisson.

LE VOYAGEUR : Oh ! est-il déjà temps de nous séparer ? Et il a fallu pour finir que je te fasse mal, j’ai vu que tu en devenais plus sombre.

L’OMBRE : J’ai rougi, dans la couleur où il m’est possible. Il m’est revenu que j’ai souvent couché à tes pieds comme un chien et qu’alors tu...

LE VOYAGEUR : Et ne pourrais-je pas en toute hâte faire quelque chose qui te fît plaisir ? N’as-tu point de souhait à former ?

L’OMBRE Pas d’autre que le souhait que formait le « chien » philosophe devant le grand Alexandre : Ote-toi un peu de mon soleil, je commence à avoir trop froid.

LE VOYAGEUR Que dois-je faire ?

L’OMBRE : Marche sous ces pins et regarde autour de toi vers les montagnes, le soleil se couche.

LE VOYAGEUR : Où es-tu ? Où es-tu ?

Index des aphorismes

I. – Des choses premières et dernières.

II. – Pour servir à l'histoire des sentiments moraux.

III. – La vie religieuse.

IV. – De l’âme des artistes et des écrivains.

V. – Caractères de haute et basse civilisation.

VI. – L’homme en société.

VII. – La femme et l’enfant.

VIII. Coup d’œil sur l’État.

IX. – L'homme avec lui-même.

OPINIONS ET SENTENCES MÊLÉES

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE

Bibliographie

ŒUVRES PUBLIÉES PAR NIETZSCHE

1872 *La Naissance de la tragédie* **1873** *David Strauss De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie* **1874** *Schopenhauer éducateur* **1876** *Richard Wagner à Bayreuth* **1878** *Humain, trop humain* **1879** *Opinions et sentences mêlées Le Voyageur et son ombre* **1881** *Aurore* **1882** *le Gai Savoir* **1883** *Ainsi parlait Zarathoustra Ainsi parlait Zarathoustra 2e partie* **1884** *Ainsi parlait Zarathoustra 3e partie Ainsi parlait Zarathoustra 4e partie* **1886** *Par-delà le bien et le mal* **1887** *Pour une généalogie de la morale* **1888** *Le Cas Wagner Le Crépuscule des idoles*

ŒUVRES PRÉPARÉES POUR L'IMPRESSION

1888 *L'Antéchrist Ecce homo Les Dithyrambes à Dionysos Nietzsche contra Wagner*

ŒUVRE POSTHUME

1901 *La Volonté de Puissance*

ŒUVRES DE NIETZSCHE EN ALLEMAND

La *Kritische Gesamtausgabe* de Colli et Montinari supplante les éditions précédentes, que ce soit celles du *Nietzsche-Archiv* publiées sous l'égide d'Elizabeth Förster-Nietzsche, ou celle, plus récente, de Karl Schlechta. Elle paraît chez De Gruyter à Berlin/New York en édition classique, mais il existe d'ores et déjà une édition de poche en coffret chez DTV à Munich, la

Studienausgabe.
Ne sont pas encore disponibles les *Jugendschriften (écrits de jeunesse)* et les *Philologische Schriften (écrits philologiques).* On les trouve en revanche dans la *Historisch-Kritische Gesamtausgabe* chez Beck, München, 1933.
Les écrits philologiques se lisent dans les *Philologica* en 3 volumes (1910, 1912, 1913) du *Nietzsches Werke*, Kröner, vol. XVII, XVIII, XIX – mais aussi dans les vol. IX et X de la même édition.

ŒUVRES DE NIETZSCHE EN FRANÇAIS

Les *Œuvres philosophiques complètes* (Gallimard) sont la version française de l'édition Colli-Montinari (De Gruyter). A noter toutefois qu'elles excluent les écrits de jeunesse (avant 1870) et les écrits philologiques.
Les éditions Gallimard, qui publient les *O.P.C.*, fournissent leurs traductions nouvelles en édition de poche. On trouve aussi Nietzsche en poche chez Gonthier (Méditations), LGF (Le Livre de Poche), UGE (10/18), Nathan (Les Intégrales).

PUBLICATIONS SUR NIETZSCHE

ANDLER Charles, *Nietzsche, sa vie, sa pensée*, Paris, 1921-1930.
BOWIE Andrew, *Aesthetics and Subjectivity from Kant to Nietzsche.* A Manchester University Press Book, 1990. OLLI Giorgi, *Après Nietzsche,* Montpellier, Ed. de l'Eclat, 1987.
COMMENGE Béatrice, *La Danse de Nietzsche,* Montpellier, Ed. de l'Eclat, 1987.
DANTO Arthur, *Nietzsche as Philosoph,* New York, Columbia University Press, 1989.
DELEUZE Gilles, *Nietzsche et la Philosophie,* Paris, P.U.F., 1962.
GRANIER Jean, *Le Problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche,* Paris, Ed. du Seuil, 1966.
HASLINGER, REINHARD, *Nietzsche und die Anfänge der Tiefenpsychologie*, Regensburg, Roderer, 1993.
HELLER Erich, *The Importance of Nietzsche*, The University of Chicago Press, 1988.

JANICAUD Dominique (sous la direction de), *Nouvelles Lectures de Nietzsche*, Lausanne, 1985, Cahiers l'Age d'Homme, n°1.
JANS Curt Paul, *Nietzsche, Biographie*, Tome I, Paris, Gallimard, 1984.
JASPERS Karl, *Nietzsche, Introduction à la philosophie,* Paris, Gallimard, 1950.
KLOSSOWSKI Pierre, *Nietzsche et le Cercle vicieux,* Paris, Mercure de France, 1969.
KOFMAN Sarah, *Nietzsche et la Métaphore,* Paris, Payot, 1972.
KOFMAN Sarah, *Explosion* I, De l'Ecce Homo *de Nietzsche,* Paris, Galilée, 1992.
KREMER-MARIETTI Angèle, *Thèmes et Structures dans l'œuvre de Nietzsche*, Paris, Lettres Modernes, 1957.
KREMER-MARIETTI Angèle, *L'Homme et ses labyrinthes,* Paris, U.G.E., 10/18, 1972.
KREMER-MARIETTI Angèle, « Nietzsche et la vengeance comme restitution de la puissance », in *La Vengeance dans la pensée occidentale,* sous la direction de Gérard Courtois, Paris, Editions Cujas, 1984.
KREMER-MARIETTI Angèle, *Nietzsche et la Rhétorique,* Paris, P.U.F., 1992.
KREMER-MARIETTI Angèle, « La Naissance de la tragédie *trace la voie de la vérité radicale* », introduction de : Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, « Classique de poche », Le Livre de Poche, Paris, L.G.F., 1994.
KREMER-MARIETTI Angèle, « La démesure chez Nietzsche, *Hybris* ou Sublime ? » in *Revue internationale de Philosophie pénale et de Criminologie de l'Acte*, 5-6, 1995, Université Panthéon-Assas (Paris II).
MITTASCH Alwin, *Friedrich Nietzsche als Naturphilosoph*, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1952.
MOREL Georges, *Nietzsche : 1. Genèse d'une œuvre ; 2. Création et métamorphoses ; 3. Analyse de la maladie.* Paris, Aubier Montaigne, 1970-1971.
PIEPER Anne-Marie, « *Ein Seil geknupft zwischen Tier und 'Ubermensch', Nietzsches erster'Zarathustra* », Stuttgart, Klett-Cotta, 1990.

Couverture : Studio LGF

9782253168331

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr